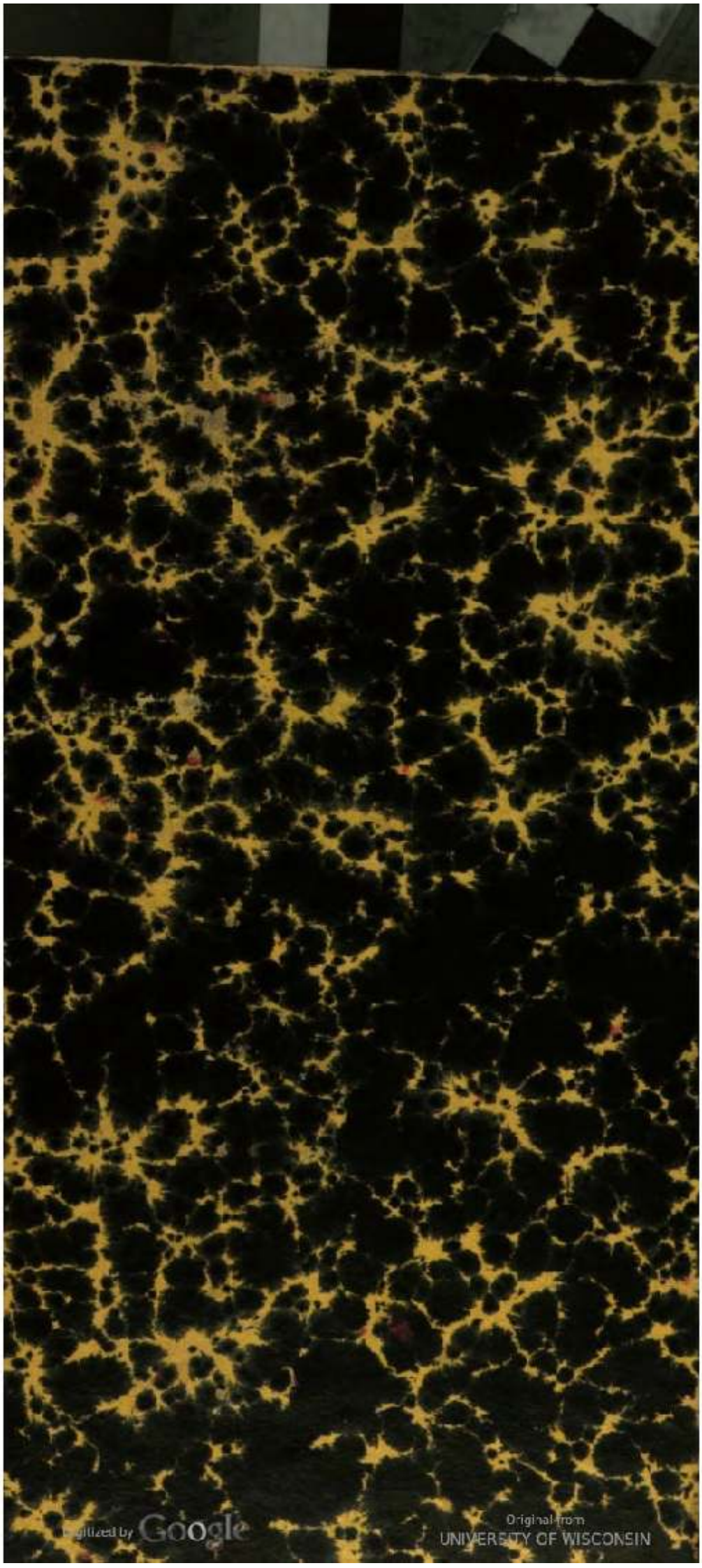
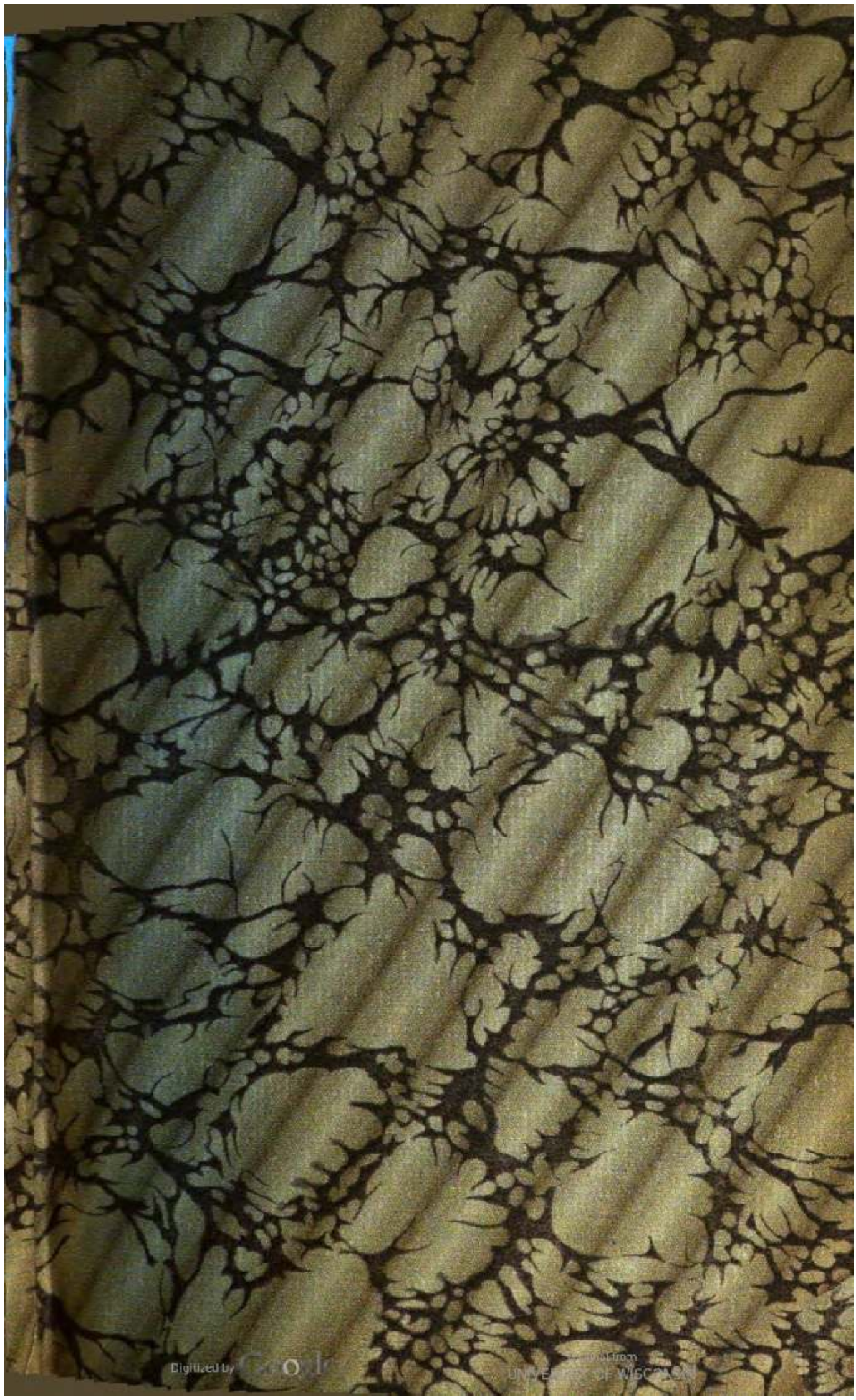

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN


Digitized by Google
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

LES CAMPAGNES DE 1799

JOURDAN EN ALLEMAGNE

ET

BRUNE EN HOLLANDE

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

DU MÊME AUTEUR

La première campagne d'Italie (1795 à 1796), ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. 1 vol. in-8°. **7 fr. 50**

La deuxième campagne d'Italie (1800), (*ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16. **3 fr. 50**

Souvarow en Italie (1799), ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. 1 vol. in-8°. **7 fr. 50**

La campagne d'Helvétie (1799), ouvrage accompagné de 23 gravures, plans et cartes. 1 vol. in-8°. **7 fr. 50**

Les Mémoires du Colonel Delagrave, (Campagne du Portugal, 1810-1811) avec 8 aquarelles, 4 portraits en noir et une carte. 1 vol. in-8°. **7 fr. 50**

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

JOURDAN

(Collection du Prince d'Essling.)

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

LES CAMPAGNES DE 1799

JOURDAN EN ALLEMAGNE

ET

BRUNE EN HOLLANDE

PAR

ÉDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de portraits, gravures et cartes.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1906

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

279284
JUL 15 1924
F077
.G11

LES CAMPAGNES DE 1799

JOURDAN EN ALLEMAGNE

CHAPITRE I

L'ALLEMAGNE ET LA RÉVOLUTION

Gouvernement autocratique des Principautés. — Les Rhénans craignent de subir la domination française. — Encouragements donnés à l'intervention prussienne. — Échec éprouvé par Frédéric-Guillaume II. — Les dévastations de la guerre. — Conduite des landgraves envers l'Autriche. — Réunion d'un Congrès à Rastatt. — Projets du baron de Krusse. — Journal d'un annexé. — Considérations de Gleichen. — Une Allemagne sage et libérale. — Le chauvinisme républicain.

Les actes violents commis par un parti qui dirigeait la marche de la Révolution française avaient effrayé, en Allemagne, plus particulièrement les populations des pays rhénans.

Ces pays, bordant nos frontières et pouvant recevoir le contre-coup d'un changement de régime accompli à Paris, subissaient le gouvernement des princes, des ducs, des comtes ; hommes qui se plaisaient à perpétuer, dans leurs domaines, une sorte de féodalité, car, exécutant toutes leurs instructions : directeurs de cercles et baillis tenaient le peuple en

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tutelle; un peuple qui attendait l'occasion de secouer le joug d'un pouvoir absolu.

A la fin du XVIII[e] siècle, dans les provinces rhénanes, l'on comptait trois partis. La noblesse et son personnel, qui sont intéressés au maintien d'un pouvoir aristocratique, forment le premier. Les professeurs, qui constituent le deuxième, se montrent tantôt libéraux, tantôt conservateurs, acclamant un jour la *Déclaration des Droits de l'Homme* et prenant le lendemain la défense de Louis XVI. Enfin, les étudiants de Carlsruhe, d'Heidelberg, de Francfort, de Mayence et de Bonn, manifesteront souvent avec le peuple, le troisième parti, formé de groupes hétérogènes où l'on remarque, à côté du paysan probe et laborieux, des sujets peu recommandables : le déchet des émigrations, les déserteurs passés d'un bord du Rhin à l'autre, les flétris que la police tient continuellement en surveillance.

Voilà une brève classification des partis qui s'agiteront ou pour combattre ou pour adopter les principes de la Révolution. Mais, dans tous les conflits survenus au cours d'une période extrêmement troublée, les banquiers, les artisans, les petits propriétaires se plaisent à suivre, tantôt les nobles alléchant de promesses tous les simples, tantôt les professeurs ayant déclaré la guerre au collecteur d'impôts, sans condescendre pourtant à seconder jamais les revendications du peuple.

L'œuvre si importante que purent accomplir les États-Généraux réunis à Versailles en 1789, et les travaux de la Constituante et les lois décrétées par la Convention, furent l'objet, chez les Allemands, ou d'admirations passionnées ou de critiques violentes.

Des manifestations forçaient les princes à consentir l'octroi de chartes libérales ; moyen qui devait, croyaient-ils, conjurer leur perte demandée dans des pamphlets. Mais, en 1793, le parti des démagogues affirmait qu'il travaillait à supprimer toute hiérarchie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sociale et à briser les trônes de ces landgraves[1] qui ne devaient être, en somme, que les vassaux du puissant Empire germanique.

Fait qui, avec nos idées modernes, peut paraître anormal aujourd'hui, des chefs de principauté recevaient, ouvertement ou secrètement, des subsides de la cour de France. Les margraves de Bade avaient touché, depuis 1661, 3.000 livres de pension, annuellement [2]. Or, la continuation d'un revenu fixe étant refusée par le nouveau gouvernement français, l'ancien bénéficiaire pouvait être hostile au pays qui l'avait traité pendant si longtemps en prébendé.

Au milieu de leurs embarras intérieurs, les cours rhénanes apprirent que les ambitions françaises allaient s'exercer sur la Belgique, alors province des Pays-Bas autrichiens. Elles se demandèrent aussitôt qui pourrait bien les protéger, éventuellement, contre des voisins qui se montraient disposés à reculer, très loin, les limites de leur ancien territoire.

La classe bourgeoise répandit la nouvelle que les Français allaient recommencer au bord du Rhin les exactions et destructions exercées, sous Louis XIV, dans le Palatinat. Les moines et les pasteurs appréhendèrent la persécution. Les professeurs craignirent de perdre leurs chaires. Le peuple se demanda s'il ne serait pas, sous de nouveaux maîtres, contraint à exécuter de nouvelles servitudes.

« Partout, a écrit Gœthe, les bruits vagues de l'approche des ennemis répandaient l'inquiétude et la terreur. Les négociants faisaient partir leur marchan-

1. Landgrave est composé des mots : *Landes*, païs et *Grau* qui signifie *Gris* ou vieillard. Autrefois, les Graves étaient des vieillards établis en diverses provinces pour rendre la justice. Ceux qui gouvernaient un canton s'appelaient Landgraves ; ceux qui commandaient sur les frontières étaient nommés Margraves ou marquis ; ceux qui n'avaient qu'une forteresse s'appelaient Burgraves. Ces charges devinrent héréditaires et ensuite des souverainetés. (*Dictionnaire de 1759*. Page 369.)

2 *Archives Affaires Étrangères*. (Bade, 1790 à 1801. Registre 4. Pièce 20.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dise ; d'autres, les objets de prix qui pouvaient se transporter et bien des gens se préoccupaient de leurs personnes ; on hésitait entre les inconvénients de l'émigration et du déplacement et la crainte d'être traité en ennemi. »

A l'instant qui précédait celui d'une prise d'armes, un conseiller de la petite cour de Carlsruhe faisait tenir, aux membres du gouvernement français, cette indication : « Nous ne demandons pas mieux que d'entretenir une pleine neutralité entre vous et le cercle de Souabe. L'époque actuelle de l'interrègne [1] serait on ne peut plus favorable à cette négociation. Si vous ou vos amis pouvés y contribuer, pressés vous et ne négligés rien. La déclaration de l'Autriche envers la France est de nature à ne pouvoir lier l'Empire. Le Palatinat, le Wurtemberg, le Hanovre et ses adhérens et vraisemblablement tout les petits princes et états du corps germanique se déclareront contre une guerre de l'Empire et se borneront à demander une conférence pour un arrangement amiable [2]... »

Le même avertissement était redit trois mois plus tard. Comment expliquer la trahison que commettaient les princes rhénans envers leur suzerain, François II, prince élevé au trône impérial le 2 mars 1792? L'héritier de Léopold était pourtant prêt à protéger les états secondaires. Mais aux Allemands de l'ouest, François II n'apparaissait point comme un grand capitaine, un général capable d'arrêter les révolutionnaires qui, dans les clubs, ne se promettaient rien moins que la conquête de l'Europe.

Spontanément, tous les Rhénans, depuis le duc de Wurtemberg, Louis-Eugène, jusqu'au prince de Hesse-Cassel, Guillaume, tournèrent les yeux, après le 20 avril, après la déclaration de guerre que lança un ministère girondin à l'empereur d'Allemagne, vers le roi de Prusse.

1. Entre la mort de Léopold II et l'élection de François II.
2. *Aff. Étr.* Reg. 4. Pièce 28.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le neveu du grand Frédéric, entretenant une armée que l'on croyait invincible, il fallait opposer sans tarder les Prussiens aux Français. Et les Rhénans se promettaient de suivre, d'aider Frédéric-Guillaume II, s'il était... vainqueur.

L'armée prussienne, seulement forte de quarante-deux mille hommes, avait, lorsque fut décidée la guerre, l'illusion d'un triomphe rapide car Bischofswerder, un favori du roi, écrivait au colonel Massenbach : « N'achetez pas trop de chevaux, la comédie ne sera pas longue [1]. »

Cette armée marchait à grands pas vers Paris où venait de parvenir une injurieuse proclamation signée, non rédigée par Brunswick nommé généralissime. A sa suite marchaient des courtisans, des gens d'affaires, des poètes, des peintres qui désiraient danser, trafiquer, écrire, crayonner tout à leur aise sur les ruines de la Babylone moderne.

En pays rhénan, des individus donnèrent, lorsqu'on publia le bulletin de la prise de Verdun, le spectacle de guerriers célébrant une victoire à eux propre. Banquets, illuminations, danses, animèrent les villes. Un peuple que les Français devaient trouver, plus tard, docile jusqu'à accepter toute servitude, proférait des menaces contre ses voisins et il fallut l'échec que les Prussiens éprouvèrent à Valmy pour doucher d'importance des citoyens qui s'étaient trop rapidement enflammés.

Sur les causes de la défaite prussienne, un historien a justement écrit : « On ne doit pas oublier que cette armée sans patrie n'avait pas en elle un seul de ces généreux sentiments qui faisaient battre les cœurs français et qu'il lui manqua la force morale ; qu'elle ne mangeait que du pain de la plus mauvaise qualité, que son infanterie n'avait d'autre vêtement qu'un habit étroit et court et qu'elle resta sans manteau

1. *Histoire de la Prusse*, par E. Véron. Page 15.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

durant toute la campagne de 1792 sous une pluie incessante et souvent torrentielle. L'armée prussienne passait en Europe pour l'armée classique. Mais elle n'était pas en campagne et devant l'ennemi ce qu'elle était sur le terrain de Potsdam. La discipline si rigidement observée dans les garnisons se relâchait promptement en temps de guerre... [1]. »

En effet, cette armée qui avait pu fouler le sol de la Champagne, après avoir fourni quelques étapes glorieuses et livré une seule bataille, reprenait la route de Coblence. Décimée par le typhus, l'officier démoralisé, sa retraite, très lente, était traversée de cris de malédiction. Frondeurs, les étudiants de Carlsruhe changèrent l'adresse de quelques épigrammes hâtivement composées sur l'armée française. Frédéric-Guillaume II, lui-même, entendit des injures en traversant des villes où, deux mois plus tôt, il avait tant été acclamé.

Le long et triste cortège du roi de Prusse s'était à peine réfugié en terre allemande que Dumouriez envahissait la Belgique, que de Custine occupait Spire, prenait Mayence et Francfort, au grand effroi des landgraves placés dans l'alternative, s'ils voulaient conserver quelque autorité et leurs revenus, de traiter avec la France ou de servir aveuglément l'Autriche. Pour servir l'Autriche, ils décrétaient une mobilisation.

Mais les agissements des citoyens qui réclamaient leur émancipation retardaient la levée des troupes. Partout, le peuple voulait une Constitution, non la guerre ; et des troubles intérieurs rendaient critique la situation des princes.

Quand les habitants de la Souabe manifestaient pour s'affranchir de toute tutelle aristocratique ; quand des clubs s'ouvraient à Mayence ; quand les habitants de Cologne envoyaient des adresses à la

1. *La première invasion prussienne*, par A. Chuquet. Pages 108-109

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Législative ; quand Sievekind chantait *La Marseillaise* à Hambourg, l'Allemagne se serait donnée, tout entière, à la Liberté, si François II n'avait promptement couvert de ses régiments une partie des provinces germaniques.

Ces provinces, subissant l'état de siège, allaient servir de champs d'action aux belligérants bien décidés à se disputer, les armes à la main, d'abord les territoires des deux rives du Rhin.

Alors commencèrent ces rudes campagnes qui, au travers d'alternatives de succès et de revers pour les deux partis, ensanglantèrent et appauvrirent les pays situés entre Gênes et Amsterdam. Dans cette conflagration des peuples gallo-germains, la Hesse, le margraviat de Bade et plus particulièrement les cantons de la Forêt Noire virent s'accumuler en peu de temps des ruines considérables.

Lorsque le bon plaisir des soldats s'érigeait en loi, l'autorité des princes rhénans diminuait encore. Les protestations assez timides des professeurs et des humanitaires ne pouvaient arrêter les exactions de l'envahisseur. Toutes les plaintes que poussait la bourgeoisie étaient étouffées par les garnissaires. Forcé d'héberger et parfois de servir la troupe, qu'elle fût autrichienne ou française, le peuple obéissait à tous les ordres que les chefs d'armée lui donnaient.

Aux premières défections éprouvées par l'Autriche, Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, qui avait loué 13.000 hommes à l'Angleterre, rompit ses engagements et fit proposer à Paris, en y envoyant M. de Waitz, un traité de neutralité et d'amitié. Exemple que doit suivre Charles-Frédéric de Bade, qui, craignant de voir ses États réduits au sort le plus funeste, abandonne l'alliance allemande. Le 26 juillet 1796, Moreau signe à Kannstatt, près de Stuttgard, avec le chargé d'affaires du prince, un armistice qui servira de préface à un traité [1]. De même, le duc de Wurtemberg

1. *Aff. Étr.* Bade. Reg. 4.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

avait acheté, neuf jours auparavant, le droit de rester neutre.

N'a-t-on pas attribué aux conseils du roi de Prusse, ce déserteur de la coalition, la conduite des trois princes rhénans que le landgrave de Hesse-Darmstadt devait bientôt imiter ? Mais aucun historien n'a produit une preuve que Frédéric-Guillaume II soit intervenu dans ces affaires diplomatiques. De fait, les landgraves et le duc ne subissaient alors aucune suggestion de Berlin.

Ni Guillaume, ni Charles-Frédéric, ni Louis-Eugène, ni Louis X ne pouvaient croire qu'après la suspension des hostilités, les Français voudraient aliéner tout le territoire de la rive gauche du Rhin, s'établir en sentinelles vigilantes aux portes de Francfort, agir en plein jour pour organiser chez eux des troubles révolutionnaires. Mais, le fait accompli, en voyant leur sécurité menacée, ils travaillèrent secrètement à desservir leur voisin.

Louis X, landgrave de Hesse-Darmstadt, comble les Français de prévenances, fait complimenter les généraux passant sur ses terres, écrit qu'il « éprouve une grande admiration pour la Nation émancipée », quand ses émissaires vont demander des secours à Vienne, quand il arme ses milices, quand il promet à son entourage d'anéantir les jacobins.

Le 13 juillet 1796, lieutenant de François II, il avait écrit sur de Custine et sur Mayence : « Pour juger de l'influence de Mayence dans cette guerre d'opinion, il ne faut que se rappeler les circonstances de l'arrivée de Custine et ne jamais oublier que l'homme le plus immoral et le moins militaire s'est rendu maître de cette place sans une pièce de siège. Sans éloquence, il entraîne dans son parti la masse du peuple que ses mœurs atroces doivent repousser ; il profane les églises dans un pays entièrement catholique ; il prostitue les épouses et les filles, mais il parle de partager les dépouilles du riche et le nombre

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de ses partisans augmente. Ce même Custine ne parvint à Francfort que pour y imposer une forte contribution ; il parle de l'adhésion de Mayence à ses opinions et les clubs se forment[1]. » Le 31 mars 1798, le même prince écrivait à Talleyrand : « Quoique j'aie un ministre au Congrès de Rastadt, chargé d'y aider à conclure une paix entre la République française et l'Empire germanique, je ne saurais résister au désir d'avoir une personne de confiance à Paris afin d'être l'interprète et l'organe des sentiments d'Amitié et de haute Considération que je voue au Gouvernement de la République française et pour y traiter sur des objets politiques et géographiques, lesquels, selon toute probabilité, seront une suite immédiate de la conclusion de la paix et desquels mon existence politique dépendra peut-être. A cet effet, j'ai fait choix de mon colonel de Pappenheim, lequel a fait plusieurs séjours en France et a été de tous temps l'admirateur des hautes destinées de la République française[2]. »

En 1798, les princes rhénans disaient que la reprise des hostilités entre Français et Autrichiens était imminente. Dans l'arrangement signé à Campo-Formio par Bonaparte et par Cobentzel, ils ne voyaient que l'acte d'une suspension d'armes ; et ils voyaient juste. D'ailleurs, leurs représentants au Congrès de Rastatt ne pouvant arracher à la France ruinée l'argent dû, indemnité des territoires aliénés, il faudrait que l'Allemagne prît de nouveau les armes ou pour se faire payer ou pour rentrer en possession.

A Rastatt, avant le déchaînement d'une nouvelle guerre, les plénipotentiaires allemands, au milieu desquels se faisaient remarquer les deux Metternich, le père et le fils, remaniaient d'une manière fantaisiste la carte de l'Europe. Fût-ce leur présomption

1. *Arch. d'État de Darmstadt.* Dossier Révolution. Pièce 3.
2. *Aff. Étr.* Hesse-Darmstadt. Reg. 2. Pièce 6.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ou leur dévouement envers des commettants qui les portait à rechercher, dans une chambre, les moyens propres à placer le corps germanique sous la protection du roi de Prusse? M. de Neufville, l'épistolier du groupe, écrivait le 25 février 1799 au prince de Nassau : « La paix étant éloignée, la fluctuosité des esprits était égale à l'incertitude des moyens de salut. Ceux qui n'écoutaient que la voix du désespoir étaient prêts à se jeter dans les bras de la France et d'abandonner leur existence au sort du hasard et des mesures arbitraires d'un gouvernement dans lequel il n'y a de stable et de sûr que le système du bouleversement général. Les plus sages tournèrent leurs regards vers la Prusse et adoptèrent l'avis d'avoir recours à Sa Majesté le Roi. M. de Krusse a composé un mémoire dans lequel il a pesé les avantages et désavantages de l'expédient que le désespoir a suggéré. Dans un mémoire subséquent, il a discuté les motifs et les moyens que le Roi de Prusse avait pour sauver l'Allemagne de la destruction. Le poids de l'honneur, du devoir, du patriotisme l'a emporté... [1] »

Malgré toutes les instances des cabinets de Londres, de Vienne et de Saint-Pétersbourg, le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, était autant éloigné d'une alliance avec la nouvelle coalition que d'une entente avec la France [2]. Sa neutralité avait

1. *Arch. d'État de Wiesbaden.* Affaires Nassau-Usingen. Fascicule 11. Dossier VIII. C. 39[1].

2. « Berlin, 5 juillet 1798. — Le comte Finckenstein au comte Haugwitz. — Le nouveau ministre de France, M. Sieyès, m'a remis au sortir de son audience la copie du discours qu'il a tenu au roi. Le roi m'ayant fait entrer après toutes les audiences finies, m'a parlé de ce discours en me disant qu'il y avait observé des phrases qui tendaient visiblement à des relations intimes avec la France, mais qu'il s'était contenté d'y répondre en termes généraux, qu'il ne demandait pas mieux que d'entretenir et de cimenter l'amitié et la bonne intelligence qui l'unissait à la République. Sa Majesté ajouta qu'Elle n'avait nullement l'intention d'aller plus loin et d'entrer dans des liaisons plus étroites avec ces gens-là... » (*Preussen und Frankreich*, par Bailleu, vol. I, page 214.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des causes diverses : la défaite de Valmy l'obligeait à observer la prudence ; le trésor de guerre constitué jadis par le grand Frédéric était épuisé ; une guerre malheureuse pouvait ruiner le pays.

Réglant leur conduite sur la sienne, n'ayant vu dans les Mémoires du baron de Krusse que les divagations d'un esprit exalté, les princes rhénans, sauf le landgrave de Hesse-Darmstadt, les Grands électeurs et les comtes déclarent aux envoyés de François II, sollicitant des secours en hommes, qu'ils ne peuvent pas s'engager dans une nouvelle aventure... Et continuant leur paix avec la République française, ils ne s'élèvent plus que contre le système des réquisitions faites sur la rive droite du Rhin.

Dans un pays ouvert, de nouveau, aux incursions des troupes républicaines, la bourgeoisie émigre ou subit des exactions ; les professeurs font leur cour aux Français en déclarant pompeusement qu'une ère de Liberté va commencer sur le sol germanique ; enthousiastes, les étudiants admirent les travaux de Kléber, de Massena et de Bonaparte ; le peuple est maintenu dans une rigoureuse dépendance.

Quant à la conduite des populations rurales des nouveaux départements français [1], on vise à la diriger, par les conseils du paysan, qui répondait à l'appel d'un chef d'insurgés travaillant au compte de l'Autriche :

« Chers compatriotes, bons habitants des campagnes qui, comme moi, ne demandez pas mieux que de cultiver paisiblement l'héritage de vos ancêtres, sans vous mêler des querelles politiques, je dois vous en avertir, on vous trompe, on vous égare ; je veux vous éclairer ; je veux vous prévenir des plus grands

1. Par décret du 4 novembre 1797, quatre nouveaux départements français étaient formés sur la rive gauche du Rhin : Roër, chef-lieu Aix-la-Chapelle, 40 cantons ; Sarre, chef-lieu Trèves, 31 cantons ; Rhin-et-Moselle, chef-lieu Coblence, 30 cantons ; Mont-Tonnerre, chef-lieu Mayence, 37 cantons.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

malheurs ; écoutez-moi quelques instants, sans prévention, comme je vais vous parler avec franchise et avec cordialité.

Sans doute, la guerre, l'horrible guerre est le fléau le plus désastreux pour les peuples et surtout pour les habitants des campagnes ; aussi, ce ne sont jamais eux qui la provoquent, qui la déclarent ni encore moins qui en prolongent la durée ; c'est, au contraire, l'ambition des princes et des monarques qui sans respect pour le sang et les propriétés de leurs sujets veulent toujours agrandir leur domination. C'est la cruelle politique de leurs coupables ministres qui cherchent à rendre nécessaires de trop funestes talents. Certes, nous ne pouvons vous dissimuler la rage ambitieuse d'une maison altière qui tant de fois a bouleversé l'Empire germanique après l'avoir rendu héréditaire, et se l'être en quelque sorte approprié [1]. Nous ne pouvons méconnaître l'astuce perfidie du ministère britannique qui voudrait, troublant perpétuellement les diverses parties du Continent, s'assujettir exclusivement l'universalité des mers.

Voilà, chers compatriotes, la double source de nos maux ; voilà le double foyer de l'incendie qui dévore nos contrées.

Pourquoi les troupes autrichiennes, soudoyées par l'Angleterre, se sont-elles permis les premières de franchir un fleuve qui doit naturellement nous servir de limite ? Pourquoi ont-elles osé porter le fer et la flamme dans les possessions françaises ? Car n'allez pas vous persuader que ces troupes composées en grande partie de nations encore barbares et sauvages se soient comportées avec beaucoup d'humanité et de ménagement. C'est le souvenir de leurs excès affreux qui a forcé les armées françaises, après avoir repoussé vigoureusement ces hordes singulières, à user du droit de représailles.

1. La maison de Habsbourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Mais il faut enfin que l'exercice de ce droit terrible ait un terme ; c'est le vœu, ce sont les principes, que dis-je, c'est l'injonction formelle du Gouvernement français adressée à ses principaux délégués ; ainsi, le nouveau commissaire de ce Gouvernement, homme intègre, qui ne respire que l'amour de l'ordre et de la justice ; ainsi, le nouveau général en chef, guerrier humanitaire, dont la générosité est connue, malgré les injures personnelles qu'il aurait à venger, tous deux viendront arrêter le désordre dont vous vous plaignez et que vous ne faites vous-mêmes que multiplier. Attendez donc avec confiance, chers compatriotes, l'effet salutaire de leurs sages mesures. Gardons-nous, par des insurrections téméraires, par des rassemblements indiscrets et par des meurtres odieux, par de lâches assassinats comme on ose nous en donner le conseil aussi dangereux qu'immoral, gardons-nous d'irriter plus longtemps la vengeance d'un peuple dont nous connaissons toute la valeur et l'intrépidité.

N'allez pas vous imaginer faussement que ses ressources sont épuisées et que ses armées sont anéanties, ainsi qu'affectent de le publier nos papiers menteurs ; elles subsistent dans toute leur intégrité et dans toute leur force. Voyez ses phalanges nombreuses se déployer encore sous vos yeux, couvrir vos plaines immenses et reprendre fièrement l'offensive qu'elles n'ont quittée sur ces bords que pour se reposer un moment. Prêtez l'oreille aux échos des montagnes du Tyrol qui vous rediront que les drapeaux français flottent sur la cime de ces dernières, que la victoire leur a constamment été fidèle et que l'Italie ne voit plus planer dans les airs l'aigle Impériale. Ainsi, rentrons prudemment dans nos humbles demeures, reprenons la suite de nos travaux champêtres qu'un ennemi généreux nous promet de ne plus troubler. Oui, nous devons nous abstenir du plus grand des forfaits : de celui d'ensanglanter les instruments sacrés du labou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rage que la Providence a mis dans nos mains pour assurer la nourriture de l'homme et non pour sa destruction et laissons nos despotes seuls, vider sur le champ de bataille, les armes à la main, leurs interminables querelles ; ou plutôt pressons-les par nos réclamations justes et réitérées de songer à nos malheurs et de saisir l'occasion d'en arrêter le cours douloureux, en présentant de bonne foi l'olivier de la paix à une République magnanime et philanthrope qui ne le repoussera pas, puisqu'elle ne veut que le bonheur de l'espèce humaine. Loin de les accuser de faiblesse et de poltronnerie, applaudissons au contraire à la sagesse de ces princes mieux inspirés qui ont eu le bon esprit, par de solides alliances, de prévenir l'effusion du sang et de conjurer l'orage qui allait éclater sur leur pays. Grâces éternelles soient rendues à ces hommes bienfaisants pour avoir mis l'amour de leurs sujets à la place de leur amour-propre.

Quelle différence entre cette conduite touchante, digne de tous nos éloges et le procédé atroce de ce commandant de Philipsbourg qui, du milieu de ses retranchements, comme une bête féroce du fond de sa tanière, crie d'un ton épouvantable à toutes les communes d'alentour de s'attrouper en foule, de lever l'étendard de la mort, de massacrer, d'exterminer sans remords tous les fugitifs errant sans défense. Ce n'est point là le langage d'un brave, autant que je puis m'y connaître, ni celui d'un vrai militaire ; ce sont les hurlements d'un Tartare, d'un Cannibale ivre de fureur qui n'a pas la moindre idée de civilisation et de lois sociales; de simples paysans sauront le faire rougir s'il est encore susceptible de honte en restant sourd à sa proclamation impie pour n'écouter que la voix de l'humanité et du sentiment. J'aime à penser que le burin de l'Histoire, en traçant un jour les Annales de ces temps malheureux, flétrira son nom avec ceux de quelques brigands qu'il accuse et qu'il imite tandis que la France les désavoue hautement et les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

livre à l'exécration publique comme au glaive des lois... [1] »

D'autre part, et sur les idées et sur les aspirations du centre de l'Allemagne, Gleichen, un conseiller du cercle de Franconie, avait écrit, en 1796, à Delacroix, ministre des Relations extérieures [2] :

« La Révolution française fut pour l'Allemagne ce que la Révolution américaine avait été pour la France, c'est-à-dire qu'une réaction salutaire porta les germes de la liberté dans les païs de la Germanie. Il appartient à l'observateur, à l'homme qui a suivi dans tous ses développements, dans ses nuances diverses ainsi que dans les sinuosités les plus cachées, la progression de l'entendement humain dans les contrées de l'Allemagne déterminées, quand, comment, et jusqu'à quel point l'explosion politique devra se faire.

Tout a son terme; chaque chose a ses bornes ; la tyrannie a les siennes. Et, comme on l'a observé avant moi, l'injustice est la mère de l'indépendance.

La littérature allemande se glorifie aujourd'hui de renfermer dans son sein des hommes dont les écrits, dictés par l'amour brûlant de la Patrie, de la vraie liberté, sont dignes, sous tous les rapports, de figurer à côté des meilleurs modèles. Ces écrits attestent et le bon esprit des peuples et la faiblesse des hommes qui gouvernent.

La liberté de la presse, d'autant moins entravée aujourd'hui que les princes craignent d'arrêter l'esprit des peuples et d'accélérer aussi leur propre chute en accroissant la fermentation générale, est destinée à faire éclore dans les principales parties de l'Allemagne une révolution prochaine. Cette révolution, méritable sous tous les points de vue, sera sans doute d'autant plus heureuse que le caractère des peuples de la Germanie également éloigné de tous les extrê-

1. *Arch. de Cologne*. Kriegs 1795 bis 1813. VII. AD. Cap. 42.
2. *Considérations historiques sur la Révolution en Allemagne.* (*Arch. guerre*. Armée de Sambre-et-Meuse. Corresp. 1er sept. 1796.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

mes et instruit par la Révolution française se portera vers la Liberté avec enthousiasme sans doute mais ne s'écartera jamais de cette salutaire modération qui, éloignée de cet esprit de vertige, de ce tourbillon d'idées, enfans d'une précipitation toujours dangereuse et souvent funeste, sait exécuter rapidement ce qu'elle a auparavant médité avec sagesse. Et qu'on ne s'imagine pas que le caractère doux des Allemands les porte à supporter patiemment un joug étranger, surtout lorsqu'il deviendrait insupportable. Lents à s'enflammer, ils sont plus difficiles à s'apaiser.

D'accord sur la naissance prochaine de cette révolution, il s'agit maintenant de pressentir, d'après la situation actuelle des choses, où elle pourra d'abord éclater. Examinons avec une sérieuse attention quelle est la contrée de la Germanie qui puisse lui servir de berceau. Tout me porte à croire que le noyau pourra s'en former au centre de l'Allemagne ; ce centre sera sans doute le cercle de la Franconie. La situation géographique, le bon esprit des habitants, la tendance générale des choses, la présence des armées françaises et surtout la direction sage et salutaire que sauront donner les premiers magistrats du peuple dont l'ardent amour pour la liberté et le sincère attachement à la cause des peuples sont connus et constatés de la manière la plus certaine, toutes ces considérations concourent à me fortifier dans cette opinion.

Il est bien à désirer que la révolution qui doit régénérer l'Allemagne ait son principe dans le cercle de Franconie, car, par sa position centrale et la complication des divers intérêts dont il se compose, ainsi que par le voisinage aux terres de la République française son exemple généreux entraînera celui de la meilleure partie de l'Empire germanique.

Mais, pour assurer le triomphe de la raison, il faudra qu'il existe dès le principe un pouvoir légitime mais populaire, autour duquel se rallient tous les amis

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de la Liberté. Ce pouvoir sera représenté par l'Assemblée générale du Cercle. Ce sera elle qui en sera l'organe. Et à cet égard, j'aurai l'honneur d'observer que les intérêts des peuples ne sauraient être confiés à de plus fidèles mains, attendu que la presque universalité des membres qui la composent portent la Liberté dans leurs cœurs.

Le grand point que le Gouvernement français aura sans doute à observer, ce sera de ne point abandonner l'Assemblée générale du Cercle à ses propres forces, mais de la faire assister par un agent diplomatique de la République française. Cet agent aura pour mission spéciale de s'abstenir de paraître influencer la marche des affaires, car la conduite du Gouvernement français devant être infiniment circonspecte, pour ne pas s'attirer le reproche de vouloir révolutionner tous les pays, il faudra alors que la marche de son agent diplomatique soit calquée sur le même plan de conduite; il faudra qu'il soit pénétré de ces principes, qu'il les prenne enfin pour le seul régulateur de toutes ses démarches publiques.

La première mesure à prendre, ce sera de procéder à la répartition de la contribution, répartition faite par l'Assemblée générale elle-même, et suivant les principes philanthropiques qui se trouvent consignés dans l'acte constitutionnel de la République française. Cette mesure préliminaire est d'autant plus utile et d'autant plus indispensable qu'elle prépare la voie à toutes les mesures subséquentes dont l'exécution serait censée devoir garantir les succès de la révolution analogue à l'esprit et au caractère du peuple.

Une telle répartition aura le double avantage : d'abord de réformer les abus qui existent dans les formes de l'administration de l'Allemagne et ensuite de favoriser les progrès de l'esprit public, d'agrandir la sphère de l'entendement humain, d'affermir et d'accroître, dans le cœur des peuples, l'amour de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Patrie; en un mot, de donner l'éveil à tous ces sentiments généreux qui, produisant dans les esprits un élan sublime, les porte tout naturellement et d'un vol rapide vers l'amour de l'indépendance.

Ces avantages seront pour les peuples de la Germanie d'autant plus intéressants, que par la répartition faite dans cet esprit, exécutées d'après ces principes, ils seront *conformes aux anciennes lois de l'Empire germanique.*

Indépendamment du sentiment de justice qui plaide en faveur d'une pareille répartition, la France y trouvera pour elle-même cet avantage particulier que jamais les puissances de l'Europe ne pourront lui reprocher d'avoir provoqué ou opéré indirectement une révolution totale dans la constitution fondamentale du corps germanique, car, loin d'avoir favorisé un pareil système, la France pourra dire que fidèle aux principes et aux devoirs que lui impose la Déclaration des Droits de l'homme, déclaration qui lui défend de s'immiscer volontairement dans l'intérieur des Gouvernements étrangers, elle n'a fait que céder aux vœux des peuples qui voulaient, qui demandaient de la manière la plus positive, une modification dans leur constitution actuelle en remettant en vigueur les *anciennes lois* que le temps, l'habitude et plus encore la force, avaient ensevelies dans un profond oubli.

Le rétablissement de ces anciennes lois, leur proclamation solennelle produiront chez les peuples de la Germanie, le même enthousiasme dont les siècles de l'antiquité étaient l'image à l'époque où Flaminus fit proclamer par un héros, dans les jeux isthmiques, la Liberté de la Grèce.

La répartition de la contribution faite dans l'esprit et les principes dont j'ai parlé plus haut, se fera sans la plus légère secousse, parce que le cri général des États et de leurs appartenants, implore dans ce moment avec force un système de contribution qui, en les mettant à l'abri de toute imposition arbitraire,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

leur procure encore un point de ralliement contre l'ambition dévorante du ministère prussien, car enfin, il faudra bien se mettre à couvert du grand appétit du roi de Prusse.

Et c'est ici sans doute, le cas de faire une observation importante. Je pose en fait que toute la classe des privilégiés, et notamment les seigneurs, le clergé, la noblesse et autres qui, profitant du régime féodal, ont su jusqu'à ce jour s'exempter de toute imposition, consentiront de bon gré à être imposés et à l'être même plus que la partie laborieuse et industrieuse du peuple et en cela, ils ne céderont point à un principe de philanthropie, ils ne se laisseront point guider par un sentiment de justice et d'humanité, mais bien par leurs propres intérêts, car ils chercheront par ce moyen très tardif sans doute et à coup sûr inutile à se concilier l'affection des peuples.

Le consentement commun établi de la sorte par toutes les opérations qui auront trait aux dépenses publiques s'étendra peu à peu par la force seule des choses sur toutes les branches de l'administration. C'est ainsi que la puissance législative parviendra insensiblement entre les mains du peuple. Et le peuple, dégagé de ses anciennes entraves, fort de sa propre force, nourrira dans son cœur le feu de la reconnaissance envers le Gouvernement français sous les auspices duquel il se trouvera élevé par des nuances progressives à une existence politique.

Mais après avoir parcouru du côté du cercle de Franconie les différents points de vue sous lesquels on devait envisager la question, qu'il me soit permis de porter mes regards au dehors. Examinons quelle est la situation des pays qui l'avoisinent.

Le cercle de la Souabe et la plus grande partie des cercles du Rhin, abandonnés dans ce moment à la plus affreuse anarchie, livrés à toutes les horreurs du régime militaire, ne demandent pas mieux que de s'associer aux opérations politiques du cercle de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Franconie et de se rattacher comme lui à un point de ralliement; car c'est ainsi que ces malheureuses contrées parviendront à prévenir et le bouleversement total dont elles se voient menacées dans leur constitution fondamentale et les désastres du despotisme militaire dont elles sont à chaque instant les victimes.

Le Droit des gens, la Justice, l'Humanité en plus, je dirai même les propres principes consignés dans l'acte constitutionnel de la République française qui n'a jamais voulu faire la guerre *aux chaumières* demandent à grands cris qu'on mette un terme à tant de maux, à tant de calamités qu'on déverse à grands flots et à coup sûr contre le vœu formel de la Loi et contre les intentions du Gouvernement français sur les peuples de la Germanie qui, gémissant eux-mêmes sous le poids de la plus insupportable tyrannie, ne pouvaient opposer à la déclaration d'une guerre entreprise par les rois que d'impuissants efforts.

L'Assemblée générale des représentants du cercle de Franconie s'accroîtra peu à peu par l'arrivée des représentants de la Souabe et du Rhin, peut-être même de la Saxe inférieure, ainsi que d'autres parties du corps germanique. C'est ainsi que le point central se trouvera déterminé d'une manière assez conséquente.

Mais pour favoriser l'accroissement de ce point central, il faudra que le Gouvernement français renvoie par-devant lui les difficultés qui ne manqueront pas de s'élever relativement à la répartition des contributions, à la charge par lui de statuer sur de pareilles réclamations d'après les principes d'Égalité qui servent de base à la répartition de cette contribution.

Il est un événement plus intéressant encore qui doit se réaliser et que l'œil de l'observateur attentif aura déjà su découvrir. Comme il sera physiquement impossible en observant, dans la répartition de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

contribution, les principes de Justice et d'Égalité qui se trouvent respectés par la Constitution de la République française d'obtenir le montant de cette contribution et comme il est dans la nature des choses humaines d'embrasser avec empressement tout moyen auxiliaire par lequel le fardeau de la contribution pourra être allégé pour les contribuables, il arrivera encore et cela me paraît inévitable, que par un consentement unanime de l'Assemblée générale du Cercle, la sécularisation des biens appartenant au clergé sera enfin votée et cela dans les vues d'en appliquer le produit à l'acquittement des contributions. C'est ainsi que le grand pas vers une régénération salutaire sera fait par les peuples de la Germanie et ce qui en consacrera à perpétuité la mémoire, c'est qu'elle sera opérée sans la plus légère secousse; c'est ainsi que les vœux du sensible Rousseau seront exaucés ; pas une goutte de sang n'aura coulé pour l'établissement de cette révolution. Ce sont de pareilles révolutions qui honorent l'humanité, qui honorent les hommes qui les ont dirigées.

Cette sécularisation ne souffrira pas la moindre difficulté ; elle n'éprouvera pas la plus légère contradiction. Si elle ne porte que sur les propriétés effectives du clergé et non sur les différentes peuplades qui les composent, car il ne saurait entrer dans la pensée du Gouvernement français d'observer à l'égard de ces païs, à l'égard de ces propriétés, la même conduite qu'il a si hautement et si justement blâmée dans les puissances qui se sont partagées les dépouilles de la malheureuse Pologne. Non, il ne saurait entrer dans son esprit de faire à l'égard des peuples ce qu'on ne peut faire qu'envers un troupeau de bétail. Loin de faire couler les pleurs des peuples, le Gouvernement français s'empressera d'essuyer les larmes que le sort inévitable de la guerre lui a fait verser contre son vœu et par des bienfaits nouveaux il s'appliquera à en tarir la source.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

On évitera donc, de la manière la plus scrupuleuse, dans la sécularisation éventuelle à faire, de porter la plus légère atteinte à la liberté naissante des petites peuplades (peuple naguère soumis au clergé et dominé par lui de la manière la plus arbitraire). Il entrera au contraire dans la politique du Gouvernement français de s'attacher ces portions intéressantes du peuple et certes il y parviendra efficacement en améliorant leur sort.

Après avoir amené et posé le principe de la sécularisation, le Gouvernement français se trouvera à même de recueillir dans ces païs des contributions bien autrement considérables. Mais indépendamment des avantages qu'il trouverait dans l'augmentation des contributions, il aurait encore au cas de besoin celui d'accorder les indemnités qu'il jugerait devoir décerner aux princes allemands qui auraient eu à se dessaisir de leurs possessions sur la rive gauche du Rhin. Je ne présente cette idée que dans la perspective, car peut-être le Gouvernement français préférera-t-il prévenir de pareilles indemnités sur les pays du Brisgaw, car enfin l'intérêt de la République française exige, de la manière la plus impérieuse, que les possessions autrichiennes soient reléguées loin de ses frontières. Et alors, le Brisgaw ne devant plus faire partie des possessions de l'Autriche, il sera par sa nature bien mieux employé à des indemnités à accorder aux princes allemands dépossessionnés sur la rive gauche du Rhin... »

Mais à toutes les précautions que recommandait Gleichen, le Directoire préférait les actes de violence, la conquête des pays d'Outre-Rhin.

En France, si un parti de la paix, assez nombreux, en 1798, conseillait de faire à l'étranger toutes les concessions compatibles avec la dignité de l'honneur national, un parti militaire très turbulent, dont le caractère s'était rudement trempé dans les épreuves de plusieurs campagnes, désirait la guerre et applau-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dissait aux déclarations enflammées que publiait un journal chauvin [1].

« Le front couronné de lauriers immortels, la première république du monde tendait généreusement l'olivier de la paix à des princes vaincus; ils ont repoussé sa main libératrice et déjà la discorde plane sur l'Europe épouvantée. Debout sur les tours orgueilleuses de Westminster, cette horrible furie (l'Angleterre) lève d'une main l'étendard des combats; de l'autre elle secoue la torche destinée à embraser la terre. Un cri terrible s'est fait entendre. Il a retenti des bords de la Tamise aux contrées brûlantes de l'Asie, des climats glacés qu'arrose le Wolga aux extrémités des Gaules et de la Germanie : « Aux armes! » Cent bouches d'airain vont répondre à ce cri funèbre; le canon d'alarme va tonner.

Où courent ces potentats aveugles? Où vont se précipiter ces despotes furieux? Levez-vous, armée de héros, dont le grand cœur s'indigne d'une plus longue inaction. Vainqueurs d'Arcole et de Fleurus, de Montelegino et du Capitole, levez-vous, déployez vos phalanges invincibles; la victoire a déjà tracé le nouveau théâtre de vos exploits et de votre Gloire. Portez le trouble et la terreur dans l'âme des tyrans; heurtez leurs trônes ébranlés, ils crouleront sous vos coups comme un tronc pourri cède à la cognée qui le frappe et bientôt vos pieds ne fouleront plus que des débris de sceptres et de couronnes... »

Voilà quel était, en France et en Allemagne, l'esprit public, quand le général Jourdan allait prendre le commandement de l'armée de Mayence; armée qui entrerait incessamment en campagne afin de lutter, sur le haut Danube, contre des troupes soldées, cette fois encore, par l'Angleterre.

1. *Le Télégraphe des armées*, n° du 30 pluviôse an VII.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE II

L'ARMÉE DE MAYENCE

Portrait du général Jourdan. — Son projet de réunir une grande armée sur le Rhin. — Situation des troupes le 1er novembre 1798. — Rapports des espions. — Le quartier général est établi à Strasbourg. — Désertion des recrues. — Blocus d'Ehrenbreistein. — Lettre du colonel Faber. — Concentration et marche des troupes autrichiennes. — L'Électeur de Bavière se joint à la coalition. — Trouvé annonce que l'archiduc Charles va envahir le Wurtemberg. — Jourdan demande à ouvrir la campagne.

Quand Marceau avait trouvé la mort auprès d'Altenkirchen, quand Hoche venait de mourir à Wetzlar, quand Bonaparte et Kléber s'employaient à conquérir l'Égypte, quand Joubert allait prendre le commandement de l'armée d'Italie, Jourdan faisait partie du Corps législatif où il représentait un collège de la Haute-Vienne [1].

Jourdan était de taille ordinaire. Son visage, d'une vive coloration, était encadré d'épais favoris bruns.

1. Jourdan (Jean-Baptiste) né à Limoges le 29 avril 1762. Soldat au dépôt de l'île de Rhé le 2 avril 1778. Incorporé dans le régiment auxerrois le 10 décembre 1778. A servi en Amérique. Est repassé en France pour cause de maladie le 1er juillet 1782. Rentré au régiment d'Auxerre le 12 novembre 1783. Réformé le 26 juin 1784. Chef de bataillon de la Haute-Vienne le 9 octobre 1791. Général de brigade le 17 mai 1793, de division le 30 juillet 1793, général en chef de l'armée des Ardennes le 11 septembre 1793, de l'armée du Nord le 27 septembre, de l'armée de la Moselle le 10 mars 1794, de Sambre-et-Meuse le 13 juin 1795. Quitte l'armée pour siéger au Corps législatif, 8 octobre 1796. Général en chef de l'armée de Mayence du 14 octobre 1798 au 13 avril 1799. Inspecteur d'infanterie et de cavalerie le 21 janvier 1800. Représentant du gouvernement en Piémont, même année. Appelé au Conseil d'Etat, 25 janvier 1804. Maréchal de l'Empire, 19 mai 1804. Mort à Paris, alors qu'il était gouverneur des Invalides, le 23 novembre 1833. (Dossier administratif de la Guerre.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les yeux, de couleur marron, s'éclairaient souvent, sous des arcades sourcilières peu proéminentes, de regards enflammés. Comme la moustache était rasée, la bouche apparaissait grande entre un nez fort et bien dessiné et un menton rond. Le cou était puissant, sur une large poitrine. Les gestes étaient brusques. Le capitaine affectait souvent une pose théâtrale et il savait donner à sa voix un accent rude.

Fils d'un chirurgien, Jourdan restait, après avoir, dans son enfance, traversé des amphithéâtres, inaccessible à la pitié. Autoritaire, s'il savait conduire des soldats, il n'obtenait pas toujours une passive obéissance des officiers qui exigeaient quelques égards au milieu des travaux de la guerre.

On devait porter à son actif les victoires de Wattignies et de Fleurus. En effet, il avait battu Cobourg ; puis il avait passé le Rhin pour conduire en Allemagne l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le choix du Directoire qui rappelait Jourdan à l'activité semblait être heureux. Le coup d'œil de ce chef en fait, s'il manœuvre dans les grandes plaines, comme à Neuwied, un bon stratégiste. Son ordinaire sang-froid le garde, dans les situations périlleuses, de l'affolement toujours funeste aux troupes qui reculent. Sa bravoure le porte souvent même à combattre parmi les soldats.

Fier de montrer son indépendance, de se dégager des influences de toute école moderne, il ne suivra, en 1799, ni les enseignements tactiques de Bonaparte ni les grandes leçons que Moreau avait données à l'armée du Rhin au cours d'une retraite célèbre. Mais on remarquera ses échelonnements de troupes dans une marche bien réglée à travers la Forêt Noire, ses tentatives faites pour tourner le flanc droit d'un ennemi très prudent, ses attaques furieuses devant Stockach, ses résistances acharnées.

Inscrit comme représentant du peuple au groupe d'un parti avancé, des occupations militaires n'empê-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cheront cependant pas Jourdan de continuer à entretenir des relations avec les jacobins, les plus remuants. Soutenu par les anciens collaborateurs de Robespierre, ce général parlera à Scherer, le ministre de la guerre, avec rudesse. Il imposera ses vues au Directoire. Il se montrera partial envers Massena et envers Bernadotte, généraux qui auront pour tâche de couvrir ou d'aider, en Suisse et en Allemagne, les grandes opérations de l'armée de Mayence.

Voilà le portrait de l'officier que le Directoire va charger de conduire, vers les sources du Danube, quarante ou cinquante mille hommes, d'imposer aux princes et aux peuples allemands la volonté du gouvernement français, de forcer François II à modifier la Convention de Campo-Formio, d'annexer des territoires ou d'obtenir, au moins, la réalisation des projets présentés à Rastatt par les ambassadeurs de la République [1].

Remis en activité [2], Jourdan étudiait avec Scherer et le bureau militaire du Directoire, les moyens de porter au premier jour l'offensive en Allemagne, sans cesser de couvrir les frontières de la Suisse. Il ne pouvait agir qu'après avoir obtenu des crédits extraordinaires. Il voulait réunir quarante-trois demi-brigades d'infanterie et quarante régiments de cavalerie, 70,000 hommes environ; masse agissante, qui aurait,

1. Aux premières séances du Congrès de Rastadt, les plénipotentiaires français ont réclamé la cessation de Kehl, devant Strasbourg, de Castel devant Mayence, d'un champ de 58 arpents avec un chemin vis-à-vis le pont d'Huningue ; enfin d'Ehrenbreistein, en face du débouché de Coblentz. (*Etudes sur la campagne de 1799*, par M... *Revue d'Histoire*, 1903, page 339.)

2. Lucien Bonaparte parla ainsi de son départ : « Nous perdons un collègue estimable; notre premier sentiment est le regret ; mais bientôt à ce regret succède un sentiment sublime. C'est pour le camp que Jourdan quitte la tribune; l'auteur de la loi sur la conscription militaire doit faire place au général de Fleurus. Eh bien ! qu'il parte entouré de l'estime de ses collègues et suivi de la confiance de la République. De votre sein, Représentants du peuple, sort un de ceux qui va mener à la victoire, non pour la première fois, les enfants de la France. » (*Bulletin des travaux législatifs de l'an VII.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

derrière elle, pour l'appuyer ou la recueillir au besoin, des troupes de seconde ligne qui seraient échelonnées de Bâle à Dusseldorf.

Arrivé le 31 octobre à Mayence, Jourdan prenait, le 1er novembre, la direction d'une armée ayant à l'effectif : 32.084 fantassins, 10.786 cavaliers, 1.436 artilleurs qui servaient 167 pièces de canon.

Si, à cette époque, Bonaparte employait, loin du continent, les meilleures troupes de l'ancienne armée d'Italie, on trouvait néanmoins au bord du Rhin des bataillons qui, après avoir servi sous Hoche et sous Desaix, montraient de la discipline et un grand attachement à la République.

A Mayence, Jourdan réunit les chefs de service et se renseigne. Il demande ce que l'on peut attendre, comme dévouement, des populations des quatre nouveaux départements français. Il ordonne d'organiser sur le Rhin un service de batellerie pouvant assurer le transport des subsistances [1]. Il accorde l'établissement d'une nouvelle caserne [2]. A sa demande, la police va redoubler de surveillance : empêcher le retour des émigrés qui se sont réfugiés en Hesse, surveiller les nobles, interroger sur leurs projets les prêtres qui ont quitté l'habit religieux, interdire la distribution d'un imprimé indiquant de quelle manière, à Coblence, lorsque les soldats de Sambre-et-Meuse mouraient de faim et allaient pieds nus, Kléber faisait garnir princièrement sa table [3], arrêter deux mem-

1. Joseph Farber, batelier à Cologne, prit l'engagement de transporter, de cette ville, le quintal de grains à Coblence pour 1 livre 15, à Mayence pour 2 l. 02. Le quintal de foin ou de paille, à Coblence pour 1 l. 05, à Mayence pour 3,06. (*Arch. de Cologne.* Dossier VII, 38a.)

2. Établissement de la Caserne neuve. Les autres étaient : caserne de cavalerie dite du Pont, de la Porte-Neuve, des Dragons, Rouge et Bleue, Longue, du Trou du Renard, de la Porte Munster et Lappenhauss. (Bibliothèque de Mayence. Registre général. Pièce 900.)

3. « Le bourgmestre de Coblence fournira pour le général Kléber, chaque jour : 48 livres de mouton, 15 livres de cochon ou veau, des saucisses ; 10 livres de beurre, 48 œufs, 6 livres de lard à piquer, un gros pâté froid, des pâtés chauds, un dindon, gibier, poisson, grives

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

bres du chapitre de la cathédrale de Cologne osant réclamer contre des confiscations d'objets religieux, saisir un agent prussien qui recrutait, à Aix-la-Chapelle, des volontaires pour l'Autriche.

Des renseignements obtenus, des mesures de sûreté prises, le général en chef examinait la situation administrative des troupes cantonnées sur la rive droite du Rhin, lesquelles ne vivaient qu'au moyen de réquisitions qui ruinaient le pays.

Pendant quelques mois l'armée de Mayence avait eu Joubert pour chef, jeune général à qui les journalistes accordèrent des talents que réellement il ne possédait point. Depuis le 1er octobre, les troupes avaient obéi aux ordres de deux intérimaires : le 8, Lefebvre à qui Montrichard servait de chef d'état-major ; le 25, Ferino que Daultanne secondait.

L'armée de Mayence attendait un chef énergique. Fatiguée de marquer le pas au bord du Rhin, de subir des privations, de se garder sans cesse contre le soulèvement des paysans, elle enviait le sort de l'armée d'Orient ; elle fêtait la victoire des Pyramides, connue par un bulletin télégraphique de Chappe, le 30 octobre ; elle demandait qui la conduirait à Vienne.

A Jourdan, des princes allemands se plaignirent que, en violation des traités, leurs pays étaient livrés aux exactions de la troupe. Immédiatement, le prince

ou bécasses, poulets ou chapons, 2 bouteilles de vin rouge, 2 bouteilles de vin Champagne, 2 bouteilles d'eau-de-vie, arrac, citron, sucre, oignons, muscade, vermicelle, épinards, salsifis, haricots, navets, pommes de terre, salade, 1 bouteille d'huile, 80 livres de pain blanc, 2 tourtes de confitures, 6 plats de dessert, 2 livres de chocolat, 4 livres de café, laurier, poivre, ficelle, 4 livres de bougies, 8 livres de riz... »

Note du bourgmestre du 10 janvier 1797 : « Cela dure depuis la Toussaint. Deux foudres de vin sont déjà bus. Outre cela, nous devons encore fournir plusieurs tables, par exemple, pour le général Bernadotte, Championnet, Bonard et Jourdan. » (*Arch. de Cologne*. Procès-verbal des représentations faites le 2 février 1797 par Radermacher et Schmitz, députés de Coblence, délégués à Paris, au ministre des Affaires étrangères. — Et *Aff. Etr.* Pays-Bas. Registre 186. Pièce 64.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Solms-Braunfels, général prussien, obtint pour sa province l'exemption de toute contribution, le Directoire ne voulant pas froisser son maître, Frédéric-Guillaume III. D'autres propriétaires reçurent des promesses, sauf le landgrave de Hesse-Darmstadt qui, se préparant à fournir un contingent de soldats à l'Autriche, voyait ses terres ravagées.

Le 3 novembre, Jourdan arrivait à Friedberg, une petite ville située sur la Nidda, en pays de Nassau, entre Giessen et Francfort. D'un débouché aboutissant à Wetzlar et à Marburg il pouvait observer Darmstadt, Coblence, Cologne et remonter le Main pour tourner les massifs de la Forêt Noire.

Le quartier général installé dans une grande maison, Ernouf, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major, mettait à l'ordre du jour la proclamation de Jourdan :

« Braves soldats,

« Tout entier à ma patrie, j'ai cru que je serais plus utile dans les camps que dans le Sénat. Honoré de la confiance du gouvernement, je n'ai point hésité de venir parmi vous ; je me revois avec plaisir au milieu de mes anciens compagnons d'armes.

Soldats, vous avez beaucoup fait pour la patrie ; votre attitude fière et guerrière m'est un sûr garant de ce que vous ferez encore pour elle si sa voix vous rappelle encore aux champs d'honneur.

Si jamais un nouveau cri de guerre venait à se faire entendre ; si la paix pour laquelle vous avez si vaillamment combattu trompait vos espérances, vous saisiriez alors vos armes et l'ennemi retrouverait encore l'audace héroïque des phalanges républicaines.

Braves soldats, le souvenir de vos glorieux exploits vous serait toujours présent. Les bases de la République, affermies par vos mains, la Liberté couronnée de vos lauriers, des Peuples vous devant leur salut

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et leur indépendance, vous vous diriez : puisque le repos de l'Europe dépend du succès de nos armes, rentrons dans la carrière et marchons. Votre chef vous donnerait le signal et l'espoir de la Patrie ne serait point trompé. »

Même hors des départements français, Jourdan organise une police tracassière. Alors, les nobles sont frappés d'une contribution extraordinaire. Les prêtres ne peuvent plus circuler sans être pourvus d'un permis spécial. Les voyageurs sont arrêtés à chaque pas. Le sénat de Francfort, qui a fait saluer le général en chef par deux députés : Bareckhausen et Muller et consenti à fournir des subsides, est sommé de faire arrêter deux émigrés, Minette et Delponf, citoyens habitant la maison Küchder, sous peine de voir se répéter le violent bombardement de 1796 [1].

En préparant la guerre sur le territoire allemand, il importait surtout de connaître et les desseins et les forces des Autrichiens qui occupaient la Bavière et le Tyrol. Nos chargés d'affaires descendaient au rôle d'espion, pour envoyer journellement des rapports à l'armée de Mayence; c'étaient : Helflinger, Alquier, Bacher, Menneval, Genet, Billiot, Rivals, Laville et Lemaître. Entre eux, l'agent Faivre établissait des communications, très habilement.

Jourdan apprenait que, d'après un état de situation fait le 10 octobre, l'armée d'Allemagne avait quarante mille combattants ; troupes appuyant leur droite à la forteresse d'Ingolstadt quand leur gauche s'étendait le long du Lech par Landsberg et Schongau vers Füssen, en Tyrol ; qu'un corps de six mille hommes, corps isolé, était placé en observation au sud du lac de Constance, entre Brégenz et le pays des Grisons ; que des contingents de milices, quatre mille hommes environ, occupaient les quatre villes forestières : Waldshut, Laufenbourg, Sæckingen et

1. *Arch. de Francfort. Révolution Kriegs.* Dossier 235.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Rheinsfelden ; que deux réserves, de vingt mille hommes chacune, étaient cantonnées en Bohême et en Autriche. Donc, l'effectif de l'armée impériale s'élevait à quatre-vingt-dix mille hommes. Dans ces contingents, on ne comptait point les garnisons des forteresses : Ulm, Philipsbourg, Ingolstadt, Mannheim, Ehrenbreistein et Würtzbourg, lesquelles s'élevaient à cinq mille soldats réguliers, bien secondés par des milices locales.

Un rapport d'Alquier, notre chargé d'affaires à Munich, signalait l'arrivée dans cette ville de l'archiduc Charles, le 4 octobre. Une note d'Helflinger indiquait le passage à Cracovie, le 17 septembre, d'un corps russe de dix-sept mille cinq cent vingt-six hommes ; des hommes aguerris, « car il est à remarquer que sur trois ou quatre hommes au moins, l'un est affublé de une, deux, trois et même quatre médailles, ce qui est une marque de combien de fois ils ont monté à l'assaut. Le corps entier paraît une armée qui n'est composée de rien d'autre que de ces monteurs d'assaut [1]. » Une dépêche de Faivre avertissait l'état-major que les Autrichiens avaient le projet de traverser Francfort, avant la déclaration de guerre et d'aller secourir Ehrenbreistein, place étroitement bloquée par les républicains.

Craignant une surprise, Jourdan transférait, le 15 novembre, son quartier général à Wiesbaden. Là, il se trouvait encore en pays de Nassau, mais à 10 kilomètres de Mayence.

Il presse l'organisation de ses demi-brigades [2] ; il

1. *Arch. Guerre.*

2. Situation de l'armée de Mayence le 1er frimaire an VII. — Jourdan, général en chef ; Ernouf, général de division, chef de l'état-major ; Vaillant, commissaire ordonnateur des guerres. *Etat-major* : Harville, général de division, inspecteur de la cavalerie ; Bourcier, général de division, inspecteur de la cavalerie ; Dubois-Crancé, inspecteur de l'infanterie ; Lamartilhière, commandant l'artillerie ; Massena ; Lemaire, général de brigade d'artillerie. Aides de camp de Jourdan : Hos, chef de brigade au 4e hussards ; Ruffin, chef de bataillon ; Mei-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

stimule le zèle des espions ; il demande chaque jour au ministre de la guerre des renforts et de l'argent ; précautionneux, il fait établir de gros postes dans toutes les îles du Rhin.

Jourdan montra quelque contrariété lorsque lui parvint la nouvelle que Massena recevait le commandement des troupes stationnées en Helvétie. Au regret de perdre un divisionnaire qui était un admirable entraîneur d'hommes s'ajoutait la crainte que le héros de Rivoli, chargé de remplacer Schauembourg à Zurich, ne suivît pas toutes ses indications ; craintes illusoires, sur lesquelles Scherer le rassura pleinement, dans une lettre confidentielle [1].

Les conseillers militaires du Directoire ayant déclaré que l'offensive du gros de l'armée de Mayence ne pouvait s'opérer favorablement sur le Main, qu'on devait lier nécessairement les grandes opérations qu'entreprendrait cette troupe à celles que devaient effectuer les armées d'Helvétie et d'Italie, le ministre ordonnait à Jourdan de se rendre à Strasbourg, d'y arriver le 23 décembre au plus tard.

Au 20 décembre, la première organisation des divisions était achevée, sauf celle du service de santé que le chirurgien Percy devait diriger. L'entraînement, au point de vue marche était bon et les bataillons montraient, sur le terrain de manœuvre, une cohésion bien faite pour donner à leurs chefs l'assurance du succès dans la prochaine campagne.

gnet, capitaine au 1er hussards ; Dalesme et Deveaux, capitaines ; Schage, lieutenant au 20e régiment de chasseurs. Aides de camp d'Ernouf : Hastrel, chef de bataillon à la 62e et Drouin, lieutenant au 4e hussards. *Troupes*, 1re division, Saint-Cyr, 7021 hommes à Hombourg ; 2e Bernadotte, 3269 hommes, à Giessen ; 3e Dallemagne, 8051 hommes, à Coblence ; 4e Delaborde, 7466 hommes, à Worms ; 5e Souham, 4232 hommes, à Strasbourg ; 6e Ferino, 5431 hommes, à Colmar ; 7e, d'Hautpoul, 5196 hommes, à Ebersfeld ; 8e (division de dragons) Klein, 1483 hommes, à Dillenbourg ; artillerie, guides et gendarmes à la suite, 370 hommes. Total général : 42.087. (*Arch. Nat.* AF. III. 200.)

1. *Arch. Prince d'Essling.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Jourdan n'entrait à Strasbourg, chef-lieu de la cinquième division militaire, que le 24 décembre; le mauvais temps, car il pleuvait jour et nuit, avait ralenti sa marche. Alors, la capitale de l'Alsace était bouleversée par les agissements continuels des partis politiques [1].

Écoutant les conseils d'une faction anarchiste, des soldats et des conscrits venus du département de la Moselle, incorporés dans les bataillons de garnison, désertèrent en masse dès le 7 janvier 1799.

Jourdan, bientôt informé des progrès que faisait autour de lui l'espionnage autrichien, ordonnait qu'aucun citoyen ne pourrait désormais sortir de l'Alsace sans être muni d'un passeport visé périodiquement par les autorités [2].

Le 13 janvier, il écrivait à Scherer : « Il y a à l'armée vingt-huit bataillons de campagne, neuf mille hommes de cavalerie, cinq mille hommes d'artillerie. Si les hostilités recommencent, je serai obligé de laisser six bataillons de campagne autour d'Ehren-

1. Chateauneufrandon à Jourdan. — « Strasbourg politique. Il existe ici et dans ce département trois partis : 1° Celui de l'aristocratie et des modérés composés des premiers patriotes de 89, mais qui depuis l'établissement de la République s'unissent au premier et font cause commune et sociale. 2° Celui des patriotes exagérés qui, souvent sont entraînés par les pièges qui leur sont tendus par le premier qui a l'art de les mettre en pratique quand il en a besoin. 3° Celui des patriotes sages, prononcés et de bonne foi. A Strasbourg, par exemple, l'administration départementale est composée de ces derniers éléments, mais l'administration municipale l'est des premiers et ces deux pouvoirs ne sont jamais d'accord. Il en est de même des autorités inférieures. Heureusement que l'administration centrale et le commissaire du Directoire exécutif sont bons et peuvent aisément, par leur concert avec le commandant de la 5e division militaire, neutraliser toute suite funeste des malveillants. » (*Arch. Guerre.*)

2. « Ordre général du 9 janvier. — Les citoyens ne pourront passer le Rhin s'ils ne sont porteurs de passeports délivrés par les autorités constituées, conformément aux lois. Les militaires ne pourront aussi passer le fleuve sans être porteurs d'ordre de service, signés des généraux de division ou de brigade commandant sur la ligne. Toute la ligne sera surveillée. On ne passera qu'à deux endroits : Plombsheim pour le département du Haut-Rhin et Kehl pour le département du Bas-Rhin. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

breistein. Je devrai également laisser trois mille hommes de cavalerie tant aux environs de ce fort que sur toute la ligne du Rhin. Enfin, je serai obligé de laisser, dans les places et dans les parcs tous les carabiniers nécessaires, de manière qu'il me restera une armée disponible de vingt-six mille hommes. Après la reddition du fort d'Ehrenbreistein, l'armée active s'élèvera à environ trente-trois mille hommes. »

Ehrenbreistein, une position militaire de premier ordre, s'élève en face de Coblence, mais sur la rive droite du Rhin et si près du fleuve que son canon en commande entièrement le cours, au confluent même de la Moselle. La forteresse occupe aujourd'hui encore la masse des rochers, taillés à pic, d'un mamelon qui présente, à qui le regarde de l'ouest, un front de 300 mètres environ. Du côté de l'est, des ouvrages formidables en défendent l'approche. On ne pourrait, les pentes des deux remparts étant très escarpées l'enlever à l'assaut, ni au nord ni au sud [1].

Entrés à Coblence, les Français se trouvaient donc sous le canon d'Ehrenbreistein ; et, dès la reprise des hostilités, une armée autrichienne pouvant venir manœuvrer autour de cette forteresse, la prudence commandait d'en éloigner la garnison allemande.

Mais, tant que durait la paix de Campo-Formio, on ne pouvait faire devant cette place un siège en règle. Force était de recourir à un stratagème. Lequel ? Un officier le trouva tout de suite. C'était un étrange blocus. Quelques unités de l'armée de Mayence occupaient le Thal, un vallon qui court derrière le fort, s'échelonnaient le long du Rhin, arrêtaient les convois de ravitaillement destinés à la garnison, empêchaient les paysans de communiquer avec les soldats et interceptaient tous les courriers.

Agissements contre lesquels le colonel Faber pro-

1. Les reconnaissances que nous avons dû faire, sur le terrain des opérations : Forêt Noire, Wurtemberg et bords du Rhin, ont eu lieu dans les mois de juin et de juillet 1904. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

testait. C'était un homme énergique ; il gardait la forteresse allemande avec moins de trois mille soldats.

Comme chaque mois, le cercle d'investissement se resserrait, la garnison était prévenue qu'à tout acte d'hostilité les républicains répondraient à coups de canon. En octobre 1798, les sentinelles des deux partis se trouvaient en présence, quand les conduites d'eau étaient coupées, quand les bateliers du Rhin ne pouvaient plus s'approcher d'Ehrenbreistein, quand le Thal était sillonné à toute heure par les reconnaissances des Français.

Contre cette étrange agression, les plénipotentiaires de François II avaient protesté, assez vivement, au congrès de Rastatt ; protestation inutile ; et, comme le gouvernement autrichien refusait de secourir la place, pour ne pas porter la responsabilité d'une reprise des hostilités, Faber dut demander à se retirer. Mais, cédant à l'indignation qui l'agitait, il écrivit au général Dallemagne, commandant la circonscription militaire de Coblence :

« Ehrenbreistein le 22 janvier 1799.—Citoyen général. — Quelque reconnaissant que je sois des offres que vous avez eu la bonté de me faire dans votre dernière du 30 nivôse, relativement aux facilités, commodités pour moi et ma garnison en cas d'évacuation, aussi inattendu était-il pour moi de voir passer sous silence ma proposition de vouloir laisser à la forteresse une compagnie de ma garnison comme sauvegarde, de voir décliner celle d'emmener avec moi toute l'artillerie de siège, munitions, attirails et effets militaires, de voir enfin dévoilé le dessein décidé d'occuper ma forteresse après mon départ et votre résolution de vous emparer de toute l'artillerie, munitions et autres effets de la place par le moyen des inventaires à dresser.

Il est enfin mis au jour le but de ces infractions que depuis quatorze mois, contre tous les principes du droit des gens, contre l'esprit et la lettre d'un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

traité préliminaire, contre les idées d'un armistice, contre les articles des conventions spéciales, les troupes de la République ont exercé envers la place que je commande dans le but de s'en emparer.

Je n'ai rien négligé pour déterminer les différents commandans des troupes de la République formant le blocus d'Ehrenbreistein à rendre justice à mes instantes réclamations pour l'ouverture de la communication, pour le ravitaillement durant l'armistice et pour le rétablissement de toutes les relations que les conventions les plus sacrées devaient m'assurer.

Cependant, toutes mes réclamations ayant été infructueuses, la rigueur des mesures contre la forteresse s'étant accrues de jour en jour et la continuation de ces procédés durant un si long espace de temps, m'ayant enfin forcé de faire l'aveu de l'impossibilité physique de pouvoir tenir plus longtemps dans la forteresse, vous conviendrez avec moi de la juste indignation qu'un abandon forcé de cette place et la manière dont il a été opéré doit produire en Allemagne et dans l'Europe entière. La sensation que doit exciter le refus de toutes mes propositions les plus raisonnables et enfin la mauvaise impression que le dessein d'une prise de possession aussi illégitime doit faire naître dans la marche des négociations ne peuvent que retomber sur ceux qui, par une suite d'actes injustes, m'ont réduit à cette triste nécessité.

Il m'était toujours impossible de trouver une raison au moins apparente pour justifier le procédé que les commandans des troupes de blocus employèrent envers la forteresse ; et actuellement, je ne suis pas moins incapable de trouver un titre pour justifier la prétention que vous me faites, citoyen général, sur l'occupation de la place et sur toute l'artillerie et effets de guerre qui en dépendent.

Les traités les plus solennels qui doivent avoir la même obligation pour l'Empire germanique aussi bien que pour la République, nommément celui de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Léoben, la convention militaire d'Heidelberg et spécialement les conventions relatives à la forteresse s'opposent à de pareilles prétentions et la plus simple idée d'un armistice est en contradiction avec elles.

Ce sont donc toujours les mêmes principes qui ont dirigé mes actions jusqu'à ce moment et pendant ce blocus illégitime et qui m'animeront jusqu'à la fin de sa durée. En conséquence, je vous déclare de la manière la plus forte et solennelle que je ne consentirai jamais dans l'occupation de la forteresse par vos troupes et dans la reddition de son artillerie, munitions, sous quelque titre que ce puisse être. Je vous déclare que je regarderai toute occupation de cette nature comme une continuation des injustices multipliées que vous vous êtes permises envers la forteresse.

Je vous déclare que toute condition à laquelle la loi inexorable de la nécessité pourrait me contraindre, n'étant qu'une suite des infractions dans les traités les plus sacrés, ne peut produire une relation pernicieuse aux droits de mon souverain et de ma patrie et je crois de mon devoir de protester d'avance et de la manière la plus formelle contre toute occupation de la forteresse après l'évacuation que je me vois forcé de faire et de sauver par ce moyen les droits de mon souverain et ceux de ma patrie contre une violation si ouverte du principe le plus simple de la foi publique et de loyauté que toutes les nations policées ont à jamais reconnues comme sacrées et inviolables.

C'est avec ces principes que je suis résolu à quitter Ehrenbreistein. Ce n'est que d'après ces principes que j'ose traiter avec vous par rapport à mon départ et c'est enfin d'après eux que les propositions sont conçues, que les deux officiers, MM. de Spièges et de Trausenberg auront l'honneur de vous présenter en mon nom... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le 27 janvier 1799, à 8 heures du matin, les troupes allemandes sortirent d'Ehrenbreistein. Formées en deux colonnes, chacune était forte de 1300 hommes. Elles emportaient leurs drapeaux, leurs armes, leurs bagages et traînaient 7 pièces de 6 et 2 de 4. Placées sous la protection des officiers français, ravitaillées jusqu'à la ligne de neutralité par les soins du commissaire Robert, elles traversèrent Vallander, Montabaur et Limbourg pour se rendre à Francfort.

Au chef de brigade Sarrut, qui, de Neuwied, avait dirigé les opérations du blocus, Soult réserva l'honneur d'entrer le premier dans la forteresse. Sarrut y plaça la 8e demi-brigade et chercha en vain, dans les caves du château, l'argenterie des princes-électeurs et des abbés, que le Directoire croyait pouvoir saisir là.

Jourdan, qui venait d'accorder à Faber un arrangement amiable, — une capitulation eût été un acte de guerre — était félicité pour avoir remporté un succès, quand, à Vienne, à Saint-Pétersbourg et à Londres, la mainmise des Français sur une forteresse allemande était l'objet des protestations et des manifestations les plus violentes.

Encore, l'activité du général en chef de l'armée de Mayence se dépense : à donner des instructions aux troupes françaises stationnées en Helvétie, à organiser une armée d'Observation qui ferait face sur le Main à la droite de l'armée autrichienne, à réunir tous les moyens de transports nécessaires afin d'assurer partout les services du ravitaillement, à réclamer et des renforts et du matériel d'hôpital à Miet-Mureau, ministre de la guerre, à styler des espions, dont plusieurs sont Prussiens [1].

1. Le 25 février, Jourdan avait accepté les services d'un sous-officier recruteur prussien ayant appartenu au régiment des cuirassiers du prince Louis de Wurtemberg, caserné à Heilbronn. Désigné sous le nom de Wachtmeister (maréchal des logis), l'espion se rend à Stuttgard, prend logement à l'Auberge de l'Arbre vert, s'annonce comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le service des « reconnaissances » coûtait cher. Des officiers, des marchands, des paysans, des maraudeurs, cinquante-quatre personnes y étaient employées ; émissaires qui ne cessaient de rayonner autour des troupes autrichiennes.

Bacher, ministre de France à Ratisbonne, agent dont les informations ne sont pas toujours sûres, fait prévenir Jourdan qu'un corps de 40.000 Autrichiens, sorti de la Bohême, avait d'abord reçu l'ordre de s'arrêter sur le moyen Danube, puis celui de reprendre sa marche vers Ulm. Bacher annonçait, en outre, que les régiments de Wenkheim, d'Erbach, de Gemmengen, les chasseurs tyroliens, les dragons de l'archiduc Ferdinand et les cuirassiers de Hohenzollern se portaient sur le Lech à marches forcées; que M. de Mélas commanderait en Italie; Hotze dans les Grisons et Bellegarde dans le Tyrol; que les généraux Spork, Nauendorf, le prince de Fürstenberg et Kollovrath, ce dernier commandant l'artillerie, allaient rejoindre au premier jour l'archiduc Charles; que 3.000 hommes loués à l'Autriche par le landgrave de Hesse-Darmstadt allaient se rendre au bord du lac de Constance.

D'un autre informateur, Jourdan apprenait que le nouvel Électeur de Bavière, entré dans la coalition, était prêt à fournir aux alliés, en plus d'un contingent de troupes, des subsistances en quantités considérables.

A l'ouverture des hostilités, François II allait opposer, aux 80.000 combattants des armées d'Helvétie, de Mayence et d'Observation, plus de 170.000 hommes, de bonnes troupes qui, bien commandées, voudraient venger les affronts subis en 1796.

Le 18 février, une lettre écrite par Trouvé, annonçait que les Autrichiens se préparaient à envahir le

recruteur. Arrêté, conduit chez le lieutenant-colonel de Rath, il réclame, le 21 mars, la protection de Trouvé, ministre de France et met celui-ci en fâcheuse posture. (*Arch. Aff. Etr.*, Wurtemberg, Reg. 38. Pièce 151.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le Wurtemberg, afin d'y imposer leur domination. Jourdan télégraphiait aussitôt à Milet-Mureau: « Les troupes de la Haute-Autriche franchissent la ligne pour aller derrière le Lech. D'autres troupes passent la frontière de Bohême et marchent dans le Haut-Palatinat. Dois-je regarder ces mouvements comme des hostilités? »

A Strasbourg, il attendit qu'on lui donnât l'ordre d'entrer en campagne.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE III

OCCUPATION DE LA FORÊT NOIRE

Buts qui sont indiqués aux trois armées françaises. — Description de la Souabe. — Jourdan fait passer le Rhin à ses troupes. — Debilly conduit l'avant-garde. — Bon accueil fait par les Badois. — Intrigues politiques du citoyen Jagerschmidt. — Les régiments républicains s'avancent vers Stockach. — Rencontres des patrouilles françaises et des patrouilles autrichiennes. — Reconnaissance que fait Ernouf. — Occupation de Pfullendorf. — Propositions de paix portées à l'archiduc Charles. — Les premiers coups de fusil.

Virtuellement, la guerre est déclarée le 19 février. L'empereur d'Autriche a dénoncé le traité de Campo-Formio, d'abord en refusant de donner aux plénipotentiaires français accrédités à Rastatt les raisons ayant motivé la concentration d'une armée russe sur son territoire, puis en faisant franchir à ses troupes la ligne du Lech.

Le plan que devra exécuter Jourdan est déjà arrêté : Massena franchira sans tarder le Haut-Rhin ou plutôt la frontière des Grisons [1] ; il occupera Coire, suivra les Autrichiens dans le Tyrol, descendra le long de l'Inn à grands pas quand l'armée d'Italie, obéissant à Scherer, marchera au plus vite de l'Adige à la Brenta ; manœuvres devant occuper ou contrarier Bellegarde et Mélas ; tactique qui privera l'archiduc Charles de tous les secours qu'il voudrait tirer des armées agissant sur sa gauche, dans le temps même où Jourdan lui offrira la bataille au bord du Danube.

Bernadotte [2] échelonnera l'armée d'Observation le

1. Pour toutes les opérations entreprises par Massena, consulter notre ouvrage : *La Campagne d'Helvétie, 1799.*

2. Le 17 pluviôse an VII, dans la matinée, le Directoire nomme Ber-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

long du Rhin. Les troupes stationnées dans la cinquième division militaire et les garnisons des quatre nouveaux départements prendront des postes, de Huningue à Dusseldorf, tandis qu'un corps d'expédition porté à dix mille hommes au moins traversera Heidelberg, Mannheim et Philipsbourg, avant de remonter les deux rives du Main pour atteindre Würtzbourg et de là, faire en Allemagne une diversion qui seconderait l'aile gauche de l'armée de Mayence durant sa marche vers Munich.

Avant de s'engager personnellement, Jourdan relisait les instructions que lui avait fait passer le Directoire, le 30 janvier 1799 :

« L'armée française, dans la République Batave, continuera jusqu'à nouvel ordre à être chargée de couvrir les frontières et le territoire de cette République, mais elle pourra être réduite de quinze mille à vingt mille hommes, tant en bataillons de campagne que de garnison et en troupes de toutes armes ; le surplus de ses forces sera affecté à l'armée d'Observation.

Au moment de la reprise des hostilités, l'armée de Mayence, composée d'environ quarante-six mille hommes de toutes armes, est destinée à agir particulièrement en Souabe et en Bavière. Cette armée devra être pourvue immédiatement d'un parc d'artillerie et d'un parc de vivres, transports d'équipements et ambulances proportionnés à sa force et réglés sur sa destination qui sera constamment agissante dans

nadotte général en chef de l'armée d'Observation. A midi, ordre est donné au secrétaire général de le rayer. Le soir, il est définitivement accepté, grâce aux intrigues qui s'exercent en sa faveur.(*Arch. Nat.* AF. III. 151. Dossier 708.) Le 22 pluviôse, nouvelles nominations. Schauembourg dirigera l'armée d'Observation. Bernadotte remplace Joubert au commandement de l'armée d'Italie. (AF. III. 576. Dossier 3789.) Enfin, le 9 ventôse, Scherer reçoit le commandement de l'armée d'Italie et Bernadotte reste à l'armée d'Observation. (AF. III. 581. Dossier 3828.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

un pays tantôt de plaines, tantôt de défilés et quelquefois coupé par de grandes rivières.

Elle se rassemblera dans le plus court délai possible entre Huningue et Landau, disposée de manière à pouvoir déboucher en Souabe par Kehl et Huningue au premier ordre du Directoire ou au premier acte d'hostilité de l'Autriche.

Elle se portera rapidement par plusieurs colonnes aux sources du Danube en traversant les montagnes noires; marchera de là entre ce fleuve et le lac de Constance, sa droite poussée en avant du lac et venant appuyer vers Brégentz.

Dans la supposition, ou par la position et les forces de l'ennemi, ou en gagnant de vitesse sur lui, l'armée de Mayence pourrait se porter de suite sur le haut Lech, elle fera ce mouvement qu'elle exécutera avec une grande rapidité afin d'empêcher les Autrichiens de passer cette rivière. La probabilité du succès dans cette expédition est surtout applicable à la supposition où les armées françaises commenceront les hostilités.

L'armée de Mayence arrivant au Danube prendra le nom d'armée du Danube. La droite sera soutenue par la gauche de l'armée d'Helvétie; elle aura particulièrement en vue de faciliter à cette dernière sa marche dans les Grisons et le Tirol. Les mouvements successifs qu'elle pourra faire sur le Lech, l'Eser et l'Inn se régleront sur les dispositions de l'ennemi en ayant toujours pour objet de se rendre maîtres des débouchés du Tirol par la Bavière... »

Dans le pays autrichien, les impôts de guerre qu'on exigerait devraient assurer la subsistance des troupes françaises [1].

1. « Mémoires sur les subsistances en cas d'une nouvelle campagne, d'après un rapport adressé le 1er fructidor an V au général Bonaparte par le commissaire des guerres Lenoble. Communiqué le 8 pluviôse an VII aux généraux Jourdan, Massena, Joubert et Championnet. Il s'agissait de tirer, pour faire subsister les trois armées françaises, les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le 20 février, Jourdan espérait que son armée devancerait les Autrichiens à Stuttgard. Renonçant à l'ancien projet de faire passer le Rhin à son aile droite, ou devant Vieux-Brisach [a] ou devant Huningue, il indique le pont de Bâle. Donc, la 1re division, placée sous les ordres de Ferino [1], remontera la rive droite du grand fleuve, et, de Waldshut à Stühlingen, cheminera d'abord le long du Rhin, puis dans le val où coule la Wutach pour rejoindre le gros de l'armée non loin de Hüfingen.

Des 2e corps, centre et gauche, trois colonnes se présenteraient aux trois principaux débouchés de la Forêt Noire: Oberkirch à gauche, Gengenbach au centre et Fribourg à droite. Le point de la grande concentration est d'abord indiqué à Villingen, sur la Kirnach.

Toutes les instructions à l'état-major restent secrètes.

En huit jours, les régiments évoluent: marches d'entraînement, tirs, manœuvres, combats simulés entre l'infanterie et la cavalerie. L'Alsace leur sert de champ d'exercice. L'initiative du soldat satisfait l'officier.

Les membres du Directoire, informés le 20 février, que l'Autriche renonçait à prolonger la trêve signée à Campo-Formio, décidèrent qu'il fallait répondre tout de suite à l'agression allemande. Le bulletin contenant leur décision arrivait à Strasbourg le 24.

Alors Jourdan éprouvait un grand embarras. Après avoir annoncé à son gouvernement que les Autrichiens passaient le Lech, un témoignage irrécusable

mêmes contributions de guerre que les provinces payaient annuellement à l'Autriche : comté de Goriz, 41.502 florins; la Carinthie, 637.695 ; la Carniole, 363.171 ; la Styrie, 1.182.545; le Tyrol, 80.000 ; le Trentin, 30.000 ; le littoral Autrichien, 800.000. Total : 3.134.913. (*Arch. Nat.* AF. III. 152.)

1. Ferino (Pierre-Marie-Barthélemé) né à Craveggia (Italie) le 20 août 1747. Lieutenant-colonel du corps des chasseurs du Rhin formé par lui le 1er août 1792. — Général de brigade le 20 juillet 1793 ; de division le 23 octobre. Il allait se battre contre ses anciens frères d'armes, ayant servi en Autriche, comme premier lieutenant, au régiment de Binder, de 1766 à 1786. (*Archives Administratives. Guerre.*)

a. Pour toutes les lettres, voir à l'appendice.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'informait que la troupe allemande était toujours en expectative derrière la ligne de neutralité [1]. Devait-il livrer au Directoire ses nouveaux renseignements ? Il les faisait télégraphier. Le 25 février, il recevait l'ordre d'agir quand même.

Secrètement, des proclamations étaient imprimées. L'une annoncerait bientôt à l'armée que la victoire était prête à suivre ses drapeaux. L'autre apprendrait aux Allemands que le gouvernement de la République se voyait enfin contraint de prendre contre l'Autriche des mesures de sécurité.

Une convention signée le 26 juillet 1796, par le représentant du margrave de Bade et par Moreau, autorisant le passage des troupes dans la Forêt Noire (b), Jourdan avait donc, ouvertes devant lui, les routes de la Souabe.

Ce pays était alors composé de plusieurs provinces qui avaient formé, longtemps, un Cercle de l'Empire germanique. Dans cette Confédération, on trouvait : le margraviat de Bade, la principauté de Fürstenberg, l'évêché de Constance, le duché de Wurtemberg, les villes d'Ulm, Augsbourg, etc. Son territoire était borné au sud et à l'ouest par le lac de Constance et

1. De Stuttgard, Trouvé écrivait à Jourdan, le 19 février : « Le chef de bataillon Blondel vous a porté hier une lettre par laquelle je vous annonçais que d'après les avis parvenus au collège dirigeant les affaires du Cercle de Souabe, il paraissait certain que l'aile gauche de l'armée autrichienne avait passé le Lech.

Voici maintenant les renseignements que je tiens officiellement de M. de Zeppelin, ministre des Affaires Etrangères du duc de Wurtemberg : Le Duc, très mécontent de ce que les Autrichiens avaient mis garnison dans la ville d'Ulm, sans le prévenir, en sa qualité de Directeur du Cercle, voulant d'ailleurs connaître les véritables dispositions de l'archiduc Charles, avait envoyé son aide de camp, M. de Seckendorf, non seulement à Ulm, mais au quartier-général de Friedberg. Il résulte du rapport de cet officier que la garnison d'Ulm se borne au seul bataillon du régiment de l'Empereur, 1096 hommes, que les troupes autrichiennes n'ont point passé le Lech, que l'archiduc ne songe à faire aucun mouvement hostile, que le 26 pluviôse au soir, il a reçu l'ordre de faire halte et de ne point franchir la ligne de démarcation. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le Rhin, au nord-est par une ligne conventionnelle tirée de sous Heidelberg au Lech, ligne la séparant du pays de Franconie ; enfin, à l'est et au sud-est par le Lech, affluent du Danube et les massifs alpestres qui s'étendent de Füssen à Lindau.

Les princes, les comtes, les abbés et les bourgmestres des grandes villes formaient un conseil de Régence que présidait le duc de Wurtemberg, Louis-Eugène, dont le prédécesseur avait accordé aux Français, le 14 juillet 1796, un libre passage sur son territoire [1].

Ce pays est très accidenté à l'ouest. Les murailles de la Forêt Noire, qui s'étendent de Bâle à Heidelberg parallèlement au Rhin, sont de hauts et larges remparts qui couvrent Fribourg, Kehl, Baden, Rastatt et Bruchsal. Mais derrière ce massif, dont l'épaisseur ne dépasse pas 60 kilomètres, de Lahr à Oberndorf, on trouve de grandes vallées, de larges plateaux qui sont bien cultivés, de vastes forêts bordant les plaines fertiles du Wurtemberg.

Au point de vue des opérations militaires, la Forêt Noire offrait, en 1799, cette bonne position dans laquelle une armée devant combattre les troupes autrichiennes pouvait organiser facilement l'offensive ou réussir dans la défensive. Partant des sources du Danube [2], l'armée doit arriver vite à Stuttgard, occuper Ulm et passer en Bavière. Est-elle forcée de se tenir sur la défensive? De Wolfach à Stühlingen,

1. Armistice signé à Baden le 17 juillet 1796 entre Moreau et le duc de Wurtemberg. « Article 2 : Les troupes de l'armée française auront toujours le passage libre dans les Etats du duc. Celles qui par suite des opérations de la guerre devront marcher dans le duché de Wurtemberg y seront logées chez les habitants ou baraquées dans les champs, suivant les circonstances, mais sans que les propriétaires puissent exiger aucune indemnité de la République française. » (*Arch. Aff. Etr.* Wurtemberg. Reg. 37, Pièce 216.)

2. Le cours du Danube n'est pas formé seulement par la source de Donaueschingen, comme l'indiquent quelques géographes, mais aussi par quatre petites rivières sorties du massif de la Forêt Noire, près de Villingen.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ses positions retranchées seront inexpugnables si elle sait bien manœuvrer. Dépostée, elle se retire facilement sur les trois points de Kehl, Vieux-Brisach et Huningue et se met au besoin en mesure d'arrêter l'agresseur derrière le large fossé du Rhin. Tournée au nord, elle se réfugie en Suisse, les ponts de Schaffouse et de Laufenbourg lui restant. Attaquée de front et débordée au sud, elle se place vite sous la protection du canon de Vieux-Brisach.

Dans l'invasion de la Forêt Noire, les Français allaient suivre des chemins devenus familiers à Moreau en 1796. Ils pourraient employer des guides alsaciens connaissant bien le pays. Les révolutionnaires de la Souabe les renseigneraient et les aideraient (c). Comme Vaillant, l'ordonnateur, ne pouvait réunir la quantité de denrées dont l'armée aurait besoin pendant quinze jours, des réquisitions seraient faites de Kehl à Stuttgard ; et, au besoin l'on briserait brutalement toutes les résistances que pourraient opposer des baillis point assurés de toucher le prix de leurs fournitures aux caisses de la République [1].

Puisque le général Marescot est détaché à l'armée d'Observation, le chef de brigade Lagastine doit achever le pont de bateaux qui, devant Kehl, va relier la rive française à la rive badoise. Ce passage, établi à 3 kilomètres de Strasbourg, fut achevé le 27 février.

Des deux bras du Rhin, le premier, de 80 mètres, en largeur, était déjà couvert d'un pont très solide ; le second, de 400 mètres, dans lequel roulaient des

1. Les pertes subies de 1792 à 1796 par le margraviat de Bade s'élevaient sur la rive droite du Rhin : par le fait des armées françaises à 4.979.899 florins d'Empire et 11 kreutzers ; par le fait des armées autrichiennes, à 11.623.127 fl. 4; sur la rive gauche en revenus, capitaux, pillages, à 2.289.321 fl. 62 3/4. Au total : 18.892.358 florins 17 3/4 ou 41.219.690 livres de France. (*Arch. d'État de Bade.* Dossier Guerres,)

Dans la principauté de Fürstenberg les contributions levées par les Français s'élevaient au 31 décembre 1796 à 1.711.722 florins 59. (*Archives de M. le prince de Fürstenberg.* Volume 11. Fasc. III.)

En Wurtemberg les réquisitions des républicains s'élevaient à 2 millions de livres. (*Aff. Étr.* Wurtemberg. Reg. 37. Pièce 311.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

flots pressés était bordé de berges escarpées toutes couvertes d'osiers.

Au moment où l'armée de Mayence s'attendait à la prolongation d'une trêve, l'avant-garde recevait un ordre de mouvement. Elle prenait les armes le 1er mars à 2 heures du matin ; son premier groupe passait le Rhin entre 4 et 5 heures, dans l'obscurité et l'infanterie s'arrêtait devant Kehl, laissant au 10e chasseurs à cheval la tâche d'éclairer la route qu'allaient suivre l'avant-garde, l'état-major, la 2e division commandée par Souham et des voitures d'ambulance.

La 3e division, entraînée par Saint-Cyr et la réserve Dhautpoul, passant aussi le Rhin à Kehl, allaient prendre, la première, le chemin d'Oberkirch, faire 45 kilomètres en deux étapes ; la deuxième, le chemin de Neustadt, lieu où elle devait arriver le 3 mars.

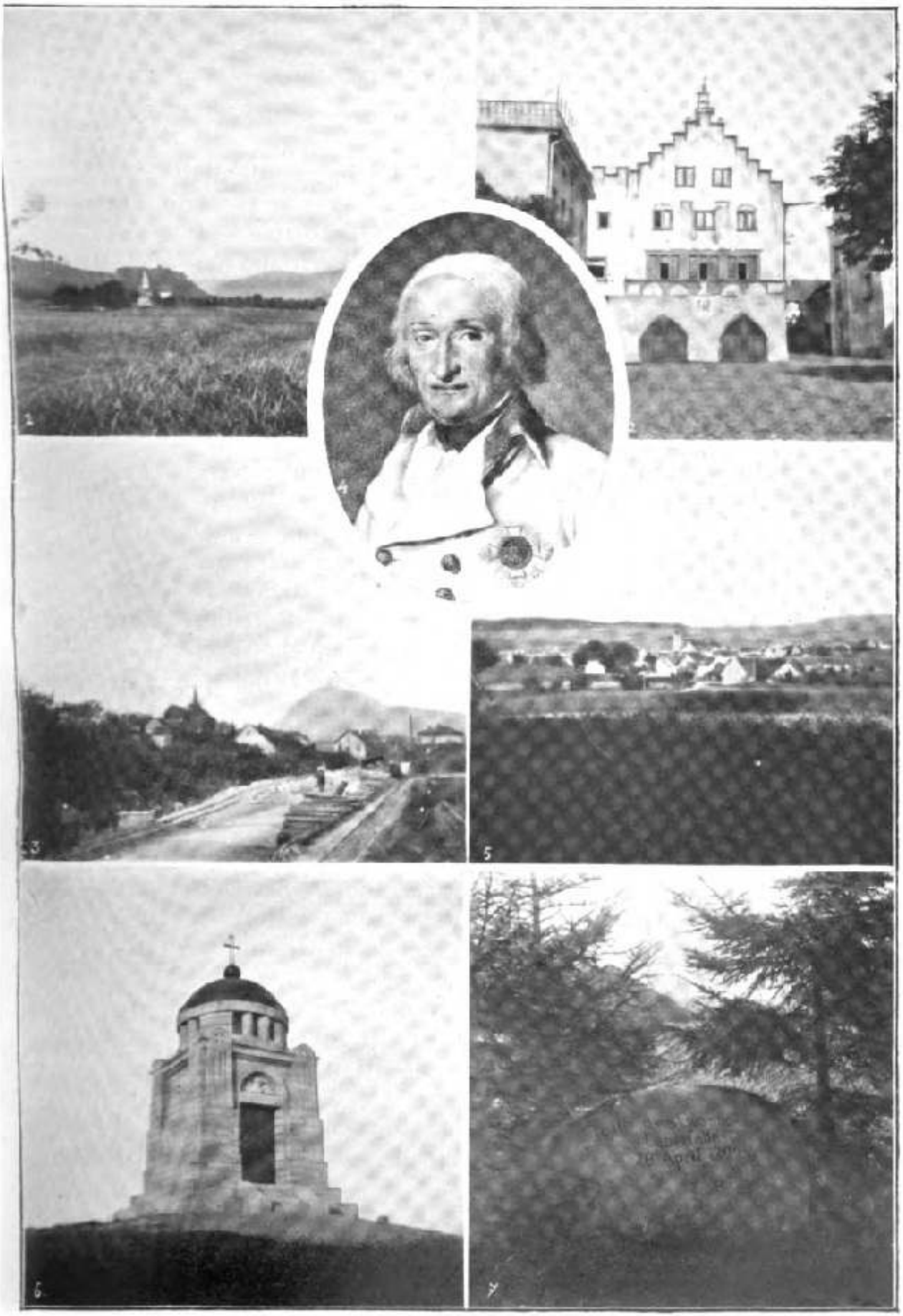
Tous ces corps franchiraient les défilés de la Forêt Noire en s'éclairant parfaitement. Parvenus aux sources du Danube, ils prendraient là de bonnes positions défensives, devant attendre l'effet que produiraient les opérations de Massena.

Derrière eux, les troupes stationnées dans la 5e division militaire commandée par Chateauneuf-randon, devaient garder, entre Strasbourg et Selz, les bords du Rhin tandis que Bernadotte s'avancerait contre Mannheim. A droite de Strasbourg, on échelonnait des bataillons de garnison. A Schaffouse, la brigade Ruby, appartenant à l'armée d'Helvétie, couvrirait, contre toute agression, la 1re division qui cheminerait vers Stühlingen.

Jourdan, qui avait donné une fête dans la nuit du 28 février, montrant son désir de demeurer aux espions des Autrichiens, ne quittait Strasbourg que dans l'après-midi du 1er mars [1]. Avec une escorte de vingt guides, il passait les ponts du Rhin ; il traversait Kehl et se dirigeait vers l'est ; il arrivait

1. *Strasburger Weltbote* du 11 ventôse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN



1. Entrée de la Forêt-Noire à Ortenberg. — 2. Place de l'église à Villingen. — 3. Engen et la côte 814. — 4. Portrait du prince de Fürstenberg, tué à Stockach. — 5. Vue d'Ostrach. — 6. Monument funéraire des soldats allemands tués à Ostrach. — 7. Lieu où furent frappés les plénipotentiaires français, près de Rastatt.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

à 5 heures au carrefour où se séparent les deux routes de Rastatt et d'Offenburg ; il voyait, quand le froid était très vif, des soldats transis.

Le chemin d'Offenburg bifurquait à droite. Vers le sud, il s'allongeait, sans pentes d'abord, dans une vallée fertile. Il était tracé entre le Rhin et les premiers talus de la Forêt Noire ; bien empierré, et bordé d'arbres fruitiers, sa ligne était longue de 18 kilomètres.

Les soldats qui défilaient sur cette chaussée apercevaient à leur droite, très loin, les Vosges toutes grises, aux ballons énormes. A leur gauche, s'allongeait, en ressauts bizarrement découpés, le massif de la Forêt Noire que couvraient des pins, des vignes, des champs de culture. Bientôt, les deux flèches des églises en pierres rouges d'Offenburg apparaissaient au troupier, dans le creux d'une vallée immense. La ville, aux grandes maisons bâties sur les deux rives de la Kinzig, servit de gîte, le 1er mars, au grand quartier général et à l'avant-garde.

Quand l'adjudant-général Debilly, un sabreur intrépide, éclairait au loin la marche du premier échelon de l'armée, les troupes quittant leurs cantonnements, descendaient le 2, au sortir d'Offenburg, une pente assez raide ; et, la route obliquant à gauche, elles entraient, sous Ortenberg, dans un couloir du Schwarzwald, comme la neige tombait.

Aucun incident ne marqua l'entrée des chasseurs français dans le défilé. Les soldats aperçurent, de loin en loin, les ruines de châteaux qui rappellent l'époque féodale. Ils trouvèrent partout les paysans plus étonnés qu'effrayés en entendant le roulement du tambour. Ils prirent leurs logements à Gengenbach, à Hausach, à Hornberg, se tassant pour coucher et ne subsistant qu'avec peine dans un pays assez pauvre.

De Schonberg à Steinach, sur un parcours de 8 kilomètres, dans une vallée très large et bordée de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

collines peu élevées, la Kinzig serpente; rivière paisible, coulant à travers les prairies. Et durant 18 kilomètres, distance qui sépare Biberach de Hornberg, le voyageur ne trouve pas une montée rapide.

En franchissant à l'est les frontières du margraviat de Bade, les Français envahissent la Principauté de Fürstenberg [1]. Mathieu Faviers et Vaillant prennent des mesures propres à sauvegarder du pillage un pays neutre en confiant l'administration des réquisitions à un conseiller de la Régence [2]. Mais partout

1. Dès le XIII[e] siècle, les Fürstenberg étaient comtes d'Empire. Élevés en 1664 à la dignité de princes, la 1[re] branche de cette famille : Fürstenberg-Heligenberg, s'éteint en 1716; la 2[e] branche : Fürstenberg-Messkirch, s'éteint en 1744 ; la 3[e] : Fürstenberg-Stühlingen, gouverne sagement la Principauté.

Ces princes avaient toujours été les protégés de la cour de France; ils avaient possédé sur Strasbourg des droits considérables; leurs titres étaient : princes du Saint-Empire, landgraves de Baar et Stühlingen, comtes de Heligenberg et Werdenberg, barons de Gundelfingen, seigneurs de Hausen dans la vallée de Kinzig, Messkirch, Hohenhœ, Wen, Wildenstein, Waldberg, Weetra, Pürgliz, etc.

Le 11 janvier 1792, Joseph-Benoit, prince né en 1756, mort en 1796, avait interdit l'entrée de son pays aux émigrés. Le 16 février 1798, le prince Charles-Joachim, qui avait envoyé au Congrès de Rastatt son conseiller Joseph Kleiser, écrivait au gouvernement français : « Après que Sa Majesté l'empereur avait conclu à Campo-Formio la paix avec la République Française, je voulais demander la protection de celle-ci, en motivant ma demande par ma conduite. Si j'en avais obtenu l'assurance, elle m'aurait tenu lieu de tout traité dont je n'avais aucune raison de craindre les conditions dures, puisque je l'aurais demandé à une nation généreuse que j'avais plutôt obligée qu'offensée. Mais croyant que les affaires de l'Empire et de ses États seraient toutes traitées au Congrès de Rastatt, je me suis adressé aux ministres éclairés que le Gouvernement français y a envoyé pour donner la paix et la tranquillité à l'Allemagne. »

Une ligne subsidiale des Fürstenberg était établie en Autriche. Son chef avait le titre de général-major du Cercle de Souabe. En 1799, le titulaire était Charles-Joseph Aloys, prince né en 1760. Cet officier de grand mérite devait périr à Stockach. (*Arch. Aff. étr.* et *Arch. du Prince de Fürstenberg*, à Donaueschingen.)

2. Schwab, chancelier de la Régence, avait chargé Schanz, conseiller et d'Auffenberg, d'ordonner les réquisitions qui s'élevèrent pour la principauté et ses bailliages de Hussingen, Mœhringen, Blomberg, Zœfingen, Neustadt, Wohrinbach, Stühlingen, Engen, Wolfach, Hasslach, d'après les 2001 bons présentés à l'administration centrale, à 23.252 rations de viande, 43.330 de pain, 48.872 d'avoine, 57.085 de foin, 10.201 mille kilos de paille, 270 quintaux de blé, 2.268 sacs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Jourdan se plaît à faire persécuter les prêtres, à loger la troupe dans les couvents et dans les églises.

A Hornberg, la vallée de la Gutach, petite rivière et affluent de la Kinzig, devient un long défilé. Un vieux castel en surveille le débouché. En rude pente, le val forme déclivité entre les escarpements de roc, la route longeant le plus souvent la rive droite d'un torrent qui est profondément encaissé. Dans ces lieux, la hauteur des pins raréfie la lumière du jour et le bruit des sources, filets d'eau tombant d'énormes plates-formes, remplit les oreilles et confond souvent son tapage avec le bruit des cataractes.

Ce boyau se déroule, en sinuosités, jusqu'à Saint-Georgen, en passant par Triberg, bourgade couvrant une arête. Long de 20 kilomètres et demi, il forme, comme la gorge du Val d'Enfer, comme le défilé du Kniebis, comme la passe de Stühlingen, un passage dont l'accès est facile à défendre ; et son extrémité touche à la ligne de partage des eaux.

De Saint-Georgen à Villingen s'étendent 14 kilomètres de plateaux ombragés de bois, sillonnés de vallons ou de petits ravins ; terrains sur lesquels peuvent manœuvrer des troupes de toutes armes. D'une lisière de pins couvrant l'arête d'un monticule, les églises de Villingen et une tour grise coiffée d'un toit en tuiles apparaissent sur un fond de collines qui barrent nettement l'horizon.

Par ces voies, Jourdan chemine sans hâte. Laissant filer l'avant-garde, dont Lefebvre a pris le commandement le 5 mars, et une partie de la division Souham, il couchait le 2 mars à Gengenbach. Les 3, 4, 5 et 6, il se tenait à Hornberg où Percy, chef du service de santé, établissait, dans le vieux château

d'avoine, 2.953 quintaux de foin, 1.637 de paille. Et à l'hôpital, en argent, 742 livres 10. (*Arch. Prince Fürstenberg*. Dossier Militaria 1799.) La ration était établie : Pain, 28 onces ; viande, une demi-livre ; fourrage, 13 livres de foin, 10 de paille et 2 tiers de boisseau d'avoine.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

gardé par les vétérans de Fürstenberg, un hôpital [1]. Le 7, il arrivait à Villingen, lieu que la soixante-septième demi-brigade avait couvert de postes dans la soirée du 4.

Villingen, une vieille ville, dont les quatre rues principales, formant croix, aboutissent à quatre portes bastionnées, était indiqué comme point de concentration aux divisions qui marchaient isolément. Réellement, la cité couvre à l'est le plus grand débouché des Montagnes Noires.

Jourdan, à peine installé, faisait établir l'administration centrale de l'armée dans l'église Sainte-Marie et l'hôpital militaire dans le couvent des Cordeliers.

Le 7 mars, la neige tombait encore. Intempérie qui éprouvait les troupes vivant au bivouac, retardait la marche des charrois. En effet, le grand parc, ayant passé à Neustadt [2], s'avançait lentement vers le nord et l'artillerie ne pouvait monter d'Hornberg à Triberg sans qu'on eût préalablement doublé les attelages.

Jourdan s'occupait trop de la situation politique du pays. Écoutant les révolutionnaires, il recevait de Jagerschmidt le projet d'une République à établir en Souabe [3]. Sans les traités qui engageaient la France envers le margrave de Bade et le duc de Wurtem-

1. *Journal du baron Percy*, page 6.

2. « Voilà la marche-route qu'on a fait jusqu'à présent de Fribourg à Neustatt, Donaueschingen, Hissingen, Engen... Pour l'artillerie, munitions, grand équipage, de Fribourg à Neustatt, Pfora, Ach et Stockach... » (*Arch. Prince Fürstenberg.*)

3. Le Directoire recevait cette communication de Jagerschmidt qui habitait Niderschœnthal : « La Forêt Noire est dans les meilleures dispositions. Les moines et les seigneurs ont mal fait leurs affaires en 1796, car après que les Français furent sortis du pays, à l'aide des paysans, ces moines et seigneurs dans la ferme persuasion que les Français ne reviendraient plus, firent revivre d'anciens droits et prétentions et tourmentèrent tellement les habitants que des bourgeois médiocres furent obligés de payer 400 florins, ce qui fit dire aux habitants de ce pays : — Ah ! si les Français revenaient seulement, nous ne tirerons pas un seul coup de fusil : ils n'ont pas besoin d'amener des canons avec eux pour détruire ces repaires de brigands. Nous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

berg, ces princes auraient été dépossédés et chassés de leurs pays.

Le 6, l'armée de Mayence prend le nom d'armée du Danube. Plus tard, lorsque le temps est redevenu beau, tout en restant froid, les corps s'acheminent vers l'est. Sans peine, l'avant-garde et la 3e division, celle-ci ayant passé le défilé d'Oppenau, s'établissent d'Engen à Rottweil, faisant ainsi face à Ulm. La 1re division, se portant de Stühlingen à la hauteur de Schaffouse, était prête à s'avancer sur Stockach. La 2e division et la réserve se tenaient en seconde ligne. Une partie de la cavalerie occupait Geisingen, lieu où le Danube n'est large que de 14 mètres ; de là, elle pouvait se porter rapidement à Engen, par un bon chemin peu déclive et long de 14 kilomètres.

A Villingen, Jourdan étudiait le plan d'un camp retranché à établir devant la ville [1] quand lui parvint la nouvelle des succès remportés par l'armée

savons déjà ce que nous avons à faire... » (*Archives Nat.* AF. III. 152 a.)

A Villingen, Jagerschmidt demandait à Jourdan de publier ce décret : « Le peuple du margraviat de Bade, faisant usage de sa souveraineté, déclare déchu de son usurpation le soi-disant margrave de Bade. — Il s'établit en peuple souverain et entre en négociations avec d'autres peuples de l'Allemagne prêts à secouer le joug de leurs usurpateurs. Dès ce moment, il plante des arbres de la liberté, choisit dans des assemblées communales ses préposés et par trois communes un membre pour former un comité central, dont il y en aura un par dix à douze lieues... » (*Arch. Guerre.*)

1. Gerbet, commandant le bataillon du génie à l'avant-garde, avait écrit, sur la position de Villingen : « C'est une position particulière correspondant à celle de Neustatt qui est le débouché du Val d'Enfer à sa droite et celle du débouché de la Kintzig à sa gauche. Cette position doit être prise en arrière de Villingen, faisant face au Necker. La droite appuyée aux Montagnes Noires est naturellement défendue par un marais formé par les alluvions du Brichflus et les sources du Danube. La gauche, appuyée à Burgberg, est même en sûreté et demande d'être plus soignée. Il existe une avant position entrecoupée de petits bouquets de bois qui peuvent concourir à la fortifier. Les extrêmes avant-postes seraient au Necker d'où on pousserait les reconnaissances. Dans tous les cas, le petit plateau en avant de Villingen, défendu par un marais, doit être tenu, en jetant quelques ponts en arrière. Il est possible de le soutenir par les hauteurs qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'Helvétie le 5 à Luciensteig et le 6 devant Coire.

Comme la bravoure de Massena pouvait le porter rapidement au cœur même du Tyrol, il fallait suivre ses mouvements, coopérer si possible à ses attaques, le devancer sous les murs d'Ulm; enfin, ne pas lui laisser recueillir tous les bénéfices d'une brillante entrée en campagne.

Le 11, Jourdan quittait Villingen. Arrivé à Donaueschingen, le général républicain allait rendre visite au prince de Fürstenberg qu'il plaçait dès le lendemain sous sa protection [1].

Dans la journée du 13 mars, l'armée du Danube manœuvre. Sa gauche occupe Tuttlingen, sur la rive droite du Danube. Son centre s'établit à Engen. Sa droite se place entre Hohenhowen et Hilzingen. Un de ses partis d'éclaireurs rencontre, près d'Urach, deux hussards autrichiens qui se retirent à la première sommation qu'on leur fait.

Jourdan organise un corps de flanqueurs. Entraînée par Vandamme, cette troupe doit balayer la rive gauche du Danube et chercher à se relier aux échelons de l'armée d'Observation. Et le général en chef écrit au ministre de la guerre : « Je continuerai à marcher jusqu'à la hauteur de l'armée d'Helvétie, à moins que l'archiduc ne m'oppose des forces trop supérieures. »

sont à sa gauche, de l'autre côté du ruisseau. Cette position demande d'être bien reconnue par le détail. » (*Arch. Guerre.*)

1. « Jourdan, général en chef des armées du Danube, d'Helvétie et d'Observation. Considérant l'état de neutralité où se trouve maintenant le prince régnant de Fürstenberg avec la République française. Considérant en outre les témoignages de dévouement que ce prince a donné à l'armée française lors de son dernier passage sur son territoire. Ordonne à tout militaire ou employé de l'armée de respecter la personne du prince de Fürstenberg, celles de sa famille et celles des personnes qui tiennent à son service, de même que ses propriétés. Il sera laissé en sauvegarde chez le prince de Fürstenberg deux guides de l'armée qui y demeureront jusqu'à nouvel ordre. Ce prince pourra dans le besoin, demander l'appui des commandants militaires sur les lieux et il leur est enjoint d'employer la force armée pour assurer l'exécution du présent ordre. » (*Arch. Prince de Fürstenberg.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Aux avant-postes, des nouvelles alarmantes sont répandues. Le 14, on dit que l'armée du prince Charles est forte de 149.000 hommes; que, partagée en deux masses, elle allait écraser les régiments de Massena et ceux de Jourdan ; que ces troupes avaient déjà franchi la frontière du Wurtemberg. Pour éviter une panique, Jourdan écrit le 15, aux chefs de corps, que ces nouvelles sont absurdes et qu'il faut punir sévèrement quiconque les publie.

Debilly continuait à jouer son rôle d'éclaireur. Il y excellait. Ses chasseurs, entraînés par de hardis capitaines, exploraient bois et défilés, ne voulant pas laisser un seul Autrichien derrière eux. Ces hommes vivaient sur le pays, sans jamais molester les habitants, car les soixante fours établis à Villingen ne pouvaient fournir du pain à toute l'armée [1]. La rencontre des patrouilles françaises et autrichiennes, cavaleries envoyées à la découverte, n'amenait pas de conflits [2].

Des sources du Danube les divisions républicaines manœuvrent pour se placer, si l'archiduc Charles restait immobile, entre Ulm et la frontière du Tyrol. A gauche, Vandamme fait garder le Val Primm, vers Rottweil; à droite, Ruby borde le lac de Constance ; et, entre ces deux brigades le centre de l'armée défile lentement, en observant toujours un ordre admirable.

L'état-major avait cheminé sans peine de Donaues-

1. « Belin, commissaire des guerres au citoyen bourgmestre de Donaueschingen. — 18 ventôse an VII. — Je vous invite, citoyen, d'après l'ordre du commissaire général de l'armée, à faire transporter pour demain 10 heures du matin au plus tard au couvent des franciscains de Villingen la quantité de 2.000 briques nécessaire à la construction des fours pour le service de l'armée. » (*Arch. Fürstenberg.*)

2. Debilly à Walther. De Reutlingen le 24 ventôse an VII. « Le lieutenant Francesky a poussé hier jusqu'à Bottingen, à 6 ou 7 lieues de Ulm ; il a déjeuné avec un officier de Kaiser-Hussards qui commandait une patrouille de 20 hommes. » Le même écrit d'Urach. « J'ai fait présenter à une patrouille de 14 hussards autrichiens quelques bouteilles de vin : elles ont été bues avec les chasseurs du 10e. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chingen à Engen. Une partie avait suivi la 2e division qui traversait Gutmadingen et Zimmerholz, faisant 29 kilomètres au travers des vallons et des collines aux pentes assez raides.

L'autre partie allait à Geisingen ; elle y passait le Danube, traversait une grande forêt, faisait 25 kilomètres d'une traite.

D'Engen à Stockach, la route était reconnue le 14 mars. Ernouf en faisait un dessin et la description suivante :

« En partant d'Engen j'ai pris une traverse qui va rejoindre la grande route de Stockach à un quart de lieue à peu près de la ville. Cette traverse passe sur un plateau à la porte d'Engen et qui forme une espèce de cavalier qui domine les vallons du côté de Geisengen, de Stockach et d'Hohen-Tweil ; un peu plus loin que la jonction de ces deux routes commence un bois de chênes.

Le chemin est dans le penchant de la montagne et à droite règne un vallon assez prolongé; à une très petite distance de Aach, on trouve un autre vallon qui traverse la route ; aucun ruisseau n'y coule ; mais ces torrents qui descendent des montagnes l'inondent souvent pendant l'hiver. Au milieu du vallon règne un chemin praticable dans la bonne saison qui conduit d'un côté à Eggartsbronn et de l'autre à Schaffouse par Eckingen et Welschengen.

J'ai oublié de dire qu'en sortant d'Engen, on aperçoit à main droite deux chemins, l'un qui passe dans le fond d'un vallon et qui conduit à Haldingen; le second serpente sur le penchant de la montagne et va à Bitteldorff dont on distingue les premières maisons.

Après avoir dépassé le vallon dont j'ai parlé plus haut, on découvre bientôt la petite ville d'Aach située sur une montagne isolée et très escarpée ; au bas de la montagne, sous quelques maisons qui en forment le fauxbourg et qui portent le même nom, on

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

traverse l'Aach sur un pont de bois. A la sortie du pont et auprès d'une chapelle est un petit chemin qui monte et qui conduit à Langenstein. La grande route est à droite et suit l'Aach jusqu'à sa source. Après avoir dépassé cette source, le chemin s'encaisse entre deux montagnes garnies de bois ; il conduit ainsi en serpentant jusqu'à Aigeldingen ; un peu plus loin que ce village on aperçoit à droite le château de Langenstein entre deux rochers et un peu plus haut est un chemin de traverse, mais praticable, qui conduit à Orsingen où passe une route qui va de Schaffouse à Stockach.

On traverse encore quelques bouquets de bois avant d'arriver à Lentzing. De l'autre côté de ce village, le pays est extrêmement découvert, quoique montueux. On aperçoit encore, mais à quelque distance, des bouquets de bois. A un quart de lieue de Stockach à peu près, la route fait un coude; à ce point se joint le chemin de Constance qui est indiqué par un poteau. Après avoir passé un pont sur un petit ruisseau, on monte à Stockach, en passant près d'une chapelle, à droite. L'entrée de la ville, de ce côté, est extrêmement rapide, mais on m'assure que de l'autre côté ce n'est qu'un plateau. Toute cette route est large, belle et solide, mais en général très montueuse.

Le plateau, sur le penchant duquel est bâti Stockach, domine toute la partie du côté d'Engen et devient une position très avantageuse pour l'ennemi. Stockach est un point important à occuper à cause des routes qui y aboutissent et qui fournissent des débouchés sur tous les points.

A une lieue environ de Stockach, j'ai rencontré nos dernières vedettes qui m'ont assuré que celles de l'ennemi étaient en avant de la ville. Je m'y suis transporté et j'ai fait dire à l'officier qui devait commander le poste que je désirais entrer à Stockach, ce qui m'a été accordé sans difficulté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

J'ai appris du maréchal des logis autrichien que ce poste était composé de 12 hommes placés sur le plateau de Stockach. Il fournissait deux vedettes un peu en avant, à la réunion des routes de Constance et d'Engen. Ce poste n'était destiné qu'à servir d'éclaireur, le grand poste se trouvant à Pfullendorf. Le maréchal des logis détaché à Stockach a l'ordre de se conduire avec les Français avec beaucoup de prudence et d'honnêteté et doit même se retirer de la ville aussitôt que les Français lui auront fait connaître leur désir de l'occuper. Il m'a, de plus, proposé de se retirer sur-le-champ, au cas que je voudrais rester dans la ville. Les Autrichiens s'attendent à recevoir quelque nouvelle importante sous deux ou trois jours et ils espèrent que la guerre n'aura pas lieu... »

Stockach qui avait, en 1799, 1.600 habitants, couvre, au milieu des petites montagnes de la Souabe, un large éperon et domine, comme l'indiquait Ernouf, à l'est, la vallée sinueuse dans laquelle roule le Stockach ; rivière qui offre le tribut de ses eaux au lac de Constance. Il y a cent ans, cette rivière mouillait des marécages qui entouraient la ville au sud-ouest et ne lui laissaient de bon abord que par la haute chaussée d'Engen.

Aujourd'hui, le voyageur venu d'Engen traverse, après avoir laissé à droite la grande route de Lindau, un carrefour planté d'arbres, emplacement d'une ancienne chapelle. C'est là qu'aboutissent plusieurs chemins [1].

De ce carrefour, on découvre le front sud de Stockach, faubourg anciennement bastionné, que domine un large clocher terminé en coupole turque. Le regard plonge au loin dans la grande rue qui, séparant la

1. Stockach à Engen, 20 kil. 5. A Donaueschingen, 46 kilomètres. A Tuttlingen, 25 kilomètres. A Pfullendorf, 27 kilomètres. A Schaffouse, 48 kilomètres.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ville en deux quartiers, monte vers le nord, dans la direction de Liptingen.

C'est à droite, dans Stockach même, que s'amorce le grand chemin de Pfullendorf, sur lequel les Français s'engagèrent [1]. Il est long de 27 kilomètres. Tombé d'un mamelon portant la ville, au creux d'une petite vallée large de 300 mètres et bordée de collines peu élevées, il traverse Winterspühren et Frickenweiler. A 8 kilomètres de Stockach, ce chemin tourne à gauche, devant une grande ferme et descend la pente d'un vallon profond. Il faut escalader un mamelon qui ferme le vallon, s'élever par des zigzags jusqu'au sommet de la colline portant le village de Schernegg, pour dominer tous les plateaux du centre de la Souabe. A Schernegg, la route incline à droite, décrit des lacets et descend, en pente assez douce, vers une vallée très large que coupent çà et là des bois de pins. Au fond de la vallée, qui est longue, Pfullendorf apparaît, couvrant la pente méridionale et la croupe d'un coteau haut de 60 mètres.

Dans cette position militaire pouvant couvrir contre une agression wurtembourgeoise, Stockach et Messkirch, du sommet d'une vieille tour carrée, on domine la vallée d'Andels qui est, au nord, large seulement de 3 kilomètres, sans ondulations et bordée de la grande forêt où perce le chemin d'Ostrach ; voie qui, presque droite, ayant 8 kilomètres, pavée de racines d'arbres, tapissée d'aiguilles sèches, ne débouche des pins qu'à 1100 mètres d'Ostrach. De la lisière, elle traverse des terres bien cultivées et descend, en pente assez raide, au village. Mais du point culminant du plateau, la vue s'étend très loin, à droite, dans la direction du lac de Constance et à gauche dans la direction de Hausen.

Ostrach était formé, en 1799, de soixante-huit mai-

1. Une autre route suivait la chaussée de Messkirch, bifurquait à droite, à la hauteur d'Ursaul et joignait, dans Schernegg, le premier chemin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sons échelonnées sur la rive gauche du ruisseau. Les bâtisses déployaient, de l'est à l'ouest, un front de 450 mètres. Au milieu du secteur de droite s'élevait le clocher, une tour carrée. Les maisons, en granit, étaient de bons abris contre le canon. Dans le secteur de gauche, le pont qui couvrait la rivière était en pierres, bordé de parapets et ombragé par six grands ormes.

Cinq chemins, sans compter celui de Pfullendorf, aboutissaient au carrefour d'Ostrach, établissant des communications avec Krauchenwies, Saulgau, Altshausen, Riedhausen et Wilhelmdorf.

La place formant un cul-de-sac, le terrain s'élevait, au nord, en pente assez déclive, vers une forêt de sapins, ne laissant, entre le village et la forêt, qu'un champ large de 600 mètres.

Jourdan avait poussé l'avant-garde et la 2e division d'Engen à Pfullendorf.

Le 15 mars, toute l'armée du Danube avait dépassé Engen. Le 16, les troupes se ravitaillaient en gardant les camps établis la veille, sauf un corps de cavalerie qui allait prendre position devant Stockach. Le 17, Jourdan traversait cette ville pour aller à Pfullendorf où s'était logé le corps de Lefebvre.

Bacher, que les Autrichiens avaient fait expulser de Ratisbonne, envoyait à Jourdan des renseignements très importants [1]. Alquier, congédié par l'Électeur de

1. « La garnison de Würtzbourg qui est de 2.500 hommes sera portée à 8.000. Celle de Bamberg où il n'y a que 600 hommes sera portée jusqu'à 6.000. On attend à cet effet un corps de 15.000 hommes qui doit venir des frontières de la Bohême de même qu'un train d'artillerie pour garnir la citadelle de Würtzbourg.

Depuis deux jours, il est arrivé de nouvelles troupes dans le haut Palatinat, venant de la Bohême. Le général Kerpen commande le corps des troupes autrichiennes qui est rassemblé dans les environs d'Ulm. On croit que le corps de troupes russe cantonné entre Lintz et Vienne se dirigera par la Styrie vers l'Italie. Il est passé à Nuremberg 500 hussards Szchklers, 4 compagnies du régiment Bender sont entrées dans Lindau où l'on a conduit du canon et établi des barques canonnières sous les ordres du major Williams pour couper la communication avec la Suisse par le lac de Constance. On vient de faire

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Bavière, envoyait aussi des indications. Les espions faisaient leurs rapports et tous indiquaient que l'armée allemande de première ligne était forte de 50.000 hommes. Plusieurs disaient que le duc de Wurtemberg, resté à Stuttgard, cédant aux menaces de l'archiduc Charles, se préparait à rompre sa neutralité ; que le landgrave de Hesse-Cassel, chargé d'or par l'Angleterre, rassemblait des bataillons de guerre. Deux autres rapportaient : que Bernadotte manœuvrait lentement vers l'embouchure du Necker tandis que Massena dirigeait plusieurs régiments sur Lindau.

Un épais brouillard empêchait Jourdan d'inspecter, le 17, les échelons d'avant-garde qui formaient de grands rideaux devant Pfullendorf. Le soir, un courrier du Directoire lui apportait la nouvelle que la guerre était déclarée à François II. Il fallait donc occuper toute la Souabe.

Mais l'archiduc Charles couvrait déjà Stuttgard, Ulm, Ravensbourg et Lindau. En ordre parfait, ses corps devaient arriver à Saulgau et manœuvrer pour arrêter la course des soldats républicains.

Comme si la diplomatie pouvait encore conjurer tout conflit, Jourdan écrivit, le 19, au prince allemand, qu'ayant reçu l'ordre d'occuper le Wurtemberg, il le priait, pour éviter un engagement, de lui laisser les champs ouverts. A cette lettre, le destina-

partir des pièces de gros calibre et des caissons qui se rendront d'Augsbourg à Ulm. Les généraux Kerpen, Petrasch et Neu sont à la droite de l'archiduc Charles. Le général Nauendorf commande l'avant-garde, ayant sous ses ordres les généraux Morfeld et Giulay. L'ordre est donné de couper tous les ponts du Danube, depuis Ulm à Ingolstadt, à l'exception de celui de Neubourg qui ne doit l'être qu'au dernier moment. Les Autrichiens croient cette mesure nécessaire pour couvrir le flanc droit de l'armée de l'archiduc Charles, qui a fait publier un jour de jeûne et faire des prières publiques avant de mettre son armée en mouvement. Pour engager les Suisses à déserter, Pagel, ministre d'Angleterre, a fait déposer des fonds au quartier général, au moyen desquels on donne trente kreutzers par jour à chaque déserteur suisse. Le général Froon, du corps du génie, est arrivé à Ingolstadt pour prendre le commandement de cette place mise en état de siège. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

taire n'accordait point l'attention qu'elle méritait. Seulement, après le départ du messager, il aurait dit ce que Frédéric II écrivait en juillet 1778 à son frère Henry : « Le droit canon décidera de tout. »

Le 20, Jourdan envoie un second parlementaire aux avant-postes autrichiens. Il s'adresse, cette fois, au prince de Schwarzenberg ; il lui demande si, à Vienne, l'on est disposé à prolonger la paix en éloignant au plus vite les Russes du territoire impérial ? Proposition déjà faite à Rastatt au comte de Lehrbach, ministre de l'empereur. Schwarzenberg répondit aussitôt que les questions diplomatiques n'étaient point de son ressort.

Pendant que ces tentatives de paix avortaient, l'armée du Danube manœuvrait. En deux jours, le centre se déplaçait lentement quand la gauche piétinait et lorsque la droite marchait rapidement vers l'est. Les trois corps formant, dans la soirée du 19, un demi-arc de cercle, d'Ueberlingen à Mengen, se croyaient prêts à affronter les périls d'une grande bataille.

Les préoccupations qu'éprouvait Jourdan, à la veille de commencer les hostilités, augmentèrent à la nouvelle qu'une troupe autrichienne, débouchant du val d'Oberkirch, menaçait Strasbourg où Châteauneufrandon, perdant la tête, ne se croyait pas en mesure de résister [1]. Pour arrêter les Allemands, Jourdan ordonnait à Vandamme de garnir le terrain

1. Fuchs, commandant la place de Kehl, écrivait à 1 heure du matin, le 26 ventôse, au général Châteauneufrandon : « Vers minuit, j'ai été prévenu que l'ennemi devait me surprendre sur les 3 à 4 heures ce matin. J'ai cru de mon devoir de tout employer pour conserver la place de Kehl. La troupe que j'ai sous mes ordres était bien disposée ; l'artillerie était à son poste ; les munitions étaient distribuées, de manière que je pouvais soutenir longtemps, surtout contre la cavalerie, car j'étais sûr que l'infanterie ne pouvait pas arriver pour aujourd'hui, vu que j'ai des certitudes qu'elle était avant-hier au soir à 15 myriamètres d'ici... »

Trois hommes avaient fait de faux rapports à Fuchs : Tridant, maître de poste à Offenburg et un nommé Hurdot domicilié au même

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

jusqu'à Tubingue, de harceler la queue du corps autrichien qui avait pu tourner notre gauche.

L'avant-garde, entraînée par Lefebvre, sortait le 20, à 6 heures du matin, de la forêt de Pfullendorf et descendait à Ostrach, village que l'ennemi avait évacué depuis vingt-quatre heures.

Le 20 mars, avant midi, les corps français du centre et de la gauche se trouvaient à peu de distance de l'armée autrichienne. A l'extrême droite, la 1re division, que renforçait la brigade Ruby, était postée derrière le Schussen, un torrent qui tombe, près de Langenargen, dans le lac de Constance. La 2e division était devant Pfullendorf, échelonnée à droite et à gauche du chemin d'Ostrach. La réserve de cavalerie bivouaquant derrière Pfullendorf se tenait à cheval sur la route de Stockach. L'avant-garde, trouvant un large champ ouvert devant elle, manœuvrait pour donner de l'air à ses grand'gardes, de Lembach à Mengen. Faisant face au nord-est, la 3e division occupait la rive droite du Danube, entre Scheer et Sigmaringen. Quant aux flanqueurs de Vandamme ils s'employaient à observer la trouée de Vœhringen.

lieu, puis le chef de bataillon Derycke qui arrivait chez Fuchs le 26 à minuit et demi. Arrivé tout essoufflé, Derycke disait que l'ennemi, marchant sur Kehl, n'était plus qu'à 2 myriamètres de la place.

Derycke était parti le 25 pour Villingen. Il avait pris à Kehl la voiture d'Offenburg. Au bourg d'Agens, il demandait au bourgmestre une autre voiture pour continuer sa route. Celui-ci, n'en pouvant pas fournir, déclarait que la chose était impossible vu que les Autrichiens se trouvaient à peu de distance d'Agens et que le peuple les attendait sans retard. Derycke courait prévenir Fuchs.

Châteauneufrandon, qui était au lit, retenu par des rhumatismes s'effraya, car il n'avait, de Huningue jusqu'à Landau, que 4 bataillons, venus d'Helvétie : 1 à Huningue, 1 à Neufbrisach, 1 entre Kehl et les îles du Rhin, 1 à la citadelle de Strasbourg; soldats mal armés, ni chaussés ni équipés. Il ne pouvait pas compter sur les gardes nationaux des départements du Haut et du Bas-Rhin échelonnés le long du fleuve. Il envoya à Kehl le bataillon qui occupait Strasbourg et manda à Jourdan de quels périls il était entouré. Ce qui lui valut d'être mis en disponibilité. (*Documents recueillis à Strasbourg, aux Arch. Guerre et dans la justification de Randon.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Mais les hostilités avaient commencé le 19. A 2 heures du soir, Saint-Cyr faisait charger à Hohentengen, par les chasseurs du 10e régiment, les hussards de l'Empereur. Pourtant, le divisionnaire ignorait que la guerre fût déclarée à François II ; il ne voulait, en chassant l'ennemi d'une position où celui-ci s'obstinait, après deux sommations, à demeurer, que déblayer le chemin d'Ulm.

Aux ennemis, cette première action ou escarmouche coûtait 23 hommes : 12 tués ou blessés et 11 prisonniers dont un capitaine. Les Français n'avaient eu que 3 cavaliers blessés et 2 chevaux tués.

Informé de cet événement, l'archiduc Charles ordonnait de concentrer l'armée d'Allemagne derrière Saulgau. Là, il allait se mettre en mesure de livrer bataille, le 21, au plus tard.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE IV

MARCHE DES AUTRICHIENS

Projets formés par la cour de Vienne. — L'empereur se prépare à entreprendre une guerre offensive. — Des subsides appuient les conseils de l'Angleterre. — L'archiduc Charles est nommé généralissime de l'armée qui doit opérer en Allemagne. — Réunion des corps, en Bavière. — Rapports assez précis des espions. — Circulaire adressée aux officiers. — Passage du Lech. — Concentration devant Biberach. — La journée du 20 mars. — Formation des colonnes d'attaque.

Contraint de subir, en 1797, la loi du vainqueur, François II devait songer à prendre une revanche. « La paix que le traité de Campo-Formio avait établie entre la France et l'Autriche ne devait pas avoir une longue durée. Les humiliations de cette dernière puissance, la perte de son influence en Italie et d'un autre côté l'humeur tracassière et envahissante du Directoire ne pouvaient tarder à rallumer les brandons d'une guerre que la haine persévérante de l'Angleterre saurait bien étendre sur les autres États de l'Empire [1]. » Visant à rétablir, au besoin par la force des armes, l'ancienne hégémonie allemande, l'Autriche voulait reprendre d'abord sa suprématie dans le monde, redevenir au plus tôt le puissant Empire de Marie-Thérèse.

Pour tenter toute fortune, une noblesse belliqueuse était prête à servir l'empereur sur quelque point qu'il se décidât d'agir. Loin de réduire l'armée à des effectifs de paix, en 1798, on l'entretenait au contraire sur le pied de guerre, après avoir obtenu des États hérédi-

1. *Campagne de 1799*, par le colonel Marnier. Manuscrit. Page 5 (*Mémoires historiques. Arch. Guerre.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

taires, contributions et levées d'hommes extraordinaires ; mais le Conseil Aulique, dont Thugut présidait les délibérations, confiant à l'excès, ne couvrait pas les frontières de travaux défensifs ; il ne voyait, dans la prochaine guerre, qu'une guerre offensive à porter en Italie et en Souabe.

Tout concourait d'ailleurs à seconder les vues du premier ministre autrichien : Bernadotte, l'ambassadeur de France, chassé de son hôtel par une émeute, était sorti de Vienne le 16 avril 1798. L'Angleterre formait, contre la République, une coalition où entraient la Russie et la Turquie. Le czar Paul Ier, promettait au comte de Provence d'assurer le retour à Paris du roi Louis XVIII. Le Congrès de Rastatt n'arrivait point à établir une entente entre spoliateurs et spoliés. Bonaparte usait ses forces et une armée en Égypte. La France était ruinée.

Par exemple, les coalisés ne voulaient tirer le canon sur les bords de l'Adige et du Danube que le jour où les Français auraient fait acte de belligérants. Alors, ils afficheraient et leur surprise et leur indignation de voir la paix encore troublée. Ils attendaient cet événement, car l'arrivée d'un corps russe en Moravie, l'occupation d'Ulm, les échelonnements de forces considérables dans le Tyrol devaient amener le gouvernement de la République à une rupture.

L'armée d'Allemagne obéissait à l'archiduc Charles. Vainqueur de Jourdan et de Moreau en 1796, le stratégiste allait pouvoir recommencer, contre le même Jourdan et contre Massena, d'habiles manœuvres. Les troupes avaient confiance en lui. Usant de son autorité de prince, il formait, dans son camp, un brillant état-major [1].

1. Officiers ayant le grade de feld-marschall-lieutenant : le quartier-maître Olivier Wallis, Staray, Reuss, Pétrasch, Alexandre de Wurtemberg, Grüber, Vincent-Kollowrath, Colloredo-Mels, Riesch, Baillet, Charles de Lorraine, Joseph de Lorraine, Korpen, Hotze, de Fürstenberg, Kospoth, Nauendorf, Anhalt-Kothen, Lincken, Sporck, — Généraux-Majors : Schmidt, du quartier général, Froon, com-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Arrivé à Friedberg, près d'Augsbourg, l'archiduc va hâter l'organisation d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Son premier projet est de fortifier Ulm afin de fermer aux Français, s'ils étaient victorieux en Souabe, la route qui longe la rive gauche du Danube. Également, Würtzbourg et Ingolstadt seront mis en état de défense. Vite, l'on préparera des ponts volants qui serviront à passer le Lech. L'occupation d'Ulm amenant les protestations du duc de Wurtemberg, à ce prince, le généralissime répondra le 18 février, « qu'il est prêt à traiter la Souabe en pays ennemi si les troupes autrichiennes y sont inquiétées ».

Assez bien renseigné, chaque jour, quant aux mouvements qu'opèrent les Français qui se concentrent autour de Strasbourg, il prévoit que Jourdan tentera de se placer, avant l'ouverture des hostilités, entre Stuttgard et Lindau, tandis que des colonnes très mobiles manœuvreront sur le Necker et sur le Main. Toutefois, il ne voit point en quel lieu se portera Massena, général qui l'avait si complètement battu à Klagenfurth et à Friesach, deux années auparavant.

Souvarow et les Russes de la première armée, qui devaient remonter le Danube et combattre en Allemagne, sont acheminés vers l'Italie, l'archiduc ayant fait dire à François II qu'il refuserait de servir à côté de l'égorgeur des Polonais. Le 1er mars, les troupes stationnées en Bavière forment 54 bataillons d'infanterie (chaque bataillon ayant 1000 hommes à l'effectif), 138 escadrons : cuirassiers, hussards, dragons, hulans ou manteaux rouges (à 170 hommes par

mandant le génie. Vogelhuber et Rouvroy, commandant l'artillerie, Jellachich, Vogelsang, Fincke, Dall'Aglio, Piaseck, Klinglin, Bay-Hessen-Homburg, Kempf, Merveldt, Hohenloe, Hiller, Schellenberg, Kienmayer, Canisius, Mygluis, O'Reilly, Gœrger, Hubul, Nobili, Simbschen, Schottendorf, Gyulay, Lindenau, Szentkeresky, Schwarzenberg, Rosenberg, Sipsick, Miskowini, Menzel, Wolf. (*Arch. Guerre de Vienne*. Dossier 3. Pièce 145.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

escadron), au total 24.000 chevaux montés, 4.000 artilleurs ayant 160 pièces de canon, quelques centaines de sapeurs, ce qui porte le nombre des combattants à plus de 80.000.

A gauche de cette armée, le général comte Bellegarde échelonnait dans le Tyrol 44.000 hommes d'infanterie, formant 50 bataillons et 14 escadrons ayant 2600 sabres.

En outre, Auffenberg gardait le territoire des Grisons avec 3.000 fantassins, 400 cavaliers et des milices locales. Hotze avait placé 20.000 hommes dans le Vorarlberg.

Ces trois derniers corps avaient établi entre eux une intime liaison. De plus, Bellegarde reliait l'extrémité de sa gauche à la droite de l'armée autrichienne d'Italie, laquelle mettait, le 15 mars, 75.000 hommes en ligne devant les 43.000 Français qui obéissaient à Scherer.

A Friedberg, des nouvelles importantes arrivaient : D'abord, l'avertissement des ambassadeurs de la République au Congrès de Rastatt, menaçant de rendre belligérantes les armées de Mayence et d'Helvétie si les troupes allemandes continuaient à remonter l'Inn. Ensuite, l'entrée de Bernadotte à Mannheim qui était territoire impérial ; puis l'investissement de Philipsbourg ; enfin, la présence de Massena devant Coire et le passage du Rhin à Kehl par Jourdan.

Informé le 3 mars du dernier événement, décidé à s'établir en Wurtemberg, l'archiduc doit au plus vite passer le Lech.

Mais, avant de franchir la ligne de neutralité, le prince Charles veut justifier sa manœuvre ; ce qu'il fait dans une circulaire confidentielle seulement remise aux officiers :

« La sortie de l'armée française des positions qu'elle a occupées jusqu'à présent et ses mouvements en avant me déterminent à exposer succinctement, aux généraux de l'armée autrichienne et impériale, tous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les événements qui sont arrivés devant nous dans l'espace d'une année et qui sont cause que nous occupons les positions actuelles [1].

A peine les traités les plus solennels furent-ils conclus entre l'Empereur et l'Empire d'une part et la France de l'autre, que celle-ci avait déjà formé le projet d'abuser de la manière la plus injuste et la plus criante de notre retraite vers les positions militaires.

La Suisse, paisible, a été mise sous le joug et on chercha par tous les moyens les plus violens à en faire une alliée docile et soumise, afin de gagner par là un des flancs de l'Allemagne.

Au milieu de l'armistice, on a refusé à la forteresse d'Ehrenbreistein le ravitaillement stipulé par les traités les plus formels ; elle a été bloquée très étroitement. De sang-froid et sans aucun égard à la voix de l'Europe qui réclamait le droit des gens, on a sacrifié et livré aux horreurs de la famine, non seulement les paisibles habitants de la vallée mais aussi la brave garnison d'Ehrenbreistein dont le reste, réduit à l'extrémité, a été obligé d'abandonner cette place importante.

C'est dans ces circonstances que l'on se permet des actes dont l'histoire n'offre certainement pas d'exemple. C'est dans un temps où les contributions et les réquisitions sur la rive droite du Rhin continuent toujours, où le ton impérieux des Français au Congrès de Rastadt va toujours en augmentant, où l'on accumule de nouvelles demandes jusqu'à déshonorer le nom allemand et en faire un objet de dérision. C'est, dis-je, dans un tel moment, que les Français ne balancent pas à nous faire la question suivante : « Si de ce côté on était disposé à s'opposer à des opérations ultérieures de ce genre, c'est-à-dire si l'on était disposé à s'opposer à la guerre... » Si on répond : — « Si du côté des Français on cesse les hostilités,

1. *Arch. Prince d'Essling*. (Registre 22. Pièce 241.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

si on lève le blocus d'Ehenbreistein, si on retire l'armée de la rive droite du Rhin, si on éloigne les troupes qui entourent l'Allemagne et la menacent dans la Suisse et si l'on conclut à Rastadt une paix raisonnable basée sur la justice et non un traité d'asservissement », alors les Français ne font plus que cette réplique, savoir : « qu'on espérait que la diète prendrait une résolution telle que les Français la désiraient », ce qui en d'autres termes signifie qu'on espérait qu'on laisserait les Français exercer les hostilités librement, commodément et sans empêchement.

Et voilà ce qu'on prétend faire passer en Allemagne ainsi que chez les autres nations pour une continuation de sentiments d'amitié et de paix. A cette déclaration ministérielle des Français se joint encore dans ce moment celle du général commandant l'armée française : « Que l'on trouvait convenable de s'emparer des postes militaires importants pour se mettre en mesure... » Sans doute, pour se jeter tout à coup et avec toutes ses forces sur les Allemands au moment où l'on se croira suffisamment préparé, porter la République helvétique jusqu'au bord du Danube, lui donner pour limite ce fleuve et le Lech et s'étendre ainsi de plus en plus.

La première mesure militaire de sûreté exigeait qu'on fît surtout ce qui est absolument nécessaire pour le repos de l'Allemagne. Je suis pleinement convaincu que l'armée que je commande exécutera les dispositions que je fais aujourd'hui en passant le Lech, pour remplir le plus grand et le plus saint des devoirs, avec cette confiance et cet attachement dont elle m'a donné tant de preuves dans les époques décisives pour le salut de la patrie et cela d'une manière qui éternisera dans l'histoire des guerres sa fidélité et sa valeur inébranlables.

J'ai pris toutes les mesures nécessaires pour que la subsistance fût assurée au brave soldat, mais j'attends aussi et je suis pleinement convaincu que tous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et chacun observeront envers les habitants des villes et des campagnes, nos amis, ces ménagements et ces égards qu'on se doit entre frères et qui nous sont déjà commandés par l'équité, par la justice et les principes de la morale.

Mais dans le cas où des individus oublieraient leurs devoirs au point de flétrir l'honneur et la gloire de l'armée dont ils font partie, je fais ici la déclaration solennelle qu'ils seront poursuivis avec toute la rigueur des lois militaires, étant d'ailleurs persuadé qu'il dépendra de tout commandant de réprimer les excès de tout genre par le maintien du bon ordre ; je rends aussi personnellement responsables de tous les accidents de cette nature les commandants des régiments. »

Ces éclaircissements donnés aux généraux, l'armée d'Allemagne se mit en marche pour passer le Lech [1]. Mal renseigné quant aux forces que faisait agir Bernadotte, l'archiduc tirait de la Bohême 1.500 hommes bien exercés, les réunissait à 9.500 fantassins et à 3.500 cavaliers que Staray devait conduire, en quittant Neumarkt, par Nuremberg, sur la Regnitz afin d'arrêter les troupes françaises qui pouvaient déboucher au premier jour, soit de Bamberg, soit de Würtzbourg.

Hotze était chargé de couvrir le défilé de Brégenz, tandis que le gros des troupes allemandes marcherait, en étapes bien réglées, à la rencontre du général Jourdan.

1. « Le 3 mars, au soir, l'archiduc Charles apprit à son quartier-général à Friedberg que Jourdan venait de passer le Rhin. Cette nouvelle ne l'étonna point et toutes les dispositions étaient faites pour que dès le 4 la plus grande partie des troupes cantonnées en Bavière put se mettre en mouvement. Le même jour, l'avant-garde forte de 9 bataillons et de 44 escadrons, 9.500 hommes d'infanterie, 7.800 chevaux, commencèrent à filer par les ponts du Lech. L'archiduc la suivit avec 39 bataillons et 94 escadrons, 37.800 hommes d'infanterie et 16.000 chevaux. L'infanterie passa la rivière le 9 à Augsbourg, Landsburg et Schongau, la cavalerie le 14 ; 3 régiments de cette arme, stationnés sur les frontières de l'Autriche, arrivèrent plus tard. Outre ces troupes, 6 bataillons, 6.600 hommes, remontèrent le Danube, sur Ulm. » (*Campagnes de 1799*, 1er vol. p. 141.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Sans peine, les trois colonnes formant l'avant-garde de l'armée d'Allemagne débouchaient, le 9 mars : la première entre Babenhausen et Biberach, la deuxième devant Waldsee, la troisième de Leutkirch à Ravensbourg où Hotze avait établi un poste. Derrière ces bataillons de première ligne, frayant la route, le centre se déplaçait pour occuper cinq camps ouverts entre l'Iller, la Günz et le Mindel.

Staray était rappelé de Neumarkt. Un émissaire avait informé l'archiduc que Bernadotte s'obstinait à rester au bord du Rhin. Alors Staray garderait le camp retranché d'Ulm et ferait, avec ses escadrons de cavalerie légère, surveiller la vallée du Necker.

Des inspections passées, des défilés vus, des encouragements accordés aux bataillons les mieux entraînés, le prince Charles rentrait le 8 mars à Friedberg. A son quartier général, des espions le renseignent sur les faits et gestes de Jourdan, qui, arrêté à Villingen publie qu'il n'a pour but que de couvrir les défilés de la Forêt Noire quand, pour démentir cette information, les premiers échelons de son armée continuent à marcher, très loin, vers l'est.

Les approvisionnements de bouche et de guerre complétés, le comte Wallis et Schmidt parfaitement instruits des devoirs qu'ils devront remplir comme chefs de l'état-major général, le service des étapes et celui des hôpitaux assurés, l'archiduc allait le 11 à Mendelheim et le 12 à Memmingen; là, il se trouvait devant la frontière wurtembourgeoise.

C'est sur ces points que défileront, les 13, 14 et 15, deux longs trains de munitions nécessaires au service de l'artillerie, une partie des batteries de campagne et les 18.000 hommes du corps de Nauendorf.

Le 18, quand le gros de l'armée établissait ses bivouacs devant Biberach et recevait un renfort de 4 bataillons venus d'Ulm à marches forcées, l'archiduc dictait à ses secrétaires l'état d'une organisation définitive, lequel répartissait en trois corps les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

troupes de combat (d). A la tête de ces corps, il plaçait des hommes expérimentés. Il décidait que les patrouilles ayant, jusque-là, cédé le terrain : à Stockach, à Geisingen, à Pfullendorf, aux éclaireurs français, ne devraient plus désormais reculer d'un seul pas, à moins qu'on ne les y contraigne par la force des armes. Cette décision amenait, le 19, un conflit à Hohentengen.

Ce fut le 19, au quartier général de Schussenried, que l'archiduc reçut l'ultimatum de Jourdan [1]. Cette sommation, brutale, le détermine à chercher une première rencontre. Pour l'obtenir, il donne des instructions complémentaires.

Pendant que trois gros corps marcheront au sud-ouest, le général Piaseck, qui conduit une division de 6.000 hommes, dite de liaison, attaquera près du lac de Constance la division Ferino et la brigade Ruby, troupes républicaines qui avaient reçu l'ordre d'occuper Ravensbourg et Waldsee afin de tourner l'armée autrichienne.

Durant toute la journée du 20, 41 bataillons, 94 escadrons et 78 pièces d'artillerie sortirent des camps établis à l'avancé de Biberach, se portèrent derrière Saulgau, s'échelonnèrent à travers les hauteurs qui couvrent Malt, jusqu'à Aulendorf, non loin du massif de l'Altdorfwald et attendirent qu'on leur donnât le signal d'agir contre un ennemi qui allait passer l'Ostrach.

1. D'après le colonel Graham, l'archiduc Charles fut ainsi sommé par Jourdan : « J'ai reçu ordre du Gouvernement français d'entrer en Souabe avec l'armée que je commande. Depuis que je suis occupé à exécuter les mouvements que nécessite cet ordre, j'ai constamment rencontré des postes de troupes autrichiennes.

Comme mon intention était de n'exercer contre elles aucun acte hostile, j'ai sommé ces postes de se retirer, ce qu'ils ont d'abord consenti à faire. Mais comme ils paraissent aujourd'hui vouloir opposer de la résistance, j'ai l'honneur de vous prévenir, général, que je suis dans la résolution d'employer la force contre celles des troupes sous vos ordres qui pourraient se refuser d'évacuer les positions que je dois occuper, conformément aux ordres que j'ai reçus de mon Gouvernement. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le soir, plusieurs rapports étaient remis à l'archiduc. Il apprenait que les flanqueurs de Vandamme, arrivés le 19 sur la Lauchert, rive gauche du Danube, y étaient restés en observation. Il apprenait que la division Saint-Cyr, après avoir repoussé les hussards de l'Empereur, s'était établie dans quatre villages : Hohentengen, Beizkofen, Iekofen et Ursendorf. Il apprenait que la division Ferino, renforcée du contingent de Ruby, restait postée entre l'Aach et le Schussen, prête à seconder ou Jourdan ou Massena. Il apprenait que la 2e division, couvrant Pfullendorf, faisait des reconnaissances sur sa droite.

Seule, la division qui composait l'avant-garde française avait pris une assez vive offensive. Elle s'était avancée, le 20, le matin, des deux côtés de la route de Biberach, laissant la chaussée aux équipages. Sortie du bois de Pfullendorf, la droite s'était arrêtée devant Weiler tandis que la gauche allait garnir Mengen.

A midi, Lefebvre se décidait à passer l'Ostrach. Des deux colonnes d'expédition qu'on forma, la première, entraînée par Soult, composée du 3e escadron du 1er régiment de chasseurs, du 4e hussards, de 9 compagnies de la 25e demi-brigade légère, se dirigeait vers Saulgau, chassait d'un bois les bataillons de Liebenbry-Valachie, les délogeait ensuite de Boldstern et de Friedberg. La deuxième, obéissant à Leval, composée de 4 compagnies de la 25e et d'un escadron du 5e hussards allait à Konigsegg, occupait le village où l'ennemi parvint à rentrer, le soir, en donnant l'assaut avec des forces considérables.

A droite, contre Hosskirchen, une simple reconnaissance s'avançait. Le 4e escadron du 1er régiment de chasseurs usait sa bravoure à combattre les hulans de Merveldt commandés par le jeune et valeureux prince Maurice de Liechtenstein, et les volontaires de Saint-Georges. Deux fois, il prenait le village et deux fois il en sortait précipitamment. L'ad-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

judant-général Drouet, venu renforcer l'assaillant, conduisait 7 compagnies de la 53e, 3 pièces d'artillerie et le 17e régiment de dragons ; contingents qui abordaient l'ennemi à 4 heures du soir, le forçaient à lâcher pied, le poursuivaient vivement dans les bois.

Le soir, Konigsegg était pris ; 2 escadrons du 5 hussards, le 1er régiment de la même arme et 5 compagnies de la 67e s'y établissaient fortement à l'heure même où les Français évacuaient Hosskirchen devant un retour offensif des Autrichiens.

Dans les cinq combats livrés le 20 mars, la troupe allemande avait perdu 47 tués, 72 blessés et 115 prisonniers, dont 3 officiers. Les Français n'avaient eu que 53 hommes mis hors de combat.

L'archiduc Charles prenait le parti d'arrêter la marche des républicains en jetant le gros de son armée sur l'aile gauche française. Dans les deux camps établis à la droite et en arrière de Saulgau, il formait trois colonnes d'attaque qui devaient commencer le feu à l'aube du 21.

A droite, le prince de Fürstenberg irait de Saulgau à Volkenstadt. Au centre, le généralissime irait à Siessen. A gauche, le général d'artillerie comte Wallis irait à Altshausen. Du service d'avant-garde devant précéder ces corps : Merveldt couvrirait la droite ; le comte Nauendorf, qui avait sous ses ordres les généraux Gyulay et Kienmayer couvrirait le centre ; le général prince Schwarzenberg, bien secondé par le prince Liechtenstein, couvrirait la gauche.

La marche des colonnes s'exécute au milieu des ténèbres, avec le plus grand ordre, quand un sergent de la 25e légère pénètre dans les lignes autrichiennes ; ce déserteur vend les mots qui étaient : *Ennemis, toujours.* — *Vaincus.* Après qu'il eut indiqué l'emplacement des premiers postes français, Wallis fit avancer quatre compagnies d'infanterie sur Boldstern.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE V

COMBAT D'OSTRACH

Positions occupées par Lefebvre. — Reconnaissances poussées vers le Nord. — Changement des mots d'ordre et de ralliement. — Première attaque dans la nuit. — Manœuvres des colonnes autrichiennes. — Le poste de Boldstern se défend avec une grande énergie. — Nauendorf veut emporter Ostrach. — La troupe républicaine repousse plusieurs assauts. — Lefebvre est blessé grièvement. — Jourdan conduit lui-même les grenadiers au feu. — Forcée à la retraite, l'avant-garde française se retire en bon ordre. — Belle conduite de Saint-Cyr. — La division Souham prend part à l'action. — État des troupes engagées dans cette journée.

En quittant Pfullendorf, le 20 mars, l'avant-garde de l'armée du Danube n'avait reçu, comme instructions, que l'ordre de se placer entre la forêt et l'Ostrach, de former sur ce terrain une chaîne épaisse, laquelle mettrait en communication Saint-Cyr et Souham. Mais Lefebvre, après avoir appuyé sa droite au village de Dichtenhausen, en face de Laubach et pris dans Mengen contact avec les troupes de la 3e division, informé par l'aide de camp que Jourdan avait envoyé le matin à Schwarzenberg du peu de forces dont l'ennemi disposait entre Hosskirchen et Ursendorf, se résolut à culbuter les premiers postes autrichiens.

Arrêtée sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de l'Ostrach, quelques retranchements établis à la hâte, le village placé devant son front bien crénelé, l'avant-garde aurait eu là une position presque inexpugnable que l'archiduc Charles n'aurait pas fait attaquer [1]. Et ne pouvant facilement la tourner à

1. Division d'avant-garde : Lefebvre et Klein, divisionnaires ; Leval et Soult, généraux de brigade ; Drouet, adjudant général ; Fontaine et

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

droite, au travers des marais qui bordaient, en 1799, le haut Ostrach, le généralissime allemand se serait porté, sans doute, vers Einhardt, contre la division Saint-Cyr ; or, en résistant pendant quelques heures, cette division devait permettre à Souham d'arriver sur la ligne de bataille. Lefebvre aidant, les trois corps républicains eussent pu tenir très longtemps l'ennemi en échec.

Lefebvre n'avait aucune conception stratégique. Comme la plupart des officiers placés en sous-ordre, il n'était apte qu'à marcher et à se battre ; il marchait parfois aveuglément ou bien il cédait aux conseils de son petit état-major. Soult, Leval et Drouet le composaient. C'étaient des hommes intrépides. Ils voulaient, dans cette campagne, tirer les premiers coups de canon et gagner du champ vers Ulm.

Des colonnes portées en avant purent déblayer le terrain mamelonné qui s'étend, portant des rideaux de culture et des bois, au nord d'Ostrach. A 5 heures, une dépêche de Viron informait Lefebvre que l'ennemi était en pleine retraite sur Biberach quand, au contraire, il se préparait, à l'aide de gros renforts, à reprendre Hosskirchen.

La nuit ayant interrompu l'action des combattants, Lefebvre écrivit à Jourdan que sa division pourrait, le lendemain, ou contenir ou battre l'ennemi qui n'avait que peu de troupes aux environs.

Resté à Ostrach, réveillé le 21, à 2 heures du matin, une estafette envoyée par Soult lui apprend qu'un sergent a déserté vers minuit et demi. La connaissance des mots pouvant permettre aux Allemands de surprendre les postes avancés, il fallait leur substituer immédiatement ceux que Jourdan avait envoyés, la veille : C'étaient : *Citoyen. titre.* — *Glorieux.*

Dans la nuit qu'un épais brouillard rendait très

Loreet, chefs de brigade ; 25e légère, 53e et 67e de bataille, 6145 hommes d'infanterie ; 1er régiment de chasseurs, 17e dragons, 4e et 5e hussards, 1979 cavaliers, 336 artilleurs. Total 8760. (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

obscure, Lefebvre dépêchait des courriers à Jourdan et à Saint-Cyr; il les informait que la fusillade avait commencé à 2 h. 1/2, exactement, sur son front. Ensuite, il se portait vers Saulgau.

Le général major Kempf avait chargé un bataillon du régiment de l'Empereur d'enlever la grand'garde républicaine couvrant Boldstern. Un officier, qui parlait bien le français, ayant revêtu l'uniforme du sergent déserteur, s'avança jusque devant la sentinelle couvrant un poste et répondit à son interrogatoire : *Vaincus*! La sentinelle, qui avait reçu, quinze minutes plus tôt, le nouveau mot : *Glorieux*! étendit l'Autrichien à terre, d'un coup de baïonnette et jeta le cri d'alarme.

A cet appel, 60 hommes de la 25e, qui occupaient une masure, s'armèrent vite. Leur poste de combat pris, ils purent lutter pendant une demi-heure contre quatre compagnies allemandes, avant d'opérer leur retraite sur Ostrach, où ils arrivèrent à 7 heures du matin, à la suite des détachements chassés de Friedberg.

Il faisait jour. Le réseau du brouillard n'enveloppait plus que les bois de pins et le creux de la vallée ouverte entre des lignes d'ormes. Témoins du premier combat, les paysans fuyaient, en maudissant Français et Autrichiens qui allaient dévaster leur pays. Déjà, les routes étaient encombrées de voitures et de canons, l'artillerie dirigée vers les hauteurs. De toutes parts, les Allemands débouchaient, en colonnes serrées; ils n'avaient plus à briser, entre les bois, que la résistance de l'infanterie républicaine, les chasseurs et les hussards ne pouvant charger avantageusement dans un pays tellement couvert.

Nauendorf, conduisant l'avant-garde du centre autrichien, n'avait pas perdu une minute. Quittant son camp le 20 mars, à 9 heures du soir, gardant toujours le contact avec les troupes du prince de Fürstenberg qui étaient chargées d'attaquer Saint-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Cyr, il faisait, dans la forêt de Hochberg, une halte de quarante minutes. En sortant de la forêt, ses chefs de groupes déployaient leurs compagnies et leurs escadrons et formaient de larges rideaux. Gyulay, ayant reçu le commandement de l'infanterie, employait les fusiliers de l'Empereur et le corps des grenadiers de Benjowsky à garnir tout le terrain qui s'étend entre Unterweiler et Jekofen ; il délogeait les postes français placés trop en l'air ; il faisait fouiller les maisons, les ravins et les bois.

Sous la protection de cette infanterie, Kienmayer conduisait les régiments des hussards Vecsy et Messaros, 14 escadrons ; il se tenait prêt à charger la cavalerie républicaine si elle se mettait en bataille.

Trente pièces d'artillerie allaient seconder l'action de ces colonnes qui avaient 7.000 combattants.

Quand l'ennemi parut sur les hauteurs, à portée de canon du centre de l'avant-garde française, Lefebvre avait déjà pris les meilleures dispositions pour défendre le passage de l'Ostrach ; ruisseau qui, large de 6 mètres et profond de 7 à 8 pieds, n'était guéable qu'à Einhardt.

A la droite, déjà couvert par les marais au milieu desquels serpentait la rivière, 1 bataillon de la 67e surveillait Laubach ; 4 compagnies de la 25e et 2 canons occupaient Ostrach. Derrière ces forces, 2 bataillon des 53e et 67e bordaient la chaussée de Pfullendorf ; puis 3 compagnies d'artillerie, 16 pièces de canon et 2 obusiers, que renforçaient à 9 heures 1 compagnie d'artillerie légère de la division Souham, les appuyaient. Du chemin de Pfullendorf à la droite de Hausen, 2 bataillons de la 25e légère et toute la cavalerie s'échelonnaient sur les coteaux qui dominent l'Ostrach ; un parti bouchait, à l'angle d'un grand bois, la trouée de Magenbuch.

Devant cet ordre de bataille, que Nauendorf a pu remarquer dans une éclaircie, le général autrichien s'arrête et fait prévenir l'archiduc. En attendant des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

renforts, il fait jouer son artillerie, jeter des obus dans la vallée. Une heure s'écoule. Enfin, les bataillons de Saint-Georges et de Gradisca arrivent. Ses contingents fortement augmentés, Nauendorf formait deux colonnes d'attaque.

A droite, Gyulay dirige 1 bataillon des fusiliers de l'Empereur et 2 bataillons des chasseurs de la frontière dans la direction de Jekofen. Ces troupes pourront marcher droit devant elles, croit-on, et, protégées à gauche par la cavalerie, réussir à passer le ruisseau, monter jusqu'au bois de Pfullendorf, en tourner l'angle gauche et pousser au sud, aussi loin que possible. Mais, à cet assaillant trop confiant, Soult opposait une si vive résistance qu'il ne put traverser l Ostrach que dans l'après-midi et arriver péniblement à Magenbuch.

La principale action devait se livrer à Ostrach même.

Comme Nauendorf voyait dans ce village la clef des positions françaises, il faisait ranger, le long de la chaussée de Saulgau, en première ligne : 2 bataillons des fusiliers de l'Empereur que le général Kempf allait conduire au feu. En soutien de cette troupe bien déterminée à remporter la victoire, le colonel Chlanwecz, plaçait le bataillon des grenadiers Benjowsky. Une troisième ligne ou réserve était formée par des hussards et des hulans. Ces trois échelons mettaient en bataille plus de 5.000 hommes dont l'effort pouvait briser toutes les résistances des Français occupant Ostrach.

Les Autrichiens venaient de se remettre en marche quand un épais brouillard s'étendait au sud et couvrait toute la vallée. Néanmoins, la troupe s'avançait au pas accéléré. Elle trouvait, à droite du grand chemin d'Altshausen, des pelotons de Français qui, abrités derrière une levée de terre, fusillaient l'agresseur à bout portant, l'arrêtaient, le forçaient à reculer dans le temps où une partie du 5e hussards, venue

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Konigsegg, traversait le centre allemand, le sabrait, faisait des prisonniers et marchait vers Ostrach.

Nauendorf craignit un moment pour sa propre sécurité. Les hussards républicains s'étant éloignés, il rallia son monde et employa sa cavalerie à tourner une troupe isolée. Celle-ci, bientôt prévenue du danger qu'elle courait, rétrogradait à 8 heures et allait s'abriter derrière trois maisons qui couvraient la rive droite du ruisseau.

Kempf la suivait, avec 3 compagnies de fusiliers.

Lefebvre se tenait à la gauche du village.

Les 2 pièces de 4 enfilant la route qui aboutissait au pont balayèrent une partie du premier échelon autrichien apparu à travers le brouillard. Point effrayés, les survivants de la colonne assaillante foulèrent aux pieds morts et blessés, dans le but de s'emparer des canons ; mais un feu de mousqueterie les atteignit. Ce qui restait d'hommes valides recula, fut arrêté par Kempf qui renforcé, conduisit, cette fois au son des musiques, une deuxième attaque furieuse, mais inutile.

Nauendorf dut s'employer à arrêter la débandade d'un corps important, qu'il parvenait à ranger sur le chemin de Tafertsweiler ; il accusait les troupes engagées de mollesse ; il ordonnait aux servants d'une batterie de bombarder Ostrach ; il s'étonnait que les républicains n'en sortissent point.

Pressé d'emporter la place, le général major décidait que sa troupe, formée en gros pelotons, se jetterait dans les masures, dans les ruelles, dans les maisons, après qu'elle aurait réussi à passer le ruisseau sur des planches très longues et sur des fagots trouvés à l'entrée d'un bois.

En effet, cinquante groupes, qui formaient un front large de 400 mètres, donnèrent l'assaut. Ils purent forcer le passage entre le pont et l'église. Au signal convenu, ils se réunirent pour marcher avec cohésion contre les républicains. Mais une très vive

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

résistance brisa leur fougue. Les bataillons de la 25e que renforcèrent en un moment 200 hommes de la 53e se jetèrent sur les Allemands, les poussèrent entre deux masures, tuèrent à l'arme blanche ou firent prisonniers ceux qui ne purent repasser l'Ostrach.

A 9 heures le feu cessait.

Kempf abritait derrière un bois les débris de sa troupe. Obéissant aux ordres impérieux de son chef, ne pouvant plus aborder de front le pont, il envoyait 200 tirailleurs à l'ouest du village. Ces soldats passaient la rivière au-dessous d'un ancien moulin, en utilisant des échelles ; ils occupaient 5 maisons et formaient des escouades chargées de se glisser au milieu des républicains.

Cette fois, les défenseurs reculèrent.

Jourdan arrivait. Il arrêtait les fuyards. Il annonçait l'approche de renforts importants. Il chargeait les Autrichiens. Son cheval tué, il combattait à pied ; bel exemple qui rendait audacieux des hommes qu'on avait vus un moment auparavant apeurés. L'ennemi, pourtant tenace, était refoulé jusque dans une prairie. Dans cette action, les soldats se battirent à coups de crosse, à coups de pierre, à coups de poing, pendant que Nauendorf amenait toujours des troupes fraîches et tentait de faire traverser l'Ostrach à des hussards, dont plusieurs se noyèrent.

A 10 heures et demie, quand les carabiniers de la 25e avaient dû reculer loin du pont, des hourrahs s'élevaient autour d'eux. Résolus à tout braver, ces soldats formaient une colonne serrée qui, ayant 8 hommes de front, renversa les Allemands, parvint encore au bord de l'Ostrach et résolut de tenir cette position, même contre une armée.

Cherchant l'ennemi, Lefebvre aperçut, au travers d'un nuage de fumée que le vent du nord poussait sur sa troupe, une compagnie de grenadiers manœuvrant pour tourner les jardins qui étaient sur sa gauche. Il désignait cette troupe à Drouet quand une balle,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

perçant la paume de la main gauche qu'il avait levée, pénétra très avant dans le bras, lui faisant une grave blessure. Domptant la plus vive douleur, cachant sous un manteau sa main qui était rouge de sang, Lefebvre poussait 3 compagnies contre l'assaillant, qu'on rejetait, d'une poussée formidable, dans l'Ostrach. Mais ce nouveau succès obtenu, le chef de la division d'avant-garde, défaillant, dut s'appuyer sur le bras de Jourdan qui combattait à côté de lui.

Le général en chef ordonna de transporter le blessé à l'ambulance établie en arrière du village, de le panser avant de l'acheminer vers Pfullendorf où, par les soins diligents du chirurgien Lauzeret, le projectile était extrait [1].

Jourdan prit le commandement des troupes échelonnées dans le village. Bravant cent fois la mort, avec Ernouf, Daultanne, Molitor et Hastrel, il faisait le coup de feu, opposait une rare audace à l'audace des Autrichiens qui voulaient noyer quelques centaines d'hommes sous le flot plusieurs fois renouvelé des réserves allemandes.

Les Français ne reculaient qu'après avoir brûlé leurs munitions, à l'arrivée de Soult qui allait remplacer Lefebvre. Ils détruisaient le pont avant de faire volte-face; ils emportaient leurs blessés et ceux pris à l'ennemi. A l'abri de la dernière maison, ils se groupaient autour du drapeau. Ayant reçu des cartouches, ils arrêtaient les hulans lancés à la charge; ils s'écoulaient en longues théories, à droite d'un bataillon de la 67e, formé en carré au pied des hauteurs.

Dix pièces de canon et deux obusiers pouvaient, le brouillard étant tombé, arrêter l'infanterie autrichienne qui débouchant d'Ostrach s'avançait en masses profondes des deux côtés de la chaussée de Pfullendorf. Grand feu devant couvrir, pendant 25 minutes, la retraite des hommes conduits par Soult et celle

1. Percy, page 20.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du bataillon resté longtemps en observation devant Laubach.

A midi, toute l'infanterie française garnissait la lisière des bois. La cavalerie se tenait en escadrons serrés, tous prêts à charger. Une demi-brigade de renfort, appartenant à la division Souham, la 7e, se déployait rapidement devant Ostrach et couvrait de lignes épaisses l'artillerie qui allait rétrograder par la grande chaussée.

Le 1er régiment de chasseurs prenait un rude contact avec les hussards de l'Empereur chargés de sabrer l'artillerie française ; combat qui durait quelques minutes, à gauche d'Ostrach. Un moment libre de ses mouvements, par l'action de la 7e, la cavalerie républicaine longeait et tournait les bois, sauf quelques pelotons de hussards se trouvant forcés, les grenadiers de Benjowsky ayant intercepté leur route, de joindre, avec un détachement de la 25e légère, la droite du général Saint-Cyr.

A l'est, 4 compagnies de la 53e, cantonnées le 20 près d'Hosskirchen n'avaient pu, à la réception d'un ordre envoyé par Lefebvre, rétrograder assez vite vers Ostrach pour devancer Nauendorf à Unterweiler. Leur chef prenait alors le parti de gagner Riedhausen en tournant les marais; mais en arrivant à Konigsegg, non loin du grand chemin de Ravensbourg, il était attaqué par les soldats de Wallis.

Le commandant de l'aile gauche autrichienne avait chargé Schwarzenberg, qui conduisait 4 compagnies des carabiniers de la frontière, 6 compagnies du bataillon Rubinitz, des hussards de Vecsy, le 2e régiment de hulans et 12 pièces de canon, d'arriver à Altshausen vers 3 heures du matin. Y faisant halte, le jour venu, il acheminait sa troupe sur la chaussée d'Ebenweiler entre les sources de l'Ostrach et la forêt marécageuse d'Altdorfwald.

A 9 heures, les carabiniers de la frontière attaquaient le bataillon français qui, en se repliant de position en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

position, en faisant des feux de salve souvent meurtriers, en coupant les chaussées, en opposant ses baïonnettes aux lances des hulans, retardait la marche des Autrichiens. Si bien qu'après 5 heures de manœuvres, les républicains gagnaient Burgweiler où 2 bataillons de la 2e demi-brigade, le 1er régiment de dragons et 2 pièces de 4, troupes détachées le matin du corps de Souham, arrêtaient Schwarzenberg pendant 40 minutes. Mais Wallis renforçait son lieutenant qui, s'engageant à fond, rejetait les Français sur Grostodendorf puis sur Pfullendorf. Schwarzenberg, harcelé par des reconnaissances, n'arrivait que dans la nuit devant Galkreuth ; sa troupe, harassée, dut rester sous les armes pour se bien garder contre toute surprise ; et le 22 au jour, le prince Maurice de Lichtenstein porte le 2e hulans à Bonndorf (e).

Pendant que Nauendorf et Wallis attaquaient les troupes de la division Lefebvre, la colonne du prince de Fürstenberg attaquait Saint-Cyr [1].

Le 20 mars, Saint-Cyr avait pu occuper plusieurs villages situés sur la rive droite de l'Ostrach et jeter 2 ponts. Dans la nuit, il ordonnait à l'adjudant-général Debilly de placer 2 escadrons en observation vers Riedlingen, car les Autrichiens pourraient chercher à percer de ce côté. Il faisait occuper Sigmaringen-ville, Sigmaringen-village et Scheer ; postes réservés au 1er bataillon de la 108e. Il plaçait le général Walther qui conduisait le 2e bataillon de la 108e, le 3e escadron du 2e dragons et 3 pièces d'artillerie légère au travers de la route d'Ulm à Mengen, non loin d'Herbertingen. Il échelonnait la brigade Legrand : 1re et 50e de bataille, à droite et devant Mengen. Il se liait avec Lefebvre par Einhardt où

1. Division Saint-Cyr : généraux de brigade, Legrand et Valther. Adjudants-généraux, Salligny et Debilly. Aides de camp : Renaud, capitaine à la 31e Schenetz, capitaine au 6e chasseurs. Legrand, capitaine à la 28e, Slam, capitaine à la 27e. *Troupes :* 5050 fantassins, 1211 cavaliers, 304 artilleurs, 2072 chevaux. (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

étaient cantonnées 3 compagnies de la 25e légère. Cet ordre de bataille indiquait quelle science militaire possédait Saint-Cyr.

Arrivé dans la nuit à Friedberg, le prince Charles de Fürstenberg, bon manœuvrier, chargeait le colonel Keglewitch de conduire à Herbertingen des chasseurs illyriens, des cuirassiers et 1 bataillon du régiment Erbach; forte colonne qui resterait en observation, qui couvrirait le mouvement de la droite allemande devant forcer l'Ostrach à Hohentengen ou à Einhardt.

Informé des dispositions prises par son adversaire, le prince de Fürstenberg, officier prudent, ne voulut engager la lutte qu'une fois le jour levé. A 5 heures du matin, il dirigeait vers Iekofen les 3 bataillons du régiment Wenkheim, troupe que soutiendraient 15 pièces d'artillerie et 12 escadrons.

A 6 heures et demie, les trois compagnies de la 1re de bataille française, lesquelles occupaient depuis 15 heures Hohentengen, Iekofen, Bezkofen et Ursendorf étaient forcées d'abandonner ces postes, de repasser l'Ostrach, d'enlever leurs ponts. Mais la troupe allemande ne put, sous un feu d'artillerie très violent, franchir le ruisseau ni garder les berges de la rive droite; elle s'abrita derrière Iekofen.

Laissant à Walther la tâche de surveiller le corps autrichien arrêté devant Herbertingen, Saint-Cyr met en mouvement, à 8 heures du matin, la brigade Legrand qui s'approche de l'Ostrach. A droite d'Einhard, sur 4 ponts volants, la 1re de ligne et le 8e régiment de chasseurs défilent; leur marche et une attaque très vive forcent les régiments Wenkheim et Gemmengen à se replier sur Friedberg.

A 10 heures et demie, Legrand s'arrêtait. Il venait d'apprendre, des détachements séparés de la division Lefebvre, que de grandes forces autrichiennes, entrées à Ostrach, se préparaient à tourner la droite de la 3e division ; il ne pouvait plus, dans le brouillard

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qui voilait encore le paysage, s'avancer, ni courir les risques d'être entouré.

Fürstenberg, employant ses réserves, faisait attaquer de nouveau les républicains ; ceux-ci, contraints à repasser la rivière, reprenaient des positions déjà occupées le matin et restaient sur la défensive.

Les Allemands, informés du succès remporté par Nauendorf, passaient au pont et au gué d'Einhard ; ensuite, ils montaient, en épaisses colonnes, vers la forêt de Pfullendorf, à côté des grenadiers de Benjowsky, quand Saint-Cyr voyait arriver l'aide de camp Maignet, qui lui apportait l'ordre que donnait Jourdan d'aller à Messkirch.

Jugeant cette retraite impossible, en plein jour, l'ennemi pouvant attaquer et détruire sa droite qui marcherait à travers la plaine de Hausen, le divisionnaire gardait ses positions. Pour seconder Lefebvre et Souham, à 4 heures du soir il envoyait l'adjudant-général Salligny garnir, avec un bataillon de la 50e, le défilé de Magenbuch. L'ennemi, qui attaqua vigoureusement ce point, fut trois fois repoussé et s'en éloigna à la nuit. Et dans l'obscurité, la 3e division se retira à Krauchenwies, son gros étant bien couvert par la 108e demi-brigade.

Quant à la division Lefebvre, que suivait et talonnait tout le corps de Nauendorf, elle avait pu opérer sa retraite assez rapidement. Si l'infanterie se jetait dans les bois, si une ambulance était abandonnée, si 3 canons mis hors de service restaient près d'Ostrach, la cavalerie que Klein dirigeait se conduisit parfaitement ; elle aida la 7e de bataille à briser tous les efforts des grenadiers de Benjowsky, à restreindre l'action des hussards de Messaros, à couvrir les angles ouest et est de la forêt de Pfullendorf, à seconder un régiment de la brigade Goullus qui, avec Salligny, assurait la défense de Magenbuch, à ramener

1. *Arch. Guerre. Vienne.* Reg. 9. Pièce 383.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

enfin au camp de la 2e division des éclopés et des traînards.

L'archiduc Charles, dont les troupes très fatiguées pouvaient s'abriter, à 9 heures du soir, dans les bois qui s'étendent de Galreuth à Magenbuch, écrivit à François II qu'il avait perdu pendant cette journée 2.160 hommes morts ou blessés. Le généralissime ne mentionnait pas 750 prisonniers faits : 300 hulans devant Ostrach par le 5e hussards; 210 fusiliers de l'Empereur, dans le village, par la 25e ; les autres, capturés par les troupes de Saint-Cyr et la 7e de bataille. Le prince, qui avait engagé 52.000 hommes contre 18.000 républicains, évaluait la perte de ses adversaires à 5.000 combattants ; il exagérait car elle n'était, réellement, que de 2.257 hommes tués, blessés ou pris [1].

Vainqueurs, les Autrichiens allaient tourner la droite de Jourdan ; ils allaient rendre impossible la réunion des armées du Danube et d'Helvétie, près de Markdorf.

1. Division Lefebvre : 1.646 fantassins, 130 cavaliers et 27 artilleurs. Seule, la 67e avait perdu 2 officiers et 55 soldats tués, 18 officiers et 128 soldats blessés. Division Saint-Cyr : 250 hommes tués ou blessés, 50 grenadiers pris. Division Souham : 1 officier et 17 soldats tués, 5 officiers blessés et 86 soldats, 2 officiers pris et 30 soldats, 6 charretiers tués avec 6 chevaux des équipages. (Situations. *Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VI

MANŒUVRES DES BELLIGÉRANTS

L'armée du Danube exécute un mouvement rétrograde. — Établissement du quartier général à Aach. — Hésitations de l'archiduc Charles. — Nauendorf éprouve un échec devant Engen. — Saint-Cyr est attaqué par Merveldt. — Evacuation de Neuhaus. — Engagements sur toute la ligne du Danube. — Les réserves autrichiennes entrent en action. — Lettre de Massena. — Jourdan se décide à livrer une grande bataille. — Ses instructions.

Jourdan ne pouvait demeurer longtemps dans la position de Pfullendorf. Ayant éprouvé un échec dès sa première rencontre avec l'armée d'Allemagne, son aile gauche perdant trois lieues de terrain, informé que l'archiduc conduit 80.000 hommes, soldats que le succès a électrisés, il donne, le 21 mars, avant 10 heures du soir, l'ordre d'évacuer les blessés et les équipages dans la direction de Schaffouse.

Le corps de réserve, comptant plus de 2.600 chevaux, allait suivre, par une nuit très froide mais claire, les 227 voitures du parc. Au bout de sa course, il pourrait s'établir entre Stahringen et Emmingen Ob Eck, garder une bonne ligne défensive et rester en soutien de la 2e division qui occuperait, devant Nenzingen, un nouveau camp très resserré.

Quant à l'avant-garde, ses traînards ralliés, ses provisions de bouche et de guerre renouvelées, elle quittait le 22, à 3 heures du matin, les bivouacs établis à la porte d'Ostrach. Placé sous le commandement de Soult, ce corps cheminait en bon ordre, prenait à Schernegg le chemin de Mindersdorf et se rangeait, après midi, de Stockach à Neuhaus, en bataille, derrière la chaussée de Tuttlingen.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Isolée par ce mouvement rétrograde, la 3e division sortait de Krauchenwies le 22, suivait la route d'Ulm à Tuttlingen sans être fort inquiétée. Sa cavalerie placée en arrière-garde, elle traversait Messkirch, Wondorf et elle allait couvrir, en se rabattant au sud, Neuhausen Ob Eck, tandis que les flanqueurs de Vandamme se groupaient en postes d'observation sur les coteaux dominant le val du Beer, leur gauche gardant Kolbingen.

Après avoir tenu en respect, le 21, les troupes du général Piaseck, la 1re division de l'armée du Danube et la brigade Ruby marchaient vers Stockach, assez vite, car leur dernier échelon avait traversé Bonndorf depuis 35 minutes quand les hulans du prince de Liechtenstein arrivaient dans cette bourgade, croyant y devancer les républicains [1]. Ferino et Ruby allaient poster leurs bataillons, de l'agglomération de Bodmann, rive gauche du lac de Constance au Zollbrücke, pont qui commandait alors le passage du Stockach, près de la ville du même nom.

Grâce à ce rapide échelonnement des régiments, les routes débouchant en Suisse et dans le chaînon supérieur de la Forêt Noire étaient fermées à toute entreprise des Autrichiens qui, vraisemblablement, allaient marcher de Ravensbourg et d'Ostrach, très vite, vers l'ouest; c'est-à-dire vers le Rhin.

Jourdan, le caractère aigri, fâché de voir le soldat morne et peu disposé à combattre, faisait écrire à Paris que l'armée avait dû changer de position; information qui portait le Directoire à publier au *Moniteur* la nouvelle d'un succès remporté à Ostrach [2].

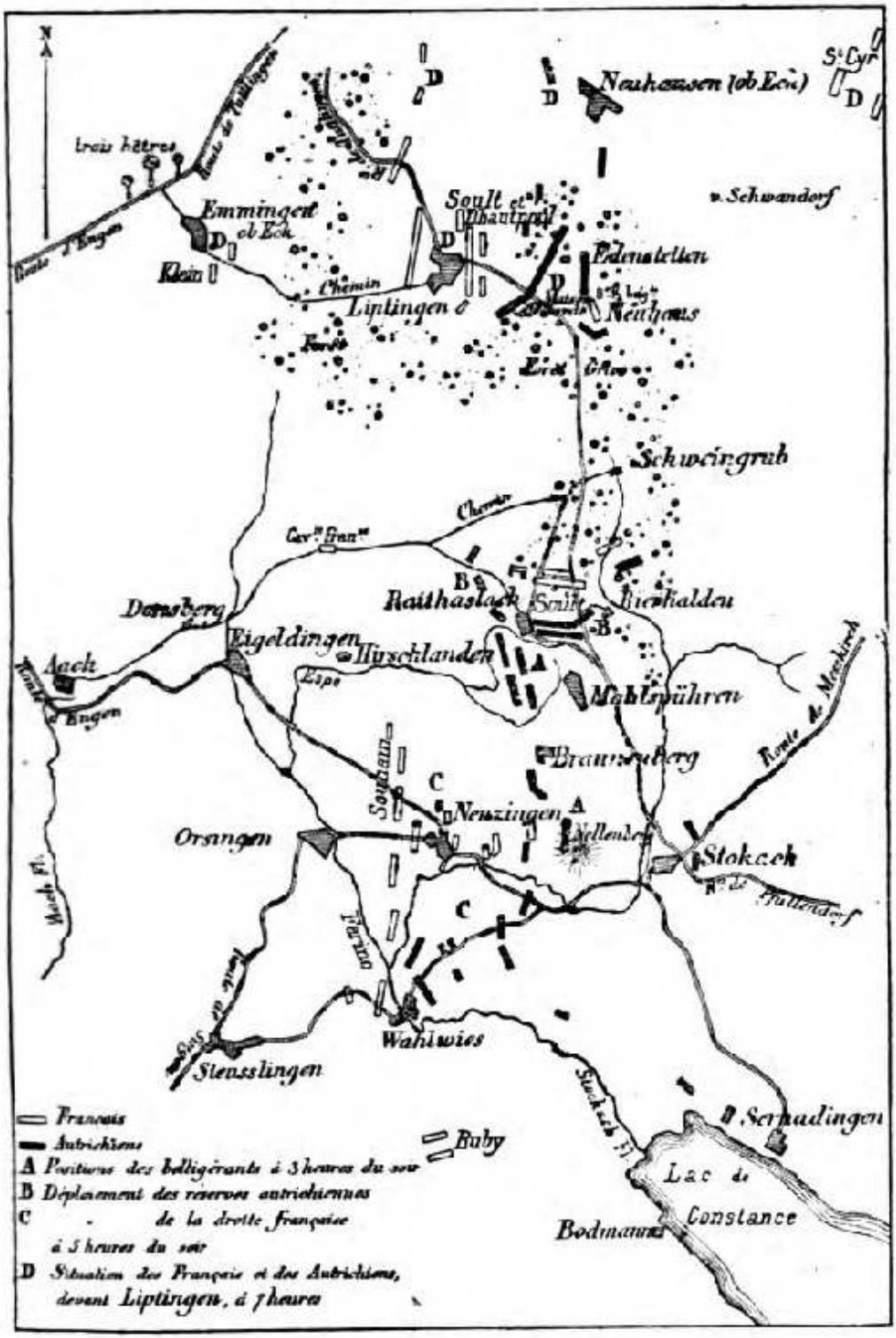
1. Les hulans ne firent que 12 prisonniers, des traînards. (Lettre du prince Maurice de Liechtenstein à sa mère. *Arch. de M. le Prince de Lobkowitz*, au château de Raudnitz.)

2. « Une affaire sérieuse a eu lieu le 30 ventôse et le 1er germinal dans les environs de Pfullendorf. Plusieurs officiers généraux ont été blessés des deux côtés. L'archiduc Charles a, suivant le rapport des prisonniers, eu le bras gauche fracassé par un obus. Cependant,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

BATAILLE DE STOCKACH

(D'après le plan du Dr Kœnig, complété).



Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Son quartier général établi dans Aach, il envoyait porter à Massena l'ordre verbal d'attaquer Feldkirch tout de suite, nourrissant l'espoir que l'armée d'Helvétie, victorieuse pour la troisième fois, attirerait à Lindau une partie de l'armée allemande ; ce qui permettrait à l'armée du Danube de reprendre l'offensive, de s'assurer une revanche.

Bacher, expulsé de Ratisbonne, arrivait chez le général en chef. Le diplomate annonçait que la plupart des États rhénans se préparaient à seconder l'action des Autrichiens; et bientôt une autre nouvelle venait augmenter les anxiétés qu'éprouvait Jourdan : Massena avait échoué devant Feldkirch.

Jourdan, dont la taciturnité inquiète son entourage, qui refuse les vivres nécessaires à le soutenir et se croit malade, perdit cette fois le sang-froid que doit toujours conserver un chef d'armée ; et, renonçant à défendre la ligne si forte de Bodmann-Stockach-Neuhausen-Tuttlingen, il faisait encore rétrograder sa droite.

L'avant-garde s'échelonnait au nord d'Engen, gardait la route si accidentée de Geisingen, plaçait son centre derrière Manenheim, un village. La 1re division, dont la droite devait surveiller Ueberlingen, s'étendait derrière l'Aach jusqu'au contrefort de Walhwies et plaçait des chaînes d'avant-postes devant le ruisseau. A droite et en arrière d'Engen, la 2e division traçait des camps; et elle portait une compagnie sur la côte 814, un mamelon qui domine les plaines et les coteaux à 10 lieues aux alentours. La réserve allait camper derrière Biesendorf, sur la route d'Engen à Mœhringen. La 3e division et les flanqueurs ne bougeaient pas. Les services du quartier général se faisaient à Geisingen quand Jourdan et son chef d'état-major restaient à Engen.

courage des Français a triomphé de tous les obstacles, les Autrichiens ont été repoussés et ont perdu 1.500 prisonniers. » (*Moniteur* du 11 germinal.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Dans la journée du 21, jour de Pâques, les troupes françaises étaient attaquées devant Aach et à Neuhausen Ob Eck.

L'archiduc avait ordonné à Nauendorf de s'avancer dans la direction d'Engen, d'éprouver la résistance des Français et d'arriver à Stein lorsque Schwarzenberg tiendrait sa gauche et talonnerait Ferino. Nauendorf employait la brigade Wolf : régiments Manfredini et Kerpen ayant 5 bataillons, des dragons de Cobourg, des hussards et 10 pièces d'artillerie ; troupes dont le 1er échelon pouvait facilement dépasser Aach, une forte position que les républicains avaient évacué le matin, vers 5 heures.

Sortie d'Aach, la 1re colonne allemande formait deux groupes qui s'avançaient à gauche de la chaussée d'Engen vers un bois dans lequel la 83e s'était abritée. Accueillis par un feu violent, les Autrichiens s'arrêtaient à 6 heures. Renforcés, voulant reprendre l'offensive, ils essuyaient trois décharges de mitraille. Alors, Nauendorf manœuvra dans les accidents du terrain pour lasser ou tourner son adversaire et deux de ses bataillons envoyés à gauche, vers Ehingen, ne purent entamer le 1er bataillon de la 2e de bataille.

Les combats, entre groupes d'infanterie, continuèrent jusqu'à 5 heures du soir. Souham, voulant éloigner l'ennemi d'Engen avant la fin du jour, faisait sortir des bois la 83e. Abordés à la baïonnette, puis chargés par le 6e dragons, les Autrichiens battaient en retraite. Rentrés dans Aach, vers 8 heures, ils avaient perdu 117 hommes tués, 184 blessés et 160 prisonniers. Du côté des Français, on comptait 4 officiers et 32 soldats blessés, 29 prisonniers, 14 chevaux tués ou blessés.

Au nord de Stockach, le combat avait été plus violent.

Saint-Cyr était posté depuis le 22 au soir entre Neuhaus et Liptingen. Sa droite et son centre étaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

placés derrière le mamelon du Schloss. Sa gauche était repliée vers Neuhausen Ob Eck. Le chef de la 3e division couvrait parfaitement la route de Stockach à Tuttlingen et surveillait les abords du chemin reliant Neuhaus à Friedlingen.

Dans un pays très boisé et coupé de nombreux ravins, seule l'infanterie pouvait manœuvrer facilement à travers les halliers de la Forêt Grise [1]. Seulement deux carrés de plaine dégageaient, à l'est et au sud, les agglomérations de Liptingen et de Neuhaus. Derrière ces villages, le terrain forme d'assez rudes déclivités, au nord, jusqu'à la ligne de partage des eaux ; faîte d'où l'on descend au Danube.

Comme les Français se reposaient le 23, des sentinelles avancées aperçurent quelques hulans qui faisaient, à la lisière du bois, une reconnaissance. Hostiles aux républicains, les habitants refusaient de s'employer au service des renseignements et sans peine, sans être inquiétés, les Autrichiens pouvaient s'établir en forces derrière Schwandorf, à portée de canon des premiers bivouacs de Saint-Cyr.

Ce général, ayant décidé que des patrouilles s'avanceraient au point du jour, le 24, à l'est et au sud de Neuhaus, les reconnaissances ne rayonnèrent qu'à 200 ou 300 mètres de la ligne avancée. Craignant une surprise, elles rentraient précipitamment et déclaraient que la troupe allemande devait se trouver loin du camp français quand les soldats de Merveldt arrivaient devant Spiegelhof.

Merveldt, qui suivait à la lettre les instructions données par Nauendorf, allait tenter de faire repasser le Danube à l'aile gauche des républicains. Parti de Schwandorf à 5 heures du matin, il entraînait 6 escadrons des hussards de l'Empereur et son régi-

1. La Forêt Grise, *Wald Graue*, qui s'étend de Raithaslach à Liptingen, est surtout formée de hêtres ou bois gris. En 1799, plusieurs de ses parties restaient, à cause de ses buissons, tout à fait impénétrables.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ment de hulans. Les hussards, débouchant au trot d'une jeune vente, auraient coupé la route de Stockach, si le 10e chasseurs, promptement rassemblé, ne les avait chargés et dispersés ; mais recueillis par de l'infanterie, les cavaliers autrichiens revenaient à la charge ; et ils forçaient le 10e chasseurs à se replier sur le 8e de la même arme. La résistance des chasseurs, pris d'écharpe par trois canons, ne dura que vingt minutes ; ils abandonnèrent Spiegelhof, se placèrent à l'abri derrière Liptingen.

Couvrant ce village, 1 bataillon de la 1re de bataille et 12 pièces de canon braquées à droite et à gauche, s'opposèrent à la marche des Autrichiens, les rejetèrent dans les bois avant la marche d'un renfort d'infanterie vers Neuhaus.

Merveldt est donc arrêté à 7 heures du matin. Connaissant les emplacements occupés par Saint-Cyr, il forme 2 colonnes d'attaque. Avec la 1re : 5 compagnies du corps libre de Wurmser et 5 escadrons de hulans, le colonel Bréda s'avancait sur Liptingen. A sa gauche, le général-major portait sur Neuhaus 3 compagnies d'infanterie et des hussards. Deux batteries d'artillerie soutenaient l'infanterie. La réserve de cavalerie se massait derrière Edenstetten. Mais la colonne de droite devait, en s'avançant par bonds, laisser à celle de gauche le temps de traverser Neuhaus et de parvenir, après avoir longé la Forêt Grise, sur le chemin qui reliait Liptingen à Emmingen Ob Eck.

Pendant que l'ennemi prépare ces attaques, Saint-Cyr a eu le temps de placer 2 bataillons d'infanterie à l'angle droit du bois qui couvre Neuhaus. Des feux de peloton peuvent arrêter l'offensive de Merveldt dont les compagnies, s'exposant bravement, sont décimées. Legrand, qui s'est porté en avant, tient en échec le colonel Bréda, jusqu'à 9 heures [1]. Et, vers

1. Lettre de Prochaska à l'archiduc Charles. (*Arch. Guerre. Vienne.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Edenstetten, chaque fois que les hulans se pressent à sortir d'une vente, l'artillerie française, bien abritée, les couvre de projectiles.

Renforcé, Merveldt parvient à occuper Neuhaus. La troupe qui a défendu ce village se retire au pas ordinaire sur Emmingen. Liptingen est aussi évacué. Les deux corps s'acheminent vers Talhorf, sans danger, car la 50e, déployée, défendit pendant 40 minutes la position des Trois Hêtres, avant d'aller prendre sa nouvelle formation au faîte d'un coteau que l'ennemi, dépourvu de munitions d'infanterie, n'osa point aborder.

A 10 h. 1/2, il ne s'échangeait plus, dans le vallon ou long boyau ouvert entre Emmingen et Tuttlingen, que des coups de canon. Les Allemands, qui occupaient Neuhaus, Liptingen, Emmingen, se gardaient contre toute diversion des Français pouvant arriver sur eux de l'ouest, en se reliant au corps de Nauendorf avec 1 compagnie Wurmser, un demi-escadron de hulans et les hussards du prince Ferdinand ; hussards obéissant au chef d'escadron Quosdonyi [1].

Saint-Cyr n'a été que déposté. Il n'est pas battu. Bien décidé à prendre, sans tarder, une revanche, les flanqueurs de Vandamme ayant passé le Danube et rejoint quelques compagnies de la 1re de bataille éparpillées entre Tuttlingen et Friedingen, la 8e demi-brigade, que Compère entraîne, perce entre Wahstetten et Neuhausen, pour aborder à 2 heures du soir une partie du corps franc de Wurmser et le forcer à reculer.

En même temps, l'adjudant-général Jardon qui conduit la 1re légère et un détachement du 5e hussards sur la droite de Merveldt, traverse Wolfegg et Daunin, rencontre des forces qui sont quatre fois supérieures aux siennes, lutte sans artillerie contre les hussards de l'Empereur et les hulans soutenus par

1. Lettre de Prochaska.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

3 pièces de 12 et 1 obusier; à la nuit, forcé de reculer, il ramène néanmoins à Mülheim 15 hulans faits prisonniers; il a perdu 12 hommes tués ou blessés et un seul prisonnier [1].

A la même heure, Saint-Cyr faisait attaquer la gauche allemande; charge qu'exécutait vaillamment le 1er bataillon de la 50e et le 2e régiment de dragons.

Merveldt, qui ne voit, dans cette dernière troupe, que des renforts arrivés de l'armée d'Observation, ordonne la retraite vers Stockach, laissant aux hulans la mission de couvrir l'arrière-garde.

Mais Prochaska lui fait envoyer des renforts : deux bataillons des grenadiers Benjowsky, un de la Valachie et deux des fusiliers de l'Empereur, 4.000 hommes obéissant à Kempf, lesquels, sortant à 5 heures du soir de la Forêt Grise, devant Liptingen, s'avancèrent contre le canon des Français.

Observant l'ancienne tactique allemande, ces réserves marchèrent au son de la musique, contre les républicains qui résistèrent longtemps avant d'abandonner leurs positions, de se retirer: les 1re et 50e de bataille sur la pente d'un plateau dominant Emmingen, au nord; le centre, 8e de bataille et les dragons, à droite de la route reliant Liptingen à Tuttlingen ; la gauche ou parti des flanqueurs, 1re légère, dans Neuhausen pour barrer la route de Tuttlingen à Messkirch. De la cavalerie reliait ces trois brigades et patrouillait aux alentours.

Dans cette journée, Compère avait eu la jambe brisée par une balle ; l'adjoint Legrand, aide de

1. Jardon écrivait de Mülheim, à 8 heures du soir, le 4 germinal, à Vandamme : « Si j'avais eu 1 pièce d'artillerie légère et 3 de 4 et des cavaliers en plus, j'aurais taillé en pièces toute leur aile droite et j'aurais fait une grande quantité de prisonniers. »

Après avoir indiqué qu'un obus avait traversé le cou de son cheval, il ajoutait : « Si vous ne nous envoyez pas des chevaux, j'attendrai vos ordres pour faire la guerre à pattes, car, comme je vous l'ai dit, j'ai été obligé de me défaire de mes chevaux lors de ma réforme et le seul qui m'était resté vient de descendre la garde et de me faire faire la révérence. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

camp de son frère, atteint par un boulet, était mutilé et mourant. La 3e division avait perdu 417 tués ou blessés, 315 disparus, trois pièces de canon, capture attribuée aux chefs d'escadrons Szombathely et Kropiewnieczy des hulans de Merveldt. Ce général avouait 768 hommes tués, blessés ou disparus.

Voulant prévenir toute surprise durant la nuit qui était froide et noire, les avant-postes autrichiens tiraillaient dans la direction des bivouacs français placés autour d'Emmingen. Même ils pouvaient éloigner le premier échelon des républicains des postes pris la veille, cela avant l'aube du 25 ; et ils soutenaient bravement l'attaque qui commençait la bataille de Stockach, quand Jourdan s'avançait pour déposter l'archiduc Charles.

Ce que n'ont pas connu jusqu'ici les historiens, c'est que le 24, le général en chef de l'armée du Danube cédait aux considérations présentées par Massena [1] plutôt qu'à sa propre initiative, lorsqu'il adressait, d'Engen, aux divisionnaires, les instructions suivantes :

« Le général Saint-Cyr se fera joindre par les flanqueurs de gauche et les réunira sous ses ordres. Il débouchera par Tuttlingen, Mulheim et Friddingen et se dirigera sur Liebtingen pour ensuite se porter sur Mœskirch. Le mouvement du général

1. Massena à Jourdan : « J'ai reçu votre lettre datée du 2 de Aach par laquelle vous me prévenez que n'ayant pu résister aux forces supérieures du prince Charles, vous croyez devoir vous retirer en tête des défilés des Montagnes Noires. Je vous ai déjà mandé que j'avais attaqué hier l'ennemi dans ses nombreux retranchements de Feldkirch et qu'après dix à onze heures de combat il a fallu abandonner les redoutes que nous lui avions enlevées pour reprendre nos positions. Votre mouvement rétrograde découvre totalement ma gauche. La force de l'armée vous est connue et vous ne pouvez vous dissimuler que je me trouve très embarrassé pour faire garder les points de Schaffhausen et de Constance par où l'ennemi, n'en doutez pas, fera sa trouée en Suisse. Me voilà donc en présence des trois armées du Tyrol, du Voralberg et du prince Charles. Si vous n'avez pu résister à ce dernier, comment pourrais-je le faire ? » (*Reg. d'ordres de Massena. Arch. Prince d'Essling.* Registre 21.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Saint-Cyr sera protégé par la division de l'avant-garde, suivie de la division de cavalerie. Ces deux divisions se dirigeront sur Haltingen, Bisendorf, Schenkinburg, Houstetten et Liebtingen. Le général Soult détachera un parti sur Rosthaslach pour flanquer la colonne et couper la retraite aux ennemis qui seraient à Aach. Lorsque le général Saint-Cyr et le général Soult seront réunis, le général en chef se dirigera sur Mœskirch ;

Le général Souham suivra la grande route qui conduit à Stockach ; il inquiétera continuellement l'ennemi et le poussera vigoureusement lorsque, forcé par les mouvements de la droite et de la gauche de l'armée, il sera forcé de reculer ; il se dirigera sur Stockach ;

Le général Ferino et la brigade du général Ruby se dirigeront sur Stockach en passant par Steslingen. Le général Ferino ne détachera qu'un parti sur Bodman. Toutes les colonnes attaqueront vigoureusement. Chaque général de division se rappellera qu'il doit remplir les intentions du général en chef prescrites par le présent ordre quand bien même l'ennemi attaquerait un ou plusieurs points de la ligne ;

Le général en chef marchera avec l'avant-garde et la division de cavalerie ;

Lorsque les divisions des généraux Souham et Ferino seront réunies, le général Ferino en prendra le commandement et dirigera les deux divisions sur Pfullendorf. Les troupes tireront peu et marcheront beaucoup. Elles attaqueront à la baïonnette ;

Le mouvement commencera demain 5 germinal à 4 heures du matin ;

Le commissaire ordonnateur en chef donnera les ordres nécessaires afin qu'il y ait à la suite des divisions des voitures pour les blessés et des ambulances bien fournies. Le général Ernouf fera rester à Geisengen la moitié des munitions du grand parc d'ar-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tillerie. Le général Ernouf et le général Lamartillière commandant l'artillerie se rendront pendant la nuit auprès du général en chef qui sera à Engen. »

Le 25 mars, à 2 heures du matin, Jourdan quittait Engen. Un peloton de cavalerie l'escortant, il allait rejoindre l'avant-garde que Soult avait, la veille, dès 11 heures du soir, mise en marche pour aller attaquer, dans Emmingen Ob Eck, la droite autrichienne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VII

BATAILLE DE STOCKACH

Les plans du prince Charles. — Position de Stockach. — Marche des corps autrichiens. — Ferino attaque la gauche allemande. — Souham manœuvre mollement. — La garnison du Nellenberg résiste à tous les efforts des Français. — Mortier peut refouler dans la Forêt Grise les troupes de Merveldt. — Neuhaus et Liptingen sont repris à l'ennemi. — Poursuite des Autrichiens jusqu'à Raithaslach. — L'archiduc fait mettre en ligne ses réserves. — Mort du prince de Fürstenberg. — Les Français battent en retraite. — La cavalerie du général Dhautpoul ne peut ressaisir la victoire. — Manœuvres exécutées par Saint-Cyr. — Le feu cesse à la chute du jour.— Pertes des deux partis.

Après le combat d'Ostrach, l'archiduc Charles montrait de l'hésitation à s'avancer vers le sud ; quand il pouvait faire talonner vigoureusement les divisions françaises opérant leur retraite, le généralissime n'envoyait que 150 hussards derrière Soult et quelques tirailleurs étaient chargés d'inquiéter Saint-Cyr ; mais il ordonnait à Liechtenstein de porter sa cavalerie dans Bonndorf ; manœuvre qui devait empêcher Massena de joindre Ferino devant Ravensbourg.

Demeurant à Pfullendorf, la direction des opérations militaires étant laissée un moment, par le Conseil Aulique, à son initiative, le prince examina plusieurs projets : 1° aller droit devant soi, briser tout nouvel effort que pourrait faire Jourdan, arriver vite aux sources du Danube, attendre là que Hotze et Bellegarde aient envahi la Suisse pour déboucher sur Bâle et Belfort. 2° Rejeter Jourdan dans la Forêt Noire, laisser 25.000 ou 30.000 hommes en rideau devant l'armée du Danube et déboucher en Suisse, vers Diessenhofen afin de prendre Massena de dos. 3° Battre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Jourdan, au point de décimer ses demi-brigades, le contraindre à regagner Strasbourg et porter la guerre, en descendant rapidement le Rhin, vers Mannheim, avec 40.000 soldats autrichiens et 25.000 hommes de milices levés dans les pays rhénans.

Ne pouvant laisser à Bonndorf le 2e régiment de hulans isolé, l'archiduc envoya, le 23 mars, Nauendorf vers Stockach ; et il s'étonna que l'ennemi ne lui eût point disputé la possession de cette ville.

L'abandon par les Français d'une vaste étendue de terrain permit à l'avant-garde allemande de s'étendre à l'aise, d'explorer facilement et parfaitement le pays couvert qui s'étend entre l'embouchure du fleuve Stockach et les coteaux de Messkirch.

Bientôt informé que la résistance de Jellachich a brisé devant Feldkirch l'offensive de Massena, que Jourdan n'a plus que 30.000 combattants à mettre en ligne, que les paysans de la Souabe sont hostiles aux Français, que l'armée de Bernadotte marque le pas devant Philipsbourg, le prince Charles prend la résolution d'exécuter au plus vite le deuxième projet de son plan de guerre.

Schmidt le renseigne ; il lui apprend que la position de Stockach pourrait être rendue inexpugnable du côté de l'ouest, du nord-ouest et du sud-ouest en établissant, dans le demi-cercle qu'elle forme, un grand camp retranché. S'ils voulaient marcher contre ce camp, les Français partis d'Aach seraient arrêtés d'abord par l'obstacle des marais bordant le cours du Stockach. Ce fleuve, un deuxième obstacle, roulant des pentes du Burgthal, tourne brusquement à droite, au-dessous même de la ville, coupe trois fois la grande chaussée d'Engen, et, du dernier pont, le Zollbrücke, bifurque à gauche, arrose Wahlwies et roule des eaux assez grosses, dans la direction du sud-est, jusqu'au lac de Constance.

A cette ligne défensive s'ajoutait, au nord-ouest, le Nellenberg, un large mamelon présentant des murail-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les abruptes sur ses fronts ouest et sud, portant les ruines du château [1] des anciens landgraves. C'était là un refuge où pourraient tenir longtemps quelques bataillons ; et le canon placé sur les crêtes devait balayer tout le terrain ouvert entre ses murailles escarpées et Nenzingen.

Du Nellenberg à Hirschlanden, la trouée de l'Espebach pouvait être facilement défendue, et, de ce village le pays était couvert par une forêt déroulant ses massifs de bouleaux et de hêtres derrière l'Eigeldinger, ruisseau partout guéable, jusqu'à Liptingen.

Avant d'entreprendre une nouvelle action contre Jourdan, l'armée autrichienne devait s'écouler, de Pfullendorf sur la ligne du Nellenberg, voir clair devant elle, attendre l'ennemi ou le chercher.

Le 23, après avoir occupé Stockach, Nauendorf commandait les manœuvres à exécuter dès le lendemain, au nord et à l'ouest : par Merveldt qui ne put parvenir à faire repasser le Danube aux troupes de Saint-Cyr ; par Schwarzenberg qui ne dépassa pas Steisslingen ; par Kienmayer qui échoua devant Engen qu'il voulait occuper ; par l'artillerie légère qui, en canonnant les collines couvrant Stahringen forçait un gros poste républicain à évacuer cette position.

Dans la même journée, le gros de l'armée autrichienne quittait Pfullendorf. Marchant sur deux colonnes, l'artillerie et les bagages placés au centre, il pouvait, dans l'après-midi, défiler autour de Stockach, y prendre des postes provisoires et organiser le service des patrouilles, avant la nuit.

Le 25 mars, suivant les dernières instructions envoyées par l'état-major, Merveldt, Kienmayer et

1. « Château dans la Souabe autrichienne, entre l'évêché de Constance et le canton de Schaffouse et la principauté de Fürstenberg. Il est à 8 lieues nord-est de Schaffouse, 9 lieues de Constance. Le Landgraviat de Nellenbourg a environ 18 lieues de circuit. Il appartient à la maison d'Autriche depuis 1591, lorsque la famille des Landgraves de Nellembourg s'éteignit. » (*Dictionnaire géographique de 1757*, page 485.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Schwarzenberg, allaient encore former, de Neuhausen Ob Eck à Wahlwies un rideau d'avant-garde. De plus, prolongeant le corps de Schwarzenberg, 2 bataillons du régiment Lascy et le régiment des cuirassiers d'Anspach prenaient poste sur les hauteurs d'Espesingen, en vue du lac de Constance ou Bodensee. Derrière la gauche autrichienne, 10 bataillons campaient au sud de Stockach ; 6 bataillons s'établissaient, en colonnes, entre le Nellenberg et le fleuve du Stockach ; 2 bataillons et 16 pièces d'artillerie occupaient le plateau du Nellenberg. Kollovrath établissait 6 pièces de canon en amont du Zollbrücke, sur la rive gauche, pièces qui pourraient battre, par des feux d'enfilade, la chaussée d'Engen. Le gros de la cavalerie s'échelonnait sur la route de Tuttlingen. L'archiduc, resté à Stockach, entendait à 6 heures du matin le bruit du canon, quand il se préparait à faire, vers Aach, une reconnaissance. Des estafettes accouraient et lui apprenaient que sa gauche, très vivement attaquée, perdait du terrain.

Le premier, Ferino avait, à la droite française, abordé les postes autrichiens. Quand la brigade Ruby marchait vers Stahringen et se heurtait aux bataillons Lascy solidement retranchés dans une bonne position, les 2 brigades de la 1re division, Tharreau et Jacopin, quittaient la ligne Singen-Ehingen occupée le 24 et se dirigeaient, Jacopin placé en tête, sur Steisslingen, afin d'arriver à Stockach après avoir traversé Wahlwies.

La 102e, manœuvrant dans un terrain accidenté, formant un groupe par compagnie, passait le ruisseau d'Aach à gauche de Wolkerts, s'étendait à travers la trouée ouverte au sud-est du village et à 5 heures elle refoulait les avant-postes du régiment Olivier Wallis et les hulans du 2e régiment. Ensuite, forcée de manœuvrer le long des marais, sans soutien d'artillerie, sa seconde charge, faite au roulement du tambour, se brisait contre les troupes que le prince

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Reuss, un lieutenant de Schwarzenberg, venait de placer à droite d'Orsingen.

Ce premier échec ne décourageait point l'assaillant, car, trois fois la demi-brigade reprenait du champ, attaquait 1 bataillon des chasseurs de Saint-Georges et les cuirassiers de Milan. Son canon arrivé, avec l'aide du 6e chasseurs, Jacopin dépostait Reuss qui, vers 9 heures du matin, se retirait en bon ordre vers Wahlwies.

Devant Steisslingen, Tharreau, tenu longtemps en échec, recevait l'aide d'un bataillon de la 102e et chassait enfin les Autrichiens du village quand Schwarzenberg, conduisant lui-même une contre-attaque sur la gauche de la division, faisait reculer cette aile et manœuvrait pour l'acculer aux marais de Beuren.

Jacopin se portait au milieu d'un bataillon qui avait cédé quelques cents mètres de terrain, le remettait en ordre, attendait l'arrivée et l'attaque des chasseurs à cheval que Ferino entraînait; puis, faisant battre la charge, il mit les Allemands en déroute.

Au lieu de harceler l'ennemi, les troupes de la 1re division s'arrêtèrent. Comme elles reprenaient leur marche, Ferino les achemina vers Wahlwies. Tharreau tourna la droite du Rossberg sans pouvoir arriver cependant sur la chaussée reliant Radolfzell à Stockach. A sa gauche, Jacopin dut lutter avec la plus grande énergie pour occuper des vallons, des halliers, des coteaux; il n'arrivait qu'à 5 heures du soir devant Wahlwies que gardait un bataillon d'Olivier Wallis soutenu il est vrai à droite et à gauche par d'autres troupes allemandes.

Leur artillerie n'ayant pu suivre les colonnes d'attaque, les Français voulurent emporter le village à la baïonnette. Ils se précipitèrent dedans aux cris de: « Vive la République! A mort les esclaves des Rois! » Ils égorgèrent une partie des défenseurs. Mais ils ne purent tenir là que pendant 20 minutes, car Schwar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

zenberg les fit attaquer par des forces considérables; forcés de reculer, ils se massèrent à gauche du Rossberg et campèrent, la nuit venue, entre Steisslingen et Orsingen, devant les marais de Wiex, sans avoir, au cours de cette journée, ni aidé ni rejoint la droite de Souham.

Ce général qui devait, avec la 2e division, occuper Aach, Nenzingen, tourner les hauteurs du Nellenberg et joindre, au Zollbrücke, Ferino chargé de conduire les républicains à Stockach, ne remplissait pas sa mission. Ayant quitté Engen à 5 heures du matin, plaçant en réserve la brigade commandée par Goullus, il chargeait les 2e et 7e de bataille, le 1er régiment de dragons que suivaient 6 pièces de canon, c'est-à-dire tout son échelon de droite, d'emporter Aach.

De Neuhausen, Decaen s'avance vers les bois qui couvraient alors la gauche du village d'Ehingen; bon abri où se trouvait placé une partie du régiment Manfredini. L'attaque, commencée par le canon, continue à l'arme blanche ; une pointe que pousse à gauche la 83e force, vers 9 heures du matin, Nauendorf à faire replier ses troupes, à rentrer dans Aach.

La position de Aach est rendue formidable par sa situation géographique. Couronnant un plateau, la ville domine tous les alentours; le rocher qui la porte est taillé à pic à l'ouest, au sud et très abrupt à l'est. Au nord, un éperon assez long la relie au plateau du Dornsberg; elle a, au pied même du mamelon, derrière le ruisseau d'Aach, le village d'Aach qui, sentinelle avancée, surveille et la vallée et la route de Stockach qui s'enfonce à l'est dans un pays forestier.

Se trouvant à Aach, l'archiduc Charles indiquait à Nauendorf les moyens d'arrêter l'offensive des Français qui, en débouchant des deux côtés de la chaussée d'Engen, furent accueillis par un feu terrible d'artillerie et d'infanterie ; ils durent marquer le pas, un moment, sous cette avalanche de fer.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Engagé contre 16 pièces de canon, contre 12 bataillons des régiments Manfredini, archiduc Charles et Gradisca, contre des chasseurs de la frontière, contre 3 escadrons des hussards de Messaros, Decaen se trouva contraint, après avoir formé deux attaques, de reculer, d'abriter sa brigade dans les bois. A 10 heures du matin, le feu s'éteignait de ce côté.

A 11 heures, un paysan vint informer Souham qu'une partie des troupes autrichiennes ayant garni Aach le matin défilait à la plus grande allure vers Stockach afin de renforcer sans doute les bataillons qui se trouvaient engagés au nord de cette ville. L'instant était donc propice pour attaquer Nauendorf; la 2e division reprenait aussitôt l'offensive.

Pendant que Decaen, descendu dans la vallée, ferait passer à la 2e demi-brigade le ruisseau large de 6 mètres au-dessus de Aach-village, Goullus prendrait, avec la 83e, un chemin de traverse, lequel, à 5 kilomètres d'Engen monte dans le Dornsberg et il enverrait le chef de bataillon Coste, mis à la tête de 3 compagnies, tourner la ville au nord.

Vivement attaqués à midi et demi, les Autrichiens sont délogés d'Aach; l'un de leurs bataillons, fort de 900 hommes, est fait prisonnier. Nauendorf se presse de placer dans les bois une troupe fatiguée, qui, pourtant, va défendre énergiquement l'approche des carrefours, des chênaies, des maisons isolées.

En dépassant Aach, Souham manœuvrait mollement. Gardant en réserve une cavalerie qui aurait pu lui frayer un chemin à la lisière des bois de Portugi, il engageait ses bataillons les uns après les autres; il modérait les ardeurs de sa troupe quand au contraire il eût fallu l'exciter, lui demander un effort suprême.

Placé vers 4 heures du soir entre Eigeltingen et Langen, lorsque l'ennemi avait occupé de nouveaux postes défensifs sur le front de Stockach, Souham se décidait, sans s'être relié préalablement aux troupes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Ferino, à emporter le Zollbrücke et les hauteurs du Nellenberg.

Au delà d'Eigeltingen, Decaen trouvait, fermant le vallon de l'Espebach, 4 compagnies des dragons de Latour. Cette troupe, empêchée de manœuvrer à cheval dans les terrains marécageux, Saint-Quentin, son chef, la faisait mettre à pied, charger l'avant-garde de la 7e, prendre 1 officier et 30 hommes. Mais l'arrivée du 1er régiment de dragons français la forçait de se retirer très rapidement.

Formées en colonnes serrées, les 2e, 7e et 83e demi-brigades, soutenues par 9 canons, convergent sur Nenzingen; elles parviennent à prendre possession du village; elles y laissent leurs blessés et s'avancent, d'un pas pressé, contre le Nellenberg pendant que, à leur droite, le 1er de dragons cheminait le long du Stockach jusqu'à 300 mètres du Zollbrücke.

Les 6 pièces établies en arrière du pont de la Douane et les 16 canons que le colonel Schuay a placés au sommet du Nellenberg croisent leurs feux, prennent la troupe républicaine d'écharpe, démontent son artillerie, forcent Souham à se retirer vers Aach quand il eût dû arriver à Stockach pour y battre les dernières lignes des corps que Soult avait, devant Liptingen, mis à la plus rude épreuve.

Jourdan avait cru que la bravoure de ses soldats briserait vite, dans les bois qui couvraient le terrain montagneux situé entre le Danube et Stockach, toutes les résistances d'un corps autrichien dont la force était évaluée à 15.000 hommes. Et un succès obtenu, il se proposait d'acculer l'archiduc Charles au lac de Constance, de le serrer entre Saint-Cyr qui réoccuperait Pfullendorf, l'avant-garde de Soult et les 2 divisions de droite qui seraient réunies sous les ordres de Ferino.

Parti d'Engen à 2 heures du matin, le général en chef trouvait, devant Hattingen, la division d'avant-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

garde déjà formée en ordre de bataille, quoiqu'il ne fît pas jour. En arrière, s'échelonnait la réserve de cavalerie qui avait quitté, à 3 heures après minuit, son camp d'Immindingen [1].

Chargé de conduire le premier groupe de l'avant-garde, Mortier, qui était arrivé la veille à son poste, employait la 25e légère, le 1er régiment de chasseurs à cheval, les 4e et 5e hussards à surprendre, la nuit étant obscure, les premiers postes allemands que Merveldt avait placés, depuis peu, du site des Trois Hêtres à la dernière maison d'Emmingen Ob Eck, quand Saint-Cyr venait d'évacuer cette position.

A 4 heures du matin, trois gros postes, mal gardés par les soldats du régiment de l'Empereur, étaient attaqués, entourés et pris. Ensuite, la 25e, appuyant à droite d'Emmingen, laissait au 5e hussards la tâche de lui ouvrir la route. Dans l'aube, cette cavalerie descendait au grand trot une pente, débouchait en pelotons serrés le long de la chaussée de Stockach, pouvait déborder le flanc gauche d'un régiment des hussards de l'Empereur, le charger, le mettre en fuite et prendre, en sabrant des artilleurs, entre Venushof et Ziegelhutte, deux pièces de canon et un obusier.

Informé par des fuyards de ce qui s'était passé, le général major Kempf avait pu réunir, très vite, 8 compagnies de fusiliers au nord de Liptingen et il se promettait de couvrir le village jusqu'à l'arrivée des renforts demandés. Il avait compté sans l'audace de ses adversaires, car, au premier élan d'un bataillon de la 25e, troupe dont la 53e appuyait l'aile gauche, les Autrichiens cédaient le terrain, puis ils se débandaient sous la mitraille des 4 pièces dont Mortier disposait. Affolés, ils couraient à Neuhaus, un village de 15 maisons, autour duquel Merveldt manœuvrait pour essayer d'arrêter l'offensive de Soult.

1. Lettre d'Ormancey à Massena (*Arch. Prince d'Essling.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Quand l'effort des 25e, 53e et 67e tendait vers Neuhaus, là, Merveldt, qui commandait 11.800 hommes et 5 batteries, troupes et canons disséminés de Krumbach à Heudorf, ne pouvait opposer que 3.000 baïonnettes et 400 sabres à l'avant-garde républicaine; et ce général qui, la veille, s'était promis d'aller déjeuner le 25 à Tuttlingen, d'occuper la route d'Engen au Danube, crut à un retour offensif de la division Saint-Cyr; mais avant de s'engager à fond, il envoya son premier aide de camp demander des secours au prince Charles.

Jourdan, qui marchait parmi les soldats de l'avant-garde, les engageait à venger leurs frères d'armes tombés dans les champs d'Ostrach; il leur demandait de saisir la victoire, d'assurer par une action décisive le succès de l'armée du Danube.

Dans la plaine qui s'étendait, assez longue et large de 1.200 mètres, devant Liptingen, 7 bataillons et 12 escadrons français s'avançaient à droite et à gauche de la chaussée de Tuttlingen. L'artillerie, qui suivait la route, s'arrêtait et bombardait d'abord les trois bosquets couvrant Edenstetten, puis la lisière de la Forêt Grise où s'abritaient les tirailleurs autrichiens.

Obus, boulets et mitraille produisirent l'effet attendu. L'infanterie allemande, fort éprouvée, les hussards et les hulans impériaux contraints à chercher des abris, leur artillerie en partie démontée, 1 bataillon de la 25e légère chargea les soldats restés en ligne devant Neuhaus.

Merveldt abandonne le village. Sa troupe est en désarroi; elle fuit dans les bois sans vouloir écouter la voix des officiers qui voulaient la rallier. Des cris d'épouvante signalent l'action du 1er régiment de chasseurs qui sabrait, entre Neuhaus, la Forêt Grise et le massif du Schlossberg, l'arrière-garde autrichienne. Alors le désarroi se change en une débandade affreuse. Poussant d'horribles clameurs, jetant leurs armes, crevant les chevaux, fusiliers, hulans et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

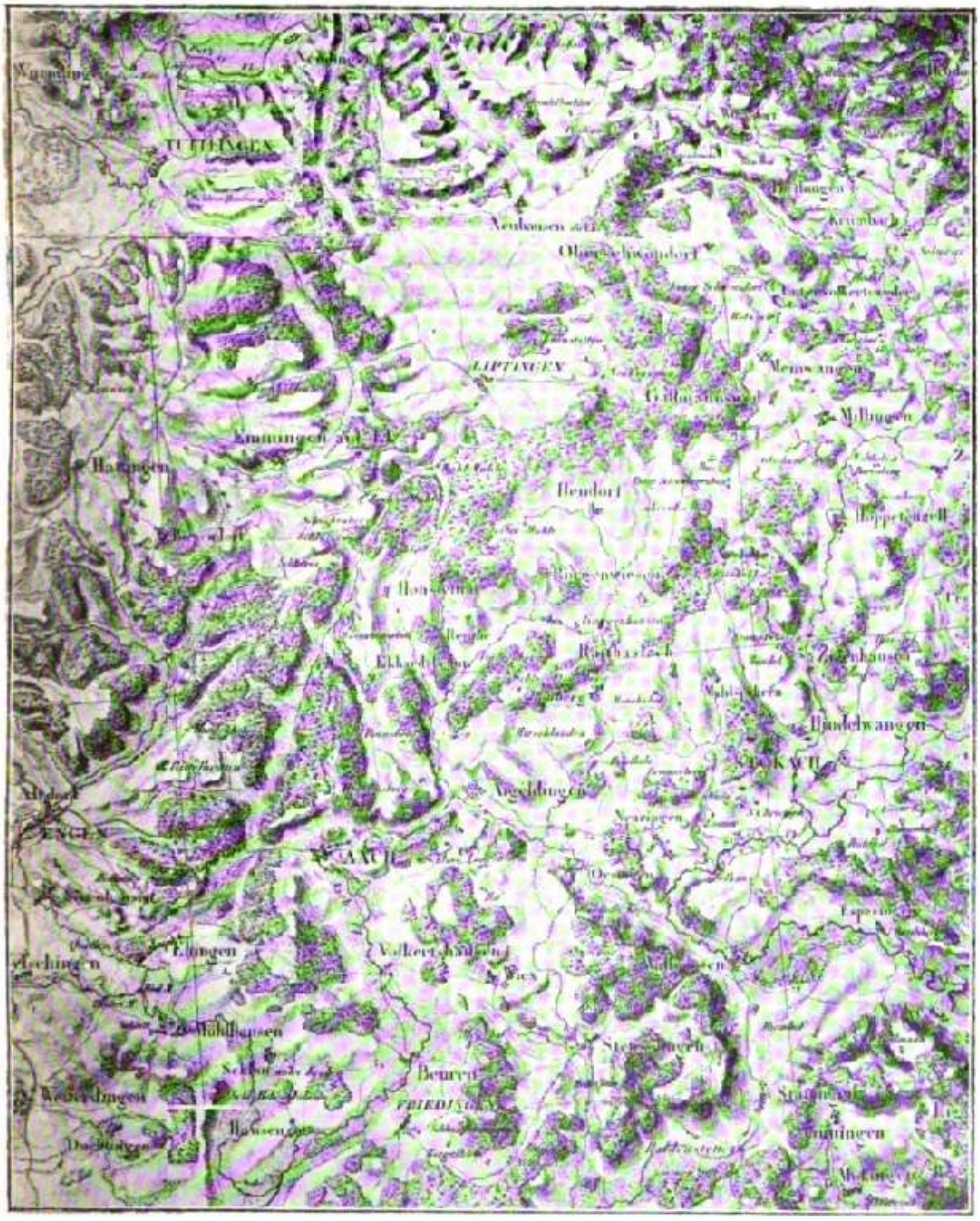
hussards se frayaient un passage à travers les halliers, s'arrêtaient pour reprendre haleine, voyaient arriver les tirailleurs français, périssaient sous la baïonnette ou fuyaient encore, tout éperdus.

Pendant que Jourdan établit devant Liptingen sa réserve de cavalerie, Soult échelonne 3 bataillons de la 67e, 2 de la 53e et 2 de la 25e légère derrière les carabiniers de ce régiment ; carabiniers chargés de poursuivre l'ennemi. D'autre part, Soult plaçait des postes à l'entrée des chemins d'Hecheln et de Mühlingen ; sa base d'opérations étant couverte, le brigadier donnait 2 obusiers et 6 pièces de 4 au 1er régiment de chasseurs que son chef dirigeait, sous bois, à la droite du gros de l'infanterie, vers Raithaslach, puis il envoyait, à gauche, le 17e dragons, explorer le pays, jusqu'aux sources du Stockach.

Mortier, qui a distancé le gros de l'infanterie républicaine, fait parcourir au premier échelon de la 25e, 6 kilomètres, de 9 à 11 heures du matin, sans cesser de harceler l'ennemi. A sa suite, il quittait la chaussée de Tuttlingen et s'engageait dans un chemin de traverse conduisant à Raithaslach et il allait prendre position au bout d'une clairière quand Merveldt s'arrêtait, à la vue des secours que lui envoyait l'archiduc Charles.

Le courrier dépêché par Merveldt avait pu joindre à 9 heures du matin le généralissime qui se trouvait dans Aach. Etonné que Jourdan eût employé des forces si considérables contre son aile droite, le frère de François II décida aussitôt de porter au nord tout le centre de l'armée autrichienne. En conséquence, Nauendorf et Schwarzenberg ne devront pas s'engager à fond si Souham et Ferino parviennent à réunir leurs troupes. Forcés à la retraite, ils prendraient position, le premier derrière le Zollbrücke, le deuxième sur les hauteurs de Wahlwies. Le baron de Staader, commandant la réserve, chargé d'assurer, provisoirement, la direction de l'aile gauche, allait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN



BATAILLE DE STOCKACH

(Relief du terrain)

D'après une carte établie par le service géographique de l'armée du Rhin en 1800.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

placer 6 bataillons d'infanterie, dont 3 de grenadiers tirés de derrière Stockach, sur le Nellenberg et 3 autres bataillons pris dans le même camp, au pied du mamelon : troupes qui marcheraient, au premier signal, vers Liptingen, ou vers Nenzingen ou vers Radolfzell.

Au prince Alexandre de Wurtemberg on confiait la mission de conduire le régiment des cuirassiers François de Milan sur le chemin reliant Stockach à Messkirch, de prendre position devant Deutwang, à droite du corps d'infanterie que dirigeait Pétrasch : régiments Kerpen et Gemmengen échelonnés près de Mahlspüren et au pied des hauteurs de Zizenhausen. Ces escadrons et ces bataillons devaient arrêter les mouvements du général Saint-Cyr.

Le prince de Fürstenberg allait recueillir les débris de la division Merveldt, rallier derrière son corps les troupes battues à Liptingen et s'employer à briser tout élan des Français en attendant l'arrivée d'un gros échelon des réserves.

Ces dispositions prises, les courriers partis, l'archiduc se portait au plus vite de Aach à Raithaslach. Ayant traversé Eigeltingen et Hirschlanden, arrivé auprès de Merveldt, relevant le courage du vaincu par quelques paroles amicales, il aidait les capitaines à rassembler leurs pelotons débandés, il faisait obliquer à gauche une partie du régiment Gemmengen pour barrer la chaussée de Stockach à la hauteur de Raithaslach, il chargeait Wallis d'éloigner des fermes de Dornsberg un parti de Français et de pousser vers Emmingen une pointe de cavalerie.

A cheval au milieu d'un carrefour bordé de hêtres, le prince restait, l'offensive de Mortier une fois arrêtée par les grenadiers qui enfin avaient fait volte-face, sous le feu de l'artillerie républicaine, voulant tenir là, couvrir Raithaslach, Dornsberg et Mahlspüren, jusqu'à l'arrivée de Fürstenberg.

Fürstenberg arrivait à 11 heures ; il amenait deux bataillons des fusiliers Benjowsky et un bataillon des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

grenadiers Tegelhof ; il précédait un bataillon des fusiliers de l'Empereur, les régiments Wenkheim et d'Erbach. C'étaient 8.000 hommes, tous braves, à jeter dans la mêlée.

Mais le premier échelon de cette réserve, débouchant au pas de course dans une clairière ouverte entre Raithaslach et Rierhalden se trouva bientôt mitraillé, puis fusillé. Deux fois, les Autrichiens se reformaient en masse et voyaient encore leurs efforts brisés, au point que la retraite devint nécessaire pour éviter des pertes considérables. En reculant, les grenadiers forçaient l'archiduc à quitter une place où les projectiles sifflaient ; remplacé à 11 heures et demie par le prince de Fürstenberg, ce valeureux homme de guerre était tué quelques minutes plus tard [1].

Mortier s'étonnait que le seul corps de Merveldt soutînt si longtemps et si vaillamment l'effort de son infanterie ; il avait dû, dès 10 heures, arrêter les 4 compagnies chargées d'anéantir ou de prendre l'arrière-garde autrichienne, à droite de la chaussée de Stockach, pousser le 5e hussards sur Dornsberg, pour couvrir sa droite, placer ses obusiers dans une tranchée vite ouverte au nord de Raithaslach et prévenir Jourdan qui envoyait 2 bataillons des 53e et 67e à gauche de la grande chaussée, vers Rierhalden.

Quand l'ennemi s'obstinait à couvrir les avenues de Stockach, Jourdan attendait l'action de Saint-Cyr, sur sa gauche; diversion qui entamerait le flanc droit des Autrichiens. Or, jusqu'à l'arrivée d'une brigade

1. Les bataillons Benjowsky et Tegelhof étaient repoussés. Des vieux grenadiers sortent du rang, prennent la bride du cheval de l'archiduc qu'ils supplient de s'éloigner. Il refuse, même aux sollicitations des officiers. Le prince de Fürstenberg arrive et dit au généralissime : — Tant que je vivrai, je vous garantis ce poste. L'archiduc se retire. Fürstenberg veut charger. — N'avancez pas trop, prince, lui cria le baron d'Ulm, ou vous êtes perdu. Un instant après, le prince était frappé de cinq éclats de mitraille à la poitrine et au bras. Les soldats du régiment Gemmengen l'emportèrent à Stockach. Il y fut enterré. Son alliance fut envoyée à sa veuve qui habitait Prague. (*Schlacht Bei Stockach*, von Dr F. Kœnig, pages 17 et et 18.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de la 3e division, le corps de Soult devait garder la lisière des bois qui bordent, au nord, les trouées de Munchlof-Raithaslach-Rierhalden.

L'avant-garde, échelonnée par compagnies qui s'abritaient derrière les arbres et dans les fossés, tiraillait, puis manœuvrait de 11 heures du matin à 3 heures du soir contre des forces évaluées à vingt mille hommes. Longtemps, elle pouvait tenir en échec les régiments Empereur, Wenkheim, Kerpen, Gemmengen, Erbach, Benjowsky. Trois fois, elle chargeait dans la plaine, à l'arme blanche, des bataillons que son artillerie avait ébranlés; elle décimait et mettait dans le plus grand désordre les dragons et les hussards impériaux qui combattaient à pied, sous bois.

Mais les troupes de Saint-Cyr n'avaient pu percer les lignes du prince de Wurtemberg. Quand l'archiduc eut reçu un renfort de 6 bataillons hongrois derrière lesquels marchaient 12 escadrons des cuirassiers Mack et Nassau, troupes tirées du Nellenberg et du camp de Stockach et amenées par Kollovrath, le centre autrichien, formé en colonnes de bataillons, attaquait vivement, à 3 heures et demie, l'avant-garde française. Le tir de 28 canons appuyait son offensive ; les musiques de tous les régiments jouaient des hymnes ; la trouée ouverte de Raithaslach vers Heudorf était alors traversée au pas de course.

Près de Guggenhausen, la 25e put arrêter l'aile gauche de cette troupe : 2 bataillons du régiment Wenkheim, qui obéissaient au baron d'Ulm. Lorsque, sur ce point, les compagnies allemandes fléchissaient, le 35e régiment hongrois, que l'archiduc accompagnait, se portait le long et à gauche de la chaussée de Liptingen et comme il y trouvait une vive résistance, les bataillons Tegelhof et Benjowsky doublaient ses lignes que renforçaient bientôt, en arrière, 1800 cuirassiers.

Placée au centre de la ligne française, la 67e, barrant le chemin de Tuttlingen, accablait de coups le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

centre autrichien. Avec l'aide de 7 canons et d'un escadron de hussards, il le forçait même à reculer, à se mettre sur la défensive.

Alors, l'archiduc faisait avancer ses deux ailes : à droite, les bataillons Teschener, Lippe et une partie du régiment Gemmengen contre la 53e demi-brigade; à gauche, les régiments Wenkheim et Ferdinand contre la 25e. Il voulait envelopper le corps de Soult.

Désespérant de voir arriver Vandamme à sa gauche, ses munitions épuisées et des fusils encrassés au point de ne plus pouvoir être chargés, en voyant ses flancs menacés, sachant qu'un tiers de ses officiers était hors de combat, Jourdan ordonnait, à 4 heures du soir, de se retirer sur la réserve de cavalerie ; il espérait, avec l'aide de cette troupe fraîche, rétablir le combat, à son profit.

Chargé de couvrir la retraite de l'artillerie, du 1er régiment de chasseurs, des 40 voitures chargées de bagages et de blessés, des 25e et 53e demi-brigades, troupes épuisées d'avoir soutenu une lutte si longue et si vive, Leval formait en groupes la 67e, le 5e hussards, le 17e dragons et se retirait, mais au pas ordinaire, chaque peloton faisant tour à tour volte-face, incendiant les bois pour se couvrir, défendant carrefours et halliers, mettant deux fois à rude épreuve le régiment d'infanterie Ferdinand et les hussards de l'Empereur qui s'étaient trop aventurés.

Suffisamment couvert, le gros du corps d'avant-garde débouchait en bon ordre dans la trouée de Neuhaus, prenait position derrière un ressaut de terrain, laissait défiler Leval et pouvait arrêter, devant une maison de garde bâtie au débouché de la Forêt Grise, auprès de la chaussée de Stockach, tout le centre autrichien que Kollovrath conduisait. Puis Soult attendait, en tenant l'ennemi à bonne distance, les effets d'une diversion que Vandamme allait tenter avec la 8e de bataille engagée dans le vallon ouvert entre Schwandorf et Schweingrub; il comptait aussi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sur le succès d'une charge que Dhautpoul préparait.

La 8e était arrêtée par une brigade que Merveldt conduisait vers Neuhausen Ob Eck et Dhautpoul se faisait attendre trop longtemps.

Klein porte les 4e et 5e hussards sur la lisière de la Forêt Grise ; il fournit une bonne charge qui met en désordre quelques pelotons du régiment ne 35 déjà sortis du bois. Couvertes par les sabres, 2 batteries allaient prendre de bons postes à l'angle d'une hêtraie couvrant Edenstetten à l'ouest. Et l'infanterie républicaine, laissée un moment libre de ses mouvements, se hâtait vers des abris : la 67e allant au nord, se plaçait en soutien de l'artillerie ; les 25e et 53e, obliquant à gauche, se rangeaient à droite de Liptingen ; le 1er de chasseurs et le 17e dragons marchaient entre les hussards engagés.

Il était 6 heures quand Jourdan arriva auprès Dhautpoul. Le commandant de la réserve reçut l'ordre d'employer les 7e et 8e régiments de cavalerie à combattre la cavalerie allemande qui allait manœuvrer pour sortir du défilé ouvert des deux côtés de la chaussée de Stockach. Après avoir présenté des observations, Dhautpoul perdit vingt minutes avant de réunir sa brigade [1].

1. L'adjudant général Ormancey a indiqué, dans une lettre écrite à Massena, quel fut le rôle que joua la grosse cavalerie durant cette journée : « Le 5 germinal, la division de réserve étant bivouacquée sur le plateau à droite de Immindingen, se mit en marche à 3 heures du matin et suivit le mouvement de l'avant-garde, passant par Hattingen et Emingen où elle se mit en bataille sur le plateau qui est en arrière de ce village. Là, elle reçut l'ordre du général en chef de se porter en avant pour soutenir l'infanterie qui commençait à repousser l'ennemi de la plaine de Liptingen, ce qu'elle exécuta de suite. Elle traversa le bois et se trouva en un instant dans la plaine où elle se mit en bataille, à cheval sur la route. — Une heure après, le général de division d'Hautpoul ordonna de débrider et de faire manger l'avoine, après quoi il fit remonter à cheval. Un instant après, le 1er régiment de carabiniers reçut l'ordre par un officier, disant venir de la part du général Soult, de se porter en avant sur la route, à la hauteur de l'avant-garde, ce que le commandant du régiment exécutait. — Le général d'Hautpoul, voyant partir le régiment envoya un de ses adjoints

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Déjà, malgré la manœuvre des hussards français, les grenadiers autrichiens sortaient d'une vente. Déjà 10 escadrons de cuirassiers et de dragons débouchaient de la grande chaussée. Déjà Kollovrath plaçait 12 pièces de canon au bord de la Forêt Grise. Et ces troupes ne bronchèrent point en essuyant le feu très meurtrier des 5 pièces de 4 qui soutenaient la cavalerie française ou brigade de carabiniers.

Le 7e régiment, que conduisait Danglard, essuya la décharge d'un bataillon hongrois à droite et buta sur le 17e dragons maladroitement engagé par Soult contre les cuirassiers autrichiens ; il s'ensuivit une mêlée et les escadrons français ne purent assez vite se reformer pour sabrer avec succès les cuirassiers de Mack et de Nassau qui avaient à leur tête le comte de Riesch et le général major de Hohenloe. A la gauche du 7e, le 8e régiment, que l'adjudant-géné-

pour savoir où il allait et par quel ordre. Mon adjoint étant revenu lui dire que le régiment avait reçu des ordres d'un adjudant-général pour se rendre à l'avant-garde, il se porta en avant ; je le suivis avec plusieurs officiers de l'état-major ; il fit des reproches au général de brigade Danglards de ce qu'il avait fait un mouvement sans ses ordres et lui fit défense des plus précises de ne plus le faire à l'avenir. Le régiment resta un instant sur la route : puis il rétrograda par ordre du général Ernouf. — Nous nous portâmes à l'avant-garde pour savoir du général Soult si ce régiment avait été demandé de sa part. Ce général fit réponse que non, ajoutant au général d'Hautpoul qu'il le croirait peu militaire s'il avait demandé un régiment de cavalerie, attendu que la position qu'il occupait ne lui permettait pas même de pouvoir faire usage des 3 régiments qui étaient à l'avant-garde. Nous y restâmes environ une heure et ayant vu des troupes ennemies défiler sur notre droite nous revînmes à la division. Là, le général d'Hautpoul fit défense aux chefs de corps de ne rien exécuter sans son ordre et à moi il m'ordonna de ne point le quitter. — Quelques momens après le général de division Klein ayant reçu l'ordre du général en chef de prendre de la réserve les 7e et 8e régiments avec trois pièces d'artillerie légère pour se porter sur la hauteur près d'Hemingen, vint prendre lui-même ces régiments. Le général d'Hautpoul laissa partir le 7e régiment et l'artillerie mais il plaça avec moi le 8e régiment derrière Liptingen, faisant face au bois. Peu de tems après, sur la réclamation du général Klein, il fit partir 2 escadrons de ce régiment pour rejoindre ce général et ne conserva qu'un escadron pour garder cette position. — En retournant à la division, nous trouvâmes, en sortant du village de Liptingen, un aide de camp du général en chef

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ral Ormancey entraînait, chargea valeureusement, mais les lattes des cavaliers s'épointèrent contre les cuirasses que les Autrichiens portaient sous une veste ample. Tournés à gauche, mitraillés à droite, abordés de front, Danglard blessé au visage, nos cavaliers manquant d'énergie, faisaient demi-tour, se retiraient et entraînaient Jourdan qui tentait de les ramener au combat, afin d'arrêter les Allemands, au moins jusqu'à la nuit.

Sans le feu terrible d'un groupe d'artillerie placé devant Edenstetten, sans l'effet du tir à mitraille des pièces qui avaient accompagné la grosse cavalerie, sans la marche rapide, vers le sud, d'un bataillon de la 53e, les 7e et 8e de cavalerie, le 17e dragons, les 4e et 5e hussards auraient succombé sous les coups des cavaliers autrichiens acharnés à les poursuivre.

Dhautpoul allait rallier ses escadrons au delà de Liptingen. Les Allemands s'arrêtaient. Des deux côtés, l'infanterie, accablée d'une fatigue extrême, cessait de tirer. La cavalerie autrichienne se tenait

qui dit au général d'Hautpoul : « Je vous cherche depuis longtemps ; le général en chef vous demande. » Arrivé près de lui, il intima au général d'Hautpoul l'ordre de charger en lui observant que la colonne de cavalerie ennemie débouchait et arrivait dans la petite plaine en arrière du mamelon où était déjà placée l'artillerie ennemie qui faisait feu sur les régiments de carabiniers. Le général d'Hautpoul fit quelques observations au général en chef qui lui répondit : « Je ne veux entendre aucune observation. Je vous ordonne de charger sur-le-champ ! » Nous partîmes aussitôt pour nous rendre aux régiments des carabiniers où le général d'Hautpoul, après s'être abouché avec le chef de brigade Danglards fit les dispositions pour la charge et envoya un de ses adjoints faire avancer les pièces d'artillerie légère qui étaient en arrière et à hauteur de Liptingen, mais elle n'eut lieu que 15 ou 20 minutes après notre arrivée. — Je reçus l'ordre du général d'Hautpoul de me porter au 2e régiment avec lequel je chargeai pour soutenir les 4e et 5e régiments de hussards qui étaient repoussés; ces deux régiments se sont réunis et ont chargé de nouveau, mais infructueusement parce que le 1er régiment de carabiniers ayant été obstrué dans sa marche par le 17e régiment de dragons, il ne put enfoncer l'ennemi comme peut-être il l'eût fait si son front avait été libre. Il se replia donc, ce qui obligea les autres corps de le faire aussi. La division bivouacqua en arrière de Liptingen, près du bois, sur la route de Duttlingen. » (*Arch. Prince d'Essling.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

prête à repousser tout retour offensif. Quant à l'artillerie des deux partis, elle échangeait encore des boulets, jusqu'à 8 heures du soir.

Klein couvrait avec 2 régiments de cavalerie, le chemin de Geisingen, près d'Emmingen Ob Eck. Mortier, dont les sentinelles avancées se trouvaient placées sous bois à dix pas des vedettes ennemies, défendait l'approche de Liptingen, à l'est, y employant 1 bataillon de la 25e, le 5e hussards et 6 pièces de 4. Les autres bataillons de la demi-brigade entouraient le village. Derrière Liptingen, la 53e, les dragons et la grosse cavalerie allaient garder les équipages. Leval échelonnait la 67e à droite de la chaussée de Tuttlingen et pouvait joindre facilement vers Altenhal les postes de la 3e division.

Saint-Cyr n'avait pas cessé de manœuvrer pendant cette journée.

Comme Jourdan lui avait ordonné, le 24, de tourner la droite autrichienne, tout en appuyant les opérations du corps de Soult, la brigade Legrand, quittant le plateau d'Emmingen le 25, à l'arrivée de Mortier, remontait vers Friedingen, passait à Alderhof, longeait à gauche la chaussée de Stockach afin de se présenter à la hauteur de Liptingen. Cette troupe: 8e et 50e de bataille, 2 régiments de chasseurs, 6 pièces d'artillerie, attendait dans les bois de Spiegelhof que Vandamme fût, sur sa gauche, entré en action. Enfin, le canon de Vandamme s'étant fait entendre, Legrand défilait devant Neuhaus quand Merveldt battait en retraite et il obliquait à gauche pour gagner Mühlingen; mais Pétrasch et le prince de Wurtemberg l'arrêtaient, le forçaient vers 3 heures du soir à rétrograder jusqu'à Schwandorf.

De ce village, Legrand faisait partir la 8e pour attaquer de nouveau le flanc droit de l'archiduc marchant sur Neuhaus. La demi-brigade descendait dans le vallon qui aboutit à Schweingrub; elle était bientôt engagée contre les régiments Kerpen, Gemmen-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

gen et les cuirassiers de Mack ; elle perdait Marion, son chef ; elle abandonnait ses blessés et 350 prisonniers en exécutant une retraite précipitée.

La 2e colonne, qu'avait formée Saint-Cyr avec la brigade Walther : 1re légère, 2e dragons et 5 pièces de canon, manœuvrant sous la direction de Vandamme, partait de Mühlheim et engageait devant Oberschwondorf, contre de gros contingents autrichiens, un feu d'artillerie. Dans ce duel, ses canons étaient bientôt démontés, ce qui n'empêchait point dragons et fantassins de déposter 2 bataillons allemands, de les tourner et de les prendre entre Mühlheimer et Lerchen [1]. Ces 1.200 hommes désarmés, Walther allait sans peine à Dentwang ; mais il se heurtait plus loin aux forces dont Pétrasch disposait et pouvait soutenir longtemps le combat avant de reculer sur Friedingen.

Saint-Cyr avait conduit 2 bataillons de la 1re demi-brigade et 5 escadrons à Messkirch ; il couvrait parfaitement cette ville et recevait, quand déjà Jourdan se croyait vainqueur, de Daultanne, puis de Molitor, l'ordre de presser la marche de Vandamme et d'aller lui-même à Pfullendorf ; ce dernier mouvement fut bientôt arrêté, l'aide de camp Lefebvre ayant appris au chef de la 3e division et la retraite du corps d'avant-garde et la nécessité où il se trouvait de replier ses troupes trop aventurées sur Sigmaringen ; retraite qui s'exécutait, d'ailleurs, au pas ordinaire et sans dangers.

Dans les combats livrés le 25 mars, dont l'ensemble a reçu le nom de bataille de Stockach [2], il n'y eut pas une très grande effusion de sang. Cela s'explique : en pays très couvert, la mousqueterie fait peu de vic-

1. Kunig. Page 16.

2. Le Directoire fit imprimer au *Moniteur* du 15 germinal : « La journée du 5 germinal a été marquée par une affaire générale qui a eu lieu sur tous les points contre les Autrichiens et dans laquelle les Français ont défait les Autrichiens. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

times et l'infanterie, souvent bien abritée, ne souffre guère du canon.

Le 2 avril, l'archiduc Charles écrivait de Geisingen à François II : « Je ne peux fixer encore notre perte exacte, mais je crois qu'elle sera en morts, blessés, prisonniers et absents, de 3.000 hommes à peu près. » Schmidt, son chef d'état-major, se trompait dans les évaluations, car, outre le prince de Fürstenberg tué, le prince Guillaume d'Anhalt-Bernburg, colonel du régiment n° 1 de l'Empereur blessé mortellement, tombé aux mains des Français, abandonné sur le champ de bataille et ramassé le 26, les Autrichiens avaient eu : 16 officiers et 477 hommes tués, 76 officiers et 2.336 soldats blessés, 63 officiers et 2.953 hommes faits prisonniers ; ce qui porte leur perte totale à 5.923 combattants.

On enregistrait du côté des Français : Division Ferino et brigade Ruby, 476 hommes tués, blessés ou pris. Division Souham, 1 officier et 66 soldats tués, 3 officiers et 275 soldats blessés, 5 officiers et 103 hommes faits prisonniers. Division Saint-Cyr et flanqueurs, 214 hommes tués ou blessés et 416 prisonniers. Réserve de cavalerie, 112 hommes tués ou blessés. Corps d'avant-garde 1.257 hommes tués ou blessés et 726 prisonniers. Total : 3.654 hommes.

Jourdan avait engagé 26.164 fantassins, 7.010 cavaliers, 1.649 artilleurs servant 62 pièces contre les 53.870 soldats d'infanterie, 14.900 de cavalerie, 3.565 d'artillerie ayant 114 pièces, que lui opposait l'archiduc Charles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VIII

LA RETRAITE

Fautes commises par Jourdan. — Bravoure inutile. — Dénûment de la troupe française. — Hostilité des habitants. — La ferme attitude des républicains tient l'ennemi à distance. — Évolution des divisions. — L'arrière-garde peut repasser le Danube sans avoir été entamée. — Les dragons de Cobourg éprouvent un échec. — Mauvais état d'esprit des généraux. — Leurs querelles. — Jourdan quitte l'armée. — Echelonnement des troupes sur la rive droite du Rhin.

Jourdan avait manœuvré supérieurement contre la droite autrichienne. Le soir, mis en échec ou plutôt assailli par des forces considérables, l'on doit attribuer l'insuccès d'une entreprise qui avait été bien préparée au défaut du vainqueur de Fleurus : de toujours marcher parmi les troupes engagées quand il eût dû exercer, en arrière de la ligne du feu, ses hautes fonctions de général en chef.

Arrêté dans Hettingen, au carrefour d'où partent les routes d'Engen, de Geisingen, de Tuttlingen et de Liptingen, il aurait pu suivre les différentes actions de la bataille, recevoir à chaque instant des rapports, prendre des mesures subséquentes, prévenir le recul de sa droite, la visiter au besoin et porter, quand Souham ne pouvait percer entre le Nellenberg et le fleuve du Stockach, la brigade Jacopin sur l'Espebach jusqu'à Mahlspüren afin de prendre à revers le corps de Merveldt ; manœuvre qui aurait donné sans doute la victoire aux Français.

Lorsqu'il jouait, dans les bois de Liptingen, le rôle d'un simple combattant, Jourdan n'avait reçu aucune

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nouvelle de sa droite [1]. Or, Ferino et Souham pouvaient être écrasés sans qu'il en fût prévenu, la retraite de sa gauche pouvait être coupée, Saint-Cyr et Vandamme pouvaient être acculés au Danube.

Après cette bataille, la situation de l'avant-garde et celle de la 3e division devenaient critiques. Aux troupes épuisées de fatigue et laissées sans vivres, il ne restait que peu de munitions. Les chevaux, manquant de fourrages, allaient brouter les pousses des bois pour se nourrir. L'évacuation des blessés se faisait difficilement sur Engen et sur Geisingen. Officiers et soldats se montraient découragés. Aux régiments vaincus, l'habitant était hostile, au point qu'à Liptingen, les cloches qui n'avaient pas sonné le jour de Pâques, carillonnaient le soir du 25, annonçant une victoire des Autrichiens, quand les Français occupaient encore le village [2].

Jourdan, qui voulait rendre Dhautpoul responsable de son insuccès, éprouvait des tensions nerveuses; il était malade; resté à cheval pendant 20 heures, il ne songeait pas, une fois descendu, à prendre du repos. Obsédé de la crainte que les Autrichiens osassent l'attaquer pendant la nuit, il faisait inspecter les postes isolés, il ordonnait aux sapeurs d'accumuler les abatis, aux artilleurs de n'user leurs derniers coups de mitraille qu'à portée de pistolet, aux grand'gardes de ne pas reculer d'une semelle; instructions ne concernant que le corps de Soult, car Vandamme et Saint-Cyr, que la cavalerie du prince de Wurtemberg pouvaient tourner, allaient, dans l'obscurité, lever leurs camps et se porter, sans perdre une minute, à Sigmaringen, pour y passer le Danube.

A minuit, Jourdan prenait le parti de ramener l'armée jusqu'aux défilés de la Forêt Noire; elle couvri-

1. Jourdan écrivit à Saint-Cyr : « Je n'ai pas reçu de la journée des nouvelles des généraux Souham et Ferino; je ne sais ce qu'ils sont devenus. » (*Arch. Guerre.*)

2. Kœnig. Page 22.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rait ces passages, attendrait les renforts promis par le Directoire et pourrait reprendre, en même temps que Massena agirait vers Schaffouse, une offensive plus vive que ne l'avait été la première.

Immédiatement, des instructions étaient expédiées : à la brigade Ruby de rentrer en Suisse ; à la 1re division d'aller à Unadingen barrer le couloir du Val d'Enfer ; aux 2e et 3e de se poster à Villingen pour couvrir la trouée de Saint-Georgen ; à la cavalerie de réserve, laquelle passerait le Danube à Mœhringen, de s'acheminer vers Triberg ; à l'avant-garde de remonter au nord, en traversant Tuttlingen, Wurmlingen, Aldingen et d'aller prendre des postes défensifs à droite de Rottweil ; aux flanqueurs, devant former encore l'extrême gauche, d'aller barrer à Balingen la route de Sulz.

L'état-major français prévoyait que, pendant la retraite, les Autrichiens, toujours prudents, ne s'engageraient pas à fond contre des troupes qui, les 21, 24 et 25 mars, leur avaient opposé une si longue et si vive résistance.

Souham, n'ayant reçu aucun communiqué de Jourdan dans la nuit du 25 au 26, se croyant obligé de recommencer le combat afin d'arriver à Stockach coûte que coûte, portait en avant la brigade Decaen ; et le 26, à 6 heures du matin, son canon tonnait devant Nenzengen. A 6 heures et demie, il recevait l'ordre de battre en retraite vers Geisingen et de protéger au besoin la marche rétrograde du général Ferino qui venait aussi d'engager ses troupes, mais contre Wahlwies.

En faisant demi-tour, passant tout à coup de l'offensive à la défensive, les soldats s'étonnaient qu'on abandonnât un terrain si difficilement conquis la veille ; plusieurs prononçaient le mot : trahison.

A leur suite, la brigade Kienmayer s'engageait ; elle chargeait des hommes qui s'étaient promis, le matin, de saisir enfin la victoire. Au pied du monti-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cule portant Aach, Lebreton ne pouvait parvenir, avec le 6e dragons, à briser l'élan de 40 hussards de Messaros, lesquels, donnant têtes baissées, arrivaient au milieu de l'infanterie française.

Cédant aux instances de Ferino, Souham s'arrêtait à gauche d'Engen ; il garnissait des crêtes et des bois ; il pouvait résister là, jusqu'au soir, à des attaques réitérées. Et ses pertes étaient peu élevées : Cohorn, adjoint de Decaen, blessé grièvement à la jambe, 1 chef d'escadron, 6 soldats et 1 charretier tués, 9 soldats blessés, 1 homme fait prisonnier, 30 chevaux tués ou blessés [1].

Le 27, à 3 heures du matin, la 2e division quittait ses bivouacs et cheminait, en épaisses colonnes, dans l'obscurité, vers Geisingen.

Quant à Ferino, il avait attaqué, le 26, à 5 heures du matin, la position de Wahlwies. Ne voulant battre en retraite qu'après avoir déposté ou fatigué son adversaire, il mettait à rude épreuve la brigade du prince de Reuss : régiment Olivier Wallis et chasseurs des frontières. A midi, les forces dont disposait Schwarzenberg augmentant sans cesse, Ferino ramenait la brigade Jacopin sur les hauteurs du Rossberg où, faisant front à l'est, elle arrêtait l'offensive des Autrichiens. La brigade Tharreau, ayant repoussé deux fois la colonne allemande qui tentait de se frayer un chemin sur sa droite, elle attaquait, mais sans succès, l'extrême gauche de l'archiduc, laquelle gardait toujours la chaussée reliant Radolfzell à Stahringen.

A 8 heures du soir, Ferino faisait sa retraite ; la 101e placée en queue, il se repliait, au pas ordinaire sur Lœffingen ; il arrivait dans cette position le 27, avant minuit.

L'avant-garde avait dû se battre avant de repasser le Danube. Ses premiers postes, vivement attaqués

1. Rapport de Souham. (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le 26, à 4 heures du matin, s'étaient repliés, assez vivement, sur le gros de la 25e légère campé devant Liptingen. Mortier, qui craignait surtout d'être tourné à gauche, ordonnait à ses hommes de se rassembler derrière le village; mouvement rétrograde qui serait protégé par le tir de 6 canons et par les charges du 5e hussards.

A 7 heures, le feu cessait, quand l'archiduc, longeant les lignes de la gauche française, au nord de Neuhaus, allait placer 4 pièces de 13 au bout d'une avenue et ranger derrière ces canons un corps comptant 2.000 cavaliers ; importante force qui aurait pu couper aux républicains la route de Tuttlingen, dans le massif du Thalhof. Artilleurs et cuirassiers n'avaient alors pour mission que de couvrir l'infanterie allemande excédée de fatigue et privée de munitions.

Sans difficulté, Soult faisait passer, dans le défilé aboutissant à Tuttlingen, les bagages, les 55e et 67e, pendant que Mortier et Klein observaient l'ennemi.

A 8 heures du soir, le 1er bataillon de la 25e et le 5e hussards allumèrent de grands feux sur les pentes du Thalberg avant de se retirer, laissant quelques cavaliers placés en arrière-garde. L'ennemi, croyant voir, à distance, des bivouacs nombreux, ne fit aucun mouvement pendant la nuit.

Libre de ses manœuvres, Mortier pouvait passer le Danube à Tuttlingen, brûler le pont, marcher en bon ordre, prendre position au pied des hauteurs qui dominent Lerchenhalde, assurer la sécurité du gros de l'avant-garde qui cheminait vers Rottweil, tandis que Saint-Cyr quittait Sigmaringen.

Le 27, des dragons de Cobourg, 6 escadrons conduits par O'Reilly, se lançaient à la poursuite de Mortier. Avec l'aide empressée des habitants de Tuttlingen, ils établissaient un pont, défilaient dessus à 11 heures du matin, et, obliquant à gauche, ils manœuvraient au galop pour tourner le dernier échelon des républicains.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Imprudente manœuvre exécutée là, car Mortier, faisant filer son infanterie sur Wurmlingen où elle allait couvrir le pont d'un torrent, poussait tout le 5e hussards dans le flanc droit de l'ennemi. Sabré, le régiment autrichien se débandait ; il fuyait et repassait en désordre le pont de Tuttlingen, abandonnant 30 prisonniers, dont 1 chef d'escadron. Échec qui arrêtait, de ce côté, la poursuite des Autrichiens.

Jourdan persistait dans son projet de couvrir les défilés de la Forêt Noire. Le 28 mars, il indiquait à Ernouf dans quel ordre l'armée du Danube devrait s'établir : La 1re division se placerait derrière Neustadt, barrant le Val d'Enfer et une autre petite vallée. La 2e couvrirait, de Bregenbach, la vallée de l'Urach. La 3e, campée devant Saint-Georgen couvrirait Triberg. Le corps d'avant-garde s'établirait à la hauteur de Schramberg. La réserve, grossie des flanqueurs, détacherait une brigade à Freudenstadt afin de fermer le passage du Kniebis, la vallée Murg et joindre, vers le Necker, la droite du général Bernadotte. La cavalerie, sauf quelques détachements qui seraient chargés du service des reconnaissances, se rendrait à Offenburg.

Par un temps rigoureux, car la neige tombait et obstruait les chemins [1], les demi-brigades de l'armée républicaine marchaient péniblement en bandes plutôt qu'en bataillons. Leurs commissaires les laissant sans pain, elles ravageaient, pour vivre, les pays traversés. Des détachements abandonnaient au hasard blessés et malades, prenaient peur à l'apparition de quelques hussards, demandaient à rentrer en France, sans songer à couvrir la frontière.

Les généraux en venaient aux querelles. Saint-Cyr, Vandamme et Soult reprochaient à Ferino et à Souham d'avoir reculé le 25 mars devant quelques compagnies autrichiennes. Dhautpoul et Ormancey, acca-

1. Percy. Page 37.

Digitized by Google Official Form UNIVERSITY OF WISCONSIN

blés d'injures, accusés de trahison, étaient renvoyés sur les derrières, par Jourdan. Écœuré, voyant ses soldats prêts à se mutiner, Souham se disait malade et quittait son corps le 2 avril, laissant à Decaen la charge de conduire des hommes démoralisés.

Jourdan, qui ne veut pas assister à une nouvelle défection de l'armée du Danube se décide à rentrer à Paris. Sous prétexte d'expliquer sa conduite, il a demandé un congé au Directoire.

Après avoir établi, depuis le 25 mars, son quartier général : à Weilerberg le 26, à Villingen les 27, 28 et 29, logé le 30 à Hornberg, il quittait ce bourg le 3 avril, à 7 heures du matin ; il laissait le commandement à Ernouf ; il rencontrait près de Gengenbach un courrier qui lui apportait son congé.

De Strasbourg, où il était arrivé le 3 à 2 heures du soir, Jourdan partait le 6 à midi, sans avoir vu Massena qui le remplaçait. A Paris, Milet-Mureau lui faisait communiquer une nouvelle décision du Directoire qui le révoquait [1]. Mais cédant aux influences de quelques personnages politiques, le gouvernement nommait, le 7 floréal, le vaincu de Stockach, inspecteur de l'armée d'Italie.

Jourdan venait de quitter ses troupes quand l'avant-garde et la 2e division, attaquées par des forces considérables, durent se replier sur Hornberg ; mouvement préparé dès le 2 avril. Jourdan avait même, le 3, envoyé à Decaen l'ordre écrit de rétrograder lors-

1. Milet-Mureau écrivait le 26 germinal à Barras, président du Directoire : « Le général Jourdan m'a mandé hier à 4 heures qu'il était arrivé. Il doit venir me voir ce matin ou venir dîner avec moi. Comme il ne peut avoir reçu son arrêté ni votre dernière lettre, le Directoire jugera s'il ne doit pas lui en adresser un duplicata et me le faire parvenir pour le lui remettre. » (*Arch. Nat.* AF. III. 150. Dossier 707.) Nouvel arrêté : « Le Directoire exécutif arrête ce qui suit : « La nomination du général Jourdan au commandement en chef des armées du Danube et de l'Helvétie est révoquée. Le Ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté qui ne sera pas imprimé. — Barras. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

que Soult serait en sûreté [1]; mais cette retraite, qui forçait les autres corps à évacuer précipitamment la Forêt Noire, (f) regardée à Paris comme une trahison, pouvait conduire le commandant de la 2e division devant le conseil de guerre [2], dans le temps où Vandamme le remplaçait.

Les débris de l'armée du Danube se réfugiaient à Oberkirch, Offenburg, Vieux-Brisach [3] et Huningue.

Ainsi s'opérait le retour des troupes qui, un mois auparavant, s'étaient vantées de pouvoir subjuguer l'Allemagne, qui s'étaient promises d'imposer à François II une paix durable et d'agrandir, par de nouvelles conquêtes, le territoire de la République.

1. « Au quartier général à Hornberg le 14 germinal an VII. — Jourdan général en chef au général Decaen, commandant la 2e division. — Je vous préviens que l'ennemi ayant forcé votre droite et d'après votre rapport j'ai regardé la retraite de l'armée comme indispensable et j'ai donné mes ordres en conséquence...

Enfin, je me confie en vous persuadant que vous prendrez toutes les mesures et précautions nécessaires pour assurer votre retraite qui se fera sur Offenbourg. (*Arch. Prince d'Essling.* Reg. 23. Pièce 27.)

2. Decaen écrivit de Schelestadt le 18 germinal, au Ministre de la guerre, sur Jourdan et Ernouf : « Cependant s'il était arrivé que pour mettre le comble à leurs outrages ils eussent prévenu le gouvernement ou qu'ils voulussent me faire considérer comme la cause de la retraite de l'armée d'une position qu'elle tenait le 14 de ce mois, ce qu'ils ne peuvent faire qu'en dénaturant les faits, je demanderai à être traduit devant un conseil de guerre, car mon honneur blessé exigerait une réparation aussi éclatante que la délation des généraux Jourdan et Ernouf serait affreuse. » (Reg. 23. Pièce 39.)

3. La nouvelle fut répandue en France et en Allemagne que des centaines de blessés, évacués sur Vieux-Brisach, y moururent d'avril à décembre 1799. Mais le registre du presbytère où les décès constatés dans les hôpitaux devaient être enregistrés, ne porte que cette note, au moins curieuse par sa forme : « 15 octobre. — Benedict Barbié, enfant de Antoine Barbié, soldat chez la 2e compagnie 3e bataillon de la République française, de la 7e demi-brigade, né à Granville dans la Picardie, département de l'Oise, fils de Hélène Langlois née à Cherbourg dans la Normandie, département de la Manche. Est né sous une étoile malheureuse et il a vécu seulement un jour; il a été enterré dans une bière. Non signalé à sa commune. Cette note est pour mémoire. Note écrite le 16 décembre 1799. — Roeset, vicaire. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE IX

L'ŒUVRE DE MASSENA

État d'anarchie dans l'armée du Danube. — Massena est investi du commandement. — Il rétablit la discipline et nomme en remplacement des généraux déserteurs. — La défense des lignes du Rhin est assurée. — Travaux qui sont exécutés sous la direction de Marescot. — Les Autrichiens entrent à Schaffouse. — Conduite étrange des landgraves. — Insurrection des paysans. — Legrand et Colaud battent les milices allemandes.

Avant que Jourdan eût quitté l'armée du Danube, celle-ci se trouvait déjà dans une situation anormale. Mais depuis son départ, quelques généraux refusaient d'obéir à Ernouf et des bataillons promettaient de se mutiner si l'on retournait aux travaux de la guerre. Une panique générale pouvait faire abandonner Strasbourg et Belfort, laisser l'Alsace découverte, permettre à l'ennemi de prendre pied sur notre territoire, à 125 lieues de Paris.

Milet-Mureau sut obtenir du Directoire, dans un moment si critique, la nomination de Massena au commandement des trois armées de l'Est. C'était l'officier capable d'organiser la défense des frontières; c'était l'homme autoritaire qui rétablirait vite la discipline dans une troupe plutôt affolée que vaincue. C'était le manœuvrier toujours en éveil et pouvant arrêter les Autrichiens.

Un courrier extraordinaire, partit de Strasbourg à franc étrier, ne put joindre Massena à Saint-Gall que le 5 avril. Massena, à qui on donnait à remplir d'impérieux devoirs, laissait à Ménard le commandement provisoire de l'armée d'Helvétie; il se dirigeait le 6 vers Bâle; ville dans laquelle, des renseignements obtenus, il va examiner la situation des belligérants.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Vraisemblablement, l'archiduc Charles voudrait détruire ou refouler les troupes françaises gardant le terrain situé entre Schaffouse-Bâle-Zurich avant de pousser des forces considérables sur Kehl. Que le prince parvienne à atteindre Zurich, il faudrait couvrir la trouée de Belfort avec l'obstacle d'un camp retranché établi au petit Bâle, masquer Huningue, garder un pied en pays badois et se tenir prêt à harceler les colonnes autrichiennes.

Massena déterminait l'emplacement d'un camp et il indiquait les forces qui y tiendraient garnison, avant de se diriger vers Strasbourg, où il espérait trouver Jourdan et recevoir des indications de son ancien chef.

Tout comme Bâle, ni Huningue, ni Neuf-Brisach ne pourraient, leurs moyens de défense étant ruinés, résister à une vive attaque. Pour établir des communications entre les deux rives du Rhin, il n'y avait pas de pont à Vieux-Brisach. Faute d'argent, la construction d'ouvrages d'art devant couvrir Kehl était arrêtée. Et, symptôme alarmant, un parti se promettait de rendre Strasbourg à l'Autriche.

L'armée d'Observation touchait aussi à sa dissolution; une armée qui, en mars, devait faire de si grandes choses avec Bernadotte. Mais ce général, brouillon à la manière d'Augereau, s'était contenté d'occuper Mannheim et Heidelberg. Ses 6.000 hommes d'expédition se conduisant en vaillantes troupes, il aurait pu remonter la vallée du Necker et pousser sa droite jusqu'à Heilbronn. Quand sa gauche eut échoué devant Philipsbourg, la défection de Jourdan le ramenait sur la rive gauche du Rhin, dès le 4 avril. Cinq jours plus tard il écrivait au général en chef de l'armée du Danube: « Un crachement de sang occasionné par la faiblesse de ma poitrine me détermine à prendre quelque temps de repos et à faire usage d'une permission que le général en chef Jourdan a bien voulu m'accorder. J'ai remis au général

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Colaud le commandement de l'aile gauche et donne au général Chérin celui des 4 départements réunis[1]. »

Mais Colaud se butait alors à ne vouloir rien faire. C'était un bel esprit[2], que Massena allait mettre tout de suite en demeure d'obéir à ses ordres, sous peine de destitution.

Comme des devoirs lui sont imposés, Colaud redevient actif. Employant les 2 divisions Laborde et Dufour[3], 6.520 fantassins, 2.932 cavaliers, 15 pièces de canon, il parvient à couvrir, par une suite de marches, un grand secteur de la rive gauche du Rhin.

Arrivé à Strasbourg le 9 avril, après avoir inspecté minutieusement les bords du Rhin, Massena s'étonne de ne pas y trouver Jourdan. Descendu au quartier général de la 5e division militaire, il convoque tous les chefs de service, il en exige des renseignements précis avant d'écrire le 10, à Milet-Mureau : *Pour le ministre, seul.*

« Je dois vous faire connaître particulièrement la position de l'armée du Danube. Je ne me suis pas dissimulé lorsque je suis venu en prendre le commandement qu'il serait très difficile dans la circonstance et qu'il surpassait mes moyens s'il n'effrayait ma bonne volonté; mais je n'ai consulté que mes devoirs et j'ai dû obéir à l'arrêté du Directoire Exécutif.

Mes pressentiments étaient fondés, citoyen minis-

1. Reg. 23. Pièce 49. (*Arch. Prince d'Essling.*)

2. Le 12 avril, Colaud écrivait de Mannheim à Ernouf : « Il est ridicule et même indécent que le général Massena à qui je n'ai jamais fait de mal vienne mettre sous ma responsabilité le commandement d'une ligne depuis Dusseldorf jusqu'à Huningue, dans laquelle se trouvent différentes places de guerre qui sont sans approvisionnements. Je n'ai point la baguette de Moyse et par conséquent je ne sais pas faire des miracles ni faire tomber la manne dans le désert. » (*Arch. Guerre.*)

3. Ces 2 divisions étaient composées des 16e, 27e, des 3e bataillons des 60e, 66e et 87e, comme infanterie. Des 11e, 20e et 23e chasseurs, du 3e hussards, du 8e dragons, des 9e et 10e de cavalerie. (Reg. 23. Pièce 179. *Arch. Prince d'Essling.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tre et j'ai trouvé l'armée dans un état de désordre affligeant et dans des dispositions peu favorables à de grandes choses.

La désunion règne parmi tous les officiers généraux; ils s'accusent mutuellement et ils sont réciproquement aigris. La plupart d'entr'eux ont quitté leur division ou leur poste et n'ont pas suivi l'armée dans son mouvement rétrograde ou pour mieux dire l'ont devancée pour se jetter dans nos places. Les chefs de corps, eux-mêmes, enhardis par cet exemple, ont abandonné ceux qu'ils commandaient; les troupes se sont retirées dans le plus grand désordre et ont perdu cet esprit d'obéissance et cette confiance en leurs officiers qui fait leur force.

C'est au milieu de ces éléments de trouble et de désunion que je me trouve. Quels obstacles n'ai-je pas à vaincre? Vous le savés, citoyen ministre, ce n'est qu'avec beaucoup de soins et de surveillance et avec le concours des officiers généraux qu'on entretient l'ordre et la discipline dans les armées. Comment la rétablir lorsque les généraux sont désunis? C'est là même l'obstacle le plus difficile à vaincre et la circonstance qui me donne le plus d'inquiétudes.

Quelle différence de cette armée à celle d'Helvétie où chacun, dévoué à ses devoirs, les remplit avec zèle et affection et où des rapports d'estime et de confiance lient tous les généraux.

Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus, citoyen ministre, l'état de dénuement dans lequel se trouvent toutes nos places frontières; elles ne sont point approvisionnées; l'armée est aussi dans la pénurie; les fourrages manquent entièrement. Telle est, en peu de mots, la position morale et physique de cette armée. Si elle ne détruit pas mon zèle, je vous avoue franchement qu'elle me décourage. C'est être mis à une rude épreuve que d'avoir du désordre de cette espèce à réparer. Ne perdés pas de vue, citoyen

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ministre, le soin que je dois encore donner à l'armée d'Helvétie et vous concevrés facilement que je dois attendre avec impatience l'époque où je serai délivré d'un fardeau aussi lourd.

J'apprends à l'instant même que le général Saint-Cyr, sous prétexte de maladie, a quitté son commandement; déjà Bernadote, lors de la suppression de l'armée qu'il commandait en a fait autant; d'autres généraux se sont conduits de la même manière ou se disposent à en faire autant. Est-ce donc ainsi qu'on peut s'éloigner de son poste et oublier ce qu'on doit à sa patrie dans les moments difficiles? Cette espèce de désertion des officiers est d'un dangereux exemple; elle jette le découragement et des germes de désunion dans l'armée et la compromet nécessairement.

Veuillés donner à ces renseignements confidentiels toute l'attention qu'ils méritent et en faire l'usage que vous croirés convenable. Croyez au reste que c'est un sacrifice de tous les jours que je fais en restant à la tête d'une armée où le bien est difficile à faire et où toutes les opinions s'éloignent de cette abnégation de soi-même, de cette obéissance nécessaire au succès des opérations militaires... »

Dans les sages dispositions que prit Massena, nous voyons que Laroche est chargé d'assurer la défense des places avec les bataillons de garnison [1]; que Colaud sera renforcé de 8.000 hommes à tirer des corps stationnés en Belgique et en Hollande [2]; qu'Ehrenbreistein recevra un approvisionnement extraordinaire; que le territoire de Hesse-Darmstadt fournira des contributions si le landgrave de ce pays n'a pas,

1. Le 14 avril, les bataillons de garnison étaient ainsi placés : à Strasbourg, 3, forts du 2.409 hommes ; à Landau, 2, 1.700 hommes ; à Mannheim, 3, 2.400 hommes ; à Heidelberg, 1, 800 hommes; à Ehrenbreistein, 2, 1.600 hommes; à Cologne, 2, 1.600 hommes; à Aix-la-Chapelle, 1, 800 hommes (Reg. 23. Pièce 122. *Arch. Prince d'Essling.*)

2. Le 15 avril, il arrive à Mannheim, de Belgique et Hollande : 66e, 2.000 hommes; 72e, 1.500 hommes; 5e chasseurs, 748 hommes, 23e, 600 hommes; 10e de cavalerie, 200 hommes. (Reg. 23. Pièce 134.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le 15 avril, rappelé ses troupes de l'armée autrichienne[1]; que Marescot, directeur du Génie, fera de grands travaux le long du Rhin; que Chérin remplira les fonctions de chef d'état-major des armées du Danube et d'Helvétie, avec l'aide du brigadier Rheinwald, que le gros des troupes républicaines sorti du val Kinzig, se portera, sans perdre un instant, dans la direction du sud[2].

Le 12, Massena donne audience aux espions envoyés à la découverte. Il apprend que le nombre des Allemands occupant la Forêt Noire est évalué à 15.000 hommes; qu'un parc d'artillerie de 30 canons est en station à Geisingen; que la garnison de Stockach se compose de 2.000 fantassins et de 2.000 cavaliers

1. Le 15, le landgrave de Hesse-Darmstadt écrit à Massena qu'il a rappelé ses troupes sur son territoire et qu'il est l'ami de la République. (Reg. 23. Pièce 145.)

2. Mouvements de troupes ordonnés le 10 avril par Massena : Les 2e, 7e et 83e demi-brigades, le 4e hussards et le 1er de dragons, faisant partie de la 2e division partiront de Neufbrisach le 22 germinal, coucheront le soir à Ottmarsheim et seront le 23 à Bâle. — La 1re d'infanterie légère, appartenant aussi à la 2e division, se rendra au corps stationné à Schaffouse. — Les 1re, 50e et 89e de ligne, de la 3e division se rendront à Bâle lorsqu'elles auront été relevées par 2 demi-brigades de l'armée d'Observation. — Les 25e et 53e de ligne partiront de Kehl le 23 germinal et arriveront à Bâle le 27. — Le 5e hussards partira de Kehl le 25 et arrivera à Bâle le 29. — Le 1er régiment de chasseurs et le 17e régiment de dragons partiront de Kehl le 26 et arriveront à Bâle le 30. — Les 6e et 8e de cavalerie partiront de la réserve le 27 et arriveront à Bâle le 1er floréal. — Le bataillon de garnison de la 7e de ligne partira de Strasbourg le 22 et arrivera à Neufbrisach le 24. — Le 6e régiment de dragons, faisant partie de la 2e division, reste à Neufbrisach. — La 104e, faisant partie de la 1re division reste à Huningue. — Les 4e et 7e régiments de cavalerie partiront de la réserve le 23 et arriveront le même jour à Wilstett au corps du centre. — Le général Chérin dirigera sur Wilstett 2 demi-brigades de la ci-devant armée d'Observation; il fera partir pour le quartier général la compagnie des Guides de la ci-devant armée des Alpes; il se rendra de suite à Strasbourg auprès du général Massena, ainsi que le général Ney. — Les généraux Soult et Walter se rendront sans délai à Bâle pour y recevoir une nouvelle destination. L'adjudant-général Debilly se rendra à Neufbrisach et prendra le commandement de la place. Le général Xintrailles se rendra à Huningue pour y commander la place. — Le général Souham prendra le commandement du corps du centre, devant Kehl, en l'absence du général Saint-Cyr. (Reg. 23. Pièce 68.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

escortant 150 voitures ; que dans cette ville on attend l'arrivée de l'archiduc Charles tombé malade à Donaueschingen ; que le 8 avril il y avait à Würtzbourg 4 bataillons de troupes impériales ; que devant cette place 40 canonniers, 40 mineurs et 600 paysans embauchés dans les pays de Bamberg, Aigsthal et Franconie travaillaient sous la direction des officiers du génie à creuser des retranchements ; que pour couvrir ces travaux, 600 hussards des Szeklers battaient l'estrade ; qu'un second détachement du même corps, 100 hommes environ, restait en observation à Langford ; qu'un autre escadron fouillait le pays de Fulde.

Colaud envoyait des nouvelles alarmantes. A Manheim, on publie que 4 colonnes formées par l'archiduc Charles sont en marche ; la 1re ayant passé le Necker près de Neckersaulm se dirige vers Würtzbourg ; la 2e débouche du Meinthal sur Aschaffenburg, quartier général du prince électeur de Mayence ; la 3e franchit les défilés de l'Oderwald pour aller occuper Monsheim et Wenheim ; la 4e marche vers Philipsbourg ; et ces 40.000 hommes doivent être bientôt renforcés, car le landgrave de Hesse-Cassel arme ses milices. Avec raison, Massena considère ces nouvelles comme étant fausses.

L'autorité du général en chef s'exerce à faire sortir de Strasbourg tous les officiers qui, se disant malades, sont venus y chercher des plaisirs. Il va visiter les postes avancés de Kehl, donner des instructions à Souham, faire creuser des tranchées devant Oberkirch. Il pousse de nouveau ses émissaires à travers la Forêt Noire.

Des grandes périodes de sa vie militaire, ce fut certainement l'une des plus actives car il sut organiser en trois jours la défense d'une ligne qui avait 140 lieues de long. Il devait connaître cette lettre que Turenne écrivait le 8 août 1674 à Louis XIV : « Si l'ennemi était maître de l'Alsace, ayant Strasbourg derrière lui, il y demeurerait tant qu'il lui plairait, portant la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

guerre en Lorraine et en Champagne. Je dirai à Vostre Majesté qu'il vaudrait mieux pour son service que j'eusse perdu une bataille que si je repassais les montagnes et que je quittasse l'Alsace. » Et tout comme ce grand capitaine, Massena prévenait la défaite, en empêchant l'invasion de l'Alsace.

Ne craignant pas de faire montre d'une brutalité presque voulue, il mettait le gouvernement en demeure de fournir l'argent nécessaire à payer les travaux du Génie ; il imposait une très ferme discipline dans les demi-brigades ralliées à sa voix ; il faisait surveiller les princes rhénans qui s'étaient depuis peu de temps rapprochés de l'Autriche.

Le 13 avril, Massena quitte Strasbourg ; il se dirige vers la Suisse. En route, il s'emploie à réunir des pelotons d'éclopés, à faire fournir les subsistances à des bataillons laissés sans pain, à rassurer les populations effrayées, à ordonner l'arrestation des royalistes qui répandent de fausses nouvelles, à indiquer devant Vieux-Brisach l'emplacement d'un pont de bateaux que Lamartilhère doit établir le 15.

Arrivé à Bâle, Massena reçoit une situation exacte de l'armée du Danube qui avait alors à l'effectif 112.159 hommes (g). Aux places des généraux déserteurs, il nomme des titulaires [1]. Et après avoir prescrit à Lamartilhère de tirer d'Auxonne 32 pièces de 12, de 8 et de 4 pour armer le camp retranché, il

1. Massena écrivait le 18 avril à Milet-Mureau : « Il n'est resté à l'armée du Danube, des généraux de division qui y étaient avant que j'en prisse le commandement que les généraux Souham, Vandamme, Klein et Ferino. Les généraux qui ont quitté leur poste par maladie, disent-ils, sont les généraux de division Daupoul, Bernadotte et Saint-Cyr et les généraux de brigade Hardy et Goulus. J'ignore où ils se sont retirés. Je viens de faire remplacer provisoirement l'ordonnateur en chef Vaillant par l'ordonnateur Mathieu Faviers. Vaillant n'est pas de force à supporter le poids de l'administration dans les circonstances où nous nous trouvons. J'ai été contraint à autoriser les généraux de brigade à remplir provisoirement les fonctions de généraux de division et des chefs de corps à remplir celles de généraux de brigade... » (Reg. 21.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ordonnait d'employer à l'œuvre du terrassement les habitants de la ville et de démolir toutes bâtisses pouvant gêner le tir [1].

Une vive sollicitude le poussant vers les blessés, Massena accompagnait, le 18, le chirurgien Percy dans sa visite d'inspection à l'hôpital d'Huningue; ému devant l'infortune des soldats frappés à Ostrach ou à Liptingen, il ordonnait une distribution extraordinaire de vin et serrait les mains à plusieurs de ces victimes de la guerre, dont beaucoup allaient bientôt reprendre les armes (h).

Le soir, il déterminait l'œuvre que le Génie devrait accomplir dans un court délai. Sous la haute surveillance de Marescot, 3 chefs de brigade agiraient : Lagastine qui commandait dans la ligne du Rhin le secteur de droite, ferait palissader les ouvrages couvrant Vieux-Brisach car on s'attendait à voir les Autrichiens déboucher du Val d'Enfer sur cette place. Flayelle, employé au centre, ferait achever les ouvrages commencés à Kehl en février, relèverait le fort Vauban qui pourrait fermer la trouée existant entre Strasbourg et Landau, placerait un pont de bateaux devant l'ancienne forteresse; et, ces grands travaux achevés,

1. Le 25 germinal, Massena écrit au préfet national du canton de Bâle : — « L'on vient de me rendre compte, citoyen préfet, que les travaux que j'ai ordonnés pour former un camp retranché couvrant le petit Basle vont très lentement faute d'ouvriers. Le commandant du Génie vous ayant demandé trois mille travailleurs, il est indispensable que vous redoubliés d'efforts pour lui fournir cette quantité d'hommes ; par ce moyen, tous les ouvrages marcheront de front et dans 7 ou 8 jours, je n'aurai aucune réclamation à vous faire à ce sujet. »

Le 1er floréal an VII. Massena au préfet : — « Je viens d'ordonner, citoyen préfet, à l'officier du Génie chargé de la conduite des travaux du camp retranché sous Basle, de faire démolir tous les bâtiments placés à 250 toises de distance des ouvrages et de faire couper tous les arbres et arbrisseaux à cette même distance. Je vous invite en conséquence à prévenir les propriétaires des maisons pour qu'ils en ordonnent promptement la démolition et que les bois qui doivent être abattus soient enlevés. Le chef de bataillon Paulinier, chargé de la conduite des travaux, vous donnera les points où la coupe des bois doit être terminée et les maisons qui doivent être démolies. (*Arch. d'État de Bâle. An. den Regierungs Statthalter*, 1798-99.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

il tirerait de la forêt de Bewald du bois en grande quantité afin de palissader les portes de Lauterbourg. Drusenheim et Germersheim. Lévy, qui commandait à gauche, achèverait les fortifications de Dusseldorf, d'Ehrenbreistein et préparerait la destruction du village de Koltheim, qui, devant Castel-Mayence, limitait trop la portée du tir des batteries françaises.

Des officiers énergiques commandaient les places défensives [1]. L'extension du service de l'espionnage nécessitait le versement de cent mille francs dans la

1. Commandants des forteresses le long du Rhin, le 24 germinal an VII : *Strasbourg*, place de 1re classe, Jordy, général de brigade. Soldat au régiment d'Alsace en 1778. Commandant de Strasbourg le 5 prairial an V. — *Neufbrisach*, 3e classe. Bureau, chef de bataillon. Né le 27 mai 1767. La jambe droite emportée par un boulet le 28 brumaire an III. Appartient à la 7e légère. — *Landau*, 2e classe, Stockam. Soldat depuis 1756. Commandant de Landau depuis le 19 pluviôse an V. — *Huningue*, 3e classe. Baille, chef de bataillon. Né le 14 janvier 1740. Commandant la place du 5 septembre an IV. — *Lauterbourg*, 4e. Rossange, chef de bataillon. Né le 19 août 1762. Commandant la place depuis le 10 ventôse an III. — *Fort Vauban*, 4e. Crevoisier, capitaine. Né le 25 janvier 1735. Du 2e bataillon de la Saône. Commandant la place depuis le 11 brumaire an V. — *Haguenau*, 4e classe. Crancé, capitaine. Né le 17 décembre 1759. Appartient à la 96e. Commandant la place depuis le 6 brumaire an VI. — *Schelestat*, 4e classe. Péjean, capitaine. Soldat en 1768. Recommandé par Desaix. Appartient à la 92e. Commandant la place depuis le 5 fructidor an III. — *Belfort*, 4e classe, Vernbrey, capitaine. Né en 1737. (Protégé des prêtres réfractaires. N'a pas vu brûler une amorce. A remplacer par le commandant Legrand, adjudant de la place). Est à Belfort depuis le 7 frimaire an V. — *Colmar*, 4e classe. Soloman, chef de bataillon. Né à Colmar le 20 février 1745. Commandant la place depuis le 20 prairial an IV. Protégé de Reubell. — *Ereinbresten* (non classé). Ribot, chef de bataillon. Ancien soldat aux gardes françaises. Réformé le 1er nivôse an VII. Commandant de la forteresse par arrêté du 17 pluviôse an VII.

Commandants des places établis provisoirement dans les pays conquis : *Mayence*, Georgeon, chef de brigade. Né le 19 mars 1763. Officier instruit, ferme, plein d'attachement à la République. — *Worms*, Lust, chef de brigade, âgé de 30 ans. — *Coblentz*, Legrand, capitaine de la 108e. — *Cologne*, Schelammer, chef de brigade de la 181e. Né à Strasbourg en 1730. — *Julliers*, Barrère, chef de brigade, âgé de 63 ans. Commandant de Julliers le 18 messidor an IV. — *Fort de Kehl*, Fuchs, capitaine au bataillon des chasseurs du Rhin. Né en 1746. — *Auenheim*, Schenetz, chef de bataillon. Né en 1751. Parent du général Saint-Cyr. — *Rhinau*, Folzer, capitaine, né en 1761. Recommandé par Reubell. — *Guermesheim*, Lecorner, capitaine. Né le 6 février 1742. Commandant la place le 27 frimaire an III. (*Arch. Nationales*, AF. III, 699-702.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

caisse de l'armée. Ferino remplaçait Ménard en Helvétie quand Ernouf restait à Bâle, sans emploi.

Cédant aux instances de Jourdan, le Directoire ordonnait à Massena de punir avec la dernière rigueur les généraux Dhautpoul, Decaen, et Ormancey accusés d'avoir désobéi devant l'ennemi ou abandonné leurs postes. Massena refusait de remplir ce rôle d'exécuteur [1] ; mais il devait entendre les plaintes du margrave de Bade accusant Vandamme de pillages (i).

Tout en organisant la défense des frontières françaises, le chef de l'armée du Danube suivait attentivement tous les événements, ayant pour théâtre, les bords du Rhin supérieur et surtout les rives du lac de Constance (j).

L'archiduc Charles, qui, par des manœuvres bien combinées, avait forcé Jourdan à rétrograder à l'ouest de la Forêt Noire, se demandait encore s'il devait se frayer un chemin sur Mannheim, sur Strasbourg ou sur Zurich. Des considérations stratégiques l'entraînaient à la fin vers la Suisse où il croyait pouvoir provoquer un soulèvement des habitants contre les Français. D'après ses ordres, quand le centre de l'armée allemande campait autour d'Engen, une avant-garde de 20 bataillons, entraînée par Nauendorf, arrivait un matin devant Schaffouse.

Ne pouvant opposer à ces forces que les fusils d'une demi-brigade, Paillard évacuait la ville le 13 avril. Brûlant le vieux pont pour couvrir sa retraite, il allait rejoindre la division Vandamme déjà échelonnée entre Eglisau et Constance. Alors, les Autrichiens s'attardaient à garder un poste secondaire.

A cette époque, des milices organisées et soldées

1. « Basle le 29 germinal. Massena au ministre de la Guerre : — Je n'ai pas cru devoir exercer aucune des mesures de rigueur que le Gouvernement m'avait indiquées contre les officiers généraux qui ont quitté leurs postes, parce que cet abandon avait eu lieu avant mon arrivée à l'armée et que je n'ai pas su depuis ce qu'ils sont devenus. C'est au Directoire seul qu'il appartient de juger leur conduite. » (*Arch. Nationales*. AF. III. 699-702.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

par le gouvernement autrichien, à la connaissance des landgraves qui laissaient faire, sillonnaient les provinces rhénanes [1]. L'archiduc attendait l'effet que produirait leurs actions avant de reprendre une vive offensive. Il leur accordait trop de crédit, car, aux

1. Au cours de recherches faites à Mayence, nous avons demandé, quant à l'organisation des milices allemandes pendant la Révolution, des renseignements au très érudit Dr Bockenheimer qui voulut bien nous remettre cette notice :

« L'idée de créer un ban parmi les habitants des pays menacés par les armées françaises eut son origine pendant la seconde résidence de l'archevêque et Electeur de Mayence à Aschaffenbourg. Le ministre Albini en fut le principal auteur et l'exécuteur. Lors de la guerre de 1796, après la bataille de Würzbourg, un garde-forestier réunit des paysans du Spessart qui, se joignant à un corps autrichien, aidèrent à la reprise d'Aschaffenbourg. L'exemple fut suivi, d'autre part, par les paysans de l'Odenwald et ceux habitant le long du Main pour seconder les Autrichiens en septembre 1796.

Au commencement de la campagne de 1799, Albini résolut d'organiser le ban des habitants de la haute partie de l'Electorat et d'en renforcer les troupes de son maître. Il y avait un ban des hommes âgés, (de 50 ans accomplis) destiné à la défense de la patrie seulement en cas d'extrême nécessité et le ban des jeunes gens qui devait être prêt à combattre à côté de l'armée régulière. De plus, un corps spécial était formé avec des fils d'anciens gardes-chasse du Spessart.

A la fin du mois d'août, 14.000 hommes du ban étaient rassemblés à Aschaffenbourg et aux environs de cette ville.

Le jeune ban, divisé en 8 compagnies, s'avançait avec un corps de troupes régulières vers Francfort et Mayence pour repousser les Français sortis de cette dernière ville avec l'intention de se réunir aux troupes du général Muller, commandant l'armée du Rhin. Les Français durent quitter le Main et renoncer à la réunion projetée.

Un corps de l'armée de Muller s'étant avancé vers le Necker fut repoussé par le colonel palatin Wrède aidé des habitants armés du Palatinat ; succès qui facilita la prise de Mannheim dont l'archiduc Charles s'empara le 18 septembre.

Les Français, sortis pour la seconde fois de Mayence le 4 octobre, rencontrèrent les Mayençais et quelques compagnies du ban à Hochst et forcèrent ceux-ci à quitter leurs positions pour se retirer à Seligenstadt. De nouveau maîtres de Mannheim et de Heidelberg, le 17, les Français ne purent s'avancer que jusqu'à Ziegelhausen en raison de la résistance que leur opposèrent et le ban de l'Odenwald et une partie du ban des Mayençais. Mais après la défaite de Ney à Laufen, le général Lecourbe replia son corps vers Mayence en laissant sur le Necker seulement quelques sections, troupes avec lesquelles les Mayençais eurent à plusieurs reprises des escarmouches.

Au mois de décembre, Lecourbe faisait une nouvelle apparition sur le Necker, engageait la lutte avec le ban des Mayençais jusqu'à la marche sur Philipsbourg, événement qui contraignit les Français

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

premières entreprises, des défections éprouvées diminuèrent et leur nombre et leur confiance dans le succès final des armes autrichiennes.

Des paysans de la Souabe, qu'un fanatisme religieux rendait agressifs, marchaient le 20 avril, à 5 heures du matin, entre des hussards impériaux, afin de déposter les républicains de la division Legrand qui s'étaient retranchés devant Offenburg. En quatre heures de combat, l'énergie des assaillants s'usait ; une charge à la baïonnette les rejetait en grand désordre dans les couloirs de la Forêt Noire. Ils avaient perdu 200 hommes tués ou blessés; ils abandonnaient 50 prisonniers dont 2 officiers de l'armée régulière quand les Français n'avaient eu que 20 soldats mis hors de combat.

Le même jour, Colaud attaquait une bande de 800 paysans. Ce contingent, bien exercé et campé dans la gorge de Weinheim, attendait le renfort d'un escadron de cavalerie autrichienne pour agir le 21. Les miliciens, surpris à 4 heures du matin, en plein sommeil, fuyaient à demi-nus, abandonnant armes, bagages et une centaine d'hommes.

Succès qui rassurait Massena quant à la solidité de son aile gauche, à l'heure même où il se préparait à résister, devant Zurich, aux grandes entreprises de l'archiduc Charles.

Inspectant le camp retranché de Bâle, le général en chef apprend, le 1er mai, que dans la nuit du 28 au 29 avril, les plénipotentiaires français envoyés au Congrès de Rastatt avaient été assassinés près de cette ville.

à quitter la Bergstrasse. Vers la mi-décembre, le ban rentra dans ses foyers.

La partie du ban qui assistait aux combats n'avait pas d'uniforme. Ces hommes portaient, comme insignes militaires, une cocarde noire et jaune et au bras gauche une bande rouge et blanche ; ils étaient armés de fusils et de baïonnettes; ils avaient des gibernes. Par jour, en solde, le caporal touchait 10 kreutzers et le simple soldat en recevait 6. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE X

LE DRAME DE RASTATT

Réunion d'un Congrès. — Longs pourparlers entre les plénipotentiaires. — Biographies des diplomates français. — Une troupe républicaine occupe Rastatt. — Irruption des hussards Szeklers. — Caractère de leurs chefs. — Le secrétaire de Metternich s'entend avec Burkhard. — Inquiétudes éprouvées par les ambassadeurs allemands. — Premier départ de la Légation française. — Arrêt à la porte du Rhin. — Démarches faites auprès du Burkhard. — Défilé des voitures sur le chemin de Rheinau. — Attaque nocturne. — Debry est dépouillé et blessé. — Bonnier et Roberjot sont tués. — Intervention des ministres. — La Légation rentre à Rastatt. — Journal de Jean Debry. — Conduite du colonel Barbacsy. — Voyage des Français à Selz. — Dernières menaces des Szeklers. — Les responsabilités.

Bonaparte n'avait pu discuter, à Campo-Formio, tous les articles d'un traité de paix devant terminer le duel franco-autrichien. Le vainqueur d'une puissante monarchie s'était trouvé dans l'obligation de prolonger la trêve conclue à Léoben et d'accepter la réunion à Berne, en décembre 1797, d'une commission qui pourrait prendre des arrangements définitifs. Mais l'hostilité que montraient les Suisses envers le gouvernement de la République française forçait le Directoire à choisir, hors du sol helvétique, un lieu où se tiendraient les conférences.

Quand il s'agissait d'indemniser les Rhénans, de borner leurs territoires, d'établir avec eux des traités de commerce, l'on désignait Rastatt [1], ville d'un

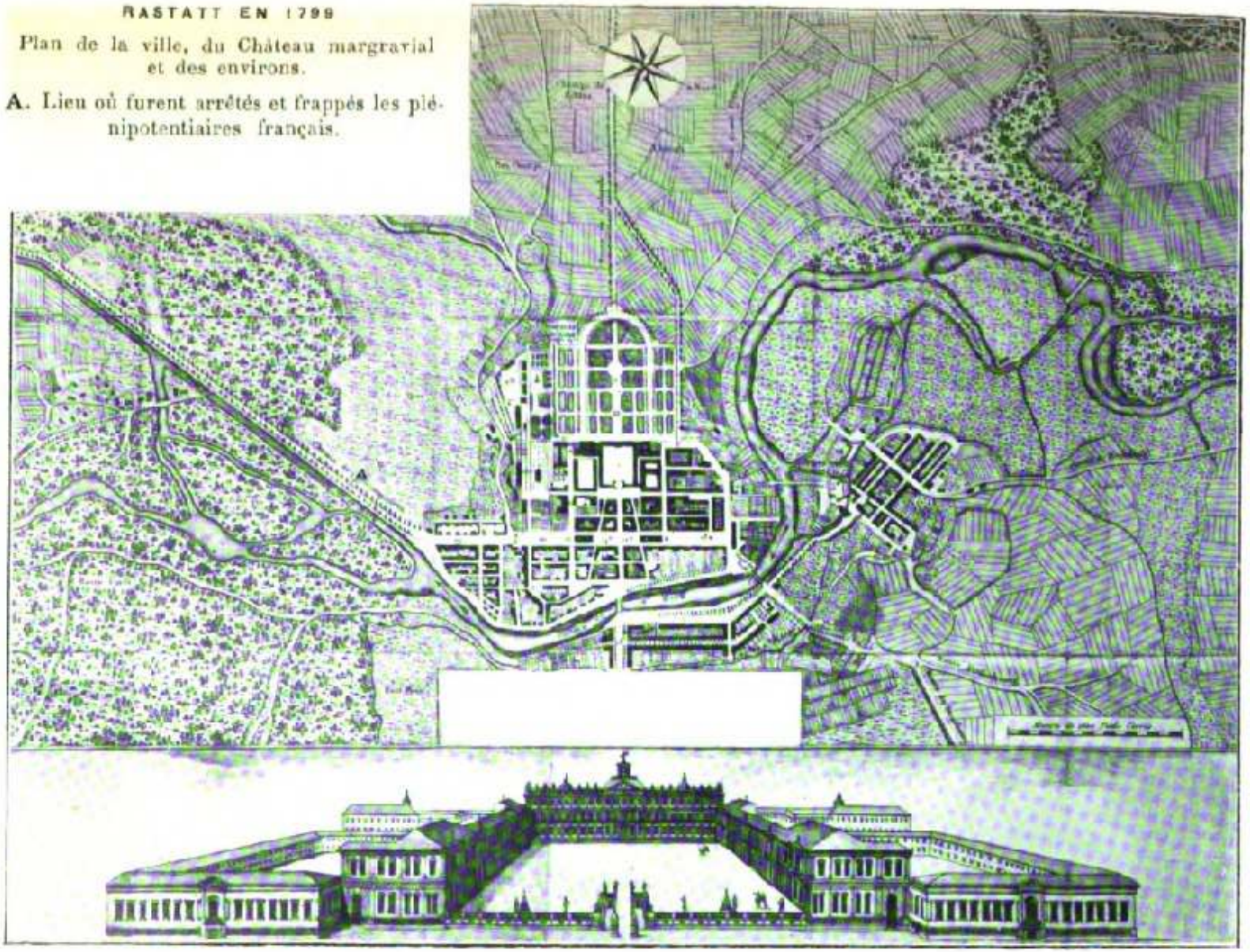
1. M. le Dr Wilhem Hœss, archiviste de la ville de Rastatt, nous écrivait le 30 octobre 1904 : « Dans les documents les plus anciens de notre ville, par exemple ceux de l'année 1518, j'ai trouvé la forme Rastatten, quelquefois aussi Rastatetten, mais en 1558, 1668, 1700,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

RASTATT EN 1799

Plan de la ville, du Château margravial et des environs.

A. Lieu où furent arrêtés et frappés les plénipotentiaires français.



Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

État resté neutre, située à 49 kilomètres de Strasbourg, à 25 de Carlsruhe et à 5 de la berge du Rhin. Cité de 5.000 habitants [1], étant couverte à l'est et au sud par le cours de la Murg, une rivière large de 20 mètres et peu profonde, ses maisons s'abritaient, en 1799, derrière un grand rideau d'arbres, ormes et acacias. Au nord, le château rouge du margrave, vaste bâtisse élevée sur un plateau, dominait, et la ville aux rues droites et le parc qui bordait alors la route de Carlsruhe. Trois ponts reliaient les deux rives de la Murg : Ettlinger Tor, Badener Tor, Reinauer Tor ; de plus, une passerelle reliait le faubourg du sud aux champs.

En 1796, Moreau avait fait bombarder Rastatt, du 5 au 10 juillet [2], quand les troupes de l'archiduc Charles en assuraient la défense ; rudes épreuves déjà oubliées, trois ans plus tard, par une population sage et hospitalière.

Dans ce château où le 6 mars 1714 le Prince Eugène et Villars signèrent les préliminaires du traité de Bade pour l'Allemagne et pour la France, les ambassadeurs des princes, ducs, comtes et abbés qui avaient possédé des biens sur la rive gauche du Rhin [3], domai-

1769, 1776, 1808 et dans tout le XIXe siècle, on a toujours écrit Rastatt. Une exception est faite, par les annales, pendant la durée du Congrès de Rastatt ; même quelques années avant cet événement, en 1784 et en 1791, on trouve écrit, dans des documents, la forme Rastadt. Mais je conclus que l'orthographe *Rastatt* est la seule juste. »

1. *Bevœlkrungsstatistik aus Alt-Rastatt*, von Dr Hœss, page 6.

2. *Rastatt*, von professor C. F. Lederle, page 61.

3. Avaient été dépossédés, rive gauche : Roi de Prusse, archiduc d'Autriche, grand duc de Bavière, cercles de Trèves, de Cologne, de Mayence. Princes Bischœfe de Lüttich, Munster, Worms. Archiduché de Brükirch. Margraves de Bade et de Brandebourg, Hesse-Darmstadt, Nassau-Sarrebrück, Weilbourg, Oranische, Usingen. Archiduc d'Arenberg. Principauté d'Essen. Pays de Munster, de Malmédy, de Werden allemand. Abbayes d'Echternach, Fraulautern, Saint-Irminen, Sainte-Marie, Saint-Maximin, Saint-Siméon et chapitre de la cathédrale de Trèves. Princes Anhalt-Bernburg et de Bretzenheim. Comtes Erben, de Kesselstatt, Leyen, Kirchberg, Lotningen, Limburg-Styrum, Lœwenstein-Wertheim, Nesselrode-Richenstein, d'Oettingen, d'Ostein, Plettenberg, Wickrath, Salm-Bedbur et Dyck, Sayn-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nes aliénés en 1797 par le gouvernement français, se trouvèrent réunis et discutèrent avec les plénipotentiaires de la République.

Les négociations ouvertes pour fixer les indemnités dues et le règlement des fournitures faites aux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse durèrent treize mois; longue période, pendant laquelle on vit les deux Metternich montrer l'astuce qui, poussée au dernier degré, rend un diplomate indigne. Le père était accrédité par François II ; le fils, Clément-Wenceslas, représentait les comtes du collège de Westphalie.

Si le comte de Lehrbach, chef de la mission autrichienne, avait le désir d'aboutir très vite à une entente parfaite, au contraire, les envoyés du Directoire, conseillés par l'habile Talleyrand, multipliaient les motions, voulant lasser leurs collègues, ajourner le versement des indemnités réclamées, car les caisses de l'État français étaient vides.

Durant la dernière période, Bonnier, Roberjot et Debry représentaient le gouvernement français.

Bonnier d'Arco, âgé de 49 ans, était un diplomate de carrière. Il avait siégé à la Convention et au Conseil des Anciens. Protégé de Rewbell, pour avoir préparé la rédaction des discours de ce Directeur, on l'accusait d'aimer immodérément les plaisirs et l'argent.

Claude Roberjot, âgé de 46 ans, avait porté à Mâcon l'habit de prêtre. Il avait représenté cette ville à la Convention et aux Cinq-Cents. Marié, à l'exemple des curés constitutionnels, nommé chargé d'affaires, en 1797, dans les villes hanséatiques, il devait

Wittgenstein-Berleburg, de Schæsberg, de Sinzendorf, Solms-Braunfels, Hohensolms, Metternich-Winnenburg, Sternberg-Nauderscheid, Waldbott de Bassenheim, Walderdorff, de Walmoden-Guinborn, de Warstenstein. Prince Wied Neuwied. Comte Runkel-Rheingrave et prince Salm-Salm. Prince Salm-Kryburg, Rheingrave de Grumbach. Territoires de Lichtenfels, Knesebeck, de Gruben, Gymnick-Vischel, Lombeck et Gudenau, Aix-la-Chapelle, Cologne, Wetzlar, pays Néerlandais. (*Arch. de Cologne.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

montrer de l'habileté et faire preuve d'une grande énergie à Rastatt.

Jean Debry, âgé de 37 ans, que son orgueil portait à signer *De Bry*, avait représenté un collège de l'Aisne à la Législative, à la Convention et aux Cinq-Cents. Devenu diplomate, favorisé de la protection de Barras, il possédait de l'éloquence. Mais il s'absorbait souvent dans les lectures sentimentales, et, fait à noter, il se posait publiquement en disciple fervent de J.-J. Rousseau.

La situation des trois ambassadeurs chargés de régler, avec les plénipotentiaires allemands, le litige européen, devint très difficile lorsque, en mars 1799, Jourdan eut envahi la Souabe. Aux questions très pressantes des landgraves, chefs de principautés, lesquels demandaient où s'arrêterait cette fois l'armée républicaine, les Français disaient ne pouvoir rien répondre avant que le comte de Lehrbach n'eût expliqué de son côté, quel rôle on ferait jouer aux troupes russes cantonnées en Moravie. Mais sur ce point, le ministre d'Autriche restait muet.

Les ministres français avaient fait placer à Rastatt, pour assurer leur sécurité, un détachement de soldats républicains ; soldats qui durent se retirer, après la bataille de Stockach, quand arrivait sur eux un corps autrichien.

La guerre se trouvant de nouveau rallumée en Allemagne, de Lehrbach et Metternich père voulurent prendre, le 3 avril, la route de Vienne, en utilisant, pour assurer leur protection, des passeports français ; mais dès le lendemain, les hussards Szeklers, du recrutement de la Transylvanie, faisaient irruption au bord du Rhin et coupaient toutes les communications établies entre Rastatt et Selz.

De cette troupe, le 1er escadron obéissait à Louis de Burkhard qui, originaire de Kitzingen, en Franconie, était l'homme de confiance du colonel Joseph de Barbacsy, un Hongrois de vieille famille, né, lui, à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Debreczin en 1750. Ces deux officiers, d'une férocité de Huns, écoutaient trop leur violent fanatisme. Colonel et capitaine considéraient les Français comme des bêtes fauves qu'il fallait détruire pour bien servir Dieu et l'Empereur. Et ils exigeaient de leurs subordonnés cette passive obéissance facile à des individus dépourvus d'instruction et de scrupules.

Des renseignements très précis recueillis à Rastatt et dans les papiers de famille consultés en dehors des archives publiques s'accordent à indiquer la manœuvre de Metternich père laissant derrière lui un agent qui est connu seulement sous le nom de Georges. Debry mentionne aussi, dans un rapport au Directoire, les agissements de ce personnage.

Cet émissaire, qui avait servi l'ambassadeur autrichien en qualité de secrétaire, parlait assez correctement le français. En payant un domestique du margrave, il était tenu chaque jour au courant de ce que disaient et faisaient les diplomates républicains. Dès l'arrivée de Burkhard à Rastatt, il se rendait vite auprès de lui, donnait des renseignements et recevait des instructions.

Ce point d'histoire établi, une étude approfondie des faits démontre que, conseillé par Metternich, Schmidt, chef d'état-major de l'armée autrichienne, avait donné directement à Burkhard l'ordre d'arrêter les plénipotentiaires français, tout comme on le pouvait faire des soldats qui s'aventurent, et, s'ils osaient résister, de les traiter avec rigueur. Au besoin, les violences qu'on exercerait, la nuit de préférence, seraient portées au compte des émigrés en résidence à Plittersdorf [1].

1. Écrivant le 3 germinal à Massena, Laroche mentionnait : « Cet événement (l'arrêt du service du bac devant Selz) a été provoqué par des émigrés qui sont à Plitersdorf et qui reçoivent des avis de ce qui se passe par des paysans de la rive gauche qui se rendent là sous le prétexte d'aller travailler dans les îles... » (*Arch. Prince d'Essling*. Reg. 23. Pièce 80.)

Il n'y eut, à Plittersdorf du 7 avril au 4 mai, qu'un émigré qui se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Or, pour assurer la réussite des arrestations, le colonel Barbacsy, informé de ce que devait faire Burkhard et heureux de tremper dans un complot, allait s'installer à Gernsbach, à 19 kilomètres de Rastatt. Placé ainsi sur la route de Stockach, ville dans laquelle l'archiduc Charles avait établi le 12 son quartier général [1], il envoyait ses hussards patrouiller entre Weintersdorf et Steinmauern, donnant comme prétexte à la violation du territoire badois que les Français, réunis en grand nombre à Selz, se préparaient à marcher sur Ettlingen.

Expulsé de Stuttgard, Trouvé, le chargé d'affaires du gouvernement français en Wurtemberg, arrivait à Rastatt le 17 avril [2]. Il annonçait que les agents diplomatiques ne pouvaient plus compter que leur sécu-

faisait appeler M. de Cormon ; septuagénaire logeant, avec son domestique, chez un nommé Hubert. Et ces deux hommes ne quittèrent point leur logis, sans doute par crainte d'être arrêtés, du 23 avril au 1er mai. (Papiers de famille.)

1. « Le 2 avril, un mardi, l'archiduc Charles et son frère, le prince Ferdinand sont arrivés à Donaueschingen à midi avec les cuirassiers de l'Empereur François. Le 3 avril, réquisitions : 16.000 portions de pain, 11.000 de viande. — On amène prisonniers faits en mars : 50 chasseurs à cheval, 40 hommes d'infanterie, puis 250, puis 22 hussards, puis 300 hommes d'infanterie pris à Bingen, 140 dragons et 18 officiers. — Le 12 avril, l'archiduc se porte à Stockach. » (*Histoire de Donaueschingen*, pages 95 à 103.)

2. L'archiduc Charles avait écrit d'Engen, le 6 avril 1799, au duc de Wurtemberg : « Sérénissime prince. — Attendu que l'armée française a repris depuis le 1er du mois passé les hostilités contre l'Allemagne et qu'elle les continue sans interruption, je ne saurais permettre en aucune manière que le citoyen Trouvé résidât dans l'enceinte de la ligne occupée par l'armée qui est sous mes ordres. C'est pourquoi je me vois obligé de prier instamment V. A. S. de vouloir bien déclarer au citoyen Trouvé que le commandant en chef de l'armée impériale et de l'Empire exige qu'il se retire hors des limites des avant-postes et qu'en conséquence il quitte Stuttgard avec sa suite dans l'espace de 24 heures. Pour la sûreté personnelle du citoyen Trouvé et de sa suite, j'ai chargé un officier de l'accompagner sur la route de Pforzheim, jusqu'au delà des avant-postes de mon armée. »

Cette lettre fut présentée au duc de Wurtemberg par le comte Fugger, ministre d'Autriche. Pour en obtenir l'exécution, le 16 avril, 3 régiments de cavalerie et 1000 hommes d'infanterie entourèrent Stuttgard. Trouvé quitta la ville le 17, à 5 heures du matin. (*Aff. Etr. Wurtemberg*. Reg. 38. Pièce 160.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rité serait désormais assurée en Souabe ; avertissement qui alarmait Bonnier, Roberjot et Debry.

Le 19, à 10 heures du matin, les hussards Szeklers coupaient le câble d'un bac servant à mettre, devant Selz, les deux rives du Rhin en communication et ils arrêtaient les employés commis au service du passage [1]. Enhardis par l'impunité dont ils se croyaient assurés, les mêmes soldats arrêtaient, le 25, non loin de Plittersdorf un diplomate allemand qui avait représenté au Congrès la ville de Würtzbourg ; ils le frappaient et lui volaient ses papiers, sans avoir motivé leur agression. Deux jours plus tard, d'autres cavaliers, se dirigeant de Rastatt vers le Rhin, arrachaient de sa voiture le courrier postal Lemaire, l'injuriaient, le maltraitaient, le conduisaient à Gernsbach; là, un officier l'interrogeait ; il l'accusait d'espionnage et le faisait transférer au quartier général de l'archiduc Charles ; mais le prince ordonnait de le remettre en liberté.

Les agissements des Szeklers indiquaient à la députation de l'Empire Allemand qu'elle ne pouvait plus délibérer, en toute liberté d'action, dans un pays exposé aux violences des Autrichiens. Quand les ambassadeurs rhénans eurent décidé l'ajournement des conférences, les plénipotentiaires français annoncèrent qu'ils quitteraient le territoire badois dans la matinée du 28 avril, pour se rendre à Strasbourg.

Ce fut au milieu de leurs préparatifs de voyage que leur parvint la nouvelle de l'arrestation du courrier Lemaire. Cette nouvelle, bientôt répandue, causa

1. Laroche à Massena. Strasbourg le 3 floréal. — Une patrouille autrichienne est venue à Plitersdorf, au lieu du passage où elle a coupé la corde qui tenait un de nos bateaux plats et l'a livré aux courants ; elle a jeté aussi à l'eau tous les agrès qu'elle a trouvés et s'en est retournée en emmenant six de nos paysans bateliers. Aussi j'apprends à l'instant que le général autrichien devant lequel ils ont comparu à quelques lieues de là les a renvoyés après les avoir questionnés. On a rattrapé aussi le bateau qui descendait le Rhin. (Reg. 24. Pièce 80. *Arch. Prince d'Essling.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

un grand émoi parmi les hôtes du château margravial. Comme Bonnier en prévint officiellement, à 2 heures du soir, le 27, ses collègues allemands, le baron d'Albini, député de Mayence, écrivit à Barbacsy, lui demandant : « quelles mesures il comptait prendre, le jour même, pour faire respecter désormais le droit des gens ? » Au baron de Münch, qui s'était chargé de remettre cette sorte d'ultimatum, le colonel répondit, à Baden, où il se trouvait en inspection : « Qu'aucun ordre n'avait été donné par lui d'incommoder ou d'arrêter personne de quelque nation qu'elle puisse être. »

Mais qui avait ordonné au détachement composé d'un officier et de 24 hussards de stationner le matin devant la grille du château ? Qui avait ordonné aux hussards de suivre la voiture du courrier postal de la Légation ? Qui avait ordonné à ces soldats d'affirmer que Lemaire venait de France quand au contraire il y retournait? Qui avait fait conduire Lemaire jusqu'à Stockach ? C'était Barbacsy exécutant servilement les ordres de Schmidt et les instructions du général Görger, son brigadier, qui logeait alors à Freudenstadt.

Le 28, à 1 heure du soir, Barbacsy reçoit une nouvelle demande : d'assurer la sauvegarde des plénipotentiaires français sur la terre allemande ; il ajourne sa réponse ; à 2 heures, il passe dans Gernsbach la revue d'un peloton composé de 16 hommes. Ces hussards, obéissant au lieutenant François Fontana, de Milan, se dirigèrent vers Rastatt au plus grand trot de leurs montures [1]. Déjà, Burkhard avait échelonné ses compagnies autour de la ville, fait occuper les portes et annoncé aux hussards badois qui voulaient continuer à assurer la police des lieux : « Que personne n'entrerait ou ne sortirait sans sa permis-

1. Déposition de Jean Zabern, batelier du Rhin, au juge Léonard de Strasbourg, le 29 floréal (*Aff. Étr.* Congrès de Rastadt. Pièces 298-99.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sion. » Ces mesures prises, le chef d'escadron allait loger à l'auberge de la Lanterne, près la porte d'Etlingen [1].

Jean Debry, Directeur de la Légation française, avait fait charger le 27, dans l'après-midi, les voitures que lui procurait l'administration du margrave. La Légation ligurienne décidait qu'elle partirait le lendemain; exemple que voulait suivre l'envoyé de Danemarck qui, seul, changea de résolution pendant la nuit.

Le 28, à 7 heures du matin, Bonnier disait à ses collègues: « Ne pourrait-on pas envoyer quelqu'un de sûr vers le Rhin et se rendre certain que les Autrichiens n'y sont pas? »

Après avoir délibéré assez longuement, les plénipotentiaires français prirent la résolution, quand déjà les chevaux étaient attelés aux berlines, de prier le baron d'Albini d'obtenir du colonel des Szeklers un sauf-conduit pouvant assurer la sécurité des voyageurs. Rosentiel, secrétaire de la Légation, porta le desideratum des ambassadeurs au ministre directorial; et celui-ci, le prenant en considération, écrivit à Barbacsy une lettre qu'un cavalier badois fut chargé de remettre.

Pendant que les plénipotentiaires attendaient, avec quelle impatience, le retour de l'estafette, Burkhard resserrait encore l'investissement de Rastatt et il donnait des ordres impérieux à la faible garnison comme s'il en eût été réellement le commandant.

A 5 heures du soir, désespérant de pouvoir partir le jour même, les femmes des ministres se réinstallaient dans leurs chambres. A 6 heures, les membres de la Légation se mettaient à table et dînaient rapidement. A 7 heures, Dubail, le cuisinier de Debry,

1. Procès-verbal des ministres allemands à Rastatt, connu sous le titre de *Protocole* et rédigé à Carlsruhe le 1er mai 1799 et signé par le comte de Gortz, baron de Jacobi, de Dohm, de Rosenkranz, de Rechberg, de Reeden, baron de Gatzert, comte de Solms-Laubach, Otto de Gemmingen, baron de Kreusir, comte de Taube.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sortait de Rastatt avec l'agrément des Szeklers et s'avançait dans un chemin de traverse vers le Rhin, mais au bord d'un bois, des hussards l'arrêtaient, lui prenaient sa montre, 84 livres en argent et le traînaient au poste de Plittersdorf. A 7 h. 1/2, quand la nuit tombait, un son de trompette attirait l'attention de Roberjot.

Le cavalier badois envoyé à Barbacsy venait de rentrer. Il accompagnait le capitaine Razuska et un trompette autrichien. L'officier, ayant mis pied à terre dans la cour du château, se rendit auprès de M. d'Albini. Bientôt, le ministre de Mayence prévint Debry que Razuska affirmait qu'en toute sécurité la Légation française pouvait quitter Rastatt sur l'heure. D'ailleurs, Razuska présentait lui-même, dans le salon des plénipotentiaires, une lettre à Rosentiel. C'était un ordre de sortir de la ville dans les 24 heures [1]; ordre écrit en allemand, que le secrétaire de la Légation traduisit.

Debry protesta, verbalement, contre la violation du droit d'asile en pays neutre. Comme Razuska exigeait l'acceptation de cette sommation, Rosentiel ne lui remit qu'un accusé de réception. L'officier des Szeklers sortit en proférant des menaces et se rendit au logis de Burkhard.

L'attitude du capitaine leur ayant paru étrange, les plénipotentiaires français tinrent de nouveau conseil. Avec raison, ils se voyaient en danger. Seul, Debry insistait pour qu'on s'éloignât de Rastatt, sans tarder; il disait que de nouveaux ordres donnés par Barbacsy pouvaient aggraver, dès le lendemain, leur situation.

1. M. de Dohm et Rosentiel furent les seules personnes qui lurent cette lettre. En voici le texte: « Ministres. — Vous concevez facilement que dans l'enceinte des postes occupés par les troupes impériales, on ne saurait tolérer aucun citoyen français; en conséquence, vous m'excuserez si je me vois obligé de vous signifier de quitter Rastatt dans l'espace de vingt-quatre heures. — Gernsbach le 28 avril: Barbacsy. » (Protocole).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Son opinion prévalut. A la hâte, les domestiques chargèrent du linge et des papiers dans les berlines. Les voyageurs montèrent en voiture. Les équipages, en station depuis le matin, sortirent de la cour du château à 8 h. 1/4.

Le convoi était de huit voitures. Dans la première à quatre places, Debry, sa femme et ses deux filles montaient; le cocher, André Caspar, postillon des écuries du margrave, conduisait deux chevaux et devait répondre à toute question des chefs de patrouille : « qu'il portait à Selz le chef de la Légation française. » Dans la deuxième voiture, un cabriolet dirigé par Emmanuel Sigrets, cocher de Debry, se trouvaient Belin le secrétaire et un valet de chambre. Dans la troisième que menait Charweiler, postillon margravial, Bonnier était seul. Rosentiel occupait la quatrième appartenant à Jacques Weiss, voiturier à Gottsau. Roberjot et sa femme étaient dans la cinquième, dont le cocher, Glassner, venait du service margravial de Carlsruhe. Les sixième et septième voitures étaient chargées de bagages. Dans la huitième, conduite par Walther, se trouvaient le ministre ligurien Boccardi et son frère [1].

Dans la nuit qui était très noire, quand le vent soufflant du nord-ouest, rendait cinglante une grosse pluie mélangée de neige, un domestique du margrave éclairait la marche du cortège au moyen d'une grande torche. Derrière ce guide, les chevaux descendaient, au pas, la rue du Château, tournaient à droite dans celle du Rathaus et s'engagaient à travers le faubourg Saint-Georges, au bout duquel s'ouvrait alors la porte du Rhin.

Un parti de Szeklers arrêta le guide devant la porte. Aux questions posées par Rosentiel, un brigadier répondit qu'il avait reçu l'ordre formel de ne laisser sortir personne de Rastatt, *quelle que fût sa*

1. *Aff. Etr.*, Rastadt, Pièces 265.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qualité. L'observation d'une pareille consigne, communiquée à Debry, portait ce diplomate à rejoindre Bonnier et Roberjot qui éprouvaient de nouvelles et vives alarmes. Les trois ambassadeurs rentraient au château, à pied ; ils allaient trouver M. d'Albini qui mettait quelque temps avant d'ouvrir sa porte. Fâché aussi des procédés dont l'on usait envers les plénipotentiaires de la République, le baron envoyait M. de Münch demander à Burkhard des explications. Le capitaine, qui n'avait pas achevé l'organisation d'un guet-apens, fit attendre durant une demi-heure sa réponse. Il déclarait enfin que la consigne donnée le soir allait être levée. Toutefois, l'officier ne voulut point garantir que tous les hussards en patrouille, loin de Rastatt, seraient prévenus, durant la nuit, en faveur des voyageurs.

Rapportée à Debry, cette déclaration lui causait de nouvelles alarmes. Le chef de la Légation envoyait demander une escorte de sûreté. Cette fois, ce fut le baron d'Edelsheim qui se rendit à l'auberge de la Lanterne. Burkhard refusa d'accorder l'escorte, mais il affirma que les plénipotentiaires ne rencontreraient pas un Szekler dans leur chemin.

Comme cette nouvelle leur était communiquée devant plusieurs personnes, les ministres français devaient partir sur-le-champ. Ils retournaient donc aux voitures, reprenaient leurs places, puis le convoi passait la porte du Rhin et marchait vers Selz.

En 1799, la route de France était bordée d'une double rangée d'ormes. Dominant la Murg, un ruban de prairies marécageuses l'en séparait. A 300 mètres de Rastatt, au carrefour du chemin de Steinmauern, la voie tournait à gauche, franchissait un pont en bois et s'engageait entre les premières maisons de Rheinau, au bout desquelles un second pont jeté sur un canal donnait accès à la route de Plittersdorf. A droite, la voie dominait un terrain marécageux, long de 200 mètres ; terrain bordé d'un fossé, couvert de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

buissons, coupé de petits étangs ombragés d'acacias et de trembles ; et au bout de ce champ un bois très touffu s'étendait vers Steinmauern. Le chemin était large de 4 mètres.

A 10 heures du soir, quand une pluie torrentielle tombait, quand les chevaux s'avançaient à une lente allure, quand le porteur de torche éclairait mal la route, vingt hussards à pied, hommes portant des sabres nus sous leurs manteaux, sortirent de l'abri qu'offrait un épais buisson, franchirent rapidement le fossé, non loin de la porte du Rhin et forcèrent Caspar à arrêter ses chevaux.

Jean Debry, qui crut voir des Szeklers patrouillant, baissa, à droite, la glace de la voiture et tendit au premier soldat qui se présentait un passeport écrit en allemand et délivré par les autorités badoises. Le soldat prit le papier et le déchira pendant que deux hussards ouvraient la portière et arrachaient l'ambassadeur de son siège.

Ces bandits, qui voulaient dépouiller les diplomates avant de les tuer, poussaient Debry jusqu'à la tête du cheval attelé au cabriolet ; ils l'arrêtaient entre les deux voitures, le jetaient à terre rudement, lui prenaient sa montre, et, sur un bruit qui les inquiétait, ils l'abandonnaient soudain.

Tout étourdi, Debry se relève. Voulant se porter à l'aide des siens implorant du secours, l'ambassadeur se trouve, à droite même de la première voiture, en présence d'un hussard monté qui lui demande « Minister Johann Debry ? » Croyant bien que le soldat vient à son secours, le diplomate lui répondit affirmativement, ainsi que Sigrets, le conducteur du cabriolet. Aussitôt le cavalier se hausse sur ses étriers et frappe d'un grand coup de sabre le chef de la Légation. Atteint à la tête, Debry tombe; il roule dans le fossé, y est suivi par des assassins qui lui portèrent quinze coups de sabre, dont l'un eût tranché la gorge, sans l'épaisse cravate protégeant le cou du diplomate.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Laissé pour mort, sur un tas de feuilles pourries, le blessé entendit les cris des siens, les murmures du cocher Caspar forcé de se tenir à la tête de ses chevaux et les appels désespérés des autres ministres. Au bout de quelques minutes, un hussard descendit dans le fossé. Ce pillard, croyant trouver des objets précieux sur le ministre, retourne ses poches, soulève un bras de la victime qui, prudemment, le laissa retomber et donna un coup de sabre vers la poitrine; coup mal dirigé, qui ne fit qu'érafler la cuisse et s'amortit sur le bourrelet de la chemise tassée dans la culotte[1].

L'assassin, ayant rejoint ses compagnons, Debry, qui craignait une nouvelle visite, put remonter la pente du fossé, ramper entre les buissons et arriver à la lisière du bois dans lequel il chercha une cachette.

Les Szeklers, qui ne devaient tuer que les ambas-

1. « Examen des blessures faites à Strasbourg, le 11 floréal, à 1 heure du matin, par Marchal, officier de santé en chef de l'hôpital civil : 1° Sur la surface du chevelu de la tête, 9 à 10 impressions dans la peau, accompagnées d'ecchymoses provenant du coup de sabre violent que l'on lui avait porté sur la tête, que son chapeau et la perruque avaient amortis. 2° Sur le milieu du nez, une plaie transversale d'un demi-pouce et pénétrant dans l'os. 3° Sur les dernières vertèbres du cou, une forte contusion de près de 4 pouces d'étendue provenant d'un coup de sabre qui après avoir pénétré huit doubles de drap s'est amorti sur le collet du gilet. 4° Une contusion sur la quatrième vertèbre dorsale provenant d'un coup de sabre amorti par les vêtements. 5° Une contusion longue de 5 pouces provenant également d'un coup de sabre amorti de même sur l'omoplate droite. 6° Une plaie d'environ 1 pouce provenant également d'un coup de sabre sur l'apophyse circoïde de l'omoplate gauche. 7° Une plaie à la partie moyenne et postérieure de l'avant-bras gauche, pénétrant presque sur l'os, longue d'un pouce. 8° Une autre plaie au quart inférieur de l'avant-bras du même côté, longue de 2 pouces, pénétrant également jusque sur l'os. Il a reçu les deux plaies en parant les coups de sabre que l'on lui portait sur la tête. Indépendamment des plaies et contusions, il se trouve une coupure dans la culotte, répondant à la partie supérieure et interne de la cuisse gauche qui paraît être un coup de pointe de sabre qui n'a laissé d'autres traces sur la partie correspondante que de la douleur parce que, probablement, les replis de la chemise avaient arrêté le coup. » (*Arch. Nat.* AF. III. 600. Dossier 4012.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sadeurs, attaquèrent pourtant la deuxième voiture. Belin, arraché du siège, était saisi aux cheveux par quatre hommes, frappé et dépouillé. Le valet de chambre de Debry, se défendant à coups de poings fut battu et jeté dans la Murg d'où il sortit, en nageant, par la rive gauche; le cocher Sigrets était aussi malmené.

Aux lueurs de la torche que le guide venait de remettre aux hussards, des Szeklers, que guidait Georges, secrétaire de Metternich, passaient vivement entre les deuxième et troisième voitures, du côté de la Murg, tiraient Bonnier de sa berline et le tuaient avant de le dépouiller; ils lui enlevaient même ses vêtements.

Quand Rosentiel eut fui, les hommes de Burkhard enlevèrent les papiers de la Légation et une caisse.

Roberjot, que l'arrêt du convoi avait surpris, cédait aux prières de sa femme en prenant avec elle, à pied, le chemin de Rastatt. Mais n'entendant plus de cris, après avoir parcouru une centaine de mètres, le diplomate revint vers la berline et se trouva en présence des brigands. Vivement, il se réfugia dans sa voiture. M^me^ Roberjot, enceinte, entendit les hussards demander le nom de l'ambassadeur; question à laquelle répondirent imprudemment et le cocher Glassner et le domestique de Roberjot qui était monté à côté du conducteur. Saisi, renversé à terre, piétiné, le diplomate fut, malgré les supplications de sa femme, frappé de six coups de sabre, mutilé; et il resta étendu dans la boue après qu'un Szekler lui eut coupé un doigt pour s'emparer d'une bague.

Les deux Liguriens s'étaient enfuis. Usant de violences, ils avaient passé la porte du Rhin et couru annoncer le massacre aux ambassadeurs allemands réunis au casino du château.

Rosentiel, homme doué d'une grande énergie, venait de traverser les marécages et de franchir les palissades couvrant la ville près du collège; il appor-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tait aussi le témoignage du crime avant de subir une crise d'exaltation qui fit craindre, un moment, pour sa raison.

Les ambassadeurs des pays rhénans passèrent de la stupeur à l'indignation; ils décidèrent spontanément de se porter au secours des survivants. Sans avoir pris leurs manteaux, dans une nuit très obscure, sous la pluie, ils coururent à la porte du Rhin. Là, un sous-officier s'opposa à leur passage.

Les autres portes étaient gardées militairement. Burkhard avait même fait doubler le poste de celle d'Ettlingen; mesure prise pour empêcher qu'on arrivât jusqu'à lui pendant la nuit, alors qu'il devait donner des instructions aux assassins ou recevoir des rapports.

Déjà, le capitaine avait préparé, non sans habileté, la défense qu'il devait présenter le lendemain, en faisant arriver de Rheinau un peloton de Szeklers sur le lieu du crime. Ces quatorze hussards, commandés par le brigadier Moïse Nagy, ignorant les agissements criminels de Barbacsy, se présentaient aux voyageurs affolés. Le brigadier offrait sa gourde remplie de vin à M^me^ Debry et s'employait à la rassurer, quand les ambassadeurs allemands débouchaient enfin au milieu des voitures.

A minuit, le major Harrant, appelé par les diplomates rhénans, avait pu traverser le poste autrichien. Ses soldats portant six torches, il faisait éclairer le chemin de Selz. On trouvait M^me^ Roberjot, dans le plus triste état, au fond de sa voiture pillée; elle était transportée dans la maison du baron Jacobi. M^me^ et M^lle^ Debry allaient chez M. de Reeden ministre de Brême-Hanovre; les employés et les domestiques de la Légation française rentraient au château.

A l'injonction des diplomates, les Szeklers, parmi lesquels on ne trouva point d'officiers, refusèrent d'abandonner les voitures qu'ils regardaient comme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

étant leur butin; même, ils les conduisirent à la porte d'Ettlingen, devant le logis de Burkhard [1].

Ce misérable, que M. de Gortz accusait hautement et publiquement d'avoir organisé un crime inouï, passa des aveux en traitant, devant plusieurs personnes, cet événement : *de regrettable malentendu.* Aveux que le reître devait plus tard rétracter, sur l'ordre que lui donnèrent ses chefs, qui étaient sûrement ses complices.

Les cadavres de Bonnier et de Roberjot restèrent sur le lieu du crime [2], en exécution d'un règlement prescrivant que les constatations de mort violente doivent toujours être faites au lieu même où l'attentat a été commis [3].

Le major Harrant, qui avait déjà forcé le passage

1. Protocole.

2. Aujourd'hui, cet endroit est marqué, à droite du chemin de Selz, par une pierre sur laquelle on lit l'inscription : *Stelle des Gesandten Ueberfalles*, 28 april 1799.

3. Rapport de la commission : « Sur plainte, le 29 avril, une commission composée de Bordolo, assesseur du Grand Baillage, Hermann, docteur physicien, Zwiebelhofer, chirurgien en chef du pays, Mœsner et Ziel, sénateurs, se sont transportés sur le chemin de Rhinau, à 200 pas au-delà du faubourg Saint-Georges et ont trouvé 2 corps grièvement blessés et morts. Le 1er était placé de manière que la tête se dirigeait vers le levant et les pieds vers le couchant. Il n'avait plus, sur un gilet de flanelle, qu'une chemise trempée de sang, depuis le cou jusqu'aux fausses côtes. L'endroit où l'on trouva le corps, du côté de la chaussée, vers le canal de la Murg, était couvert tout à l'entour de sang et de pluie qui tombait encore à verse. On plaça le cadavre aussitôt sur un brancard pour le placer dans un endroit couvert et continuer l'inspection. — Le 2e cadavre (Roberjot) à 200 pas du faubourg Saint-Georges, plus grand que le 1er, avait un surtout gris à boutons blancs, une veste violette rayée de noir, un pantalon gris, des bas de laine blanche, une chemise fine, un gilet de laine fine sous la chemise, une pièce carrée de laine sur le ventre. Du cou au bas-ventre les habillements étaient trempés de sang. Un seul soulier à rubans noirs restait à côté du pied droit. La main droite était entièrement coupée près de l'articulation du cubitus... Le corps, criblé de coups de sabres, fut transporté à Rhinau avec l'autre. Le 2e avait 26 blessures. Le 1er 7 coups de sabre dont un frappé au cou, pénétrant jusqu'à la colonne vertébrale, divisant entièrement la trachée-artère et l'œsophage s'étend de l'angle que forme la branche descendante de la mâchoire gauche avec le corps de la mâchoire inférieure, jusqu'au côté opposé... » (*Aff. Etr.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à la porte du Rhin, menaçant de briser toute résistance des Autrichiens s'ils opposaient encore une consigne à son service de police, suivi des hussards badois et à distance de quelques Szeklers chargés d'observer sa marche, se mit, dès 4 heures du matin, à la recherche de Debry.

Ce fut en vain que la patrouille fouilla les bois, entre Steinmauern et Plittersdorf. Au chef, le bourgmestre de Rheinau apprit que déjà les hussards autrichiens avaient recherché, autour du village, un Français blessé : *dont la découverte leur importait infiniment* [1]. Ils voulaient s'en saisir ou bien l'achever.

Tout le temps que durèrent ces recherches, l'inquiétude régna à Rastatt. Les notables habitants s'associèrent aux protestations du corps diplomatique et le peuple éprouva une grande stupeur. Les ambassadeurs rhénans envoyèrent M. de Jordan, de la Légation prussienne, auprès du colonel Barbacsy afin d'obtenir, quant au massacre, des explications. Arrivé à Gernsbach vers 9 heures du matin, M. de Jordan ne put entrer chez le colonel, car, à ses demandes d'audience, le colonel fit dire par un sous-officier : *Qu'il ne pouvait lui répondre, quand même il viendrait au nom de Dieu le père et le fils* [2].

N'est-ce pas l'aveu même du crime des Szeklers que ne peuvent innocenter ni le protocole de Villingen, ni le plaidoyer récemment rédigé par le capitaine Criste [3], ni la publication assez inattendue, faite

1 et 2. Protocole.

3. Dans le 2e volume de la 3e série des *Mittheilungen*, imprimé par la Section historique des *Archives de la guerre de Vienne*, M. le capitaine Criste examine longuement les documents publiés pour la défense des Szeklers. S'en rapportant au travail du lieutenant-colonel de Truenfest, auteur d'un historique du régiment des hussards n° 11, il innocente Burkhard en le plaçant le 29, le matin, près du Rhin, au bivouac des cavaliers de Moïse Nagy. *Eh bien, il est prouvé que Burkhard n'a pas quitté l'auberge de la Lanterne du 28 au 29 avril à 5 heures du soir ; que le protocole de Villingen n'a été qu'une comédie ; que Schmidt a su donner le change.* (Papiers de famille.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chez nous, dans quelques petites revues, en faveur de misérables soldats que la cour de Vienne essaya de couvrir, inutilement d'ailleurs, comme l'a bien dit M. Albert Sorel [1].

Jean Debry put rentrer seul à Rastatt, dans la matinée du 28 ; plus tard, il a fait un récit dramatique des épreuves subies [2] :

« ... Dès l'entrée du bois, je tombai sous le premier arbre. Les cris que j'entendis encore, le flambeau dont j'apercevais la lueur vaccillante et des aboyements peu éloignés me firent juger que je ne pouvais rester là sans danger. Je retrouvai des forces et m'enfonçai dans le bois. J'étais sans chapeau, sans cravate, sans mouchoir, sans rien de ce qui pouvait me donner quelque soulagement. Il est probable que je me suis évanoui par la quantité de sang qui coulait de mes blessures. Je crois m'être endormi et je me réveillai pénétré de froid et de pluie et surtout affecté d'une douleur insupportable à mon bras gauche dont le froid avait refermé les blessures. Je marchai quelque temps pour me réchauffer, au risque de tomber dans quelque mare ou quelque fondrière dont le bois était plein. La pluie qui tombait abondamment m'empêchait d'entendre si j'étais poursuivi.

Rapporterais-je un fait qui pourra paraître à quelques-uns une puérilité ? Ce fut vers les 3 heures que pour la première fois du printemps, j'entendis dans ce bois le chant du rossignol. Je ne crois pas que jamais ses accens ayent ému mon âme comme ils

Enquête faite par nous à Rastatt, à Plittersdorf, à Villingen, à Carlsruhe et à Vienne.)

1. « Au fond, les apologistes de la cour de Vienne, plaidoiries de casuistes devant un jury de badauds, se bornèrent à cet argument : la chancellerie n'a rien ordonné, car il ne reste aucune trace d'ordres de sa part ; l'archiduc était malade et paraît hors de cause ; tout se réduit à ce qu'on nomme, en style de dépêche « un regrettable malentendu » de la part du chef et à des « actes fâcheux de brutalité » de la part des soldats. » (*L'Europe et la Révolution française*, 5e partie, page 401.)

2. *Arch. Nat.*, AF. III 600. Dossier 4012.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la déchirèrent alors. J'aimais, au contraire, ces rafales de pluie, cette nuit sombre et orageuse que j'aurais désiré ne point voir finir. Quand l'homme souffre, il croit que toute la nature doit souffrir avec lui.

Le jour commençait à poindre. J'aperçus à quelque distance de moi un arbre creux. Je parvins à y monter, après des efforts infinis. Il me fallut en descendre aussitôt, parce que j'étais trop en vue. Bientôt après ce que j'avais prévu arriva : des patrouilles de Szeklers vinrent battre le bois et placer des vedettes. Quoique je ne fusse pas l'objet de ce mouvement militaire, je pouvais en être victime. Je me jettai à terre dans le fourré le plus épais que je pus trouver. Le bois était fort clair, des hussards passèrent assez près de moi ; ils ne m'aperçurent pas : je retirai mes boucles d'oreilles et l'anneau que j'avais au doigt dans la crainte qu'étant découvert, les bandits ne me mutilassent pour les avoir avant de m'achever.

Cette situation ne pouvait durer ; je souffrais les douleurs les plus aiguës. Sept heures sonnaient à Rastadt ; je me décidai sur le champ à y retourner et si je n'étais pas massacré aux portes, à me jetter dans la maison du premier envoyé que je rencontrerais. Sorti du bois j'aperçus à vingt pas de moi deux paysans qui tenaient le même chemin dans la prairie; je me hâtai de les joindre pour être moins remarqué. Ma figure affreuse, couverte de boue et de sang les fit reculer d'effroi ; je leur expliquai comme je pus que j'étais ministre français, que j'avais été assassiné ; ils me placèrent entre eux deux. J'ai sçu depuis et j'ajoute cette preuve à mille autres pour convaincre ceux qui feignent de regarder cet attentat comme l'œuvre de la brutalité des hussards, j'ai sçu que ces deux malheureux, pour prix de leur pitié, avaient été arrêtés et transférés au quartier général.

Un groupe d'individus était au lieu de l'affreuse scène de la veille. A mon approche, on s'éloigna. Je

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

passai vite, mais pas assez rapidement, cependant, pour ne pas apercevoir, à dix pas l'un de l'autre, les cadavres mutilés de mes deux malheureux collègues; ils étaient entièrement nuds et me parurent avoir été lavés. La pluie qui tombait à torrents me favorisait ; je passai les deux postes sans être remarqué et j'arrivai enfin hors d'haleine, privé de forces et couvert de sang chez le comte de Gortz, premier ministre plénipotentiaire du roi de Prusse... Là, je vis le citoyen Rosentiel. La douleur l'avait rendu comme insensé. Et j'embrassai ma femme et mes enfants [1]... »

Comme Barbacsy allait exiger l'exécution d'un ordre d'expulsion envoyé le 28, les débris de la Légation française ne pouvaient demeurer plus longtemps à Rastatt. Debry demandait donc à repasser le Rhin au plus vite ; et à ses vives instances, sa famille devait céder.

Les Français pouvaient remonter, à 1 heure du soir, dans les voitures que M. d'Albini avait fait ramener au château, malgré l'opposition de Burkhard. Le bourgmestre de Rastatt, M. Jean Franz, prenait l'engagement de faire enterrer le jour même Bonnier et Roberjot dont les corps avaient été, après constatation d'identité, déposés au faubourg de Rheinau et placés sous la surveillance de la police badoise [2].

1. « Debry entra chez le comte de Gortz à notre grande joie. Se voyant enfin en sûreté, il se jeta à genoux et remercia la Providence de l'avoir sauvé si miraculeusement... » Rapport de Rosenkrantz, secrétaire de la Légation Danoise. (*Arch. d'État de Carlsruhe.* Dossier 771 s.)

2. L'acte de décès fut ainsi établi : « Anno Dei millessimo septingentesimo nono die vicesimo octavo Aprilis infrahoram octavam et nonam vespertinam Civis Bonnier Delegatus primarius Reipublicæ Gallianæ et Civis Roberjot secundarius eiusdem Reipublicæ in Comitiis Rastadii pro Pace finienda celebratis quibus finitis pace non obtenta in Galiam redituri modo violento obierunt et sequenti die hora octava vesportina sub conductu funebri solemni in Coëmiterio Trilesine haijutis proprio sepulti sunt. Et qui dem in sepulcris primis versus finem Coëmiterii jacet Bonnier et in altero imediate sequenti sepulcro versus Civitatem jacet Roberjot. — Mathias Schæffer, Parochus. (*Abschrift aus den Kirchenbüchhorn des Kath-Stadtpfarramtes in Rastatt.*)

Digitized by Google
Official Form
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Obsèques qui, solennelles comme il convenait, seraient payées par le gouvernement français [1].

En voyant les égards que lui montrait le peuple, Mme Debry, touchée, donna cent louis au baron d'Edelsheim ; somme à distribuer entre les plus pauvres gens du pays. De force, il fallut entraîner Mme Roberjot qui s'obstinait à vouloir garder le cadavre de son mari et Rosentiel devenu presque fou [2].

1. « Le grand bailliage et le curé certifient par les présentes que les deux ministres français Bonnier et Roberjot ont été solennellement enterrés le 29 avril de l'année courante, après 8 heures du soir, au cimetière béni d'ici, à une place qu'on peut facilement distinguer, de manière que dans la première fosse, vers l'extrémité du cimetière, se trouve le ministre Bonnier et dans la seconde, toute attenante à la première, le ministre Roberjot.

Les deux cadavres qui à cause de l'examen qui en a été fait étaient au faubourg de Rheinau, furent solennellement transportés le 29 avril à 8 heures du soir sur un chariot entouré d'un grand nombre de flambeaux et cierges ; ils furent reçus par moi Doyen et Curé de la ville et 14 autres ecclésiastiques vêtus d'ornements funèbres et furent bénis avec les cérémonies usitées de l'église catholique ; d'où le convoi fut conduit au cimetière d'ici, en passant l'ancienne place d'armes, par deux rues, celle dite Klostergass et une partie de celle dite Herrengass, ledit convoi composé de 14 ecclésiastiques savoir : de 2 prêtres séculiers, de 6 Pères Piaristes et de 6 Pères Récollets, du grand Bailliage d'ici, du Magistrat de la ville et d'un grand nombre de la bourgeoisie d'ici, le tout, avec la solennité et pompe que le peu de temps avait permis à y mettre : — J.-B. de Holzing, grand Bailli du Margrave de Bade. J. Mathias Schæffer, doyen et curé de la ville.

La visite des corps et l'enterrement des deux ministres coûtèrent 326 livres 25. (*Aff. Étr.*)

L'église et le cimetière catholiques étaient près du château, à gauche du couvent des Piaristes. Sur l'emplacement de ce cimetière on trouve aujourd'hui un préau d'école. (*Recherches faites à Rastatt.*)

Ce crime inspira les écrivains, les poètes surtout. Entre mille, Boucher de Luzarche écrivit cette ode : « O ciel, pour l'Univers quels présages sinistres ! — Des esclaves cruels, enhardis aux forfaits, — ont plongé leurs poignards dans le sein des ministres — Consacrés à la paix ! » (*Bibl. Nat.* Lb. 42. 2178.)

2. Le Directoire accorda des indemnités aux familles des victimes : La citoyenne Sophie Cornet, veuve Roberjot, reçut 64.700 francs, les filles mineures de Bonnier, 62.323. Debry toucha 27.800 francs pour objets volés et frais de maladie et on remit à Rosentiel 6.454 francs.

Des adresses injurieuses furent adressées au Gouvernement ; un pamphlet adressé aux administrateurs ou jacobins de l'Orne portait : « Scélérats ! Vous osez crier vengeance sur la mort de vos trois plénipotentiaires à Rastadt. Avez-vous déjà oublié que vos mains sont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le major Harrant prit l'engagement d'assurer, quoi qu'il arrivât, la sécurité des voyageurs. M. de Jordan, secrétaire de la Légation prussienne, chargea deux pistolets dans la cour du château, monta à cheval et fit marcher sa monture, durant le trajet, près de la voiture qui emportait Debry.

Aux six hussards de Bade formant l'escorte, par une sorte de cruelle ironie, Burkhard voulut joindre un officier et huit de ses hommes; l'on n'accepta la compagnie de ces cavaliers que pour éviter un conflit que cherchait à faire naître l'odieux capitaine. En route, plus de trente Szeklers se joignirent au cortège. Debry put reconnaître, dans les hommes survenus, plusieurs des bandits qui l'avaient frappé la veille ; bandits qui proféraient encore des menaces en passant à Plittersdorf.

Après cinq quarts d'heure de marche, les voitures arrivaient au bord du Rhin. Là, un trompette appelait l'attention du batelier, en station sur la rive gauche. La Légation française quittait les équipages du margrave de Bade, Debry remerciait les chefs d'escorte et donnait des gratifications aux soldats avant de s'embarquer.

Aux voyageurs, Foser, qui commandait la petite place de Selz, donna un dîner et les moyens de gagner vite Strasbourg. Le mauvais état des chemins retardait leur marche ; ils n'arrivaient à destination qu'après minuit.

Deux jours plus tard, les Autrichiens firent publier la nouvelle que les émigrés français, soldés par l'Angleterre, s'étaient déguisés en hussards pour assassiner les ambassadeurs et Metternich ordonnait de répandre une gravure, laquelle, imprimée à Vienne, représentait le crime des Français arrêtant et frappant des Français.

encore teintes du sang de notre malheureux roi Louis XVI et celui de sa chère épouse ? » (*Arch. Nat.* AF, III. 150.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Arrêtés, les soldats du brigadier Nagy étaient envoyés à Villingen, interrogés devant une commission [1], acheminés vers leur pays, licenciés. Sur ces hussards l'on n'avait pu trouver ni des traces de sang ni des objets volés. Les autres cavaliers de Burkhard, les assassins, continuèrent à servir.

Aujourd'hui que l'histoire juge froidement ces actes, que des pièces documentaires établissent nettement les faits, on peut dire, sans craindre d'être taxé de partialité, que Metternich, Schmidt, Görger, Barbacsy et Burkhard sont les auteurs responsables des crimes commis dans la nuit du 28 au 29 avril 1799, par des brutes avinées, frappant sans pitié les ministres de la paix.

1. La commission chargée de rédiger le protocole de Villingen était composée de : comte de Sporck, f. m. l. ; Conrad de Weeber, des cuirassiers de l'Empereur ; Félix de Juch, du régiment Erbach ; Auguste Knipfer, du même régiment ; Louis de Bach, du régiment Callenberg ; le capitaine de Lang, d'Erbach-infanterie ; le sergent-major Jean Wransky, des hussards de l'Empereur ; le capitaine auditeur Pfiffer, de Kerpen.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XI

DERNIÈRES OPÉRATIONS MILITAIRES

Manœuvres de Massena devant Zurich. — Activité des milices allemandes. — Merveldt se promet d'occuper Strasbourg. — Mais il ne peut parvenir à forcer les lignes du général Legrand. — Ménard défait un corps autrichien devant Vieux-Brisach. — Muller organise l'armée du Rhin. — Trois divisions passent le Rhin. — Levée de contributions extraordinaires. — Sièges de Philipsbourg. — Retraite des Français sur Mannheim. — Nouvelle offensive prise par Ney. — Staray entre en ligne. — Escarmouches devant Carlsruhe. — Les belligérants prennent leurs quartiers d'hiver.

Au lendemain de l'assassinat des plénipotentiaires, crime qui eut, en Europe, un si grand retentissement, Massena repousse avec indignation la proposition que lui font des officiers, de venger sur les prisonniers autrichiens le massacre de nos ambassadeurs. De l'archiduc Charles, il reçoit l'assurance que les coupables seront recherchés et punis.

En face de lui, l'armée allemande marqua longtemps le pas ; arrêt attribué au mauvais état de santé de l'archiduc. Réellement, c'est un ordre du Conseil Aulique qui ajourne toute opération, les conseillers de François II ayant l'espoir que le Directoire leur fera, après les défaites de Stockach et de Vaprio, des propositions de paix.

Massena, qui redoute d'être débordé au premier jour vers Coblence, insiste tout particulièrement auprès de Milet-Mureau afin que, sans retard, sa gauche fût renforcée et il demande encore de l'argent nécessaire pour assurer et l'existence de ses troupes et l'achèvement de grands travaux défensifs entrepris le long du Rhin.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

On lui répond que le trésor est vide, que la conscription établie en 1798 n'a pas assuré les contingents que le gouvernement voulait mettre sur pied, que Paris ne fournit plus de volontaires [1], que la garde nationale, autrefois véritable pépinière de combattants, reste affectée, dans les troubles intérieurs, à la police du pays, qu'il doit enfin se contenter de ses propres moyens.

Mais l'heure des tergiversations une fois passée, l'archiduc étant redevenu maître absolu de ses mouvements, il emploie ses corps à refouler de position en position les troupes françaises.

Forcé d'évacuer Zurich, Massena trace sa grande ligne de défense sur les pentes de l'Albis, couvrant ainsi les routes de Lucerne et de Berne, sans jamais interrompre ses communications avec Marescot qui travaille activement à fortifier l'Alsace ; avec Souham, qui a rendu formidable le camp retranché de Bâle ; avec Klein qui défend le poste d'Offenburg ; avec Laroche qui garde la ligne du Rhin entre

1. Pour railler l'impuissance du gouvernement qui demandait sans cesse des volontaires, *Le Juif Errant*, journal politique et littéraire, dirigé par la citoyenne E. Hémery, imprimait dans son n° 87, primidi 11 floréal an VII : — « Partirai-je, ne partirai-je pas ? Voilà ma question et je la laisse résoudre par ceux qui voudront s'en donner le plaisir. Si je pars, que de regrets ! Si je reste, que de descriptions perdues En partant, je cours au champ de la Gloire, je vais admirer l'invincible français, je rends compte de ses merveilleux exploits. D'un côté, j'aperçois une colonne autrichienne à demi vaincue, résistant encore, mais forcée de céder à ces valeureux républicains qui, couverts de sueurs, haletants de fatigue, s'avancent avec intrépidité et dispersent en un moment ces milliers d'hommes. — Mon imagination change le tableau. A travers ce feuillage qui commence à poindre, quelle est cette femme? Sa taille est belle, sa démarche imposante, sa tête superbe. Est-ce Diane ou Pallas ? Non, c'est Vénus ; elle a sa ceinture. Puis-je méconnaître Mme Tal... et cette nymphe qui folâtre avec un essaim d'êtres aériens ? A sa démarche légère, à sa tournure élégante, à ses traits divins, d'autres diraient, c'est Hébé, c'est Flore, c'est Mme Reic... Et je quitterais Paris ?..

Le lendemain, 12 floréal, Mme Tallien, suffisamment désignée, obtenait que le journal fût interdit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Strasbourg et Mannheim ; avec Colaud qui continue à observer la vallée du Necker et Francfort [1].

Ce que Massena avait prévu dès le 10 avril se réalisait : l'archiduc ne met en mouvement, hors de la Suisse, que des détachements renforcés par les paysans insurgés dans le margraviat de Bade, sur la frontière ouest du Wurtemberg et au bord du Main. Ces détachements sont chargés de surprendre les postes français trop isolés ou se gardant mal.

Le 15 mai, à 10 heures du soir, Colaud perd 40 hussards du 3e régiment et 90 chevaux enlevés devant Leinen par des chevau-légers à qui 150 paysans prêtaient leur appui.

De cette surprise, la division de gauche prit une revanche le 30 à 2 heures du matin à Schriesheim, sur la rive droite du Necker, où Darnaud fut chargé de conduire le 3e hussards, des détachements des 8e dragons et 20e chasseurs. Cette cavalerie, devançant et couvrant les manœuvres des 27e et 60e demi-brigades, forçait l'entrée d'un camp autrichien, sabrait 2 bataillons, capturait 138 chevaux et arrêtait, au cours d'une vive poursuite, 2 officiers et 36 hussards, des Szeklers, prisonniers qui, malgré les prières d'un capitaine français à sa troupe, eurent à subir, comme camarades des assassins de Rastatt, les plus mauvais traitements.

De Kehl, le général Klein dirige une colonne contre Gengenbach où se préparait une expédition allemande. Le 10 mai, la cavalerie française expulsait du bourg les hussards de l'Empereur.

Le 13, un gros parti d'Impériaux échouait, la nuit, en voulant occuper Dunderheim, près de Fribourg. Le 23, seconde tentative, malheureuse encore, des

1. Le 5 mai, la 5e division militaire commandée par Laroche avait 5.057 hommes ; 14.857 soldats commandés par Dufour, occupaient les 4 nouveaux départements ; Colaud commandait la division du Bas-Rhin forte de 9.564 soldats. L'artillerie des places avait 2.461 hommes. Reg. 23. Pièce 69. *Arch. Prince d'Essling.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

hussards de Blankenstein et des insurgés de la Souabe contre les retranchements français creusés devant Wilstett.

Ensuite, les deux partis restaient pendant un mois en expectative ; trêve utile à Marescot qui achevait des travaux considérables, utile aux troupes qui devaient se ravitailler, utile à l'artillerie qui avait besoin de réparations, utile à Chappe qui devait prolonger la ligne télégraphique Paris-Strasbourg jusqu'à Huningue [1].

En voulant se consacrer exclusivement à la défense de l'Helvétie, Massena prie Milet-Mureau, décidé à former une armée du Rhin, de placer à sa tête un chef responsable ; même il recommande à l'attention du ministre le général Sainte Suzanne, mais la mauvaise santé de ce général fut la cause qui le porta à décliner ce commandement ; et Léonard Muller en était investi, avec Baragueyd'hilliers comme chef d'état-major.

L'organisation de cette armée était poursuivie par Bernadotte, après le coup d'Etat du 30 prairial, quand les Autrichiens avaient repris l'offensive entre Bâle et Francfort.

Guéri d'une maladie assez grave, Legrand se met de nouveau à la tête des troupes placées en observation devant Offenburg. Le 26 juin, trois colonnes autrichiennes attaquent les trois camps d'Oberkirch, Offenburg et Altenheim ; 10.000 hommes, bien conduits, contraignent les Français à se replier sur leur seconde ligne de défense quand le quartier général, un moment en danger d'être pris, rétrograde de Willstett à Kork. Mais le 4 juillet, Legrand chasse Gôrger

1. « Le 2 juin 1799, la ligne télégraphique est achevée, sous la surveillance de Chappe, entre Strasbourg et Huningue. Les stations se nomment 1, Heinseim ; 2, Benfelden ; 3, Hilzheim ; 4, Mussig ; 5, Elzenheim ; 6, Porschwied ; 7, Sainte-Croix ; 8, Mayenheim ; 9, Plaine devant Mulhausen ; 10, Hauteurs de Brunbach ; 11, Hauteurs de Nidder Neustadt ; 12, Huningue. Le service devait coûter 3.366 francs parmois. » Reg. 27. Pièce 47. *Arch. Prince d'Essling.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Renchen, quand Merveldt venait de promettre aux Allemands de les loger dans Strasbourg le 6 juillet.

A cette date, Legrand, qui dispose de 8.000 fantassins, de 2.000 cavaliers, de 316 artilleurs servant 26 canons, peut repousser dix charges consécutives. Un moment débordé, vers 4 heures du soir, ses tranchées de droite envahies, le lieutenant de Massena engage sa réserve, troupe énergique qui refoula l'ennemi dans un grand enclos; et, aidée d'une cavalerie intrépide, elle mit en déroute les grenadiers et les hussards de l'Empereur. Le corps autrichien, qui avait perdu 997 hommes, effectua sa retraite après 10 heures. La perte des Français dépassait 1100 soldats, morts ou blessés.

Ses calculs déjoués, Merveldt allait chercher un abri derrière les remparts rocheux qui couvrent le premier plan de la Forêt Noire.

Dans l'angle que forme le cours du Rhin entre Rheinfelden et Huningue, les Autrichiens, chargés de garder le pays badois, surveillaient de Lorrach le camp retranché de Bâle. Leurs partis poussaient des pointes hardies ; le 4 août, comme ils voulaient s'établir à Hochtett, pays situé entre Fribourg et Vieux-Brisach, Ménard les attaquait ; avec 2 régiments de cavalerie et 300 grenadiers, il les mettait en déroute.

Muller achève enfin l'organisation des divisions de la nouvelle armée du Rhin. Du 25 au 30 juillet, il inspecte la ligne de défense tirée de Vieux-Brisach à Mayence. La disette dont souffre la troupe, le mauvais état des fortifications le portent à réclamer à Bernadottedes vivres et des crédits, mais inutilement.

Le 7 août, Muller établissait son quartier général à Turkheim. Le 13, il ordonnait le démantèlement de Mannheim d'après l'avis d'une commission militaire. Le 19, il mettait hardiment le ministre de la guerre en demeure de payer l'arriéré de solde dû aux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

27.000 hommes placés sous ses ordres. Le 24, il avertissait les Rhénans que tout individu qui, domicilié sur la rive droite du Rhin, oserait traiter en ennemis les soldats de la République serait fusillé et qu'en outre son village serait brûlé.

Il ouvrait la campagne le 26. Ses trois divisions, ayant passé le Rhin sans coup férir, doivent, pour lever des contributions extraordinaires, se répandre dans les cantons du Necker et de la Hesse. A gauche, Baragueyd'hilliers traverse Heidelberg au pas de course, aborde et bat trois escadrons des Szeklers cantonnés à Neckergemund. Au centre, des bataillons occupent Schwetzingen, en avant et à gauche de Spire. A droite, un corps de blocus manœuvre afin de couper la route reliant Philipsbourg à Bruchsal.

Ney arrivait à l'armée du Rhin, le 27. Ayant une grande réputation militaire, il est chargé de balayer les deux rives du Necker avec quelques centaines d'hommes et de tirer 100.000 florins d'Heilbronn. Entraînant deux bataillons et deux escadrons de hussards, Ney battit complètement les cuirassiers du prince de Nassau, de l'infanterie autrichienne, des insurgés; et, sans peine, il leva un impôt extraordinaire qui fut envoyé à l'état-major.

Baraguey fait aussi la banque pour une armée qui est sans pain et sans souliers. Il dirige vers Francfort les 6.000 hommes de sa division. S'arrêtant aux portes de la Ville impériale, il promet de bombarder cette cité commerciale si le Sénat ne lui envoie pas immédiatement 500.000 francs; un emprunt contracté au nom de la République française. Le Sénat tremble et paie [1].

1. Baraguey avait usé d'un subterfuge pour obtenir la réquisition. Il écrivait le 11 fructidor, de Bockheuheim, aux membres de la Régence : « Le général en chef de l'armée du Rhin est informé qu'au mépris des traités qui lient la ville de Francfort à la République française, il existe dans cette place des magasins pour les troupes autrichiennes et russes. Il aime à croire que ces approvisionnements sont faits à votre insu et sous le voile du commerce par des individus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Sa subsistance une fois assurée, l'armée du Rhin marque le pas. Au lieu de serrer, d'étreindre, d'écraser Philipsbourg, Muller se contente d'établir devant la place un simple investissement [1]. Le 6 septembre, le Rheingrave de Salm, sommé d'ouvrir les portes, répondit en brave soldat et l'assiégeant ne l'inquiéta que par un faible bombardement [2].

Quand l'archiduc Charles sort de la Suisse, c'est pour aller au secours des assiégés. Ayant cédé son camp, devant Zurich, aux Russes de Korsakoff, le

dévoués aux puissances coalisées, mais la connaissance des localités vous donnent tous les moyens de les découvrir dès que vous le voudrez bien...» Des menaces verbales sont jointes à cette lettre. Effrayé, le Sénat consent à prêter, au Directoire, 500.000 livres tournois qui sont versées : en argent comptant 144.000 livres, en lettres de change sur Paris 356.000. (*Arch. d'État de Francfort.* Dossier Révolution, pièce n° 231.)

1. « La place de Philipsbourg est un heptagone distant du Rhin à peu près de 400 à 500 toises (rive droite). La partie de cette place qui fait face au Rhin est couverte par un ouvrage à couronne et cet ouvrage à couronne par un ouvrage à corne qui se prolonge jusqu'au bord du Rhin; il paraît que le but de ces ouvrages a été d'empêcher les approches de la place sur la rive gauche et de maîtriser la navigation de ce fleuve. — La partie du terrain qui est à gauche de la place peut être regardée comme inaccessible à cause des marécages; il y a cependant quelques lunettes dans cette partie qui paraissent plutôt destinées à défendre les approches de la rive gauche que celles de la rive droite. — Le terrain opposé au Rhin et celui à droite de la place en lui faisant face paraissent être les seuls points d'attaque, mais celui de droite me paraît offrir plus d'avantages; il est cependant couvert par une petite rivière appelée la Faltra qui est défendue par des redoutes qu'il faudrait attaquer de vive force avant de commencer une attaque régulière. » (Papiers Marion. *Arch. Guerre.*)

2. Baraguey écrivait de Schwetzingen le 24 fructidor, au ministre de la guerre : « Après une campagne de 17 jours dans laquelle nous nous sommes avancés d'abord environ 10 lieues pendant les 3 premiers jours pour ensuite en rétrograder 6 dans les 2 suivants et ne pas bouger de nos positions pendant le reste du tems ; après avoir inutilement bombardé une ville sans avoir employé aucun effort vigoureux pour utiliser ce moyen violent et destructeur, l'armée se retire à la rive gauche et repassera le Rhin sans combattre les 26 et 27 de ce mois. Un corps autrichien paraît s'avancer sur elle ; s'il a jugé l'armée du Rhin par sa conduite, je doute qu'il lui fasse l'honneur de venir la chercher seulement à forces égales ; au reste, elle ne cherche pas même à le savoir, car elle décampe sans l'attendre. L'inquiétude, l'indécision, la timidité, président à sa direction. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

maréchal allemand se promet bien d'assurer, à partir du 28 août, l'exécution d'un nouveau plan que Pitt a formé : aller à Bruxelles, y joindre les troupes anglo-russes qui débarquaient au Nord-Hollande. A Schaffouse, le prince indique les étapes : Geisingen, Tuttlingen, Rottweil, Freudenstadt. Mais la crainte que derrière lui les Russes ne vinssent à se replier le portait à charger Nauendorf de couvrir la gauche de son corps de bataille. Et il cheminait avec 30.000 hommes, pendant huit jours, au travers des monts et des vallées. Son avant-garde ne débouchait que le 7 septembre sur Hochdorf; lieu où elle put rallier les hussards et les chevau-légers que Ney avait promptement chassés d'Heilbronn.

Prévenu par ses espions que des forces considérables s'avancent contre son armée, Muller ne songea point à arrêter les troupes dont disposait l'archiduc. Les 10 et 11 septembre, ses postes avancés se replient. Il lève le siège de Philipsbourg (k) et porte son aile droite à Mannheim où le 18, 5.200 Français de la division Laroche, attaqués par 22.000 Autrichiens, défendirent longtemps la porte d'Heidelberg. Ralliés plusieurs fois autour de Ney, ils ne se replièrent que pour éviter d'être enveloppés, abandonnant parmi les blessés le général de brigade Vandermatt et l'adjudant-général Lefol.

Un brusque arrêt, qui immobilise le prince Charles sur la rive droite du Rhin, a pour cause la victoire mémorable que Massena avait, les 25 et 26 septembre, remportée à Zurich. Korsakoff est en fuite, Hotze est tué, l'archiduc doit courir se poster près de Constance, y attendre l'arrivée de Souvarow engagé dans le Gothard, avant de rentrer en Suisse.

Une fois encore, la frontière française restait fermée à nos ennemis; belle manœuvre du général Massena qui pouvait tenir sans cesse en haleine l'armée du Danube. Pourtant, que de forces et de volontés s'étaient liguées contre cet homme de guerre : l'ar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

gent de l'Angleterre, les Suisses dissidents, les landgraves des Hesses. On voulait même le rendre responsable des réquisitions exercées pour nourrir des soldats affamés, quand Rutgenheim, qui représentait à Paris le gouvernement du margrave de Bade, écrivait à Talleyrand :

« Le 24 juillet 1799, le général de division Souham qui commande l'aile gauche de l'armée du Danube fit faire une grande reconnaissance dont les effets n'ont pas pu être à beaucoup près aussi funestes aux Autrichiens qu'aux pauvres paysans. Elle se fit en trois divisions. L'aile droite se porta dans le bailliage de Rheinsfelden, pays autrichien, dont, par conséquent, il ne m'appartient pas de rien dire ; mais le centre et l'aile gauche furent dirigés dans le margraviat [1]. Les troupes du centre allèrent dans la vallée de Vies jusqu'à environ 3 lieues dans le pays en mettant en réquisition dans les villages où elles passaient : la volaille, le beurre, les œufs, les poissons, etc. Outre cela, on prit à Brombac 60 mesures, environ 90 pintes d'eau-de-vie, à Steinen, 3 pièces de vin, la pièce contient environ 150 pintes de Paris. A Hollstein, 1 pièce, à Küsingen, 1 pièce, etc. La conduite des troupes de l'aile gauche fut cependant bien pire encore, et ce furent surtout les chasseurs à cheval du 11e régiment qui commirent, en se débandant, les plus grands excès.

A Fannenkirch, ils prirent au sous-intendant la somme de 3 louis qu'ils arrachèrent à ce digne prêtre, en véritables brigands, en lui appuyant le pistolet sur la poitrine. A Holzen, ils volèrent à plusieurs citoyens de l'argent et du linge, surtout des chemises ; entre autres ils prirent au curé de cet endroit une montre d'or et 40 livres en argent.

A Egringen, Hammerstein et Blansingen, ils se conduisirent de même. Un citoyen de Fishingen

1. (*Aff. Étr.* Bade. Reg. 4. Pièces 161 et 162.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

auquel on avait demandé 2 louis ayant fermé sa porte pour se soustraire à leurs violences, un des soldats tira un coup dans la maison dont le propriétaire, se détournant à propos fut quitte pour être blessé à l'oreille.

A Riedlingen ils maltraitèrent le sous-baillif et coupèrent l'oreille à un malade qui y prit les bains. L'aubergiste, pour n'avoir pas sa porte forcée, fut obligé de leur donner 8 louis et le meunier du même endroit 15 louis et du vin à discrétion. L'épouse du receveur des contributions, ayant été rencontrée par eux, sur le grand chemin, fut pillée et le cocher qui la menait fut menacé d'être fusillé parce qu'on n'avait pas trouvé de l'argent sur lui. La sœur de cette femme qui pensa mourir de frayeur, s'étant sauvée dans le moulin du village, y fut cherchée par eux quoique heureusement en vain.

Le curé de Ibertingen fut maltraité comme celui de Fannenkirch et on lui prit, en lui appuyant également un pistolet sur la poitrine, 18 livres en argent et deux chemises.

Le sous-baillif de Mappach n'ayant pas pu trouver sur-le-champ la quantité de paille, de vin et d'eau-de-vie demandée fut emmené en prison à Haltingen, d'où il ne fut relâché que le lendemain. Dans plusieurs endroits, des coups de pistolet furent tirés sur les habitants.

Le 29 juillet, il y eut pour le malheur du pays, encore une reconnaissance pendant laquelle les troupes du centre forcèrent les portes de plusieurs maisons de la petite ville de Schopfheim et commirent plusieurs vols. Entre autres, on vola de l'argent et beaucoup de cuirs à un tanneur et du linge pour la valeur d'un louis à une pauvre blanchisseuse à laquelle on l'avait confié pour le laver. Une autre pauvre femme ayant vendu des fraises à Bâle, en avait eu 4 florins ou 9 livres avec lesquels elle retournait chez elle. Eh bien, on n'eut pas de honte de lui voler cette petite

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

somme sur le grand chemin. Dans le village de Hangenberg on cassa les vitres d'une maison et y vola des mouchoirs et autres effets pour la valeur de 60 livres.

Les mêmes scènes se répétèrent aussi vers l'aile gauche, surtout par les chasseurs à cheval du 11e régiment, car dans plusieurs endroits les soldats donnèrent aux habitants des coups de sabre et volèrent de l'argent, des chemises, même du linge en pièce. Pour entrer seulement en quelques détails, il fut volé la somme de 10 louis à Auggen, 150 aunes de toile de la valeur de 200 livres au moins à un paysan de Hammerstein, 30 livres au même curé de Fannenkirch maltraité déjà à la suite de la première reconnaissance, etc. Quelques soldats se permirent même la menace de brûler les villes et les maisons, ce qui en effet est la seule chose qui manque encore pour rendre le tableau complet. A Ibertingen, deux chasseurs faisant partie de la sauvegarde donnée au village, enfermèrent un vieillard dans la cuisine de sa maison et l'obligèrent à leur donner 2 louis en le menaçant de le fusiller. Dans quelques autres endroits, un soi-disant commissaire fit verbalement des réquisitions de fourrage ou promit des sauvegardes selon que l'un ou l'autre langage lui parut plus propre pour faire de l'argent... »

Bernadotte ne veut-il pas incriminer Massena de ces réquisitions brutalement faites, qu'il n'a point commandées, lorsque, à Bâle, l'autorité civile fait entendre, non sans raison parfois, des plaintes[1].

1. Schmid, le préfet, se plaint au chef de bataillon Pralon, commandant la place, le 26 floréal : « En entrant ce soir en ville par la porte de Richen, je vis courir à franc-étrier un dragon (si je ne me trompe) du 14e régiment, par le parc et aussitôt quelques citoyens furent se plaindre auprès de moi de ce que ledit militaire parcourait ainsi les rues à plusieurs reprises. Lorsque j'avais atteint le dragon je m'en suis apperçu qu'il était enyvré au plus haut dégrés, lui ordonnant d'aller plus doucement, il me répondit qu'il se fouttait de moi et voulus s'emporter ; je me suis donc saisi de la bride et l'ayant conduit au corps

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Partout, l'hostilité des Rhénans augmente, à l'excitation de l'Autriche et sur les encouragements réitérés du roi de Prusse.

Frédéric-Guillaume III jugeait, les Français ayant été vaincus en Italie, expulsés de la Souabe et se trouvant menacés en Suisse, puis tenus en échec au Nord-Hollande, qu'il devait intervenir en faveur des alliés, préparer ainsi l'annexion de quelques provinces. Voilà pourquoi il échelonnait, le 25 septembre, de Wesel à Emmerich, un corps de 18.320 hommes ; troupe placée sous le commandement de Schaden. Ce prince ne voulait, disait-il, que garantir la neutralité de ses États ; mais Schaden avait reçu l'ordre de joindre, au premier signal qu'on lui donnerait, ou le duc d'York ou l'archiduc Charles.

Au général Ney, qui avait remplacé Muller, le Directoire répétait l'ordre, quand Bernadotte annonçait que la patrie était en danger, de combattre les Prussiens s'ils osaient se montrer agressifs [1]. Mais

de garde j'ordonnai au commandant du poste de le faire arrêter et descendre de son cheval, ce qui ne s'est effectué qu'avec beaucoup de peine et non sans que le dragon menaçait de tirer son sabre. »

Les exigences que montraient les officiers, pour l'approvisionnement de leur table, étaient vivement critiquées. Le général Lacour avait dépensé chez le citoyen Halter aubergiste à Augt près Bâle, du 2 au 17 prairial an 7 : « Pour 71 repas ordinaires à la table du général, à 36 batz chacun, 127 livres 16 sols ; 46 et demi pots de vin vieux, 69 l. 15 ; un grand repas de 13 personnes, 75 livres ; 14 pots de vin vieux, 21 livres ; 12 bouteilles bourgogne, 3 bouteilles de champagne, 40 l. 10 ; caffé, liqueurs de cerise, 6 l. 15 ; 2 kilos de sucre pour le punsch, 51.02 ; 82 repas de domestique, 73 l. 16 ; 15 pots de vin 18 liv. 16 et demi de vin, 14 l. 17 ; le déjeuner du général et pain pour les domestiques 11 l. 05 ; un demi-sac d'avoine, 6 l. 15. Total : Livres 470, 11 sols. A déduire, pour 2 veaux, 1 mouton, 1 saumon, 7 paires pigeonneaux, 1 poule et 1 oie (denrées réquisitionnées) 96 livres. Reste dû en tout : 15 louis, 14 livres, 11 sols de France ou 374 livres 11 sols. (*Arch. d'État de Bâle.* Registre 3.)

1. Bernadotte à Muller. « Le roi de Prusse fait avancer ses troupes vers le Rhin sous prétexte de garantir la sécurité de ses provinces rhénanes. Le général en chef de l'armée du Rhin les traitera en ennemies si elles s'avancent sur le territoire occupé par les Français. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la victoire de Zurich amenait bientôt le roi de Prusse à reprendre son rôle passif de neutre.

Les Allemands éprouvèrent une indicible stupeur en apprenant que Korsakoff et Souvarow avaient éprouvé des défaites; que les Français allaient pouvoir rentrer chez eux, en vainqueurs; que les provinces germaniques seraient peut-être entièrement ruinées par une armée qui n'avait ni argent ni subsistances à sa disposition.

Par exemple, le grave échec qu'éprouvait la coalition était bruyamment fêté sur la rive gauche du Rhin, sauf à Coblence. Commandant de cette place, Leval ne voulait point qu'on acclamât le nom de Massena ; et il traitait les manifestants en fauteurs de troubles[1].

Ney reprit Mannheim le 17 octobre ; il recommença l'investissement de Philipsbourg et dut, le 3 novembre, replier ses troupes devant les corps du prince de Schwarzenberg (1).

Cédant à des influences politiques, le Directoire avait donné, le 25 septembre, l'important commandement des lignes du Rhin au général Lecourbe qui partait de Seedorf, en Helvétie, le 3 octobre. Arrivé le 9 à Strasbourg, en voyant l'état misérable des troupes, éprouvant la crainte de ne pouvoir remplir

1. Le général Leval ayant interdit à Coblence les manifestations de joie, en vendémiaire an 8, au sujet de la victoire de Zurich, des citoyens écrivent à Lakanal, commissaire du gouvernement français : « 14 vendémiaire. — Est-ce vérité ? Serait-ce un songe, tromperie de nos sens ? Les principes de la Russie ont-ils été transférés sur les bords du Rhin avec ses cohortes ? Un général républicain ose outrager les républicains dans un ukase digne de Caligula et de Paul... — Les braves de Massena avaient battu l'ennemi. Nous célébrâmes sa victoire avec éclat, les adversaires de nos principes avec douleur. Les cris de : Vive la République ! se firent entendre de nos lèvres. — La malédiction domina dans le cœur de nos ennemis, mais aussi ces cris chéris sont devenus incendiaires dès qu'ils sont poussés par nos lèvres. — La couronne civique est donc la récompense de l'apathie, le fouet celle de l'enthousiasme. Et l'éclat de notre joie sur les victoires de Massena serait un titre de punition dans un éclat de la haine que porte Leval aux républicains. » (*Arch. d'Etat de Coblence*. Gouvernement des pays conquis. Registre 821.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

toutes les instructions du gouvernement, Lecourbe offrit sa démission. Elle fut refusée. Contraint à marcher, le divisionnaire exerça, dès le 24 octobre, dans Mannheim, les charges du commandement.

Pessimiste, il se plaignit qu'on le laissât sans moyens assurés de remporter une victoire ; il se plut à censurer Massena, son ancien chef ; il fatigua ses lieutenants en faisant succéder chaque jour un plan d'offensive à un autre plan d'offensive.

Le 31 octobre, il pousse Ney vers la Forêt Noire. Il suit une armée qui s'avance au long des routes déjà parcourues, sans manquer, comme ses devanciers, d'aller assiéger Philipsbourg.

Le 9 novembre, l'armée du Rhin bat en retraite. Le 16, nouvelle expédition, nouveau blocus de Philipsbourg. Le 2 décembre, on se replie devant Staray. Subitement, les belligérants cessent le feu, discutent les articles d'un armistice que l'archiduc Charles refusa de ratifier [m]. Quand le prince veut continuer les hostilités, la ferme attitude des républicains, ayant leurs bataillons massés sur la rive gauche du Rhin, le force à s'arrêter.

Les derniers engagements de la campagne eurent lieu les 12 et 13 décembre, non loin de Carlsruhe, entre des partis d'éclaireurs.

Moreau, bon auxiliaire de Bonaparte au 18 Brumaire, remplace Lecourbe. Sa nomination est annoncée le 15 novembre. Le 15 décembre, ce valeureux officier échelonnait les troupes de l'armée du Rhin, en Suisse, sur le territoire de la 5e division militaire et à travers les nouveaux départements.

Le grand besoin de repos et les nécessités d'une réorganisation portent aussi les Autrichiens à prendre leurs quartiers d'hiver. Ils vont chercher l'abri des hautes murailles de la Forêt Noire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

BRUNE

(Collection du Prince d'Essling.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

BRUNE EN HOLLANDE

CHAPITRE I

LES PAYS-BAS ET LA FRANCE

Histoire politique de la Hollande. — Nomination d'un stathouder. — Intrigues de l'Autriche. — Une armée prussienne fait la loi à La Haye. — Travaux des partisans et des ennemis de la Révolution française. — L'alliance anglaise est formée. — Échecs éprouvés par les alliés. — Guillaume V se trouve contraint de quitter son pays. — Établissement d'un gouvernement libéral. — Clauses du traité conclu en 1795. — Réflexions d'un patriote hollandais. — Intrigues des Orangistes. — Capture du Wandelaer.

Grande puissance maritime, longtemps rivale de l'Angleterre, la Hollande suivit, durant des siècles, dans l'Europe monarchique, les lois d'une République et son histoire se trouve liée à des événements qui intéressent tout particulièrement notre pays.

Sans entrer dans des détails trop complexes, nous devons mentionner pourtant que sa première organisation politique date du xv[e] siècle. De dix-sept fiefs gouvernés par des barons, un apanage fut formé au bénéfice de Marie de Bourgogne; princesse qui allait entrer dans la maison d'Autriche. Et l'ordre de succession en transmit, naturellement, la possession, comme terre impériale, à Philippe le Beau, à Charles-Quint puis à Philippe II, roi sanguinaire, qui

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

voulant contraindre ses sujets du Nord à accepter les plus passives obéissances, chargeait le duc d'Albe de les soumettre ou de les détruire lorsqu'ils réclamaient l'octroi d'une charte assurant le respect des personnes et des propriétés.

Les Bataves n'évitèrent et les bûchers que se préparait à dresser chez eux le pouvoir de l'Inquisition et le joug de la dure domination espagnole qu'en fondant, le 29 janvier 1579, dans l'assemblée d'Utrecht, la République des Pays-Bas. Et les sept provinces prenant une telle initiative : Gueldre, Hollande, Utrecht, Frise, Over-Yssel et Groningue confièrent à Guillaume, le premier stathouder, la charge d'assurer leur défense et d'organiser au plus vite leur administration.

Épiques et ravageuses, les guerres qu'eurent à soutenir les patriotes contre Philippe II et contre Philippe III durèrent longtemps. La paix enfin signée en 1648, son autonomie conquise, grâce à l'appui que lui avait prêté Richelieu, le peuple batave montra, imitant les citoyens de Venise, cette initiative en affaires qui rend, en peu d'années, une nation riche et puissante.

Alliés successivement aux cabinets de Versailles et de Saint-James, si les Hollandais purent, dans les guerres des successions d'Espagne et d'Autriche, enregistrer des victoires diplomatiques et militaires, ils eurent aussi à marquer des défaites. Et ce peuple, versatile, abolit plusieurs fois, dans la paix, le stathoudérat, pour le rétablir seulement lors des grandes crises nationales.

En voisine ambitieuse, l'Autriche eut la convoitise de leur territoire, et, pour réaliser plus sûrement ses projets, l'empereur d'Allemagne exigea, en 1781, le démantèlement des forts dits de Barrières; étrange prétention qui, pourtant, n'amena point la guerre. Mais, dès ce moment, conscients du danger qui menaçait leur indépendance, les Hollandais firent deman-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

der protection à la France et Guillaume V, leur stathouder, obtenait, en 1785, le bénéfice d'un traité d'alliance dont Louis XVI ne devait pas remplir toutes les clauses.

Deux ans plus tard, l'autoritarisme qu'affichait Guillaume V révoltait un peuple qui ne voulait plus souffrir aucune atteinte à ses libertés, du moins à l'intérieur. Quelques abus de pouvoir commis; des réclamations purement administratives déférées à la justice comme des crimes de lèse-majesté; le dédain qu'une cour hautaine affichait envers les représentants de la Nation : telles furent les fautes du stathouder, prince que les États-Généraux se virent contraints d'exiler en pays de Groningue.

Ses ressentiments portèrent Guillaume à prendre le parti de gouverner en dictateur, avec l'appui des baïonnettes étrangères. Son secrétaire emporta à Berlin des projets réalisables. Prié d'intervenir, Frédéric-Guillaume II accusa le peuple hollandais d'avoir insulté sa sœur, Frédérique-Sophie, femme du stathouder; et pour venger un prétendu outrage, le neveu du grand Frédéric envoyait, à la tête de 20.000 hommes, le duc de Brunswick « mettre à la raison les marchands et les rustres du pays mouillé ».

Insuffisamment armée pour pouvoir résister avec succès au choc de ces troupes, la Hollande appelait les Français à son secours. Son appel causa à Versailles un moment d'émotion. On y parla même de venger la défaite éprouvée à Rosbach; propos de courtisan, car l'armée de secours s'arrêtait à Givet, M. de Vergenne se montrant résolu à éviter toute conflagration.

L'armée prussienne, qui n'avait fait que marquer le pas quand son roi craignait les effets d'une rupture avec la France, reprit bientôt l'offensive. Rapidement, elle brisa les résistances; elle ravagea le pays; elle entra dans La Haye le 10 octobre 1787. Et moyennant contribution, Frédéric-Guillaume II rendit au stathouder son ancienne autorité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Louis XVI ayant abandonné ses alliés, ceux-ci, se trouvant dégagés de toutes obligations envers un monarque qui ne possédait plus, il est vrai, de grandes influences dans son royaume, acceptèrent facilement un changement de politique extérieure; ce fut l'entente anglaise qui vint affermir encore les pouvoirs du stathouder.

Mais les événements qui enfiévraient la France en 1789 incitèrent tous les hommes soupirant après l'établissement, dans une République, du régime libéral, à espérer que, au premier jour, l'émancipation du peuple serait enfin proclamée et assurée en Hollande. Combien, parmi les citoyens désabusés en 1787, tournaient parfois les yeux vers Paris, lisaient avec passion les discours enflammés que prononçaient Mirabeau et Danton.

Trois princes ayant déclaré haine mortelle, non aux Français, mais à la Révolution française, Guillaume V s'empressait d'offrir son concours à la coalition des rois et sous sa férule les États de Hollande durent armer plusieurs régiments; troupes qui renforcèrent les contingents anglais et autrichiens chargés d'opérer en Belgique; même, les deux fils du stathouder prirent part aux manœuvres dirigées contre l'armée de Dumouriez.

Au lendemain de Fleurus, les troupes anglo-bataves ne purent, quand Pichegru s'avançait à grands pas vers le Nord, couvrir la frontière hollandaise, aux vives alarmes du stathouder.

Ce prince, qui avait signé à La Haye, le 19 avril 1794, un traité que lui présentait Malmesbury, devait aider la Prusse à fournir au roi d'Angleterre un contingent de 62.000 hommes qui recevraient une solde élevée. Forcé par les États-Généraux d'envoyer à Paris, le 16 décembre, les diplomates Brauten et Rapelaer pour obtenir un traité d'amitié, le stathouder faisait demander, d'autre part, des secours à Londres; et il les obtint, après que le banquier Hope, d'Amsterdam,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

eût couvert un emprunt de 24 millions de livres sterling au profit de la coalition.

Déjà, au point de vue politique, les Bataves avaient accompli une grande évolution. Sur l'état des esprits, Blaw, un libéral de Leyde, nous fournit des renseignements aussi précis que circonstanciés :

« On peut affirmer en toute assurance qu'il n'y a aucun pays où depuis le commencement de la Révolution française, le gouvernement en ait plus appréhendé les suites que dans la République de Hollande et où les patriotes en aient au contraire plus sincèrement désiré l'heureuse réussite [1]. Il est facile d'en savoir les motifs. De tous temps, les patriotes ont regardé la nation française comme leur unique et naturelle alliée et ce n'est que dans le succès de la Révolution qu'ils ont trouvé l'unique moyen pour eux d'être soulagés du joug de la maison d'Orange, de l'oppression de leurs régents qui sont tous aristocrates, ainsi que des violences de la nation anglaise qui cherche à ruiner leur commerce, à tout attirer à elle et à envahir toutes leurs possessions, tant orientales qu'occidentales.

Les patriotes sont convaincus qu'à défaut du renversement total du gouvernement actuel, leur bonheur ne sera jamais établi sur des bases solides. Éclairés par les faits de la Révolution française, instruits par l'expérience des événements, ils ont reconnu que la durée d'un gouvernement n'est à chercher et ne peut se trouver que dans la reconnaissance de cette grande vérité : l'existence unique de la souveraineté dans le peuple après que la Constitution serait fondée invariablement sur les Droits éternels de l'homme, la liberté, l'égalité et la fraternité communes.

Ces patriotes croient que s'ils sont assez heureux pour contracter des engagements formels avec la

1. *Précis sur les sentiments des vrais patriotes hollandais, ainsi que sur leurs opérations préparatoires.* Rédigé en septembre 1794. (*Aff. Etr.* Hollande. Registre 22. Supp., pages 161 à 164.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

République française, l'objet à atteindre par les deux nations solidairement liées devra être : l'humiliation de l'Angleterre qu'il faudra forcer à restituer toutes les colonies françaises dont elle a pu s'emparer, à consentir à l'annulation de traités onéreux ou préjudiciables aux Gallo-Bataves, à rapporter le fameux décret ou acte de navigation de Cromwel, c'est-à-dire à reconnaître l'égalité complète de toutes les puissances maritimes sur les mers.

Les patriotes pensent qu'en associant leur sort au sort de la nation française, tous les sacrifices à faire, de quelque nature qu'ils soient, pour parvenir au grand but, ne doivent point leur coûter et que quiconque oserait parler de paix avant d'avoir atteint ce but doit être considéré comme ennemi et traître envers la Patrie et puni.

Voilà quels sont les sentiments des patriotes hollandais, du moins de la plus grande partie d'entre eux, car on trouve aussi dans ce pays, comme ailleurs, des esprits étroits, des égoïstes et des hommes aux calculs intéressés, voulant faire tourner la Révolution à leur profit et se soustraire par d'habiles manœuvres aux grands sacrifices qu'elle peut exiger.

Le territoire de la République de Hollande s'étant trouvé entouré des armées de la coalition, il a été impossible aux patriotes de se lever en foule et de faire justice de leurs oppresseurs. Actuellement, ils se trouvent dans la même situation et tout soulèvement n'aboutirait qu'à un massacre inutile ; ils ne peuvent donc que travailler en secret à préparer leur émancipation. Voilà pourquoi ils tournent sans cesse leurs regards vers le gouvernement français ; voilà pourquoi ils font des vœux pour les succès de l'armée républicaine; voilà pourquoi ils attendent avec impatience des libérateurs.

Il est possible que parmi les hommes qui à différentes reprises ont sollicité l'attention ou la protection du gouvernement français, il se puisse trouver

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

quelques intrigants; les patriotes hollandais le croient même ; mais en retour, on peut dire que parmi les chefs du gouvernement français il s'est trouvé des ignorants et des traîtres qui n'ont pas voulu ou bien qui ont feint ne pas vouloir apprécier l'intérêt supérieur qu'a la République française d'assurer les destinées de la République de Hollande.

On peut affirmer que les patriotes hollandais sont d'avis que sans l'intime union des deux pays, la liberté française sera souvent exposée à des convulsions, que la force de nos ennemis communs ne sera jamais détruite ou suffisamment diminuée, qu'il en résultera une source intarissable de menées et d'intrigues sur le continent ; qu'enfin, sans cette alliance, la nation anglaise ne sera jamais assez promptement réduite à cet état d'humiliation si nécessaire que ce peuple orgueilleux soit forcé de renoncer pour toujours à son despotisme sur mer.

Ces raisons amènent à concevoir plus rationnellement combien les patriotes hollandais marquèrent de dépit lorsque, en 1793, après la retraite de Dumouriez, on leur rapporta que Robespierre avait, au club des Jacobins, dépeint des citoyens aimant par dessus tout la France comme un peuple grossier, lâche, égoïste et indigne de jouir des bienfaits que procure la liberté. Ces propos, aussi injustes que faux, dénotaient-ils l'ignorance de Robespierre ou sa mauvaise foi ? En tout cas ils avaient, chez les patriotes hollandais, un douloureux retentissement ; et ces hommes ne voyaient pas sans regret grandir les pouvoirs de leur détracteur.

Il n'est donc pas étonnant que la retraite de Dumouriez et les suites fâcheuses qui en ont résulté pour la République française aient causé une si grande impression sur l'esprit des bons citoyens hollandais. Il ne fallait pas moins que la chute de la faction Brissotine pour relever entièrement leur courage et leurs espérances, instruits qu'ils étaient, mais long-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

temps avant cette chute, par les rapports qu'entretenaient leurs agents avec les chefs de cette faction que Brissot et tout son parti n'attachaient aucun prix à l'alliance des Républiques française et de Hollande.

La campagne de 1793 étant terminée, les patriotes hollandais, tenaces et résolus, se sont remis à l'œuvre avec une nouvelle vigueur. Jusqu'alors, ils n'avaient cependant pas interrompu et d'animer toujours leurs concitoyens et de les flatter, en secret, de l'espoir que le jour de la délivrance viendrait bientôt. A vrai dire, les chefs des patriotes n'avaient pu, en raison du danger imminent dont ils étaient toujours menacés, mettre en activité leurs partisans dans l'intérieur du pays. C'eût été s'offrir en victimes aux soldats qu'entretenait la maison d'Orange et provoquer des répressions pouvant atteindre des innocents.

Pour travailler avec méthode à augmenter leur autorité et à grossir leur nombre, ils se formèrent en deux comités, le premier s'est chargé de toute la correspondance à entretenir avec le gouvernement français, à rédiger les mémoires pouvant servir à l'éclaircissement des affaires, à fournir l'indication des moyens qu'on peut avoir déjà en main et dont l'on pourra disposer plus tard pour agir utilement et vigoureusement ; quant au second comité, il fut chargé de sonder l'esprit public, d'ébranler la foi de quelques orangistes dissidents, d'éclairer la nation au moyen de publications, de contrarier partout l'administration actuelle du gouvernement, enfin de préparer le peuple au grand acte d'une révolution dont l'occasion pouvait naître au premier jour.

D'abord, le premier comité établit sa première correspondance avec le citoyen Daendels, bon Hollandais et patriote éprouvé, servant comme général à l'armée du Nord. A sa demande, il a délégué un agent à Lille pour conférer verbalement tant avec les généraux qu'avec les représentants de la Convention aux armées. Ces conférences ont eu lieu à la fin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de l'année 1793 et au commencement de 1794. Aux représentants et aux généraux, les patriotes ont fait remettre un mémoire très long et bien détaillé dans lequel on a montré, autant que possible, quelles étaient les aspirations de la nation hollandaise. On y a démontré la nécessité, pour la République française, de ne pas perdre de vue celle des Pays-Bas. On y a posé pour base d'entente que la République française doit conquérir celle de Hollande puisque cette dernière est dans l'impossibilité de se libérer au moyen d'une insurrection. On a même avancé qu'une incorporation complète de la République hollandaise avec la République française pouvait être le seul gage de la liberté solide et durable des deux nations ; que par cette heureuse réunion, la maison d'Orange serait contrainte de renoncer à ses dignités usurpées, à sa fortune scandaleuse ; que cette réunion accomplie, on posséderait les moyens d'humilier la nation anglaise. On a démontré, en outre, que de l'alliance sortirait une prospérité qu'il faut attendre de la renaissance du commerce ; que c'est même dans cette renaissance seule que la navigation hollandaise pouvait acquérir la force nécessaire pour se relever de son total délabrement en même temps que la France y puiserait des ressources continuelles et intarissables pour coopérer à sa fécondité. On a même indiqué quelle était présentement la puissance de la République hollandaise ; en vérité, elle ne dispose que de quelques possessions territoriales peu étendues, d'une somme d'argent qui n'excède pas 24 millions de florins, non compris l'or ou l'argent ouvragé ; de marchandises coloniales qui composent un trésor énorme et au-dessus de tout calcul ou estimation ; de créances à la charge de puissances étrangères dont la somme totale est également immense et difficile à apprécier. Il y était rendu compte des dettes de l'État aussi rigoureusement qu'on peut le calculer, des forces de l'armée, de la marine, des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

colonies, des moyens employés pour assurer la défense publique. Enfin, une pièce ajoutée donnait la situation exacte de la province de Zélande, de ses moyens de défense, de la manière de l'attaquer et de s'en emparer.

Voilà l'œuvre du premier comité. A quoi ont abouti ses efforts? Son agent, délégué à Lille, a été reçu et renvoyé de la manière la plus gracieuse; il a obtenu la promesse que son rapport serait envoyé au comité de Salut public. On ignore si cela a été fait; mais ce que l'on sait, c'est que de la part du comité de Salut public nos patriotes n'ont reçu ni assurances positives, ni même des preuves ou assurances quelconques qu'une satisfaction avait été éprouvée à la lecture du rapport précité.

Justement alarmés, craignant de voir augmenter le poids de leurs chaînes, les patriotes hollandais ont osé écrire directement à Robespierre, lui faisant remettre leurs billets par courriers; ses réponses ont toujours été faibles, insignifiantes. L'un d'eux écrit à son correspondant à Paris, le chargeant de donner lecture de sa communication à Robespierre lui-même et d'après la confidence du correspondant l'on est contraint de regarder Robespierre comme un ignorant ou comme un traître. — S'occuperait-il, demande le républicain, incessamment, des affaires de Hollande? — Levant les épaules, après avoir ricané, il dit : — *Quand nous tiendrons la Belgique, nous verrons ce que nous ferons...*

Donc, la chute de Robespierre a ranimé les espérances des patriotes hollandais. Depuis quatre mois quelques hommes considéraient cet homme comme félon. Un ministre batave, aussi distingué par ses talents que par son mérite personnel disait à cette époque à une dame qui partageait nos espérances : « Vos compatriotes mettent leur confiance en Robespierre; mais il les trompera. » Il avait raison.

Le second comité a pu établir dans toutes les vil-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les où il a été possible de le faire, des clubs de 4 à 5 personnes pour régler et établir une très active correspondance et propagande ; il y en a maintenant à Dort, Haarlem, Leyden, Amsterdam, Gouda, Rotterdam, Alkmaar, Hoorn, La Haye, Utrecht, Lamersfort, Zwol, Groningue. Et ces clubs primitifs en ont établi d'autres sous le titre de « Soirées de Lectures. » A Utrecht, les membres de cette société montent de 700 à 800 membres. La Régence a rendu un décret contre ces rassemblements, qui ordonne leur dislocation, ce qui ne les empêche pas de continuer leurs assemblées, sans que le pouvoir ose prendre des mesures rigoureuses. Dans Amsterdam, les membres montent à 3.000 ou 4.000; Leyden, 300 à 400; de même à Haarlem et dans les autres villes, en proportion.

On répand journellement des brochures qui tendent à dévoiler autant les forfaits du gouvernement qu'à éclairer le peuple sur les principes de la Révolution française. Ces brochures causent une grande sensation et alarment la Régence ; elles ont surtout une grande influence pour faire échouer les emprunts que le gouvernement voudrait contracter, ce qui amène une pénurie de fonds dans les caisses de l'État, si bien que dans peu de temps on n'y trouvera plus un sol.

On peut compter absolument sur l'activité de ces membres des Sociétés de Lectures ; ils sont en état et ils le seront toujours de former l'esprit public et de donner du nerf au nouveau gouvernement que nous souhaitons d'avoir.

En raison des sentiments qui animent les patriotes hollandais et sur lesquels on ose affirmer qu'on peu solidement et franchement compter, il reste clairement démontré : Qu'ils sont entièrement dévoués aux opinions et aux sentiments des Français ; qu'en conséquence il n'y a pas la moindre opposition à redouter de leur part, mais qu'ils aideront de toutes leurs forces à propager et à défendre ces sentiments

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et qu'au besoin ils emploieront la violence. Qu'ils envisagent la continuation de la guerre avec l'Angleterre comme le seul et grand moyen d'affermir et de consolider leur révolution et d'assurer le bonheur des deux Républiques. Que bien loin de vouloir contrecarrer les réquisitions si nécessaires pour fournir les subsistances des flottes et des armées, ils les encourageront et s'emploieront même à donner main-forte pour l'exécution des lois remplissant cet objet. Que d'après les mêmes principes ils ne discréditeront en rien l'introduction des assignats, à la condition que cette mesure nécessaire ne soit pas remplie avec une trop grande précipitation, ni en masse absorbante.

Que dans la Hollande même et dans son intérieur, on ne doit pas, à Paris, espérer ni attendre d'insurrection ouverte, tant en raison de la situation où se trouvent les patriotes que par l'extrême péril où se trouveraient les mêmes hommes conduits à une perte aussi certaine qu'irréparable tant que la prépondérance des Français ne sera pas si évidente et visible pour tous qu'il n'existe d'imprudence à se mettre à l'œuvre avec la ferme assurance, cette fois, de n'être pas abandonnés.... »

Blaw demande une intervention. Elle se produit pendant l'hiver de 1794-1795. Les Hollandais eurent alors un spectacle étrange, unique dans les annales de l'Histoire. Ils virent la cavalerie républicaine franchir, sur la glace, le Waal et le Lek, déjouant toutes les manœuvres défensives tentées par les Autrichiens d'Alvinzy, les Anglais d'Abercromby, les Hanovriens du prince d'Orange et osant aller capturer, dans les glaces, près du Texel, la flotte batave dont es équipages restaient fidèles à Guillaume V.

Sa puissance réduite, craignant de subir les fureurs des exaltés, le stathouder se hâta de quitter sa capitale. Loin d'abdiquer et de renoncer pour ses enfants au gouvernement des Pays-Bas, ainsi qu'on le publia,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

il fit cette déclaration au pouvoir législatif : « Que ne voulant pas être un obstacle à la paix, il se décidait à s'éloigner avec sa famille pour quelque temps du territoire des Etats et qu'il espérait que les Etats approuveraient cette démarche. » Même au conseiller Spiegel qui l'assistait, il s'ouvrit du projet de repartir d'Angleterre dès que la paix serait signée et d'aller en Zélande.

Le dimanche 18 janvier 1795, Guillaume V s'embarquait avec ses deux fils sur un bateau de pêche qui devait le conduire à Yarmouth ; de cette ville, il se rendit à Londres pour habiter Hampton-Court et suivre, à distance, les événements d'une révolution dans sa patrie.

En Hollande, Peter Paulus présidait le gouvernement libéral. Le parti de Blaw traitait les Français en amis, non en vainqueurs ; moyen habile, qui servit à éluder, d'abord, toute demande ayant trait à des indemnités dues. Joubert, représentant aux armées, dévoilait cette manœuvre le 27 avril [1]. Et quelques jours plus tard, Sieyès et Rewbel, les délégués du Comité de Salut public, imposaient aux plénipotentiaires bataves : Paulus, Lestevenon, Mathias Pons et Huber d'assez dures conditions qui furent acceptées, après quatre conférences, le 16 mai, sous forme d'arrangement définitif.

Il était stipulé : « Que la République française reconnaissait la République des Provinces-Unies libre et indépendante ;

1. Joubert écrivait le 7 floréal à Delacroix : « Les Hollandais ont cru généralement ou plutôt ils ont feint de croire que les dispositions fraternelles et amicales que nous avons manifestées en entrant chez eux, que la garantie donnée à leur indépendance politique étaient, de notre part, une sorte de renonciation aux droits de la victoire ; ils ont cherché à propager l'opinion que les troupes françaises établies dans les Provinces-Unies par la force des armes n'y étaient que comme auxiliaires, que les représentants du peuple français ne devaient, en quelque sorte, être considérés que comme des ambassadeurs de la République auprès de celle des Provinces-Unies. Il y a de leur part erreur ou mauvaise foi. » (*Aff. Étr. Hollande. Supp.* 22. Pièce 133.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Qu'il y aurait alliance offensive et défensive, entre les deux nations, jusqu'à la fin de la guerre ;

Qu'aucune puissance ne pourrait, sans avoir obtenu le consentement de l'autre, conclure la paix avec l'Angleterre ;

Que la Hollande fournirait à la France douze vaisseaux de ligne et dix-huit frégates ; que ses forces de mer et de terre, à doubler au besoin, seraient placées sous la direction d'officiers français ;

Que la navigation du Rhin, de la Meuse, de l'Escaut, du Hondt et de toutes leurs branches jusqu'à la mer, serait libre aux deux nations ;

Que la République française recevrait en indemnité : la Flandre hollandaise, Maestricht, Venloo et leurs dépendances et le droit de mettre garnison à Flessingue.

De plus, le gouvernement français, qui abandonnait à celui de Hollande tous les biens de la maison d'Orange, car le stathoudérat était aboli, devait recevoir 100 millions de florins : 50 millions en juin 1795 ; et les autres du 1er juillet 1795 au 10 février 1796, partie en numéraire, partie en lettres de crédit.

A peine le texte du traité fut-il connu qu'une lettre adressée aux gouvernements français et hollandais en faisait cette critique :

« Le traité, au premier coup d'œil, présente un caractère de violence faite à la République vaincue par la République victorieuse. Il n'offre, en effet, que des sacrifices cruels pour la première et des avantages précieux pour la seconde. Le Sénat de Rome, disposant à son gré des couronnes et des États des rois vaincus ne leur imposait pas des conditions plus humiliantes et plus arbitraires en les faisant remonter sur les trônes du haut desquels les généraux romains les avaient précipités. Les princes étaient alors les tributaires et les sujets couronnés de la République romaine bien plus qu'ils n'en étaient les alliés. Rome était presque toujours assez puissante pour tenir ces

Digitized by Google Official Form UNIVERSITY OF WISCONSIN

princes vaincus dans la dépendance et pour les châtier s'ils avaient l'imprudence de vouloir secouer le joug. La France est-elle aussi redoutable et sa domination est-elle aussi solidement établie ? [1].

Tous les articles du traité stipulent un avantage réel en faveur de la République française ; il est malheureux, sans doute, que la plupart de ces avantages ne soient pas aussi faciles à recueillir qu'il était facile aux représentants français de les stipuler. Il n'y a pas un seul dédommagement, pas une seule compensation pour la République des Provinces-Unies.

Quel fond peut-on faire sur la durée d'un traité et que peut-on penser de la bonne foi des parties contractantes lorsque l'on ne voit, pour l'une d'elles, que des articles lucratifs, favorables et glorieux et pour l'autre qu'une lésion énorme, que des humiliations, enfin une ruine certaine ? Est-ce ainsi qu'on se fait des alliés qui, dans l'occasion, soient en état de fournir des secours efficaces ? »

Le principal argument du critique portait sur la protestation probable du roi de Prusse, au sujet de l'exécution de l'article 14 qui stipulait : « l'abandon à la République batave de tous les biens, immeubles de la maison d'Orange, ceux même des meubles et effets mobiliers dont la République française ne jugera pas à propos de disposer. » Il ajoutait : « Le roi de Prusse, en 1787, n'avait à venger que l'ambition démesurée de la princesse d'Orange, sa sœur. Cette femme, vraie despote, supposa avoir été insultée par un bataillon de patriotes lorsqu'elle passait de Nimègue à La Haye, pour y appuyer de tout son crédit une révolte de la populace en faveur du prince d'Orange contre l'autorité souveraine de la République. C'est sur ce crime imaginaire que le roi de Prusse fit entrer ses troupes dans les Provinces-Unies.

1. *Arch. Nat.* Registre 12. 1307 Hollande.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Ce même roi de Prusse n'a plus à venger aujourd'hui une simple injure imaginaire. Sa sœur, son beau-frère, son gendre, sa fille, son petit-fils, héritier présomptif des trois grandes charges de la République et de tous les biens de la maison d'Orange, situés dans les sept Provinces, dans le Brabant hollandais ainsi que dans la Flandre hollandaise, ont été obligés de fuir en Angleterre. Ils perdent, par la Révolution, ces charges héréditaires et ces biens.

L'abandon inconcevable que le roi de Prusse, ferait de sa famille en la sacrifiant aux deux Républiques contractantes, n'est ni dans l'ordre de la nature ni dans celui de la politique et encore moins est-il dans celui de l'ambition qui dévore les potentats et les princes de l'Europe [1].

Quant à l'indemnité de cent millions de florins... Ceux des Français qui tiennent encore au préjugé suranné que la République de Hollande est prodigieusement riche et que l'or est entassé et amoncelé dans les caisses particulières des Provinces, ainsi que dans celles des Etats-Généraux, doivent être flattés de la teneur de cet article. C'est avec peine qu'on se voit forcé de combattre ce ridicule préjugé et de démontrer qu'il n'est pas, en Europe, de finances plus délabrées que celles de la République des sept Provinces-Unies. Peut-être même en ce moment, les finances de la France sont-elles supérieures à celles de la Hollande. Les Français et la plupart des étrangers n'ont distingué dans aucun tems les richesses de la République des richesses des particuliers.

Qu'on nous dise d'où la République batave tirera

1. A cet argument, Delacroix, ministre des Relations extérieures, répondait : « Je considère non ce que veulent les rois, mais ce qu'ils peuvent. Les rois n'ont pas de parents. L'intérêt, la nécessité sont leurs seuls mobiles ; que le roi de Prusse prenne le traité comme il voudra, la force, la bonne constitution de la République en sont les seuls garants. Soyons forts, tous nos engagements seront respectés. Si nous sommes faibles, les alliances les plus sincères seront violées. *Væ victis.* »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les fonds pour les cent millions à payer à la France? Loin d'avoir des épargnes disponibles, elle n'a que des dettes. Les impôts sont depuis longtemps au point de ne pouvoir être augmentés. Le commerce est absolument ruiné. Les plus gros capitalistes ont émigré en Angleterre avec leur portefeuille contenant leur fortune. Le pays dévasté et ruiné par l'entrée victorieuse des Français; le Brabant hollandais et la Flandre hollandaise, gros tributaires de la République, plus ruinés encore et passés en grande partie sous la domination française; des assignats français, sans crédit [1], circulant abondamment dans les sept Provinces et dépendances; une disette et une hausse de denrées aussi effrayantes qu'en France... et croit-on de bonne foi que la République batave puisse jamais s'acquitter envers la France ? »

Après la ratification du traité gallo-batave, les Hollandais se formaient en deux camps. Dans l'un, les Orangistes résolus entreprenaient un travail souterrain afin d'arriver à ressaisir le pouvoir. Dans l'autre, les libéraux, tous aveuglément confiants quant à la durée du nouveau régime, formaient bientôt deux groupes : français et anti-français.

Ce fut sous le drapeau de cette dernière association que se rangèrent les banquiers, les armateurs, les officiers de marine et un groupe très important de familles protestantes ; et l'appui d'une active bourgeoisie augmenta tellement ses forces que le retour du stathouder était considéré comme un fait prochain, lorsque, le 22 janvier 1798, Daendels [2] aidé de Joubert,

1. Un nommé Harel, qui fabriquait à Londres de faux assignats, se rendit à Amsterdam; il inonda les Provinces-Unies de mauvais papier en août et en septembre 1794. (*Aff. Étr.*)

2. Daendels (Armand-Guillaume), fils de Borchard Jean Daendels, bourgmestre de la ville de Hatten, province de Gueldre, et de Christine Falleken. — Né à Hatten le 21 octobre 1762. — Reçu docteur en droit à l'Université de Harderwyk, il s'établit avocat à Hatten en 1781. — Servit en 1793, dans la Légion batave, à l'armée de Dumouriez, se distingua à Werwick et à Menin, obtint le grade de colonel

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chargé d'affaires de France, accomplit à La Haye un coup d'État.

Le jour même, un Directoire exécutif et deux Chambres représentatives étaient créés. Et le nouveau gouvernement, poussé vers les bouleversements, touchait au régime de l'anarchie, quand, le 12 juin de la même année, par un second coup d'État, Daendels et Joubert ramenaient les modérés au pouvoir, rompaient définitivement avec une faction d'esprit trop avancé et assuraient, à l'intérieur, une liberté bien réglée.

Prêts à accorder de nouvelles concessions à son alliée, le gouvernement batave acceptait, comme addition nécessaire au traité du 16 mai 1795, une convention militaire stipulant que 25.000 Français, une armée de sauvegarde, tiendraient désormais garnison ou camp dans les Provinces-Unies (a). Mesure de précaution contre laquelle s'élevèrent, d'abord en vaines paroles, armateurs et commerçants bataves, devenus Orangistes depuis la prohibition, sur les marchés hollandais, des marchandises anglaises.

Bientôt, un incident vint augmenter la sourde agitation qu'ils entretenaient dans les ports et servir leurs projets.

Le 17 juillet 1798, à Flessingue, port devenu commun à la France et aux Pays-Bas, *Le Wandelaer*,

Est nommé général de brigade pendant la campagne de 1794. — En 1797, il reçoit le commandement d'une expédition d'Irlande. — Il sert sous Brune en 1799. — Prend sa retraite après la paix d'Amiens et vit pendant quatre ans, sans emploi, près de Hatten. — Napoléon Ier en fait, en 1804, un grand officier de la Légion d'honneur, le place en activité en 1806 et le charge d'envahir la Prusse orientale. — Est nommé colonel-général de la cavalerie par Louis Napoléon, roi de Hollande et Gouverneur général des Indes orientales. — Il débarque aux Indes, à Anjer, le 1er janvier 1808. — En 1811, Napoléon le rappelle en Hollande. — Il fait la campagne de Russie, en 1812. — Rentré dans sa patrie en 1814, il est nommé, après la constitution du royaume des Pays-Bas, en 1815, gouverneur de la côte de Guinée. — Il est mort à Saint-Georges d'Elmine le 2 mai 1818. (Communication du dossier administratif de Daendels faite par le ministère de la guerre de Hollande.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

bâtiment provenant de Christiania et chargé de marchandises industrielles, fut arrêté, comme entreprise de contrebande, par un lougre de surveillance. Mais refusant de se soumettre à une saisie, son équipage se plaça sous la protection d'un brick de guerre hollandais ; inutile précaution, car des marins français s'en emparent et Hatry, commandant l'armée d'occupation, déclare que le vaisseau est de bonne prise.

Cette violence, exercée maladroitement envers des Bataves, causa, aux Provinces-Unies, le plus grand émoi. Tous les partisans du stathouder et les libéraux anti-français demandèrent par pétition, aux Chambres, la dénonciation d'un traité dit de servitude, et Schimmilpemminck, ambassadeur de Hollande à Paris, fut présenter à Talleyrand les plaintes, certainement exagérées, de ses concitoyens.

Pour prévenir une rupture, le ministre des Relations extérieures envoyait à La Haye, Lombard de Langres, juge au tribunal de Cassation. Quand il eût fallu se montrer conciliant, Lombard, n'écoutant point les conseils de Champagny-Aubin, l'ancien chargé d'affaires en Hollande, se promettait de réduire à une obéissance toute passive le Directoire batave. Il écrivait à Talleyrand :

« Sans m'ouvrir trop au général Daendels qui a véritablement ici de l'influence, je l'ai tâté. Cet homme est plein d'ambition, d'orgueil et criblé de dettes. Je lui ai fait sentir quels services il rendrait à sa patrie, quelle reconnaissance aurait pour lui mon gouvernement qui voulait à tout prix la tranquillité de ce pays. Daendels m'a compris.

D'un autre côté, si toutes les négociations amicales n'aboutissaient point à un résultat satisfaisant, s'il était vrai que des propos qu'on m'a rendus puissent avoir de la suite et qu'il eût été dit par de certains individus liés aux Orangistes : *qu'il valait mieux s'ensevelir sous les ruines de la Hollande que de souffrir que la France y dominât*, alors dis-je, mais après

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

avoir épuisé tous les autres moyens, je m'envelopperai d'une profonde dissimulation et déjà mes plans sont tracés: rien ne bouge, rien ne doit bouger, mais le général Tilly, homme brave, plein de zèle, connaissant les lieux, ne raisonnant point le commandement, est prêt à tout. Je l'ai dans la main, plus actif que le général Hatry qui craint les maladies et cherche du repos. Tilly est à moi. Un secret inviolable existe entre nous... »

Lombard mène campagne contre les émigrés. Il fait arrêter Constantin, un agent anglais. Il dévoile les intrigues de Saint-Léon, un autre agitateur. Il tonne contre les hommes qui ne l'admirent point. Une fois rappelé, on lui donne, comme successeur, le citoyen Joseph Fouché, jacobin qui s'était, à Milan, dans la République Cisalpine, gravement compromis. Pourtant, l'ancien terroriste se distingua dans un si mauvais poste. Et sa mission fut continuée par Florent Guiot, ancien ambassadeur dans le pays grison.

Guiot arrivait à son poste quand le général Brune se préparait à défendre, avec la dernière énergie, le sol hollandais, que les Anglo-Russes devaient envahir, en août et septembre 1799.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE II

SITUATION MILITAIRE

La domination française est menacée. — Portrait de Brune. — Propos tenus par le général en chef. — Ses dissentiments avec Daendels. — Les habiles manœuvres de Fouché. — Description du Nord-Hollande. — On se demande sur quel point atterrira la flotte anglaise. — Le Directoire batave est sans argent. — Brune fait à Barras de graves révélations. — Partout, des nouvelles alarmantes sont répandues. — Organisation définitive de l'armée gallo-batave. — Destinations données aux trois corps d'armée.

Au temps où le Directoire français devait faire surveiller les armements de l'Angleterre et de la Prusse, il importait que sa domination soit bien établie en Hollande.

D'Amsterdam[1], un foyer d'intrigues, on voulait, avec Londres, rétablir les anciennes relations commerciales. A La Haye, l'envoyé de Suède tentait de suborner les États-Généraux au profit de la Russie. A Daendels, l'on prêtait des projets de dictature. Les troupes hollandaises répugnaient à faire la guerre sur leur territoire.

Renseigné par un émissaire, Barras envoyait Brune dans les Provinces-Unies et lui ordonnait d'assurer, en tous lieux et à quelque prix que ce fût, l'exécution des clauses du traité de 1795.

Brune a trente-six ans[2]. Ancien camarade de Dan-

1. Au recensement fait en janvier 1796, Amsterdam avait 217.024 habitants.

2. Brune (Guillaume-Marie-Anne), né à Brives (Corrèze), le 13 mai 1763. — Capitaine dans la Garde Nationale parisienne en 1789. — Adjudant-major du bataillon de Seine-et-Oise en 1790. — Officier d'état-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ton, on le classait en 1798 parmi les républicains exaltés. A défaut des qualités militaires qu'eurent Bonaparte et Moreau, il possédait une bravoure qui en avait fait, d'ailleurs, en 1797, le meilleur lieutenant de Masséna. Après avoir réduit la Suisse à subir une alliance française, il devait recevoir le commandement d'une armée et acquérir de la gloire en forçant les Anglo-Russes à la retraite.

Quand, en troupes chargées d'assurer la police du pays plutôt qu'en bataillons de guerre, 15,000 hommes étaient échelonnés dans le sud et au centre de la Hollande, Brune remplaçait le général Hatry. A son arrivée, le parti orangiste s'effrayait. Les armes de la critique s'exerçaient contre lui [1]. Bravant toutes les menaces, se moquant des pamphlets, il prévenait le Directoire batave que le Directoire français allait exiger l'exécution d'une convention militaire signée le 1er juin 1798.

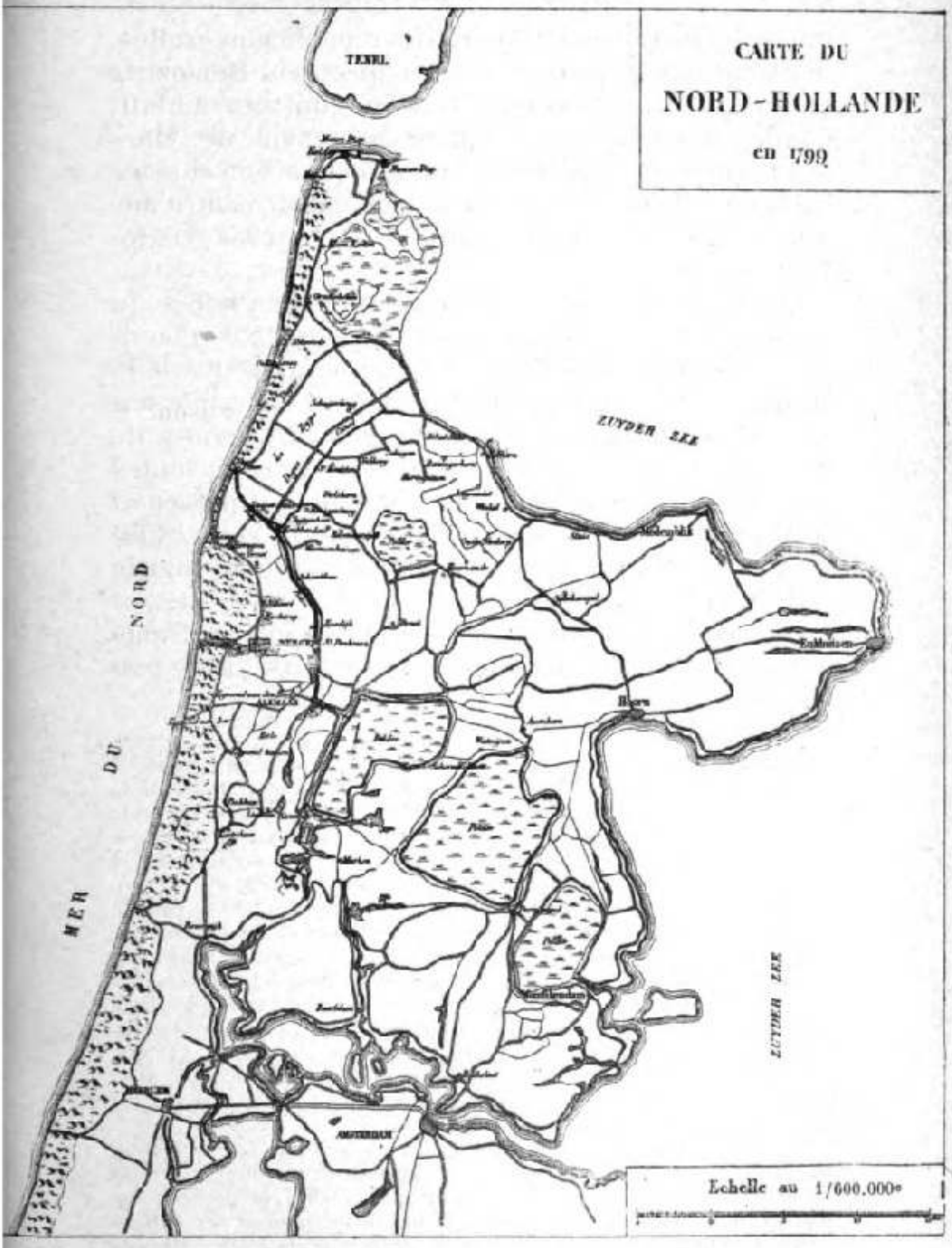
Au cercle de curieux et de flatteurs qui se forma autour de lui, Brune annonçait que la Hollande res-

major le 5 septembre 1792, pour accomplir une mission. — Adjudant-général chef de brigade le 12 octobre 1792. — Général de brigade le 18 août 1793. — Sert à l'Intérieur et reçoit un sabre d'honneur le 14 janvier 1796. — Général de division le 17 août 1797. — Commande l'armée française en Suisse en 1798. — Celle de Hollande en 1799. — Celle d'Italie en 1800. — Maréchal de France en 1804. — Assassiné à Avignon le 2 août 1815. (*Dossier administratif. Guerre.*)

1. M. de Bielefeld, chargé d'affaires du roi de Prusse, écrivait le 3 janvier 1799 : « Les bruits si souvent contredits et renouvelés sur le remplacement du général Hatry par le général Brune se sont enfin réalisés. Ce dernier est arrivé ici aujourd'hui. Malgré les assurances polies que le Directoire batave a reçues depuis peu de la part de la France, l'envoi d'un général aussi connu pour des actes révolutionnaires en Suisse et en Italie ne laisse pas que d'inspirer quelque inquiétude et on a de la peine à combiner sa promotion actuelle avec le blâme que les derniers arrêtés du Directoire français jettent sur ses opérations dans la Cisalpine. »

10 janvier. Du même : « Les appréhensions inspirées ici par l'envoi du général Brune ne sont nullement calmées. Son début près du Directoire exécutif, où il a émis quelques nouvelles prétentions sur son entretien dans un ton en même temps despotique et révolutionnaire, a contribué à les augmenter. » (*Étude de la guerre dans la République Batave en 1799*, par le capitaine Beijnen. Pages 157-58.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN



Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

terait placée sous la tutelle amicale de la France; que la grande République lèverait, s'il le fallait, un million d'hommes pour assurer le triomphe de la Liberté dans le monde et pour garder ses conquêtes.

Par exemple, toutes les avances qu'il fit à Daendels furent repoussées ; et, à défaut d'entente entre les deux chefs français et batave, la réorganisation des troupes alliées se trouva ajournée. Le plan qu'acceptait un général était refusé par l'autre. Où celui-ci voulait placer une batterie côtière, celui-là jugeait toute garnison inutile. Brune annonçait que le débarquement des troupes ennemies pourrait se faire au Helder ; Daendels disait que l'atterrissement de l'armée anglaise aurait lieu à Scheweningue ou bien à Flessingue.

On perdit cinq mois en discussions inutiles. On fatigua les troupes en marches et en contre-marches. On prêta l'oreille, trop souvent, aux nouvelles les plus invraisemblables. Enfin, le départ de Gravesend d'une expédition anglaise fut signalé [1]. Dès le lendemain, les Orangistes accusèrent le Directoire français de n'avoir pas fourni, à la Hollande, les 25.000 soldats nécessaires pour assurer sa défense [2].

L'imminence du danger ne rapprochait point Brune ni de Daendels ni du gouvernement batave devenu tout à coup fort ombrageux. Brune se plaignait à Talleyrand ; il annonçait que, depuis la publication à La Haye des compliments adressés par le roi Georges III au stathouder sur l'événement de sa prochaine rentrée en Batavie, le parti réactionnaire se

1. Le ministre de la guerre à Brune. « Paris, 18 messidor. — Je suis informé par une lettre en date du 15 de ce mois que le général Béguinot vient de m'adresser par un courrier extraordinaire qu'une flotte anglaise composée de 300 bâtiments ayant à bord 17.000 hommes de débarquement que l'on croit commandés par le prince d'Orange est sortie du port de Gravesend... » (*Arch. Guerre.*)

2. Pendant le mois de messidor, les forces des troupes françaises dans la république batave étaient de 14.533 hommes d'infanterie, 1.672 cavaliers, 710 artilleurs. Total 16.915 hommes. (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

montrait fort audacieux ; et il indiquait : « Nos communications avec le Gouvernement batave manquent ici et de souplesse et de dignité ; les demandes sont presque toujours éludées et souvent restent sans réponse. Cette paralysie politique atteint l'action militaire. Faut-il arrêter des déserteurs, faire mouvoir un bataillon batave, garnir une côte, établir des batteries, approvisionner les places? Autorisé par notre ministre de la guerre je m'adresse au ministère batave. On fait rentrer aussitôt tous ces objets dans les relations politiques : ainsi classés, ils me deviennent étrangers et il n'en est plus parlé [1]. »

Lombard de Langres ayant été rappelé, l'habile Fouché arrive à La Haye et sait opérer des réconciliations. Ainsi, le 11 juillet, Daendels et Brune en viennent à se promettre une étroite et fidèle collaboration pour assurer le succès des troupes des deux républiques alliées. Le 12, les membres du Directoire se déclarent prêts à tenir les engagements pris antérieurement. Le 14, Bentinck, l'ancien aide de camp du stathouder, le parent du duc de Portland, ministre anglais qui l'a chargé de débaucher les équipages de la flotte hollandaise, est mis hors la loi. Le 15, Brune prend le commandement de toutes les troupes stationnées dans les Provinces-Unies [2]. Le 17, les membres du gouvernement adressent au peuple

1. *Aff. Étr. Hollande.* Registre 601. Pièce 387.

2. Décret du 15 juillet. « Le Directoire exécutif de la République batave, considérant que l'embarquement que la Grande-Bretagne prépare dans plusieurs ports de la Manche exige de mettre promptement une unité plus parfaite dans la défense, sans différer cette mesure salutaire jusqu'à la fin des négociations des deux gouvernements sur ce point et ayant une entière confiance dans le général Brune et les troupes françaises dans la République batave, arrête provisoirement que toutes les troupes régulières au service de la République batave seront sous les ordres du général Brune, à la charge de ce général de prendre les ordres du Directoire batave et de lui soumettre tous les mouvemens des troupes comprises sous ses ordres ; que ledit général aura soin que les divisions françaises et bataves ne soient point confondues, chaque division devant rester sous les ordres de ses généraux et commandants respectifs. » *(Arch. de La Haye.)*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

batave une proclamation qui affirmait la fidélité de la Nation envers la République française (b).

Brune n'est pas arrivé cependant au but qu'il s'était promis d'atteindre, à une sorte de dictature qui lui eût donné tout pouvoir et sur le Directoire et sur l'armée, car les Hollandais ne veulent point souffrir qu'un maître absolu les domine [1]. Brune ne pourra donc agir qu'après avoir pris l'avis du gouvernement batave qui d'ailleurs le secondera très activement. Avec l'approbation du président Hoeth, le général français enrôle des volontaires, presse l'armement des gardes nationaux, surveille les Orangistes avant d'aller étudier le terrain qui forme la presqu'île du nord.

Bornée au sud par un canal ouvert de Imuiden à Amsterdam, la presqu'île d'Alkmaar est baignée à l'est par le Zuider, à l'ouest et à la pointe septentrionale, par la mer du Nord.

Son sol plat, des alluvions conquises peu à peu sur l'Océan, est abrité à l'est et seulement au bord de la mer par la muraille des dunes courant d'Haarlem au Helder. Rocheuses ici, sablonneuses là, atteignant parfois une altitude de 80 mètres et en largeur jusqu'à 3 kilomètres, elles forment une bonne ligne défensive, coupée, en cent endroits, par des ravins, des bois, des remparts granitiques.

De ces dunes jusqu'au rivage que baigne le Zuider, règne la plaine basse, découpée en losanges, dont chaque planche du carré constitue une propriété. Dans ce vaste échiquier, des canaux, profonds seulement

1. « La nation hollandaise est par sa nature récalcitrante contre toute tirannie ou oppression. Elle supportera tout avec calme si elle ne peut rien opposer à la supériorité de forces, mais en même tems elle ne cessera pas par toutes sortes de petites menées secrètes et locales de faire manquer les opérations et saisira avec flegme la première occasion favorable pour secouer le joug, tandis que si on la mène avec modération et par des moyens de douceur, on obtiendra tout d'elle et on la verra même concourir au delà de toute attente au grand but projeté. » (Rapport d'un émissaire. *Aff. Étr. Supplément* 22. Pièce 165.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'un mètre, permettent d'assurer l'irrigation. On n'y trouve pas d'autre culture que la prairie, d'autre commerce que celui des bestiaux et du fromage, d'autre charroi que celui du lait, d'autres animaux que des chevaux et des bêtes bovines de bonne race, d'autres perspectives que celles des moulins à vent qui servent à élever l'eau dans les abreuvoirs, d'autres chemins que des chaussées hautes de 2 à 3 mètres.

Des bosquets d'ormes et de chênes bordent les villages et entourent les fermes isolées. D'avril à septembre, les métairies se cachent dans des parcs touffus. Une seule forêt, aux essences diverses, s'étend de Bergen au delà de Schoorl, au pied des dunes.

D'Amsterdam à Alkmaar, la route, qui est pavée en briques, franchit plusieurs canaux, traverse les bois de Heilo, déroule un ruban long de 31 kilomètres. D'Alkmaar au Helder, par Bergen et Schoorldam, le parcours, de 39 kilomètres, s'effectue en partie le long d'un grand cours d'eau qui est, sur la rive gauche, bordé d'un chemin étroit et caillouteux. Les centres industriels de la presqu'île : Zaandam, Purmerend, Alkmaar, Hoorn et Medemblik sont reliés entre eux par des canaux [1].

En 1799, la terre du Helder n'était qu'une pointe que la chaussée de Koegras protégeait sur le front est. Des polders ou marais, très vastes, s'étendaient au nord et à l'est d'Alkmaar, aussi au sud, non loin d'Amsterdam ; polders qu'un jeu d'écluses permettait d'inonder en quelques heures.

Le système défensif peut s'organiser facilement dans ce pays. En y séjournant, l'étranger sera décimé par les fièvres endémiques ; et le bétail éloigné, le soldat ne trouvera que peu de ressources ; et à chaque instant, sa marche sera arrêtée ou gênée par des obstacles naturels.

1. Nous avons fait en juillet et août 1904 l'étude des terrains sur lesquels se sont passés tous les événements de la guerre. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les Anglo-Russes ne doivent pas, s'ils sont prudents, s'aventurer au Nord-Hollande. Le stathouder leur a indiqué Haarlem et Scheweningue comme plages de débarquement. Bintinck désigne, à son tour, la pointe de Hoek, devant Rotterdam.

Voilà bien des points menacés. Il faut les armer au plus tôt. Mais Florent Guiot, le successeur de Fouché, arrivé à La Haye le 5 août, n'obtient rien du gouvernement batave qui est sans argent, au point qu'il n'a pu assurer la remonte du 11e régiment de chasseurs à cheval ni payer une fourniture de 75.000 projectiles faite par la maison Monclar de Valenciennes.

Pyman, ministre de la guerre batave, déteste Brune qui désespère, un moment, de pouvoir assurer la sauvegarde du sol hollandais. Le général français se décide, le 8 août, à demander une entrevue à Bernadotte afin d'obtenir la liberté de ses mouvements [1]. Mais il doit rester à son poste quand l'expédition anglaise va quitter les Iles Britanniques.

De nouveau, les Orangistes répandaient la nouvelle que le gouvernement français avait acheté la neutralité du roi de Prusse en lui cédant la Hollande [2].

1. « Mon cher Bernadotte. Tes bonnes et amicales intentions pour moi ne me surprennent pas. Ton âme et ton cœur me sont connus. Mais laissant tous les projets qui maintenant ne doivent plus t'occuper, il faut que tu considères que ma situation en Hollande, mixte politique et militaire a besoin d'être désentravée. Une entrevue de 24 heures peut tout finir et pour une détermination sérieuse, je t'assure que la place ici n'est pas tenable. Mon voyage, retour, demandant huit jours j'attends la permission et t'embrasse. P.-S. Il faut compléter l'armée, absolument. » (*Arch. Guerre.*)

2. Le général Gouvion écrivait d'Utrecht, à Brune : « La malveillance fait de plus en plus courir le bruit que la France a vendu la Hollande au roi de Prusse et qu'il ne restera de ressources à ceux qui sont partisans du gouvernement actuel que celle de s'expatrier; enfin, il n'est pas de bruits que l'on ne répande dans ce pays ; on y parle continuellement des révoltes des habitants de la Suisse et de l'Italie comme pour engager ceux-ci à en faire autant, quoique je ne pense pas que les Bataves se laissent entraîner par des suggestions aussi infâmes.

La tournée que le ministre de la guerre batave a faite dans le pays de Groningue et sur l'Issel n'a pas peu contribué à augmenter l'alarme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Des émissaires, allant de village en village, annonçaient que les troupes de Frédéric-Guillaume III se réunissaient non loin d'Embden, pour effectuer l'occupation des Provinces-Unies.

La garde des côtes n'était qu'insuffisamment assurée quand Brune organisait l'armée gallo-batave en trois corps. Le premier, placé sous les ordres du général Dumonceau, pourrait défendre, au besoin, la Frise et le pays de Groninguc. Le deuxième, obéissant à Daendels, occuperait le Nord-Hollande. Le troisième, sous les généraux Desjardins et Rewbell, garderait la Zélande. Échelonnant ses réserves de Rotterdam à Leyde, Brune se promettait de courir, avec d'assez gros contingents, à l'endroit où l'ennemi se présenterait en forces.

Ces dispositions étaient prises le 25 août. Trois jours plus tard, une escadre anglaise forçait le passage du Texel [1]. Daendels laissait Abercromby prendre pied au Helder et la flotte batave se rendait à l'amiral Mitchel, sans avoir tiré un coup de canon.

des citoyens sur les intentions et les mouvemens des troupes du roi de Prusse et l'attente de ce monarque à Vesel paraît les confirmer dans la persuasion que l'on a cherché à leur inspirer. » (*De militaire spectator*, 1893, page 344.)

1. « Etat des bâtimens anglais composant la division aux ordres du vice-amiral Mitchell : — *Isis*, vaisseau amiral de 50 canons. — *Le Ralbizan*, 68 canons. — *Le Monmouth*, *L'Ardent*, *Le Vétéran*, *Le Belliqueux*, *Le Russe*, *L'Amérique*, *L'Over-Yssel*, chacun de 64 canons. — *Le Glatton*, 54 canons. — *Le Romney*, 50 canons.

Frégates : *La Latone* et *La Melpomène*, chacune 38 canons. — *La Julie*, *La Junon*, *Le Shanon*, chacune 32 canons. — *La Bataille*, 28 canons.

Corvettes : cinq portant de 16 à 32 canons. — (Rapport de Story *Arch. Aff. Etr.*, Hollande. Reg. 602. Pièce 337.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE III

L'EXPÉDITION ANGLO-RUSSE

Agissements de Pitt. — Prudence observée par les Anglais. — Justes réflexions du colonel Graham. — Le czar Paul Ier fournit un nouveau contingent à la coalition. — Des troupes de débarquement sont organisées. — Caractère et valeur militaire du duc d'York. — Voyage de l'expédition. — Une tempête vient assaillir la flotte britannique. — Abercromby met ses troupes à terre. — Combat dans les dunes. — Daendels est contraint à reculer. — L'amiral Story livre ses vaisseaux à l'amiral Mitchel.

Rien ne servit mieux les projets du cabinet anglais que le pacte de Pilnitz, où fut scellée l'alliance des rois contre la France. N'avait-il pas à venger les humiliations subies pendant la guerre d'Amérique ? Ne désirait-il pas conserver l'empire de la mer ? Ne voulait-il pas s'immiscer dans le règlement des grandes questions européennes ? En cela, il suivait d'ailleurs la vieille, la persévérante politique des princes de la maison d'Orange et aussi de celle de Hanovre.

D'abord, le gouvernement des Iles Britanniques ne donna son appui aux coalitions agissant contre la Révolution que pour s'assurer, mais à perpétuité, un point d'appui sur le continent. Soit qu'il fût dominé par l'orgueil, soit qu'il se laissât entraîner par les gens d'affaires, il se crut autorisé à revendiquer, en 1793, la possession de Calais, tout comme au XVe siècle. C'était, d'ailleurs, pour Georges III, un domaine des Cinq-ports à reprendre ; et Pitt visait, en outre, à la direction des Pays-Bas.

De l'alliance hollandaise, ces combinaisons étaient subséquentes. En effet, les banquiers d'Amsterdam et de La Haye devaient consentir des prêts considéra-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

bles, lesquels permettraient de couvrir les énormes dépenses militaires que l'on ferait à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Turin et à Naples. De plus, les troupes bataves, dont le ministre anglais s'exagérait et le nombre et la valeur, agissant de concert avec les soldats de Frédéric-Guillaume II, pouvaient refouler les troupes républicaines jusque sous les murs de Paris.

Un calcul intéressé portait donc l'Angleterre à conclure à La Haye le traité du 19 avril 1794. Malmesbury avait indiqué, sans l'écrire, que les troupes soldées devraient donner dans le plus bref délai, non seulement Calais, mais Dunkerque et Lille au roi Georges. La Hollande devrait se contenter de Givet. Le naïf ambassadeur s'attribuait facilement les dépouilles d'un pays qui devait maîtriser l'Europe.

Pitt vit ses propres troupes et ses alliés battus à Fleurus. La Belgique et la Hollande étant envahies, il entendit le stathouder demander un refuge, puis des protections au roi d'Angleterre. En 1796 et en 1797, il ne put que faire agir en Vendée des contingents d'émigrés et des chouans. Et la paix de Campo-Formio détruisit ses plans.

Les frais d'une seconde coalition payés par l'or anglais, le grand élan que prenaient les Russes devait avoir raison, cette fois, d'une nation ruinée. Le duc de Brunswick n'ayant pu — ou pas voulu — réduire Paris en cendres, Souvarow, que la troupe autrichienne seconderait, se rendrait devant cette place à marches forcées; et l'illustre maréchal exécuterait, sans avoir fait leur procès, les avocats de la République. Informations ou plutôt prédictions que publiaient, en janvier 1799, les gazettes britanniques.

Faisons remarquer que l'Angleterre n'aventurait pas immédiatement son armée de terre dans une entreprise hasardeuse. Pour éviter des pertes et ne pas subir des humiliations qui mettaient toujours son orgueil à une rude épreuve, elle attendrait que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la France envahie se trouvât réduite à implorer la paix avant d'envoyer quelques milliers de mercenaires appuyer les actes de sa diplomatie.

A la grande satisfaction de Pitt, le peuple anglais fêta bruyamment les succès que les Autrichiens remportèrent. Stockach, Magnano et Vaprio furent considérées comme de grandes victoires. Au lendemain de Vaprio, quand l'armée austro-russe occupait déjà Milan, une bourgeoisie servile envers la couronne et une noblesse peu estimable demandèrent, par l'organe de leurs représentants au Parlement, quand le « Gouvernement de sa Gracieuse Majesté se déciderait-il à porter aux Français le coup de grâce ? »

Comme le colonel Graham s'inspirait bien de l'esprit de ses concitoyens quand il écrivait :

« Toujours menaçants malgré la décadence de leurs armées, manquant d'argent, nonobstant leurs exactions continuelles; obligés pour conserver leurs positions d'opposer les uns aux autres les différents partis pour les faire s'entredétruire, les membres du Gouvernement de la République rendirent bientôt leur autorité méprisable aux Français eux-mêmes, odieuse aux États conquis et ridicule aux autres nations.

L'époque de l'affranchissement de l'Europe était arrivé, le moment de l'effectuer semblait prêt et de toutes parts on se montra disposé à le saisir. Le midi de l'Allemagne et le nord de l'Italie étaient délivrés de leurs oppresseurs. Dans cet état de choses, c'était sans doute une grande idée politique et militaire que de transporter une puissante armée à l'extrémité opposée de la ligne de conquêtes faites par les Français et de les prendre au dépourvu sur cette partie du théâtre de la guerre. On les privait de cette manière d'un allié qu'on rendait à l'Angleterre. La perspective que cette expédition offrait pour remettre les armes entre les mains des habitants des Pays-Bas qui venaient à peine de les déposer n'était pas moins brillante ; et si l'on réussissait en même temps à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

communiquer cette impulsion à ceux des provinces situées entre la Meuse et le Rhin, on obtenait un autre avantage : celui de prendre à revers les nouvelles positions militaires occupées par les républicains sur ces deux rivières et de renouveler sur la rontière septentrionale de la France les grandes opérations qui avaient été plutôt abandonnées que déjouées en 1794. »

Le sort est jeté. Optimiste jusqu'à l'aveuglement, le gouvernement anglais va porter son armée sur un territoire gardé par l'ennemi, préparer à coups de canon le règlement de ses intérêts et détruire, croit-il, la Révolution. Mais ne pouvant plus attaquer la France à Quiberon, en jetant au Helder un corps de débarquement, il servira les ambitions du stathouder. Un second but, caché, c'est de saisir les coffres des banquiers d'Amsterdam et de placer les Hollandais sous la domination britannique.

Ces projets réalisés, pendant que M. de Mélas passerait le Mont-Cenis, pendant que Souvarow défilerait au pied des Vosges, pendant que l'archiduc Charles marcherait de l'embouchure du Necker sur l'Escaut, une armée anglo-russe pourrait, en traversant la Belgique, assurer le succès des alliés.

Aux conventions antérieurement arrêtées entre Londres et Saint-Pétersbourg, la Russie consent, le 22 juin 1799, à l'addition d'un article. Le czar, aussi présomptueux que l'est Georges III, fournira un dernier contingent de 17.000 hommes à la coalition. Ces troupes, embarquées à Cronstadt, doivent rallier dans la mer du Nord l'expédition anglaise. Et la flotte russe de la Baltique escorterait les bâtiments de transport, seconderait au besoin l'amirauté britannique pour réduire la flotte batave et montrerait la valeur qu'elle avait acquis sous le commandement du contre-amiral Tschitschagoff [1].

1. L'escadre obéissant à l'amiral Tschitschagoff était ainsi composée : Vaisseaux de ligne : *Alexandre-Newski*, 74 canons, capitaine

Digitized by Google Original from CONSIN

De Guernesey, de Jersey, de l'Irlande, Georges III tirait des troupes assez bien exercées. Deux camps, où s'entassèrent plus de 25.000 hommes furent aménagés derrière Southampton et à l'est de Londres. A ces troupes, l'on promit une facile conquête, des marches triomphales, et, en quantité, les provisions que l'Anglais dépense ordinairement à la guerre.

Croyant pouvoir tromper les espions français, le ministre de la guerre anglais fit publier qu'il armait un premier corps de 35.000 volontaires. En réalité, ce corps n'était que de 12.617 combattants. Le deuxième en réunissait 11.000, après qu'on y eut joint une partie de la garnison de Londres. Mais une réserve devait les suivre.

Les troupes anglo-russes allaient obéir à Frédéric duc d'York, le frère de Georges III. Parenté qui conférait une autorité absolue au prince à peine âgé de trente-six ans. A son actif, on portait le bombardement de Valenciennes en 1793, la perte si sensible des batailles d'Hondschotte et de Tourcoing, l'abandon de la Hollande. Dans un pays où règne le népotisme, le vaincu avait, après des désastres, obtenu le grade de feld-maréchal, quand un conseil de guerre aurait dû le destituer.

Hautain envers les officiers, très dur envers le soldat, méprisant envers tout étranger, celui-ci fût-il son allié, on l'accusait de vendre, pour régler le prix de ses plaisirs, leur avancement aux capitaines. Et il croyait bien que son prestige d'altesse royale lui tenait lieu, suffisamment, des talents militaires que

Skott ; *January*, 64 canons, capitaine Ignatieff ; *Michail*, 66 canons, capitaine Possypkin ; *Iona*, 66 canons, capitaine Piawzoff ; *Omgeten*, 66 canons, capitaine Ignatieff (Yvan). Frégates : *Vénus*, 44 canons, capitaine Gaster ; *Nicolaï*, 44 canons, capitaine Rose ; *Constantin*, 44 canons, capitaine Kasanzeff ; *Raphaïl*, 44 canons, capitaine Boil. Bateaux de transports : *Neptune*, capitaine Doi ; *Minerva*, capitaine Ogilvi. (*Krieg Russlands mit Frankreich, 1799*, von Miliutin. 5e vol., page 274.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

doit toujours posséder, au plus haut degré, un général en chef.

Le commandant du 1er corps, c'était sir Ralph Abercromby, un vieillard, assez bon manœuvrier que Macdonald avait pourtant contraint, en 1795, à exécuter derrière Le Lek une retraite précipitée. Pulteney dirigeait avec autorité le 2e corps. Dundas, un général que Pichegru avait fort maltraité quatre ans plus tôt, devait conduire la réserve.

A la suite de ces hommes de guerre ayant déjà éprouvé la valeur française, Georges III plaçait des officiers fort distingués : Burrard, d'Oyley, Coote, John Moore, Don, Cavan, Knox, lord Chatham, Manners, le prince William de Gloucester, Hutchinson et le brave colonel Macdonald.

Le 25 juillet, des rapports indiquaient au duc d'York la force des troupes françaises cantonnées en Batavie, les projets de Daendels, la pénurie d'argent et d'approvisionnements dont souffraient les Hollandais. Alors, le feld-maréchal déclarait que 29.000 hommes, (12,000 Anglais du 1er corps et 17.000 Russes) en débarquant au Helder le 20 août, arriveraient deux jours plus tard aux portes d'Amsterdam.

Des émissaires s'embarquaient du 27 juillet au 5 août. Chargés de gagner au plus vite La Haye, Middelberg, Rotterdam, Hartingen et Groningue, ils devraient, avec l'aide du parti orangiste, préparer des insurrections dans ces villes.

A cette guerre continentale, le cabinet anglais donnait le prétexte d'une restauration du stathouder. Jouant au bon prince, Georges III devait rendre, sans plus tarder, la Hollande à son souverain légitime.

Une première escadre de navires légers, hâtivement formée dans les ports de la Tamise, transportait les brigades d'expédition de Southampton à Douvres. Aux portes de cette ville, les inspections se succédèrent pendant dix jours. Achevées le 6 août, l'embarquement définitif s'effectuait du 8 au 12, dans les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ports du comté de Kent, sur cent trois bâtiments que des frégates devaient escorter jusqu'au lieu de croisière qu'occupait alors l'amiral Duncan.

Marins et soldats ignoraient en quel lieu se ferait l'atterrissement quand le 13 on mit à la voile. Le beau temps favorisa la sortie des ports. Le 14, les côtes d'Angleterre étant toujours en vue, un ordre du jour dicté par Abercromby informait les régiments de leur destination. Mais la mise à terre au Helder ne pourrait s'effectuer qu'après avoir pris ou éloigné la flotte batave qui était ancrée devant Nieuwe-Diep.

Il fallait se présenter devant cette flotte en arborant sur quelques vaisseaux le pavillon hollandais. Présent, le prince héritier d'Orange pourrait demander aux matelots des Provinces-Unies de lui servir d'auxiliaires. De longue main, Bentinck avait préparé la défection des équipages. S'il arrivait, contre toute prévision, que l'amiral Story repoussât les propositions anglaises, une bataille navale serait livrée, pour obtenir une capture, par la force.

L'amiral Duncan ne dirigea l'expédition vers le nord qu'après s'être assuré que lord Keith surveillait toujours devant Brest la flotte combinée franco-espagnole des amiraux Bruix et Massaredo. Précautionneux, il couvre son arrière-garde en échelonnant quelques bricks chargés d'arrêter tous bateaux marchands venant de la Manche ; il fait croiser devant l'île Walcheren ; il envoie des navires dont les équipages simuleront un débarquement à l'embouchure de l'Escaut [1].

1. Le 29 thermidor (16 août) le général Tilly écrivait de Bruxelles à Bernadotte : « J'ai été instruit qu'une flotte anglaise avait appareillé de la rade des Dunes, le 26, et avait paru le lendemain matin à la hauteur des côtes de Dunkerque, faisant voile vers les côtes de ce pays-ci. Cette flotte a continué sa route vers l'est. Hier matin, on a signalé et aperçu au nord d'Ostende, à quelques lieues au large, 18 voiles environ du nombre desquelles on a distingué 2 vaisseaux de ligne et 6 à 8 bâtiments à trois mâts ; le reste était de moindre force. J'apprends d'un autre côté qu'on a signalé dans le même temps à l'île du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Dans la Manche, les dernières mesures à prendre afin d'assurer l'envahissement de la Hollande sont arrêtées entre Abercromby et les amiraux Duncan et Mitchel ; l'on discute pendant que la mer grossit ; et, du 14 au 19, les bâtiments reçoivent tous les coups d'une tempête. Le 19, le soir, les escadres mettent le cap au nord-est. Le 20, à 10 heures du matin, les côtes des Pays-Bas sont en vue.

Mitchel fait porter au plus vite dix vaisseaux de ligne à la hauteur du Helder [1]. Derrière cette escadre les bâtiments de transport s'échelonnent en file double, mais le 21 seulement, de midi à 4 heures du soir, devant Kijkduin, quand la troupe, éprouvée par le mal de mer, demandait à débarquer sans retard.

De leurs vaisseaux, les Anglais apercevaient une plage sablonneuse, laquelle, large de 150 mètres, se prolongeait du nord au sud, au pied des dunes. Ces dunes apparaissaient accessibles sur quelques points. Brusquement coupées près du Helder, leur dernière ramification formait un mamelon derrière Callantsoog. Et au delà de ce village s'ouvrait une très large trouée traversant le Zype et se prolongeant jusqu'à Alkmaar.

Vaste étendue de côtes et de terrains où Daendels n'avait placé que 13.000 hommes ; contingents que quelques régiments eussent battus si Abercromby n'avait commencé par entamer des négociations. Monté sur *Le Cobourg*, un cutter, Frédéric Maitland, secrétaire du général, allait sommer l'amiral Story de reconnaître tout de suite l'autorité du stathouder [2] ;

Cadran, 12 voiles qui semblaient être des vaisseaux, frégattes et corvettes et qui faisaient voile droit pour entrer dans l'embouchure de l'Escaut, entre Flessingue et Breslens. » (*Arch. Guerre.*)

1. Le Helder, bourg en 1799, avait 2027 habitants.

2. « L'amiral Duncan, commandant en chef de la flotte anglaise sur les côtes de Batavie, à l'amiral Story, commandant la flotte batave.— A bord du vaisseau de S. M. Britannique *Le Kent*, le vingtième d'août 1799.— Comme il y a en ce moment plus de 20.000 hommes de troupes débarqués au Helder et comme ils seront suivis de plusieurs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

en outre, il le chargeait de communiquer une proclamation au peuple hollandais. A la sommation, Story répondit qu'il ferait son devoir.

Un second parlementaire, le capitaine Winthrop, portait les mêmes pièces au colonel Gilquin qui commandait la garnison du Helder ; il en recevait une ferme réponse, écrite le 22, à bord du *Washington* [1].

La flotte anglaise, chassée par le vent dans la soirée du 21, pouvait s'échelonner de nouveau le 22, à 10 heures du matin, la droite devant Callantsoog, la gauche devant Huisduinen. Sur une mer houleuse, l'embossage fut difficile ; et, à midi, quand Duncan donnait enfin le signal de descendre les chaloupes à la mer, le vent du sud-ouest enflait tellement l'Océan qu'il fallut, sous peine d'être jeté à la côte, gagner encore le large et s'y maintenir par l'action de dures manœuvres.

Tempête qui durait les 23, 24 et 25 août ; mais ce jour-là, à 6 heures du soir, l'accalmie survenait, quand les marins étaient harassés, quand les troupes étaient malades et mécontentes. Enfin, les équipages pouvaient jeter l'ancre et prendre du repos.

La navigation n'était reprise que le lendemain, au point du jour.

Le 26, après midi, cent soixante-dix bâtiments formaient dix-huit groupes qu'on échelonnait de Kij-

autres, vous avez bonne occasion de montrer votre zèle envers votre souverain légitime en vous déclarant pour lui avec autant de vaisseaux de la flotte hollandaise qui suivront votre exemple. Tous ceux qui se déclareront de cette manière seront reconnus pour amis et alliés et ils peuvent arborer le pavillon hollandais au grand perroquet. Tous les vaisseaux qui le voudront peuvent sortir et se rendre chez moi et ils seront traités avec l'amitié la plus sincère comme alliés et reçus dans le sein de la flotte anglaise. Là, ils resteront jusqu'à recevoir des ordres pour leur conduite ultérieure. J'ai l'honneur d'être, avec considération... » (*Arch. Guerre.*)

1. « Au général Abercromby. — Général, j'ai reçu votre lettre à laquelle j'ai l'honneur de répondre que ma vie est à la patrie et que par conséquent, c'est avec tranquillité que je vous attends à la tête des braves troupes que j'ai l'honneur de commander. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

kduin à Groote-Keten. Le soir, Duncan faisait sonder, par des pêcheurs, la passe du Texel ou route maritime du Zuiderzee pendant que trois bricks s'approchaient de Callantsoog. Dans la nuit, qui était calme, le corps expéditionnaire prenait, pour se rendre à terre, les dernières dispositions.

A une vive attaque du corps de débarquement, Daendels allait opposer une partie de sa division sortie d'Alkmaar. Le 26 août, il avait écrit au général Brune : « Si l'ennemi descend à terre, il sera battu, je vous le garantis. » Dans la soirée, ou plutôt à 10 heures du soir, il mandait au généralissime : « J'ai parcouru toute la côte sur le front de la flotte ennemie qui a jeté l'ancre entre Huiduin et Groot-Keeten. Les Anglais descendent les chaloupes qu'ils ont à bord et préparent un débarquement. La flotte tient près d'une lieue et demie d'étendue. Elle est ancrée si près des côtes que son canon protégeant son débarquement, il est impossible d'exposer des troupes pour leur disputer le rivage. J'ai fait toutes mes dispositions dans les dunes et dans la plaine pour les bien recevoir. Le terrain tout coupé de dunes est extrêmement difficile ; mais sa difficulté est plus grande pour l'ennemi que pour nous. S'ils débouchent des dunes, alors profitant de l'avantage de notre artillerie et de notre cavalerie, deux armes dont ils seront privés, je les attaquerai avec une vigueur telle que j'espère qu'ils seront bientôt rejetés à la côte. »

De 7 à 9 heures du soir, les frégates anglaises envoient quelques projectiles dans les dunes ; moyen de déblayer le terrain ; tir qui est repris le 27 août, à 3 heures du matin entre Groote-Keten et Callantsoog ; appui donné à la 5e brigade du général Pulteney déjà descendue dans les embarcations, laquelle peut aborder la chaussée du Zand-Dyk sans avoir éprouvé d'autres pertes que celle d'un bateau et de vingt hommes ayant coulé à la pointe d'un récif. A 4 heures, le 27e régiment, qui obéissait au colonel

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Graham touchait terre sans être inquiété par les Hollandais ; et il marchait vite vers les dunes.

Depuis le 24, Daendels avait son quartier général à Schagerbrug [1]. Le 26, il avait placé, de sa brigade de gauche, les 1er et 6e bataillons de chasseurs devant le mamelon du télégraphe. La seconde ligne était formée par le 2e bataillon de la 5e demi-brigade ; les deux autres bataillons du même régiment composaient un troisième échelon. La droite de ce corps s'appuyait fortement aux maisons de Groote-Keten ; la gauche tenait jusqu'à la mer.

La brigade de droite, que Van Guerik commandait, dut quitter le camp d'Huisduinen dans la nuit du 26 au 27 et occuper une partie des dunes à la hauteur de Groote-Keten. Le 1er bataillon de la 7e demi-brigade arrêtait sa droite au bord de la mer et groupait sa gauche dans la plaine du Helder. Le 2e bataillon se formait en arrière, sur la gauche, en potence. Le 3e bataillon, augmenté d'un contingent de deux escadrons de cavalerie, appuyé par six pièces de six, servait de réserve et pouvait battre, de son artillerie, tous les débouchés de Groote-Keten.

Vivement attaqués à 5 heures du matin et trop disséminés dans les accidents du terrain, les chasseurs bataves n'opposèrent qu'une faible résistance aux intrépides soldats de Graham. La mousqueterie anglaise les mit bientôt en désordre, les força à recu-

1. Daendels avait le 25 août : au Helder et à Huisduinen, la 7e 1/2 brigade, 3 bataillons, 1.715 hommes et 211 cavaliers du 1er régiment. A Schager et environs, la 5e, 3 bataillons, 1.756 hommes et 200 cavaliers. A Groet, à Kamp et dans le Zype, le 2e bataillon de chasseurs, 674 hommes. A Schagerbrug, 2 escadrons du 2e régiment de cavalerie, 186 hommes et 2 compagnies d'artillerie légère, 149 hommes. C'était l'avant-garde. L'aile gauche, commandée par le général major Van Zuylen, comptait : à Haarlem et à Alkmaar, 3 bataillons de la 1re 1/2 brigade, 2.032 hommes. A Petten et à Schoorl, le 1er bataillon de la 3e, 644 hommes. A Knedyk et Warmenhuisen, le 1er bataillon de la 4e, 742 hommes. A Bergen, le 3e bataillon de la 6e, 686 hommes. Dans les postes de Callantsoog, de Schager, de Saint-Martens, le 1er bataillon de chasseurs, 741 hommes. A Broek et Oudkarspel, 1 régiment de dragons, 300 hommes. (*Arch. de La Haye.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ler. Le lieutenant-colonel Luck, qui peut les rallier et les ramener au feu, est tué au cours de la seconde action ; et encore, cette troupe rétrograde.

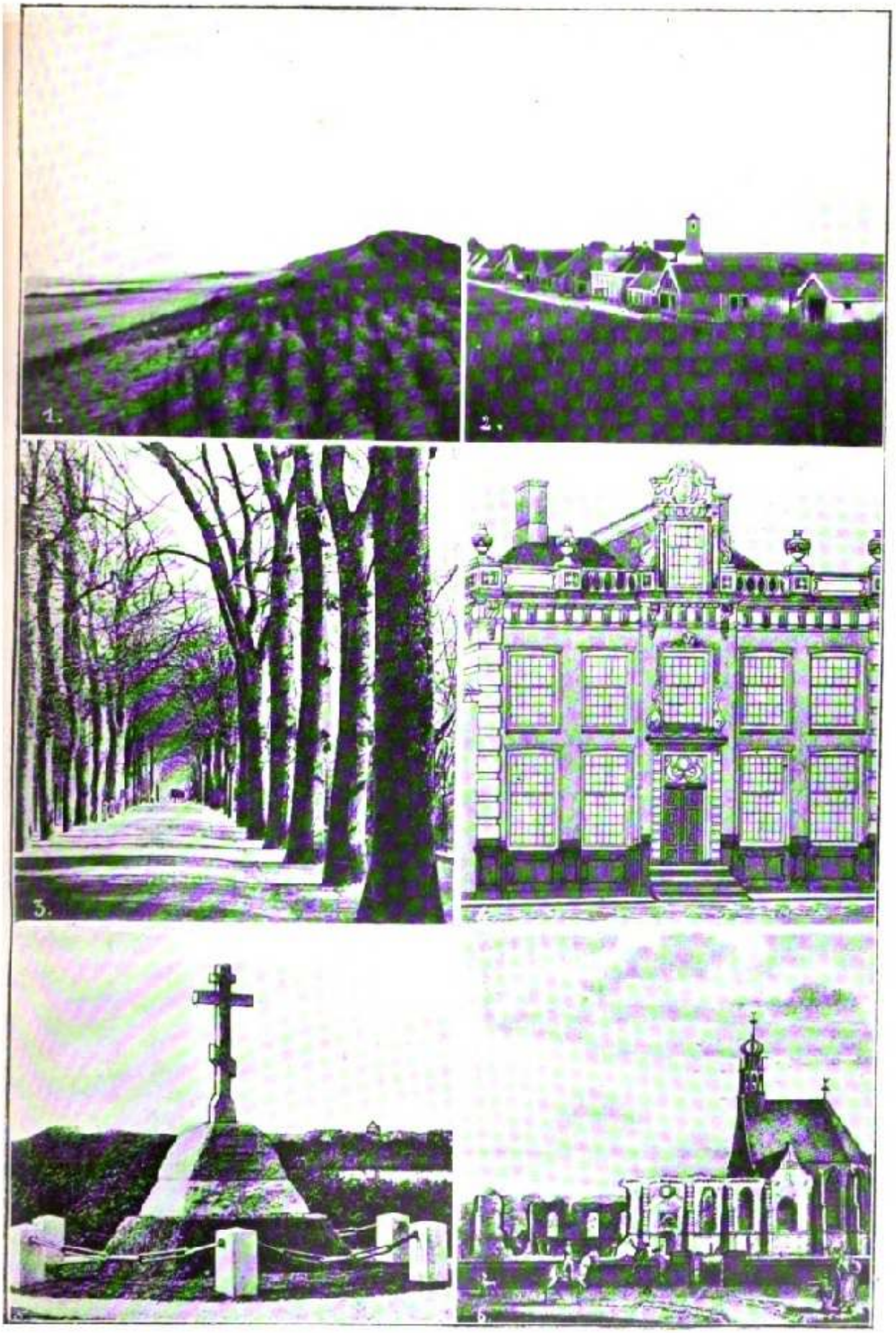
Plus tard, le 2e bataillon de la 5e demi-brigade arrête la charge de Graham, use son énergie, le force à reculer, poursuit ses troupes dans les dunes, sur un parcours d'une demi-lieue. Mais le lieutenant-colonel Herbig, chef de cette colonne, était frappé mortellement quand tout un régiment manœuvrait pour déborder, à gauche, la vaillante phalange hollandaise qui, ayant perdu un tiers de son effectif, dut battre en retraite.

Trois cents mètres avaient été parcourus quand Guerik amenait des secours : le 2e bataillon de la 7e et de la cavalerie, contingents prompts à rallier les débris du 2e bataillon de la 5e. A cette troupe, se joignaient les chasseurs que Daendels avait pu arrêter près de Callantsoog. A 10 heures, le combat recommençait et les deux partis se disputaient avec acharnement la possession des dunes.

Si le major Crass peut parvenir, avec les deux bataillons de la 5e, à se frayer un chemin sur la chaussée du Zand-Dyk, Van Guerik, qui avait devant lui des forces considérables, n'a pas su tenir tête à l'ennemi ; sa prompte défection marque une lâcheté ; il va se cacher derrière la ligne du Koegras. C'est là qu'il reçoit l'ordre de reprendre l'offensive ; il obéit avec regret ; et, à tourner des fossés, à passer des canaux, ses troupes perdirent tant d'heures qu'elles ne purent entrer en ligne quand leur action était nécessaire.

Crass, qui manœuvrait parfaitement, se heurta, après la défection de Van Guerik, à des forces considérables, car, avec le 27e régiment anglais, toute la brigade du général Moore et une partie de la réserve commandée par Macdonald se sont échelonnées le long du rivage et dans les dunes. Abercromby conduit lui-même ces troupes au feu. Et l'action devint si vive que, à côté du général, l'ingénieur Hay fut tué, Smol-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN



1 et 2. — **Place et village de Callantsoog.** — **3.** La grande allée à Bergen. — **4.** Quartier général de Brune à Alkmaar. — 5. Monument des Russes à Bergen. — 6. L'Eglise protestante de Bergen.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

let, Graham, le colonel Macdonald, John Hope et Murray furent blessés.

A midi, le corps de Crass, qui n'avait reculé que pas à pas vers l'ouest, arrivait dans la plaine du petit Keten. Cherchant à couper en deux la ligne trop étendue de ses adversaires, Crass se plaçait en tête d'un peloton de cavalerie dont les hommes réclamaient depuis longtemps le privilège de charger; mais, événement imprévu, les chevaux s'enfoncèrent dans le sable mouvant. Tout l'escadron eût été pris si Daendels n'avait fait avancer le 1er bataillon de la 3e demi-brigade, les 3e bataillons de la 1re et de la 6e, forces qui arrêtèrent l'ennemi, le battirent et eussent pu forcer quatre régiments à se rembarquer précipitamment, sans le feu des vaisseaux anglais qui, prenant les Hollandais en écharpe, les décimèrent et les contraignirent à gagner un abri.

Encore libre de ses mouvements, à 6 heures du soir, la troupe d'Abercromby couvrait la plage devant Groote-Keten et garnissait les mamelons des dunes. L'appui d'une flotte considérable lui avait procuré un succès, non une victoire.

Quand le feu eut cessé, les Bataves restèrent immobiles en face des Anglais ; ils attendaient que la nuit tombât pour se retirer au Zype. Ils avaient perdu 37 officiers et 1340 hommes [1]. Leurs adversaires comptaient : 3 officiers et 54 hommes tués, 18 officiers et 354 blessés, 20 noyés et 26 disparus [2].

Duncan pouvait achever le débarquement du corps d'expédition. Une colonne marchait contre Gilquin qui était forcé d'évacuer les postes du Helder dans la nuit du 27 au 28. L'officier hollandais, après avoir fait enclouer l'artillerie des deux forts : l'Union et la Révolution, défilait derrière les dunes, sur la chaus-

1. Communication du service des archives au ministère de la guerre hollandais.

2. *Histoire de la campagne faite en 1799 en Hollande*, par le colonel Graham, page 53.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sée de Koegras, avec des soldats si pressés de s'éloigner des Anglais que plusieurs tombèrent dans les marais, en fournissant une course éperdue et se noyèrent. Chemin faisant, Gilquin recueillit les compagnies de Van Guerik, général que Daendels allait éloigner de l'armée ; et la brigade de droite joignait, au point du jour, la brigade de gauche.

La division batave s'étant cantonnée au Zype, l'amiral Mitchel s'avança sur *l'Isis* pour reconnaître Nieuwe-Diep, grand port de la Compagnie des Indes. Ce port occupé, vingt et un navires de guerre se présentent, le 30 août, en face de la flotte batave ancrée devant Vlieter. Traître à ses serments ou intimidé par quelques factieux, Story amène son pavillon (c). Reddition qui permet à Duncan de former une expédition dans le Zuiderzee.

Daendels abandonnait le Zype lorsque Abercromby faisait marcher contre lui une reconnaissance : cent quatre-vingts cavaliers qui escortaient dix canons. Il laissait à l'ennemi un camp facile à retrancher depuis Petten jusqu'à Kolhorn. Voulant couvrir Alkmaar, il établissait sa gauche à Bergen, son centre à Oudkarspel et sa droite, un peu repliée, vers Veenhuizen, quand Brune accourait à son secours.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE IV

ATTAQUE DU ZYPE

Marche des troupes françaises. — Deux officiers anglais sont pris à Bergen. — Arrivée du général Vandamme. — Description du Zype. — Brune se décide à prendre l'offensive. — Abercromby fait retrancher son camp. — Attaques réitérées de la gauche française. — La division Dumonceau entre en action. — Aubrée parvient à occuper le moulin de Krabbendam. — Retraite des Hollandais. — Daendels est forcé de rétrograder. — Une panique se produit dans la nuit. — Les fuyards sont arrêtés et remis en ligne.

Brune censurait la conduite du général Daendels. Il lui reprochait d'avoir, en négligeant de placer son artillerie et son infanterie dans des tranchées, perdu la ligne si importante du Helder, seul point d'où Gilquin aurait pu canonner les navires ennemis lorsqu'ils iraient chercher la flotte batave.

Pourquoi Daendels sortait-il du Zype ? Des critiques étaient imprimées : « Daendels n'est qu'un politicien ; cet homme est incapable de gagner une bataille quoiqu'il eût été à l'école de Moreau. » « Non, à la confiance qu'on lui accordait à Paris, le soldat hollandais ne répondait pas. Recruté parmi les paysans qui, du matin au soir, regardent paître ou manger leur bétail, toujours nonchalant, contemplatif, point cruel, dans toute grande action militaire, il manquait d'entraînement et d'initiative. » Voilà ce qu'on disait.

Bien décidé à ramener ses alliés au combat, Brune obtient du gouvernement batave le pouvoir de punir les lâches [1]. Ayant envoyé à Daendels de nouvelles

1. « 1er septembre 1799. — Le Directoire exécutif de la République batave. — Sur la proposition faite à ce sujet, en ayant pris en considé-

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

instructions [1], il prévient une révolution à La Haye. Il place Amsterdam sous la domination de Van Blomberg, un patriote éprouvé, déjà commandant de la garde nationale. Il appelle des volontaires à grossir les demi-brigades bataves. Il obtient de l'argent des banquiers. Il fait venir de la Frise le corps obéissant à Dumonceau. S'arrêtant dans Haarlem, son activité s'exerce à pousser les régiments français vers le Nord-Hollande.

Dans une correspondance privée, nous avons trouvé ces renseignements : Les 2e et 3e bataillons de la 42e demi-brigade, les grenadiers du 3e bataillon de la 72e et une escouade de la 5e compagnie du 6e régiment d'artillerie à pied avec ses deux pièces de quatre furent embarqués le 28 août, à 9 heures du soir, dans Utrecht, sur le canal, par les soins de leur chef, le brigadier Gouvion. La navigation se faisait aux lueurs des lanternes, pendant que les soldats chantaient l'hymne national. Ces soldats, débarqués à Haarlem, dans la journée du 29, y trouvaient une demi-compagnie du 8e régiment d'artillerie légère ayant une pièce de huit, une pièce de quatre et un obusier placés en parc devant le vieux château qui domine la porte d'Amsterdam.

ration que le salut de la patrie exige qu'aucune mesure ne soit négligée et aussi tout ce qui de la part de l'armée batave pourrait faire soupçonner de la lâcheté, ou de la mauvaise foi, soit puissamment réprimé. — Arrête. — Que le général en chef Brune quoiqu'autorisé par la nature même de ses fonctions et pouvoirs à mettre en état d'arrestation, tout militaire suspect, ressortissant des corps placés sous ses ordres sera, pour autant que besoin pourrait être déclaré expressément comme il est effectivement déclaré par celle-ci, autorisé et chargé de faire mettre en état d'arrestation tous les officiers militaires bataves, soit de rang supérieur ou inférieur, fût-ce même le lieutenant-général Daendels, en cas qu'il crût devoir les suspecter, tenant tels officiers sous sûre garde pour voir être procédé contre eux selon la loi. » (*Arch. d'État de La Haye. Stukken rakende de landing der Engelschen in Noord-holland, 1799.* Lysten 3, n° 79.)

1. « La Haye, le 29 août. Brune à Daendels. — Vous devez disputer le terrain pied à pied, défendre Alkmaar. Si vous étiez forcé au Zipp, seule raison qui puisse le faire abandonner, votre retraite ne doit avoir lieu qu'à la dernière extrémité. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le 30, au point du jour, Gouvion achemine le 2e bataillon de la 42e le long des dunes, vers Beverwijk et Kastrikum. Cette troupe, qui rejoignit les Bataves à 6 heures du soir, les trouvait démoralisés et assez mal postés d'Egmont-Aan-Zee à la hauteur d'Alkmaar; elle leur rendait le courage perdu depuis quelques jours en forçant à se retirer précipitamment une forte reeconnaissance anglaise venue pour insulter les grand'gardes. Une partie du bataillon français allait occuper Alkmaar [1].

Sans perdre un instant, le chef de brigade Aubrée fait affluer la troupe française à la gauche du corps de Daendels. D'abord les grenadiers du 3e bataillon de la 72e, puis un escadron du 10e chasseurs, troupe dont quarante et un hommes allaient monter dans les dunes une garde vigilante pendant que les autres cavaliers, prenant du champ, poussaient jusqu'à Bergen où ils prenaient deux officiers anglais qui s'étaient attardés à boire [2]. Coup de main qui rendait l'ennemi prudent car il rappelait ses postes isolés et formait

1. « Le 30 août, arrivée à Alkmaar des premières troupes françaises du 2e bataillon de la 42e demi-brigade. » (*Arch. d'Alkmaar.*)

2. Dès le 6 septembre, 1 bataillon de la 42e, occupait Bergen. Il comptait 632 hommes, ainsi répartis : Le commandant et 6 officiers au château, 225 hommes au manège du château, 225 hommes dans l'église protestante, 90 hommes dans l'école, 60 hommes dans l'église catholique, 32 hommes au petit château de Kranenburgh. — Plus tard, la garnison fut renforcée par un bataillon de la 45e logé chez l'habitant ; chez Thys Decker 1 officier et 40 hommes ; Lourens Hennemann, 1 officier et 42 hommes ; Jan Leyen, 3 officiers et 40 hommes ; G. Schouten, 22 hommes ; Ide Min, 2 officiers et 30 hommes ; Hendrick Morsch, 35 hommes ; C. Kager, 2 officiers et 21 hommes ; D. Hoofd, 2 officiers et 15 hommes ; G. Tegel, 2 officiers et 26 hommes ; Jean Duineveld, 2 officiers et 54 hommes ; Cornelis Jonker, 2 officiers et 40 hommes ; Arie Roosloot, 2 officiers et 33 hommes ; Dirk Slikker, 26 hommes ; Dominus Kessler, le lieutenant Trip et 6 hommes. Alors, le bourgmestre s'appelait Joost Ivangh ; Bergen avait 558 habitants. Le château et la seigneurie de Bergen appartenaient au baron Hubert, beau-fils et successeur du comte de Nassau-Bergen, descendant du premier prince d'Orange. (*Arch. de Bergen.* Communication; de Mme Van Reenen-Vœlter et extraits de son ouvrage : *De Heerlijkheid Bergen*).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dans le Zype une ligne qui s'étendait de l'ouest au nord-est, ou de la mer du Nord au Zuiderzee.

Le 31 août, Dardenne, le chef d'état-major de Brune, faisait placer à droite de Schoorl la 1re compagnie du 8e régiment d'artillerie légère ; manœuvre qui avait pour but d'arrêter la navigation dans le canal ouvert d'Alkmaar à Petten, de prévenir toute expédition des canonnières anglaises.

De Haarlem [1], le flot des troupes françaises continuait à déborder. C'étaient, le 30 août, le 3e bataillon de la 60e et un détachement du 5e régiment de chasseurs. Grenadiers, fusiliers et chasseurs arrivaient le lendemain à Beverwijk, ayant tracé le chemin au 3e bataillon de la 42e brigade et à une escouade de la 5e compagnie du 6e régiment d'artillerie à pied. En toute hâte, derrière ce dernier contingent, défilaient: le 3e bataillon de la 54e, de trois escouades et demie la 12e compagnie du 7e régiment d'artillerie à pied, le 1er bataillon de la 42e, des dragons, des charretiers, des munitionnaires; hommes pressés d'arriver sur le front, comme si l'action d'une grande bataille était imminente.

Le 2 septembre, Brune arrivait à Alkmaar [2]. Le 3,

1. Haarlem avait 21.227 habitants.

2. Le 1er septembre, l'adjoint aux adjudants-généraux avait demandé pour le général en chef une maison meublée avec dix lits. Pour le chef d'état-major une maison avec trois lits. Pour le général commandant l'artillerie, un logement avec quatre lits. Pour les domestiques, en proportion.

M. Isaac Groen, l'un des secrétaires de la municipalité, offrit sa maison (aujourd'hui école religieuse, située 173 Oude Gracht). Mais en y arrivant, Brune ne trouvant ni linge ni ustensiles de cuisine, demanda ces fournitures, sous condition de les payer. Le bourgmestre chargea M. Voller, chef des ventes publiques, d'y pourvoir.

Brune habita la maison Groen du 2 septembre au 3 octobre et du 8 du même mois au 29. Les dépenses s'élevèrent à 1199 florins 3. Dans ce prix, l'on compta 125 florins pour articles brisés ou perdus. Le Directoire batave payait le 26 août 1800 (*Arch. d'Alkmaar.*)

Le dessin du quartier général français, que nous publions dans nos reproductions, a été fait en 1857 par le très savant et très obligeant M. Bruinvis, l'archiviste de la ville, qui s'est plu à compléter nos renseignements quant aux événements qui se passèrent en 1799 à Alkmaar.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF VIRGINIA

s'étant porté avec son état-major à Ugenburg-Heilo, dans la maison de campagne du citoyen Van Forecst, il fait paraître les officiers anglais pris à Bergen, les interroge et les traite très durement [1]. Le 4, il inspectait le terrain qui s'étend entre Avenhorn et Egmont-Aan-Zee. Le 5, il organisait la division Vandamme formée par les brigades Gouvion, David et Fuzier.

Vandamme, que Massena avait éloigné de l'armée du Danube, que Milet-Mureau avait, à cause d'exactions commises en pays de Bade, fait paraître le 18 floréal an VII devant le conseil de guerre de la 5e division militaire, que l'avocat Demonceau avait habilement défendu, que des juges trop indulgents avaient envoyé en disponibilité à Cassel, département du Nord, était désigné par Bernadotte pour être le premier lieutenant du général Brune.

L'ancien collaborateur de Jourdan arrivait le 6 septembre à l'armée gallo-batave. Il se promettait de regagner, en remplissant tous ses devoirs d'officier, l'estime des généraux prévenus contre lui. Quoique souffrant, il n'avait pas voulu refuser de servir.

Après avoir passé la revue des positions avancées, trop découvertes, Vandamme se propose de modifier l'échelonnement des troupes républicaines. Il forme, avec l'agrément de Brune, un corps d'observation, lequel, porté à 2 ou à 3 kilomètres du gros de la division, pourra recevoir, en cas d'attaque nocturne, le choc de l'ennemi et résister à l'offensive anglaise pendant tout le temps que les troupes de la seconde ligne mettront à bien garnir leurs postes de combat.

Dans la matinée du 8 septembre, alors que des pluies diluviennes avaient transformé en marécages les prairies bordant le canal d'Alkmaar, un gros parti de Français sortait des bois de Bergen et s'échelonnait dans la vallée. Sans coup férir, le 1er bataillon de la 42e et une compagnie des grenadiers de

1. *Arch. d'Alkmaar.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la 72e, contingents bientôt renforcés par un escadron du 10e chasseurs, occupaient Schoorl, village de soixante maisons, situé à 4 kilomètres et demi de Bergen. Dans l'après-midi, une deuxième colonne, formée du 1er bataillon de la 54e et du 2e de la 49e, s'avançait de Bergen à travers les dunes, s'étendait vers la mer et garnissait Groet, à 3 kilomètres de Schoorl, voulant et pouvant observer de ce lieu tout ce qui se faisait en manœuvres dans le secteur de droite du camp anglais.

Du sud, des renforts affluent; troupes qui s'échelonnent entre Bergen et Alkmaar, une partie s'abritant dans les bois qui couvrent au sud-est le premier pays, l'autre massée derrière un canal qui coupe d'un trait large et profond une assez vaste plaine à la hauteur de Bergemeer.

Brune fait sortir d'Amsterdam le 3e bataillon de la 60e, placé là en troupe de police; il envoie ses aides de camp presser la marche des demi-brigades qu'attend Vandamme et des troupes bataves de Dumonceau qu'on put échelonner le 9 autour de Koedyk.

Brune élabore un projet qu'il veut exécuter avant l'arrivée du duc d'York, avant que la troupe anglaise ne soit renforcée du contingent russe, avant que la flotte de Duncan n'ait débarqué quelques troupes légères vers Egmont-Aan-Zee. Son projet est de chasser l'ennemi du Zype.

Découpé en damier gigantesque dans le grand triangle du Nord-Hollande, le Zype formait alors un canton [1]. C'était une conquête de l'homme sur la mer; la patience des Bataves en avait fait une plaine productive, nécessairement abritée contre le flot toujours envahissant de l'Océan par des digues d'une solidité à toute épreuve. Borné au sud-ouest par le canal

1. Le Zype tire son nom d'un polder dans lequel quatre communes étaient espacées : Oude-Sluis, au nord ; Schagerbrug, village le plus important ; Saint-Martensbrug; Eenig-en-burgerbrug qui se nomme aujourd'hui Burgerbrug.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'Alkmaar, dont l'embouchure s'ouvrait au-dessous de Petten dans une découpure des dunes, il se trouvait couvert à l'est, sur un front de 2.600 mètres, du Groote-Dyk et du Groser-Canal, lequel joignait à Sluis le Zuiderzee. Une fois armé de fortifications rapidement élevées, ce vaste camp couvrait Callantsoog et Petten.

Une troupe partie d'Alkmaar ne pouvait y pénétrer qu'après avoir traversé le canal et franchi la digue, essuyé le feu croisé des batteries, défilé le long d'étroites chaussées, emporté à l'assaut Petten, Krabbendam et Saint-Martens ; œuvre que pouvaient accomplir les soldats de la Révolution.

Contre les 22.000 Anglais qui gardaient le camp, Brune allait engager deux divisions hollandaises, fortes de 14.000 hommes [1] et la division Vandamme qui avait 7.226 combattants [2]. A la condition que les demi-brigades agissent de concert et avec énergie, l'ennemi, délogé de ses retranchements, se trouverait placé dans une situation critique.

Après avoir donné des ordres de concentration et de marche, Brune plaçait auprès de Daendels le brigadier Barbou et l'adjudant-général Durutte, moins

1. Divisions hollandaises : Daendels et Dumonceau, lieutenants-généraux, Van Guerik, Van Zuylen, Van Rywelt, Van Boecop, Bruce, généraux majors ; Lolivier, Vichery, Van Uslar et Raaf, adjudants-généraux. Commandant l'artillerie, le lieutenant-colonel Martenschwitz; le génie, Krayenhoff. *Troupes.* Infanterie : 3 bataillons de la 1re demi-brigade ; 3 de la 2e ; 1 de la 3e ; 2 de la 4e ; 3 de la 5e ; 3 de la 6e ; 3 de la 7e ; 4 bataillons de chasseurs à pied. *Cavalerie.* 1er régiment, 4 escadrons ; 2e, 2 escadrons. Hussards, 4 escadrons. *Artillerie* : 2 compagnies d'artillerie légère, 2 compagnies d'artillerie à pied. (*Brune en Batavie.* États.)

2. Division Vandamme : 42e demi-brigade, 3 bataillons, 2350 hommes ; 49e, 2 bataillons, 1357 hommes ; 54e, 3 bataillons, 2376 hommes ; 60e, 1 bataillon, 621 hommes ; 1 compagnie de grenadiers de la 72e, 81 hommes ; 5e régiment de chasseurs à cheval, 1 détachement, 89 hommes ; 16e chasseurs, 1 escadron, 170 hommes ; 6e régiment artillerie à pied ; 2 escouades de la 5e compagnie, 33 hommes ; 7e régiment : 3 escouades et demie de la 12e compagnie, 46 hommes ; 4e régiment artillerie à cheval, demi-escouade de la 4e compagnie, 36 hommes ; 8e régiment artillerie, 1re compagnie, 67 hommes. Total : 7.226. (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

en conseillers militaires qu'en surveillants, quand déjà les Bataves avaient repoussé, devant Oudkarspel, une reconnaissance anglaise qui perdit, le 9 septembre, sous les feux du 2e chasseurs, un officier et neuf soldats.

Le 10, à 2 heures du matin, le gros de la division Vandamme débouchait des bois de Schoorl ; ce corps, formé en trois colonnes que précédaient les cavaliers du 16e chasseurs, s'avançait à travers les ténèbres. L'échelon de droite formé par les deux premiers bataillons de la 42e, ayant l'appui de deux pièces de canon, s'étendait bientôt dans la vallée jusqu'au canal d'Alkmaar, marchait sur Krabbendam, puis marquait le pas pour laisser à l'échelon du centre, deux bataillons des 42e et 49e que conduisait Vandamme, le temps de descendre des dunes et d'aborder le Slaper-Dyk. Engagé aussi dans les dunes, l'échelon de gauche, dirigé par Gouvion et formé d'un bataillon de la 54e, devait tourner Kamp et chasser l'ennemi de Petten.

Quoiqu'ils fussent vivement attaqués, les avant-postes anglais établis dans la vallée résistèrent durant vingt minutes, en tirant au milieu des ténèbres. Mais chargés à la baïonnette, craignant d'être enveloppés, ils se replièrent, en courant, sur les chaussées du Slaper-Dyk et du Sand-Dyk, cette dernière longeant alors la mer.

Rentrés au Zype, ils annonçaient à leurs frères d'armes l'approche d'un ennemi audacieux. A 7 heures, le major général Burrard employait les deux brigades des Gardes, 3.400 hommes et un fort détachement de marins à défendre la ligne du canal, du pont des écluses de Petten jusqu'au moulin de Krabbendam. Devant Petten, un ouvrage abritait dix pièces dont le feu pouvait balayer le rivage ; six autres redoutes commandaient, dans le secteur du sud-ouest, l'approche des ponts et des chaussées ; et des remparts en terre abritaient les tirailleurs parfaitement échelonnés. Burrard haranguait ses soldats : « Pas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de retraite, car si vous cédiez le terrain, il s'ensuivrait un désastre. Aujourd'hui l'Angleterre a les yeux fixés sur vous. » Les soldats promettaient de repousser l'agresseur ou de mourir à leur poste.

Contre des hommes résolus à tout braver, contre des redoutes garnies de canons bien servis, pour traverser un canal large de 40 mètres, pour éloigner des bateaux canonniers, pour seconder Dumonceau qui agissait au centre, Vandamme engageait résolument, à fond, ses demi-brigades.

Vaillantes troupes qui parvinrent à traverser des tranchées, à se défiler le long des marais, à garnir de pelotons les chaussées ; mais leur grand élan était brisé par l'obstacle que présentait la largeur du canal d'Akmaar. En vain, les généraux David, Fuzier et Gouvion se plaçaient-ils à la tête des colonnes d'attaques. Inutilement, le capitaine Dellenteigne et trente officiers se jetaient à la nage pour aller rompre les palissades plantées sur la rive droite. Neuf fois les tambours battaient la charge et entraient les premiers dans l'eau du canal ; neuf fois les feux croisés des Anglais forçaient l'assaillant à reculer.

La discipline est si rigoureusement observée, le courage est tellement grand dans la troupe républicaine que Vandamme peut facilement garder ses bataillons en position, jusqu'à l'arrivée d'une batterie de 12 qui, montée à 1 heure du soir, bombarde la redoute du Slaper-Dyk, dans laquelle Burrard s'est abrité et couvre l'œuvre du capitaine Bontemps et de quinze soldats du génie, escouade chargée d'établir un pont de chevalets.

En conduisant une dixième attaque, Vandamme eût passé le canal. La retraite effectuée par les Hollandais, à 3 heures du soir, le mettait tout à coup en péril. Menacée à droite, la division française rétrogradait précipitamment ; elle abandonnait même des blessés ; toutefois, elle se ralliait au milieu de la vallée, s'échelonnait au pied des dunes afin de couvrir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

contre toute agression Kamp, Groet, Schoorl et le pont de Schoorldam.

Pendant que Vandamme agissait à gauche, les troupes bataves avaient abordé le Zype au sud-est, dans le secteur ouvert entre Saint-Martens et l'angle de Krabbendam.

La division Dumonceau, encore fatiguée des longues marches qu'elle avait dû faire pour arriver très vite au Nord-Hollande, étant partie de Schoorldam à 3 heures du matin, arrivait dès le point du jour devant Warmenhuizen ; de ce lieu, la brigade Bonhomme [1] obliquait à droite, s'avançait au nord-ouest, chassait des postes anglais et se portait vers Eenigenburgerbrug, position qu'elle voulait emporter de vive force.

Mais Dumonceau tient trop longtemps sa brigade de gauche en observation. Il ne reprend, d'ailleurs, l'offensive qu'à la demande d'Aubrée, commandant la 42e demi-brigade française, laquelle devait marcher à la hauteur des Hollandais, mais sur la rive gauche du canal d'Alkmaar.

De la brigade Bruce, un gros détachement garnissait Varmenhuizen. Trois petits canaux passés, un peloton de dragons anglais mis en fuite, Bruce échelonne ses bataillons sur le chemin de halage et à 7 heures un quart, la tête du corps batave agit pour enlever Krabbendam.

C'était, à l'angle du Zype, un village de dix-sept maisons, à la droite duquel Abercromby avait fait élever une forte redoute. Là, douze canons bien servis pouvaient balayer le pont qui reliait le camp anglais à la plaine de Schoorldam. A gauche, la redoute était couverte par une compagnie du 20e régiment, celle-ci abritée derrière la berge du canal.

Dumonceau n'opposait à l'artillerie anglaise que deux pièces de 4. Ne pouvant stationner sous le feu,

1. Brigade Bonhomme : 2 bataillons de grenadiers, 1er et 3e bataillons de la 6e demi-brigade ; 4e bataillon de chasseurs ; 1er et 2e bataillons de la 7e. (*Arch. d'État La Haye*. Liste 3. Pièce 201.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

il engageait tout de suite deux cents chasseurs du 3e bataillon commandés par Hoyneck van Papendrecht et trois compagnies des grenadiers de la 2e demi-brigade, celles-ci obéissant au major Fulleken. Ces troupes, entraînées au pas de course, pouvaient occuper, vers 8 heures, le pont et quatre maisons de Krabbendam [1], après avoir subi de grosses pertes. Fulleken, atteint par un boulet, était resté parmi les morts. Et dans la position conquise, l'avant-garde de Bruce se maintenait longtemps, sous la mitraille, avec l'appui du 1er bataillon de la 2e demi-brigade.

Aubrée, qui doit seconder les Hollandais serrés de près, parvient à établir le 3e bataillon de la 42e, en face du pont de Krabbendam, mais au sud ; trois compagnies placées derrière le haut talus ou berge du canal, rive gauche, se défilent vers un îlot, peuvent passer à gué un petit bras et s'emparer du moulin qui dominait la grande redoute anglaise.

Il était 2 heures du soir quand Dumonceau, voyant avancer les troupes françaises, ordonnait aux chasseurs du 3e bataillon d'expulser les soldats d'Abercromby de Krabbendam ; les Bataves manœuvraient sous une grêle de projectiles quand des clameurs retentirent derrière eux. Cris poussés par les soldats du 2e bataillon de la 6e demi-brigade, soldats qui avaient cru voir défiler entre Eenigenburgerbrug et Varmenhuizen des dragons anglais et de l'infanterie chargés d'envelopper la brigade Bruce. Perdant aussi la tête, des officiers criaient : « Sauve qui peut ! » Alors, une panique se produisait.

Inutilement, Dumonceau, Bruce, l'adjudant-général Vichery, le chef de brigade Clément, aide-de-camp de Brune, le lieutenant-colonel Anthling, commandant du bataillon pris de peur le premier, tentèrent d'arrêter les fuyards qui, n'écoutant plus ni les prières ni les menaces, entraînèrent aussi la brigade Bon-

1. Communication. Ministère guerre hollandais.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

homme et coururent, à perdre haleine, dans la direction d'Amsterdam [1].

Toutefois, les chasseurs et les grenadiers qui avaient occupé en partie Krabbendam se retirèrent, à la demande de Dumonceau, en bon ordre, le capitaine Westenberg, des grenadiers, formant avec ses hommes une solide arrière-garde qu'Abercromby, en homme prudent, ne voulut pas suivre [2].

Sans la présence d'esprit que montra Aubrée qui, forcé d'abandonner le moulin de Krabbendam après la fuite des Bataves, manœuvra le long du canal pendant trois heures, les Anglais auraient pu, Vandamme s'étant retiré au pied des dunes, occuper Schoorldam, courir à Alkmaar, envelopper la division Daendels, réduire l'armée de Brune à quelques mille hommes.

Dans cette journée, la division Daendels devait enlever les deux redoutes qui couvraient Eenigenburgerbrug, occuper le village, appuyer ensuite à droite et se présenter en forces ou au pont de Groote-Flot ou à Saint-Martens. La 1re brigade, conduite par Barbou, étant partie de Saint-Pancras à 5 heures du matin, marchait très lentement à travers les obstacles du terrain que défendaient d'ailleurs, le long de la chaussée, l'Oester-Dyk, les avant-postes de l'ennemi. La 2e brigade, que le divisionnaire conduisait lui-même, n'arrivait qu'à midi devant Eenigenburgerbrug et trouvait le terrain déjà occupé par les bataillons de Bonhomme. Or, laissant à cette troupe la tâche d'enlever les deux redoutes anglaises, Daendels exécutait, vers Saint-Martens, une marche de flanc. Se joignant à Barbou, près des retranchements de l'en-

1. Brune écrivait à Bernadotte : « 50 hommes auraient pu tenir la position que 8.000 ont abandonnée. Prières, menaces, énergie, rien ne put les rallier ; et certes, dans ce moment, 25 hommes à cheval eussent fait mettre bas les armes à cette division tout entière. On a vu alors une chose bien extraordinaire : les Bataves fuyant d'un côté, les Anglais de l'autre et le champ de bataille abandonné de tous. » (*Arch. Guerre.*)

2. Communication.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nemi, il les faisait attaquer si vivement que la 1re demi-brigade et l'artillerie légère du capitaine d'Enguerrand prenaient en quelques minutes un redan. Et ces vaillantes troupes auraient franchi l'obstacle du Groote-Dyk, si le colonel Crass n'avait pas fait prévenir Daendels que Bonhomme, battu devant Eenigenburgerburg, se retirait précipitamment vers Schoorldam. Daendels qui n'avait perdu, dans son expédition, que 10 hommes tués, 71 blessés et 81 prisonniers [1], pouvait rentrer, au pas ordinaire, à Saint-Pancras, sans être harcelé.

A 8 heures du soir, un sergent du 1er bataillon de chasseurs jetait la panique dans le camp, en annonçant l'approche de l'ennemi. Se donnant alors l'autorité d'un officier, il portait un drapeau et entraînait à sa suite plus de 5.000 fuyards, que les gardes nationaux de Groningue arrêtèrent entre Amsterdam et Haarlem, et ramenèrent sur les positions abandonnées [2]. Quant au sous-officier qui avait provoqué l'abandon des postes, il fut pris et fusillé [3] le 11 septembre sur le Langen-Dyk, devant le front de la 1re demi-brigade formée en parade.

La perte des Anglais était de 34 tués, 125 blessés

1. Communication.

2. Brune écrit d'Alkmaar, le 10 septembre, à 11 heures du soir, au ministre Bernadotte : « Envoyez-moi des forces, ou je ne saurai comment me tirer des combinaisons de lâcheté et de trahison qui se forment autour de nous. Je ferai cependant tous mes efforts pour tenir. D'indignes officiers, des brigands, viennent de jeter l'alarme aux avant-postes de Daendels, à Brug, au-delà de Saint-Pancras ; ils se sont enfuis avec un drapeau, criant partout que l'ennemi les poursuivait. Ils ont entraîné des gens de l'artillerie légère qui se sont mis à fuir, abandonnant leurs pièces. Ces coquins ont traversé Alkmaar à la hâte ; ils se dirigent sur Haarlem, sans doute pour exciter une dissolution générale de la force armée batave. On vient d'arrêter celui qui portait le drapeau. » (*Arch. Guerre.*)

3. Le sergent qui avait provoqué la panique ne fut pas jugé par un conseil de guerre, ainsi que l'ont rapporté des historiens. Il fut condamné à mort par le général Daendels, agissant de son chef, d'après une dépêche du général Brune du 10 septembre : « Je vous autorise à faire fusiller sur-le-champ tout moteur de désordre. Je l'exige de vous. » (Communication). Comme il appartenait à une famille très honorable, on ne livra point son nom à la publicité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et 18 prisonniers. On trouvait, parmi les blessés, le général-major Moore, le lieutenant-colonel Smith et 10 officiers[1].

Ce combat, d'une durée de dix heures, coûtait aux Français : le général David, blessé mortellement, 3 officiers et 36 soldats tués, 36 officiers et 713 soldats blessés, 327 prisonniers. Aux Bataves : 8 officiers et 89 soldats tués ; 32 officiers et 466 soldats blessés ; 375 prisonniers. Total, pour les alliés : 2.086 hommes.

1. Graham, page 83.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE V

BATAILLE DE BERGEN

Inquiétudes des alliés. — Au signal donné pour s'insurger contre Brune, les Hollandais ne répondent pas. — Le duc d'York règle la marche de ses divisions. — Description des environs de Bergen. — Les Russes sortent du Zype. — Rostollant s'établit devant Schoorl. — Hermann entre à Bergen. — Brune, arrivé d'Alkmaar, fait attaquer les Moscovites par trois colonnes. — Désastre éprouvé par l'ennemi. — Hermann et plusieurs généraux sont faits prisonniers. — Conduite de Manners. — Le duc d'York cherche en vain à obtenir un succès. — Action des troupes bataves. — Dumonceau est blessé. — Daendels recule. — Les Anglo-Russes exécutent leur retraite. — Marche du corps d'Abercromby. — Pertes subies par les deux armées.

Cet échec n'avait pas découragé Brune. Que les lignes formidables du Zype n'aient pu être forcées, Vandamme restait néanmoins posté au pied des dunes ; il menaçait encore la droite anglaise et observait ce qui se passait dans Petten. Et le 11, les divisions hollandaises s'échelonnaient du pont de Schoorldam au polder de Schagerbrug, quand des renforts arrivaient d'Haarlem, lorsque le Directoire batave allait armer des gardes nationaux [1].

1. « La Haye le 14e septembre 1799, l'an V de la Liberté batave. — Au citoyen Brune. — Toujours empressés à ce qui peut être utile à la défense de la Liberté, nous avons résolu aujourd'hui de mettre sous vos ordres 5.000 hommes de gardes nationales. — En délibérant sur les moïens les plus efficaces pour vous les procurer, un appel général nous paraît le plus convenable, mais en même tems la manière de cet appel ou autres moïens pour atteindre ce but furent trouvées sujettes à tant de difficultés qu'il nous a paru nécessaire à vous envoyer le citoyen Winter afin d'aboucher avec vous à ce sujet et d'arranger les moïens qui pourront servir à réaliser cette organisation. — Salut républicain. — Le Directoire batave. » (*Archives de La Haye.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les Gallo-Bataves devaient se tenir en éveil et attendre, dans des positions défensives, l'attaque des soldats de la coalition.

A l'approche de la mauvaise saison, l'ennemi ne pouvait demeurer longtemps dans son camp. La pluie détrempant le terrain marécageux et des maladies épidémiques décimant les bataillons, il faudrait conduire l'armée sur les dunes ou bien aux environs d'Alkmaar. Mais la difficulté du ravitaillement mettrait partout les alliés à rude épreuve. Déjà, l'entrepôt établi à Huisduinen ne pouvait plus suffire aux besoins de 50.000 hommes. Loin de la première base d'opérations, qui assurerait la subsistance des troupes?

Demeurer au Zype, c'était exposer des milliers d'hommes à subir le régime de l'hôpital, en pays malsain. S'établir loin du Helder, c'était condamner les mêmes hommes à mourir de faim, car, étant donné la violence des vents d'automne sur la côte, les bâtiments de l'escadre anglaise ne pourraient jeter des provisions ni à Callantsoog ni à Petten. Donc, les Anglo-Russes se trouvaient contraints à livrer bataille afin de se porter, pour élargir leur champ d'action et vivre, d'abord à Alkmaar, puis sur la ligne d'Amsterdam à Haarlem.

Des lettres interceptées indiquaient à Brune les inquiétudes qu'éprouvait le général Abercromby. Cet officier avait cru, en débarquant au Nord-Hollande, que les Bataves se joindraient en masse à ses troupes, qu'une insurrection générale chasserait les Français vers le Sud, que le drapeau du stathouder serait arboré incessamment à La Haye.

Un seul groupe d'Orangistes avait pris les armes, près d'Arnheim [1]. Bientôt désarmé, les autres parti-

1. « A la nouvelle de la descente des Anglais, une centaine de paysans des environs d'Arnheim ayant à leur tête d'anciens courtisans du stathouder arborèrent la cocarde orange. Ils eurent l'audace de sommer la petite place de Coverden de se rendre. Un bataillon de la 72e et les gardes nationales commandées par le général Prévost leur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sans de Guillaume V, qui redoutaient les représailles, se tinrent dans l'expectative.

Quand les Anglais, maîtres de la mer, auraient pu jeter quelques régiments sur les côtes, occuper La Haye et Amsterdam, renverser le Directoire batave, couper toute retraite aux soldats qui leur étaient opposés devant Bergen, ils se contentaient de louvoyer à portée de canon du rivage [1].

L'escadre de Duncan restait à l'ancre dans la mer du Nord. Une escadrille formée sur le Zuiderzee s'avançait timidement vers le sud, débarquait de faibles contingents à Medemblick et à Eckuysen, occupant ces villes au nom du stathouder ; mais les équipages n'osaient point prendre pied à Hoorn, si près d'Alkmaar qu'une colonne de troupes aurait pu, bien guidée, longer les polders et arriver en quelques heures sur les derrières des Français.

L'un des princes d'Orange, qui avait quitté l'Angleterre avec Abercromby, se risqua, la flotte batave une fois capturée, à conduire quelques volontaires dans la province d'Utrecht. Battu dans deux engagements, vivement poursuivi, ce prince dut rentrer précipitamment en Frise et s'embarquer comme un fugitif, devant Emden, à destination du Helder.

L'expédition russe, dont le capitaine Home Popham

firent mettre bas les armes. » (*Mémoire historique sur la campagne du général en chef Brune en Batavie*, par un officier de son état-major, notes, page 104.)

1. Guiot à Talleyrand, le 25 fructidor. — Je crains encore davantage que les Anglais de la Nord-Hollande n'arment une flottille de bâtiments légers pour attaquer Amsterdam par le Zuiderzee. Ses habitants, en général, sont bien disposés, mais il n'en est pas moins certain que quelques bombes dirigées sur une ville aussi populeuses et dont toutes les richesses consistent dans ses magasins la détermineraient à capituler.

Ce serait le coup de grâce du gouvernement batave ; il n'aurait plus ni argent, ni crédit, ni aucune ressource ; et dès le lendemain il se trouverait hors d'état de payer le prêt de l'armée. Ses embarras sont déjà très grands à cet égard, parce que vous concevez bien que dans cet état critique personne n'acquitte ses contributions ordinaires et extraordinaires. » (*Aff. Etr.* Reg. 602, p. 362.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dirigeait, depuis sa sortie de Revel, la navigation, avait manqué, dans le temps des vents violents, sa réunion avec l'escadre anglaise et avait dû relâcher le 8 septembre à Yarmouth. La 1re division des troupes de terre[1] obéissant à Scherebzow, forte de 8.162 combattants, reprenait bientôt la mer; les bâtiments qui la portaient jetaient l'ancre devant Huisduinen le 12, et, en employant des bacs, elle débarquait dans la journée du 13.

Suivant le premier échelon moscovite, le duc d'York conduisait un troisième corps anglais, lequel fut mis à terre le 15 septembre.

Le 16, la division russe du major général Emme arrivait au Nord-Hollande. Elle ajoutait 6.198 hommes[2] aux forces de l'armée combinée qui se trouva ainsi portée à près de 50.000 soldats (d).

Se posant en allié généreux, le généralissime accordait aux Russes l'honneur d'attaquer les premiers la division Vandamme. Deux corps, 14.000 Moscovites,

1. Division Scherebzow : Hussards du régiment Sladkoff, 4 officiers et 67 hommes; cosaques du Don et de l'Oural, 4 officiers et 93 hommes; compagnie de pionniers du capitaine Dreyer, 3 officiers et 109 hommes. Brigade Emme, grenadiers du bataillon Mitiuschin, 18 officiers et 600 hommes. Du bataillon Grikson, 18 officiers et 572 hommes. Du régiment Scherebzow, 53 officiers et 1423 hommes. Du régiment Emme, 45 officiers et 1386 hommes. Détachement d'artillerie, 2 officiers et 122 hommes. Grosse artillerie, 10 officiers et 190 hommes.— Brigade Sutgoff : grenadiers de Benckendorff, 46 officiers et 1394 hommes. Mousquetaires de Fersen, 43 officiers et 1421 hommes. Chasseurs de Sutgoff, 15 officiers et 342 hommes. Artillerie, 12 officiers et 321 hommes. Total 265 officiers et 7.897 sous-officiers et soldats. (Miliutin, page 275.)

2. Division Emme : Hussards du régiment Gladki, 1 officier et 45 hommes. Cosaques du Don, 2 officiers et 23 hommes. Pionniers, 1 officier et 53 hommes. — Brigade Arbenieff : Grenadiers de Strik, 18 officiers et 575 hommes. Ogarieff, 18 officiers et 597 hommes. Mousquetaires d'Arbenieff, 49 officiers et 1422 hommes. Chasseurs de Sutgoff, 14 officiers et 341 hommes. Artillerie, 7 officiers et 244 hommes. — Brigade Sedmoraski : Grenadiers de Timotheïeff, 18 officiers et 578 hommes. D'Osipoff, 18 officiers et 592 hommes. Mousquetaires de Sedmoraski, 44 officiers et 1447 hommes. Artillerie, 1 officier et 91 hommes.

Les deux divisions avaient 60 pièces de canon. (Miliutin, page 276.)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qui avaient cheminé sous la pluie, de Huisduinen à Petten, qu'on laissait sans pain le 17 et le 18 sous prétexte qu'aux fours établis entre Callantsoog et l'abbaye de Groot-Keten la farine manquait, que l'état-major anglais entassait dans l'angle droit du Zype, demandaient à prendre le chemin d'Alkmaar, à réquisitionner des vivres.

Depuis leur arrivée au camp, les soldats de Paul Ier, la plupart étant des vétérans qui avaient battu et les Turcs et les Polonais, assourdissaient la troupe anglaise de leur jactance. Se croyant toujours invincibles, ils promettaient ou juraient d'anéantir, dans la première bataille qu'on livrerait, toutes les troupes que Brune oserait mettre en ligne devant eux.

Le duc d'York se décidait à sortir du Zype, à livrer bataille le 19 septembre, au point du jour.

D'une fenêtre du grand clocher de Schagerbrug le prince avait pu examiner le terrain qui s'ouvrait devant lui sur un front de 2.000 mètres, jusqu'à Schoorldam : plaine basse, grise, coupée de canaux, de prairies, de petites digues, de chaussées mal entretenues, dans laquelle pointaient, pour rompre la monotonie du paysage, les villages de Saint-Martens, Valkoog, Dirkshorn, Harenkarspel, Eenigenburgerbrug, Warmenhuizen, Oudkarspel et plus de vingt fermes isolées.

Du moulin de Krabbendam, les généraux Hermann et Essen examinèrent aussi le terrain sur lequel ils auraient à manœuvrer. A leur droite, du rivage de la mer du Nord jusqu'à la lisière d'un grand bois bordant Schoorl, les dunes forment une série de ballons couverts, en septembre, d'herbes sèches. Placés en sentinelles sur cette ligne, Kamp, un hameau, touchait à la plage, et Groet, situé à 2 kilomètres et demi du premier lieu, fermait l'entrée d'un vallon. Hargen, un hameau, et quelques moulins s'élevaient entre les deux villages.

A l'angle du bois qui couvrait le premier plan des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dunes, les maisons de Schoorl pointaient dans un massif de chênes cinquantenaires. Plus loin et à gauche, le bourg de Schoorldam apparaissait sur la rive droite du canal d'Alkmaar. Koedyk était placé en amont. Warmenhuizen formait un amas de toits grisâtres, à gauche de Schoorldam.

Une bonne carte montre aux Russes et la perspective et les accidents du terrain qui s'étendent derrière Schoorl et au delà du premier plan des dunes. Alors, on pouvait suivre trois voies pour cheminer de Schoorl à Bergen : 1° à travers les dunes ; 2° par la route d'Haarlem, qui traversait un bois profond de 1100 mètres et passait devant les maisons d'Eechtrop, laquelle devenait, au lieu appelé aujourd'hui Kerk-dijk, une allée large de 20 pieds, et bordée d'une double ligne de grands ormes ; 3° en tenant la route qui longeait à droite le canal d'Alkmaar et bifurquait, vers l'ouest, devant Koedyk.

De Bergen, bourg assez étendu, dont le couvert de marronniers était épais et élevé, on ne voyait, en sortant des bois de Schoorl, que le clocher. Les quatre-vingt-dix maisons, carrées, solides, formaient un rectangle coupé de huit rues et qu'une grande allée, chênes et platanes, bordait au sud.

Devant l'église protestante (une construction de briques, surélevée, à demi détruite pendant le siège d'Alkmaar, que firent les Espagnols en 1574) aboutissaient les avenues de Schoorl et d'Alkmaar. Le château ou Het-Hof, situé au sud-ouest, dans un parc, pouvait servir, avec le manège, de dernier refuge ; et une petite route longue de 400 mètres séparait sa grille des dunes ombragées, elles, à leur premier plan, par de vieux arbres.

Au bord de la longue avenue qui bornait Bergen au sud, un grand chemin, tiré vers le sud-ouest, conduisait à Egmont-Aan-Zee. Tirée de l'ouest au sud-est, la route d'Alkmaar, longue de 6 kilomètres, traversait deux bois et un seul canal. Une troisième

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

voie, le chemin des Coquilles, partait de la route d'Haarlem pour pénétrer dans les dunes.

Dans un pays si couvert, toute évolution des bataillons devient difficile quand l'ennemi s'obstine à défendre le terrain pied à pied ; mais les positions emportées peuvent être facilement gardées.

Les Russes déclarent qu'aucun obstacle ne saurait arrêter leur marche à l'heure même où le duc d'York décidait de placer, une fois le premier bond des alliés accompli, sa gauche à Hoorn, son centre dans Alkmaar et sa droite vers Beverwijk. Afin de parvenir sans retard au but entrevu, le généralissime dictait au général Knox l'ordre d'une attaque générale, à exécuter par quatre colonnes.

A droite, le général Hermann conduirait 10.000 Russes formant deux groupes qui seraient commandés : le premier par Baklanowski, le deuxième par Scherebzow ; troupes qui passeraient le canal d'Alkmaar aux écluses de Petten et au pont du Slaper-Dyk pour enlever Kamp et Groet ; et ces deux villages une fois occupés, douze bataillons d'infanterie, aidés d'un escadron de cosaques, marcheraient au plus vite sur Bergen ; de ces troupes, une batterie de douze pièces soutiendrait les efforts. Comme réserve, on leur donnait la brigade anglaise du général Manners, qui, forte de 2.000 hommes : deux bataillons, trois escadrons des dragons légers et quatre pièces d'artillerie, suivrait le groupe opérant à gauche.

La deuxième colonne des troupes combinées était composée des brigades d'Oyley, Burrard et Gloucester, de trois bataillons russes entraînés par Sedmoraski. Placée sous la direction de Dundas, elle passerait le pont de Krabbendam, se déploierait dans les terrains bordant la rive droite du canal, reprendrait Warmenhuizen enlevé le 15 aux Anglais [1], entrerait

1. « Le 25 fructidor, Dumonceau fit faire une reconnaissance sur le village de Warmenhuysen ; ses troupes y trouvèrent le pont qui est à son entrée coupé et l'ennemi en assez grande force. Le lendemain, il y

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à Schoorldam, suivrait la chaussée du Koedyk afin de couvrir parfaitement la gauche d'Hermann. Elle menacerait Alkmaar et s'étendrait, au besoin, vers Oudkarspel ; huit pièces de canon et deux escadrons de cavalerie lui serviraient de soutien.

Pulteney commanderait la troisième colonne qui serait forte de 5.000 Anglais (brigades Don et Coote). Il déboucherait de Saint-Martens et de Schagerbrug; il lancerait ses groupes, le premier sur Dirkshorn afin qu'il gagnât la chaussée ou Lange-Dyk ; le deuxième sur Oudkarspel, point où il faudrait manœuvrer pour tourner la gauche de la division Daendels et la séparer du corps de Dumonceau ; douze pièces d'artillerie appuieraient les attaques de cette troupe qui marcherait sans cavalerie.

Abercromby, qui s'était mis en marche le 18 septembre, à 4 heures du soir, quittait Winkel avec la quatrième colonne : brigades d'infanterie Cavan, Moore, Chatham, Macdonald, un escadron et dix pièces d'artillerie. Le 19, à l'aube, il devait occuper Hoorn ; ensuite, distribuant stratégiquement ses 9.600 hommes d'infanterie, ses 160 cavaliers, ses 203 artilleurs, il borderait, de gros pelotons, le rivage si accidenté du Zuiderzee, il se défilerait le long des polders, il marcherait vite au canon, il tenterait de tourner la droite des Gallo-Bataves.

Le jour où 35.263 Anglo-Russes marcheraient pour combattre 21.935 républicains, la multitude d'employés, de femmes et d'enfants arrivés à la suite de l'armée britannique, serait gardée par plus de 10.000 soldats, les malingres et les éclopés composant la garnison du Zype et assurant la sécurité des 1.200 malades entassés sur des crèches en paille dans les maisons de Callantsoog.

envoya avant le jour 2 compagnies de grenadiers et 2 de chasseurs commandées par le capitaine Goudoever qui sous le feu de l'ennemi, rétablirent le pont, chassèrent les Anglais du village et s'y établirent militairement. » (*Mémoire. Campagne Batavie*, page 34.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Comme ils souffraient de la faim, les Russes n'attendirent pas, le 19, qu'on leur eût donné le signal d'attaquer la troupe française. En hordes pressées, il se dirigèrent vers Kamp, à travers l'obscurité, tandis que les Anglais, préférant du café et du pain à la gloire, restaient immobiles, attendaient des vivres, laissaient écraser leurs alliés.

Depuis le 12 septembre, Brune avait renforcé ses positions. Il prévoyait que Vandamme, placé à l'aile gauche, même un peu aventuré sur le premier plan des dunes qui dominent cette trouée ouverte de Petten à Callantsoog, serait attaqué par le gros des troupes du duc d'York. Qu'il fût repoussé ou débordé, Vandamme se retirerait au pas ordinaire vers Bergen, attirant les alliés loin du Zype. Que ceux-ci osassent dépasser Schoorl, alors une partie de la division Dumonceau tomberait dans leur flanc droit. C'étaient deux bataillons, cent cinquante hussards et six pièces d'artillerie légères, colonne volante qui pouvait passer le canal d'Alkmaar, soit au pont de Schoorldam élargi et renforcé, soit au-dessous de Koedyk où Saint-Julien, chef du génie, avait fait établir un pont de bateaux long de 36 mètres.

De Schoorldam à Warmenhuizen, la division Dumonceau, formant alors le centre de l'armée gallo-batave, se retranchait au plus vite.

A droite, Daendels, qui avait pour conseillers Barbou et Durutte, couvrait bien Oudkarspel et Oude-Niedorp; tenu sans cesse en éveil, il était prêt à soutenir la division Dumonceau. Que des forces considérables l'obligeassent à reculer, sa retraite devrait s'opérer en bon ordre, son arrière-garde défendant obstinément chaque chaussée, chaque canal, chaque maison; et le gros ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dépasserait pas Saint-Pancras qu'on regardait comme étant la clef même d'Alkmaar [1].

Devant Alkmaar, Brune échelonnait la 49e demi-brigade. Derrière la ville, il plaçait un grand parc d'artillerie. Des gardes nationaux, bien résolus à se battre, jalonnaient les routes d'Hoorn et d'Amsterdam. Quand Dardenne, chef de l'état-major, était tombé malade, Brune chargeait Vern, son secrétaire, de faire transmettre les ordres aux chefs de service ; travail assuré par 150 chasseurs.

Le 15, Brune était informé que quarante bâtiments anglais croisaient devant les dunes, entre Kamp et Egmont-Aan-Zee, préparaient un débarquement d'infanterie. Ces troupes, engagées dans le chemin des Coquilles, pouvaient arriver en peu d'heures à Bergen et prendre Vandamme à revers.

On prévenait cette manœuvre en détachant cinq compagnies de la 48e, dont une de grenadiers, qui allaient, des falaises, fusiller les troupes d'expédition, les forcer à s'éloigner tout de suite du rivage.

Le 17, à 2 heures du matin, un cri d'alarme mettait sur pied plusieurs bataillons ; alerte causée par une maraude de soldats russes sortis du camp. Quelques coups de fusil dispersaient ces pillards.

Le 18, on ne vit, sur le front de l'armée gallo-batave, que des vedettes anglaises qui, placées hors la portée du canon, semblaient examiner le terrain. Mais la marche qu'exécutait Abercromby, vers Hoorn, n'était point signalée.

Le 19, à 3 heures du matin, la colonne russe de Baklanowski : 100 chasseurs du régiment Sutgoff, deux bataillons du régiment Fersen, un escadron des dragons anglais entraînés de force, débouche de Petten. Dans un brouillard très épais, des paysans guident sa marche sur le Sand-Dyk, vers Kamp. Les

1. Alkmaar était, dès le 10 septembre, mis en état de siège. On avait barré les rues qui aboutissaient au quartier général de Brune. (*Arch. d'Alkmaar.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chasseurs russes attaquent le premier poste français qui abandonne ses tranchées ; et la colonne moscovite, libre de ses mouvements, se répand dans les dunes. Une fois que son point d'appui est bien assuré, du rivage de la mer jusqu'au village de Kamp, Baklanowski envoie 300 hommes vers Hargen et Groet.

L'adjudant-général Rostollant, qui commande l'avant-garde de la brigade Gouvion, est accouru au bruit de la fusillade. Derrière Kamp, il peut rallier la compagnie chassée du poste avancé. Mais l'arrivée des mousquetaires de Fersen rendant, non loin d'Hargen, toute résistance inutile, les républicains se dirigent vers Schoorl, en passant derrière Groet que défend le 1er bataillon de la 54e, déjà aux prises avec le deuxième corps russe.

Placé sous le commandement du général major Arbenieff, que Essen accompagnait, ce corps défile dans l'ordre suivant: 20 cosaques chargés du service d'éclaireurs, 400 chasseurs du régiment Sutgoff, une compagnie de grenadiers du régiment Osipoff et quatre pièces de canon empruntées à l'artillerie anglaise. Une si forte avant-garde avait, pour soutien : les mousquetaires d'Arbenieff, les grenadiers de Strick, de Timothéïeff, de Scherebzow, de Benckendorf et huit pièces de l'artillerie russe.

Les chasseurs sortaient du Zype avant 4 heures, suivaient la chaussée du Slaper et recevaient, de droite, cent cinquante balles que la troupe de Baklanowski croyait tirer sur les Français. Un moment de confusion s'en suivait. Enfin, la marche était reprise et de nouveau arrêtée par le feu de mitraille des républicains embusqués près de Hargen. Et au tir du canon succédait le tir de la mousqueterie, ce qui forçait les Russes à reculer, pour chercher des abris.

Vingt minutes plus tard, Home Popham faisait remonter le canal d'Alkmaar à trois bateaux canonniers ; ses artilleurs ouvraient le feu, de leurs caronades de douze, sur les postes français. Action que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

secondait et les mousquetaires de Fersen et les soldats de Strick, ceux-ci ayant passé la chaussée tirée du moulin de Slaper à Groet. Dépostée, la troupe républicaine montait dans les dunes et allait rejoindre sa réserve placée devant Schoorl.

A 5 heures du matin, au point du jour, Hermann occupait le premier plan des dunes, de la mer jusqu'au grand moulin de Krabbendam. Il pouvait déployer ses régiments dans les terres qui bordaient la rive gauche du canal d'Alkmaar. Il poussait le long du rivage son échelon de droite qui devait gagner Egmont-Aan-Zee et se rabattre sur Bergen afin d'assaillir l'arrière-garde française.

Hermann entraînait, lui-même, le gros du corps moscovite vers l'est. Les régiments d'Essen livraient bataille pendant que Baklanowski, qui a perdu trente hommes noyés dans les marécages bordant le Sand-Dyk et vingt-sept chasseurs tués ou blessés, s'avançait difficilement dans les dunes, faisait marquer le pas à sa troupe devant des cavaliers français envoyés en reconnaissance et manœuvrait sans profit pour l'armée anglo-russe.

Au moment de prendre une très vigoureuse offensive, Hermann envoie prévenir le brigadier Manners qu'il compte sur ses secours. Laissant les cosaques piller Hargen et Groet, faisant talonner les Français qui battaient en retraite par des grenadiers, échelonnant des chasseurs le long des dunes, il réservait la chaussée aux canons, une artillerie légère marchant sur Schoorl quand Pulteney et Sedmoraski sortaient seulement de Krabbendam.

Rostollant, que secondait très activement l'adjoint Martcolle, avait massé devant Schoorl les bataillons de la 54e. De son artillerie, deux pièces de 4 et six de 3 couvraient la gauche ; deux pièces de 12 et deux de 4 étaient braquées entre sa droite et le pont de Schoorldam pour tenir au besoin l'assaillant à distance. Le troisième bataillon de la 48e formait une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

réserve placée à droite, derrière un mur. Et abrités par un bois, deux escadrons de chasseurs se tenaient prêts à charger.

La masse russe arrivait dans la zone du feu en déchargeant ses fusils. Décharge qui était suivie de grandes clameurs, de menaces et de défis. Mais cette tactique, qui avait tant de fois effrayé les Turcs, ne produisit aucun effet sur les Français, dont les canons mitraillèrent la tête du corps d'Essen.

Toute la troupe d'Hermann s'arrêta. Un feu de mousqueterie la rompit; elle recula en désordre. On vit alors s'exercer contre les malheureux moujiks la brutalité des officiers qui, à coups de cannes, ramenèrent des vétérans au combat. Et pendant deux heures, 6.000 fantassins moscovites luttèrent pour expulser de leurs tranchées les 2.300 hommes de la 54e demi-brigade, laquelle ne rentrait dans les bois de Schoorl, qu'après avoir été tournée par la cavalerie.

Rostollant abritait dans Schoorl le centre de sa troupe. Il chargeait le chef de brigade Vadé de menacer, en s'avançant à droite, le flanc gauche des Russes, et, cette aile arrêtée, de faire passer au 1er bataillon de la 54e, dont le commandant, Gaillard, venait d'être tué, au 3e bataillon de la 18e, à un escadron de chasseurs, à deux pièces de 12, le pont de Schoorldam. Placé au milieu de la division Dumonceau, Vadé pourrait coopérer à la défense du Koedyk; et, suivant les circonstances, il repasserait le canal d'Alkmaar, afin d'attaquer Hermann, ou il arrêterait la flottille de Popham.

La défense de Schoorldam étant bien assurée, le terrain qui s'étendait entre le canal d'Alkmaar et la pointe du bois de Schoorl étant bien gardé, deux détachements étant envoyés à la garde des débouchés dans les dunes, Rostollant fait charger les chasseurs qui sabrent des cosaques cherchant à lui couper la retraite; et, libre de manœuvrer vers le sud, il place les deux derniers bataillons de la 54e, le gros

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de son corps, en échiquier; il engage sept pièces d'artillerie légère dans le chemin de Bergen, appelé Heeren Weg ; il ordonne d'exécuter une marche rétrograde au pas ordinaire, en faisant de loin en loin des abatis d'arbres, en s'arrêtant plusieurs fois pour tirer sur l'ennemi, à bonne portée ; en montrant toujours une ferme attitude.

Il était 7 h. 1/2 du matin quand l'avant-garde de la division Vandamme évacuait Schoorl, village que l'artillerie anglaise bombardait, d'une grande distance. Du pied des dunes et du creux de la vallée, les bataillons russes accouraient sur ce point. Affamés, les hommes demandaient des vivres, que les capitaines leur conseillaient d'aller chercher à Bergen ; moyen de les exciter à marcher, sans retard, au sud.

Craignant les effets d'une charge de cavalerie, Hermann plaçait, au bout de l'avenue conduisant à Bergen, un canon qui s'enfonçait bientôt dans le sable [1]. et ne pouvait servir, quand, dans une jeune vente ouverte à gauche de Schoorl, Essen reformait, en compagnies, les grenadiers de Benckendorf, de Scherebzow et les mousquetaires de Fersen, afin qu'ils servissent de réserve aux chasseurs de Sutgoff déjà arrêtés par l'ennemi, au point où le chemin de Schoorl longe les dunes.

Là, une ligne de cavalerie avait barré la voie. Les chasseurs russes, qui voulaient l'attaquer, se forment vite en colonne large et profonde ; manœuvre que Rostollant attendait, car, ses cavaliers écartés, l'artillerie républicaine tire à mitraille. Éventrée, la colonne moscovite a perdu un tiers de son effectif ; les cadavres s'entassent au creux du chemin et le sang coule dans les fossés quand les survivants du bataillon de Sutgoff, n'écoutant plus les ordres de leurs chefs, s'enfuient à travers les bois, laissant aux mousquetaires d'Arbenieff la tâche de poursuivre l'ennemi.

1. Cet endroit est appelé par les habitants de Bergen « Le trou russe ».

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les trois bataillons de la 54e, que 6.000 Russes harcelaient, continuèrent leur retraite, mais ils n'abandonnèrent, au milieu des charges les plus furieuses, ni leurs canons traînés parfois à bras d'hommes, ni leurs blessés, seulement 200 officiers et soldats, bien que l'ennemi eût tiré sur la troupe de Vandamme, 700 coups de canon et 30.000 cartouches.

Avant d'arriver à Bergen, Rostollant, qui a déjà fait prévenir Brune et Gouvion de sa retraite, ordonne aux chasseurs du capitaine Raulet de charger, à l'angle droit du bois de Schoorl, les cosaques qui, engagés sur la route d'Alkmaar, voulaient couper toute communication entre la gauche et le centre de l'armée gallo-batave. Raulet disperse les cosaques, arrête une colonne d'infanterie, couvre le pont de bateaux du Koedyk, déjà protégé par deux tranchées ; actions qui permettent à la 2e demi-brigade hollandaise d'occuper une position défensive entre le canal d'Alkmaar et Bergen.

Occupé à Egmont, Gouvion n'avait pas entendu le bruit du canon, qu'un vent violent du sud-ouest emportait vers le nord [1]. Prévenu par une estafette il ordonne des mouvements de troupes et va rejoindre Rostollant qui se trouve débordé.

Obéissant au capitaine Neller, les grenadiers de la 72e, accourus au secours de l'avant-garde, peuvent prévenir la débandade du 3e bataillon de la 54e que les mousquetaires d'Arbenieff chargeaient furieusement à la baïonnette. Ensuite, ils s'échelonnaient

1. Rapport de Gouvion à Vandamme, le 20 septembre : « Je fus instruit hier à 7 heures du matin, que l'avant-garde était attaquée. La 42e fut en un instant sous les armes. Un bataillon se mettait en marche pour se porter au secours de l'avant-garde, dont une partie se repliait déjà et en désordre, en arrière de Bergen, lorsque une colonne russe, profitant du succès qu'elle avait déjà obtenu, se montra sur les dunes et parut vouloir tourner nos troupes. Les bonnes dispositions du chef de brigade Aubrée et la fermeté de sa demi-brigade, parvinrent à arrêter l'ennemi déjà maître d'une partie du village. Elles donnèrent le temps à la réserve d'arriver et aux deux bataillons de la 54e, de se rallier. » (*Arch. Guerre*).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dans les masures qui couvraient Bergen, au nord ; et, d'un feu roulant, exécuté à portée de pistolet, ces hommes, renforcés d'une centaine de traînards, arrêtaient l'offensive des Russes.

Sa droite étant parfaitement couverte, le capitaine Leroux peut placer cinq canons au milieu de la grande avenue. Leurs pièces masquées par des branchages, les artilleurs attendent les grenadiers de Benckendorf qui, arrivés à vingt pas des Français, essuient un feu de mitraille. Les hommes épargnés s'arrêtent, déchargent leurs fusils sans viser et font demi-tour. Une deuxième décharge d'artillerie les atteint dans le dos.

Quand le gros de son corps est placé entre les dunes et le canal d'Alkmaar, quand les Français s'obstinent à défendre à leurs adversaires l'entrée de Bergen, quand une brigade de réserve manœuvre pour tourner la gauche moscovite, Hermann ne s'aperçoit pas que sa position va devenir périlleuse.

Arrêté devant Bergen, le général russe ordonne de déloger l'ennemi avec un grand feu d'artillerie ; mais plus de quarante minutes s'écoulent avant que les trois pièces de la 1re batterie puissent arriver sur le front et de jeunes artilleurs épuisent leurs munitions à bombarder la bourgade.

Le général Scherebzow avait entraîné, à droite, trois bataillons de grenadiers qui talonnèrent le 2e bataillon de la 54e que conduisait Delcourt, un aide de camp de Rostollant, sans l'entamer, pourtant. Scherebzow avait reçu l'ordre de joindre la colonne de Baklanowski ayant 1,600 hommes, pour se placer avec elle sur la route d'Haarlem.

Le feu de l'artillerie moscovite ne produisant pas l'effet attendu, à 8 heures 1/2 cinq bataillons entraient dans Bergen, poussaient les Français de maison en maison ; ils affrontaient, sur la route d'Alkmaar, des décharges de mitraille, pillaient le magasin de vivres situé au milieu du bourg et s'avançaient jusqu'à l'église catholique élevée dans le secteur est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pour attendre là l'effet que devait produire leur colonne tournante.

Si les troupes de Scherebzow avaient pu gravir, sans donner de grands efforts, les pentes des dunes et s'avancer vers l'est, ne rencontrant pas leurs frères d'armes, elles prenaient la direction du sud et tombaient, entre deux mamelons boisés, dans une embuscade que venait de tendre la 42e ; plusieurs officiers et 150 hommes périssaient ; les autres, affolés, couraient à Bergen et se mêlaient au centre russe déjà établi autour de l'église protestante.

Alors, Hermann se trouve aux prises avec les plus grandes difficultés. Plusieurs de ses soldats, ivres après avoir bu l'eau-de-vie du magasin français, se couchent et ne peuvent servir. Un millier d'autres demandent du pain et quittent le drapeau pour aller piller. La fatigue affaiblit ceux qui demeurent groupés. Au milieu d'un grand désarroi, cent chasseurs de Sutgoff consentent cependant à occuper le débouché de la route d'Alkmaar ; mais à peine ont-ils occupé ce poste d'avant-garde qu'une intense fusillade éclate dans la direction du Koedyk.

Ce sont les Gallo-Bataves qui reprennent l'offensive.

Accouru d'Alkmaar, entraînant la 49e que Bardet commandait, le général Brune a rencontré, à la lisière du bois très touffu qui couvrait Bergen au sud, Vandamme et Gouvion qui le cherchaient. Le premier, quoique souffrant, ne voulait pas quitter le commandement de sa division dans un moment si critique ; le second indiquait qu'il avait déjà placé la 42e et un bataillon de la 60e le long du chemin des Coquilles ; troupes qui, avec quatre pièces de canon, barraient la route d'Haarlem. Enfin, Rostollant arrivait ; il apportait, quant à la force et aux positions de l'ennemi, des indications très précises.

Bien renseigné, Brune ordonne d'entourer Bergen d'une ligne de bataillons [1].

1. D'après un plan dressé par Bué, voici quel fut l'échelonnement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Gouvion réunissait, en masse, la 48e demi-brigade française, la 6e demi-brigade batave, trois pièces françaises, une compagnie d'artillerie hollandaise, deux escadrons des 5e et 16e chasseurs et deux du 10e dragons. Se plaçant au centre de ces troupes, il allait attaquer la gauche des Russes, entre l'église catholique de Bergen et la pointe du bois de Schoorl, forcer l'ennemi à rentrer précipitamment dans le bourg ou bien à opérer sa retraite vers le Zype.

Rostollant, qui voulait prendre à tout prix une revanche, devait diriger à la hauteur du débouché du chemin des Coquilles un bataillon de la 42e et un de la 49e, se renforcer de quatre pièces d'artillerie, tourner le château, laisser une compagnie en observation dans les dunes, se rabattre ensuite à droite et déboucher au milieu de la grande avenue de Schoorl.

Entre ces effectifs, Vandamme formait un troisième corps. Y entraient : deux bataillons de la 42e, deux de la 49e, des grenadiers, un détachement du 5e chasseurs, deux cents dragons du 10e régiment, quatre obusiers, six pièces de 4 ; troupes qui déboucheraient des bois d'Alkmaar pour attaquer Bergen au sud-est.

L'action des réserves était réglée : un bataillon de la 60e gardait la route de Haarlem ; un bataillon de la 54e se plaçait dans les dunes à la hauteur du château ; les deux autres bataillons du même régiment cheminaient derrière Gouvion ; et cent cinquante cavaliers bien montés établissaient des communications entre les brigades.

Ce fut Vandamme qui fit ouvrir le feu le premier. De l'infanterie placée à droite et à gauche du chemin

des troupes, fait au pas de course. Se placèrent, au sud, dans les dunes, la 60e ; au bord des dunes, la 42e, un bataillon de la 49e, la 72e ; à l'est de Bergen, un bataillon de la 49e, l'artillerie légère, les 5e et 16e chasseurs et les trois bataillons de la 54e. A l'ouest, la 48e demi-brigade, de l'artillerie légère, les hussards hollandais et la 2e demi-brigade batave. (Cartes. *Arch. Guerre.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'Alkmaar, ses quatre obusiers tiraient de gros projectiles. Leurs abris traversés, voyant une nuée de tirailleurs aborder les masures, les mousquetaires de Fersen se retirèrent vers l'église protestante. Ils avaient à peine tourné le dos à l'assaillant que six pièces d'artillerie légère pénétraient dans Bergen, derrière un peloton de dragons, occupaient un carrefour et de là tiraient à mitraille dans la grande avenue que garnissaient des grenadiers. Ce coup d'audace accompli, les soldats de la 49e, dépassant les canons, s'avançaient au chant de *La Marseillaise* dans les ruelles, bravaient la fusillade partie des maisons, égorgeaient les cosaques ayant mis pied à terre pour marauder, expulsaient plusieurs compagnies des masures et ne s'arrêtaient qu'à cinquante pas des mousquetaires d'Arbenieff qui, rangés sur six rangs, couvraient l'entrée du cimetière protestant, un terrain élevé où l'artillerie russe était en position.

Devant des hommes résolus à opposer une résistance désespérée, afin d'éviter une trop grande perte, les soldats français s'abritaient dans les fossés, derrière les arbres, à l'encoignure des bâtisses, laissant l'ennemi épuiser ses munitions et attendant patiemment que les colonnes enveloppantes entrassent en ligne à leur tour.

A quelques minutes d'intervalle, Gouvion et Rostollant engageaient le combat.

Gouvion avait échelonné ses bataillons, sans peine, entre l'église catholique de Bergen et l'angle droit du bois de Schoorl. A droite, il chargeait l'adjudant-général Clément de conduire les troupes bataves. Au centre, il plaçait deux obusiers et six pièces de 4 qui devaient prendre en écharpe une division russe gardant un terrain découvert situé non loin du bois. A gauche, il massait la 48e, les chasseurs et les dragons. Toutes ces troupes, bien fraîches, faisaient face à l'ouest et avaient, derrière elles, le pont jeté sur le canal d'Alkmaar.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les quatre canons russes qui veulent répondre à l'artillerie des Gallo-Bataves sont bientôt démontés. Comme l'infanterie moscovite n'a plus de cartouches, elle se forme en carré, présente la baïonnette, offre une large cible aux obusiers, est trouée et contrainte de se réfugier sous bois, abandonnant ainsi les troupes entrées à Bergen.

La retraite d'Essen permet à Gouvion de marcher droit devant lui, à la rencontre de Rostollant. Celui-ci vient de balayer tous les détachements ennemis échelonnés au pied des dunes. Un moment, les deux généraux se concertent ; ils décident que les chasseurs et un bataillon de la 42e poursuivront Essen. Leurs autres troupes formées en deux groupes, leur artillerie placée à droite et à gauche de l'avenue de Schoorl, leurs soldats ayant repris haleine, ils donnent, par un roulement de tambour, à Vandamme, le signal de charger les Russes, à fond. Aussitôt, le canon de Vandamme répondait au signal.

Informé que les réserves de Brune entraient en ligne, au sud, Hermann avait chargé Taylor, aide de camp du duc d'York, d'aller dire au général Manners de lui amener son corps et d'apporter des cartouches ; il comptait que les Français, attaqués vigoureusement, pris entre deux feux, éprouveraient une défaite irrémédiable. Ignorant qu'Essen battait en retraite, il organisait la défense du centre de Bergen et se promettait de repousser tous les assauts jusqu'à l'arrivée des troupes anglaises. Aux débouchés des grandes avenues d'Alkmaar et de Schoorl, Arbenieff groupait ses mousquetaires et ceux de Fersen. Scherebzow réunissait tous les grenadiers derrière l'église protestante. Les canons étaient chargés à mitraille. Un feu très vif, mais restant sans effet, sur les républicains abrités, usait les dernières munitions.

Lorsque les compagnies de Vandamme sortirent des fossés et des maisons, Scherebzow conduisait contre elles un bataillon bien résolu à se battre à la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

baïonnette; mais à peine avait-il débouché dans l'allée d'Alkmaar qu'une salve d'artillerie éclatait, blessant grièvement le colonel Strick, tuant les chevaux des officiers qui l'entouraient, fauchant plusieurs pelotons, rompant la marche des autres unités.

A ce moment, Rostollant forçait l'entrée de Bergen, par la porte du nord. Dubianski, qui veut l'arrêter avec les mousquetaires de Fersen, voit ses hommes plier sous des décharges de mitraille ; lui-même est renversé de cheval et contusionné. Les mousquetaires reculent quand le feu des fantassins de Gouvion éclate sur leur droite.

Des bataillons débandés, d'une multitude d'individus épuisés de fatigue et que l'explosion des obus terrorise, l'état-major russe parvient à former deux corps. Le premier, qui suit Hermann, perce jusqu'au château, dans le but d'arriver aux dunes; il est arrêté par Rostollant. Le deuxième massé autour de l'église protestante, se bat à l'arme blanche, à coups de crosses et de pierres, usant ce qui lui restait d'énergie pour arrêter Gouvion et Vandamme.

Mais les Français devaient avoir raison de l'héroïsme moscovite. Lorsque leurs soldats, tombés à genoux, tendaient aux républicains fusils et sabres, imploraient la pitié d'hommes pris d'une rage de tuer, Hermann, Scherebzow et le brigadier-major Stuckoff rendirent leurs épées, à 10 h. 1/2 [1].

1. Vern écrivait d'Alkmaar à Guiot, le 19 septembre, à midi : « Je m'empresse de vous apprendre que les Russes sont défaits. Déjà, plusieurs de leurs pièces de canon et un grand nombre de prisonniers sont à Alkmaar. On les poursuit vivement; il ne nous vient point d'Anglais. Ce qui fait supposer que les troupes de S. M. Britannique restent en réserve dans les retranchements du Zyp. Le général russe Essen est blessé grièvement. » (*Aff. Étr.*, Reg. 602 P. 396.)

Le citoyen Galdi, représentant à La Haye le Directoire de la République Cisalpine écrivait le 20 septembre, à Serbelloni, de Milan : « Le général Herman maudit la perfidie des Anglais ; il les accuse d'avoir abandonné ses braves troupes et d'être cause de presque leur destruction. Il dit que pendant 40 heures elles sont restées sans pain et qu'elles ont dû la vie à la générosité du vainqueur. Les Anglais avaient persuadé aux Russes que s'ils étaient faits prisonniers par les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Aussitôt, l'église protestante était transformée en ambulance. Devenue tout à coup pitoyable envers les vaincus, complètement affamés, la troupe de Vandamme leur donnait du pain et à boire; et l'on dirigeait sur Alkmaar les prisonniers valides.

Un pareil succès obtenu, Brune va rejoindre les troupes qui poursuivaient Essen.

Gouvion, à qui la 90e de bataille, arrivée à Bergen vers 11 heures, servira de réserve, avait lancé une compagnie du 5e chasseurs à cheval dans l'allée de Schoorl. Derrière ces cavaliers, l'infanterie du centre formait de grandes colonnes et se hâtait.

A gauche, Rostollant quittait le manège du château ; il entraînait la 42e le long des dunes. A droite, le général Simon dirigeait le gros de la cavalerie, la 48e d'infanterie et trois bataillons bataves entre les bois de Schoorl et le canal d'Alkmaar.

Les Russes abandonnaient Schoorl. En bandes, ils exécutaient une fuite d'hommes éperdus. Rostollant attaquait deux bataillons qui cherchaient à gagner les dunes; ayant tué ou blessé 150 hommes, il poussait les autres sur les dragons anglais venus de Petten et prompts à fuir. Si, à cette heure, la cavalerie de Simon avait débouché de l'est, tout le corps d'Essen était haché ou pris.

C'étaient les canonniers de l'escadrille commandée par Popham qui avaient arrêté la marche de Simon. Forcé de rentrer dans les bois, de s'abriter avant d'ouvrir un chemin, à la sape, le brigadier ne pouvait joindre les Russes qui, pourtant, éprouvaient la bravoure des chasseurs du 5e, car le lieutenant Denain, secondant l'action de la 42e d'infanterie, avec 45 cavaliers, obtint de Vandamme la permission de manœuvrer entre cinq bataillons ennemis.

Français, ils seraient aussitôt conduits à la guillotine. C'est par cette raison qu'à peine ces malheureux s'étaient-ils rendus, on les vit porter les mains à leurs cols et prier les Français de ne pas les guillotiner. On leur offrit, au contraire, du pain et de la viande pour les consoler. » (*Aff. Étr.* Pièce 276.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Plaçant le sous-lieutenant Teneau en tête de son peloton, il distance la colonne que dirigeait Rostollant et à 1 kilomètre de Schoorl, en plaine, ses cavaliers, tournant à droite, se précipitaient entre deux régiments ennemis. Si le premier accélérait encore sa fuite, le second s'arrêtait ; sabré, il courait vers l'infanterie française, cherchait à défiler à gauche, abandonnait 300 prisonniers, dont 27 Anglais, 6 pièces de canon, 4 caissons et 24 chevaux[1].

A 2 heures du soir, Essen pouvait rentrer dans les lignes du Zype. Près du Sand-Dyk, il avait rejoint les troupes de Baklanowski sorties précipitamment des dunes. Et les vaincus, très fatigués et mourant de faim se promettaient d'injurier la troupe anglaise qui les avait abandonnés à Bergen[2].

Le matin, à l'heure où elle devait prendre les armes, la brigade Manners avait réclamé du pain et du café. Sans approvisionnements, elle refusait de se battre. A 6 heures et quart, l'intendance distribuait du biscuit et du genièvre. Alors, on apprenait que Kamp et Groet étaient au pouvoir d'Hermann. Toujours prêt à modifier ses plans, le duc d'York décidait qu'il ne fallait pas soutenir les Russes partis d'un si bel élan ; il chargeait Manners de suivre Dundas et Sedmoraski sur la rive droite du canal d'Alkmaar, de les aider à s'emparer du pont de Schoorldam.

1. Registre des prises. — Reçu des citoyens Delevris et Thémios 2 chevaux de prise, marque R. A. — Du citoyen Mayens, maréchal des logis en chef, 1 pièce de canon, 1 caisson et 4 chevaux. D'un chasseur, 20 chevaux d'attelage d'artillerie, 5 canons et 3 caissons de munitions. — Le commandant du parc de réserve à Bergen : Simon, lieutenant. » (*Arch. Guerre.*)

2. Vern à Guiot. « Alkmaar, 19 septembre. — Les troupes de Paul Ier semblent avoir conçu une bien mauvaise opinion de celles de Georges III et de leur commandant général S. A. R. le duc d'York. Un officier anglais amené ici a été conduit dans la chambre des officiers prisonniers. Ceux-ci ont refusé de le recevoir et lui ont témoigné par quelques gestes assez humiliants leur mépris et leur indignation. Ces officiers vont jusqu'à menacer les Anglais de la colère de l'empereur de toutes les Russies. » (*Aff. Étr.* Pièce 401.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Dundas, refusant d'écouter les réclamations des soldats affamés, s'était mis en route à 5 heures du matin. Après une conférence avec le généralissime, qui devait suivre son corps, il indiquait : que les brigades d'Oyley, Burrard et Gloucester marcheraient droit sur Warmenhuizen, occuperaient à tout prix ce village et appuieraient à gauche, vers Eenigenburgerbrug, afin de seconder l'action de Pulteney. A leur droite, Sedmoraski, puis Manners, devaient longer la chaussée de Schoorldam.

Sorties du Zype, les brigades anglaises ne purent se déployer à l'aise dans une langue de terrain et deux bataillons éprouvèrent de grandes difficultés à traverser des marécages quand d'autres se tassaient et marquaient le pas sur les chaussées. L'artillerie, plusieurs fois arrêtée par les obstacles que présentaient les canaux, n'arrivait qu'à 7 heures devant Warmenhuizen et bombardait le village couvert d'un seul fortin. A la suite d'une belle résistance, deux bataillons de la 7e batave et des chasseurs, que l'infanterie tournait à droite, abandonnaient la place, se retiraient à Schoorldam.

Là, Dumonceau venait d'être blessé à la poitrine en arrêtant les troupes de Sedmoraski. Au milieu du feu, Bonhomme le remplace. Les Russes toujours contenus, le brigadier hollandais fit attaquer Manners passé sur la rive gauche du canal d'Alkmaar ; l'ayant repoussé jusqu'au pied des dunes, il occupa Schoorl, village que le corps d'Hermann avait imprudemment abandonné.

Mais Dundas, resté un moment inactif à Warmenhuizen, dirige 4.000 hommes sur Schoorldam ; il force Bonhomme à rétrograder au plus vite dans Koedyk, avec trois de ses bataillons et un de la 48e française qui avait défendu héroïquement l'approche du pont. Dundas peut passer le canal et donner à Manners le signal de revenir sur ses pas. Alors, deux bataillons de la 7e batave, des chasseurs, des grenadiers, des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

artilleurs obéissant à Lambrecht sont chargés, entourés, pressés et pris.

Un coup de mine ayant détruit le pont de Schoorldam, les pontonniers de Sedmoraski le rétablissent sous la protection des canonnières anglaises. Ils s'y emploient de 10 h. 1/2 à midi. Le passage ouvert, Dundas, qui n'avait jeté qu'un bataillon sur la rive gauche du canal, le renforce dans le temps où le duc d'York voyait arriver Taylor chargé par Hermann de lui demander des secours.

Le généralissime déclare qu'il ne veut pas s'aventurer à travers les bois de Bergen. En exécution de ses nouveaux ordres, Manners devait rester dans la vallée, entre Schoorl et Schoorldam ; Dundas garderait la ligne de Warmenhuizen et attaquerait Koedyk après avoir échelonné, vers le corps de Pulteney, le 3e régiment des Gardes, puis le 1er bataillon du 5e régiment de la même arme.

Quand Essen eut effectué sa retraite, le duc d'York plaçait 5.000 hommes devant Schoorl ; en outre, il occupait fortement ce village et déployait, vers Groet, la première brigade des Gardes et le 35e régiment d'infanterie dans le but d'arrêter l'offensive de Vandamme. A Taylor, qui osait demander ce qu'on allait faire, le frère de Georges III répondit: « Nous allons gagner la bataille que MM. les Russes ont perdue. »

L'illusion qu'entretenait le prince ne devait guère durer.

Un bataillon écossais qui suivait la route de Bergen était vivement ramené sur le gros de l'armée. La cavalerie du général Simon, chargeant un gros de dragons anglais, entre les bois de Schoorl et le canal d'Alkmaar, le sabrait. Vandamme [1], qui avait rejoint

1. Le corps français, dont Vandamme avait le commandement, était ainsi composé, le 19 septembre : 42e, 3 bataillons, 1835 hommes. 48e, 1 bataillon et 1 compagnie de grenadiers, 740 hommes. 49e, 3 bataillons, 2130 hommes. 54e, 3 bataillons, 2306 hommes. 60e, 1 bataillon, 587 hommes. 72e, grenadiers, 37 hommes. 90e, 2 bataillons, 1370 hom-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Rostollant devant Groet, échelonnait dix bataillons au pied des dunes, refusait sa droite à l'ennemi qui piétinait dans la forêt et rabattait sa gauche sur la brigade Gloucester qui fut rompue à la première charge ; ensuite, deux compagnies de la 42e et cinquante chasseurs à cheval achevèrent la déroute des Gardes anglaises.

Ses projets ruinés, sa troupe fatiguée, le duc d'York veut se retirer à Schoorldam, en faire le point central de sa résistance. Le pont couvrant le canal est détruit par l'artillerie batave qui, à l'indication de Bonhomme, couvre d'obus les bataillons anglais et la flottille de Popham. Le prince réunit des troupes de toutes les armes à Schoorl ; il ne peut les maintenir en bon ordre que pendant vingt minutes, car Vandamme, débouchant des bois, aborde vivement les bataillons anglais et russes. Ceux-ci se trouvent forcés, vers 6 heures du soir, de se porter, en groupes désorganisés, le long du canal d'Alkmaar, de se frayer un chemin au milieu des cavaliers français jusqu'au Slaper-Dyk, de laisser derrière eux des morts et des blessés, en tas, de rentrer au Zype où les Russes d'Essen se mirent à les accabler d'invectives.

Dundas, placé avec le régiment des Gardes de Coldstream et le 1er bataillon du 5e régiment entre Schoorldam et Warmenhuizen, avait vu le gros du corps de Sedmoraski se retirer, sur l'ordre du général Essen, croit-on. Exposé lui-même aux attaques du général Bonhomme, il résista aux Hollandais jusqu'à 5 heures et rétrograda, au pas ordinaire, en faisant le coup de feu, vers Krabbendam.

Au cours de cette journée, Pulteney avait plutôt manœuvré que combattu. Ses deux brigades, sorties

mes. 5e chasseurs à cheval, 1 détachement, 87 hommes. 16e régiment, 1 escadron, 175 hommes. 10e régiment de dragons, 4 escadrons, 487 hommes. Des 6e et 8e régiments d'artillerie à pied, 5 escouades, 83 hommes, une compagnie et demie d'artillerie légère, 98 hommes. Total : 9935 combattants. (*Situations. Arch. Guerre.*)

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du Zype à 5 heures du matin, devaient marcher en colonnes serrées, à la même hauteur et se réunir au besoin pour enlever Oudkarspel à l'ennemi.

Celle de droite, que Coote conduisait, va passer entre des canaux, occuper le hameau de Nieuport et porter un fort effectif au delà. Celle de gauche, obéissant à Don, doit traverser Dirkshorn, suivre la chaussée ou Lang-Dyk, forcer à reculer les postes bataves, occuper les villages de Nordharwoud, Zyderharwoud, et Broek, avant de menacer Alkmaar.

Leur marche sera pénible, car Daendels occupe une position presque inattaquable. Il a détruit les routes, coupé les ponts, établi plusieurs batteries et construit, à sa droite, des redoutes pour bien couvrir Oudkarspel. Des canaux et des retranchements couvrent sa gauche [1].

A 5 h. 1/2, les avant-postes hollandais apercevaient la tête des troupes que Don conduisait. Renforcés d'un bataillon de chasseurs, ils repoussaient la première attaque ; mais bientôt assaillis par des forces considérables, les quatre cents hommes engagés rentraient au plus vite dans les tranchées ouvertes devant Oudkarspel. Leur retraite ouvrait un vaste champ de tir à l'artillerie batave qui arrêtait l'offensive anglaise, forçait Pulteney à reculer, à manœuvrer derrière les abris, inutilement d'abord, puisque le 2e bataillon du 17e régiment, troupe audacieuse, ayant tourné à gauche les retranchements hollandais et fait un feu d'enfilade, dut, sous la mitraille, se retirer précipitamment à l'ouest.

Mais, chargé de secourir Dumonceau, Daendels laissait à l'adjudant-général Durutte le commandement du secteur d'Oudkarspel. Vers 10 heures, il envoyait Zuylen placer au Koedyk deux bataillons, un régiment de dragons et quatre pièces de canon. Ensuite, il destinait plusieurs compagnies à la garde

1. Rapports de Daendels, de Brune et notes de Graham.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des chemins qui reliaient alors Hoorn à Amsterdam; puis il mettait un bataillon en réserve devant Alkmaar pour remplacer celle de Brune portée rapidement à Bergen. Toutes ces troupes bataves avaient été tirées du camp de Saint-Pancras.

Le colonel Crass, qui commandait la 5ᵉ demi-brigade, sortit imprudemment des tranchées d'Oudkarspel. Accompagné de Durutte, conduisant cent grenadiers, son attaque dirigée contre les soldats de Spencer échoue ; ses soldats, vigoureusement chargés, rentrent dans les retranchements, pêle-mêle avec l'ennemi. Il fallut abandonner les défenses et une partie de l'artillerie, revers que l'explosion d'un caisson chargé de cartouches changea en déroute ; et sans l'énergie du 1ᵉʳ bataillon de la 1ʳᵉ demi-brigade, accouru pour soutenir la retraite du premier échelon de droite, les Anglais auraient pu dépasser Broek, lieu où les vaincus, ralliés, apprenaient quel succès les Français venaient de remporter à Bergen.

Pulteney laissait ses troupes s'attarder à piller Oudkarspel. Arrivé tard devant Nordharwoude, il réunissait ses deux brigades; plutôt, il renforçait Don des troupes de Coote qui avaient passé un canal en bateau. Prêt à marcher sur Alkmaar, un ordre formel du duc d'York le rappelait au Zype. Se croyant en grand danger, le chef de corps exécutait une retraite précipitée, abandonnant onze canons et trois obusiers pris aux Hollandais, son artillerie démontée, une ambulance remplie de blessés et des munitions; trophées que Daendels allait recueillir, sans peine.

Quant à la division Abercromby, chargée par le duc d'York de tourner la droite des Gallo-Bataves, entrée dans Hoorn le 19, à 2 heures du matin, sans que les gardes nationaux et les deux cents Bataves y formant garnison eussent opposé de vive résistance, elle trouvait, en se dirigeant vers Amsterdam, les deux chemins de Purmerend coupés et les plaines inondées. S'étant rendue à Schermerhoorn, afin d'atta-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

quer Daendels, la nouvelle du désastre éprouvé par les Russes lui parvint. Son chef, inquiet, laissait le long du Zuiderzee quelques postes d'observation et il reprenait le 20, dès le matin, la route du Zype.

Les deux divisions hollandaises perdirent, dans cette bataille, 2.591 hommes; à compter dans ce nombre 1.052 prisonniers que le stathouder allait enrôler sous son drapeau. Les Français eurent, mis hors de combat, 815 hommes et ils n'abandonnèrent que 21 prisonniers. Mais Brune écrivait au ministre de la guerre : « Nous avons 50 morts et 300 blessés : *Le calcul ne paraîtra pas croyable, mais il est exact* [1]. »

Dans son rapport, le duc d'York disait avoir perdu : 5 officiers et 112 hommes tués, 43 officiers et 366 soldats blessés, 490 manquants. Il portait les pertes russes à 1.745 hommes tués ou faits prisonniers, un général major, 49 officiers et 1180 blessés. Miliutin, compulsant les situations de régiment, a plus exactement évalué les pertes moscovites qui furent : tués ou blessés, 43 officiers et 1.749 hommes; prisonniers, 50 officiers et 1.225 soldats.

Les Russes regrettaient surtout la perte d'Hermann, général à qui Paul Ier accordait les qualités d'un habile conducteur d'hommes; talent qu'il n'avait pourtant pas montré à Bergen.

1. Brune mentionnait la prise de 5 drapeaux et de 25 pièces de canon, faite à l'ennemi.

Réellement, les Français ne prirent que 6 pièces et 4 caissons aux Russes. Les Bataves prirent toute l'artillerie de Pulteney, 12 canons.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VI

L'AFFAIRE DES DUNES

Exposition des prisonniers. — Événements qui se passèrent du 20 septembre au 2 octobre. — Arrivée des renforts russes. — Nouveau plan d'attaque présenté par le duc d'York. — Des intempéries en retardent l'exécution. — Marche d'Abercromby le long de la mer. — Manœuvres du général Vandamme. — Résistance héroïque des troupes conduites par Simon, devant et dans Schoorl. — Les corps anglais se placent au nord et à l'ouest de Bergen. — Les Russes refusent de s'avancer trop à découvert. — Dumonceau peut tenir Essen et Semoradski en respect. — Daendels garde ses postes. — Le courage des Anglais assure leur succès.

Brune croyait avoir remporté, le 19 septembre, une grande victoire. Comme il voulait attaquer de nouveau le Zype, les sages avis de Vandamme, les recommandations de Pyman, les conseils de Vern, l'empêchèrent de s'engager dans une aventure.

Avec un bulletin de victoire très pompeux, le général en chef expédiait au gouvernement français les deux drapeaux et les trois fanions de bataillon pris à Bergen ; mais, une part de ces trophées étant réclamée par les Bataves, il fallut renvoyer, au plus vite, de Paris à La Haye trois étendarts que le chargé d'affaires de France présenta au Directoire hollandais, en séance solennelle.

Nous éprouvons quelque tristesse à signaler des faits qui n'ont point été jusqu'ici mentionnés, mais nous croyons que la sincérité nous crée le devoir de tout dire. Brune formait, avec les prisonniers de guerre, des pelotons qu'on allait promener de ville en ville, comme un directeur de cirque l'eût fait de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

bêtes capturées [1]. De pauvres soldats, des vaincus, qui avaient droit à tout le respect du vainqueur, étaient, sous la surveillance de sergents impitoyables, traînés et parqués sur les places d'Amsterdam, d'Haarlem, de Leyde, de Rotterdam, de Delft, montrés aux incrédules, en preuve de la victoire de Bergen, exposés aux injures de la populace.

Quand le duc d'York demandait à échanger Hermann contre un prisonnier de marque, français, Brune s'y refusait ; mais il consentit à renvoyer seize officiers anglo-russes, pour recevoir, le 30 septembre, seize officiers gallo-bataves [2].

Le 20 septembre, pendant que l'on enterrait les morts [3], quand beaucoup de blessés avaient reçu le gîte de l'hôpital, Brune adressait des compliments à ses soldats [4]. Le 21, des patrouilles explorant les

1. Darsonval, adjoint de l'adjudant-général Dardenne, au ministre de la guerre batave : « Au quartier général d'Alkmaar le sixième jour complémentaire. — Tous les prisonniers non blessés sont partis pour l'intérieur les quatrième, cinquième et sixième jours complémentaires ; ils ont été dirigés par Haarlem, Amsterdam, Utrecht et Bois-le-Duc, afin de convaincre les incrédules. » (*Arch. d'État de La Haye.*) « De malheureux prisonniers nous ont été donnés en spectacle, comme des ours. » (*Cahier inédit de Meyer, d'Amsterdam.*)

2. Le 8 vendémiaire, on échangea, par les soins du capitaine Bel : Passelar, Valette, Garrigoux, Julliet, capitaines; Corte, Combe, Blanquart, Bergue, lieutenants; Chalam et Gouttart, sous lieutenants pour les Français ; Lambrecht, lieutenant-colonel ; Bruce, major, Dham, adjudant-major; Van Zuylen et J.-M. Lambrecht, sous-lieutenants pour les Bataves, contre : de Steige, lieutenant-colonel russe, Lutnissy, Damjanieff, Abramof, capitaines ; Bisch, Moronof, Mercoulof, Staradurof, lieutenants ; Delhocky, Ruiker, Stemnel, sous-lieutenants et Taube enseigne. Les Anglais ne reçurent que Prink, capitaine, Petit, major et Doyly, enseigne. (*Arch. Guerre.*)

3. Devant Bergen, 38 hommes furent employés du 19 au 26 septembre à enterrer les morts. Les Russes eurent une grande fosse creusée près de l'emplacement où s'élève aujourd'hui un monument commémoratif. (*Recherches historiques de Mme Van Reenen Vœlter.*)

4. « Gloire à l'armée républicaine ! Le troisième jour complémentaire a éclairé son triomphe. Cette journée, illustres camarades, est une de celles qui sont le plus agréables à la Patrie. C'est dans le champ d'honneur que vivent les citoyens qui la conservent et la font respecter. Vive la République ! Elle est sans tache dans l'armée... » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dunes, y trouvaient encore des soldats anglais et russes mourant de faim [1]. Le 22, Brune passait une longue inspection des avant-postes. Le 23, il accordait des récompenses à l'état-major et à la troupe [2]. Le 24, le chef de brigade Bardet se rendait à Hoorn, en chassait les Orangistes, remontait vers le nord et menaçait un parti anglais établi à Winkel. Le 25, Rostollant était nommé chef d'état-major ; il remplaçait Dardenne dont la santé était toujours mauvaise [3]. Le 27, une revue des troupes gallo-bataves était passée non loin du Zype. Ce jour, la nouvelle était répandue dans Alkmaar qu'un corps russe renforçait l'armée des coalisés. Le 28, Brune recevait des patriotes irlandais que Talleyrand lui envoyait pour assurer le service des renseignements. Le 29, des contingents arrivaient d'Haarlem. Le 30, les officiers échangés étaient reçus au quartier général. Le 1er octobre, la formation d'une 4e division augmentait de trois mille baïonnettes les forces gallo-bataves. Dans la nuit du 1er au 2, à 3 heures du matin, le bulletin de la victoire de Zurich, gagnée par Massena, arrivait à

1. Lettre d'Arsonval à Pyman. (*Arch. de La Haye.*)

2. « Ordre du 23 septembre : Le citoyen Augeau, chef d'escadron ; Pastol, Allemand, capitaines aides de camp du général en chef ; Darsonval, capitaine-adjoint, Delcourt, capitaine et adjudant, Saint-Martin, capitaine, aide de camp ; Martoville, lieutenant-adjudant ; Custine, sous-lieutenant au 16e chasseurs, faisant fonctions d'aide de camp, Marulaz, sous-lieutenant aide de camp, reçoivent de l'avancement. » (*Arch. Guerre.*)

3. Rostollant (Claude) fils d'un notaire, né le 13 mai 1762 à Nevacht (Hautes-Alpes). Soldat d'artillerie du 25 février 1783 au 11 août 1789, au régiment de Toul. Sous-lieutenant de canonniers le 16 mars 1791 dans la garde nationale soldée de Paris. Sous-lieutenant au 104e le 4 août 1791. Adjudant-major au 1er bataillon de la Creuse le 7 avril 1792. Capitaine des canonniers le 25 novembre 1792. Adjudant général chef de brigade le 13 brumaire an II. Général de brigade le 24 fructidor an VII. Le général Tilly lui avait donné, le 5 ventôse an IV, ces notes : « Bon officier, connaissant parfaitement la manœuvre et ayant toujours montré la plus grande activité et le plus grand zèle à remplir ses devoirs. Cet officier est très propre à commander une avant-garde, connaissant très bien la carte de tous les endroits où l'on est dans le cas de porter la guerre. Il est d'une bonne conduite et toujours occupé de son état. » (*Dossier administratif. Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Alkmaar [1]. Le 2, à 5 heures, avant l'aube, les tambours battaient le rappel de Kamp au Lang-Dyk, quand le duc d'York attaquait.

Le maréchal anglais, voulant regagner l'estime des Russes et calmer les inquiétudes que l'on éprouvait à Londres quant au sort de l'expédition, allait tenter un effort suprême. Cédant aux prières du généralissime, Essen, devenu chef des troupes moscovites, se décidait enfin à reprendre les opérations; et, à des généraux battus et humiliés le 19 septembre, d'York promettait et des récompenses et l'honneur d'une entrée triomphale à Amsterdam.

Dès le 22, quatre frégates longeaient les dunes, pour jeter quelques bombes dans les défilés sans parvenir cependant à déposter les Français qui, partout prêts à soutenir le combat, repoussaient un débarquement effectué devant Kamp.

Si, dans le Zuiderzee, cette flottille armée à Nieuw-Diep par l'amiral Mitchel pouvait capturer quarante-sept bâtiments de commerce, occuper le rivage des îles Vlieland et Terschling, placer garnison en Frise, à Lemuer et à Staveren, une escadrille française, récemment arrivée de Dunkerque, lui fermait la route d'Amsterdam, ville où les Anglais voulaient arriver, à tout prix.

Ce fut le 26 septembre qu'une 3e division russe, débarquée la veille au Helder, vint renforcer les troupes d'Essen de deux bataillons du régiment Emme et d'un bataillon de grenadiers composés. Derrière ces troupes, on voyait s'avancer : une compagnie du 60e régiment anglais, trois pelotons du 15e régiment

1. Florent Guiot avait écrit le 15 vendémiaire au Directoire batave : « L'armée des Austro-Russes en Helvétie est entièrement détruite. Tous les canons, les magasins sont en notre pouvoir. Le prince Korsakow, général en chef, est au nombre des morts. C'est enfin la victoire la plus décisive remportée depuis le commencement de la guerre. Le centre des deux armées ennemies est coupé. Nous menaçons également l'Italie, le prince Charles et la ville d'Ulm qui contient tous les magasins des armées coalisées. » (*Arch. d'État La Haye.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des dragons légers et deux sections d'artillerie hanovrienne, renforts qui allaient porter l'armée des alliés à plus de 49.000 hommes.

Un approvisionnement extraordinaire devait, cette fois, prévenir la disette qui avait causé des défaillances le 19 septembre. Et ses munitions arrivées, le duc d'York décidait qu'il livrerait bataille le 29, jour de la Saint-Michel. Mais au jour fixé à ses lieutenants, le mauvais temps arrêtait l'offensive, car une tempête, très violente, sévissait, en terribles rafales, dans le camp du Zype.

Les tentes renversées, les bivouacs inondés par les canaux considérablement grossis, il fallut masser vingt bataillons sur la chaussée centrale, attendre là, tête baissée, une accalmie. Pourtant, les cinq canonnières de Popham dépassaient Petten, remontaient le cours du canal d'Alkmaar, essuyaient le feu de l'artillerie française postée au bout du Slaper-Dyk, éprouvaient des avaries et rétrogradaient.

Le 30, tandis que continuaient les perturbations atmosphériques, le duc d'York réunissait à Schagerbrug tous les généraux ; il voulait leur présenter encore son plan d'attaque et s'assurer que tous étaient prêts à en poursuivre l'exécution.

Cette fois, les Anglais marcheraient les premiers. Essen l'exigeait formellement.

Abercromby, qui avait sous ses ordres 7.910 fantassins, 1.010 cavaliers et 6 pièces de canon, déboucherait de Petten, suivrait la chaussée du Sand-Dyk, traverserait Kamp, occuperait Groet et pousserait le gros de ses troupes à travers les dunes vers Egmont-Aan-den-Hoef. Arrivé dans Egmont, ce général attaquerait, en déployant une grande vigueur, le flanc gauche de la division Vandamme et il occuperait, vers Bakkum, le chemin qui relie Bergen à Haarlem.

Le deuxième corps, divisé en quatre colonnes, recevait des instructions très précises. La première colonne, ayant 4.530 hommes, des Russes, conduite

Digitized by Google Original from UNIV OF WISCONSIN

par Essen, passerait le Slaper-Dyk, enlèverait les retranchements français établis devant Groet; de ce point, tournant à gauche, elle irait à Schoorl puis à Bergen si c'était possible, mais lentement, pour laisser au général Abercromby le temps de balayer les dunes et d'attirer au sud le gros de la division Vandamme. La deuxième colonne, russe aussi, 1.000 hommes obéissant à Gladki, servant de réserve à la première, marcherait naturellement à sa suite. La troisième colonne, de 2.000 Anglais, commandée par le comte Chatham, sortirait du Zype à droite de Krabbendam, longerait ou plutôt remonterait la rive gauche du canal d'Alkmaar, s'arrêterait devant Schoorldam ; là, elle se tiendrait prête à soutenir, soit la troupe du colonel Gladki, soit celle du général Sedmoraski qui, entraînant la quatrième colonne, forte de 2.500 Russes, passerait le pont de Krabbendam pour suivre la rive droite du canal et attaquer la division Dumonceau.

Le troisième corps était fort de 2.000 Anglais. Commandé par Burrard, il devait passer le pont de Krabbendam. Puis, marchant à la gauche de Sedmoraski, il attaquerait successivement Warmenhuizen, Schoorldam et Koedyk.

A la gauche, Pultency, chargé de tourner les polders inondés, d'avancer sur les ruines de la chaussée ou Lange-Dyk que les Hollandais avaient détruite, ne ferait sans doute, avec 6.930 hommes d'infanterie et 150 cavaliers, tous Anglais, qu'une marche dans la direction du Zuiderzee et une démonstration contre les troupes de Daendels.

En ajoutant aux effectifs des quatre corps 410 artilleurs et 250 marins montant les cinq canonnières de Popham, nous trouvons 28.450 combattants qui allaient lutter contre 23.500 Gallo-Bataves, dont 13.444 Français [1].

1. Corps français engagés à la bataille des dunes : 22e, 1 bataillon, 860 hommes ; 42e, 3 bataillons, 1.685 hommes ; 48e, 1 bataillon, 887 hommes; 49e, 3 bataillons, 1.904 hommes; 51e, 1 bataillon, 833 hommes,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le duc d'York avait su flatter l'orgueil d'Essen. Il lui disait vouloir, en livrant bataille le 1er octobre, fêter l'anniversaire de la naissance de Paul Ier. Le czar recevrait donc, dans une seule dépêche, et les compliments des alliés et un bulletin de victoire.

Mais une éclaircie, survenue le 30 septembre, le soir, ne dura guère. Le 1er octobre, à 4 heures du matin, une pluie diluvienne tombait sur le camp, rendant encore impossible l'évolution des colonnes d'attaque. Toutefois, le vent tournait au nord-ouest avant minuit, balayait les nuages, durcissait rapidement la boue des chemins, ce qui devait permettre aux troupes de quitter leurs bivouacs et au général Abercromby de se placer le 2, avant 5 heures du matin, devant les écluses de Petten.

Formant la tête du 1er corps, la brigade Coote (4 bataillons des 2e, 23e, 49e et 55e régiments anglais), s'ébranlait à 6 heures, quand les canonnières remontaient, avec le flux de la marée, le canal d'Alkmaar. Le premier échelon qu'engageait Coote, quatre pièces d'artillerie, s'avance sur le Sand-Dyk, canonne un retranchement français et se range, laissant passer l'infanterie, qui, chargeant en masses, déloge l'ennemi et lui prend un canon ; échec éprouvé par le 3e bataillon de la 60e demi-brigade, lequel se retira précipitamment à Schoorl.

Abercromby chargeait Coote et Macdonald d'expulser de Groet le 1er bataillon de la 54e, puis de couvrir, en défilant vers le sud, son flanc gauche. Ces ordres donnés, quittant Kamp, il portait le gros de sa troupe dans les dunes, et, d'un mamelon, il apercevait six

54e, 3 bataillons, 1.925 hommes ; 60e, 1 bataillon, 515 hommes ; 72e, 2 bataillons et 1 compagnie de grenadiers, 1.214 hommes ; 90e, 3 bataillons, 2.135 hommes; 10e régiment de dragons, 4 escadrons, 465 hommes ; 5e chasseurs, 1 détachement, 86 hommes, 15e, 1 escadron et demi, 210 hommes ; 4e, 4 escadrons, 542 hommes, 6e et 7e régiments d'artillerie à pied, 5 escouades, 82 hommes. Artillerie légère, 1 compagnie et demie, 101 hommes. Total 13.444. (*Situations. Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

bâtiments légers qui, en se tenant près du rivage, le soutiendraient au besoin, du feu de leur artillerie.

Dans un terrain sablonneux et coupé de ravines, si l'infanterie s'avance avec peine, il faut acheminer l'artillerie le long de la plage ; et les dragons de lord Paget eurent tant de peine à diriger leurs montures que l'avant-garde britannique n'arrivait qu'à midi sur le chemin des Coquilles. Harassée, elle demandait du repos au moment même où elle eût dû attaquer un ennemi, d'abord surpris de voir tant de monde se présenter devant lui.

L'immobilité des Anglais, qui dura vingt-cinq minutes, permit aux généraux de brigade Boudet et Fuzier d'échelonner devant Abercromby la 90e. A la droite de cette demi-brigade, Aubrée plaçait un bataillon de la 49e et faisait filer, au pas gymnastique, la 72e qui arrivait d'Alkmaar, vers une position couvrant Egmont-Aan-Zee.

Si Abercromby put, en prenant vigoureusement l'offensive, repousser la 90e, qui, au bout d'une heure de feu violent avait épuisé toutes ses cartouches, la grande énergie que montrait sa troupe se brisait, au bord du chemin des Coquilles, contre les bataillons des 49e et 72e formant des lignes inébranlables. Mais les Français, chargeant à leur tour, furent arrêtés par le feu de l'artillerie anglaise garnissant la plage et par celui qui partait des vaisseaux.

Vandamme arrivait ; il conduisait des Bataves : deux bataillons et un escadron de hussards, bientôt rangés sur la droite du chemin des Coquilles. Impatients d'agir, les hussards chargeaient l'artillerie anglaise, sabraient quelques servants, aidaient leur infanterie à poursuivre celle d'Abercromby, quand lord Paget jetait dans la mêlée ses 800 dragons, arrêtait l'agresseur, le repoussait, dégageait les canons, puis, soutenu par la brigade Macdonald venue de Schoorl à marche forcée, il s'avançait vers le sud.

Chargé de défendre l'approche d'Egmont-Aan-Zee,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le général Simon établit ses canons sur la plage, tandis que Vandamme abrite deux pelotons d'arrière-garde derrière des bateaux échoués; et le feu très vif de ces deux armes arrêtait Abercromby quand la nuit tombait.

Coote et Macdonald, qui s'étaient séparés d'Abercromby à Kamp, pouvaient occuper, vers 7 heures du matin, le village de Groet. A gauche, ils avaient délogé les Français du retranchement placé à la tête du Slaper-Dyk ; opération qui allait permettre au général Essen de déboucher du Zype sans livrer combat. De Groet, Macdonald s'élevait dans les dunes, couvrant ainsi la droite de la brigade Coote qui, très audacieuse, se promettait d'enlever Schoorl.

Le général Simon manœuvrait rapidement; il plaçait ses grenadiers devant Schoorl ; il échelonnait le 3e bataillon de la 60e dans le village, le 16e chasseurs en arrière ; il disposait son artillerie légère à droite et à gauche des maisons; artillerie qui, couverte par des levées de terre, put mitrailler, à 300 mètres, les Anglais qui défilaient en ordre serré, au milieu des prairies. Décimés, les régiments des Gardes s'arrêtaient court ; une seconde décharge les faisait reculer, obliquer à gauche et attendre, pour reprendre l'offensive avec efficacité, qu'il plaise aux Russes d'Essen de se mettre en ligne à côté d'eux.

Mais Essen se montrait circonspect. Sortie lentement du Zype, des cosaques poussés en éclaireurs, le général Emme conduisant un bataillon d'avant-garde, cette troupe ne voulait pas dépasser la ligne qu'occupait Sedmoraski. Prévenu, le duc d'York envoyait à Coote l'ordre de déposter les Français, quelque perte qu'il dût éprouver ; et cette fois la charge des Gardes réussissait.

En voyant que l'on manœuvre pour déborder sa droite, Simon fait évacuer une partie de Schoorl ; mais quand sa troupe gagne, par échelons, l'abri du bois, des renforts lui arrivent : deux bataillons de la 42e et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

un groupe d'artillerie légère du 8e régiment. Barbou et Maison entraînent ces troupes dans le village, livrent aux Anglais un combat acharné, occupent deux fermes, repoussent cinq assauts et ne sont expulsés de leurs abris qu'à midi et demi.

Pendant qu'on se battait furieusement à Schoorl, Vadé, qui avait fait passer à la 54e le pont de Schoorldam, rejoignait les Bataves qu'il aidait à combattre la division Burrard, jusqu'au moment où Gouvion l'appelait à Bergen,

Burrard, qui avait défilé sur le pont de Krabbendam, ne s'était placé à Warmenhuizen qu'après avoir subi de grandes pertes. Au lieu de courir à Schoorldam, sa troupe passait lentement fossés et canaux, se montrant assez peu pressée de retourner au feu ; et, les Hollandais refoulés vers Koedyk, à 1 heure du soir, le général anglais laissait à Schoorldam les Russes de Sedmoraski pour se placer à la droite des soldats de Pulteney.

Arrivés à la hauteur du pont de Schoorldam, Essen et Sedmoraski se réunissaient et délibéraient. Se refusant à exécuter les instructions du généralissime, le nom seul de Bergen effrayant leurs soldats, ils se décidaient à mener une action commune. Donc, Essen va échelonner sa division le long du canal d'Alkmaar, rive gauche; et Sedmoraski, en longeant la rive droite, garnira la vieille chaussée du Koedyk. Leurs efforts ne tendront qu'à canonner la division Dumonceau dès qu'ils auront pu abriter l'infanterie moscovite. Essen répondra aux demandes que lui fera le duc d'York de prêter quelques bataillons à Coote : « Nous ne bougeons pas d'ici » compromettant, par son entêtement, le succès de la journée.

Barbou et Maison, sortis de Schoorl, n'évitaient la charge des dragons anglais qu'en se jetant dans les bois, à droite du chemin de Bergen. A leur gauche, Simon avait formé la 60e en échelon d'arrière-garde, lui donnant, comme soutien, quatorze pièces d'artil-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

lerie, une grosse batterie qui défilait en bon ordre au pied des dunes.

La brigade Coote, obliquant à droite, se lança à la poursuite de Simon qui, tout en se retirant, faisait des feux de salve. La brigade Chatham, sortie du Zype derrière Essen, allait renforcer Coote lorsque la brigade Macdonald, arrivée sur la lisière des dunes, appuyait la droite de Chatham jusqu'au moment où Abercromby l'appelait itérativement à son secours.

Les 650 soldats français mis en ligne au sud de Schoorl ne pouvaient plus, malgré un courage surhumain, briser l'élan des 5.000 Anglais qui, franchissant la lisière des bois, garnissaient le terrain ouvert au nord de Bergen, entretenaient un feu violent, refoulaient un bataillon batave attaquant leur flanc gauche, recevaient un renfort de dragons et se croyaient déjà victorieux.

Comme Bergen était le point central de la position française, la brigade Gouvion (48e et 54e) allait occuper le camp retranché ouvert devant le bourg, entre le canal d'Alkmaar et le premier ressaut des dunes. Renforcée, à midi, de deux bataillons des 42e et 49e, disposant de 16 pièces d'artillerie, dont 12 lui étaient prêtées par Simon, cette troupe pouvait briser, à 2 heures du soir, l'offensive du général Coote.

Le duc d'York, arrivé auprès du général Chatham, se rendit compte qu'il était trop faible, avec 7 bataillons, pour enlever Bergen de vive force. Ses compagnies abritées, il envoya demander 2.000 hommes à Essen ; son aide de camp rapporta un refus. Alors, le prince pria Burrard, qui avait ramené une partie de ses forces vers Schoorldam, de lui accorder l'aide du 29e régiment ; troupe arrivée sur le front de Coote quand les républicains allaient passer de la défensive à une vigoureuse offensive.

A 4 heures du soir, Brune et Rostollant entraient à Bergen [1]. La timidité que montrait alors l'ennemi

1. Le matin, Brune avait échelonné ses troupes, de manière à les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les engageait à l'attaquer sans retard. Ils formaient de leurs troupes disponibles deux colonnes sans employer les garnisons des retranchements. A droite, deux bataillons de la 42e, obéissant à Simon, s'avançaient dans l'avenue de Schoorl contre le 85e régiment anglais, l'abordaient à la baïonnette, le faisaient plier. A gauche, la 54e et deux escadrons de chasseurs, entraînés par Barbou, accablaient le 27e régiment. Le duc d'York n'arrêtait la débandade de ses troupes d'infanterie qu'en poussant trois escadrons sur les Français; charge qui ouvrait bientôt un terrain de manœuvre au 29e régiment, ce qui lui permettait de se placer entre Coote et Chatham ; et son action forçait, lorsque finissait le jour, les demi-brigades républicaines à regagner précipitamment leur camp. Et le feu s'éteignit de ce côté.

Si la droite et le centre de l'armée anglo-russe étaient parvenus à s'établir hors du Zype, la gauche, que Pulteney dirigeait, s'était éparpillée d'Eenigenbergerburg et de Saint-Martens dans les terrains marécageux. A grand'peine, six bataillons de cette troupe arrivaient devant Oudkarspel, attaquaient les Bataves et pliaient bientôt sous la mitraille.

Devant Schoorldam, Burrard n'avait pas gagné 800 mètres de terrain.

Le soir, Daendels gardait, avec des troupes résolues à tout braver, la chaussée reliant Schagerbrug à Alkmaar. Une partie de la division Dumonceau, sortie de Koedyk, tenait en respect et le corps de Burrard et la brigade russe de Sedmoraski. Vandamme avait placé, à droite de Bergen, trois demi-brigades et cinq pièces d'artillerie, lesquelles faisaient face aux Russes d'Essen groupés assez loin du pont de

porter rapidement sur le point le plus menacé. Il plaçait, à l'est d'Alkmaar, le 10e dragons; au nord de la ville, les 42e, 48e et 72e et le 4e chasseurs ; au sud, les 22e et 51e et le grand parc d'artillerie. (Plan Bué.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

bateaux [1]. Devant la bourgade, deux bataillons et quatre pièces de 8 barraient le chemin de Schoorl. Et d'autres troupes françaises : infanterie, dragons, chasseurs, artilleurs, se groupaient au pied des dunes. Bonhomme et Fuzier, couvraient Egmont-Aan-Zee avec des forces respectables.

Dans cette journée, les deux partis perdirent : Français, 1.069 hommes tués, blessés ou pris [2], sept pièces de canon et quatre caissons abandonnés. Hollandais : division Dumonceau 470 tués, blessés ou égarés ; division Daendels, 93 tués ou blessés. Anglais, le major Lamsdam, du 35e régiment, 10 officiers et 226 hommes tués ; le général Moore, 78 officiers et 1.023 soldats blessés ; 173 officiers et soldats disparus : Russes, 2 officiers et 70 soldats tués ; le général Emme, 15 officiers et 372 soldats blessés.

Le duc d'York devait se montrer satisfait des résultats obtenus, car, se trouvant maître d'un grand champ, dans les dunes, en ramenant dès le lendemain Pulteney sur Bergen, lorsque Abercromby atteindrait la route de Haarlem, le généralissime pourrait enfermer l'armée gallo-batave entre Egmont-Aan-den-Hoef, les polders de Schermeer, Alkmaar et Saint-Pancras.

1. Dans cette bataille, l'action des Russes échappait à l'attention des soldats de Vandamme. Rostollant écrivait le 3 octobre à Pyman : « Nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi dans la journée d'hier. Les Russes n'y ont point paru. » (*Arch. d'État. La Haye.*)

2. Brune mentionnait dans son rapport : « L'adjudant général Maisons est blessé ; le brave chef de brigade Mercier a eu les deux cuisses percées d'une balle. L'aide de camp du général Pactod et deux officiers de l'état-major ont été tués. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VII

BATAILLE DE KASTRIKUM

Retraite des Français. — Les Anglais occupent Bergen. — Mission confiée au général Don — Description du couloir de Beverwijk. — Le duc d'York forme ses divisions en trois colonnes. — Brune a reçu des renforts. — Travaux défensifs établis sur le front de l'armée républicaine. — Abercromby se bat dans les dunes. — Les Russes d'Essen occupent Bakkum, puis Kastrikum. — Contre eux, une brigade de Boudet reprend l'offensive. — Vandamme rentre à Kastrikum. — Abercromby se porte au secours d'Essen. — Une charge de cavalerie anglaise est arrêtée par les hussards hollandais. — A la nuit, l'armée gallo-batave regagne une partie du terrain perdu le matin. — Pertes éprouvées dans cette journée.

Le duc d'York crut aux rapports d'un espion venu lui annoncer, dans la nuit du 2 au 3 octobre, que Brune tenait en réserve, devant Alkmaar, quatre demi-brigades fraîches et une forte colonne d'artillerie. Loin de s'aventurer à pousser au sud, le prince observa une grande circonspection. Ses troupes manquant de cartouches, les dragons furent chargés d'aller en prendre à Schagerbrug. En recourant à la réquisition, pour alimenter le soldat, des bataillons exercèrent la violence sur des paysans qui n'avaient plus rien à donner. Les bois, les pentes des mamelons, les élévations des chaussées abritèrent l'armée anglo-russe, dont l'avant-garde n'alluma point de feux, tant ses chefs craignaient de laisser voir leurs faibles effectifs de surveillance. Seuls, des piquets de cavalerie s'avancèrent, en reconnaissance.

Le 3, à 4 heures du matin, un épais brouillard enveloppait tout le territoire du Nord-Hollande. A dix pas, un homme ne distinguait rien devant lui. Craignant d'être surpris, les régiments anglais se

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tenaient sur la défensive. Quand le jour parut, un jour terne, Coote faisait tirer le canon contre Bergen; bientôt, il s'étonnait qu'on ne lui répondît point.

Dans la nuit, Rostollant avait informé Brune qu'un corps de cavalerie dépassait la gauche d'un bataillon anglais campé au débouché des bois de Schoorl, vers le canal ; il croyait que cette manœuvre avait pour but de s'emparer du pont de bateaux, de tourner les Bataves gardant la chaussée du Koedyk, de jeter l'alarme à Alkmaar, de préparer une vigoureuse offensive des alliés.

Étant débordé à l'ouest par Abercromby, sachant que Burrard et Pulteney pouvaient dépasser Koedyk, craignant qu'Essen ne vînt à tourner Bergen, comme Alkmaar n'était pas assez fortifié pour résister à un assaut, la prudence ordonnait à Brune d'abandonner aux Anglo-Russes quelques lieues de terrain et d'aller occuper, entre la mer du Nord et le Langemeer, une position très resserrée.

Sans hâte, sans désordre, sans montrer d'humeur, les demi-brigades gallo-bataves quittèrent, de 3 à 7 heures du matin, les camps établis dans la soirée du 2. Comme enveloppées de brouillard, les roues de leurs canons garnies de paille, elles trompèrent l'ennemi aux écoutes et ne laissèrent, en arrière, ni un traînard, ni un objet de valeur.

Le corps de Vandamme, que deux bataillons envoyés de Belgique par Tilly avaient renforcé la veille, formait trois colonnes qui se dirigeaient vers Alkmaar. La première marchait le long du canal, à la hauteur des troupes de la division Dumonceau ; les deux autres s'avançaient à droite et à gauche de la grande route. La cavalerie, que Simon conduisait, formait l'échelon d'arrière-garde.

Sorti le dernier de Bergen [1], avec un bataillon de

1. Les pertes occasionnées à Bergen par l'occupation française et durant les deux batailles, furent ainsi établies par le bourgmestre : Chevaux, 12.026 francs ; vaches, 12.296 francs ; porcs, 4.532 francs ;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la 49e, Malher longeait les dunes ; il rejoignait, à la hauteur de Kastrikum, le gros du corps français qui avait défilé, au pas ordinaire, dans Heilo et Limmen.

En quittant la dernière section de Koedyk, les Bataves avaient emporté le pont de bateaux. De Limmen, ils allaient dans la position d'Akersloot.

Quant à la division Daendels, partie d'Oudkarspel à 9 heures du matin, elle détruisait la chaussée de Saint-Pancras, s'arrêtait à Alkmaar, faisait évacuer les effets et les approvisionnements militaires sur Haarlem, ouvrait les écluses du grand canal, tournait les polders à l'est, pour aller se poster aux débouchés de la route d'Amsterdam.

La retraite s'était faite heureusement dans les journées des 3 et 4 octobre.

N'apercevant plus d'ennemis devant lui, le duc d'York crut s'être, le 2 octobre, déjà ouvert la route de La Haye, s'illusionnant, au point de dire que Brune allait lui abandonner tout le Nord-Hollande; et il stimulait de nouveau le zèle de ses troupes.

Le 3, à 10 heures du matin, le 85e régiment anglais entra à Bergen. Peu après, le 27e envahissait les tranchées d'où Gouvion était sorti avant l'aube. Essen s'ébranlait aussi ; il faisait passer le pont de Schoorldam à six bataillons qui allaient piller Koedyk. A une faible distance, Burrard suivait les Russes. Pulteney entrait à Alkmaar dans l'après-midi [1] ; il apprenait là que les routes de Schermeer, d'Hoorn et de Purmerend étaient coupées.

voitures, 5.742 francs; maisons détruites ou endommagées, 60.506 francs; matériaux perdus, 4.058 fr.; objets divers, 239.542. Total : 338.702 fr. Plusieurs familles se trouvèrent ruinées. — « Mais, ajoute mon très distingué correspondant, les soldats français ont enseigné la danse aux belles du village et les vieilles gens aiment à danser aujourd'hui le quadrille transmis par leurs parents. » (*Communication de Mme Van Reenen-Vœlter.*)

1. « Les Anglais ont occupé Alkmaar depuis le 3 octobre, après-midi, jusque dans la nuit du 7 au 8 octobre. Bien pourvus d'argent, ils payaient ce qu'ils demandaient. Mais quelques sommes restaient à acquitter lors de leur départ inattendu et précipité. » (*Arch. d'Alkmaar.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Prêt à marcher sur Haarlem, point où la flotte anglaise pourrait ravitailler ses régiments, le frère de Georges III envoie, dans la matinée du 6, le général Georges Don auprès de Daendels « sous prétexte de faire parvenir une communication au gouvernement batave. » Arrêté, ou plutôt brutalement saisi, comme espion, Don eut recours, pour vivre bourgeoisement, à la bourse de Brune [1].

Depuis le 4, l'armée anglo-russe, manquant de vivres et décimée par les fièvres, occupait, d'Alkmaar au rivage de la mer du Nord, une ligne qui était oblique, en face du front des Gallo-Bataves. Pressé d'occuper Amsterdam, se croyant assuré de déposter ses ennemis, le duc d'York étudiait, d'un observatoire établi dans le clocher de Bœkel, le terrain sur lequel ses bataillons auraient à manœuvrer.

Entre Alkmaar et le village de Laan s'étendait un bois large de 800 mètres et long de 6 kilomètres. De haute futaie, facile à tourner, à sa lisière commençait, dans la direction du sud, une plaine basse, marécageuse, serrée à la hauteur de Kastrikum entre des dunes de hauteur moyenne et le rivage du Langemeer, un lac assez profond au bras méridional allant dessiner une longue pointe vers Beverwijk.

Seulement, l'espace ouvert des deux côtés de la route de Haarlem ne mesurait pas plus de 5 kilomètres en largeur.

1. Le gouvernement anglais cherchait surtout à suborner le Directoire batave, dans l'espoir que ce dernier trahirait les Français. De gré ou de force, il enrôlait des émissaires, ainsi qu'en témoigne cette correspondance : « La Haye, le 1er octobre 1799. Le Directoire batave à Brune. — Nous avons reçu par la voie du ministre de la guerre les deux lettres décachetées et ouvertes que le chef de l'état-major général de l'armée avait reçues des mains d'un parlementaire anglais; ces lettres, dont l'une était adressée au Directoire batave et l'autre au Président de la première chambre du corps législatif sont écrites par le citoyen Gerlsma qui se trouve être membre du corps législatif et qui dans le trajet pour se rendre en Frise a eu le malheur de tomber entre les mains de l'ennemi. Il nous marque qu'il se trouve détenu à bord du vaisseau amiral, à la rade Enckuysen. » (*Arch. d'État La Haye.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A gauche, des polders contenant de 4 à 10 pieds d'eau couvraient et la trouée d'Amsterdam et le chemin du Zuiderzee.

A droite, les dunes, aux mamelons qu'un tapis formé par des herbes fanées faisait paraître rouges, aux vallons étroits, aux bois rabougris, n'ayant, près d'Egmont-Aan-Zee, qu'une profondeur de 1600 mètres, s'arrondissaient et s'élargissaient devant Bakkum, petit village qui est dominé, au sud-ouest, par une haute colline. Derrière ce village, un ruisseau, le Schilpwater, traverse la plaine ou trouée, y creusant un sillon large de 20 mètres et profond, coule de l'ouest à l'est, c'est-à-dire des dunes au Langemeer.

A 1 kilomètre et demi du ruisseau s'élève Kastrikum. Ce bourg, qu'une prairie séparait du contrefort des dunes, avait un front de 500 mètres, formé par des maisons peu tassées ; bâtisses en briques dominées par un clocher carré qui est percé de grandes fenêtres. A droite, trois grandes fermes en couvraient le flanc. Et de ces fermes au Langemeer, le terrain, sillonné de canaux présentait, à la marche des troupes, de grands obstacles. Derrière Kastrikum, la plaine s'élargit un peu, vers Beverwijk, petite ville située à 5 kilomètres de la mer et de Wyk-Aan-Zee, à 8 kilomètres de Kastrikum et à 16 de Haarlem.

En 1799, trois chemins reliaient Alkmaar à Beverwijk : celui d'Egmont-Aan-Zee qui longeait les dunes, dans les terres ; celui de Kastrikum qui traversait les bois d'Heilo ; celui qui traversait Akersloot et longeait la gauche du Langemeer vers Uitgeest ; chemins que devaient suivre les équipages de l'armée anglo-russe.

Le duc d'York, qui croyait n'avoir à combattre que 10.000 Gallo-Bataves, se décidait à faire marcher contre eux trois colonnes. A droite, Abercromby, resté en observation dans les dunes, marcherait d'Egmont-Aan-Zee sur Wyk. Au centre, les Russes d'Essen et de Sedmoraski iraient droit à Bakkum.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A gauche, les brigades Burrard et Coote, commandées par Dundas s'avanceraient dans Akersloot. Ces corps devaient marcher à la même hauteur, rester toujours en contact afin de se prêter un mutuel appui au besoin et ne pas reculer : conditions que posait Essen, en homme qui craint encore de subir le sort d'Hermann.

En combattants, le gros de l'armée anglo-russe comptait, le 5 octobre : 19.000 fantassins, 1400 cavaliers et 500 artilleurs qui servaient soixante-deux pièces. La gauche, ou réserve, de 8.000 hommes, obéissant à Pulteney, formait un corps isolé, lequel occupait Alkmaar, portait une colonne vers Purmerend et détachait, à Hoorn, la brigade du prince Gloucester.

Quand Brune disposait, avec les renforts reçus depuis le 3 octobre, de 15.142 Français[1], de 3.200 Bataves commandés par Bonhomme, de trente-sept pièces de canon et de huit obusiers, il donnait à ses lieutenants des instructions précises : Daendels restait chargé de barrer au général Pulteney tous les débouchés où passaient les chemins d'Amsterdam. Bonhomme défendrait Akersloot et s'il en était chassé, Uitgeest lui servirait de dernier refuge. Les divisions Boudet et Gouvion placées sous la direction de Vandamme s'aligneraient de la mer du Nord au canal

1. Troupes françaises : 22e demi-brigade, 2 bataillons, 1633 hommes ; 42e, 3 bataillons, 1623 hommes ; 48e, 1 bataillon et 2 compagnies de grenadiers, 731 hommes ; 49e, 3 bataillons, 1728 hommes ; 51e, 2 bataillons, 1572 hommes ; 54e, 3 bataillons, 1839 hommes ; 60e, 1 bataillon, 498 hommes ; 72e, 2 bataillons et 1 compagnie de grenadiers, 1131 hommes ; 90e, 3 bataillons, 1805 hommes ; 98e, 1 bataillon et demi, 1167 hommes. — 4e régiment de chasseurs, 4 escadrons, 520 hommes ; 5e régiment, 1 détachement, 86 hommes ; 16e, 1 escadron, 151 hommes ; 10e dragons, 4 escadrons, 439 hommes. Artillerie à pied, 8 escouades, 101 hommes ; artillerie à cheval, 1 compagnie et demie, 105 hommes. Total général : 15.142. (*Situations. Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'Akersloot. Gouvion garnirait les dunes pendant que Boudet se rangerait dans la vallée [1].

Le 4 octobre, à 5 heures du soir, une forte reconnaissance anglaise s'avançait vers Bakkum; un bataillon de la 49e l'attaquait, lui prenait un officier et trente soldats. Le 5, pendant que la troupe française creusait, sur son front, des retranchements, Brune accordait à Gouvion le renfort des hussards bataves. Le 6, à 9 heures du matin, sous un ciel gris, les régiments d'Abercromby quittaient Egmont-Aan-Zee ; déjà, à leur gauche, le canon des Russes se faisait entendre.

Abercromby faisait ouvrir, par quatre escadrons du 11e dragons qui escortaient quatre pièces de canon, un chemin à son infanterie; troupes qui rencontraient, le long du rivage, les soldats du chef de brigade Aubrée, colonne renforcée d'une compagnie batave, d'un escadron du 5e chasseurs et des six pièces d'artillerie du capitaine Couturier.

L'action de cette artillerie dispersait les dragons anglais; mais Aubrée, qui poursuit la cavalerie rompue, se heurte à cinq bataillons d'hommes aguerris; il est arrêté, tenu en échec et se trouve fort compromis au moment où Gouvion lui amène les 48e et

1. Le 3 octobre, Rostollant écrivait à Vandamme: « 12 compagnies de la 98e arrivées à Beverwyck vont se porter à Wik-op-zee où se trouve déjà 1 pièce d'artillerie légère et 1 escadron de hussards bataves. Ce poste, qui couvre l'estran, fera votre gauche. Votre droite s'appuiera à Beverwyck. L'avant-garde aura son centre à Castricum, sa gauche à Gerecht et la droite au Limmen ; elle sera composée de 2 brigades 1/2 et de 2 régiments de cavalerie. — Le restant de la troupe formera 2 divisions, l'une commandée par Boudet et l'autre par Gouvion.

La réserve sera à Castricum pour l'avant-garde et à Beverwyck pour le corps d'armée. La division Bonhomme occupera depuis Beverwyck jusqu'à l'Y. La division Daendels défendra Purmerend, Monikendam et tous les débouchés sur Amsterdam. Vous commanderez le général Boudet et le général Gouvion.

Les troupes sont si fatiguées qu'il faudra bien leur donner quelque repos. Pour protéger votre ligne il faut établir des retranchements vers la mer et sur votre centre. Votre droite est dans les bois. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

54e, des détachements des 22e et 60e. La 98e reprend courage et fonce encore.

Les deux partis luttèrent longtemps, avec des alternatives de succès et de revers, dans la plaine de Wogelwater, une vallée qui traverse les dunes, de Noordorp à la hauteur de Bakkum. Une nouvelle charge des dragons anglais échoua devant la 72e, venue grossir la gauche républicaine. Enfin, le corps de droite du duc d'York plia. Quoique réduit à deux brigades, la troisième s'étant portée au secours d'Essen, il put néanmoins, mais en montrant une admirable vaillance, empêcher les Français de s'emparer d'Egmont-Aan-Zee.

Sedmoraski avait fait marcher ses six bataillons et sept pièces d'artillerie de Egmont-Binnen sur Bakkum. En deux heures, les 4 kilomètres séparant ces deux villages étaient franchis, les postes de la 42e demi-brigade française étaient refoulés, le village emporté à la baïonnette malgré la résistance acharnée des républicains.

Mais oubliant l'ordre qu'on lui avait donné de rester à Bakkum, Essen, que son succès a grisé, chargeait les grenadiers de Benckendorf de s'emparer du contrefort des dunes qui servait de refuge à l'ennemi: à 10 heures, le mamelon était pris.

Sans songer à se relier étroitement aux troupes d'Abercromby qui manœuvraient sur sa droite, sans se préoccuper si Dundas marchait à la hauteur de sa gauche, le général russe envoyait ses cosaques à Kastrikum. Les hardis cavaliers, poussant un raid audacieux, excitant de cris sauvages leurs petits chevaux, essuyèrent les feux d'un canon et d'un obusier placés derrière le Schilpwater ; quinze tombèrent, les autres passèrent le pont et forcèrent les artilleurs à battre en retraite.

Derrière eux, une masse d'infanterie russe arrivait au pas de course. Des pionniers jetaient un pont qu'on accotait à l'ancien ; travail qui dura vingt mi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nutes. Cela fait, les alertes chasseurs de Sutgoff, puis trois bataillons des grenadiers Benckendorf et Grikson débouchaient en épaisses colonnes au milieu de la plaine qui est largement ouverte entre le Schilpwater et Kastrikum.

L'artillerie russe, suivant la route, s'arrêtait au bout d'une masure et canonnait, vers 11 heures, un village qui était à peine visible dans le réseau des ormes ; pays où Pacthod avait fait retrancher trois bataillons de la 49e commandée par Paradis et une compagnie du 8e régiment d'artillerie légère.

Les soldats moscovites, s'élançant à l'assaut, essuyèrent un grand feu dirigé des toits percés en meurtrières. Comme la première attaque de front vient d'échouer, Sedmoraski, qui s'est promis d'arriver à Beverwijk avant les Anglais, fait filer à droite des grenadiers et des chasseurs, et, cette puissante diversion une fois commencée, soutenu encore par de l'artillerie, il conduit le 3e bataillon de son propre régiment à Kastrikum.

Une lutte acharnée s'engagea dans les rues, dans les jardins, jusque dans les maisons. Des deux côtés, on ne songea point à faire de prisonniers. *La furia francese* répondit partout à la sauvagerie moscovite; manquant de cartouches, les soldats s'entr'égorgèrent avec des baïonnettes ou des couteaux.

Pacthod n'abandonna la place qu'en se voyant entièrement tourné. Par une charge, il culbuta la colonne enveloppante et parvint à rallier ses bataillons au pied des dunes ; seul moyen qu'il eût de fermer à l'ennemi le chemin de Noordorp. Sur lui, Essen poussa une colonne de grenadiers qui, prise en écharpe par l'artillerie légère du capitaine Leroux, plia tout de suite et obliqua à gauche.

Cette colonne, défilant derrière un bouquet de bois qui couvrait Kastrikum au sud, se dirigeait, à travers les prairies, vers Uitgeest. Son chef croyait trouver là les soldats de Burrard ; mais, de nouveau, sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

marche était arrêtée par le feu d'un bataillon de la 42e et par celui de deux bataillons bataves.

A 1 heure du soir, la situation de Brune était devenue très critique.

Qu'Abercromby et Dundas s'employassent à donner un grand élan aux troupes qu'ils conduisaient et le centre français était poussé au delà de Beverwijk, l'avant-garde républicaine était prise, la moitié de l'artillerie était capturée ; de plus, la retraite du gros de l'armée pouvait, sous les lances des cosaques, sous les sabres des dragons anglais, se changer en déroute.

Brune voit le danger. Conservant tout son sang-froid, il va rendre inutiles les manœuvres des lieutenants du duc d'York ; d'abord, il doit arrêter les Russes qui se sont si imprudemment avancés.

La 2e brigade de la division Boudet, cinq bataillons des 48e et 90e, 2.500 hommes, postés depuis le matin entre Uitgeest et Heemskerk, s'avancent vers le nord, recueillent en route un bataillon de la 72e, deux escadrons du 4e chasseurs et tombent dans le flanc droit des grenadiers moscovites qui marchaient, sans ordre, dans la direction du sud-est.

Le combat s'engageait entre les fermes isolées, dans le lit desséché de plusieurs canaux, à travers l'obstacle des fossés, autour des moulins. Forcés de reculer, les soldats de Sedmoraski, qui avaient attendu les secours de la brigade Coote, se replièrent tout en combattant, sur leur réserve restée à Kastrikum. Ce fut à l'abri d'un parc assez touffu que leurs officiers les arrêtèrent, non loin du village. L'abri, percé par les obus, devint bientôt intenable. Les Moscovites rétrogradèrent encore, s'éparpillèrent en pelotons dans les rues, où ils se défendirent énergiquement contre les Français dont l'audace eut raison de toutes les résistances.

Essen avait tenté une hardie manœuvre pour inquiéter l'ennemi. Le colonel Dubianski, sortant des masu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

res, conduisait vers les dunes 1.300 hommes, ce qui restait disponible des trois bataillons de grenadiers Strik, Ogarieff et Osipoff. Si, avec l'aide de six canons, ces grenadiers purent se frayer un chemin entre les brigades Pacthod et Boudet, sur un parcours de 400 mètres, ils étaient entamés par une charge des chasseurs et des dragons que Brune conduisait; ils prenaient la direction de Bakkum; ils ne formaient plus, après avoir essuyé un feu de mitraille, que des bandes apeurées, courant, jusqu'à perdre haleine.

Son flanc droit découvert, ses munitions épuisées, Essen était forcé de quitter Kastrikum. Mais il s'arrêtait à trois cents pas du village. Deux fois, les mousquetaires de Sedmoraski tentaient des retours offensifs, voulant ramasser leurs blessés et reprendre des canons abandonnés devant l'église. Malher, chef d'état-major de Vandamme, fit sabrer ces braves, dont le courage assura l'œuvre d'Essen s'employant lui-même à rallier des bataillons qui couraient vers Limmen et vers Bakkum et à les placer, à 3 heures du soir, en bataille, au bord du Schilpwater.

Pacthod, conduisant la 49e, poursuivait les mousquetaires de Sedmoraski. Mais deux canons et trois cents fusils placés derrière le pont arrêtèrent les Français jusqu'au moment où Abercromby, qu'Essen avait appelé à son secours, arrivait enfin, avec les bataillons de la brigade Chatham.

Il était 5 heures.

Brune avait envoyé le 10e dragons le long des dunes, à la poursuite des grenadiers de Dubianski. Conduit par Barbou, le régiment s'avançait en masse et tombait dans une embuscade que venait de tendre la cavalerie anglaise. Vivement chargé, voyant que Godard, son colonel, était blessé de plusieurs coups de sabre à la tête, il faisait demi-tour, rentrait à Kastrikum, dans une retraite précipitée qui compromettait les troupes de Pacthod.

Alors, l'appui qu'Abercromby allait prêter au corps

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du général Essen pouvait mettre en grand péril la division Boudet qu'une marche forcée et un long combat avaient fatiguée. Mais Brune osait donner à cette unité, à la portée même de canon de l'ennemi, vingt minutes de repos, temps au bout duquel un service extraordinaire de convoyeurs apportait d'Haarlem, où tous les équipages avaient été envoyés le 4 octobre, du genièvre et des cartouches.

La troupe républicaine une fois munitionnée, Boudet remettait ses bataillons en colonnes.

Bien décidé à tenter le suprême effort qui peut lui donner enfin la victoire, puisant une confiance extraordinaire dans le dévouement que montrait sa troupe, apte aux organisations les plus compliquées, Brune formait un nouvel ordre de bataille.

Au pied des dunes, s'échelonnant, le 16e chasseurs en tête et le 5e de la même arme, devaient seconder l'infanterie de Gouvion. A leur droite, la 98e allait marcher en deux groupes, renforcés par des Bataves, près de la 51e. Des dunes au chemin qui reliait Kastrikum à Bakkum, les 22e, 60e, 48e et 90e, troupes ayant le 10e dragons en réserve, devaient se frayer une route dans la direction du nord. A droite du chemin de Bakkum, Vandamme placerait les 49e et 42e en quatre carrés prêts à aborder les Russes au premier signal. Deux bataillons de la 6e batave couvriraient la droite de l'armée contre toutes les tentatives que pourraient tenter Coote ou Burrard. En arrière, des troupes hollandaises garnissaient la chaussée de l'Oste-Koedjik, du pied des dunes jusqu'à Uitgeest. Et le général en chef gardait près de lui, en réserve, le 4e chasseurs et les vaillants hussards bataves que Quinta commandait.

Ces échelonnements opérés, la charge battit pour mettre en marche toutes les troupes d'infanterie qui chargèrent droit devant elles, à la baïonnette. Un grand élan rendit inutile le feu roulant des Russes, réapprovisionnés aussi. Vainement, les Anglais se jetèrent

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

deux fois au plus fort de la mêlée ; on les repoussa sur Alkmaar, avec leurs alliés. Mais devant Bakkum, les bataillons de Chatham exécutèrent une rapide volte-face, voulant assurer, en arrêtant des demi-brigades républicaines, le succès d'une charge de huit cents cavaliers que le duc d'York poussait, à la chute du jour, sur la gauche de Boudet.

Appelés à servir au centre de la ligne, les 5e et 16e chasseurs n'avaient pu opposer leurs sabres à ceux de la cavalerie anglaise ; et celle-ci, ayant passé en trombe derrière la 51e demi-brigade, poussait droit sur Kastrikum ; charge qui pouvait détruire les dernières combinaisons de Brune en jetant une grande panique dans son armée.

Brune, qui était placé à gauche de la 49e, vit tout de suite le danger ; et il sut manœuvrer en conséquence. Laissant à Vandamme la tâche d'occuper l'infanterie anglo-russe sur la rive gauche du Schilpwater, faisant dire à Gouvion de ne plus reculer d'un pas dans les dunes, sachant que Coote ne menaçait point sa droite, il rejoignit les hussards bataves pour les conduire contre les dragons de lord Paget.

Ces dragons, fatigués d'un rude service, sentant faiblir sous eux des chevaux essoufflés, ne purent résister à la charge des Hollandais dirigés par Quinta. Un tiers de la cavalerie anglaise avait péri ou se trouvait démonté, quand le 4e chasseurs tomba dans son flanc gauche. Serrés entre deux lignes d'ennemis, accablés de coups, les dragons se retirèrent pendant que leurs adversaires, obliquant à droite, abordaient, dans la nuit déjà tombée, l'infanterie d'Abercromby qui, surprise entre deux bosquets, n'eut pas le temps de croiser la baïonnette ; elle se débanda et courut vers les dunes afin de rejoindre les deux brigades placées devant Egmont-Aan-Zee, sauf le 4e régiment qu'Aubrée avait fait entourer, en partie, par la 42e.

Quand lord Chatham était mis en déroute, Fuzier abordait l'aile droite des corps russes avec le 90e ; il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

faisait 600 prisonniers. Essen se retirait, assurant la sécurité de ses régiments découragés en plaçant, à Bakkum, trois bataillons qui se retranchaient.

Les Français s'arrêtaient à 8 heures du soir lorsque, à l'aile gauche des alliés, Dundas, qui avait poussé les troupes de Bonhomme, très lentement, d'Akersloot à Uitgeest, sans pouvoir occuper cette dernière place, reprenait la route d'Alkmaar.

Pulteney et Daendels n'avaient pas combattu.

Dans cette action, ayant duré plus de dix heures, les Russes avaient perdu 9 officiers et 374 soldats tués, 26 officiers et 709 hommes blessés, 900 prisonniers. Du côté des Anglais, les lieutenants-colonels Bambridge et Dickson, 2 officiers et 87 soldats étaient tués ; le général Coote, le colonel Maitland, 35 officiers et 690 hommes étaient blessés ; 19 officiers et 584 soldats restaient prisonniers.

L'armée gallo-batave, qui gardait, en trophées, six pièces d'artillerie, avait perdu 1.398 combattants ; 1.114 Français tués ou blessés, 42 faits prisonniers ; 65 Hollandais tués ou blessés ; 177 égarés.

Sur le duc d'York, Brune venait de remporter un succès qui devait lui procurer, dès le lendemain, tous les avantages que fait recueillir ordinairement une grande victoire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VII

RETRAITE DES ANGLO-RUSSES

La nuit du 6 au 7 octobre. — Projets de Pacthod. — Situation des alliés. — Le duc d'York propose aux généraux de se retirer au Zype. — Marche de la droite anglaise. — Pulteney est chassé d'Avenhorn. — Les Russes se traînent le long des chemins. — Prudence observée par Brune. — Sa générosité s'exerce envers des femmes et des enfants abandonnés. — D'York propose d'ouvrir des conférences. — Arrivée de Knox à Alkmaar. — Conditions présentées par les Français. — Habile réponse du général anglais. — Un accord est signé. — Embarquement des troupes de la coalition.

Le dernier coup de feu tiré, Brune faisait retrancher ses troupes. Comme il craignait que le duc d'York ne tentât de percer, dès le lendemain, entre les dunes et le Langemeer, il ordonnait à Bonhomme et à Daendels de se tenir sans cesse en éveil ; et il tirait des renforts de Beverwijk.

Les Russes, point ravitaillés et souffrant du froid, pillèrent Bakkum et Limmen. Dans ces villages, les cosaques exercèrent les derniers excès, maltraitant l'habitant, insultant les femmes, brûlant des maisons; feux qui éclairèrent longtemps la plaine dans laquelle grenadiers, mousquetaires, cavaliers, pionniers et artilleurs, bivouaquaient pêle-mêle. La rudesse de ces hommes les rendait indifférents, sourds à l'appel des blessés et des malades gisant dans la boue, abandonnés entre deux canaux.

Pacthod, que Vandamme avait vivement blâmé de n'avoir pas résisté assez longtemps, le matin, à Kastrikum, voulant regagner l'estime du divisionnaire, conçut le projet de pénétrer la nuit au milieu du camp moscovite pour tailler quelques bataillons en pièces;

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

mais Boudet lui refusa net l'autorisation d'engager même une compagnie.

D'une fenêtre du haut clocher de Kastrikum, Malher apercevait, avant minuit, les bivouacs du corps de Dundas campé à l'abri d'un canal, derrière Akersloot. A gauche de cette troupe, on voyait les lignes russes éclairées par les incendies. Et plus à gauche, les feux de la division Abercromby illuminaient les larges massifs des dunes.

Le 7, à 5 heures du matin, un épais brouillard enveloppait encore le littoral ouest du Nord-Hollande. Afin de prévenir toute surprise, Vandamme, qu'un zèle extraordinaire animait, se hâtait d'envoyer en reconnaissance des chasseurs, cavaliers qui rayonnèrent jusqu'à un kilomètre des avant-postes, sans essuyer un coup de fusil.

A 8 heures, une grosse pluie arrêtait les reconnaissances ; pluie qui durait longtemps et arrêtait l'évolution des troupes. Enfin, à 3 heures du soir, la première éclaircie venue, Pacthod poussa au nord et vit que les grand'gardes russes s'étaient repliées, de la plaine, dans les dunes.

Les alliés battaient en retraite.

Au conseil de guerre tenu le matin, chez le duc d'York, le prince avait entendu les plaintes très vives du général Essen. Sans raisons valables, le chef moscovite reprochait aux généraux Abercromby et Burrard de n'avoir pas soutenu ses troupes lorsqu'elles marchaient sur Uitgeest. Ensuite, il déclarait que son corps, étant réduit par les maladies et les pertes de 17.000 à 9.893 combattants, se trouvant hors d'état de continuer une campagne d'hiver, demandait à retourner au Helder.

Si les soldats russes, pris de fièvres ou de dysenterie, abandonnaient, en nombre, leurs régiments, dans les divisions anglaises qui avaient, au Zype, 4.500 blessés ou malades, le moral des 15.000 hommes portés devant Alkmaar était si ébranlé, après

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'échec du 6 octobre, que leurs généraux craignaient d'entendre de fermes refus d'obéissance quand le duc d'York voudrait marcher de nouveau sur Haarlem. Et la famine allait se faire sentir dans les bataillons.

Ne pouvant plus exécuter les instructions de Georges III, craignant d'être attaqué au premier moment et complètement battu, cette fois, redoutant surtout d'avoir à partager le sort d'Hermann, le généralissime ordonnait un mouvement rétrograde.

La retraite commençait le 7 octobre, à 2 heures du soir. La droite anglaise, ayant fait demi-tour, défila le long des dunes, traversa Bergen, Schoorl et rentra au Zype par le pont de Krabbendam, le Slaper et Petten. Dans cet affolement que cause souvent la défaite, les soldats anglais abandonnaient leurs blessés et leurs malades ; en route, ils détruisaient les maisons et les chemins.

Dundas, partit d'Akersloot, traversait rapidement Alkmaar dans la nuit du 7 au 8[1]; il laissait en arrière une foule de femmes et d'enfants, les familles des soldats écossais, qui pouvaient gêner la marche des bataillons si pressés d'avancer.

Pulteney, resté en observation à Avenhorn, était attaqué le 8 par Daendels. Le 9, il décampait ; il rappelait la brigade Gloucester formant la garnison d'Hoorn ; il couvrait son arrière-garde avec les 15e et 18e régiments de dragons qui obéissaient au lieutenant-colonel Stewart ; il était chassé le 10 de Oude-Niedorp, de Winkel, forcé de se réfugier à Harengkuizen où Dundas avait déjà placé sa gauche. Ayant fait ouvrir une brèche dans la digue du Zee, plusieurs cantons auraient été inondés, des milliers de paysans auraient péri, si Daendels n'avait employé ses pion-

1. « Les Anglais, venus occuper Alkmaar, avaient demandé le 6 octobre, 15.000 pains de 3 livres, 8.000 rations d'avoine de 10 livres et 8.000 rations de foin de 14 livres. Mais le foin manquant dans la ville, la commission municipale ne put fournir que 82 sacs d'avoine de 75 à 80 livres l'un. » (*Arch. d'Alkmaar.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

niers à élever derrière la muraille éventrée un rempart qui arrêta l'envahissement des eaux.

Les Russes ne s'étaient mis en route que dans l'après-midi du 7. A Egmont, Essen abandonnait, dans la précipitation qu'eut sa retraite, 216 blessés ou malades, hommes recommandés à la pitié d'un vainqueur qui trouva ces malheureux sans vivres et sans pharmacie [1].

Quelques compagnies des régiments Benckendorf, Scherebzow, Fersen, Arbenieff, Sedmoraski, les chasseurs de Sutgoff, les grenadiers de Timotheïeff, Strik, Osipoff, Grikson, Mitiuschin, les artilleurs de Kapzewitch, les pionniers de Dreyer se traînaient en longs cortèges. Transis, leurs uniformes souillés de boue, enveloppés de couvertures noires, les vaincus, trouvant leurs armes très lourdes, semblaient marcher à l'aventure, sans rien voir autour d'eux. Couvrant la retraite, une centaine de hussards aux chevaux fourbus et autant de cosaques formaient deux escadrons d'étrange tenue.

L'aile droite moscovite traversa lentement les bois d'Heilo pour entrer, dans la matinée du 8, à Alkmaar. Elle en sortit à 10 heures, après avoir commis d'odieux outrages sur les femmes des Écossais. La nouvelle de l'approche du général Bonhomme causait cette prompte évacuation ; et les régiments russes de la droite joignaient leur aile gauche à Bergen, passaient le pont de Schoorldam et allaient se placer, au Zype, sous la protection des canons anglais.

Brune aurait pu poursuivre à outrance l'armée anglo-russe, la décimer. Il se contentait de surveiller les alliés, de ramasser des malades et des bagages,

1. « Au quartier général russe à Egmont op den hoef, le 7 octobre 1799. — Monsieur le général. — Des raisons ayant obligé S. A. R. le duc d'York de quitter le terrain occupé des troupes sous ses ordres, il est de mon devoir de vous recommander, M. le général, les blessés que je me vois dans la nécessité de laisser ici. — Etant persuadé des soins que vous en prendrez, je vous prie d'agréer les assurances de ma parfaite considération. » (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'empêcher la destruction des ponts, autorisant seulement le 4e chasseurs et les Bataves à faire quelques attaques. En général prudent, il ménageait sa troupe, la tenant prête à faire face aux réserves ou renforts que devait, croyait-on, recevoir le duc d'York; et il pressait l'escadrille du chef de division Castagnier, escadrille partie d'Amsterdam, d'avancer le long des côtes du Zuyderzee, au nord.

Rentré à Alkmaar, dans l'après-midi du 8, le général en chef s'émut en voyant quelle misère affligeait quatre cent quinze femmes et enfants écossais venus de leurs clans en Batavie. Il les fit nourrir et habiller convenablement avant de les envoyer, sous bonne garde, à Petten ; il les rendait, sans conditions, aux Anglais qui les avaient abandonnés.

Les Gallo-Bataves occupèrent, les 9, 10, 11 et 12 octobre, leurs anciennes positions. La division Vandamme couvrit, de Bergen à Kamp, la rive gauche du canal d'Alkmaar et les dunes. La division Dumonceau reprit Schoorldam et Warmenhuizen. La division Daendels couvrit Oude-Niedorp, Oudkarspel et menaça les postes établis à Saint-Martens.

Réduit à se tenir derrière les digues, accablé de malédictions par les habitants qu'il faisait dépouiller, son camp placé dans la boue, le nombre de ses malades augmentant chaque jour, la réserve des vivres établie au Helder se trouvant presque épuisée, craignant les effets d'une attaque nocturne ou d'un bombardement, sans avoir consulté Essen, le duc d'York fit proposer à Brune d'ouvrir des conférences, en vue d'arrangements [1].

D'Alkmaar, le prince avait envoyé Browenig, qui lui servait alors de secrétaire, demander au minis-

1. « 14 octobre. Au quartier général à Schagerbrug. — Monsieur le général. — Souhaitant vous envoyer un officier de rang et de confiance, chargé d'une communication importante et particulière, je vous prie de me faire savoir quand et où il vous conviendra de le recevoir. — Frédéric, duc d'York. » (*Arch. Guerre*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tère anglais de régler sa conduite. Un conseil de cabinet délibérait et décidait enfin, puisque le peuple batave persistait à repousser l'ancien stathouder, qu'il ne restait plus aux alliés qu'à évacuer le Nord-Hollande, qu'à terminer brusquement une aventure, qu'à payer les frais de l'expédition, qu'à diriger sur un autre point le contingent russe qu'on voulait user au profit de la coalition [1].

Brune saisissait avec empressement l'occasion de traiter. En éloignant les Anglo-Russes du Zype, sans combattre, il devait recueillir tous les bénéfices d'une victoire. Rejoint par cinq bataillons des 60e et 166e, venus de l'armée du Rhin, la force et la belle attitude de ses troupes lui donnaient alors la plus grande autorité, comme négociateur. Il écrivit le 14, au maréchal anglais que son chef d'état-major serait reçu le jour même.

Pourtant, Knox ne parut que le 15 à Alkmaar. Le plénipotentiaire donnait ainsi la raison de son retard : le prince recevant, à la nuit, le billet du général français, avait dû remettre, au lendemain, le départ de son chargé d'affaires.

En réalité, le duc d'York et l'amiral Mitchel avaient étudié, jusqu'à 2 heures du matin, les moyens d'embarquer rapidement la troupe anglaise, sans s'occuper du salut des Russes. Comme la fuite ne pouvait s'accomplir en quelques heures, le frère de Geor-

1. Le chargé d'affaires de France, Revals, écrivait de Cassel le 7 brumaire : « Le ministre hessois à Londres mande que le colonel Broning y était arrivé de l'armée du duc d'York pour demander au nom de ce prince les pouvoirs de souscrire une capitulation que la position où il se trouvait lui rendait indispensable. Qu'à cette nouvelle inattendue, il s'était tenu chez M. Dundas un conseil extraordinaire qui avait duré toute la nuit et dans lequel on s'était longtemps arrêté au dessein d'offrir le commandement de l'armée combinée au prince de Brunswick, avec 30.000 guinées par mois pour l'entretien de sa table ; mais que définitivement, on avait consenti à ce que le duc conclût un arrangement avec les Français. » (*Aff. Etr. Hesse-Cassel.* Registre 16, page 259.)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ges III était contraint d'entamer des pourparlers, d'avouer officieusement sa défaite du 6 octobre.

D'abord, Knox et Rostollant signèrent une suspension d'armes [1]. Ensuite, Brune répondait aux propositions faites par son adversaire :

« M. le duc d'York, général en chef de l'armée anglaise, désire qu'il y ait cessation des hostilités par la considération de l'approche de la mauvaise saison ; il promet de retirer du territoire batave d'ici à la fin de novembre prochain toute l'armée qui est sous ses ordres et consent à ne faire aucun dégât ni à ouvrir aucune écluse, à ne rompre aucune digue, pourvu que dans sa retraite, il ne soit point inquiété par l'armée française-batave [2].

Le motif de M. le duc d'York n'existerait pas s'il jugeait ses moïens assez forts pour avancer dans le Païs, car dans ce cas il aurait la faculté de prendre des quartiers, de se procurer des vivres et de se mettre enfin à l'abri des inconvénients de la mauvaise saison. Nous devons, par conséquent, espérer de lui des avantages proportionnés à l'insuffisance des forces dont il dispose.

Les conditions proposées par M. le duc d'York ne sont que les effets nécessaires d'une cessation d'hostilités. On ne peut guère imaginer que M. le duc fasse rompre les digues, inonder le païs, incendier les villages dans le seul but d'exercer des violences ; ce serait agir contre les loix de la guerre et attirer sur soi la réprobation de toute l'Europe et de sa propre Nation. Il est donc certain que M. le duc se bornerait à faire les dégâts qui seraient utiles à son armée

1. Entre Knox et Rostollant. Armistice. Article 1er. A compter de ce jour toutes les hostilités cessent entre les deux armées. Article 2. La ligne actuellement existante des avant-postes de chacune des deux armées servira respectivement de démarcation. Article 3. Tous ouvrages offensifs et défensifs restent suspendus de part et d'autre et il ne peut en être fait de nouveaux. (*Arch. Guerre.*)

2. *Registre des délibérations du Directoire batave.* (*Arch. de La Haye.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ou nuisibles à la nôtre ; mais nous sommes préparés à tous ces accidens parce qu'il sont inhérens à l'état de guerre. Ainsi, les propositions faites n'ont aucun objet.

Cependant, puisque les malheurs de l'humanité entrent aussi dans les vues de M. le duc d'York, le général Brune accueille bien volontiers cet honorable sentiment. Aussi, les clauses qu'il met à la cessation des hostilités sont-elles si justes qu'il déclare à l'avance ne pouvoir s'en départir.

1° La flotte Batave rendue à l'amiral Mitchel par l'amiral Story sera restituée à la République batave avec l'armement et l'équipage. Dans le cas où l'exécution de cette clause excéderait les pouvoirs de M. le duc d'York, Son Altesse s'engage à obtenir de sa cour une compensation équivalente ;

2° Quinze mille prisonniers de guerre français et bataves détenus en Angleterre, seront au choix et dans la proportion réglée par les Gouvernemens des deux Républiques renvoïés libres et sans condition dans leur patrie. L'amiral batave de Winter sera considéré comme échangé. Le présent article ne préjudicie en rien au cartel d'échange qui est en activité et n'en fait point partie ;

3° Les batteries et forts du Helder seront rétablis dans l'état où ils se trouvaient lors de l'invasion faite par l'armée anglo-russe. Un officier d'artillerie sera envoïé au Helder par le général Brune pour surveiller l'exécution de cet article ;

4° Sous quarante-huit heures, l'armée aux ordres de M. le duc d'York évacuera la position du Zyp. Ses avant-postes seront retirés à la hauteur de Callants-oog. L'armée française-batave conservera la position qu'elle occupe actuellement et prendra néanmoins avant-postes à Petten, Crabbendam, Schagerbrug et Colhorn ; elle aura seulement une vedette à la hauteur de Callants-oog ;

5° Les troupes composant l'armée anglo-russe se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rembarqueront successivement et le plus promptement possible. Au trente brumaire de la présente année, tous bâtimens anglais devront être sortis du Texel ainsi que toutes les troupes anglaises et russes des mers, côtes et isles de la République batave, sans que, dans cet intervalle, ils puissent troubler les grandes sources de la navigation ni pratiquer aucune inondation dans le païs ;

6° Les vaisseaux de guerre ou autres bâtimens chargés de nouvelles troupes pour l'armée combinée anglaise et russe ne pourront effectuer de débarquement ; ils devront se remettre en mer le plutôt possible ;

7° Pour la garantie de ces clauses, il sera donné par M. le duc d'York des ôtages choisis parmi les officiers de marque de son état-major. »

Voulant éluder de souscrire entièrement aux deux premiers articles, le duc d'York dictait cette réponse à Taylor, son secrétaire :

« 1° Son Altesse Royale ne peut en aucune façon entrer en discussion sur cette proposition, comme il doit être évident à tout parti que l'exécution en est impossible. 2° Cette demande pourrait avoir son origine dans la supposition d'une perte que pourrait subir l'armée combinée si on se décidait sur l'embarquement ; on ne convient aucunement que tel serait le cas. Mais comme dans celui-ci où l'armée resterait en campagne jusqu'à l'hiver, on doit naturellement s'attendre à un certain nombre d'hommes, Son Altesse Royale sous cette considération consent à promettre au nom du gouvernement anglais que 5.000 prisonniers français ou bataves seront renvoyés dans leur patrie[1].

3° On laissera les batteries et le port du Helder généralement en meilleur état qu'on ne les a trouvés. Aucune artillerie hollandaise n'en sera emportée.

4° Il est impossible que l'armée combinée quitte sa

1. *Arch. de La Haye.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

position du Zyp jusqu'à ce qu'on ait fait tranquillement au Helder les préparatifs que demande l'embarquement. Il doit être évident qu'aucun délai qu'il sera possible d'éviter y sera apporté. Il ne sera rien ajouté aux ouvrages du Zyp et il sera permis de tems en tems aux personnes autorisées à cet effet de s'en convaincre et d'en faire leur rapport pour satisfaire le général Brune, mais il est impossible de souffrir qu'aucun détachement armé s'approche et se porte plus près de notre position qu'il n'y est dans ce moment-ci ; bien entendu que de son côté le général Brune ne permettra point qu'on fasse des approches ou des ouvrages offensifs et que l'armée française et batave restera dans la ligne d'avant-postes qu'elle occupe dans ce moment qui sera aussi respectivement celle de démarcation réciproque.

5° L'embarquement des troupes russes et anglaises se fera avec toute l'expédition possible et il est naturel que dans cette saison on évitera autant qu'il est possible tout délai inutile. Mais pour prévenir toute difficulté ou discussion ultérieure à ce sujet, on a proposé de fixer la durée de suspension des hostilités jusqu'à la fin du mois de novembre prochain pour s'assurer tous le tems nécessaire à exécuter entièrement l'évacuation du païs qui, cependant, aura lieu plutôt si le tems le promet. 6° Les vaisseaux de guerre ou autres bâtiments qu'on attend dans ce moment avec un renfort de troupes pour l'armée combinée anglaise et russe ou qu'on pourrait encore envoyer ne débarqueront point ; ces troupes se remettront en mer le plutôt possible.

7° On donnera réciproquement des otages choisis parmi les officiers de marque des deux armées par la garantie de l'accord fait. »

Brune, qui avait alors toute la confiance du Directoire batave [1], obtint quelques compensations et signa

1. La Haye le 18 octobre. Le Directoire batave au citoyen Brune. — Votre lettre du 27 vendémiaire (17e octobre) avec les pièces y

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le 18 octobre, un règlement dit d'évacuation (e). Seul, le général d'Oyley servit d'otage et les soldats dépenaillés de l'armée anglo-russe quittèrent un camp malsain pour s'acheminer assez lentement vers Huisduinen, tandis que leur chef se rendait au plus vite à Londres afin de renseigner Pitt.

Au Nord-Hollande, l'armée française dut se tenir en observation jusqu'au départ du dernier soldat de la coalition.

Le duc d'York, craignant la famine, avait forcé, le 10 octobre, la brigade des volontaires du stathouder, recrutée en partie parmi les prisonniers faits au général Bonhomme le 19 septembre à Schoorl, à s'embarquer avec le prince d'Orange. De son corps, la première colonne partait du Helder neuf jours plus tard. Seulement le 26, les blessés, les malades, quatre bataillons anglais et une partie de l'artillerie, contingents et matériel remplissant trente bateaux, s'éloignaient de la Hollande. Le 27 s'effectuait le départ de la grosse artillerie, des caissons, du 11e dragons et du 17e d'infanterie. Le 28, on embarquait le troisième régiment des Gardes, les 4e et 31e d'infan-

jointes nous est parvenue cette nuit et c'est avec une satisfaction bien vive que nous y avons trouvé, en si grand détail la nouvelle que le citoyen ministre Desforgues nous avait communiquée de votre part au sujet des offres de capitulation faites par M. le duc d'York.

Les victoires remportées par l'armée sous vos ordres et les suites de vos dispositions ont donc tellement resserré le superbe Anglais qu'il se voit forcé à s'humilier pour demander une sûre retraite ?

Cet événement important nous remplit de joie et nous approuvons hautement la manière dont vous avez agi à cet égard et les réponses que vous avez fait parvenir au Duc. Nous y retrouvons avec plaisir les soins et sollicitude d'un général expérimenté et loyal qui préfère le bien-être et la conservation d'un État qui lui a confié ses armes à sa gloire et juge, comme de raison, plus convenable de faciliter à l'ennemi une retraite que d'exposer sans nécessité la vie et le bien-être de tant d'individus au sort incertain d'une bataille qui ne pourrait être remportée qu'au prix de flots de sang des braves Républicains que vous commandez et qui, certainement, méritent plus de considération que les esclaves que vous combattez... » (*Arch. de La Haye.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

terie et une brigade russe, environ 10.000 hommes. Pultency, intérimaire, veillait à tout.

Avant de quitter le Zype, des officiers, qui se trouvaient réduits à la dernière misère, vendirent leurs montures pour subsister. Le marché d'Alkmaar fut plusieurs fois encombré de beaux chevaux laissés à 80 ou 100 francs. Et des soldats, les paysans achetèrent tentes, ustensiles de bivouacs, armes, munitions; toutes choses à vil prix.

Un déserteur informait Brune que les soldats d'Essen seraient débarqués à Yarmouth, réorganisés et peut-être envoyés en Bretagne où l'on préparait une nouvelle chouanerie [1].

Vandamme avait quitté l'armée le 19 octobre; malade, il retournait à Cassel. Gouvion allait commander le corps français du Nord-Hollande. Le 20, Boudet était chargé de porter à Paris le traité d'évacuation. Le 23, Rostollant faisait échanger vingt officiers de sa nation et cinq bataves contre vingt-trois officiers anglais et deux russes; l'échange s'étendait, en outre, à cent cinquante-deux soldats français et à quatre cent soixante-deux hollandais contre un même nombre d'ennemis. Toutefois, Hermann et Don restaient en captivité, le premier à Lille, le second à Berg-op-Zoom, sous une surveillance militaire.

Le 30 octobre, Brune sortait d'Alkmaar, après avoir entendu les compliments d'une commission déléguée par la municipalité [2]. Accompagné d'un brillant état-

1. Rostollant écrivait le 31 octobre à Dubois-Crancé, ministre de la guerre : « Dans dix jours au plus tard tous les Anglo-Russes seront partis. Les Russes vont être débarqués aux îles Jersey et de Guernesey; comme elles se trouvent à proximité des côtes de la ci-devant province de Bretagne et de Normandie, il pourrait fort bien se faire que les Anglais, pour s'en débarrasser, les jetassent à terre pour les joindre aux chouans. Cette race sauvage qui n'est bonne à la guerre que pour le pillage, l'assassinat, etc., trouverait facilement dans ces contrées de quoi augmenter son nombre. Je vous invite donc, citoyen ministre à ne pas perdre de vue les renseignements que je vous donne. Ils sont de nature à fixer votre attention et celle du directoire. — Salut et respect. »

2. Alkmaar, qui avait, au recensement de janvier 1796, 8012 habi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

major, le général en chef traversait Amsterdam, recevait là des lauriers d'un groupe de jeunes filles ; acclamé à Haarlem, il acceptait à La Haye, un sabre d'honneur. Méprisant les accusations de vénalité portées contre lui [1], il apprenait, entre deux fêtes, la

tants, n'éprouva pas, du fait de l'occupation française, de grandes pertes. Le Directoire batave remboursa en 1800 et 1802, 12.262 florins 6 sols, pour réquisitions, voitures, services divers. — Le florin valait environ 2 francs 15 de la monnaie française ; il se divisait en 20 sols, le sol en 16 deniers. (*Communication de M. Bruinvis et pièces des Arch. d'Alkmaar*).

1. Mention est faite, à Alkmaar, dans des papiers de famille, que Brune reçut, le 17 octobre, de la part du duc d'York, pour abandonner la flotte hollandaise de l'amiral Story, des tonneaux remplis de guinées.

On nous a montré, à Limmen, une enclume de forge sur laquelle aurait été signé, le 7 octobre, un traité secret entre les Anglais et les Gallo-Bataves. Cette nouvelle est appuyée par une pièce des archives de l'église catholique de Kastrikum, du registre des baptêmes ; pièce que nous donnons ici, à titre documentaire :

« Lundi, 7 octobre, à midi moins le quart, une voiture portant sept officiers du plus haut rang allait de Kastrikum jusqu'au bord des avant-postes anglais, à la maison du citoyen Frédéric Zinniger, maître forgeron à Limmen ; les officiers français avaient les yeux bandés.

Les officiers supérieurs anglais avaient déjà ordonné d'allumer du feu et de placer une table et des chaises dans la forge ; ce qui fut fait rapidement.

Arrivés devant la forge, les officiers français descendirent de voiture et entrèrent en file dans la maison ; leurs bandeaux ôtés, ils se placèrent autour du feu pendant que, non loin de là, les Anglais travaillaient encore à placer des batteries.

Les officiers déjeunaient, buvaient du vin, puis de la liqueur au cours d'une discussion qui fut assez vive.

La maison, les portes étaient gardées par des sentinelles, mais le maître forgeron et son fils restaient placés dans la pièce même où la conférence avait lieu ; mais ils n'en pouvaient comprendre un seul mot.

A deux heures moins un quart tout était terminé. Les officiers, parmi lesquels il y avait quatre Français et trois Hollandais eurent de nouveau les yeux bandés, furent remis en voiture et reconduits par la route, à Kastrikum.

Quelque temps après un Anglais dépassait les avant-postes des siens, s'avançait jusqu'aux avant-postes français, s'arrêtait à la limite ou pierre qui sépare les deux communes de Limmen et de Kastrikum. Là, il agitait un mouchoir bleu au-dessus de sa tête. Il était suivi de plusieurs soldats qui portaient trois ou quatre petites caisses. Des soldats français s'approchaient des Anglais qui leur remettaient les caisses. Le citoyen Crelis Schrama a été témoin du fait. Mais il ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nouvelle du Coup d'État exécuté le 18 Brumaire, sans attacher d'importance à un événement qui ne menaçait point, pensa l'ancien jacobin, l'existence même de la République.

Le 22 novembre, il écrivait à Berthier, ministre de la guerre :

« Les Anglo-Russes ont entièrement évacué le territoire de la République batave. Le 24 de brumaire, cent vingt et un bâtimens chargés de troupes, dont un vaisseau de ligne et quatre frégates mirent à la voile, du helder. Le lendemain, cinq vaisseaux de guerre, dont trois russes, partirent également. Il ne restait plus sur la rade du Texel qu'une frégate et quelques bâtimens de transport qui firent voile le 27 à 2 heures de l'après-midi. Le lieutenant-général Pulteney était sur la frégate. Le même jour, d'après mes ordres et sur l'avis donné par le général anglais de l'entière évacuation, le général de division Gouvion fit avancer des troupes bataves qui occupèrent le helder, les ouvrages de Nieuw-Werk et de Nieuw-Diep et les batteries de la côte. Le général major d'Oyley qui résidait dans l'armée française-batave comme garant des articles de la capitulation relatifs à l'embarquement, retourne en Angleterre par la Meuse.

L'embarquement des Anglo-Russes a été très pénible par la contrariété des vents et plusieurs naufra-

pouvait pas voir ce qu'il y avait dans les caisses. Ça été jusqu'à aujourd'hui, un secret comme celui de la retraite de toute l'armée anglaise le soir du 7 octobre. — W. G. N. Bommer, pasteur. »

D'autre part, sur un livre d'école, à Uitgeest, est inscrite, à la date de 1846, cette note :

« Enfin, le 7 octobre, la nouvelle arrivait à Uitgeest, que les Anglais et les Russes étaient battus et que l'on avait fait un traité selon lequel les Anglo-Russes rejoindraient leurs bateaux et quitteraient le pays. Ce traité fut signé sur l'enclume de la forge de Limmen. »

M. Krammer a publié ces pièces, avec des commentaires, dans la Revue *Vragen Van Den Dag* (*Livraison de juin 1905. Pages 464 à 489.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ges ont ajouté aux désastres de l'expédition britannique. Une frégate anglaise vient encore d'échouer sur l'isle d'Ameland ; elle portait un des meilleurs régimens du duc d'York ; on n'a pu en sauver que vingt-cinq hommes. »

Excepté dix bataillons que Bonaparte laissait, dans les Provinces-Unies, en service de police, car un soulèvement des Orangistes pouvait se produire, les régiments français se dirigeaient vers Rouen ; ils allaient grossir l'armée d'Angleterre qui se tiendrait prête à rendre vaine toute tentative de débarquement, si considérable fût-il.

Une fois encore, les Bataves échappaient à cette étroite domination que Pitt voulait leur imposer, comme le disait bien, le 30 vendémiaire, Galdi à Serbelloni :

« La Hollande soustraite pour toujours à son joug, toute crainte d'attaque du côté de la Prusse évanouie, le cabinet de Saint-James déshonoré et conduit au désespoir par le défaut de moyens pour continuer la guerre, puisque l'espérance de pouvoir trouver à s'emparer des 200 millions de florins de la banque d'Amsterdam et des principales maisons de commerce se trouve tout à fait perdue pour lui. Enfin, le discrédit, le déshonneur et la cessation de toute influence directe sur le continent; tels sont les fruits d'une expédition sans exemple où il avait employé plus de cinquante mille hommes et où il a dépensé près de 12 millions de livres sterling... »

En effet, la honte éprouvée à la suite d'un pareil échec affectait, en Angleterre, surtout l'orgueil des conseillers de Georges III quand les Russes, qui n'avaient, de l'honneur militaire, que des principes assez vagues, l'étroit raisonnement du Mongol, gardaient une complète indifférence devant qui leur rappelait leurs défaites des 19 septembre et 6 octobre. Même par l'aristocratie, le duc d'York fut accusé de n'avoir pas su vaincre, quoiqu'on lui eût procuré

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de grands moyens d'action à employer contre un petit nombre de républicains.

A la fin de cette guerre, en Helvétie et en Hollande, grâce aux efforts de Massena et de Brune, les armées françaises pouvaient, après leurs victoires, assurer sur deux peuples républicains, la domination du Consulat.

Digitized by Google
UNIVERSITY OF WISCONSIN

CONCLUSION

Les campagnes de 1799 coûtèrent, en Europe, à la coalition, 120.000 hommes, en morts, blessés et prisonniers et une dépense évaluée à 2 milliards de francs. Et des grands projets formés à Londres, en 1798, un seul avait pu être exécuté : la conquête de l'Italie, jusqu'à Gênes, exclusivement.

En Suisse, plusieurs régiments français menaçaient encore l'Autriche. De Bâle à Dusseldorf, des troupes bien aguerries surveillaient toujours la frontière des États allemands. Le gouvernement hollandais continuait à fournir des auxiliaires à ses alliés.

L'Espagne et le Portugal repoussaient toutes les avances de Pitt.

Obstinément et sagement le roi de Prusse restait neutre.

Craignant toujours de voir annexer leurs territoires au grand domaine de la République, les chefs des principautés rhénanes allaient observer l'expectative. Etant de langue et de famille germaniques, ils ne cesseraient pas de faire, pourtant, des vœux pour le succès des armées autrichiennes.

Un puissant auxiliaire, le czar, échappait brusquement à la servitude anglaise. L'autocrate expliquait sa défection en accusant le duc d'York et l'armée britannique d'avoir laissé écraser Hermann à Bergen. Obéissant à un ordre formel, les équipages de ses vaisseaux et les troupes de l'expédition de Hollande, allaient quitter l'Angleterre.

Irritable à l'excès, le successeur de Catherine II cherchait à rompre avec l'empereur d'Autriche, car

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

après s'être plaint et de Mélas, et du comte Coscatelli, et de l'archiduc Charles, hommes qui n'avaient pas consenti à servir très humblement le maréchal Souvarow, le czar se plaignait que Frœlich eût interdit, le 15 novembre 1799, au comte Woynowitch, commandant les troupes moscovites dans la basse Italie, l'entrée de la ville d'Ancône. Enfin, le 4 décembre, il écrivait à Kolytscheff, son ambassadeur auprès du Saint-Empire Romain :

« Faites mention partout où il sera convenable que si la Cour de Vienne persiste dans son système actuel d'envahissement pour se procurer des dédommagements qu'elle a en vue, qu'alors non seulement elle ne doit plus compter sur aucune opération de Ma part, mais que Je ferai revenir Mes troupes en Russie et que si Je les laisse jusqu'au printemps en Allemagne, ce n'est que pour mettre ce pays à l'abri des dévastations de l'ennemi et toujours dans l'espérance que la Cour de Vienne reviendra à un système plus modéré et changera sa conduite qui, jusqu'à présent, a valu la méfiance et l'animosité de toutes les puissances de l'Europe. Vous ferez sentir également que les principes du Baron de Thugut auquel J'attribue tout ce qui arrive de malheureux Me sont odieux, étant entièrement persuadé que tant qu'il sera à la tête des affaires, il n'y aura pas moyen de compter sur la sincérité des démarches du Cabinet de Vienne. »

Puis, se dégageant de toutes les obligations militaires bénévolement acceptées en 1798, Paul Ier songeait à établir, au printemps de l'année 1800, contre ses alliés de la veille, une Ligue armée, la Ligue des puissances du Nord ; projet qui ne fut point réalisé.

En Autriche, le parti de la paix aurait pu amener François II à rejeter les conseils de Thugut si lord Minto, trésorier plutôt qu'ambassadeur anglais, n'avait manœuvré supérieurement pour recommencer la lutte acharnée de la coalition contre la République

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

française, en promettant secrètement à l'empereur la possession de l'Italie du Nord, Gênes et le Piémont.

Appauvrie à la suite d'une grande crise économique, la classe bourgeoise de l'Angleterre réclamait, mais timidement, du cabinet de Saint-James, l'arrêt des armements extraordinaires; et aux enfants du peuple, enrôlés de force ou par surprise, il répugnait de rentrer en campagne au premier jour; et quand Georges III s'obstinait à rejeter les propositions de paix à lui faites directement par Bonaparte, Sheridan prononçait, le 9 février 1800, à la Chambre des Communes, cette violente critique contre la politique du gouvernement des Iles Britanniques :

« En considérant le plan de l'expédition de 1799, depuis l'instant où il fut conçu jusqu'à celui de son exécution, nous y trouvons tant de variations, d'inexactitudes, qu'on ne peut supposer qu'il ait été embrassé et suivi avec ensemble et unité dans les vues politiques. Ce plan peut dater du moment où l'empereur Paul professa son zèle pour la cause des souverains. Quelle a été la politique des ministres ? Quoiqu'ils eussent reconnu eux-mêmes que cette expédition devait être un coup de main et que son succès était fondé sur la surprise, le débarquement ne s'effectua que sept mois après. Il paraît que ce temps avait été employé à gagner le roi de Prusse. Quand on n'eut plus d'autre espoir de ce côté, l'on conclut un traité avec la Russie qui s'engagea à fournir 17.000 Russes pour l'expédition de Hollande. L'empereur Paul, avec cette magnanimité qui caractérise toutes ses transactions avec nous, consent à employer quelques-uns de ses bâtiments au transport de ses soldats en Angleterre, à condition qu'on lui donnerait une ample indemnité pour des vaisseaux qui avaient été frétés pour une autre expédition. Le débarquement se fit enfin au Helder.

Nous nous présentons dans la Hollande comme dans un pays ami. Une sommation est faite par le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

général Abercromby au commandant hollandais, dans un style hautain et menaçant. Il est évident que cette proclamation ne venait pas de cet estimable officier. La réponse de l'officier batave fut fière. Quel contraste entre le ton présomptueux dont nous parlions à l'ennemi au commencement de la campagne et le ton suppliant que nous fûmes obligés d'employer en la finissant, pour sortir de ce mauvais pas.

Les ministres disent que l'on ne peut pas faire la paix avec le gouvernement français, une fatale expérience nous a appris que l'on peut faire au moins une convention avec lui, car nous savons par le témoignage de nos officiers mêmes que l'ennemi sait observer un armistice.

La retraite de l'armée se fit avec tant de précipitation qu'on laissa sur les derrières quatre cents femmes et enfants. Les Français, ces hommes qu'on nous représente aujourd'hui comme cruels et perfides, habillèrent les enfants et les renvoyèrent avec les femmes à notre quartier général. Enfin, au lieu de délivrer la Hollande, comme on s'en était si vivement flatté, l'armée fut obligée de capituler pour se sauver. »

Mais aucune considération, nulles raisons bien valables, ne pouvaient désarmer Pitt qui trouverait, en 1800, sur le continent, des adversaires redoutables.

Si, pendant l'année 1799, la direction des troupes de la République avait passé, assez rapidement, des mains de Scherer à celles de Milet-Mureau, puis de Bernadotte et enfin de Dubois-Crancé, des mains souvent malhabiles, elle recevait, le 10 novembre, son impulsion d'Alexandre Berthier, un sage et prudent administrateur.

Afin que les armées puissent agir avec cohésion dans l'avenir, de tant de projets attribués à Carnot, à Barras, à Moulin, Bonaparte ne voulait pas ou ne pouvait pas se servir. D'ailleurs, les conseillers mili-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

taires du Consulat : Kellermann, D'Arçon et Alexandre en faisaient le procès :

« La guerre actuelle nous représente l'exemple d'une erreur de stratégie dans laquelle nous sommes tombés à plusieurs reprises. Il est arrivé que, se proposant un but, on y destinait plusieurs corps d'armée avec tous les inconvénients de la rivalité des chefs. Deux armées, par exemple, avaient pour instruction de se concerter et de concourir à un même objet ; leurs points de départ étaient éloignés de 15 à 20 myriamètres ou davantage ; et il leur était enjoint de se réunir à des distances plus ou moins éloignées ; il devait résulter de là que l'ennemi se disposant centralement avec une seule armée pouvait être numériquement supérieur à chacune des nôtres tandis que par le fait il était très inférieur à la totalité de nos forces. C'était lui donner, par conséquent, la faculté de se porter tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre de nos armées et de les battre séparément avant qu'elles aient pu se réunir. C'était d'ailleurs faire dépendre ces réunions de l'harmonie de deux états-majors dont l'un pouvait craindre d'être supprimé par la jonction.

On exprimerait difficilement tous les malheurs occasionnés par une si fausse répartition de nos forces. Entre mille exemples, il suffit de rappeler celui de nos armées aux ordres des généraux Jourdan et Moreau dans la campagne de l'an V. Réunies, elles eussent renversé toutes les forces de l'Allemagne, séparées, elles furent battues ou obligées à des retraites plus ou moins désastreuses.

Dans cette campagne de l'an VII, encore, trois armées indépendantes avaient pour objet de se réunir sous les murs de Vienne ; il a suffi que l'une d'elles éprouvât un échec pour paralyser les deux autres. Un retard seulement dans la marche de l'une des trois découvrant les flancs collatéraux suspendait l'action de ces grands corps discordans... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A une action militaire énergique, le patriotisme, un moment endormi en France, allait collaborer, car l'amour de la gloire renaissait sur toute la surface du territoire de la République. Partout, les représentants du gouvernement faisaient entendre des paroles propres à enflammer de nouveau et partout l'esprit public. Les maires lisaient aux assemblées populaires le discours que Chazal, député du Gard, avait prononcé le 18 vendémiaire, an VIII, aux Cinq-Cents :

« Soldats de la Liberté, nous avions bien raison d'espérer en votre courage et de ne pas croire en danger la Patrie qui vous a pour défenseurs... Trois décades sont à peine écoulées... Brune dans le Nord-Hollande, bat deux fois les Anglo-Russes et les force à s'enterrer dans des marais.

Massena délivre l'Helvétie et ce héros, se multipliant, détruit presque en une seule et même bataille deux grandes armées, la superbe espérance des coalisés.

Hermann tombe au pouvoir de nos braves ; Hotze est étendu sur les champs de Zurich ; York regagnera les vaisseaux qu'il a achetés.

Qu'est devenu ce terrible Souvarow qui dépouilla le Croissant ensanglanté, mit en lambeaux la Pologne subjuguée et qui avait foulé d'un pied sacrilège les Républiques italiques?... Il fuit dans les montagnes... Il fuira jusqu'en Sibérie et il laisse avec Hotze, autour du berceau de Guillaume Tell, de quoi regarnir et combler la tombe du despotisme, l'ossuaire de Morat. Souvarow a défailli dans ses succès et Bonaparte ressuscite plus brillant de gloire à la renommée.

Ce grand nom de Bonaparte, qui remplit l'Orient comme il avait rempli l'Occident, s'impose de nouveau dans la balance de nos destinées ; il y pèsera pour la paix du Monde ; il y pèsera de tout son poids...

Quand Souvarow eut gravi le Gothard sur les cadavres d'une partie de ses barbares, la paix en des-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cendit avec lui dans les vallées helvétiques ; la paix était à Glaris. Massena, tu l'auras conquise. L'Enfant chéri de la Victoire sera le père de la paix... »

Comme il faudrait porter les armes au delà des Alpes et sur la rive droite du Rhin, le succès de la campagne, en 1800, dépendrait surtout de la direction qui ferait agir les armées de la République.

Il est vrai que les hommes employés en 1799 par le Directoire ne possédaient, sauf Massena et Moreau, ni les talents, ni l'autorité nécessaires pour imposer aux généraux qui leur étaient subordonnés tous leurs devoirs. Obéissant à des ministres de la guerre choisis au hasard, ils avaient sacrifié 80.000 hommes, achevé de ruiner le trésor public, laissé dévaster plusieurs provinces sans obtenir d'autre gain que les victoires de Bergen et de Zurich. Et sans les discordes qui avaient rompu l'entente des coalisés, puis arrêté leur marche, la France eût été envahie et contrainte à payer rançon.

Pour éviter un retour à l'anarchie, Bonaparte substituait, après le 18 Brumaire, son autorité dictatoriale à la faible autorité du Directoire. Le premier Consul visait surtout à obtenir une complète pacification du Midi et de l'Ouest. De Bordeaux à Lyon, les chefs des divisions militaires territoriales purent rétablir l'ordre, qui avait été si longtemps troublé. En Bretagne, le général Hédouville était chargé de conclure, avec les royalistes, une suspension d'armes et d'étudier les moyens de parvenir à une paix définitive. Mais l'apparition d'une flotte anglaise, près des côtes du Morbihan, faisait reprendre le fusil aux chouans contre lesquels on envoya Brune. Par la force, cette fois encore, le mouvement insurrectionnel était comprimé. C'était enfin la paix, à l'intérieur, événement qui permettait de diriger, vers les frontières, plusieurs bataillons de garnison.

En habile diplomate, Bonaparte se rapprochait de Paul Ier. Il gagnait l'estime du roi de Prusse et forçait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

enfin Georges III à publier son désir de continuer la guerre.

Or, bien décidé à imposer des traités à Londres et à Vienne, jaloux surtout de reconquérir l'Italie, le vainqueur des Pyramides se faisait autoriser du Parlement à presser l'instruction des réserves et des recrues que l'administration militaire réunissait à Nice, sur les bords du Rhin et autour de Dijon : contingents de trois armées qui devaient s'illustrer, avec Massena dans Gênes, avec Moreau à Messkirch et avec Bonaparte par la foudroyante victoire de Marengo.

FIN

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

APPENDICE

NOTE DE L'AUTEUR

Les documents précis, qui se trouvent en France dans les archives publiques, sont insuffisants, à notre avis, pour établir un historique complet des campagnes d'Allemagne et de Hollande en 1799. Mais en revanche, plusieurs manuscrits, œuvres de mémorialistes, offrent à toute personne qui désire retracer les événements militaires, sans se livrer à une compilation fatigante, des récits aussi abondants que peu véridiques.

Dans la première moitié du siècle dernier, des historiens ont tiré, quant aux marches et aux combats de l'armée du Danube, du *Journal* de Jourdan, une partie de leur documentation.

Ce *Journal* n'inspirait alors tant de confiance que parce qu'il a, en préface :

« Poursuivi par la mauvaise foi, en butte aux calomnies les plus atroces, attaqué dans ce qu'un homme qui a le sentiment de sa dignité, dans ce qu'un républicain a de plus cher après la vertu, l'honneur, je cède, quoique avec une extrême répugnance, au vœu de mes amis. Je me suis déterminé à la tâche pénible de répandre un véritable jour sur mes opérations militaires. Aurais-je cru jamais pouvoir être soupçonné ? Mais dans un temps de corruption générale, le crime audacieux ne réussit que trop à tout flétrir, à tout empoisonner. Un peuple, longtemps trahi, ne connaît presque plus d'autre sentiment que celui de la défiance. Il a vu tant de perfidies, tant d'ennemis divers qu'il croit n'avoir plus de véritables défenseurs... »

Comment fut rédigé ce *Journal* ? En quelques jours, sur le registre d'ordres de Jourdan ; et ce général, que les attaques de quelques journaux avaient rendu fort agressif, crut pouvoir compléter sa justification en blâmant la plupart de ses anciens lieutenants. Or, chacun sait que les ordres donnés au cours d'une campagne ne sont pas toujours exécutés, en raison, ou des difficultés matérielles qui paralysent l'action du chef de colonne, ou des manœuvres d'un ennemi vigilant. Et les jugements de Jourdan, visant à diminuer ses subordonnés, sont souvent partiaux : l'acte arbitraire qu'il commit vis-à-vis d'Ormancey nous le prouve.

Tous les ouvrages publiés en allemand, quant aux affaires de Souabe, dix volumes et deux cents brochures, contiennent les erreurs

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

propagées en France ; constatation après laquelle nous nous trouvons dispensé de les citer.

Un travail de recherches, qu'aucune fatigue ne pouvait rebuter, devait nous permettre d'écrire un historique aussi précis qu'il est possible de le donner aujourd'hui. Aux documents des Archives nationales, de la Guerre et des Affaires Étrangères, nous avons ajouté les documents tirés des archives particulières, des papiers de famille. Les seconds complétèrent les premiers. La moisson fut abondante chez les princes d'Essling, de Lobkowitz, de Fürstenberg, que nous prions très respectueusement de recevoir l'assurance de nos obligations. Les archives allemandes, Vienne y compris, furent fouillées avec succès, surtout celles de Rastatt et de Wiesbaden.

La narration de la guerre de Hollande nous devint facile à établir après les communications faites à La Haye. De plus, des officiers et des savants néerlandais ont guidé nos pas, déterminé le lieu précis des actions militaires, depuis Haarlem jusqu'au Helder, sur les terrains, aujourd'hui transformés, où Anglais et Français combattirent avec tant d'acharnement.

Si la première bataille de Bergen restait, relativement aux détails des opérations accomplies le matin, mal définie, nous avons pu obtenir de M. le bourgmestre de cette ville et de M^me^ Van Reenen Vœller, écrivain de grand mérite, une collaboration qui nous honore tout particulièrement, laquelle nous a procuré un grand nombre de pièces inédites, relatant toutes les phases de l'action conduite, le 19 septembre, par le général Brune.

L'illustration encartée dans ce volume comprend, outre deux portraits trouvés dans la riche collection de M. le prince d'Essling, des cartes photographiées au ministère de la Guerre, un document appartenant à la ville de Rastatt, un plan du D^r^ Kœnig et des vues prises, par nous, en Allemagne et en Hollande.

Voilà que se trouve terminé l'ouvrage : *Les Campagnes de 1799*; ouvrage auquel nous avons dû consacrer dix ans d'un travail assidu, et pour lequel nous avons, poussant jusqu'aux dernières limites, les recherches des documents inédits, parcouru l'Italie, l'Autriche, la Suisse, l'Allemagne et la Hollande, n'ayant pour mobile que l'ambition d'établir la vérité, toute la vérité en histoire militaire.

Tous les faits cités, soit en faveur de Souvarow, de Moreau, de Joubert, de Scherer, de Massena, de Jourdan, de Brune, soit à leurs dépens, ont, d'ailleurs, à l'appui, une pièce documentaire. C'est que nous avons suivi, afin d'obtenir un pareil résultat, cet enseignement de Fustel de Coulanges : « L'Histoire ne se fait qu'avec des textes. Le meilleur historien est celui qui se tient le plus près des textes ; qui n'écrit et même ne pense que d'après eux. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ALLEMAGNE

A

MÉMOIRE SUR LA POSITION DE VIEUX-BRISACH [1].

Vues générales.

Il n'est pas douteux que si la guerre recommence, l'armée du Rhin ne se porte de suite sur la rive droite de ce fleuve, soit pour opérer une puissante diversion en faveur de l'Italie, en donnant à l'ennemi beaucoup d'inquiétude et d'occupation sur 80 lieues de pays, soit pour faire vivre l'armée aux dépens de la rive droite, soit enfin pour coopérer à un vaste plan d'invasion.

Des mouvements combinés entre des colonnes parties de Kehl et de la gauche de l'armée d'Helvétie, en forçant les Autrichiens à l'évacuation de la vallée du Rhin, permettront à notre armée de choisir sur la rive droite les points qui peuvent avantageusement servir de têtes de ponts.

Dans ce choix, et pour la partie du haut Rhin, Vieux-Brisach doit être préféré à toute autre position : 1° Parce qu'il est à 1400 toises seulement d'une place forte (Neuf-Brisach) d'où l'on peut tirer artillerie, munitions, etc. 2° Parce qu'il présente, pour fortification naturelle, trois buttes isolées très hautes : Edelsberg, Vieux-Brisach et Niesenberg sur le bord du Rhin, ayant devant elles une plaine parfaitement horizontale. 3° Parce que, profitant des massifs des anciennes fortifications françaises, démolies en 1698, d'après le traité de Riswick, on pourrait envelopper deux de ces buttes d'une place de huit bastions. 4° Parce qu'un pont placé entre Vieux-Brisach et la butte d'Edelsberg ne peut être vu de l'ennemi. 5° Parce que Vieux-Brisach, malgré le cruel bombardement qu'il a essuyé, présente encore assez de maisons pour les établissements militaires et le logement des troupes. 6° Parce que cette position est dans la plaine du Brisgaw, offrant d'immenses ressources pour les approvisionnemens, contributions de toute espèce et bras pour les travaux, Vieux-Brisach ayant dans son arrondissement dix-huit villages superbes. 7° Parce qu'elle

1. *Archiv. Guerre.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

est très près des Montagnes Noires, vis-à-vis la gorge de Fribourg et offre à l'armée un débouché pour se porter avec rapidité sur cette Partie. 8° Parce que, en supposant qu'on traitât séparément avec les princes de l'Empire et non avec l'Empereur, on aurait toujours un pied chez lui et dans ses possessions les plus riches et les plus chéries pour tourner le Tyrol et qu'il est probable que malgré le traité de Campo-Formio, l'ex-duc de Modène ne régnera jamais dans le Brisgaw. 9° Parce qu'il est important de détruire les travaux hydrauliques que les Autrichiens ont fait en 83 pour rejetter le Rhin sur notre rive. 10° Parce qu'on peut faire passer le Rhin de l'autre côté de Vieux-Brisach et le rendre à ses anciens maitres. — Pour appuyer l'ensemble de ces raisons, je me borne : 1° De donner des détails topographiques sur le Vieux-Brisach et la partie du Rhin qui l'avoisine afin de fixer l'emplacement du pont ; 2° d'indiquer les ouvrages militaires qu'on doit exécuter pour soutenir le pont contre les ennemis et les réparations indispensables dans les isles pour déffendre la communication contre le Rhin ; 3° de décider la question s'il serait avantageux de passer le Rhin de vive force dans cette partie ; 4° de démontrer la possibilité et proposer les moyens de faire passer le Rhin de l'autre côté des trois buttes.

DÉTAILS HISTORIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE VIEUX-BRISACH ET LA PARTIE DU RHIN QUI L'AVOISINE.

Des trois buttes qui forment la position de Vieux-Brisach, la première, en aval, dite Niesenberg, n'est qu'un tertre ; elle n'offre rien de remarquable, son élévation est si peu sensible qu'une personne qui ne connaitrait pas les ouvrages de l'ancienne fortification la prendrait pour le massif des ruines de quelque fortin.

Vieux-Brisach, au contraire, est un rocher escarpé de tous les côtés, ayant 280 toises de longueur et 115 de large. Sa hauteur, estimée au-dessus du niveau du Rhin est à peu près de 110 pieds. La sommité et le développement de la base de cette butte sont occuppés par des maisons. Il existait autrefois à son extrémité, du côté de Niesenberg, un vieux château-fort, tel qu'il est encore marqué sur le plan A. Mais les Autrichiens le démolirent en 1783 et employèrent ses débris à la construction des sept éperons qui sont près le village d'Hostett; on a depuis nivellé son terrain, rempli ses fossés et cet emplacement est devenu une place de promenade. A l'autre extrémité de Vieux-Brisach est l'église paroissiale, vieux édifice gothique, avec deux clochers très élevés qui pourraient avantageusement servir à la position d'un thélégraphe et en tems de guerre à l'emplacement d'une vigie ; les habitans du pays prétendent que de leurs lucarnes on peut découvrir la flèche de Strasbourg, lorsque le tems est clair. Un puits creusé dans le roc et placé du côté qui regarde la France, va chercher l'eau au niveau du Rhin. On assure qu'il a été encombré

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pendant cette guerre, mais que les habitans s'occupent à présent de le nétoyer. La plus grande partie des maisons du Vieux-Brisach proprement dit ont perdu leurs toitures pendant le dernier bombardement ; les bâtimens particuliers ont été presque tous remis en état, mais peu d'édifices publics, les couvens entre autres, n'ont eu aucune réparation. On voit encore du côté du Rhin et dans son entier, l'ancienne porte B. de France, à laquelle venait aboutir, un pont en bois, dont on voit encore quelques têtes de pilotis lorsque le Rhin est bas.

Edelsberg est séparé de Vieux-Brisach par une espèce de gorge de 120 toises de largeur, occupée en partie par des maisons et divisée dans sa longueur par une grande rue. La butte, au contraire, est inhabitée, quoique couverte d'une espèce de terreau et ayant tout autour un escarpement beaucoup moins rapide que celui de Vieux-Brisach. Elle n'est ni aussi haute ni aussi large que cette dernière. Sa longueur est de 115 toises, sa largeur moyenne de 50 ; on n'y voit de remarquable que des murs très vieux et très épais placés sur l'extrémité qui regarde la gorge et dont le plan peut seul donner une idée.

Ces dernières buttes étaient renfermées par les fortifications françaises que Louis XIV fut obligé de démolir en même tems que la plus ancienne et la plus avancée des têtes de pont d'Huningue lorsque le traité de Riswick le rejetta tout à fait sur la rive gauche du Rhin ; et comme les massifs de ces ouvrages existent encore, on a marqué sur le plan, en lignes ponctuées, tout le tracé de cette place importante. On doit remarquer qu'une partie de ses fronts était en ligne droite.

Le fort Mortier et la redoute maçonnée de Biesheim servaient à la même époque de tête de pont sur le bras du fort Mortier et il existait dans l'isle de Paille, entre ces deux ouvrages, vis-à-vis l'ancienne porte de France, un fort dit des Cadets qui, sur la rive gauche du grand Rhin, servait à défendre le pont permanent qui venait y aboutir.

Le maréchal de Vauban le détruisit lors de la construction de Neuf-Brisach où il employa les matériaux provenant de cette démolition ainsi que celle des deux tenaillons placés en avant du fort Mortier. Il conserva la redoute de Biesheim où se trouve encore un pont en bois et fit une redoute en terre pour le couvrir sur l'autre rive. D'après ses ordres, on revêtit et terrassa la gorge du fort Mortier, ce qui lui donna la forme qu'il a encore aujourd'hui et l'objet d'une batterie retranchée.

Voilà l'origine de ces deux ouvrages qui étonnent quand on les voit pour la première fois et où, sans ces renseignements, on devinerait avec peine les motifs du constructeur.

Depuis ces changemens qui datent de l'époque où Vieux-Brisach fut remis à la Maison d'Autriche, les Allemands n'ont rien négligé

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pour empêcher le Rhin de former des isles et produire des alluvions aux dépens de leur rive. Ils ont construit des digues au-dessus et au dessous des trois Buttes et sont parvenus, malgré qu'ils eussent à combattre le thalweg à le soutenir et même à ne rien prendre aux crues extraordinaires.

Les Français, au lieu d'embrasser un vaste plan de défense contre le Rhin n'ont pensé longtems qu'à empêcher le fort Mortier d'être emporté ; ils regardèrent sa ruine comme certaine si le grand Rhin opérait sa jonction avec le bras du fort Mortier.

On s'apperçut ensuite, qu'outre les dégradations prévues, cette jonction pouvait amener celle presque totale de l'isle de Paille. Alors, les travaux furent poussés irrégulièrement, en amont, jusqu'à la hauteur de la tête du Bœuf et en aval jusqu'à celle de l'isle des Poulets; on ne peut juger de tous ces ouvrages qu'en jettant un coup d'œil sur la place.

Les choses étaient dans cet état lorsque les Autrichiens, en 1783, construisirent les sept éperons d'Hostett dans l'endroit de la petite largeur du Rhin et de sa plus grande rapidité. Plus haute que tous les ouvrages français, cette construction était un moyen certain de les détruire en les faisant tourner par le Rhin.

Jusqu'en 1789, les Français ne souffrirent point de ces travaux, mis la Révolution étant survenue, on n'accorda plus de fonds et les ouvrages se dégradèrent. Enfin, dans l'an IV, avant la campagne du général Moreau, le Rhin creva la digue de l'isle des Dames et opéra presque la jonction si redoutée ; dans ce pressant danger, les Ingénieurs des Ponts et Chaussées, à qui la direction de ces travaux avait été remise, implorèrent longtems sans succès toutes les autorités civiles et militaires.

Sur ces entrefaites, l'armée ayant passé le Rhin et fait établir un pont vis-à-vis le Vieux-Brisach, on fut obligé de former un épi. Par suite, la communication principale qui, de Neuf-Brisach, passe à la redoute de Biesheim, se trouve praticable jusqu'au pont. Ce pont fut d'abord placé vis-à-vis l'ancienne porte de France et ensuite remonte vers le milieu du grand ensablement.

L'épi fait à cette époque existe encore parce qu'il n'y a pas eu depuis de grandes crues, de manière qu'en reconstruisant le pont au même endroit, la communication serait en état.

Je crois qu'il vaut mieux placer le pont vis-à-vis de l'ensablement, parce que, dans la première position, il va aboutir entre les deux buttes devant un emplacement commode où les convois peuvent se ranger, se croiser et cheminer sans monter tandis que dans l'autre cas, on arrive vis-à-vis un espace très réservé au pied d'un rocher qu'on ne peut tourner que très difficilement. On sait qu'il est des circonstances où un encombrement sur des têtes de pont peut amener les plus grands malheurs.

Sous le point de vue militaire, la première disposition du pont est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de beaucoup préférable parce que, en occupant les deux buttes de Brisach et Edelsberg, le pont ne peut jamais être apperçu de l'ennemi.

Si le pont de Biesheim n'existait point et n'avait pas déjà été réparé au moyen d'un fond que fit accorder le général Marescot, c'est-à-dire dans le cas où il faudrait en construire un, je pense qu'il serait mieux placé près du fort Mortier ; mais il faut se servir de ce qui existe et se contenter de réparer le petit destiné pour l'infanterie, afin que les convois seuls ayent à parcourir la communication par Biesheim qui est excellente mais point aussi directe.

L'emplacement du pont arrêté, il faut obtenir que le pont sera en deux parties. La 1re ayant 90 toises et la 2e 110, le thalweg se trouvant dans cette dernière. Ainsi, j'estime qu'il faudra pour le 1er côté 22 bateaux et pour l'autre 35, avec 500 poutrelles, 125 douzaines de madriers avec amarres, cordages d'ancres, cinquenelles, etc., et approvisionnemens à proportion. Le fond du Rhin m'a paru bon pour l'ancrage. L'ensablement n'est ni assez bas pour y placer des bateaux dans les grandes crues ni assez élevé pour que le passage soit assuré avec un fascinage ; aussi, je ne vois d'autre moyen que de planter des pilotis pour mettre la communication à l'abri de tout événement. Le fascinage est bon provisoirement ; le reste étant de précaution, peut-être exécuté après le plus pressé. Si l'on jugeait à propos d'établir d'abord un pont volant, sa position la plus favorable serait vers la tête de l'ensablement et sur le grand courant tandis que une braille, vu le peu de rapidité de l'eau, suffirait dans l'autre partie.

INDICATION DES OUVRAGES A FAIRE POUR DÉFFENDRE LE PONT CONTRE LES ENNEMIS ET LA COMMUNICATION CONTRE LE RHIN.

Il faudrait avoir été sur les deux buttes de Vieux-Brisach et d'Edelsberg, avoir parfaitement reconnu toutes les nuances du terrain pour donner la forme et grandeur de tous les ouvrages militaires à exécuter sur la rive droite, après l'établissement du pont ; mais je pense que tous ces détails, dont on s'écarte toujours dans la construction, ne sont pas nécessaires. Je me contenterai de discuter les idées et l'ordre d'après lesquels ces ouvrages doivent être exécutés afin qu'un officier puisse les tracer dès qu'il aura le pied sur la rive droite.

Première disposition. — Comme pour toutes les têtes de pont, on doit d'abord embrasser peu ; il faudrait se contenter de profiter, sur la butte d'Edelsberg, des murs qui y sont et sur celle de Vieux-Brisach de l'église paroissiale et terrasses attenantes, faire dans la gorge un retranchement pour la fermer et servir de courtine aux deux positions des buttes; ce qui mettrait le pont à couvert et serait d'une assez bonne déffense.

Deuxième disposition. — Il conviendrait ensuite d'occuper tout Edelsberg et tout Brisach en couvrant le 1er de redoutes et de retranchements modelés sur le terrain : quant à Vieux-Brisach, de barrer

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

toutes les rues qui donnent sur l'escarpement, y placer du canon et en cas d'attaque mettre les soldats dans les maisons pour faire feu des fenêtres. Le retranchement de la gorge devrait être en même tems renforcé par le moyen de l'eau qui y passe et des avantages que doit fournir la localité en lui donnant des flancs sur le pied des buttes, en faisant des coupures dans les rues, etc. Après ces petits travaux, je pense que l'ennemi ne pourrait emporter la tête de pont que de nuit, avec beaucoup de risques et de pertes.

Troisième disposition. — Après ces travaux de peu de conséquence, si on avait le tems et les moyens, il faudrait aggrandir le système de déffense. Rien de mieux que de profiter des massifs des anciens bastions pour construire des redoutes détachées qui se flanqueraient parfaitement et formeraient un bon camp retranché.

Quatrième disposition. — Après cette grande entreprise, on unirait les bastions par leurs courtines.

Cinquième disposition. — On retaillerait et rajusterait les demi-lunes en commençant par celles des postes.

Sixième disposition. — Comme la place présenterait alors plusieurs fronts en ligne droite et que les fronts collatéraux à droite et à gauche seraient les plus faibles, il faudrait les renforcer chacun d'une bonne lunette avancée, en plaçant celle de gauche sur Niesenberg.

Il est facile de voir qu'après ces six dispositions, il ne manquerait pas d'ouvrage, si l'on voulait donner au camp retranché l'importance d'une place, mais il serait absurde d'en entreprendre davantage à la guerre. D'ailleurs, je me contente de rendre Vieux-Brisach une excellente tête de pont et je me borne à mon objet.

Il pourrait se trouver, au contraire, des personnes qui regarderaient le passage de la 2e à la 3e disposition comme trop brusque, l'ouvrage qui en est la suite pourrait les étonner. Mais je leur observe que tout autre système de déffense plus resserré, ne donnerait jamais un avantage proportionné au travail tandis que c'est tout le contraire dans cette disposition, un camp retranché peut seul fournir les moyens de tenter quelques grands coups, de faire déboucher une armée et exécuter des sorties qui deviennent des batailles.

Il oblige l'ennemi, dans le cas de la défensive, à un siège en forme. Eh ! que n'aurait-il pas à souffrir dans ses tranchées de l'artillerie placée sur les buttes? Il serait cruellement plongé, tandis que les feux ordinaires lui donneraient les difficultés connues. Que de tems les Français soutiendraient dans cette enceinte lorsqu'ils auraient derrière eux deux réduits de sûreté dans les retranchements et la bonne position naturelle des buttes et qu'ils verraient que l'ennemi, après les plus grands succès n'aurait encore d'autre ressource que l'escalade pour les débusquer ? Ces remarques ayant décidé la question, je passe aux ouvrages à exécuter, après la 2e disposition pour déffendre la communication contre le Rhin.

1° Il conviendrait d'abord de doubler l'épi sur la partie qui est dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'eau. Dans l'état actuel, elle laisse considérablement filtrer les eaux, comme on peut le juger à la seule inspection d'un plan. Elle risque d'être crevée et sa ruine entraine la jonction du grand Rhin avec le bras du fort Mortier.

2° Après ce travail, il n'y a rien de plus pressant que de fermer la coupure de l'isle des Dames et la communication serait ensuite assurée pour autant de tems qu'on peut prévoir à la guerre.

La localité fournit toutes les facilités possibles, pour l'exécution de ces travaux; toutes les isles voisines sont couvertes de bois taillis et donneraient à pied d'œuvre : paquets, fascines et tous les matériaux nécessaires à ces sortes d'ouvrages.

Ces deux réparations seraient en outre très utiles au pays et retarderaient au moins de trois ou quatre ans la jonction si redoutée qui, comme nous l'avons dit, porterait peut-être le thalweg dans le bras du fort Mortier ; peut-être que pendant le tems gagné, le gouvernement serait à même de venir au secours des habitans.

DISCUSSION SUR LE PROJET DE PASSER LE RHIN DE VIVE FORCE DANS CETTE PARTIE.

Dans la position actuelle des armées, cette opération ne serait pas avantageuse, puisque, comme je l'ai déjà observé, les Français peuvent, dès la reprise des hostilités, forcer les Autrichiens à évacuer le Brisgaw. Tout ce qu'on pourrait faire de mieux serait de feindre le projet de passer de vive force en montrant des bateaux vers les têtes des isles Vierigman et des Saumons afin d'occuper les ennemis pendant que les colonnes parties de Kehl et de l'armée viendraient les faire prisonniers ou bien pour passer de suite dans le cas naturel de l'évacuation du Brisgaw et pouvoir travailler sans perte de tems, à la construction du pont. Quant à un projet de passer de vive force, je regarde cette opération comme très difficile.

L'ennemi, du haut de ses buttes, apperçoit parfaitement deux lieues en dessus et en dessous toutes les isles et les bras du Rhin, de manière que l'on ne pourrait rassembler des bateaux et faire d'avance les moindres aprêts sans que les Autrichiens s'en instruisent de leurs propres yeux. Tout passage de fleuve est une surprise, il s'agit de donner à l'ennemi de l'inquiétude sur un grand nombre de points et faire un secret de celui où l'on veut débarquer sérieusement; sans cela, on ne doit pas espérer raisonnablement de réussir; et l'on serait dans ce cas parce que l'ennemi distinguerait facilement le mouvement véritable de ceux simulés.

On dira sans doute que dans une seule nuit, on peut faire toutes les dispositions et débarquer ensuite à la pointe du jour. Sans doute, lorsqu'on se trouve dans une disposition favorable, lorsque, par exemple, on veut passer près du confluent d'une rivière où l'on a

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rassemblé ses bateaux, etc., mais non lorsqu'il faut les charrier à une ou deux lieues à travers des isles boisées, etc.

L'opération serait peut-être possible quatre lieues plus haut ou plus bas que le Vieux-Brisach ; des reconnaissances peuvent seules en décider ; mais ce passage n'est ni facile ni avantageux, pour ne pas dire impossible devant un ennemi aussi intelligent qu'on doit le supposer.

D'ailleurs, pour raisonner pertinemment d'un passage du Rhin, il faudrait, au moment du projet, avoir l'état des ennemis, etc., et prendre les choses sur le tems ; les projets les plus téméraires dans ce genre peuvent réussir, étant faits à propos, tandis que les mieux combinés, les plus raisonnables, peuvent manquer par la plus petite entrave et le plus petit retard.

PEUT-ON FAIRE PASSER LE RHIN DE L'AUTRE CÔTÉ DE VIEUX-BRISACH?

Un naturaliste qui raisonnerait sur la manière dont se sont formées les trois buttes isolées de Vieux-Brisach et sur leur exception à cette règle générale que toutes les montagnes et monticules du globe se tiennent, ne douterait pas que le Rhin n'ait passé autrefois de l'autre côté de ces deux élévations. Il dirait que le contrefort qui les liait aux montagnes noires s'étant trouvé enterré, il fut miné et emporté par les eaux et que Vieux-Brisach et Edelsberg ne restèrent que parce qu'ils étaient des rochers.

Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est que les personnes qui ont vu la rive droite et entr'autre le Directeur Grumet-Monpie, assurent que les eaux qui sont entre Hostett et Vieux-Brisach ont une pente qui les porte dans le Rhin plus bas que Niesenberg.

D'ailleurs, tout le monde dans le pays sait qu'à une lieue de Vieux-Brisach et à une demi-lieue d'Hostett, commencent les marais de Grabsmill, qui vont aboutir dans le Rhin à Burkheim, près de Sponeck, deux lieues plus bas que Vieux-Brisach. Il n'y a qu'une demi-lieue des épis d'Hostett à Grabsmill. Le terrain qui les sépare, dit plaine de Fulenwag, est si humide, que les habitans ne peuvent y faire que des prairies. D'après cela, il est très probable que ces marais et cette plaine ne sont autre chose que l'ancien lit du Rhin.

Cette digue de Neuf-Brisack à Hostett, ces éperons qui brisent le Rhin, au point d'occasionner un remous qui ferait douter de quel côté est le courant : tout cela ne prouve-t-il pas que c'est Fulenwag que l'on veut préserver et que la jonction du grand Rhin avec Grabsmill est plus à craindre sur cette rive que celle avec le floras du fort Mortier sur la nôtre ?

Le peu de largeur du Rhin vis-à-vis les éperons, quoi qu'il ne soit pas continu sur notre rivage, ne prouve-t-il pas sa tendance à percer

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

entre Edelsbeg et Hostett et que ce n'est qu'à force d'ouvrages et d'art qu'on s'opposera à sa marche naturelle ?

Si la chose n'était pas ainsi depuis que le Rhin fait toutes les années des isles sur notre terrain, le thalweg ne serait pas toujours resté à trente toises de l'autre rive et aurait fini par se creuser un lit sur notre territoire. Ainsi, pour rejetter le Rhin de l'autre côté de Brisack il ne s'agit que de l'aider ; et voici les travaux que je propose pour cette grande opération :

1° Il faut détruire les sept éperons avec de la poudre ou mettre le Rhin à même de les renverser. Dans le premier cas il faut faire provision de tuyaux de fer blanc pour faire jouer les pétards dans l'eau. Ce premier moyen me paraît le plus expéditif et le plus sûr, parce que ces éperons sont très solides quoique seulement en pierres sèches. Dans le premier cas, il faut les ouvrir en plusieurs endroits pour les empêcher de faire corps et de déchausser leurs queues pour engager le Rhin à les tourner.

Le travail qu'entraine cette démolition ne doit pas être un motif, pour renoncer au grand projet, parce que, dans tous les cas, il est de notre intérêt, dès que nous serons de l'autre côté, de détruire tout ce qui nous est nuisible.

2° Il faudra ouvrir la grande digue, en plusieurs endroits, derrière les éperons et sur tous les points où le courant paraît se diriger avec le plus de force.

3° Si on avait le tems de transporter tous les matériaux des éperons sur notre rive, il faudrait les jeter dans le Rhin, vers un point tel que le grand courant venant y battre, fut réfléchi au point où l'on veut qu'il s'ouvre un passage. Ce serait beaucoup mieux de disposer les matériaux en éperons, mais il faudrait beaucoup de tems et comme avant tout il faut ôter à l'ennemi tout moyen de refaire les siens, je regarde l'enlèvement des matériaux comme de rigueur. Cette opération peut se faire avec des bateaux ou un pont provisoire, parce qu'il suffit de leur faire traverser le Rhin.

4° Après ces travaux préliminaires, il faudrait ouvrir un canal d'une demi-lieue d'Hostett à Grabsmill, à travers Fulenwag, en ligne droite, dans un terrain facile à creuser ; huit cents Français et une compagnie de mineurs feraient en trois mois tout ce qui est relatif à cette opération. On pourrait, pour aller plus vite, employer par réquisition et militairement les gens du pays ; 200 ou 300 mille livres de contributions suffiront pour achats d'outils et payemens de journées d'ouvriers. On pourrait mettre les travaux à prix fait et ils n'en iraient que mieux.

On ne gâterait pas un bon terrain, parce que le nouveau lit du Rhin passerait dans les marais ou sur un mauvais gravier recouvert d'un peu de terre.

Tels sont les moyens de rendre Vieux-Brisach à la France ; il fallut tous les malheurs du règne de Louis XIV pour le lui faire perdre ;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

mais les grands succès des premières années de la République doivent le lui faire regagner.

A Blotzheim, quartier-général de la 1re division de l'armée de Mayence le 15 nivôse an VII de la République.

Le chef de bataillon du Génie,

PAULINIER.

B

TRAITÉ DE PAIX

Conclu entre la République française et le margrave de Bade [1].

La République française et S. A. S. le margrave de Bade, désirant rétablir entre les deux États les rapports d'amitié et de bon voisinage qui ont existé entre eux avant la présente guerre, ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir : le Directoire Exécutif, au nom de la République française, le citoyen Charles Delacroix, ministre des relations extérieures et S. A. S. le margrave de Bade, M. le baron Reitzenstein, son chambellan et grand bailli de Lorrach ; lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs respectifs, ont arrêté les articles suivans :

ARTICLE PREMIER.

Il y aura paix, amitié et bonne intelligence entre la République française et S. A. S. le margrave de Bade ; en conséquence, toutes hostilités cesseront entre les puissances contractantes, à compter de la ratification du présent traité ;

ART. 2.

Le margrave de Bade révoque toute adhésion, consentement ou accession patente ou secrète, par lui donnée à la coalition armée contre la République française, à tout traité d'alliance offensive et défensive qu'il pourrait avoir contractée contre elle. Il ne fournira à l'avenir, à aucune puissance ennemie de ladite République, aucun contingent ou secours en hommes, chevaux, vivres, argent, munitions de guerre ou autrement, à quelque titre que ce soit, quand même il en serait requis comme membre de l'Empire germanique ;

1. *Arch. Aff. Etrang.* Bade. Reg. 4. Pièce 85.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ART. 3.

Les troupes de la République pourront passer librement dans les États de S. A. S., y séjourner et occuper tous les postes militaires nécessaires à leurs opérations ;

ART. 4.

S. A. S. le margrave de Bade, pour lui, ses successeurs et ayants cause, cède à la République française tous les droits qui peuvent lui appartenir sur les seigneuries de Rode-Machern et Hespringen dans le ci-devant duché de Luxembourg, la portion à lui appartenant dans le comté de Sponheim, et ses droits sur l'autre portion, la seigneurie de Grevenstein, les bailliages de Benheim et de Rhod, et généralement tous les territoires, droits et revenus qu'il possédait ou prétendait avoir droit de posséder sur la rive gauche du Rhin. Il renonce à toutes répétitions contre la République par les arrérages desdits droits et revenus et pour toute autre cause antérieure au présent traité;

ART. 5.

S. A. S. le margrave régnant de Bade, tant en son nom qu'au nom de ses deux fils, les princes Frédéric et Louis de Bade, pour lesquels il se porte fort, cède et abandonne avec toute garantie à la République française les deux tiers de la terre de Kutzenhausen, située dans la ci-devant Alsace, avec tous les droits et revenus en dépendans, ensemble les arrérages desdits droits et revenus qui pourraient rester dus, renonçant à toutes répétitions contre la République pour raison d'iceux et pour toute cause antérieure au présent traité ;

ART. 6.

S. A. S. le margrave de Bade, cède également, pour lui, ses successeurs et ayants cause, à la République française, toutes les îles du Rhin qui peuvent lui appartenir, tous les droits qu'il peut prétendre sur lesdites îles, ainsi que sur le cours et les différens bras de ce fleuve et notamment ceux de péage, haut domaine, seigneurie directe, justice civile, criminelle ou de police.

Ne seront pas compris sous la dénomination des différens bras du Rhin, les petits écoulemens et les eaux mortes ou stagnantes laissés par suite de débordemens de l'ancien cours du fleuve et connus aux riverains sous le nom de *Alt Wasser*, *Alt-Rhin* ou *Vieux Rhin* ;

ART. 7.

Il sera libre, à chacune des parties contractantes, de faire exécuter des travaux de digues qu'elle jugera nécessaires à la conservation de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

son territoire, de manière cependant à ne pas nuire au territoire de la rive opposée. Toutes les contestations qui pourraient s'élever sur cet objet ainsi que sur l'établissement et la conservation du chemin de halage seront décidées, non par voie judiciaire, mais de gouvernement à gouvernement ;

ART. 8.

S. A. S. s'engage à laisser et faire laisser sur la rive droite du Rhin un espace de 36 pieds de largeur, pour servir de chemin de halage dans les parties navigables ou qui pourraient le devenir : ce chemin sera débarassé de ce qui pourrait nuire à son usage. Il est néanmoins convenu que les maisons existantes sur l'emplacement qu'il doit occuper et qui seraient nécessaires à sa continuité, ne pourront être démolies sans qu'il soit payé au propriétaire une juste et préalable indemnité ;

ART. 9.

La poursuite des délits relatifs à la navigation, qui pourraient être commis sur ledit chemin de halage, appartiendra à la République française ;

ART. 10.

Les portions de ce chemin ainsi que des îles de ce fleuve, qui étaient possédées à titre singulier par S. A. S. ou qui appartenaient à des corps ou communautés ecclésiastiques, sont cédées, sans aucune réserve, à la République. Les communautés laïques et les particuliers continueront à jouir, sous la souveraineté de la République, des portions qu'ils possédaient. Il est néanmoins convenu que ladite souveraineté ne s'exercera pas sur les maisons dépendantes du margraviat qui seront jugées nécessaires pour la continuité du chemin de halage, mais seulement sur leur emplacement, après qu'elles auront été démolies, en exécution de l'article 8;

ART. 11.

La navigation du fleuve sera libre aux citoyens et sujets des deux puissances contractantes;

ART. 12.

Les pèages perçus sur la partie du fleuve du Rhin qui coule entre les États des parties contractantes, sont abolis à perpétuité ; il n'en sera point établi à l'avenir sur le lit naturel du fleuve ;

ART. 13.

Les stipulations portées dans les précédens traités entre la France d'une part et S. A. S. le margrave de Bade ou l'empereur et l'empire,

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de l'autre part, relatives au cours du Rhin, à la navigation de ce fleuve, aux travaux à faire pour la conservation de son lit et de ses bords, continueront d'être exécutés en ce qui n'est pas contraire au présent traité ;

ART. 14.

S. A. S. s'engage à ne point permettre aux émigrés et prêtres déportés de la République française de séjourner dans ses États ;

ART. 15.

Il sera donc conclu incessamment, entre les deux puissances, un traité de commerce sur les bases réciproquement avantageuses ; en attendant, toutes relations commerciales seront rétablies telles qu'elles étaient avant la présente guerre.

Toutes les denrées et marchandises provenant du sol, des manufactures, colonies ou pêches françaises jouiront, dans les états de S. A. S. de la liberté du transit et d'entrepôt, en exemption de tous droits autres que ceux de péage sur les voitures et chevaux.

Les voituriers français seront traités, pour le paiement desdits droits de péage, comme la nation la plus favorisée ;

ART. 21.

La République française et S. A. S. le margrave de Bade s'engagent respectivement à donner main-levée du séquestre de tous effets, revenus ou biens saisis, confisqués, détenus ou vendus sur les citoyens français d'une part et de l'autre sur les habitants du margraviat de Bade et à les admettre à l'exercice légal des actions et droits qui peuvent leur appartenir ;

ART. 27.

Tous les prisonniers respectivement faits seront rendus dans un mois à compter de l'échange des ratifications du présent traité, en payant les dettes qu'ils pourraient avoir contractées pendant leur captivité. Les malades et blessés continueront d'être soignés dans les hôpitaux respectifs ; ils seront rendus aussitôt leur guérison ;

ART. 28.

Conformément à l'article 6 du traité conclu à La Haye le 27 floréal de l'an III, le présent traité de paix et d'amitié est déclaré commun avec la République batave.

Traité ratifié à Paris, par Larévellière-Lépeaux le 15 fructidor an IV.

A Carlsrouhe, par Charles Frédéric, margrave de Baden, le 5 brumaire an VI (26 octobre 1797).

NOTA. — Les articles d'un traité secret portaient sur les fournitures

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

que le margraviat devait faire aux troupes françaises, la cessation de Kehl et de ses environs, dont compensation serait donnée, à la paix générale, du côté de Bâle et dans l'évêché de Constance.

C

MÉMOIRE POLITIQUE SUR LA SITUATION DE LA SOUABE [1].

Du 2 messidor an VI.

Au Pouvoir exécutif de la République française.

Il est difficile de se représenter une situation politique plus désolante que celle dans laquelle la Souabe gémit en ce moment, lorsqu'on considère qu'il ne s'y trouve aucun État assez puissant pour garantir ses possessions ni celles de ses États de l'oppression et du despotisme le plus affreux, que n'a jamais cessé d'y exercer l'Empereur d'Autriche, soit par ses ministres et ses généraux, soit par les deux cours suprêmes de justice qui lui sont entièrement dévouées.

Il est vrai qu'aucune province de l'Empire ne renferme autant de souverains que la Souabe; quantité de princes, de comtes, de barons, d'évêques, de prélats et de couvens répandus sur son territoire se vantent de leur immédiateté et de leur indépendance. Mais ce grand nombre même de soi-disants souverains fait la principale cause de ses malheurs. Chacun d'eux cherchant, soit par le sentiment de sa faiblesse, soit par des motifs de vanité et d'orgueil à être le premier dans les bonnes grâces de l'Empereur, tous se font une gloire d'être les esclaves de ses volontés. Jamais on ne les a vu former un ensemble et faire corps pour résister à ses prétentions injustes ou pour protéger leurs États quand il a plû à cette puissance ambitieuse de les ravager. Ils n'ont tous d'autre politique que celle d'enrichir leur fisc, d'étendre leurs domaines et de recourir à la protection de leur idôle quand, fatigués de leurs attentats, leurs sujets osent élever des plaintes fondées.

Il est vrai aussi que cet ordre de choses assure à ces prétendus souverains la libre jouissance de leur autorité pendant la paix. Durant ce tems, ils goûtent tous les plaisirs d'un rang élevé et indépendant; tout plie sous leur volonté; leurs ordres arbitraires et despotiques sont exécutés avec une rigueur dont on ne trouve d'exemple que

1. *Aff. Étr.* Wurtemberg. Reg. 38. Pièces 52 à 59.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

parmi les despotes de l'Orient. Ils ne sentent tout l'opprobe des chaînes qu'ils portent que pendant la guerre. Alors, confondus avec leurs peuples, ils éprouvent eux-mêmes toutes les rigueurs d'une condition abjecte : leur autorité méconnue, leurs personnes outragées, vilipendées, leurs États pillés, tout leur annonce qu'ils n'ont servi qu'un maître ingrat et incapable d'autres procédés que de ceux qui s'accordent avec ses vûes ambitieuses. Le seul espoir qui leur reste alors, c'est que ces momens de détresse ne seront pas plutôt passés qu'ils seront remis à leurs places et que, sans l'autorité de la main qui vient de les frapper, ils trouveront dans les vexations qu'ils feront essuyer à leur tour, à leurs sujets, de quoi se dédommager des privations auxquelles ils n'ont pu se soustraire.

Cette politique barbare de la part de cent et une dominations auxquelles la Souabe est soumise, a été cause que dans la dernière guerre contre la France, cette malheureuse province a été ravagée d'une manière si déplorable ; je n'entrerai point dans les détails de ce qu'elle a souffert à cette occasion et de ce qu'elle souffre encore de la part de cette puissance qui, sous prétexte de protéger ne fait que détruire. J'observerai seulement que la part que les États de Souabe ont paru prendre à cette lutte scandaleuse du despotisme contre la liberté n'était au fond qu'un rôle purement passif ; que l'Empereur, en vertu de la plus absurde des Constitutions et par l'ascendant qu'il doit à la supériorité de ses forces leur a fait jouer malgré eux, excepté l'évêque de Constance (1). Je dois à la vérité de dire qu'il répugnait à la politique des princes et seigneurs, ainsi qu'aux princes et peuples de la Souabe d'épouser la cause de l'Empereur. Les uns prévoyaient les dangers auxquels ils allaient exposer leurs États et leurs personnes et les autres trop pénétrés des sentimens sublimes qui inspiraient la nation française auraient cru manquer à eux-mêmes en essayant d'en arrêter les progrès et le triomphe, mais comment faire pour s'opposer aux desseins, disons plutôt aux ordres de l'Empereur et du roi de Prusse ? Ces deux puissances se sont déjà trop longtems accoutumées à voir fléchir, sous leur volonté toute puissante, ce corps faible et sans consistance que l'on appelle *Germanique* et à se jouer à la fois et des princes qu'ils voient continuellement ramper à leurs pieds et de la résistance des peuples que des maîtres barbares leur offrent en holocauste chaque fois qu'ils veulent désarmer leur courroux et briguer de nouvelles faveurs. La résistance eut cependant lieu ; les oreilles furent pendant quelque tems sourdes aux insinuations perfides des deux puissances prépondérantes ; on croyait même l'emporter lorsque, tout d'un coup, l'Empereur et le roi de Prusse firent déclarer par leurs ambassadeurs à la Diète de Ratisbonne : « Qu'ils regarderaient comme ennemis et qu'ils traiteraient comme tels tous les États de l'Empire qui ne prendraient pas part dans la Guerre. » Violence inouïe ! Aussi, n'existe-t-il guère d'habitans dans ce vaste Empire qui n'en aient senti toute l'atrocité et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qui n'aient frémi d'horreur de voir les destinées des nations soumises aux caprices de quelques despotes. On en était indigné, mais on dut céder. On espérait que si l'on n'était pas le maître d'éloigner le fléau de la guerre, on trouverait peut-être dans la générosité et la protection de l'une des deux puissances de quoi se consoler après la paix. Vain espoir ! Erreur fatale ! La paix est faite par le roi de Prusse et les États qu'il a forcé de combattre avec lui et pour lui sont encore ravagés, envahis.

Mais l'Empereur sera peut-être plus généreux ? Peut-être ne posera-t-il les armes qu'il n'ait donné en même tems la paix à l'Empire, qu'il n'ait assuré aux États dont il est composé, leur indépendance et leurs droits et qu'il ne tienne à chacun d'eux à l'avenir compte de cette condescendance, criminelle sans doute, mais dont lui seul et le roi de Prusse sont les auteurs. Qu'on se détrompe ! La Souabe est encore investie de ses troupes ; ses généraux n'y connaissent encore d'autre droit que la force ; des travaux commencés annoncent de nouvelles hostilités ; les réquisitions, les contributions extraordinaires n'ont pas encore cessé et si jamais il plaît à ce despote de mettre fin à tant d'horreurs et d'usurpations, cette malheureuse province n'aura d'autre perspective que celle de voir ses Princes rendus à leur première impuissance et une grande partie de ses habitans, pour prix de leurs sacrifices, de leur soumission et de leur patience, passés de la main d'un maître imbécile dans celle d'un maître plus méprisable encore.

On ne saurait fixer ses regards sur un tableau si affligeant sans s'étonner, sans s'indigner de la lâcheté des princes qui, dans l'état de dégradation où ils vivent eux-mêmes, n'ont pas encore songé à se réunir et à aviser aux moyens de secouer un joug qui pèse sur eux et sur leurs Etats depuis si longtemps et que des circonstances pourront rendre de jour en jour plus insupportables. Que l'expérience du passé les éclaire sur le sort que la Maison d'Autriche leur prépare pour l'avenir. Qu'ils se souviennent avec quel froid et insultant mépris elle s'est jouée de leur faiblesse et de leur crédulité lorsque consultée sur le sort qui les attendaient, elle leur fit, par son ambassadeur de Ratisbonne, déclarer en termes propres : « *qu'elle aviserait par tous les moyens à ce que l'intégrité de l'Empire fût conservée* » tandis qu'elle négociait une paix qui ne devait mettre à couvert que ses intérêts propres et qu'elle n'obtint qu'en sacrifiant une partie des Etats qui jusque-là avaient espéré en elle. Et quel augure peuvent-ils tirer de son abominable politique lorsque par suite de sa lâche hypocrisie elle fait répandre partout par ses ministres que loin d'être aggresseur elle n'a pris les armes que pour défendre les intérêts de l'Empire, que, pour soutenir la guerre, aucun sacrifice ne lui a coûté et qu'elle attend de la justice du corps germanique que des sentimens si généreux ne seront pas oubliés dans la répartition des indemnités territoriales. Peut-on, je le demande, peut-on se jouer avec

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

plus d'impudeur de la crédulité et de la faiblesse des peuples ? Quoi, ce despote croit-il qu'on oubliera que c'est lui, lui seul qui a provoqué les malheurs qui dans la dernière guerre ont désolé l'Allemagne ? N'est-ce pas lui qui a favorisé le rassemblement des émigrés. A-t-il fait son devoir lorsque les deux Electeurs de Mayence et de Trèves permirent aux princes fugitifs de France de former des corps d'armée, l'un à Worms et l'autre à Coblence et que l'exécrable Rohan assigna Ettenheim et Oberkirch pour servir de places d'armes à la troupe de Mirabeau ? Ne devait-il pas, selon la Constitution dont il se dit avec tant d'affection le défenseur et le soutien s'opposer à la formation de ces corps ? et cette Constitution ne lui imposait-elle pas l'obligation de déclarer déchu de ses droits et de ses dignités tout membre de l'Empire qui tolérerait la levée et le rassemblement de troupes étrangères dans ses Etats ? Et il demande encore des indemnités ? Il demande que ses sacrifices lui soient compensés ; il demande enfin que l'Empire soit mutilé, déchiré, afin que sa puissance déjà trop formidable pour le repos des peuples le devienne encore davantage par des nouveaux accroissemens. Il y a plus. Il intercède même pour ceux qu'il devrait punir. Il demande que les archevêques de Mayence et de Trèves obtiennent au delà du Rhin l'équivalent des pays qu'ils ont perdu en deçà de cette rivière. Et que disent toutes ces demandes ? sinon que les plus coupables seront les plus favorisés.

Eh bien ! si tel est l'aveuglement des princes d'Allemagne et surtout de ceux de la Souabe, de ne point pénétrer des intentions aussi perfides, mais toutefois si clairement manifestées ; s'ils ne sentent pas la nécessité de s'élever avec force contre un état de choses qui les dégrade et qui expose leurs Etats à des alarmes toujours renaissantes ; s'ils s'obstinent dans leur apathie funeste à ménager plus les intérêts d'un despote qui les a toujours trompés, que ceux de leurs sujets, il est à craindre que les habitants de la Souabe, convaincus par le grand exemple qui leur en a été donné que la résistance à l'oppression est le plus inviolable des droits, comme le plus saint des devoirs, ne se croient suffisamment autorisés à pourvoir par eux-mêmes au salut de leur patrie ? Il est à craindre qu'alors ils n'exécutent ce que leurs souverains ont négligé et même refusé de faire. Résolus de ne plus servir de jouet à l'ambition de l'Autriche et de la Prusse, fatigués de présenter leur dos au bâton des vils satellites de ces despotes, ils croiront sentir qu'il est tems de se soustraire à ces réquisitions de tous genres qui depuis plusieurs années ont servi à nourrir leurs oppresseurs et leurs bourreaux et qui, dans ce moment encore, sont exigés avec une brutalité insultante. Ils entendent déjà leurs femmes, leurs enfans, leurs propres sentimens et leur patrie enfin leur demander le sacrifice de leurs efforts, et s'il le faut celui de leur vie plutôt que d'être les victimes d'une politique étrangère. Ils savent qu'il faut que cette multitude d'Etats isolés et sans force se fondent en un seul

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

État assez puissant pour se soutenir par ses propres forces et pour se soustraire à cette vile dépendance qui jusqu'à ce jour a été la source de tous leurs malheurs.

Il est vrai que les Souabes sont en ce moment sans argent, sans armes, sans canons, sans troupes; mais il leur reste deux choses bien fécondes en actions héroïques et qui leur en garantiraient le succès: la justice de leur cause et leur désespoir.

En effet, qu'est-ce qu'ils demandent ? Soumis, patiens, ennemis du désordre, ils ne soupirent que vers un ordre de choses qui leur garantisse la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés. Ces intentions, ils les ont déjà manifestées au duc de Wurtemberg, avec cette franchise qui caractérise des hommes vertueux. Et en effet, ce prince, soutenu par la confiance du public, réunissait tous les moyens pour opérer ce changement tant désiré. Qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

Si le duc de Wurtemberg, suivant le vœu de tous les habitans de la Souabe, pouvait gagner sur lui de permettre la revision de la Constitution du pays, s'il renonçait, avec cette générosité qui caractérise les grandes âmes, à toutes les usurpations et à toutes les taxes arbitraires dont le nombre est devenu prodigieux par le laps du tems et qui dans ce moment encore pèsent d'une manière effrayante sur toutes les classes des habitans, s'il remettait le pouvoir législatif entre les mains des États et qu'il ne se réservât pas l'autorité exécutive, tous les peuples de cette vaste province se réuniraient sous sa bannière; ils s'empresseraient de l'élever au rang d'un Prince fort de la confiance d'un peuple brave, docile et assez puissant pour se maintenir dans une glorieuse indépendance.

Mais, le croirait-on ? le Prince, aussi incorrigible et aussi aveugle que tous ses semblables a jusqu'à présent repoussé toutes les propositions et offres qui lui ont été faites à cet égard par les États; il méprise tout conseil, tout avis; il méprise jusqu'à la voix de son propre salut, qui lui prescrit d'une manière si impérieuse de ne pas lasser davantage la patience des peuples auxquels l'excès de leurs maux pourrait enfin faire connaître le secret de leurs forces. Il croit pouvoir braver tout, depuis que l'Autriche et la Prusse se sont de nouveau liées par une convention passée entre elles le 8 avril et par laquelle les deux Puissances se garantissent leurs États respectifs. Cette convention a été communiquée à tous les Princes de l'Empire, avec promesse d'étendre sur eux-mêmes les avantages qu'on en attend. Hélas! c'est ce faible appui qui rend si fier, si obstiné, si insouciant un Prince que tout invite à agir seul et à placer sa grandeur, sa puissance et sa sûreté dans le seul amour d'un peuple nombreux. Six millions d'hommes, que l'amour inspire et arme s'en laisseront-ils imposer par l'appareil d'une coalition de quelques despotes que le sentiment de leurs crimes tourmente? Depuis dix ans, cette question n'est plus un problème et malheur aux Princes qui sourds aux

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

leçons de l'expérience préfèrent régner sur des esclaves avec un sceptre de fer que de gouverner des hommes libres.

Mon sujet m'entraîne vers quelques détails dont le développement peut jetter un grand jour sur tout ce que je viens d'exposer, concernant la conduite du duc de Wurtemberg. Ce sont quelques-uns des événemens récens qui ont eu lieu entre ce Prince et les États du pays. J'en garantis l'authenticité, quoique je ne les donne pas entièrement par suite d'un ordre spécial. Mais il est utile de les connaître, d'autant plus qu'ils ont été dénaturés par M. Abel, ministre du Duc à Paris. J'ai l'intime conviction que ce ministre, servilement dévoué à son maître, ne se lasse pas de vanter la prétendue bonne harmonie qu'il dit régner entre le Duc et les États. Le conseiller Baz, qui a osé en douter, a été rappellé; on me calomnie, parce que j'aurais démontré le contraire.

Il est faux que la bonne intelligence soit établie entre les deux partis. Bien loin de la désirer, le Duc ne cherche qu'à la troubler, qu'à l'anéantir. Il refuse d'accepter le plan militaire proposé par les États. Il soutient même que ceux-ci ne sont pas compétens pour se mêler de cet objet.

Il a déclaré qu'il se constituera leur accusateur auprès du Conseil aulique de Vienne parce qu'ils ont la fermeté de refuser une contribution extraordinaire pour frais de guerre.

J'observe que cette contribution demandée par le Duc est tout à fait indépendante de celle que le Cercle paye encore dans ce moment en nature et en numéraire pour entretien des 32.000 Autrichiens qui occupent les bords du Lech.

Le Duc avait nommé quelques-uns de ses conseillers pour, de concert avec le comité des États, travailler au redressement des différens griefs. Il n'y a pas d'avantage qu'on ne se soit promis de cette mesure conciliatrice; on fut bientôt détrompé. Les conseillers mandataires avaient l'ordre de ne consentir à la suppression d'aucune charge, à moins qu'elle ne fût remplacée par une autre au moins équivalente. C'est à cette occasion qu'un des plus courageux membres des États l'assesseur Hollaevier, a prononcé ces paroles remarquables, insérées au procès-verbal : « Je déclare que je regarderai toujours comme une *obligation*, comme un *devoir* de la part du Prince de faire droit à toutes nos justes réclamations et non comme une faveur à acheter à prix d'argent. »

On demandait dans la même séance que la servitude qui subsiste encore dans quelques endroits du duché fut abolie. Cette proposition, qui le croirait, a tellement courroucé les conseillers du Prince, qu'ils ne crurent plus devoir garder aucune mesure envers les États; ils se permirent des propos si injurieux, surtout le directeur Autenvieth, que sans l'intervention de quelques membres plus froids, l'assesseur Haust, dans sa juste indignation, aurait vengé dans le sang de ces vils suppôts de la tyrannie l'outrage fait à l'humanité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Et on soutient que la paix règne entre le Prince et les États et qu'il n'y a pas de moyens qu'on ne tente de part et d'autre pour se rapprocher ! Plût à Dieu que ces bruits fussent fondés ! Plût à Dieu que le Prince et ses ministres n'opposassent plus des obstacles insurmontables aux efforts que font les États pour établir entre lui et ses sujets un accord parfait et durable. Mais, quelque fruit que l'on se promette de ces bruits, on ne saurait jamais donner le change sur les vraies intentions du Prince et sur le plan qu'il médite. Les États sont très bien informés qu'on n'apporte dans leurs délibérations tant de lenteur que pour gagner du tems, que pour arriver à une époque plus favorable, ou soutenu par l'Autriche, le Duc pourra prendre des mesures qui consolideront à jamais sa puissance et pour ôter aux opprimés jusqu'à l'espérance même. On a osé répandre que le Directoire exécutif de France, instruit de ce plan, a promis de prêter la main à son exécution. Quel outrage ! Le Directoire de France se prêter à consolider le despotisme ! L'absurdité d'un pareil bruit ne demande pas à être développée. Je m'attacherai, au contraire, à discuter quel parti il conviendrait au Directoire exécutif de prendre si, las de leurs tyrans, les habitans de la Souabe portaient une main réformatrice sur leurs anciennes institutions.

C'est peut-être plus que jamais le moment de recueillir et de fixer les idées sur les événemens que la résistance d'un côté et le désespoir de l'autre peuvent faire craindre comme très prochains. Dans cette hypothèse, je pose les questions suivantes : 1° Est-il de l'intérêt de la France de laisser se former à ses côtés un nouvel État indépendant, ou, 2°, lui convient-il mieux de voir se maintenir l'autorité des princes et l'asservissement des peuples ? J'affirme la première. Voici mes moyens. Ils sont puisés dans les rapports politiques, commerciaux et militaires de la France.

Je dis : *rapports politiques*. L'expérience de plusieurs siècles a dû convaincre la France qu'aussi longtems que les Empereurs se sont choisis dans la maison d'Autriche, il n'existe pour elle sur le continent d'ennemi plus dangereux, plus remuant, plus formidable que cette maison. La France ne saurait donc applaudir avec trop d'empressement à tout ce qui tendrait à la contenir, la resserrer, l'affaiblir.

Une réforme portée dans la situation politique de la Souabe, telle qu'elle est supposée, atteindrait ce but. A peine les habitans de cette contrée auraient-ils mis la main à l'exécution de leur dessein qu'il est à prévoir que l'Empereur se mettrait en devoir de les contrarier, de les combattre. La guerre entre lui et les habitans deviendrait inévitable. Cette guerre serait celle de la liberté. On sait que ces sortes de guerres sont opiniâtres et on sait comment elles finissent quand elles sont conduites par des hommes éclairés, intelligens et vertueux.

Je ne sais pas si la France n'aurait pas lieu de compter parmi les événemens avantageux le tems seul où l'Empereur serait forcé de

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

concentrer toute son attention, toutes ses ressources dans des soins qui tiendraient en quelque sorte à sa propre conservation.

Mais je suppose que, de cette lutte, il ne résulte d'autre avantage que celui d'arracher une grande province de l'Allemagne à l'influence de l'Empereur. Cette seule circonstance intéresserait la France sous plusieurs rapports.

D'abord, la perte de cette contrée serait pour l'Empereur plus sensible que celle de trois de ses provinces héréditaires. Comme par suite de l'autorité qu'il exerçait sur les petits princes faibles dont la Souabe est composée, tout y était à sa disposition pendant chaque guerre qu'il avait à soutenir contre la France, qu'il tirait de son sein des ressources immenses en hommes, en argent et en subsistances, il est aisé de concevoir avec quels regrets il verrait échapper de ses mains un pays qui a si souvent contribué à ses funestes succès (2).

En donnant à la Souabe un système politique indépendant, il serait aisé d'éloigner l'Empereur des frontières de la France. J'observe que celle des dispositions du traité de Campo-Formio, qui est relative au *Brisgau* et qui assure en quelque sorte à l'Empereur la possession de ce petit État, paraît le flatter beaucoup plus que le peu d'importance d'un si petit objet ne saurait annoncer au premier aspect. Outre plusieurs autres avantages que cette possession lui promet, il lui suffit qu'elle le mette en contact avec la France.

Je me permets d'observer encore qu'il mettra tout en œuvre par ses ministres à Rastadt pour conserver cette possession. Déjà, on a pris des mesures pour disposer les habitans du Brisgau à s'opposer à tout échange et à demander qu'ils fussent conservés à l'Empereur.

La Souabe constituée en République, quelqu'étendues qu'on en suppose les limites, ne donnera jamais de l'ombrage à la France. Devant en quelque sorte son existence à l'exemple de la France, elle ne pourra que lui être attachée par la conformité des principes, et ces rapports pourront, dans la suite, être établis d'une manière plus solide, plus positive.

Je passe aux *rapports commerciaux*. Il ne m'est pas difficile de prouver que, sous ce rapport, une réforme dans les différentes parties de la Souabe ne saurait qu'être infiniement importante pour les intérêts de la France. Après dix années d'efforts, de combats, de sacrifices, la Nation française a besoin de renouer et d'étendre même ses anciennes relations de commerce ; elle le fera avec le plus grand succès avec la Souabe régénérée. Je dis avec la Souabe régénérée, car pour y opérer un écoulement riche et abondant des marchandises de France, il faut que cette multitude d'États et de Dominations soit supprimée ; il faut abolir ces droits d'entrée et de péage qui se perçoivent à chaque étape que ces marchandises font ; il ne faut rien laisser à l'arbitraire dans l'imposition de ces taxes ; il faut que leur nombre soit réduit aux justes bases d'un échange réciproquement avantageux. Or, il est aisé de prévoir combien un changement, tel que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

je le suppose toujours, augmenterait la consommation des denrées de toute espèce, en diminuant leur prix.

J'envisage encore ce changement sous ses *rapports militaires :* s'il est de principe que la force et la tranquillité d'un État dépendent de la sûreté de ses frontières, si dans tous les traités que le Directoire exécutif a conclu avec ses voisins, il s'est fait un devoir de donner à ce principe toute l'application dont il est susceptible, relativement à la France, il est évident que l'hypothèse qui fait l'objet de cette discussion intéresserait infiniement la France.

En effet, un seul coup d'œil sur la carte suffit pour se convaincre de cette importance. La Souabe, en alliance avec la France couvrant depuis Mayence jusqu'aux confins de la Suisse ses frontières, serait pour elle le rempart le plus sûr contre toute agression hostile du côté de l'Allemagne, surtout de la part de l'Empereur. Séparé de la France de plus de cent lieues, celui-ci ne pourrait plus, dans une nouvelle guerre, compter sur la condescendance, soit volontaire, soit forcée de quelques princes faibles pour porter la guerre jusqu'au bord du Rhin; il rencontrerait dans sa marche insolente des hommes qui seraient devenus ses ennemis et qu'il faudrait détruire avant que d'atteindre cette nation dont il jalousera éternellement et la gloire et la puissance. La France n'aurait donc plus besoin d'entretenir à si grands frais tant de places fortes et toutes ces troupes nombreuses que leur défense exige. A un petit nombre près et pas plus qu'il n'en faut pour maintenir le bon ordre dans ces contrées, elle pourrait employer ces troupes dans les lieux qui présenteraient à l'ennemi l'espoir d'une attaque plus facile. Il y a plus. Un ordre de choses tel qu'il est supposé dans ce mémoire, exposerait l'Empereur à se voir menacé dans ses propres États. C'est toujours sur un sol, pour ainsi dire étranger, que ce monarque a vu, jusqu'ici, porter le théâtre de la guerre. Rarement, ses provinces allemandes se sont ressenties des suites immédiates de ce fléau, à l'exception des sujets de la ci-devant Belgique, ainsi que de la Lombardie, ceux de la Bohême, de l'Autriche, de la Hongrie et autres vivaient dans le sein de la paix, tandis que des armées nombreuses couvraient et ravageaient des provinces auxquelles la querelle de ce despote était étrangère.

Le Directoire exécutif de France jugera peut-être que le tems est venu de ne plus laisser subsister ce moyen si facile de faire la guerre avec succès; qu'il est tems de l'arracher d entre les mains d'une puissance qui en a fait toujours un abus si atroce. Eh bien! que la France élève à la dignité d'un Etat libre un pays qui présente un grand nombre des moyens propres à exécuter ce projet. La reconnaissance lui ouvrira sans doute un passage facile pour le transport de ses troupes et de son artillerie jusqu'au Danube; et cette rivière, si souvent ensanglantée par les armes du despotisme, ne pourra voir sans orgueil rouler ses flots en faveur de la Liberté. Combien une pareille diversion, opérée en Allemagne, serait favorable

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

au système actuel que la France paraît suivre ; cela peut d'autant moins être révoqué en doute, que l'Empereur, par les rassemblemens nombreux des troupes qui se forment sur les confins de la Suisse et de la Cisalpine, annonce clairement qu'il n'a posé les armes que pour les reprendre un jour avec plus de fureur et que son intention est de détruire en Italie ce que la France y a fait, pour la soustraire à sa domination. Mais je laisse à d'autres le soin de développer ces idées qui, sûrement, ne peuvent échapper à la pénétration du Directoire exécutif ; il me suffit d'avoir fait sentir dans quelques traits assez saillans, que la Souabe républicaine servirait sous plus d'un rapport, les intérêts de la France et surtout qu'elle serait un anneau de plus de cette vaste chaîne d'États qui depuis le Lac de Constance jusqu'au bord de la Méditerranée, forment autour d'elle un rempart immense et impénétrable

Il m'est actuellement facile d'aborder la seconde question ; savoir, s'il est de l'intérêt de la France de voir se maintenir en Allemagne, surtout en Souabe, l'autorité des Princes. Je n'avance assurément rien dont tout homme un peu instruit ne soit convaincu, lorsque je soutiens que le système de tous ces Princes, depuis l'Empereur jusqu'au plus petit souverain d'une population de douze à quinze familles est de gouverner dans un sens tout à fait contraire à celui dans lequel se gouverne la France L'habitude d'un pouvoir arbitraire est devenue pour eux le besoin le plus pressant et il existe tel pays où les malheureux sujets ont déjà cru apercevoir, non sans fondement, que le fardeau de ce pouvoir est devenu plus insupportable, depuis qu'on s'est efforcé de lui poser des limites. Les Princes ne peuvent que haïr la liberté et par conséquent haïr la République française dont le triomphe a naturellement redoublé leurs frayeurs. Sans doute que cette haine se réduit à un sentiment bien impuissant lorsque on le considère relativement aux moyens de la grande nation ; mais ce sentiment même ne peut-il pas en une infinité d'occasions contrarier les vues du Directoire exécutif? embarrasser ses négociations, en multiplier les obstacles et par conséquent élever des difficultés, toujours nouvelles, aux combinaisons de sa politique?

Ou le Directoire exécutif veut affaiblir la prépondérance autrichienne dans l'avenir, ou la supériorité de ses forces lui fait envisager cet objet comme indigne de son attention. Dans le premier cas, il n'atteindra son but qu'en s'attachant les peuples dont la cause est devenue la sienne, depuis que la France a brisé ses fers. Je le répète, les Princes, quelle que soit la folie de leur entreprise, conspireront toujours et peut-être plus que jamais, contre une nation qui a vaincu les despotes. Ils ne voudront dépendre que d'une puissance qui donne l'exemple de l'oppression. Les principes de cette honteuse soumission leur sont inculqués dès leur jeunesse.

Le sentiment de leur faiblesse la rend nécessaire. Aussi, le Directoire exécutif a-t-il dû déjà s'apercevoir que l'Empereur n'a rien

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

plus à cœur que de conserver, quant à la forme, ce chaos d'une Constitution qui a créé une infinité de gouvernemens, dont les chefs sont tous intéressés à soutenir sa grandeur. Le grand point de la politique du Directoire exécutif serait donc, si j'ose présenter cet avis respectueux, sinon de renverser cette association monstrueuse du chef de l'Empire et des Princes qui de fait ne sont que ses vassaux, du moins d'en miner les fondemens; ou de préparer un ordre de choses qui mette des bornes à la trop grande influence du premier; ce but peut être atteint d'une manière également utile à la France et à l'Empire, en posant, par le moyen des négociations à Rastadt, les bases d'une Confédération des villes libres et en stipulant dans le traité qui doit les suivre, une ligne de neutralité qui, depuis Mayence jusqu'au Lech et depuis les frontières de la Suisse exempterait le Cercle de Souabe et les pays environnans de prendre part à une nouvelle guerre qui pourrait éclater entre la France et l'Empereur.

J'ai déjà fait sentir les avantages de la première partie de cette proposition dans un mémoire précédent. Il est évident que par ce moyen, on balancerait en une multitude d'occasions le parti que pourraient prendre des Princes trop faciles à entraîner dans des plans destructeurs; la seconde réunit trop d'avantages en faveur de la France pour que l'on puisse douter de son utilité; cette idée a déjà été soumise au Duc de Wurtemberg ainsi qu'aux autres Princes du Cercle et tous en sentent la nécessité. Il y a donc lieu de compter sur un grand assentiment de leur part; sitôt que la proposition de cette mesure serait faite à Rastadt et que le Directoire exécutif voudrait l'appuyer par ses plénipotentiaires, cet appui serait indispensable tant pour forcer l'Empereur à consentir que pour régler le mode d'après lequel cette mesure serait exécutée. Le Directoire exécutif sent bien que cette neutralité ne serait qu'un vain projet, qu'une faible barrière contre la puissance autrichienne si elle n'avait pour garantie un traité solennel, et qui, en cas que l'Empereur voulût l'enfreindre, autorisât les habitans du Cercle à s'armer pour en assurer l'exécution.

C'est donc entre les mains du Directoire exécutif que se trouve placée une grande partie des destinées de l'Allemagne; c'est de sa sollicitude plus ou moins manifestée que dépend la tranquillité, la sûreté, l'indépendance de ce vaste Empire. En lui assurant ces inappréciables bienfaits, le Directoire exécutif s'acquitte en même tems d'une grande partie des soins qu'il porte à consolider le bonheur de la France. Cette même conviction me fait espérer qu'on me pardonnera la franchise avec laquelle je me suis énoncé dans ce mémoire.

Il s'agit des intérêts les plus grands, les plus chers; il s'agit de mettre un frein à l'exercice immodéré d'un pouvoir tyrannique et arbitraire. Je crois avoir indiqué quelques moyens propres à réaliser ce but si digne de notre siècle et si convenable aux circonstances où nous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vivons. Je les ai exposés à une Puissance qui réunit tout pour les mettre à exécution. C'est en les jugeant dignes de son attention et de ses soins, que le Directoire exécutif réduira l'orgueil de son ennemi implacable, qu'il préparera les voies pour faire germer dans l'Allemagne les principes de la vraie liberté des peuples et qu'il portera une grande partie de cette immense contrée à s'unir plus étroitement à la France, par tous les rapports politiques, industriels et commerciaux.

J.-G. Müller.

Paris, ce 21 messidor an 6.

NOTES

1. — *A l'exception de l'évêque de Constance.* — La haine connue de ce prélat contre la République française et en général contre tout principe démocratique, ne s'est pas un instant démentie jusqu'à nos jours. C'est à lui surtout que tout le Cercle de la Souabe reproche les malheurs qu'il a éprouvés pendant les dix-huit derniers mois de la guerre. Plein de ces fureurs, il s'est opposé aux conditions qui avaient été faites dans ce tems pour amener les négociations de paix ; il a déclaré en pleine séance, à la Diète du Cercle, qu'il ne consentirait jamais à faire la paix avec la nation française et qu'il faut que la guerre soit poussée avec une nouvelle vigueur. Et encore dans ce moment, son coadjuteur, le baron de Dalberg, est occupé à Vienne à former de nouvelles cabales. Il est continuellement en conférence avec la femme de l'Empereur et le ministre Thugut qu'il ne cesse de stimuler pour renouveler la guerre et on sait que le parti de la première est déjà pris à cet égard. Cette anecdote pourra jetter quelque jour sur plusieurs événemens qui ont eu lieu dernièrement, surtout sur l'insulte faite à l'ambassadeur Bernadotte.

2. — *Je ne citerai que l'exemple de la ville d'Ulm.* — Cette ville a d'abord fourni à l'Empereur pendant la guerre la somme d'un million de livres, à titre d'emprunt forcé.

Le banquier impérial Braun vint ensuite à différentes reprises demander au nom de son maître un prêt, tantôt d'un million, tantôt d'un demi-million, et souvent de cent mille florins seulement ; et ces demandes ne sont jamais restées sans effet. On avait su prendre des mesures en conséquence. Les obligations de ces différens prêts sont encore entre les mains du magistrat de cette ville et il n'y a pas espoir qu'on les retirera de sitôt.

Je ne parlerai pas des sommes que des officiers, sur leur passage et des simples soldats ont arraché à des malheureux habitans. Mais les réquisitions en nature qu'on leur a demandé ont été énormes en rai-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

son de la population. On les évalue à deux millions de livres et *elles continuent encore dans ce moment.*

J.-G. Müller [1].

D

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE [2]

Avant-garde.

F.-M.-L. Nauendorf.

Brigade G.-M. Piasecк :

Chasseurs du Tyrol, 4 comp.
Grenadiers de Benjowsky, 6 comp.
Hussards-Slavons, 10 escadrons.
Dragons de Waldeck, 4 escadr.

Brigade Schwarzenberg :

Carabiniers de la frontière, 4 c[ies].
Bataillon de Rubinitz, 6 compagn.
Hussards de Vecsy, 6 escadrons.
2[e] régiment de hulans, 6 escadr.

Brigade Merveldt :

Corps franc de Wurmser, 12 c[ies].
Hussards de l'Empereur, 8 escad.
Hulans de Merveldt, 8 escadrons.

Brigade Gyulay :

1 bataillon de Saint-Georges.
3 bataillons de Gradisca.

Corps de bataille.

1[re] colonne. — F.-L.-M. Comte Olivier Wallis.

F.-M.-L. Comte Mels Colloredo.
G.-M. Prince Rosenberg.
Cuirassiers d'Hohenzollern, 6 esc.
Cuirassiers de Lorraine, 6 escad.

F.-M.-L. Prince de Reuss.
G.-M. Lindenau.
Rég[t] Olivier Wallis, 3 bataillons.
Archiduc Charles, 3 bataillons.

F.-M.-L. Baron Pétrach.
G.-M. Comte Kempf.
G.-M. de Wolf.
Benjowsky, 2 bataillons.
Empereur, 3 bataillons.
Manfredini, 3 bataillons.
Kerpen, 2 bataillons.

F.-M.-L. Comte Riesch.
G.-M. Prince Hohenzollern.
Cuirassiers de Mack, 6 escadrons.
Cuirassiers de Nassau, 6 escadr.

1. Müller était délégué de la bourgeoisie de la ville libre d'Ulm. Il habitait à Paris, 638, rue du Bac.

2. *Arch. Guerre*, Vienne, 1799, III, n° 123.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

2e COLONNE. — F.-L.-M. Comte Olivier Wallis.

F.-M.-L. Prince A. de Wurtemberg.
G.-M. de Klinglin.
Cuirassiers de Milan, 6 escadrons.
Cuirassiers d'Anspach, 6 escadr.

F.-M.-L. Comte Baillet.
G.-M. Baron Milius.
Lascy, 3 bataillons.
C. Schroder, 3 bataillons.
Banat-Allemand, 1 bataillon.

F.-M.-L. Prince Fürstemberg.
G.-M. Vogelsang.
Colonel d'Ulm.
Wenkheim, 3 bataillons.
Illyriens, 1 bataillon.
Gemmengen, 3 bataillons.

F.-M.-L. Prince de Lorraine.
G.-M. Canisius.
Cuirassiers Pr. Albert, 6 escadr.
Cuirassiers de l'Empereur, 6 esc.

F.-M.-L. Prince d'Anhalt.
G.-M. O'Reilly.
G.-M. Bay.
Dragons de Cobourg, 6 escadrons.
Dragons du Prince Ferdinand, 6 es.

CORPS DE RÉSERVE. — F.-L.-M. Baron de Staader.

F.-M.-L. Kospoth.
G.-M. Spiegelberg.
Hussards du Pr. Ferdinand, 8 esc.
Dragons de Kinsky, 6 escadrons.

Brigade de Mandel :
Cavaliers de Teschwer, 6 escadr.

Brigade Prince Homburg :
Dragons de Latour, 6 escadrons.

F.-M.-L. W. Kollovrath.
G.-M. de Schellendorf.
G.-M. de Schellenberg.
Rég^{t} E.-H. Ferdinand, 3 bataill.
» Juch, 1 bataillon.
» Sebottendorf, 1 bataillon.
» Lippe, 1 bataillon.
» Teschen, 1 bataillon.
» Benjowsky, 1 bataillon.
» Tegelhof, 1 bataillon.

Brigade Kienmayer :
Hussards de Messaros, 8 escadr.

Total :	Avant-garde. . .	11 bataillons,	42	escadrons.
	1re colonne . . .	16 »	24	»
	2e colonne . . .	16 »	36	»
	Réserve	9 »	34	»
	Total général.	52 bataillons,	136	escadrons.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

E

LETTRES DU PRINCE DE LIECHTENSTEIN [1].

Waldsee, le 14 mars 1799.

Il y a déjà quatre jours, bonne maman, que nous sommes ici très tranquilles. Nous avons fait des marches incroyables et avons prévenu l'ennemi, car nos postes avancés vont jusqu'à Stockach. Les ennemis, assez faibles de ce côté, ont déclaré qu'ils n'avaient pas reçu l'ordre d'agir hostilement et comme nous n'en avons aucun, nous vivons en paix, sans toutefois se fier l'un à l'autre. Il paraît que le but de l'ennemi est de s'avancer sur la rive gauche du Danube, vers Ulm ; voilà pourquoi il s'emploie à nous amuser ici pour se former et pénétrer en même temps en Suisse.

Nous sommes dans ce moment les plus forts. Notre avant-garde, que le lieutenant-général Nauendorf commande, est forte de 22.000 hommes. Il y a Merveldt, Schwarzenberg et Piaseck avec les troupes légères en avant. Gyulay, O'Reilly, Roe et Bey sont du corps de réserve chargé de nous soutenir. L'archiduc est avec le gros de l'armée à Mindelheim. Hotze a réussi dans différentes attaques. Il a rouvert la communication entre ses troupes et celles d'Auffenberg, mais il a perdu beaucoup de monde, près de 1,000 hommes et trois canons; le seul régiment de Stein a eu quatorze officiers tués ou blessés. Et la neige dans ces montagnes, offre tant d'obstacles qu'il faut toujours employer la moitié de l'armée à s'ouvrir un chemin. La perte de l'ennemi est très considérable.

Je crains que si nous laissons trop de temps à l'ennemi, de ce côté, il n'en profite pour nous chasser à la fin entièrement de la Suisse.

Le temps est encore bien mauvais ; il fait très froid ; quelquefois, il neige et les chemins sont en mauvais état.

Le régiment de Modène-Dragons a certainement fait un mauvais coup chez Hotze. On a mis le colonel et le lieutenant de Stein aux arrêts ; apparemment qu'on leur fera un procès, ce qui vraiment est nécessaire, car la poltronnerie n'était pas assez punie chez nous.

Schwarzenberg est porté comme perdu, car son adjudant qui est arrivé, il y a huit jours, nous l'avait annoncé pour le lendemain et il n'est pas encore venu.

1. Communiquées par Mme la princesse de Loblowitz. Traduction du Dr Dvorak, sur l'original déposé au château de Raudnitz, en Bohême. Ces lettres étaient adressées à la princesse de Liechtenstein, née princesse d'Œttingen-Spielberg

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'archiduc Ferdinand doit avoir amené hier son fils au quartier général; il fera la campagne avec nous, mais je ne sais pas si on le mettra à un régiment...

Altshausen, le 18 mars.

Les Français ont attendu l'arrivée de Schwarzenberg pour ne plus du tout nous laisser de repos. Dans la célérité avec laquelle nous nous étions avancés, nous n'avions pas pris une vraie position militaire, mais nous avions garni beaucoup d'endroits à l'avancé.

Depuis avant-hier, les Français sont arrivés à nous demander ces positions et nous étions obligés pour ne rien engager inutilement à les leur céder l'une après l'autre. Maintenant, nous avons notre vraie position et ne céderons plus rien que par la force.

Vous ne pouvez vous imaginer, ma chère maman, combien nous sommes fatigués. Toute la journée, on est à cheval et sur le qui-vive. Comme je commande la gauche des avant-postes de Schwarzenberg, je ne descends pas de cheval de toute la journée, étant chargé continuellement de reconnaître le terrain, de placer les postes et les piquets; j'ai mon régiment, deux bataillons et six canons.

Aujourd'hui, les Français n'ont plus rien demandé. Ils sont venus seulement en reconnaissance ; mais comme j'en avais reçu l'ordre la nuit, je ne les ai plus laissés s'approcher et leur ai fait déclarer qu'ils n'auraient plus rien que par la force et que s'ils revenaient on agirait hostilement, de sorte que nous sommes tout à fait en guerre.

Le terrain est horrible; rien que des bois et des marais; la cavalerie ne peut rien faire; pourvu que bientôt nous en sortions; j'espère tout le bien possible, car nous sommes rassemblés.

L'archiduc est arrivé aujourd'hui avec l'armée à Biberach. Si l'ennemi nous laisse demain en repos, je suis sûr qu'après demain, nous l'attaquerons et le battrons, car il n'est pas très nombreux. Dieu sait comme je souhaite que nous attaquions. Maintenant, la fatigue est insoutenable. Il faut être toute la journée à cheval sans boire ni manger et pendant la nuit pas une demi-heure de repos. Ce ne sont qu'ordres à donner et à recevoir ; avec cela, il fait un temps horrible. Vraiment, on gagne bien son pain aux avant-postes.

Mais c'est un plaisir de servir sous Schwarzenberg; il possède une activité et une intelligence incroyables; il voit tout par lui-même et fait des dispositions superbes. Vraiment, s'il ne devient pas un grand général, c'est que nous n'en voulons plus avoir.

Stockach, le 23 mars.

Nous sommes extrêmement fatigués, ma chère maman; mais l'on ne sent rien quand tout va bien, ce que vous ne vous imaginez pas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

facilement. Les succès de notre adorable archiduc sont bien beaux et bien brillants. Dieu veuille que cela aille toujours de même quoique la fatigue n'est presque pas à endurer.

Le 20, l'ennemi a attaqué très inopinément nos avant-postes. J'étais justement à visiter mes piquets quand le premier coup de pistolet, signal indiquant le commencement de la guerre, a été tiré par les Français. L'ennemi m'ayant attaqué assez vivement, je fus obligé de me retirer jusque derrière Hosskirch ; je l'ai fait aussi lentement que possible. Schwarzenberg avait pu, pendant ce temps, rassembler tout son monde qui consistait en deux divisions de notre régiment, un bataillon et six canons. L'ennemi nous était bien supérieur, surtout en infanterie, avec laquelle il essayait toujours de gagner nos flancs. Nous avons fait une belle résistance. Trois fois, nous avons perdu Hosskirch ; connaissant l'importance de ce poste, si l'archiduc voulait déboucher le lendemain de ce côté, nous l'avons repris ; c'est à Schwarzenberg seul que nous le devons car il s'est conduit à merveille.

L'affaire était chaude. J'ai perdu un officier tué, cinquante hommes et plus de soixante chevaux tués ou blessés, tous du petit feu et du sabre, ayant chargé plus de six fois. L'affaire a duré jusque dans la nuit, pendant laquelle, au lieu de dormir, j'ai dû placer les piquets.

Le lendemain, l'archiduc a attaqué la position formidable d'Ostrach avec toute l'armée et l'a emportée. C'était l'une des plus belles affaires qu'on puisse voir. L'ennemi a perdu plus de 3.000 hommes. Notre perte n'est pas beaucoup moindre.

Louis [1] était dans cette affaire, pour son début. J'ai vu passer son bataillon, mais je n'ai pu le voir, ayant dû passer bien vite avec le régiment qui ce jour-là n'a pas beaucoup perdu. L'affaire a duré jusqu'à la nuit, pendant laquelle il a fallu encore placer les piquets et être toujours dehors.

Vers la première heure du matin, l'ennemi a abandonné la position de Pfullendorf. Nous l'avons poursuivi avec l'avant-garde, puis Schwarzenberg m'a détaché avec une division vers le lac de Constance pour inquiéter la retraite de Ferino ; mais je n'ai pu arriver à temps ; je n'ai fait que douze prisonniers. A minuit, je suis revenu et à 5 heures, les piquets ayant rapporté que l'ennemi avait abandonné Stockach, nous avons poussé jusque-là. C'est donc aujourd'hui pour la première fois que j'ai bien mangé, que je dormirai, que j'ai pu me raser et changer de linge.

Demain, avant le point du jour, nous marcherons. Si cela continuait, nous ne pourrions plus l'endurer, car nous sommes tous les jours seize à dix-sept heures à cheval, sans que l'homme et le cheval aient à manger. La fatigue me fait du bien ; je me porte à merveille, surtout quand tout va bien. Lefebvre est blessé. On dit que Jourdan est désespéré de ses revers.

1. Prince Louis de Liechtenstein, frère du colonel des hulans.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Notre armée est pleine de courage et de bonne volonté. Elle ne se plaint point, malgré ses fatigues. La vie aux avant-postes est terrible; mais si on y souffre le double de ce que souffre l'armée, elle est bien instructive et amusante. J'ai toujours aimé mon régiment, mais à présent j'en suis fou. Les hommes sont d'une bravoure à toute épreuve. Quant aux officiers, il faudrait chercher dans toute l'armée pour en trouver de pareils. Celui qui a été tué (le 20) allait pour la première fois au feu ; il a été tué à côté de moi quand je menais son peloton à la charge...

Singen, le 27 mars.

Un petit mot, ma bonne maman, seulement pour vous dire que je me porte bien et que je vis encore, malgré la fatigue extrême et le feu continuel. J'ai déjà perdu dans ces huit jours cent quarante hommes et deux officiers.Je ne puis assez louer la bravoure et la qualité de notre régiment; il n'y a rien qu'on ne puisse faire avec lui ; cela fait bien de la peine de le voir fondre ainsi, car si cela continue, dans quinze jours, nous n'existerons plus. Aucune campagne n'a encore été aussi chaude.

Le 24, l'ennemi a attaqué tous nos avant-postes avec assez de force, mais surtout avec beaucoup d'opiniâtreté. Partout, on a été obligé de se retirer, mais le soir, chacun a repris sa position. L'affaire a duré depuis 6 heures du matin jusqu'à 7 du soir, sans discontinuer.

Le 25, l'ennemi a attaqué sur tous les points avec toute son armée. L'affaire était terrible. Nous autres, qui étions à l'aile gauche, après avoir tenu aussi longtemps que possible, nous nous sommes retirés dans la position défensive de l'armée. Je crois avoir été assez utile en commandant l'arrière-garde de Schwarzenberg qui m'a remercié et présenté à l'archiduc. Mais je ne suis revenu qu'avec la moitié du monde que j'avais avec moi, ayant dû tenir pendant deux heures avec deux pelotons à la même place, sous un feu de canons, mitraille et obus comme je n'en verrai plus de si tôt. J'ai chargé six fois ; il fallait le faire, sans cela, trois bataillons du régiment de l'archiduc, la moitié de mon régiment, le régiment de Vecsy et douze canons étaient coupés et ne seraient pas revenus. J'ai eu la garde cassée d'un coup de feu.

Mais sur notre aile droite où l'ennemi avait porté sa principale force, cela allait bien plus mal. Les corps du prince de Fürstenberg et de Merveldt étaient tout à fait dispersés quand l'archiduc y est allé. Arrêtant les fuyards, il a fait venir du secours ; il a attaqué et battu l'ennemi après lui avoir tué et fait prisonnier beaucoup de monde. Mais le prince de Fürstenberg et ce pauvre prince de Anhalt-Bernbourg ont été tués. Notre perte est très considérable.

Il est arrivé là quelque chose de bien beau et de bien rare, c'est que les régiments de cuirassiers Mack et Nassau ont chargé un régi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ment de carabiniers et de dragons français ; ils sont allés les uns contre les autres bien serrés et se sont donnés le choc, ce qui dans cette guerre n'était pas encore arrivé. Les deux régiments français ont été entièrement sabrés.

Stipsitz, qui est près de l'archiduc, s'est fort distingué en arrêtant les fuyards quand l'archiduc est arrivé. Le prince a montré son grand mécontentement aux autres généraux. Il faut avouer qu'il a fait des merveilles ; la troupe n'a eu qu'à le voir pour le croire invincible et les généraux qui n'ont pas le désir de faire leur devoir peuvent trembler, car il les traite aussi terriblement quand ils font mal qu'à merveille quand ils font bien.

Hier, l'ennemi a essayé de nous amuser en tiraillant ; notre épuisement ne nous a pas permis de l'attaquer. Pendant la nuit, il s'est retiré avec une précipitation incroyable. Nous sommes à ses trousses, sans avoir pu l'atteindre. Demain, apparemment, nous le trouverons.

Quoique fatigué et abîmé, je vous assure qu'on ne s'en ressent pas, parce que tout va bien. Avec cela, je vous assure, ma chère maman, qu'on peut s'estimer heureux de servir sous Schwarzenberg. Il est pourvu de bonnes manières, comme personne. Il deviendra un grand général s'il ne se fait pas tuer avant...

Bonndorf, le 3 avril.

Il y aura un mois demain, ma bonne maman, que nous menons la vie la plus difficile et la plus fatigante qu'il soit possible d'imaginer; c'est incroyable, tout ce que l'on a fait dans ce court espace de temps.

Cette campagne fera époque dans l'histoire ; elle comblera de gloire l'armée et son chef. Si l'archiduc était orgueilleux ou méchant, il jouirait du plus grand succès, car il a battu, seul, l'ennemi ; il a fait des merveilles ; on n'a jamais fait ce qu'il a fait tandis que Bellegarde, à qui l'on attribuait les succès de l'année 1796, s'est laissé battre avec une armée considérable et des troupes excellentes ; que de 50.000 hommes, il en a déjà perdu 18.000, la plupart faits prisonniers, ce qui indique bien les fautes du général. C'est ce que tous ceux qui le connaissent aussi bien que moi avaient prévu...

Nous sommes restés le 29 mars à Singen ; le 30, nous sommes allés à Hilzingen. Nous étions avec la brigade Kienmayer qui formait les avant-postes assez considérables d'un corps qui, placé sous les ordres de Nauendorf était destiné à observer l'ennemi et à entrer en Suisse du côté de Constance, tandis que l'archiduc, avec l'armée, poursuivait Jourdan du côté de Donaueschingen, dans la Forêt Noire.

Schwarzenberg étant appelé à l'avant-garde de l'archiduc, vous imaginez quelle peine cela nous faisait, car il y a une grande différence entre lui et Kienmayer. Rien, rien n'est plus désagréable que de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

servir à ces corps détachés et la Suisse est pour moi une véritable frayeur.

Mais ces dispositions ont été changées le lendemain, car l'archiduc a fait rentrer auprès de lui Nauendorf et tout son corps ; il n'a laissé en observation que Kienmayer avec quelques régiments ; pour cette raison que Jourdan voudrait rejoindre Bernadotte derrière le Neckar et attaquer l'archiduc.

Le 31, nous sommes donc allés à Donaueschingen ; nous avons avancé jusqu'à Villingen, encore une fois sous Schwarzenberg. L'ennemi s'est entièrement retiré dans le Kinziger-thal; il paraît vouloir regagner Strasbourg.

A la nouvelle de la défaite de Bellegarde, on nous a fait retourner, le 1er avril, sur nos pas, avec Schwarzenberg. Nous avons fait des marches forcées. Nous devions arriver demain à Tettnang, non loin de Brégenz. L'archiduc nous suivait avec l'armée. Et à la poursuite de Jourdan, dans le Kinziger-thal, on avait envoyé Nauendorf avec un corps considérable.

Apparemment que nous aurions tenté d'attaquer Massena pour dégager Bellegarde, mais cette nuit, nous avons reçu l'ordre de faire halte, sans doute après qu'on eût reçu la nouvelle que Kray, ayant battu l'ennemi près de Legnago [1], cela racommodera les affaires de Bellegarde.

Vous voyez donc, ma chère maman, que si nous ne nous battons pas, nous sommes toujours en mouvement. Avec cela, le temps est horrible. Il neige et il gèle ; il fait froid comme au mois de janvier. L'on souffre volontiers quand tout va bien. A présent, il faut profiter de la situation favorable où nous sommes ; peut-être qu'elle nous donnera la paix et le repos avec le temps.

Je suis bien charmé pour ce pauvre Kray, qui après tout ce qu'on lui a fait souffrir, sauve si bien son honneur et se justifie d'une manière vraiment belle. Bellegarde doit être tout confus et honteux.

J'ai été l'autre jour chez l'archiduc, qui m'a traité à merveille ; il m'a donné un escadron pour un capitaine de notre régiment qui s'est extrêmement distingué et qui m'a rendu les services les plus importants.

Notre colonel est arrivé hier [2]. Je lui ai donc remis le commandement du régiment. Je serai curieux de voir comment il s'en tirera aux avant-postes, car c'est un homme qui n'a aucune activité, mais Nauendorf et Schwarzenberg le feront aller.

Tout le monde est dans l'attente de ce qui nous arrivera de Vienne et si ceux pour qui l'archiduc a demandé des récompenses en auront, si les régiments seront donnés. Il y a tout à espérer que Schwarzen-

1. En Italie. Bataille de Verone. 26 mars 1799. Voir chapitre III de *Souvarow en Italie*.

2. Le prince de Liechtenstein n'était que lieutenant-colonel du 2e hulans.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

berg aura le nôtre ; il a servi vraiment à merveille et avec una distinction extrême et il avait des postes bien importants.

Je puis vous assurer, ma chère maman, que jamais l'on n'a si bien servi que dans cette campagne. Jamais l'armée n'a été plus brave et l'archiduc a trouvé le moyen, qu'on croyait perdu chez nous, de la rendre mobile et maniable...

F

RETRAITE DE L'ARMÉE DU DANUBE [1]

Le 6 germinal. — Le général en chef, considérant que son armée était beaucoup trop faible pour lutter avec avantage contre l'immense supériorité de l'ennemi, résolut de se retirer sur les montagnes de la Forêt Noire.

A 4 heures du matin, les Autrichiens chassèrent de Liebtingen les avant-postes de la division d'avant-garde. A 8 heures du soir, cette division repassa le Danube à Tuttlingen et prit position en arrière de cette ville ; les avant-postes restèrent dans leur position de la veille.

La réserve de cavalerie se retira sur Moehringen.

La 3e division, n'ayant pas été poursuivie par l'ennemi, vint prendre position sur la grande route d'Elbingen à Sigmaringen à la hauteur de Winterlingen. Le corps des flanqueurs se plaça en arrière de Leitz et occupa Sigmaringen. La 2e division se retira en arrière et à la gauche de la ville d'Engen. La 1re division fut attaquée avec vigueur. L'ennemi chercha à pénétrer entre sa droite et le Rhin, mais il ne put y réussir. Le général Ferino le contint toute la journée et se retira à la nuit sur Hohentweil.

Le 7 germinal. — Toute l'armée opéra sa retraite sur la Forêt Noire, d'après l'ordre du général en chef. La 1re division se retira sur Neustadt, dans le Val d'Enfer, et prit position aux environs de Madingen afin de défendre le débouché. Le général Ruby se dirigea sur Schaffouse et prévint le général Massena du mouvement rétrograde de l'armée du Danube. La 2e division vint se placer en arrière de Villingen, à cheval sur la grande route, près de Munieweiler et laissa, en avant de Villingen, une avant-garde pour couvrir la ville. La division d'avant-garde, aux ordres de Soult, opéra sa retraite sur Rothweil en passant par Vormlingen et Altingen et prit position, la gauche appuyée à la ville et la droite se prolongeant dans la direction de Villingen. Un parti ennemi voulut harceler cette division dans son mouvement :

1. Rapports d'Ernouf. (*Arch. Guerre.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le 5e régiment de hussards le chargea et lui fit trente prisonniers, dont un officier. La réserve de cavalerie vint cantonner dans les villages en arrière de Villingen et de Rothweil. La 3e division continua sa retraite sans apercevoir l'ennemi ; elle vint prendre position en avant de Schemberg, sa cavalerie placée à Neukirchen et Dotterhausen. Le corps des flanqueurs resta à Bahlingen.

Le 8 germinal. — La 1re division ne fit aucun mouvement. La 2e division reçut de renforts une demi-brigade et un régiment de hussards tirés de l'avant-garde. Ce corps fut détaché à Schrembach pour empêcher que l'ennemi ne vint entre la 1re et la 2e division. La division d'avant-garde quitta sa position de Rothweil et vint en prendre une à la gauche de Villingen pour couvrir la vallée de Homberg et celle de la Kintzig ; ses avant-postes étaient sur le Necker à Weillersbach, Duslingen et Schweiningen. La réserve de cavalerie resta dans ses cantonnements. La 3e division vint prendre position en arrière de Rothweil, sur la rive gauche du Necker ; l'infanterie placée à droite et à gauche de la ville et la cavalerie à Aldingen, Nusern, Neukirchen et Geldorf. L'ennemi était établi à Aldingen, mais on l'en chassa sans beaucoup de peine. Les flanqueurs se placèrent à Oberndorf et Sulz.

Le 9 germinal. — L'armée ne fit aucun mouvement. A la 3e division, un poste de vingt-huit dragons, commandé par un officier, établi à Schemberg, se laissa surprendre et fut pris en entier. Le général Saint-Cyr fit évacuer Aldingen où il ne laissa qu'un avant-poste et envoya une demi-brigade pour occuper Freudenstadt.

Le 10 germinal. — L'armée conserva sa position.

Le 11 germinal. — L'armée se mit en mouvement à 4 heures du matin. La 3e division se dirigea par Dornhau sur Freudenstadt où elle arriva sans être inquiétée. Son mouvement fut couvert par le corps du général Vandamme qui resta à Oberndorf et fit ensuite sa retraite sur Waldmessingen. La division d'avant-garde, commandée par le général Soult, vint prendre position sur les hauteurs de Brenz-Ebern, la gauche appuyant à Schromberg qui fut gardé par une demi-brigade et un régiment de hussards, et la droite à la route de Hornberg à Villingen ; ses avant-postes gardèrent le Krunschiltacht. La 2e division appuya sa gauche à cette même route et prolongea sa droite sur Triberg. Le corps, composé du 4e régiment de hussards et une demi-brigade, commandé par le chef de brigade Merlin et qui était sur les hauteurs de Doneschingen fut chargé de garder soigneusement les routes qui conduisent de Triberg sur Elzach et Hornberg. La division de cavalerie se dirigea par la vallée de la Kintzig sur Offembourg pour aller s'établir dans les villages, le long de la rivière de Renchen. Elle laissa à Hausach et Wolfach une brigade de trois régiments commandée par le général Oswald. La 1re division fit sa retraite sur Neustadt où elle prit position de manière à garder le débouché des montagnes, particulièrement celui du Val d'Enfer. Le grand parc fut envoyé à Offembourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le 12 germinal. — Il n'y eut aucun mouvement.

Le 13 germinal. — Idem.

Le 14 germinal. — La division d'avant-garde fut attaquée sur le point de Krunschiltacht où elle avait ses postes avancés. La 2e division fut également attaquée mais faiblement et seulement par quelques patrouilles, ainsi que le point de Schiltacht où était le général Vandamme.

Le général en chef qui depuis quelques jours était incommodé, crut pouvoir aller à Strasbourg pour quelques jours.

D'après un rapport du général Decan, annonçant que les Autrichiens étaient arrivés en force à Triberg, le général Ernouf, chargé du commandement de l'armée, ordonna la retraite.

Le 15 germinal. — La division d'avant-garde commença son mouvement à minuit ; elle se dirigea par Hornberg pour venir prendre position en arrière d'Haslach. Les troupes de la 2e division, qui étaient au camp de Bronz-Ebern, suivirent le mouvement de l'avant-garde. Le général Decan, avec celles qu'il avait portées sur la route de Triberg, se retira également par Hornberg et fit l'arrière-garde. Le corps du général Vandamme, placé à Schiltach se retira en arrière de Wolfach et y attendit les deux divisions précédentes dont il devait faire la retraite. Le général Ernouf expédia au général Saint-Cyr l'ordre de faire sa retraite sur Oppenau et d'y prendre position. Le général Ferino reçut celui de se replier en arrière de Neustadt et d'arriver à Freybourg le plutôt possible. Le général Ernouf se rendit de suite à Haslach avec deux compagnies et de l'artillerie et se porta sur la route d'Elzach pour occuper ce point et les débouchés qui conduisaient à la vallée de la Kintzig afin de soutenir la retraite de l'adjudant-général Becker, ou reprendre Elzach si l'ennemi s'en fut emparé. Ce fut là qu'il apprit que cet officier après avoir été poursuivi assez vivement avait pris position à Brechtal où l'ennemi ne l'avait pas encore attaqué et que le citoyen Pajol chef d'escadron du 4e hussards s'était retiré sur Waldkirch après avoir été presqu'enveloppé; il comptait y tenir assez longtemps pour assurer la retraite du général Ferino.

Le mouvement de retraite ordonné la veille s'exécuta avec ordre et précision. L'ennemi inquiéta la division d'avant-garde et les troupes de la 2e division qui faisaient l'arrière-garde. Il les suit avec deux divisions de hussards de Blankenstein, deux divisions des hussards Kaiser, une division de hulans, son infanterie, un bataillon de chasseurs tyroliens et le corps franc de Michialowitz ; mais il se tint toujours en respect chaque fois qu'on retourna vers lui.

Lorsque le général Ernouf présuma que les troupes étaient près de leur position, il ordonna au général Vandamme de se porter à Elzach et d'y prendre le commandement des troupes qui étaient dans cette partie et il réunit à l'arrière-garde les troupes de la 2e division qui étaient restées dans la vallée de la Kintzig. La division de cavalerie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

eut ordre de se réunir afin d'être en état de protéger la retraite du général Saint-Cyr dans le cas où il serait poursuivi en débouchant de la vallée d'Oberkirch. La nuit se passa fort tranquillement.

Le 16 germinal. — L'armée se mit en mouvement. Le général Soult reçut l'ordre de porter les troupes de l'avant-garde entre Offembourg et Gengenbach, la droite à la Kintzig et la gauche aux montagnes dans la direction de Fesembach. L'ennemi ne parut point ; mais lorsque les postes que le général Soult avait envoyés à Strobach s'y présentèrent, ils furent assaillis par plus de cinquante paysans armés de fusils qui firent feu pendant plus d'un quart d'heure et qu'on parvint avec peine à mettre en fuite à cause de la difficulté du pays.

Le général Vandamme, qui s'était rendu dans la gorge d'Elzach, reçut ordre de se retirer sur Lahr avec les troupes qui étaient à Brechtal et Waldkirch; les premières vinrent s'établir à Frisonheim et les secondes à Ichenheim. L'ennemi suivit ce mouvement, mais en tâtonnant parce que l'armée marchait en bon ordre et se retirant pas à pas, il n'osa pas s'aventurer. La troisième vint prendre position à Oberkirch.

Le 17 germinal. — L'armée continua sa retraite sans être poursuivie que par quelques tirailleurs. La 1re division qui s'était rendue à Freybourg et qui avait été vivement inquiétée se rendit à Neubrisach d'où le général Ferino détacha la moitié de sa division pour venir occuper Huningue et la tête de pont.

Les troupes de la 2e division qui étaient à Buhl avec le général Decan et celle que commandait le général Vandamme en arrière de Lahr, se réunirent à Kehl sous le commandement du général Vandamme qui les dirigea sur Ilkirch où elles couchèrent; le 18, elles remplacèrent le reste de la 1re division qui se rendit ensuite à Huningue.

L'avant-garde eut l'ordre de se retirer en avant de Wilstett et la 3e division vint s'y réunir; le général Saint-Cyr prit le commandement des deux divisions et les disposa de manière à couvrir Kehl et garder les débouchés des montagnes. Il forma un camp à Wilstett, plaça un corps détaché entre la Kintzig et le Rhin, occupant Altenheim, Dundenheim, Mülheim et se liant avec Waltersumler. Ce corps fut mis sous le commandement du chef de brigade Vandermoessen et occupa l'entrée des gorges d'Oberkirch et de la Kintzig.

La 3e division n'a été nullement inquiétée dans sa retraite. La division de cavalerie qui était réunie en arrière d'Oberkirch en partit le 17 au matin et se rendit dans les villages en arrière de Strasbourg.

Le 18 germinal. — Il n'y eut aucun mouvement.

Le 19 germinal. — L'avant-garde et la 3e division, réunies sous le nom de corps du centre, conservèrent les mêmes positions. La 2e division arriva à Neubrisach et remplaça les troupes de la 1re division qui partirent pour Huningue. La cavalerie resta dans ses cantonnements. Le grand parc et le quartier général restèrent à Strasbourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

G

SITUATION DE L'ARMÉE DU DANUBE LE 4 MAI 1799 [1].

Aile gauche. — *1re division.* — Quartier général à Basle.

Divisionnaires : Souham, commandant, et Xintrailles. Général de brigade : Jardon. Adjudants généraux : Drouet, Evrard.

Troupes : 101e, 3 bataillons, 1.245 hommes, à Basle ; 3 compagnies des grenadiers de la 7e, à Basle ; 87e de ligne, 1.126 hommes, en marche pour Basle ; 89e, 1.550 hommes, en marche pour Basle ; bataillon de garnison de la 101e, à Huningue ; bataillon de garnison de la 25e légère, 963 hommes, à Basle ; 11e régiment de dragons, 418 hommes, à Basle et aux environs ; 5e de hussards, 223 hommes, à Basle et environs ; 25e régiment de cavalerie, 554 hommes, à Oberfrick. Total : 6.681.

2e division. — Quartier général à Wilstett.

Divisionnaire : Legrand, commandant. Généraux de brigade : Mortier, Leval. Adjudants généraux : Jarry et Debilly.

Troupes : 11e 1/2 brigade légère, 1.791 hommes, à Bodersweiller ; 7e de ligne, 1.557 hommes, à Vieuxbrisach ; 67e, 1.930 hommes, à Altenheim ; 108e, 2.148 hommes, à Urloffen ; 8e régiment de chasseurs, 382 hommes, à Rhinkeim ; 11e, 700 hommes, à Wilstett ; 2e dragons, 470 hommes, à Bodersweiller ; 6e, 357 hommes, à Neufbrisach ; 7e régiment de cavalerie, à Ober-Land ; 2 compagnies d'artillerie légère, 142 hommes, à Wilstett ; 1 compagnie de sapeurs, à Gorick ; 72e de ligne, 1.204 hommes, à Oppenvihe. Du 3e régiment d'artillerie à pied : 5e et 20e compagnies, 156 hommes, à Gorick. Total : 11.232.

Aile droite. — Commandée par le général Ferino. *1re division.* Quartier général à Zitzers. Général de division : Mesnard ; de brigade : Chabran ; adjudant général, Lauer.

Troupes : 14e 1/2 brigade légère, 1.726 hommes ; 37e de ligne, 2.221 hommes ; 57e, 2.136 hommes ; 103e, 2.132 hommes ; 7e régiment de hussards, 1 escadron, 110 hommes ; 1 compagnie d'artillerie légère, 8 pièces de position, 1 compagnie de sapeurs. Total : 8.225.

2e division. — Quartier général à Zernez.

Général de division : Lecourbe ; généraux de brigade : Loison et Demont. Porson, chef d'escadron f. fons d'adjudant général.

1. *Arch. Prince d'Essling.* Reg. 25. Pièce 69.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Troupes : 36e 1/2 brigade de ligne, 1.569 hommes ; 38e, 1.586 hommes ; 44e, 1.976 hommes ; 76e, 1.955 hommes ; 109e, 1.843 hommes ; 12e 1/2 brigade légère, 1.247 hommes ; 1 détachement du 12e chasseurs, 8 pièces de position, 1 compagnie de sapeurs. Total : 10.176.

3e division. — Quartier général à Alstetten.

Général de division : Lorge, commandant ; généraux de brigade : Suchet et Humbert. Adjudant général : Garobuau.

Troupes : 50e de ligne, 1.580 hommes ; 84e, 2.101 hommes ; 3e bataillon de la 14e légère, 452 hommes ; 13e régiment de dragons, 467 hommes ; 1 compagnie d'artillerie légère, 8 pièces de position, 1 compagnie de sapeurs. Total : 4.600.

Corps du centre. — *1re division.* — Quartier général à Andelfingen.

Général de division : Vandamme, commandant. Généraux de brigade : Decaen et Heudelet. Adjudant général : Bertrand.

Troupes : 1re légère, 1.345 hommes, à Ossingen et Martelen ; 2e de ligne, 1.765 hommes, à Diessenhofen ; 83e, 1.974 hommes, à Visen et Fartalen ; 4e régiment de hussards, 346 hommes, à Oberlauen et Gundelingen ; 3e et 4e compagnies d'artillerie légère, 169 hommes, à Ossingen ; 8 pièces de position, 13e compagnie du 7e régiment d'artillerie à pied et 15e du 2e, 166 hommes, à Goldenberg ; 1 compagnie de sapeurs. Total : 5.765.

2e division. — Quartier général à Frauenfeld.

Général de division : Oudinot, commandant. Généraux de brigade : Paillard et Gazan. Adjudant général : Salligny.

Troupes : 10e légère, 2.046 hommes. Légion helvétique, 698 hommes ; 23e de ligne, 1.982 hommes ; 100e, 2.044 hommes ; 7e régiment de hussards, 3 escadrons, 360 hommes ; 2 compagnies d'artillerie légère, 8 pièces de position, 1 compagnie de sapeurs. Total : 7.130.

3e division. — Quartier général à Bulach.

Général de division : Tharreaux, commandant. Généraux de brigade : Jacopin et Boivin ; adjudant général : Defrance.

Troupes : 16e, 1.959 hommes, à Weillach ; 102e, 1.708 hommes, à Stadel et Rozbis ; 6e régiment de chasseurs, 511 hommes, à Glanfelden ; 1re et 4e compagnies d'artillerie légère, 122 hommes ; 8 pièces de position, 12e et 17e compagnies, à Bulach et environs ; 1 compagnie de sapeurs, 168 hommes, à Basle. Total : 4.668.

4e division. — Quartier général à Altorf.

Général de division : Soult, commandant. Généraux de brigade : Gudin et Bontems. Adjudant général : Fontaine.

Troupes : 25e légère, 1.535 hommes ; 1re de ligne, 1.148 hommes ; 53e, 1.534 hommes ; 1er régiment de chasseurs, 360 hommes, à Zemingen ; 1er de dragons, 417 hommes, à Vinterthur ; 2 compagnies d'ar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tillerie légère, 145 hommes, à Rheinfeld ; 8 pièces de position, 2 compagnies du 7e d'artillerie à pied, à Bruck, 1 compagnie de sapeurs, à Bruck. Total : 5.139.

Cavalerie légère. — Quartier général à Zurich.

Général de division : Ney, commandant. Général de brigade : Walter. Adjudants généraux : Ormancey et Doreet.

Troupes : 8e régiment de hussards ; n'est pas arrivé, vient de Marseille ; 9e, n'est pas arrivé, vient de Lyon ; 5e régiment de chasseurs, 748 hommes, à Altkirch ; 10e, 166 hommes, à Bloszheim ; 26e, 600 hommes, à Wolfenheim. Total : 1.814.

Réserve de cavalerie. — Quartier général à Basle.

Général de division Klein, commandant. Général de brigade, Oswald. Adjudants généraux : Collin et Becker.

Troupes : 1er régiment de carabiniers, 325 hommes, à Mondosheim ; 2e, 301 hommes, à Altenheim ; 4e de cavalerie, 255 hommes à Oberkirch ; 6e, 357 hommes, à Neufbrisach ; 8e, 380 hommes, à Hornbourg ; 10e, 260 hommes ; 22e arrivera à Basle le 22 floréal ; 23e, 239 hommes, à Offembourg ; 2 compagnies d'artillerie légère, 142 hommes, à Wilslett. Total : 2272.

Division de l'intérieur de l'Helvétie. — Quartier général à Lucerne.

Nouvion, général de division, commandant.

Troupes. — Bataillons de garnison : 23e de ligne, 798 hommes ; 36e, 684 hommes ; 37e, 673 hommes ; 44e, 706 hommes ; 57e, 773 hommes ; 76e, 815 hommes ; 84e, 910 hommes ; 103e, 1142 hommes ; 106e, 1143 hommes ; 109e, 858 hommes ; 1re 1/2 brigade helvétique, 1024 hommes ; 17e régiment de dragons, 377 hommes ; 12e régiment de chasseurs, 245 hommes. Total : 10.188 hommes.

Cinquième division militaire. — Quartier général à Strasbourg.

Laroche, général de brigade, commandant. Jordy, commandant à Strasbourg. Desenfans, commandant à Kehl. Adjudants généraux : Boulland et Cros.

Troupes. — 101e 1/2 brigade de ligne, 1058 hommes, à Kehl et à Auenheim. Bataillons de garnison : de la 67e, 960 hommes, à Strasbourg ; de la 89e, 581 hommes, à Landau ; de la 2e, 863 hommes, à Strasbourg ; de la 7e, 539 hommes, à Vieux-Brisach ; de la 56e, 993 hommes, à Vieux-Brisach. Le 16e régiment de cavalerie, 397 hommes, à Strasbourg. Du 2e régiment d'artillerie à pied, 10e et 14e compagnies, 194 hommes à Landau et à Kehl ; 3e régiment, 14e et 18e compagnies, 118 hommes, à Kehl et à Auenheim. Même régiment, 7e et 9e compagnies, 170 hommes, à Huningue et à Neufbrisach ; 5e régiment, 1re, 2e, 9e, 15e, 17e, 18e et 19e compagnies, 583 hommes, à Strasbourg et à Kehl ; bataillon de l'école d'artillerie de Strasbourg, 345 hommes, à la citadelle de Strasbourg ; compagnie d'artillerie de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Seine-et-Oise, 89 hommes, à Landau ; ouvriers d'artillerie, 1re, 5e, 6e et 9e compagnies, 114 hommes, à Strasbourg et à Huningue. Mineurs, 4e compagnie, 53 hommes, à Strasbourg. Total : 7057 hommes.

Troupes stationnées dans les 4 départemens réunis. — Quartier général à Coblentz.

Dufour, général de brigade, commandant. Freytag, commandant les départements de Rhin-et-Moselle et de la Roër. Tureau, commandant les départements du Mont Tonnerre et de la Sarre. Généraux de brigade : Jacobé, Baville, Mercier, Dauzier, Girard dit le Vieux. Adjudants généraux : Ducommet, La Croix, Devian, Fays, Marthial Thomas.

Troupes : 8e demi-brigade de ligne, 1.135 hommes ; 95e, 1.629 hommes, au camp près Cassel. Bataillons de garnison : de la 1re légère, 1.530 hommes, à Aix-la-Chapelle, Cologne et Juliers ; de la 10e, 946 hommes, à Gemersheim ; de la 11e, 934 hommes, à Spire ; de la 1re de ligne, 1.005 hommes, à Coblentz et à Cologne ; de la 8e, 1.187 hommes, à Dusseldorf ; de la 16e, 330 hommes, à Mayence ; de la 27e, 783 hommes, à Mayence ; de la 45e, 1.015 hommes, à Mayence ; de la 53e, 887 hommes, à Erenbrestein ; de la 83e, 917 hommes, à Mayence, de la 95e..... ; de la 102e, 1.081 hommes, à Mayence et à Landau ; de la 108e, 1.001 hommes, à Erenbrestein. Le 17e régiment de cavalerie, 246 hommes, à Mayence ; le 19e régiment de cavalerie, 228 hommes, à Coblentz et environs. Total : 14.857 hommes.

Division du Bas-Rhin. — Quartier général à Manheim.

Collaud, général de division, commandant. Darnaudat et Bastoul, généraux de brigade. Rouyère, Koch, Dallancourt, adjudants généraux.

Troupes : 16e demi-brigade de ligne, 1.349 hommes, à Schwetzingen ; 27e, 1.845 hommes, au camp, près de Neckrau ; 60e, 1.500 hommes, au camp, près de Neckrau ; 66e, 2.000 hommes, à Manheim. Bataillons de garnison, 938 hommes, campé, rive droite du Necker ; de la 87e..... ; 8e régiment de dragons, 448 hommes, cantonné, rive droite du Necker ; 20e régiment de chasseurs, 500 hommes, à Schweitzingen ; 3e régiment de hussards, 3 escadrons, 164 hommes, à Schweitzingen ; 9e régiment de cavalerie, 263 hommes, près de Manheim ; 2 compagnies d'artillerie légère, 119 hommes, à Schweitzingen ; 8 pièces de position, 173 hommes, en avant de Manheim ; deux compagnies de sapeurs, 265 hommes, à Manheim. Total : 9.564 hommes.

Artillerie des parcs.

Troupes : *Artillerie à cheval :*

3e régiment, 6e compagnie, 71 hommes, à Manheim ; 7e régiment, 1re compagnie, 61 hommes, à Zurie ; 8e régiment, 2e et 4e compagnies, 119 hommes, à Schweitzingen.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Artillerie à pied :

3e régiment, 1re, 3e, 5e et 6e compagnies, 411 hommes, à Kehl et à Aunheim ; 3e régiment, 11e compagnie, 111 hommes, à Andernach ; 3e régiment, 8e et 20e compagnies, 218 hommes, à Manheim ; 3e régiment, 19e compagnie, 110 hommes, à Neufbrisach ; 7e régiment, 1re compagnie, 92 hommes, à Spire ; 7e régiment, 7e, 10e et 16e compagnies, 261 hommes, à Mayence ; 7e régiment, 9e compagnie, 92 hommes, à Dusseldorf ; 7e régiment, 14e compagnie, 110 hommes, à Ehrenbreistein ; 7e régiment, 15e compagnie, 100 hommes, à Gultz.

Pontonniers :

1er bataillon, 1re, 2e, 4e, 5e et 8e compagnies, 341 hommes, à Strasbourg ; 3e et 7e compagnies, 110 hommes, à Manheim ; 6e compagnie, 66 hommes, à Dusseldorf.

2e bataillon, 6e, 7e et 8e compagnies, 121 hommes, à Landstein.

Bateliers militaires :

Une compagnie, 67 hommes, à Mayence.

Total : 2.461 hommes.

RÉCAPITULATION.

Troupes actives :

Infanterie.	62.301	hommes.
Cavalerie	11.604	—
Artillerie	2.338	—
Guides de l'armée.	210	—
Gendarmes	20	—

Troupes non actives :

Infanterie.	31.101	hommes.
Cavalerie	1.024	—
Artillerie	3.491	—

Troupes actives. . .	76.473
Non — . . .	35.686
TOTAL GÉNÉRAL . . .	112.159 hommes.

II

PERTES DE L'ARMÉE DU DANUBE EN GERMINAL

État-major général :

Lefebvre, adjoint du général Molitor, prisonnier ; Tavernier, capitaine des guides, prisonnier ; 2 guides tués, 3 blessés, 6 prisonniers, 2 chevaux tués, 3 blessés, 10 prisonniers.

1. *Arch. Prince d'Essling*. Reg. 24. Pièces 231 à 233.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

DIVISION D'AVANT-GARDE :

Le général de division Lefebvre, blessé.

25e 1/2 brigade légère : 1 officier tué, 9 blessés, 3 prisonniers, 27 sous-officiers ou soldats tués, 293 blessés, 65 prisonniers, 1 cheval tué, 1 prisonnier ;

8e de ligne : 5 officiers blessés, 7 prisonniers, 192 sous-officiers ou soldats blessés, 181 prisonniers ; le chef de bataillon Marcon blessé et prisonnier ;

58e : 1 officier tué, 11 blessés, 2 prisonniers, 24 sous-officiers ou soldats tués, 307 blessés, 123 prisonniers ;

67e : 2 officiers tués, 23 blessés, 2 prisonniers, 311 sous-officiers ou soldats tués, 528 blessés, 56 prisonniers ;

4e régiment d'hussards : 2 officiers blessés, 1 prisonnier, 13 sous-officiers ou soldats tués, 37 blessés, 49 prisonniers, 12 chevaux tués, 38 blessés, 9 prisonniers ;

5e hussards : 2 officiers tués, 1 blessé, 6 sous-officiers ou soldats tués, 25 blessés, 14 prisonniers, 11 chevaux tués, 20 blessés, 19 prisonniers. Les citoyens Grilé et Viard, chefs d'escadron, tués ;

1er régiment de chasseurs : 5 officiers blessés, 13 sous-officiers ou soldats tués, 23 blessés, 5 prisonniers, 39 chevaux tués, 33 blessés, 14 prisonniers. Le chef de brigade Sahuc, blessé.

17e régiment de dragons : 1 officier tué, 5 blessés, 14 sous-officiers ou soldats tués, 23 blessés, 3 prisonniers, 33 chevaux tués, 7 blessés.

1re et 2e compagnies du 3e régiment d'artillerie légère : 1 officier blessé, 6 sous-officiers ou soldats tués, 7 blessés, 31 chevaux tués, 18 blessés, 7 prisonniers, 1 charretier tué, 4 blessés, 3 prisonniers ;

1re et 3e compagnies du 3e régiment d'artillerie à pied : 1 sous-officier ou soldat tué, 11 blessés, 19 chevaux tués, 10 blessés, 4 prisonniers ;

7e compagnie du 3e bataillon de sapeurs : 3 sous-officiers ou soldats tués, 10 blessés, 3 prisonniers.

1re DIVISION : *Les états de pertes de cette division n'ont pas été fournis.*

2e DIVISION : Cohorn, aide de camp du général Decaen, blessé.

2e 1/2 brigade de ligne : 1 officier tué, 2 blessés, 5 prisonniers, 58 sous-officiers ou soldats tués, 207 blessés, 85 prisonniers.

7e 1/2 brigade : 1 officier tué, 6 blessés, 2 prisonniers, 20 sous-officiers ou soldats tués, 120 blessés, 40 prisonniers ;

85e 1/2 brigade : 4 officiers blessés, 4 prisonniers, 3 sous-officiers ou soldats tués, 47 blessés, 29 prisonniers ;

1er régiment de dragons : 1 officier tué, 3 sous-officiers ou soldats tués, 5 blessés, 3 prisonniers ;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

6e régiment de dragons : 2 sous-officiers ou soldats tués, 12 blessés, 4 prisonniers, 2 chevaux tués, 6 blessés, 6 prisonniers ;

3e et 4e compagnies du 7e régiment d'artillerie légère : 1 sous-officier ou soldat tué, 10 blessés, 2 prisonniers, 2 chevaux tués, 4 blessés, plus 4 charretiers tués ou prisonniers ;

Artillerie de position. Nulle perte.

3e DIVISION : Le général de brigade Compère, blessé. Le citoyen Legrand aide de camp du général Legrand, tué.

1re 1/2 brigade : 2 officiers tués, 9 blessés, 1 prisonnier, 12 sous-officiers ou soldats tués, 221 blessés, 165 prisonniers ;

56e 1/2 brigade : 16 sous-officiers ou soldats tués, 191 blessés, 14 prisonniers ;

108e 1/2 brigade : 4 sous-officiers ou soldats tués, 20 blessés, 1 prisonnier ;

2e régiment de dragons : 1 officier blessé, 1 prisonnier, 1 sous-officier ou soldat tué, 11 blessés, 5 chevaux tués, 7 blessés, 1 prisonnier;

10e régiment de chasseurs : 3 sous-officiers ou soldats tués, 17 blessés, 3 prisonniers, 12 chevaux tués, 14 blessés, 2 prisonniers ;

6e compagnie du 3e régiment d'artillerie à cheval : 4 sous-officiers ou soldats tués, 5 blessés, 2 prisonniers, 16 chevaux tués, 6 blessés, 8 prisonniers, 4 charretiers blessés ;

Artillerie de position : 6 sous-officiers ou soldats tués, 8 blessés, 2 prisonniers, 18 chevaux tués, 7 blessés, 8 prisonniers, 4 charretiers blessés, 1 pièce de 8 prise.

DIVISION DE RÉSERVE, aux ordres du général d'Hautpoul.

1er régiment de carabiniers : 4 officiers blessés, 11 sous-officiers ou soldats tués ou prisonniers, 40 blessés, 25 chevaux, tués ou prisonniers, 8 blessés.

2e régiment : 3 officiers blessés, 5 sous-officiers ou soldats tués ou prisonniers, 10 blessés, 13 chevaux tués ou prisonniers ;

4e, 6e et 23e de cavalerie. — Pas de pertes indiquées.

5e compagnie du 3e régiment d'artillerie légère, 9 chevaux tués.

2e compagnie du 7e. — 1 sous-officier ou soldat tué, 3 chevaux tués, 2 blessés.

Récapitulation : 134 officiers tués, blessés ou prisonniers.
3511 sous-officiers ou soldats.
525 chevaux.

Certifié conforme aux Etats fournis par les adjudants généraux chargés du détail des divisions. — L'adjudant général Darlon.

N. B. — Dans cette *Situation*, ne furent point mentionnés comme blessés tous les hommes qui avaient repris leur service dans les premiers jours d'avril.

Digitized by Google
Official Copy
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Quant aux pertes de la 1re division, elles s'élevèrent à 482 officiers et soldats tués, blessés ou prisonniers.

Les régiments de cavalerie perdirent 255 hommes.

Total : 4412 combattants.

I

PLAINTES PORTÉES CONTRE VANDAMME

Allemagne [1]. Le général Vandamme a taxé : la ville de Horb, 104 louis d'or ; les carmes de Rottenburg, 220 louis ; la cure de Wachendorf, 25 ; celle de Birlingen, 25 ; le baron Fessing à Kirchberg, 100 ; le capitaine du canton de la noblesse, baron de Rassler, 25 et 1 cheval ; l'administrateur du couvent de Marchthal à Amerhof, 50 ; le prince régnant de Heckingen, 75 louis, 3 chevaux et du drap pour l'habillement des gens de service du général Vandamme ; le baron de Spath à Gamertingen, 100 louis et son meilleur cheval ; la ville de Hagelloch, 115 louis ; celle de Tubingue, 150 ; celle de Reutlingen, 150 ; celle d'Urach, 100 louis et 12 chevaux. Total, 1289 louis d'or. »

Léopold Krauth, greffier de la ville de Vieux-Brisach, écrivait au ministre de la guerre [2] :

« Colmar le 4 floréal an 7.

Vous n'ignorez point sans doute la retraite que le général Ferino fit de la Forêt Noire par notre ville ; depuis ce jour, les Français firent construire, démolir par trois reprises le pont dont ils s'étaient servi pour leur passage ; chaque fois, ils nous jettèrent une armée de 5-6000 hommes sur le corps et chaque fois ils commencèrent à fortifier la ville comme tête de pont. La première fois, nous n'avions qu'un commandant de place qui, outre sa table et celle de son adjoint, nous coûta, tant pour ses petits besoins que pour acheter ses bonnes grâces une somme assez considérable. La seconde fois, ce fut le corps du général Vandamme qui avec trois autres généraux de brigade : Jardon, Decaen et Desenfans et plusieurs bureaux, y restèrent ainsi que toute la troupe d'environ 5000 à 6000 hommes quatre à cinq jours aux dépens de la malheureuse ville et de ses environs d'une lieue à la ronde.

Non content d'avoir presque tout consommé, le général Vandamme,

1. N° 104 de *la Gazette Universelle*, parue le 14 avril 1799. (*Bibliothèque de Coblence.*)

2. *Arch. Nationales* A.F. III. 398. Dossier 3939.

Digitized by Google Official Form UNIVERSITY OF WISCONSIN

qui avait déjà fait des réquisitions de vin, de poules, de porc et de veau et qui avait ordonné d'habiller de neuf le commandant de la place et son adjudant, demanda au moment de son départ au magistrat, de lui fournir dans cinq minutes un baril de vin, un porc, de la volaille, de la canelle, du sucre, du vin muscat et 15 louis en argent ; un moment après, un autre général de sa présence demanda encore 12 louis.

Je laisse à votre humanité, citoyens législateurs, de juger si une ville ruinée par le bombardement de 1793, toujours amie des Français, alliée par le sang et les possessions foncières avec l'Alsace, persécutée du Brisgau même, par rapport à cette connexion, devrait être traitée de cette manière. »

Quiellain, greffier du tribunal criminel du Haut-Rhin, avait écrit le 3 floréal :

« Le général Vandamme, au moment de quitter le Vieux-Brisach, avec sa division, pour se porter à l'armée d'Helvétie, a exigé des habitants de cette malheureuse ville une contribution, à son profit, de 1200 francs. »

J

MÉMOIRE SUR LA LIGNE DU RHIN [1].

(Depuis Stein jusqu'à Basle).

Service du Génie :

Pour mettre de l'ordre et de la clarté dans ce mémoire absolument militaire, on le divisera en trois parties.

La *première* comprendra la description.

La *deuxième*, les points où le passage du Rhin serait le plus avantageux pour l'armée française.

La *troisième*, enfin, les points sur lesquels l'ennemi aurait aussi le plus d'avantages pour se porter sur la rive gauche.

PARTIE DESCRIPTIVE.

Le Rhin, après avoir traversé le lac de Constance, reprend son lit naturel et à ce point est placée la petite ville de Stein, à cheval sur ce fleuve et en plus grande partie sur la rive droite. Les deux parties

1. Reg. 29, Pièces 203 à 209. [*Arch. Prince d'Essling.*]

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de cette ville se communiquent par un pont en bois brûlé dernièrement. Tout ce qui est sur la rive droite est enveloppé d'une enceinte en terre armée d'une haye vive.

La rive gauche, en face de Stein, forme un mamelon qui s'étend à droite et à gauche insensiblement, mais qui, du côté du Rhin, se maintient à pic d'une hauteur de 30 à 35 mètres environ.

De Stein part une grande route qui se dirige sur la Souabe, par Sigen et Stockach.

Au village de Heimershoffen, la chaine bordant la rive droite quitte le Rhin et se dirige sur Hohentwiel. De Heimershoffen à Biberach, en face de Reichlingen s'ouvre une plaine dans laquelle débouchent deux petits ruisseaux, l'un prenant sa source à peu près à la hauteur de Hohentwiel et l'autre à la hauteur de Steckborn, parallèlelement au lac.

La rive gauche, qui est maintenue d'un assez facile accès, depuis environ 1 kilomètre au-dessous de Stein jusques vis-à-vis le village de Heimershoffen devient escarpée devant ce village et pendant 1400 à 1600 mètres en descendant, d'une hauteur d'environ 30 mètres. Le bord du Rhin s'en éloigne en s'abaissant jusqu'au village de Reichlingen, de sorte que dans cette distance, entre cet escarpement et le Rhin se trouve une petite plaine du bas fond d'une largeur moyenne de 400 mètres. La chaine de montagnes qui borde le Rhin sur la rive droite, en descendant et à partir du ruisseau débouchant à Bierach, est très roide ; le fleuve en baigne le pied ; elle est absolument couverte de bois, jusqu'à Ober-Gallingen.

La chaine de la rive gauche, qui s'est éloignée du Rhin, à la hauteur de Stein, pour former un planimètre, dans lequel débouche la route d'Andelfingen à Constance, s'en rapproche immédiatement au-dessous de Reichlingen et le suit avec une pente assez douce pendant environ un kilomètre. Sa sommité est couverte de bois et la route de Stein à Diessenhoffen se dirige à mi-côte et sur le bord du Rhin alternativement ; cette route se divise en deux branches à la même distance d'un kilomètre de Reichlingen, dont l'une portant sur Diessenhoffen et l'autre dans l'Intérieur.

A peu près en face d'Ober-Gallingen, la susdite chaine de montagnes s'abaisse insensiblement, et jusqu'à Diessenhoffen, la rive du Rhin est formée d'un escarpement de 13 à 16 mètres. Depuis Ober-Gallingen, la rive droite est aussi formée d'un petit versant assez roide et couvert de vignes. La sommité s'étend en plaine de 400 à 600 mètres environ, laquelle est bornée par la grande chaine de montagnes. Sur cette plaine, en face de Diessenhoffen, est situé le village de Gallingen.

Cette même rive, depuis Diessenhoffen jusqu'à 2 kilomètres environ au-dessous, continue à être bordée d'un petit versant assez roide et toujours couvert de vignes.

Vis-à-vis Santa-Catharina, ce versant se renfonce, de manière

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à laisser à mi-côte, un petit plateau de 200 à 300 mètres de profondeur.

A la distance de 2 kilomètres de Diessenhoffen, le versant droit s'abaisse considérablement et se couvre de bois. Il laisse même entre lui et le Rhin un bas-fonds de 200 mètres environ de profondeur. A partir de Diessenhoffen, un chemin se dirige le long de la rive droite sur Schaffouse par Dorflingen et Bussingen et sur la hauteur à partir de ce dernier village.

La rive gauche, de Diessenhoffen jusqu'à Santa-Catharina est à peu près de même hauteur que celle de droite, mais laisse également entre elle et le Rhin un planimètre assez étroit.

Depuis Santa-Catharina jusqu'à 1 kilomètre plus bas, cette rive est à pic et couverte de broussailles ; là commence le bois, et la rive s'abaisse en face de la petite plaine formée par l'anse du Rhin.

Au-dessus de Dorflingen, un petit ruisseau se jette dans le Rhin et ses versans s'applatissent à cette jonction. A ce village et jusqu'à Bussingen, dont le pied est mouillé par le Rhin, la rive est bordée par la montagne ; et à partir de là jusqu'au-dessous du couvent dit Le Paradis cette montagne s'étend assez sensiblement de manière à laisser entr'elle et le Rhin une petite plaine fort étroite.

Depuis 1 kilomètre au-dessous de Santa-Catharina jusqu'à 1.200 ou 1.500 mètres avant d'arriver au Paradis, la rive gauche est escarpée et couverte de bois. A partir de là et jusqu'au Paradis, la montagne laisse entr'elle et le Rhin un bas-fonds marécageux.

Le Paradis est placé sur une espèce de mamelon escarpé vers le Rhin. Le reste est d'une pente douce. A partir d'un peu au-dessous du Paradis, le Rhin devient escarpé, sur la rive gauche, presque généralement jusqu'à Schaffouse. Seulement un peu au-dessous de Furchthalen, la rive est plate, par l'abord de la grande route.

Depuis le Paradis jusqu'à Schaffouse, la rive droite est bordée d'un versant assez rapide et couvert de vignes. La route, qui a tenu le haut du versant, depuis Bussingen, prend son pied à 1 kilomètre avant d'arriver à Schaffouse.

La montagne bordant la rive gauche en face de Schaffouse se compose de trois étages, dont les deux premiers forment un plateau sur leur sommité.

Depuis Schaffouse jusqu'à Turlingen, la rive gauche est bordée par une haute montagne qui s'abaisse à ce village pour former un cul-de-sac ; à partir de ce cul-de-sac, cette même rive devient extraordinairement escarpée jusqu'à 2 kilomètres avant la jonction de la Thür au Rhin, et presque toujours couverte de bois.

La rive droite, de Schaffouse à Lauffen, et même encore un peu plus bas, est bordée par une chaîne de montagnes qui s'étend sensiblement, notamment à la hauteur de Neuhausen ; mais à partir de Lauffen jusqu'à la jonction de la Thür au Rhin, elle est très escarpée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le vallon de la Thür, 2 kilomètres avant la réunion de cette rivière au Rhin, s'élargit sensiblement. Le versant de la montagne, à cette distance, est escarpé, couvert de bois et fait promontoire. La rive droite du Rhin continue à être escarpée, sans être très haute, jusqu'au village de Bouchenberg. La rive gauche, depuis un peu au-dessous de l'embouchure de la Thür, jusques vis-à-vis ce village, n'est point escarpée ; mais elle est couverte de bois, de broussailles et marécageuse.

Depuis 2 kilomètres avant l'embouchure de la Thür jusques vis-à-vis Bouchenberg, la montagne, sur la rive gauche du Rhin, s'éloigne de cette rive de 2 kilomètres au moins, de manière à faire plaine en avant des villages de Flach et Berg, et vallon en arrière. Ce vallon est barré en avant de ces villages par un petit rideau de 15 à 16 mètres de haut. Du dernier village, Berg, jusqu'un peu avant d'arriver à Eglisau, la rive gauche du Rhin est une montagne très haute et très roide et presque généralement couverte de bois.

La rive droite, depuis Bouchenberg jusqu'à Eglisau est une montagne également très droite mais découverte.

Devant Eglisau s'ouvre une plaine de 1.200 à 1.400 mètres de largeur, suivie à peu près également dans toute sa longueur de la route de Boulach à Eglisau. A petite portée de canon de cette ville, la plaine est coupée par un petit rideau dont il sera parlé ci-après.

Depuis Eglisau jusqu'à l'embouchure de la Glatt qui est couverte de bois et de broussailles, la rive gauche est bordée d'une montagne couverte de bois et très roide ; et la rive droite, depuis aussi Eglisau, jusqu'au petit ruisseau d'Herdern est plus basse que cette première, mais roide. Depuis un peu plus bas qu'Eglisau, elle se couvre de bois jusqu'à Herdern.

L'embouchure du petit ruisseau de ce village est assez large et la pente des versans fort douce. Le versant droit, de là jusqu'à Kaisersthul est découvert mais rapide ; seulement un petit ravin sur la gauche duquel est situé Deinger abaisse ses rives à son embouchure. Depuis l'embouchure de la Glatt, la rive gauche du Rhin, jusques vis-à-vis Deinger est très escarpée et couverte de broussailles. Vis-à-vis ce village s'ouvre un ravin assez fort mais très étroit dans le fond. A gauche de ce ravin, l'escarpement s'éloigne et laisse un bas-fonds de 600 à 800 mètres de long sur 100 à 150 de profondeur ; lequel bas-fonds est encore coupé dans toute sa longueur par un petit rideau. De là jusqu'à Kaisersthul, la rive gauche est fort haute, roide et découverte.

Depuis Kaisersthul jusqu'un peu plus bas que le château de Lienheim en face duquel se trouve un ravin, la rive droite est escarpée ; à partir de ce ravin, le Rhin forme une anse à la gauche de laquelle est sis le village de Rheinheim, sur la rive droite. La montagne coupant à peu près droit d'une extrémité de cette anse à l'autre, s'étend en pente très douce jusqu'au Rhin et sa sommité est un peu boisée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A peu près à égale distance de Kaisersthul au château de Lienheim, la rive gauche est coupée par un ravin dans lequel se trouve un moulin. A partir du château de Lienheim, cette même rive forme un escarpement qui s'éloigne du fleuve et ne va le rejoindre en pente douce qu'un peu avant d'arriver au village de Wisnichen ; de manière que le bas-fonds que laisse cet escarpement entre lui et le Rhin a dans sa plus grande largeur 150 à 200 mètres environ.

La chaine de montagnes qui a rejoint la rive gauche à Lienheim s'en éloigne presqu'aussitôt, en continuant d'être boisée à sa sommité.

En face du plus saillant de l'anse dont il vient d'être parlé, la chaine de montagnes se rapproche encore une fois de la rive gauche et forme une espèce de vallon avant d'arriver à Wisnichen d'où elle se prolonge à peu près parallèlement au Rhin jusqu'à Rheinheim, après avoir formé deux vallons ou grands ravins ; au débouché du plus grand est situé le village de Rumingen.

Du renfoncement au-dessous de Lienheim à Wisnichen, la rive gauche est une seconde pente ou suite de la grande montagne, mais très roide. De Wisnichen jusqu'au-dessous de Rumingen, cette seconde pente devient encore plus roide ou pour mieux dire escarpement, et laisse, entr'elle et le Rhin un bas-fonds. A Rheinheim, cette pente ou escarpement se rapproche du Rhin et forme un petit ravin au-dessous du village. De là jusqu'à Zurzach la rive est plate.

La grande chaine de montagnes qui s'est éloignée immédiatement au-dessous de Rheinheim, se rapproche de Zurzach ; mais elle laisse entr'elle et le Rhin une fort belle plaine.

A partir de Rheinheim, la rive droite est escarpée par la montagne même qui se perd ensuite en face de Ketlingen ; toute cette montagne est boisée.

La rive du Rhin devant Zurzach est à pic et d'une hauteur de 16 à 18 mètres environ.

Le Rhin, en partant de là, fait une anse d'un développement assez considérable. A son saillant et à 1 kilomètre au-dessous de Zurzach est situé Kadelbourg ; et vers son extrémité inférieure, au pied de la montagne, le village de Rietheim. De Zurzach à ce dernier village se dessine un rideau dominant tout le fond de l'anse, et en arrière de ce rideau court la grande chaine de montagnes boisée totalement qui va rejoindre le Rhin au village de Rietheim. La rive droite du Rhin, dans toute cette anse, est plate et couverte d'un petit bois au-dessus de Kadelbourg. Le bras formant l'isle en avant de Rietheim a aussi ses rives plates et cette isle est d'un sol marécageux.

Depuis un peu au-devant de Rietheim jusqu'au-dessous de l'embouchure de la Wuttach dans le Rhin, la rive gauche est couverte de bois et d'une pente très rapide. De là jusqu'à l'embouchure de l'Aar, cette rive est le versant même de la montagne qui devient très élevé et d'une pente assez roide.

La rive droite du Rhin, entre la branche gauche de l'anse au-des-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sous de Zurzach et la Wuttach, est escarpée et couverte de bois. Entre cette rivière et la chaine de montagnes qui se rapproche de la rive droite du Rhin devant Coblentz, se trouve une plaine assez vaste et qui n'est élevée au-dessus du fleuve que de 2 mètres environ.

L'embouchure de l'Aar, immédiatement au-dessus de Coblentz, est très large, à cause de deux isles qui la divisent en trois parties; elle se trouve à l'extrémité de la branche droite d'une anse que forme le Rhin devant Waldshut.

La chaine de montagnes qui borde la rive gauche de l'Aar retourne immédiatement au-dessous de l'embouchure de cette rivière sur le village de Bernau; de sorte qu'entre elle et le Rhin, se trouve une plaine coupée cependant par un petit rideau qui joint le Rhin entre Berneau et Waldshut et s'en éloigne aussitôt pour former un bas-fonds de 200 à 300 mètres environ dans sa plus grande profondeur.

A peu près à égale distance de l'Aar et de Waldshut, un petit bois borde la rive gauche du Rhin.

Depuis vis-à-vis Coblentz, la chaîne de montagnes sur la rive droite est très haute, très roide et couverte de bois. Cette chaine, ne commençant à border le Rhin qu'à 1 kilomètre environ avant Waldshut et le fleuve faisant un coude au bras de Coblentz, il s'ensuit que cet intervalle entre ce village et le point où la montagne rejoint le Rhin forme une petite plaine du fond.

La chaine de montagnes immédiatement au-dessous de Waldshut commence à s'éloigner du Rhin, se dirigeant en arrière de Dogern, laisse au-dessous d'elle des forges construites sur un ruisseau ayant son embouchure dans le Rhin, 2 kilomètres au-dessous de Dogern et par conséquent découvre une plaine de 2 kilomètres environ de profondeur, dans sa plus grande largeur qui se termine sur le Rhin à Houwenstein ; elle est boisée sur sa sommité.

Depuis Waldshut jusques aux forges dont on vient de parler, la rive droite du Rhin n'est point escarpée.

La chaine de montagnes sur la rive gauche, passant derrière Bernau est boisée à sa sommité, ne rejoint le Rhin que vis-à-vis ces mêmes forges de manière qu'il se trouve encore une plaine entr'elle, le rideau sur lequel est assis le village de Bernau et le susdit point.

De là jusqu'à Etzen et même Lauffenbourg, cette chaine, couverte de bois, est haute, mais d'une pente douce qui s'étend jusqu'au Rhin, après avoir formé deux petits ravins, le premier à Etzen et le deuxième en face de Stathausen.

Depuis Houwenstein jusqu'à 1 petit kilomètre avant d'arriver à Lauffenbourg, la chaine de montagnes sur la rive droite forme un renfoncement de 2 kilomètres environ. Un peu au-dessus de Stathausen, une seconde pente ou escarpement borde le Rhin jusqu'à Lauffenbourg.

Entre cette ville et Keisten, qui est déjà bien reculé du Rhin, s'étend une plaine terminée sur le fleuve par un escarpement coupé

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de deux petits ravins, dont le plus grand et le plus rapproché de Lauffenbourg, est suivi, dans le fond par un chemin joignant le Rhin à la grande route et l'autre, un peu au-dessus de Maurique, par un petit ruisseau.

En face de ce dernier village se trouve un bois qui se termine à la grande chaine de montagnes d'un côté ; d'un autre au ravin dont il vient d'être parlé ; et enfin d'un troisième à très peu de distance de Sisten. La rive, proprement dite, depuis un peu au-dessus de Maurique jusqu'à Sisten, est très escarpée ; là, elle s'ouvre pour former le vallon du ravin très large dans lequel coule un petit ruisseau ; et depuis celui-ci jusqu'à Seckingen et même Stein au-dessous, elle continue d'être escarpée ; dans cet intervalle se trouvent trois petits ravins.

Immédiatement au-dessous de Lauffenbourg, la chaine de montagnes sur la rive droite s'éloigne de beaucoup du Rhin et ne le rejoint qu'en aval de Maurique. La rive, dans cet intervalle, n'est escarpée que bien peu et seulement de ce dernier village au point où la montagne la rejoint.

De là, la montagne retourne et forme un vallon ou cul-de-sac en arrière d'Ober-Seckingen qui se trouve alors sur une petite plaine en pente très douce jusqu'au Rhin.

De Seckingen, cette montagne toujours boisée, se dirige à peu près en droite ligne sur Walback et laisse entr'elle et le Rhin une plaine de 1 kilomètre environ.

Au-dessous de Walback, un petit ruisseau descendant par Oëfflingen, vient se jetter au Rhin. La chaine de montagnes qui a suivi le Rhin depuis Walback, mais en pente très douce, retourne pour former le versant gauche du vallon de ce ruisseau, dont les rives, à son embouchure, sont très basses.

De ce susdit ruisseau à Beuchen, la montagne, bien boisée, ne s'éloigne pas beaucoup du Rhin, dont la rive est parfois escarpée, Schwerstatt, Rietmatt et Beuchen sont à son pied.

La chaine de montagnes, qui a commencé à se rapprocher du Rhin un peu au-dessous de Stein, se détourne immédiatement après le village d'Ober. Au-dessous de celui de Nid-Munst, elle fait seulement une pointe sur le Rhin, de manière qu'entre ces deux villages (Ober et Nid-Munst) la rive gauche n'est escarpée que pendant un moment ; mais depuis vis-à-vis Oëfflingen jusques un peu au-dessus de Beuchen, elle est très escarpée et couverte d'un bois qui s'étend assez en largeur.

En face de Beuchen, cet escarpement s'éloigne du Rhin et laisse entre lui et ce fleuve un bas-fonds de 400 à 500 mètres de profondeur. Il se rapproche ensuite et suit le Rhin jusqu'à 800 à 900 mètres au-dessus de Rheinfelden où il s'éloigne de nouveau. Il rejoint ensuite cette petite ville et domine la rive au-dessous.

A partir de Beuchen, la chaine de montagnes sur la rive droite

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

s'éloigne du Rhin considérablement ; elle passe en arrière des villages de Nollingen, Degerfelden et se rapproche un peu à celui de Horten et au-dessous ; elle laisse donc entr'elle et le Rhin une plaine assez vaste et découverte.

Du susdit village de Horten, cette chaîne s'éloigne encore du Rhin qui fait une anse à l'opposé et au saillant de laquelle se trouve la ferme dite Rothausen; elle rejoint ensuite le Rhin au-dessous de Schiffhausen et ne le quitte plus que pour former la plaine du petit Basle.

Depuis Rheinfelden jusqu'à Basle, la rive droite proprement dite est escarpée ; seulement entre Warmbach et Horten, et pendant un moment, elle est d'une pente assez douce.

La rive gauche est escarpée jusqu'à Rothausen ; en face de Warmbach, elle fait un petit renfoncement ou ravin couvert de bois et assez insensible. En face de Horten, elle se couvre encore d'un bois qui s'étend jusqu'à la chaîne de montagnes.

Immédiatement au-dessous de Kaiser-August, le Rhin forme deux isles, dont une assez grande ; et positivement vis-à-vis celle-ci, un petit ruisseau qui se divise en deux branches à August vient faire sa jonction au Rhin.

Un petit rideau qui se détache de la chaîne de montagnes vers August, suit le Rhin, parallèlement jusqu'à Rothausen, à une distance moyenne de 300 à 400 mètres ; là, il se rapproche du Rhin, s'en éloigne presque aussitôt et ne le rejoint plus qu'un peu au-dessus de Mutentz où il devient la rive même du fleuve jusqu'à ce que un peu plus bas que ce hameau. La grande chaîne de montagnes, sur cette même rive gauche, s'éloigne considérablement du Rhin pour former le versant droit de la vallée de la Byrsa ; elle est totalement boisée.

Entre elle et le Rhin se forme, à partir d'un peu au-dessous de Rothausen un rideau couvert de bois qui se rejoint à elle dans la vallée de la Byrsa. Ce rideau est aussi boisé jusqu'à son retour dans la susdite vallée et laisse, entre lui et le Rhin, une plaine assez considérable.

Des points où le passage du Rhin serait le plus avantageux à l'armée française.

Si cette armée voulait passer le Rhin entre Stein et Basle, le premier des points qui lui offrirait le plus d'avantages serait à Reichlingen, vis-à-vis de Bierach, parce que depuis ce village jusqu'à Stein [1], et principalement au-dessous et en face de Heimershoffen, la rive gauche très élevée et à pic domine une vaste plaine ou vallée sur laquelle les troupes qui auraient passé pourraient se porter sur Engen et de là sur Stockach qui se trouve, comme on sait, au centre de toutes les communications de cette partie de l'Allemagne.

1. C'est le lieu où Moreau a franchi le Rhin en 1800.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Trois batteries déjà établies vis-à-vis de cette plaine tiendraient au loin l'ennemi qui ne pourrait les contrebattre d'aucune part, les deux chaînes de montagnes formant la plaine susdite en étant trop éloignées pour qu'il puisse y placer avantageusement du canon.

Mais le premier soin qu'il faudrait avoir aussitôt après ce passage, serait d'occuper le château de Klingen et par conséquent la ville de Stein dont on rétablirait le pont. Cette ville, déjà fermée par une enceinte en terre que l'on pourrait rendre plus forte, si on le jugeait à propos, et le château que l'on retrancherait, formeraient une tête de pont assez respectable pour en cas de retraite.

Le second point où l'on pourrait aussi effectuer un passage serait entre Schaffouse et Lauffen, précisément au village de Flurlingen, parce que d'une part la chaîne de montagnes formant un cul-de-sac assez profond et assez large, rend la rive gauche du Rhin accessible, et de l'autre, la montagne sur la rive droite étant d'une pente très douce ou plutôt formant un planimètre sur lequel les troupes qui auraient passé pourraient se développer.

Une batterie déjà établie sur l'escarpement extraordinaire qui borde le Rhin entre Flurlingen et Lauffen et à laquelle on pourrait en joindre deux autres également déjà établies en face de Schaffouse, gêneraient l'ennemi dans ses mouvemens entre cette ville et Neuhausen.

L'embouchure de l'Aar serait un troisième point où l'on pourrait effectuer un passage. On rassemblerait sur cette rivière, à la hauteur de Klingnau tous les moyens de transports qui, au tems fixé, seraient portés rapidement sur le Rhin, devant Coblentz. Les troupes auraient, pour se former sur la rive droite, la plaine ou vallée de la Wuttach par laquelle elles déboucheraient dans la Souabe ; une batterie déjà construite sur la montagne, en arrière de ce village, ainsi que celles projettées dans la plaine en face de Waldshut, donneraient une protection efficace à cette opération.

Le rapprochement de la chaîne de montagnes en face de Coblentz, paraîtra peut-être au premier coup d'œil de voir gêner au moins l'effet de la batterie en arrière de Coblentz ; mais cette idée sera bannie de suite si on examine que pour contrebattre cette batterie, il faut que l'ennemi établisse les siennes sur la sommité même de la montagne et alors il est trop éloigné et que s'il les établit à mi-côte, la nôtre domine de beaucoup et par conséquent les rend nulles.

Un autre point encore sur lequel il serait possible de faire un passage serait un peu au-dessous de Nid-Munst, la rive droite étant tout à fait accessible tandis que la gauche se relève fort sensiblement. Une batterie projettée sur ce point, mais non encore exécutée, éloignerait l'ennemi de la rive droite et le forcerait de se tenir vers le milieu de la plaine que laissent entre eux le Rhin et la chaîne de montagnes ; position dans laquelle il pourrait être encore inquiété par la batterie établie en face du pont de Seckingen.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Au reste, on sent bien qu'à mesure que l'on descend le Rhin, un passage devient moins important puisque l'on se trouve de suite dans les gorges de la Forêt Noire.

Ainsi, on conclura que le passage à Reichlingen, en face de Bierach est vraiment celui dont le succès serait le mieux assuré et aurait des suites avantageuses.

Quant à Basle, on en est maître. C'est un débouché qui sera toujours important, parce que, d'un côté, il fait tête à tous ceux que nous avons vers l'Allemagne et que de l'autre, on ne saurait trop en avoir.

Observations. — On n'a pas parlé des ponts détruits totalement, comme celui de Schaffouse et en partie comme ceux de Diessenhoffen, Lauffenbourg, Seckingen et Rheinfelden parce que, en général, les sorties en sont étroites, même serrées contre des montagnes qui en rendraient les débouchés, militairement parlant, extrêmement difficiles.

Des points sur lesquels l'ennemi pourrait tenter un passage.

Depuis Stein jusqu'à Eglisau, on n'a pas remarqué d'endroit qui soit favorable à l'ennemi. Presque généralement quand la rive droite est abordable, la rive gauche est escarpée et réciproquement, excepté dans les points dont il a été parlé dans la partie précédente de ce Mémoire. Mais devant Eglisau s'ouvre une petite plaine qui lui serait d'autant plus avantageuse que la route de Boulack à Zurich la suit dans toute sa longueur et lui offrirait par conséquent un débouché important sur l'Helvétie. Pour l'empêcher de profiter de cet avantage on a établi quatre batteries sur un petit rideau qui coupe la plaine dans sa largeur à portée de canon du Rhin, dont deux à droite de la route et deux à gauche. Ces quatre batteries bien faites et leur emplacement bien choisi peuvent ôter à l'ennemi toute idée de tentative sur cette partie.

L'anse que forme le Rhin au-dessous de Zurzach pourrait aussi être un lieu de tentative, les rives n'étant point escarpées, pas même élevées au-dessus et au-dessous de Kadelbourg et la montagne sur la rive gauche laissant entr'elles et le Rhin une plaine dans laquelle les troupes qui auraient passé pourraient très bien se développer. On a senti cela et en conséquence il a été établi : 1° deux batteries sur l'escarpement que forme la rive droite du Rhin devant Zurzach, lesquelles battent très bien la plaine sur la rive droite ; 2° une autre au coude du Rhin et au-dessous des premières, dont l'objet est de porter des feux sur les flancs de l'ennemi s'il s'approchait du Rhin devant Zurzach et d'enfiler ce fleuve également dans cet endroit, l'escarpement étant trop élevé pour que les batteries qui sont établies dessus puissent plonger le Rhin ; 3° enfin deux autres batteries sont construites sur un petit rideau qui coupe l'anse du Rhin, l'une

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à droite, l'autre à gauche de la route et dont l'objet est de battre la plaine en avant d'elles.

Le débouché de Waldshut serait encore un point que l'ennemi pourrait choisir pour un débarquement, parce que, en longeant la rive gauche de l'Aar, il se trouverait bientôt au centre de l'Helvétie et diviserait par ce moyen l'armée française en deux parties. En conséquence, on a reconnu les emplacemens pour trois batteries qui s'opposeraient à cette entreprise. La première serait au pied de la montagne et très rapprochée de l'Aar afin de voir absolument son embouchure et porter des feux dans la petite plaine que forme le coude du Rhin devant celle-ci. La seconde, plus avancée dans l'anse de Waldshut, étant placée sur la partie du terrain la plus élevée, verrait toute la bordure de la branche droite de cette anse. La troisième, placée sur un petit rideau qui se forme immédiatement au pied de la montagne verrait les manœuvres qui se feraient sur la branche gauche.

Enfin, l'embouchure de la Byrsa aurait offert à l'ennemi tout au moins autant d'avantages que celle de l'Aar pour se porter en Helvétie ; mais le camp retranché que l'on vient de faire en avant du petit Basle est un obstacle qu'il s'exposera difficilement à franchir.

Observations. — Entre les points que l'on vient de désigner comme ceux sur lesquels l'ennemi pourrait faire quelqu'entreprise, on a établi ou projeté des batteries isolées, mais absolument pour satisfaire l'imagination, étant bien reconnu que l'ennemi ne pourrait y porter des vues pour un passage.

L'objet de ce Mémoire a été de donner des renseignemens purement défensifs et graphiques. Pour avoir quelque chose de complet, il faudrait un travail bien fait, qui indiquât les forces à établir sur cette partie du Rhin, dans les différens cas d'offensive et de défensive ; les communications, soit sur le Rhin, soit en arrière, qui doivent faciliter les mouvemens des troupes et de l'artillerie. Ce travail demande des talens militaires marquans et des ordres du général en chef.

Basle le 1er prairial an 7e de la République française une et indivisible.

Le chef de brigade du Génie,

LA GASTINE.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

K

RAPPORT DU GÉNÉRAL FROON [1].

Philippsbourg, le 14 septembre 1799.

A S. A. R. l'archiduc Charles, commandant en chef.

J'adresse à Votre Altesse Royale le plus humble compte rendu de l'inspection que j'ai faite pendant une partie de la journée d'hier et durant toute la journée d'aujourd'hui de tous les travaux fortifiés et bâtiments militaires qui, ainsi que Votre Altesse Royale l'a vu sur le plan reçu de S. A. R. l'archiduc Ferdinand sont complètement ruinés par le bombardement.

Il est absolûment indispensable d'utiliser provisoirement les casemates existantes pour le logement de la garnison et qui, pour la plupart, ne sont pas logeables, de sorte que M. le lieutenant-maréchal comte Palatin Salm s'est trouvé dans la nécessité de reléguer une partie des troupes dans les villages les plus proches. Il a ordonné, en même temps, au capitaine ingénieur Petternegg de construire sans retard plusieurs casemates du même genre, mais munies de cheminées ; puis, jusqu'à ce que la permission soit arrivée de Son Altesse Royale de prendre le bois nécessaire aux coins de la forêt et tout en utilisant la provision existante de bois et de blindages, de se mettre immédiatement à la construction de ces casemates.

Pour ce qui a trait à la garnison, au manque de munitions pour les canons et aux besoins de ceux-ci, je m'entends naturellement avec le capitaine d'artillerie Geiger. Puis, pour ce qui concerne les vivres et les approvisionnements de bouche, les fournitures de lits et les choses réquisitionnées pour le siège et les fortifications dont on a besoin de suite, je suis en pourparlers avec le préposé pour obtenir le tout aussi rapidement que possible.

A mon retour, j'aurai l'honneur de faire à Votre Altesse Royale, un compte rendu détaillé de tous mes actes... »

RAPPORTS DE SALM.

14 septembre.

En remettant les rapports non envoyés des dix-huit derniers jours, je me permets humblement de vous annoncer que par suite du man-

1. *Arch. Guerre de Vienne*, Reg. 9, Fi 118.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

que presque complet de locaux pour la garnison presque épuisée, les quelques casemates existantes étant en grande partie détériorées et les quatre cent cinquante malades ne pouvant même pas être abrités, je me suis vu forcé de faire cantonner toutes les troupes de la garnison, moins quatre compagnies, dans les villages les plus proches, de transporter, avec la permission du gouvernement régional de Spire, l'hôpital, où le nombre des malades s'accroît tous les jours, à Altenburg, château de chasse situé près de Bruchsal.

J'espère que cette décision, qui m'a été dictée par la nécessité de veiller à l'état sanitaire des troupes, trouvera l'approbation de Votre Altesse. »

Mémoire des blessés, tués et prisonniers, du 25 août au 13 septembre 1799, dans la place de Philippsbourg.

Bataillons : Grenadiers francs, 1 homme blessé ; Chasseurs francs, 3 soldats tués, 2 blessés, 4 prisonniers ; Palatinat, 2 soldats et 3 chevaux tués, 8 soldats blessés ; Würtzburg, 2 soldats tués et 16 blessés ; Solms-Braunfeld, 3 soldats blessés ; Deux-Ponts, 1 soldat tué, 5 blessés, 1 officier et 8 soldats prisonniers ; Salzburg, 1 officier blessé et 3 soldats ; Cologne, 1 soldat tué et 2 blessés.

Corps d'artillerie : 5 soldats et 3 chevaux tués, 1 officier et 7 soldats blessés.

Dragons de Bamberg et Szeklers-hussards, 2 chevaux blessés, 3 hommes et 3 chevaux faits prisonniers.

Nota : Du contingent du Palatinat, une femme de soldat et son enfant ont été tués par un boulet de canon.

L'officier blessé de Deux-Ponts est le capitaine de Roth. Les 8 soldats ont été faits prisonniers le 8 septembre à Rheinsheim, lors de l'attaque des Français.

L'officier blessé de Salzburg est le capitaine de Gilowsky.

Pour l'artillerie. En tués : Du corps impérial d'artillerie, 2 canonniers ; artillerie franche de province, 2 canonniers ; artillerie montée de Salzburg, 1 soldat du train ; artillerie du Palatinat, 3 chevaux du train.

En blessés, de l'artillerie franche, le 1er lieutenant Kuswarm ; 1 caporal et 2 aides-manœuvres de l'artillerie de Würtzburg ; 3 canonniers du contingent du Palatinat.

Du régiment des hussards Szeklers n° 11, 3 disparus.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L

LETTRES ET ORDRES DE NEY [1]

Armée du Rhin. — Ordre du jour. — Landau le 3 vendémiaire an 8 (25 septembre 1799). — Répartition du corps mobile de l'armée.

Avant-garde. — Aux ordres du général Lorcet.

Le quartier général est à Lauterbourg. Lecamus, adjudant général, chef de l'état-major. — Le commissaire des guerres Dumesnil.

1er bataillon de la 12e légère, état-major à Lauterbourg ;
2e régiment de hussards » à Seltz ;
3e » » » à Lauterbourg ;
1 compagnie d'artillerie légère » à Seltz.

Première division, commandée par le général Laroche.

Etat-major à Barbetroth ; le général de brigade Despagne à Rhinzabern ; l'adjudant général Mouroux, chef de l'état-major ; le commissaire des guerres Bourgeois.

2e bataillon de la 12e légère, état-major à Rhinzabern ;
6e régiment de chasseurs à cheval » à » ;
7e » de cavalerie » à Minfeld ;
8e » » » à Belligheim ;
23e » » » à Erlenbach ;
2 compagnies d'artillerie légère » à Berbetroth.
2 officiers du génie.

Deuxième division, commandée par le général de brigade Nansouty.

L'état-major à Lambsheim.

3e bataillon de la 12e légère ; 1er régiment de chasseurs à cheval ; 2 escadrons du 20e régiment de chasseurs ; 9e et 19e de cavalerie ; 12 gendarmes ; 2 officiers du génie ; le commissaire des guerres Benard.

Division de réserve. — Aux ordres du général d'Hautpoul.

Le général de brigade Roussel à Wissembourg ; le quartier général à Wissembourg ; l'adjudant-général Becker, chef de l'état-major.

2e et 3e bataillons de la 27e 1/2 brigade de ligne, état-major à Wissembourg avec le 3e bataillon. Celui du 2e bataillon à Rodern.

Le 1er régiment de carabiniers, état-major à Augolsheim ;
Le 2e » » à Wissembourg ;
Le 6e » » à Schweigen ;

1. *Arch. Guerre.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

2 compagnies d'artillerie » à Wissembourg.
2 officiers du génie.

Le quartier général de l'armée à Haguenau, avec le 1er bataillon de la 27e qui fera néanmoins partie de la division de réserve.

Le général de brigade Sorbier, commandant l'artillerie de réserve et le parc, à Haguenau.

Le général Lacombe Saint-Michel, commandant en chef l'artillerie, à Strasbourg.

L'Etat-major général et l'Administration à la suite de l'armée, à Strasbourg.

Le mouvement général se fera les 4, 5 et 6 vendémiaire.

« Landau, le 25 septembre.

Ney au ministre de la Guerre,

Le Directoire exécutif m'ayant destiné, citoyen ministre, pour remplacer provisoirement dans le commandement de l'armée du Rhin le général Muller appelé à Paris, je viens de prendre les dispositions suivantes pour concentrer les forces disponibles afin d'observer les mouvemens de l'ennemi et être à portée de le combattre s'il était intentioné d'effectuer un passage du Rhin ou de faire le blocus d'une des forteresses situées sur ce fleuve.

L'avant-garde, commandée par le général de brigade Lorcet, est chargée de garder le Rhin depuis le Fort-Vauban, exclusivement, jusqu'à Jockrim. Les points de rassemblement sont Seltz et Lauterbourg dans le cas que l'ennemi parviendrait à opérer un passage du Rhin.

La 1re division observe les sinuosités du Rhin depuis Jockrim jusqu'au-dessous de Speyer, par l'infanterie légère entremêlée de chasseurs. Son lieu de rassemblement principal est à la hauteur de Barbetroth et sa droite sur la direction de Wissembourg.

La 2e division a pour principal but de couvrir Mayence par la rive gauche, les débouchés de Neustadt, Durkheim et Grimstadt. Si elle était forcée d'abandonner cette position, elle couvrirait le Hunsdruck, en arrière de la Nahe et communiquait avec les troupes aux ordres du général Oswald chargées de la défense des gorges de Kaiserlautern afin d'empêcher l'ennemi de pénétrer sur les frontières de la République, s'il en avait l'intention.

De la division de réserve, le 2e bataillon de la 27e est placé sur la Seltzbach pour protéger, en cas de besoin, la retraite des troupes de l'avant-garde postée à Seltz. Le 3e bataillon de la même demi-brigade est à Wissembourg ; les 1er et 2e carabiniers, le 6e de cavalerie, deux compagnies d'artillerie légère sont aux environs de Wissembourg.

L'armée impériale, sous le commandement de l'archiduc Charles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

est répartie depuis la Lahn inférieure jusqu'au-dessus de Durlach. Elle commence seulement à former un corps d'observation sur le Mein, dans les environs de Hochkheim et de Wisbaden pour empêcher la garnison de Mayence de pénétrer sur la rive droite du Rhin.

Un second corps, de 8.000 hommes environ, est stationné sur le Necker pour la garde de Manheim et se prépare à faire des diversions sur la rive gauche.

Le troisième corps, dirigé en personne par l'Archiduc, se rassemble à Durlach, point sur lequel il fait arriver un équipage de pont tiré de son parc de Stuttgard ; mais comme la saison lui fera éprouver de grandes difficultés, je pense que cette opération ne pourra s'effectuer avant dix jours; par cette manœuvre, l'ennemi semble vouloir pénétrer dans le haut Rhin par Seltz, pour obliger l'armée du Danube à évacuer l'Helvétie.

Les troupes que j'ai réunies dans cette partie-ci peuvent donc singulièrement contrarier l'entreprise de l'ennemi et s'il n'emploie les mesures nécessaires de prudence, il pourrait bien se repentir de cette démarche.

Il n'est pas probable que l'ennemi tente un passage du Rhin entre Mayence et Landau, quoique les points d'embarcation de Philipsbourg et d'Oppenheim lui soient entièrement favorables. Il faudrait lui supposer l'intention de bombarder Landau afin de nous empêcher de pénétrer ses principales vues sur le haut Rhin.

Quant à Mayence, je suppose un siège absolument impraticable dans cette saison ; un léger blocus disséminerait les forces ennemies sans remplir un but avantageux. Les places de Landau, de Mayence et d'Ehrenbreistein, suffisamment pourvues de troupes, pourraient aisément culbuter les corps particuliers (ennemis) en observation.

L'armée anglaise, chargée de l'invasion de la République batave, paraît assez forte pour en faire l'entière conquête, puisque le prince Charles, qui devait organiser un corps d'armée aux ordres du prince Lambese pour agir dans le Brabant et seconder les Anglais vient de renoncer à ce projet. C'est maintenant au prince de Condé que cette opération doit être confiée ; on l'attend au-dessous de Mayence, sous dix jours, avec 6.000 hommes d'infanterie, émigrés, outre un régiment d'hussards russes.

Ne connaissant pas les vrais desseins de l'ennemi sur ce point, j'ai chargé le corps de troupes légères aux ordres du général Nansouty d'observer sa marche et ses mouvements, ainsi que de l'empêcher de s'emparer de Hunsdruck, position extrêmement importante pour assurer la communication de nos places fortes sur le Rhin, pour couvrir la Mozelle et la forteresse de Luxembourg. Cette place est presque sans garnison ; dans une circonstance pressante, le général Nansouty peut recevoir une augmentation de troupes... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Haguenau, le 28 septembre.

Au ministre de la Guerre,

Des rapports que j'ai reçu sur les mouvemens de l'ennemi me confirment encore que le prince Charles dirige des forces sur l'Helvétie; on m'assure à l'instant que le général Massena s'est emparé de Zurich et que son attaque du 2 vendémiaire a été couronnée d'un plein succès. »

« Landau, le 6 octobre.

Au ministre de la Guerre,

Voici, citoyen ministre, le précis des divers rapports qui me sont parvenus sur la diversion que j'ai fait opérer sur toute la ligne le 13 courant (vendémiaire).

Le général de brigade Roussel a effectué son passage sur la rive droite du Rhin par Seltz et s'est emparé d'Ossersdoff et de Plittersdorff d'où l'ennemi fut chassé avec perte. Le général Roussel fit sa retraite dès la pointe du jour, comme son instruction le portait, sans avoir un seul homme tué ni blessé.

Le général de brigade Nansouty a opéré son passage par le canal de Franckental, a surpris tous les postes qu'il a trouvé sur la rive droite du Rhin. Le village de Sandhoffen a été cerné et un capitaine de houlans y a été fait prisonnier avec sa compagnie après avoir eu quelques tués et beaucoup de blessés. L'expédition terminée, le général Nansouty a fait sa retraite sans aucune perte.

Le détachement qui s'est dirigé par Oppenheim sur Gross Gerau a également obtenu des succès et chassé l'ennemi avec pertes.

A mon arrivée à Mayence, vers 3 heures du matin, le général Marescot me fit part que l'ennemi s'était emparé d'un convoi considérable de bled, foin, et douze mille outils destinés pour cette place, le détachement et une chaloupe canonnière qui l'escortaient ayant été obligés de se retirer sur la rive gauche après avoir consommé leurs munitions. Le général Marescot en ayant été informé fit partir de suite un petit corps de troupes commandé par le général Darnaudat, qui agit en cette occasion avec tant de célérité que le convoi fut repris avant que les ennemis ayent pu en rien soustraire ni gaspiller; ils furent contraints de se retirer avec perte et le convoi fut amené à Mayence. Le général Darnaudat se loue beaucoup de la conduite distinguée de l'adjudant général David.

J'arrivai à 6 heures du matin à Hocht où le général Lorcet me transmit à la hâte le rapport de son expédition, dont le résumé est

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

que toutes les positions de l'ennemi furent emportées de vive force ainsi que plusieurs retranchemens considérables, entr'autre la tête du pont qu'il avait sur le Mayn, près Grisheim, celui de Niderand fut brûlé dès qu'on s'en fut emparé.

La perte de l'ennemi en cette affaire fut considérable, en tués et blessés ; plus de 3.000 paysans faisant partie des 20.000 qui étaient avec lui, ont abandonné leurs fusils après les avoir brisés et ont, malgré leur fuite précipitée, laissé un grand nombre de morts sur le champ de bataille. Nous avons pris un drapeau, deux caissons et quantité de bateaux qui ont été conduits à Mayence par le Mayn.

Malgré la très grande supériorité des forces de l'ennemi, nous n'avons à regretter que quelques braves, en petit nombre et au plus soixante blessés, au nombre desquels est le citoyen Lahoussaie, chef de brigade du 3e hussards.

Quatre cents hommes de la garnison de Philipsbourg qui s'étaient portés sur la rive gauche du Rhin, ont été, le 13, contraints par le général Sabatier de repasser ce fleuve sans que le détachement que commandait ce général ait éprouvé la moindre perte, quoique la place ait tiré plus de cent coups de canon.

Des nouvelles certaines m'apprennent que la diversion a parfaitement atteint son objet; déjà toutes les troupes de réserve des Autrichiens marchent sur Francfort, suivies du général Schwartzenberg commandant un corps de 10.000 hommes sous Manheim. J'écris en toute diligence au général Colaud pour l'inviter à pénétrer s'il est possible en avant des débouchés de la Kintzig, point que l'ennemi a considérablement dégarni pour couvrir sa droite.

J'espère que la terrible leçon que viennent de recevoir les paysans Mayençais à la solde de l'Angleterre empêchera qu'ils osent de sitôt revenir sous Mayence. »

« Mayence, le 10 octobre.

Au Ministre de la Guerre.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que je viens de réunir ici et aux environs un corps de 16.000 à 18.000 hommes qui pourra être augmenté jusqu'à 25.000 d'icy à huit jours. Je marcherai sur Manheim le 21 vendémiaire. J'occupe déjà avec quelques régiments de cavalerie légère la grande route de Darmstadt à Heidelberg, à la hauteur de Trebur et Grossgerau. L'ennemi a totalement abandonné la Lahn ainsi que les environs de Francfort pour se réunir sur le Necker où je compte le battre complètement. Les paysans armés suivent le mouvement des Autrichiens. Si je puis les atteindre encore je les morigénerai de manière à les dégoûter absolument d'un service qui ne leur convient aucunement.

Digitized by Google Official Copy UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le général de division Leval dans la reconnaissance faite sur la haute Lahn n'a rencontré que quelques hussards de Szeklers. Ce général me mande aussi que les Prussiens ne font aucun mouvement qui soit capable de nous faire craindre un passage du Rhin de leur part. Il semblerait que nos victoires ou nos revers servent de Baromètre Politique à cette puissance. »

« A Manheim, le 27 vendémiaire, an 8.

Au Ministre de la Guerre,

L'ennemi est en pleine déroute et ne paraît pas avoir envie de reprendre Manheim de sitôt. Je viens de faire tracer une tête de pont à Neckerau où le pont que j'ai fait venir de Mayence sera établi sous trois jours. Cette opération faite, je marcherai à l'ennemi avec plus de fruit ; ce dernier a abandonné une quantité de bagages et de blessés à Heidelberg.

Voici, citoyen ministre, copie de la nouvelle organisation de l'armée :

La 1re division occupe toute la Krauhbach. La 2e Mudgelsheim; Wisloch, etc. La 3e est à Manheim. L'avant-garde en avant de Neckergemund, occupant Weibstatt et Boffheim. La division de cavalerie : une brigade sur la rive gauche du Necker à Urblingen ; les deux autres brigades sur la rive opposée du Necker à Ladenburg et environs ; un corps de cavalerie à Weinheim, poussant des reconnaissances sur Francfort.

Le général Roussel me mande à l'instant qu'en prenant sa position hier 26, il a trouvé l'ennemi en arrière de Wisloch, qui a été culbuté. Il lui a fait quarante prisonniers hulans, tué vingt hommes et une quantité de blessés ; qu'il lui a pris en outre deux voitures chargées de blessés et qu'il n'a eu de son côté que six blessés dont un officier et un chasseur tué. »

« Manheim, le 29.

Au Ministre de la Guerre,

Le pont de bateaux que j'ai fait remonter de Mayence vient d'être établi dans l'anse de Neckerau, au-dessus de Manheim ; position extrêmement avantageuse.

Philipsbourg sera bloqué demain dès les 5 heures du matin par la 1re division. La 2e formera le corps d'observation au-dessus de Bruchsal. Tandis que l'avant-garde repoussera l'ennemi qui se trouverait encore sur les bords du Necker, j'organiserai d'ici à quelques jours un corps de dix mille hommes pour pénétrer, s'il est possible, jus-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qu'à Stuttgard afin d'obliger le prince Charles à une seconde diversion. Je préviendrai le général en chef Massena de ce mouvement afin d'en profiter si les circonstances le permettent.

P. S. — Le général Thuring me mande qu'il a été attaqué cette nuit par la garnison de Philipsbourg près Neulossheim, qu'il a vigoureusement repoussé l'ennemi, lui a tué cent cinquante hommes et le chef qui commandait l'expédition et fait prisonniers une vingtaine d'hommes.

Le général Lorcet me mande aussi qu'il a trouvé encore à Heidelberg sept officiers et trente-quatre soldats autrichiens blessés et abandonnés, que j'ai ordonné qu'ils soient transférés à l'hôpital de cette ville. »

« Schwetzingen, le 30 (22 octobre).

Au Ministre de la Guerre,

La place de Philipsbourg est parfaitement bloquée, sa garnison consiste en un bataillon de croates et deux de différents corps germaniques, plus cent hommes de cavalerie, dont moitié hulans et l'autre partie dragons de Bamberg. Le tout estimé à 2.400 hommes.

J'ai déjà donné les ordres les plus positifs pour que le bombardement de l'ancienne tête de pont, rive gauche du Rhin, soit repris. Nous aurions bien les moyens suffisants en artillerie pour faire le siège de Philipsbourg dans toutes les formes utilisées, mais les bataillons nous manquent et je serais imprudent de faire transférer sur la rive droite du Rhin un train de soixante bouches à feu sans avoir un corps d'observation de 20.000 à 25.000 hommes, outre la tranchée qui en exigerait au moins 6.000.

La situation de Philipsbourg est telle, citoyen ministre, qu'elle ne pourra pas tenir une tranchée ouverte au delà de six jours ; la garnison est faiblement approvisionnée ; la désertion se manifeste et la maladie ne tardera pas à se propager parmi le soldat qui loge dans des casemates très malsaines. Je ferai néanmoins le possible pour que cette importante place tombe en notre pouvoir ; mais quand je songe aux défauts de moyens, mon zèle se retrécit, car enfin, je ne pourrais disposer, en cas d'action sérieuse, que de 9.600 hommes d'infanterie et 4.000 de cavalerie.

Vous voyés qu'il est difficile d'entreprendre beaucoup avec ce petit corps d'armée, en considération des forces ennemies en présence qui se montent à 10.000 hommes et qui recevront nécessairement des renforts avant six jours.

Alors, la guerre se trainera en longueur sans rien décider, car la position de Neckerau est tellement respectable que je m'y deffendrai contre 30.000 Autrichiens. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Manheim, 3 brumaire (25 octobre).

Ney au Ministre de la Guerre,

Le général en chef Lecourbe étant arrivé hier, je lui ai remis tous les renseignemens que j'avais par devers moi sur la situation de l'armée et ceux du pays occupé par elle.

SALUT ET FRATERNITÉ. »

D'autre part, Ney avait écrit le 17 octobre 1799, au ministre de la guerre, la lettre suivante dont il envoyait une copie au général Masséna :

« Manheim, le 25 vendémiaire an 8 [1].

Voici, citoyen ministre, le précis de la marche d'armée que je commande provisoirement. Le 19, quelques régimens de cavalerie légère débouchèrent de Mayence, passèrent le Necker pour s'emparer de *Gross Gerau*.

Le 20, plusieurs divisions ont suivi ce mouvement.

Le 21 et le 22, les divisions commandées par les généraux Nansouty et Sabatier ont passé le Rhin à Appenheim et à Franckenthal. L'avant-garde a vigoureusement repoussé l'ennemi. La cavalerie légère lui a pris quelques centaines de houlans et un officier et a continué de poursuivre les Autrichiens vers Heidelberg.

Le 23, la troupe a pris position pour se reposer.

Le 24, toutes les colonnes se sont mises en mouvement : celle de gauche, commandée par le général Lorcet, a attaqué Heidelberg. L'ennemi s'y est défendu avec acharnement et y a perdu du monde. Le prince de Lichtenstein qui commandait sur ce point a été blessé mortellement. Celle du centre, dirigée par les chefs Dubois-Crancé et Lafond, des 1er et 6e régiments de chasseurs à cheval et composée de troupes légères, a forcé le passage du Necker à Ladenburg, a culbuté l'ennemi, lui a tué et blessé beaucoup de monde, et, malgré sa vigoureuse résistance, lui a enlevé un obusier et fait prisonnier le comte d'Esterhazy, colonel du régiment de Wetschay-hussards, deux officiers et quelques centaines de leurs soldats. Après s'être assuré de la conservation du gué, on a continué la poursuite même assez avant dans la nuit. La colonne de droite, dirigée par le général Sabatier, s'est emparée de la tête du pont que les ennemis avaient établie sur le Necker, près Manheim.

Le 25, à 5 heures du matin, la colonne de droite a pris possession de Manhein et a de suite rétabli le pont que l'ennemi avait replié sur la rive gauche.

1. Reg. 28. Pièce 212. (*Arch. Prince d'Essling.*)

Digitized by Google Official Copy UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les Autrichiens sont en pleine retraite sur Bruchsal, Sintzhein et Stuttgard, dernier lieu sur lequel ils paraissent se diriger.

Les généraux Lorcet et Boyer ont donné des preuves de leur courage habituel. Officiers et soldats de toutes armes se sont distingués à l'envie.

Le général Sorbier, commandant l'artillerie légère, m'a parfaitement secondé dans les différentes actions qui ont été très vives. Je vous demande le brevet de chef d'escadron au 8e régiment de chasseurs pour le citoyen Sorbier, capitaine de ce corps, aide de camp du général du même nom.

En renouvellant la prière que je vous ai précédemment faite à l'effet d'obtenir les commissions de chefs d'escadron pour les citoyens Chassagnac et Montbrun et celle de chef de bataillon pour le citoyen Passinges, mon aide de camp, j'insisterai particulièrement pour le prompt envoi de celle du citoyen Montbrun : ce brave chef a beaucoup contribué au succès de la première journée, dans laquelle il a reçu plusieurs coups de sabre en chargeant l'ennemi.

Nous n'avons eu que très peu de tués et tout au plus deux cents blessés.

Salut et fraternité,

Ney. »

M

CONVENTION MILITAIRE [1].

Monsieur le Feld-maréchal-lieutenant comte de Staray, d'une part ; et le citoyen Lecourbe, général en chef de l'armée du Rhin, de l'autre.

Ont arrêté et arrêtent les dispositions suivantes :

1° L'armée française du Rhin, postée en avant de Manheim, abandonnera et cédera dans le jour encore aux troupes de S. M. l'Empereur et Roi, les positions qu'elle occupe actuellement pour se retirer sur les points et dans la ligne cy-après désignés :

2° La droite de l'armée française s'appuiera au Rhin et se placera à cheval sur la route de Manheim à Schweitzingen, à 600 toises en avant du pont de la Neckerace.

La gauche commencera à la briqueterie de Kefferthal, près du Rhin et s'étendra sur une ligne en deçà de ce dernier village, jusques et

1. *Arch. Prince d'Essling.* Reg. 28. Pièce 60.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

compris celui de Feldenheim et occupera en sus la briqueterie au-dessous d'Ilvesheim, 800 toises en arrière de Seckenheim.

3° Tout le terrain compris dans l'enceinte des trois points principaux qui viennent d'être indiqués appartiendra sans réserve à l'armée française dont le front couvrira à la distance cy-dessus précisée la route de Schweitzingen, Feldorounen, la briqueterie d'Ilvesheim et celle de Kefferthal.

4° En attendant la ratification du présent arrangement par S. A. R. l'archiduc Charles et le Gouvernement français, les hostilités cesseront entièrement de part et d'autre sur ce point.

Le second paragraphe de l'article 2 aura son exécution et teneur comme il suit :

La gauche de l'armée française du Rhin commencera 800 toises au-dessous de Seckenheim, sur le Necker ; le centre en avant et compris Feldorounen.

Sur la rive gauche du Necker, l'armée française occupera par des petits avant-postes d'infanterie et de cavalerie et des vedettes seulement la ligne qui couvre le Necker, Schantz et le Neckergarden.

L'armée autrichienne prendra ses positions en arrière du Calgenberg, lequel Calgenberg ne pourra être occupé que par de petits postes couverts de leurs vedettes.

Articles additionnels :

1° Les lignes de droite et de gauche du Rhin, depuis Philipsbourg, et compris Oppenheim feront aussi partie de l'article 4 pour la cessation entière des hostilités sur ces points.

2° La reprise des hostilités ne pourra avoir lieu sur ces points établis de part et d'autre que dix-huit jours après que l'un des deux généraux en aura officiellement averti l'autre.

3° Le général autrichien s'engage formellement de n'établir sur le Calgenberg, rive droite du Necker, aucun ouvrage de fortification.

4° Le présent traité n'aura son exécution qu'au cas où les articles additionnels soient acceptés de part et d'autre.

Signé à la minute,

STARAT,

LECOURBE.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

HOLLANDE

A

CONVENTION MILITAIRE [1]

Les Directoires exécutifs de la République française et batave, désirant assurer l'entretien et améliorer le service des 25.000 hommes de troupes françaises auxiliaires de cette dernière république, ont donné leurs instructions à cet effet.

Savoir : le Directoire exécutif de la République française au citoyen Charles De la Croix, ministre plénipotentiaire près la République batave et le Directoire exécutif de cette dernière république au citoyen Gerrit Jan Pyman, agent de la guerre, lesquels, après s'être justifié de leurs pouvoirs respectifs, sont convenus de ce qui suit :

Article premier. — L'armée auxiliaire continuera d'être composée du même nombre de corps de chaque arme actuellement existans ; ils ne pourront cependant excéder en total les 25.000 hommes portés au traité ;

Art. 2. — Pour faciliter le recrutement des dits corps, la République batave versera annuellement dans la caisse désignée par le Directoire exécutif de la République française la somme de 1.200.000 fr., argent de France, par portions égales, de mois en mois ; le premier payement sera exécuté au 1er Floréal prochain ;

Art. 3. — La République batave continuera à être chargée de la solde, équipement, habillement, cazernement, logement et entretien, tant en santé qu'en maladie de 25.000 hommes de troupes françaises auxiliaires. Le Directoire exécutif de ladite République y pourvoira par entreprise ou par régie ainsi qu'il le jugera convenable ;

Art. 4. — Il est expressément convenu qu'il sera distribué de l'eau-de-vie, du genièvre aux troupes stationnées dans les isles de la Zélande, celle de Voorne et de Gædereede ainsi que sur les côtes et dans les autres endroits marécageux où on serait obligé de les poster,

1. *Arch. d'État*, de La Haye.

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le tout pour autant que le général en chef le jugera nécessaire à leur santé. Le logement sera également fourni en nature ou en argent aux officiers de tous grades ;

Art. 5. — Pour que le Directoire exécutif de la République française puisse être assuré que toutes les fournitures à faire aux troupes françaises sont de bonne qualité, il lui sera loisible de nommer trois inspecteurs ambulans desdites fournitures, lesquels correspondront, tant avec le général en chef qu'avec le ministre de la guerre, tant français que batave auxquels ils adresseront des rapports de leurs inspecteurs; leur traitement sera de 12.000 francs, argent de France et à la charge de la République batave. Il leur sera en outre alloué deux rations de fourrage (?) Ils ne pourront faire aucune autre réquisition sous aucun prétexte que ce soit. Le Directoire exécutif de France sera invité à réduire le nombre des commissaires ordonnateurs, commissaires des guerres et autres officiers d'administration au nombre réglé par les lois de la République française ;

Art. 6. — De trois en trois mois il sera passé des revues d'effectif pour établir le décompte de la solde et des subsistances, dont il sera adressé, dans le courant du mois, une expédition au gouvernement batave ainsi que de tout ce qui a rapport à la comptabilité des corps, sous quelque dénomination que ce puisse être. Le déficit, c'est-à-dire le nombre des manquans au complet sera constaté pour chacun des trois mois précédens ainsi que le compte de ce qu'il en aurait coûté pour la solde, nourriture et entretien des hommes manquans ;

Art. 7. — Dans le cas où le tiers de la somme que coûte annuellement la solde, équipement, cazernement et entretien des hommes manquans se trouverait excéder la somme de 1.200.000 francs stipulée en l'article 2, ci-dessus, l'excédent sera versé dans la caisse y mentionnée ; les deux autres tiers resteront à la disposition du gouvernement batave et serviront à faire face à la dépense extraordinaire d'habillement et d'équipement qui pourrait résulter de l'exécution de l'article suivant :

Art. 8. — Le quart des corps composant ladite armée auxiliaire pourra être changé annuellement ;

Art. 9. — L'habillement et l'équipement sera fourni aux troupes conformément aux lois françaises ; il sera pris des arrangements ultérieurs pour la fixation des époques où les fournitures devront être faites ;

Art. 10. — Dans le cas où l'intérêt commun l'exigerait, le Directoire exécutif de la République française pourra porter à volonté dans les parties de l'Allemagne qui avoisinent la République batave, ainsi qu'en Angleterre, Ecosse ou Irlande, les trois quarts de ladite armée auxiliaire, sans que les articles précédens cessent d'être exécutés. Il est néanmoins entendu que dans ce cas, les contributions qui

Digitized by Google
Official Form
UNIVERSITY OF WISCONSIN

seraient levées sur les pays ennemis tourneraient jusque, à juste concurrence, au soulagement de la caisse chargée du service et que les contributions seront partagées dans la proportion des troupes françaises auxiliaires qui auraient été portées sur lesdits pays, de celui des troupes bataves et des autres troupes françaises qui pourraient se trouver dans l'armée combinée ;

Art. 11. — A moins que la sûreté extérieure et la tranquillité intérieure de la République batave ne l'exigent, les troupes françaises auxiliaires seront placées dans les villes et cantons les plus favorables pour la santé des troupes ;

Art. 12. — Les troupes françaises et bataves continueront d'être commandées, sous les ordres du Directoire exécutif batave, par un général français, envoyé à cet effet par le Directoire exécutif de la République française ;

Art. 13. — A égalité de grade, les généraux et officiers français commanderont les troupes des deux Républiques qui se trouveront dans la même place ; en cas de grade différent, elles seront commandées par l'officier supérieur, soit français, soit batave ;

Art. 14. — Le Directoire exécutif de la République française sera invité à effectuer qu'il ne soit pas attaché au corps de troupes envoyées dans la République batave plus d'officiers surnuméraires que les lois françaises n'en établissent pour les corps résidant en France ;

Art. 15. — Le traité de La Haye et conventions existantes relatives à l'armée auxiliaire continueront à être exécutés en tout ce qui n'est pas contraire à la présente convention ;

Art. 16. — Le pain qui sera délivré aux troupes françaises stationnées sur le territoire de la République batave sera composé de trois quarts de froment de bonne et loyale qualité et d'un quart de seigle ou d'orge bluté, à l'extraction de quinze livres par quintal ;

Art. 17. — Le Directoire exécutif de la République française se réserve le droit de laisser verser sur le territoire de la République batave, la quantité de bleds suffisante pour nourrir lesdites troupes à la charge par la République batave d'en acquitter le prix suivant le mode qui sera convenu entre les deux gouvernements.

Fait, conclu, arrêté et signé à La Haye, le 23 germinal (12 avril 1798).

Approuvé : Ch. Delacroix, G.-J. Pyman.

Additionnel :

Le Directoire exécutif de la République batave, en vertu de l'article 145 de l'acte constitutionnel, approuve le traité secret ci-dessus et des autres négociés et signés par le citoyen Ch. Delacroix, ministre plénipotentiaire de la République française près la République

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

batave d'une part et de l'autre par le citoyen Pyman, agent de la guerre, muni de ses pouvoirs et de ses instructions à cet effet et arrête que ledit traité secret sera exécuté en tout son contenu.

La Haye le 1er juin 1798, l'an quatre de la Liberté batave.

Joh. Fincker, président; S.-J. Van Zangen, Pietenvreede ; H. Hildvik ; Vibo Fynge.

B

PROCLAMATION AU PEUPLE BATAVE [1].

La Haye, le 29 messidor an VII.

La Grande-Bretagne avait obtenu par son or et ses intrigues de faire reprendre contre la liberté des peuples les armes que l'épuisement avait presque fait poser. Les tyrans de l'Europe faisaient marcher leurs armées renforcées par des hordes barbares et conduites par des chefs plus barbares encore pour attaquer avec une nouvelle vigueur vos alliés les Français et l'Italie que ce peuple avait rendu à la liberté.

La victoire, qui ne couronne pas toujours la cause la plus juste, paraissait à peine quitter pour quelques momens les drapeaux de la liberté pendant cette campagne, que nous rapellons ce que nous avons prescrit dans l'article 68 de l'acte constitutionnel, persuadés que dans des revers, autant que dans la prospérité, les intérêts de la France et de cette République sont toujours les mêmes, nous décrétâmes, sur la proposition du Directoire Exécutif, d'augmenter l'armée de terre, d'établir dans le plus court délai la garde nationale, ce boulevard de votre liberté et de votre indépendance, enfin, d'effectuer toutes les mesures qui sous les auspices de l'Être suprême nous paraissaient les plus propres à vous rendre utiles à nos alliés et redoutables à nos ennemis.

Nous avions à peine décrété ces mesures, le Directoire Exécutif les faisait à peine exécuter, que divers partis levèrent la tête dans divers endroits de la République; des rumeurs auxquelles on ajoutait foi avec une légèreté égale à la malice qui les avait inventé inquiétaient les honnêtes citoyens et faisaient servir avec une astuce insidieuse les moyens employés pour la défense de vos frontières et de vos côtes, à semer la discorde et à exciter s'il se pouvait des soulèvements ; ils cherchaient, par ces manœuvres, à rendre les moyens de défense

1. *Arch. Aff. Étr.* Hollande. Registre 602. Pièce 53.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

infructueux et à inspirer à un peuple vertueux de la méfiance contre ses représentants et ses magistrats.

Les fauteurs de la tyrannie, les partisans du gouvernement aristocratique et stathoudérien, vos ennemis jurés, les Anglais mêmes, pourraient-ils, Bataves, trouver de meilleurs et de plus sincères amis que ces âmes perverses ?

Nous avons vu redoubler les vœux et les efforts de ces malheureux, dont les crimes ne sont restés jusqu'ici impunis, qu'à cause qu'ils s'agitaient dans l'obscurité, lorsque le Gouvernement Britannique eut l'arrogance de publier hautement qu'il préparait dans ses ports une invasion sur votre territoire. Les malheurs que les amis crédules et faibles attendaient de cette entreprise représentée comme inévitable et peinte avec les plus noires couleurs; les forces de la République diminuées, considérées comme nulles et méprisées des corps de brigands anglais qui naguère ont lâchement abandonné votre territoire, sans oser combattre, représentés comme invincibles ; le rétablissement de la maison d'Orange prédit ; vos représentants dépeints comme violant le serment prêté pour l'observation de l'acte constitutionnel et comme tyrans du peuple ; le peuple entier calomnié et attaqué dans ses représentants ; enfin et surtout les efforts depuis les derniers événemens en France pour répandre contre la loyauté de notre alliée et son respect religieux pour notre indépendance des doutes aussi ridicules que calomnieux ; de tout cela est résulté, et pourquoi nous le cacherions-nous que chez plusieurs de nos honnêtes citoyens tout enthousiasme sans lequel une République ne peut subsister est éteint, que des gens peu instruits commençaient à désespérer de la chose publique, que le crédit public dont on augurait favorablement et pour le soutien duquel on avait fait tant de sacrifices commençait à chanceler, que tous les partis s'efforçaient à renverser l'ordre constitutionnel et à bouleverser tout ce qui contribue à votre liberté et à votre bien-être et employaient à ces fins d'une manière insidieuse des bruits qu'ils avaient eux-mêmes inventés, des agitations par eux-mêmes excitées.

C'est ainsi que le mécontentement est une arme dans la main de tous ceux qui ne songent qu'à eux-mêmes et non à la Patrie. Ici, nous voyons ce mécontentement nourri par ceux qui ne peuvent souffrir que leur naissance ne les porte plus exclusivement aux fonctions publiques, qui tantôt sous des dehors insinuants cherchent à faire plier la constitution sous leurs desseins orgueilleux, tantôt calomniant pour faire planer leur grandeur et leurs vertus imaginaires au-dessus de celles des autres, montrent toujours qu'ils s'estiment plus haut que la République et leurs concitoyens au niveau desquels ils rougiraient de s'abaisser et qu'ils n'épargneront aucun moyen pour sortir du néant bien mérité auquel ils ont été condamnés. Là, nous voyons le mécontentement répandu par ceux qui se couvrant d'un masque de patriotisme veulent faire servir la confusion et le désordre

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à leurs intentions criminelles, craignent de voir établir la tranquillité et le contentement général parce que les malheurs publics peuvent seuls assouvir leurs désirs effrenés; ils employent la confiance qu'une multitude aveugle met en eux pour la détourner des autorités constituées, pour ôter aux pouvoirs constitutionnels leurs forces et leur énergie et bouleverser tout ordre social. D'autres enfin savent mettre tous ces moyens à profit pour dégoûter les meilleurs esprits d'un régime républicain, pour préparer à la maison d'Orange son retour à la puissance et représentent l'introduction de la Constitution comme impossible et funeste et l'ancien régime comme seul propre au bonheur du païs.

Dans de telles circonstances, c'est aux représentants d'un peuple libre de livrer la malveillance aux remords et à la honte qui l'attendent et de remplir leurs devoirs avec fermeté. Bataves, reposez-vous sur notre fidélité!

En vertu de ce que vous avez présent dans votre acte constitutionnel, forts des pouvoirs que vous nous avez confiés, fiers de l'idée que nous représentons un peuple qui tient encore entre ses mains son bien-être et dont l'indépendance n'est pas une chimère, nous ne tromperons pas votre attente. Des factions de l'intérieur, quand le plus grand astuce, l'or répandu à pleines mains, les conduiraient, des attaques du dehors, quelques fortes et puissantes qu'elles soient, rien ne nous détournera du soin de nos vrais intérêts, rien ne nous fera dévier de la voie de la justice et de l'ordre, rien ne nous fera voir des dangers dans la défense de votre liberté et de votre indépendance. Evitant avec soin tous les extrêmes, nous ne négligerons rien pour mettre en activité avec promptitude et fidélité toutes les parties de l'acte constitutionnel afin d'obtenir ce que vous vous êtes proposés pour votre régénération politique.

Le Directoire Exécutif, animé des mêmes sentimens, animé de l'acte constitutionnel et de la loi comprimant tous les partis qui voudraient reprendre une influence dangereuse, et soutenu par des mesures vigoureuses de législation, il dirigera toutes les forces de cet État toujours uni par les liens les plus étroits avec la République française contre les attaques du Gouvernement Britannique et tous les ennemis des Républiques alliées.

Tels sont nos sentimens et nos desseins, Bataves, nous sommes prêts de les sceller de notre sang.

Que donc les honnêtes mais pusillanimes d'entre vous ne se laissent plus inquiéter par des vils intrigants; mais qu'ils se réunissent avec confiance avec nous pour le bien de la Patrie. Qu'un saint enthousiasme pour la cause sacrée de la Liberté renaisse parmi vous. C'est lui qui doit compléter nos armées de mer et de terre, qui doit vous faire remonter à ce degré de grandeur qui a illustré vos ancêtres et mettre les autorités constituées en état de connaître leurs grands devoirs et de faire le bien. Que ceux qui n'ont que trop longtemps

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

prêté l'oreille aux intrigues des factieux quittent leurs erreurs funestes et travaillent à leur propre conservation en suivant les leçons de l'expérience ; que ceux-là seuls tremblent qui accumulant forfaits sur forfaits saisissent avec un empressement effrené toutes les occasions qui leur semblent favorables pour conjurer de nouveaux orages sur le sol déjà trop fatigué de notre Patrie.

Bataves, c'est ainsi et ce n'est qu'ainsi que vos personnes et vos propriétés continueront d'être respectées, que les moyens de votre prospérité renaîtront, moyens qui dans cette République dépendent surtout du maintien de la tranquillité et de l'ordre, que vos frontières et les côtes de votre Patrie, que vos propres habitations, vos champs et vos propriétés seront à l'abri des satellites de la tyrannie et des brigans britanniques, que votre crédit chancelant sera rétabli, votre constitution sera maintenue avec fermeté et impartialité, que votre Patrie sera sauvée et que vous serez heureux sous une constitution républicaine, libre et fermement établie...

C

CAPITULATION DE LA FLOTTE BATAVE [1]

L'amiral Story écrivait au ministre de la marine batave :

« A bord du *Washington*, à l'ancre sous le Vlieter, le 31 août 1799.

Je vous ai marqué le 27 de ce mois que l'évacuation du Helder et de ses batteries me mettait dans la nécessité d'effectuer ma retraite sur le seul point où je pus me replier... Ce ne fut qu'à l'apparition des Anglais sur les batteries de la Révolution et de l'Union que je fis signal de lever l'ancre et de mettre à la voile, ce qui eut lieu le 28, sur les 8 heures du matin. Au même instant, le pavillon du prince d'Orange venait d'être arboré et flottait sur les tours du Texel et du Helder ainsi que sur les batteries. Ce spectacle extraordinaire causa parmi les équipages de plusieurs vaisseaux une sensation qu'il ne fut pas difficile de remarquer. Cependant, la retraite s'effectua et à 11 heures du matin nous jetâmes l'ancre à l'entrée du Vlieter, étant empêchés par le calme de prendre la position qui avait été convenue.

Le 29, à la pointe du jour, nous découvrîmes une grande partie des frégates et des vaisseaux de transport de l'ennemi mouillés sur la rade du Texel et comme le vent du Nord ne permettait pas à ces vaisseaux de guerre de passer le goulet, je pris la résolution de

1. *Arch. Aff. Étr.* Hollande, Registre 602. Pièce 333.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

retourner avec toutes mes forces vers la rade pour chasser ou détruire les vaisseaux que j'y trouverais ; mais j'en fus empêché par la force du vent du Nord qui devenant plus violent m'empêcha de louvoyer dans le chenal étroit. Je jettai l'ancre de nouveau dans l'intention de gagner la rade au premier reflux.

Cependant, l'esprit de révolte commença dès le même jour à fermenter parmi quelques équipages. A 9 heures du soir on m'informa qu'une partie de celui du *Washington* refusait de s'aller coucher disant qu'on devait faire sauter le vaisseau dans la nuit ; quelques boutefeux armés de pistolets et de sabres s'emparèrent de l'écoutille de la Sainte-Barbe dont ils défendirent l'entrée et empêchant les hommes bien intentionnés de s'aller coucher. Le capitaine Van de Capelle se rendit sur le champ dans l'entrepont ; il tâcha de ramener les séditieux à leur devoir par de la fermeté et des exhortations. En même tems, je rassemblai chez moi tous les sous-officiers, je leur fis des réprésentations sur leurs devoirs, sur le serment qu'ils avaient prêté à la République ; tous m'attestèrent qu'ils ignoraient la cause de l'insurrection, ajoutant cependant qu'ils ne voyaient pas de moyen d'empêcher qu'elle n'éclatât.

Le capitaine Van de Capelle parvint néanmoins à faire coucher l'équipage, à la réserve de quelques individus qui restèrent à la garde de la Sainte-Barbe. J'aurais employé dans ce moment les mesures les plus violentes si je n'avais eu la certitude que mon opposition contre cette masse d'hommes eut été inutile; j'avais d'ailleurs été informé dans l'après-midi qu'on avait remarqué des mouvemens séditieux sur plusieurs vaisseaux et surtout sur les principaux.

Les capitaines Van Braan et de Zough m'assurèrent que l'esprit de leurs équipages s'était manifesté d'une manière si défavorable depuis quelques heures qu'on ne pouvait presque rien en espérer ; que les choses n'étaient pas en meilleur état sur le vaisseau *Le Ruyter* dont le capitaine Huis, s'était déjà vu obligé de mettre aux fers deux de ses quartiers-maitres pour cause de propos séditieux ; enfin, le capitaine Kolf me déclara positivement que son équipage était tellement indisposé qu'il n'en pouvait pas attendre un coup de canon.

Ainsi se passa la nuit du 29. Le 30 au matin, sur les 7 heures, nous vimes paraitre les Anglais à la rade du Texel, se dirigeant en partie sur le Vlieter. Cette division était composée de onze vaisseaux de ligne, cinq à six frégates et quatre corvettes, le tout portant le pavillon du prince d'Orange. A l'approche de cette escadre, de nouveaux mouvemens se manifestèrent sur le *Washington* et en même tems, comme je l'ai appris depuis, sur plusieurs autres vaisseaux.

Cet instant fut le plus pénible de ma vie. Des forces ennemies, presque doubles des miennes, se dirigeaient sur moi à pleines voiles, dans un moment où je n'étais pas assuré qu'aucun de mes vaisseaux voulût tirer un coup de canon. Dans cette conjoncture, je résolus d'envoyer vers l'amiral anglais les capitaines Van de Capelle et de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Zough avec une chaloupe parlementaire pour lui témoigner que nous trouvant dans notre dernière retraite nous étions résolus de défendre nos vaisseaux à toute extrémité ; qu'ainsi son attaque n'aurait d'autre résultat que de détruire peut-être une flotte qu'il avait déclaré lui-même vouloir épargner et traiter amicalement. Enfin, je chargeai mes deux capitaines de lui proposer de se tenir à l'ancre à une distance convenable pour attendre la détermination de mon gouvernement sur ma situation présente. Mon but n'était que de gagner du tems par ce message insignifiant.

Pendant ce tems, je fis le signal de se préparer au combat. Alors, je vis clairement ce à quoi je devais m'attendre. Au moment où l'alarme fut battue sur le *Washington*, l'équipage, à l'exception des officiers et d'un petit nombre de matelots, au lieu de se rendre aux batteries se précipita sur le pont avec des cris horribles, déclarant qu'aucun ne voulait combattre ni faire les moindres préparatifs de défense. Je me portai sur le suzain avec le capitaine Van Braan qui se trouvait alors à bord du *Washington*. Nous tâchâmes d'abord par la douceur, ensuite par les plus fortes menaces, de ramener les séditieux aux batteries. Vains efforts ! Tout à coup, aux cris répétés de *Hoezée !* ils courent aux canons, en retirent les boulets, les jettent dans la mer avec un grand nombre de cartouches. Quelques braves gens s'étant emparés de plusieurs pièces de canon en sont arrachés aussitôt avec les plus fortes menaces. J'entendais en même tems des cris de révolte sortir des autres vaisseaux. Sur ces entrefaites, les capitaines Van de Capelle et de Zough s'étaient rendus près de la flotte anglaise qui venait de jetter l'ancre à peu de distance; à leur retour, ils me remirent une lettre de l'amiral anglais dont je joins ici copie; ils me dirent qu'ils avaient obtenu pour moi, avec beaucoup de peine, un délai d'une heure ; deux officiers anglais les accompagnaient, chargés d'attendre ma réponse.

J'avais fait rassembler chez moi tous les officiers commandans pour délibérer sur ce que nous avions à faire dans une telle situation ; il n'y avait pas, je puis l'attester, un seul coup de canon à attendre du *Washington* ; le capitaine Holf déclara la même chose de *l'Utrecht* ; les capitaines Van Braan et de Zough dirent également que leurs équipages refusaient de se battre. Tous s'expliquèrent plus ou moins dans le même sens à l'exception du capitaine Van Sanden qui me déclara que son vaisseau était en bon ordre mais que cependant il n'en pouvait rien attendre s'il était abandonné par l'amiral. En outre, ce bâtiment, *Le Batave*, était en arrière, dans le Vlieter. Ces circonstances, jointes à la conviction que nous ne pouvions dans tous les cas attendre que peu de coups de canon de notre flotte contre une force double déterminèrent aussitôt ce parti que nous avions à prendre. Nous résolûmes unanimement de baisser le pavillon batave et de nous rendre prisonniers de guerre. Tous les officiers, sans rien dire des protestations d'amitié qui nous avaient été faites aupara-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vant et sans arborer d'autre pavillon, sur quoi, j'écrivis à l'amiral anglais...

Les deux officiers anglais sont restés jusqu'à présent à bord du *Washington*. Le soir, ils firent arborer l'ancien pavillon du prince. Ils ont voulu ce matin nous faire saluer par quelques coups de canon que j'ai refusé, déclarant que, comme prisonniers de guerre, nous ne pouvions être assujettis à aucun service...

L'état de la flotte batave était :

Le *Washington*, capitaine Van de Capelle, 74 canons; *La Ville de Leyde*, capitaine Van Braan, 64 canons ; *Le Cerbere*, capitaine de Zough, 64 canons ; *L'amiral de Ruyter*, capitaine Huys, 64 canons ; *L'Utrecht*, capitaine Kolf, 64 canons ; *Le Gueldre*, capitaine Waldeck, 64 canons; *Le Batave*, capitaine Van Senden, 50 canons ; *Le Protecteur*, capitaine Eilbracht, 50 canons.

Frégates : *Mars*, capitaine Bok, 44 canons ; *L'Amphitrite*, capitaine Schuster, 44 canons ; *L'Embuscade*, capitaine Rivery, 32 canons.

Corvette : *La Galathée*, capitaine Droop, 18 canons. »

D

ÉTAT DE L'ARMÉE ANGLO-RUSSE [1]

Armée anglaise :

État-major général : S. A. R. le duc d'York, commandant en chef les deux armées ;

Le major-général Farrington, commandant l'artillerie ;

Le colonel Hay, commandant le génie ;

Le colonel Anstruther, quartier-maître général ;

Le colonel John Hope et le colonel Alexandre Hope, adjudants généraux ;

Ralph Abercromby, commandant en second l'armée anglaise ; le chevalier James Pulteney, Dundas, Hulse, lieutenants généraux ;

Doyle, commandant la 1re brigade des gardes ; Burrard, commandant la 2e brigade, Coote, Moore, Don, le lord comte de Cavan, lord Chatam, le prince William de Gloucester, Manners, Hutchinson, Knox, commandant à l'avant-garde, majors-généraux ; le colonel Macdonald, commandant la réserve.

Troupes. — *Division de droite :* 1re brigade des gardes : grenadiers des Gardes, 1 bataillon ; 1er régiment, 1 bataillon, 2e brigade des gar-

1. Mac Carthy, 285.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des ; 2e régiment des Gardes, 1 bataillon ; 3e régiment des Gardes, 1 bataillon. 1re brigade d'infanterie de ligne : 2e régiment d'infanterie, 1 bataillon ; 27e régiment, 1 bataillon ; 29e régiment, 1 bataillon ; 85e régiment, 1 bataillon. 2e brigade d'infanterie : 14e régiment, 1 bataillon ; 21e régiment, 1 bataillon ; 49e régiment, 1 bataillon ; 79e régiment, 1 bataillon ; 92e régiment, 1 bataillon.

Division de gauche : 3e brigade d'infanterie : 17e régiment, 2 bataillons ; 40e régiment, 2 bataillons. 4e brigade d'infanterie : 20e régiment, 2 bataillons ; 63e régiment, 1 bataillon. 5e brigade d'infanterie : 23e régiment, 1 bataillon ; 53e régiment, 1 bataillon.

Division du centre : 6e brigade d'infanterie : 4e régiment du roi, 3 bataillons ; 31e régiment, 1 bataillon. 7e brigade : 5e régiment d'infanterie, 2 bataillons ; 35e régiment, 2 bataillons. 8e brigade : 9e régiment, 2 bataillons ; 56e régiment, 1 bataillon.

Avant-garde : Grenadiers composés, 1 bataillon ; chasseurs composés, 1 bataillon.

Artillerie : 3e et 4e régiments, 2 bataillons ; artillerie à cheval, 1 compagnie.

Cavalerie : 7e régiment de dragons légers, 4 escadrons ; 11e régiment, 4 escadrons ; 15e régiment, 4 escadrons ; 18e régiment, 2 escadrons.

Armée russe :

État-major : Le lieutenant général Hermann, commandant en chef ; le lieutenant général Jerepsoff.

Southoff ; Capzewitz, commandant l'artillerie ; Essen, commandant après le général Hermann, d'Arbanew, Sedmoratzky, Emme, généraux-majors.

Troupes.

1re division : Général Jerepsoff. — Brigade du colonel comte de Fersen : régiment de Jerepsoff, 1 bataillon ; régiment de Fersen, 2 bataillons. Brigade du colonel Dubianski : grenadiers composés, 3 bataillons.

2e division : Général Essen. — Brigade Sedmoratzky : régiment de Sedmoratzky, 2 bataillons ; grenadiers composés, 1 bataillon. Brigade D'Arbanew : régiment d'Arbanew, 2 bataillons ; grenadiers composés, 1 bataillon.

3e division : Général Emme : régiment d'Emme, 2 bataillons ; grenadiers composés, 2 bataillons.

Avant-garde : Général Southoff : grenadiers de Pétersbourg, 1 bataillon.

Artillerie : Régiment de Capzewitz.

Cavalerie : Régiment de hussards, 4 escadrons. Cosaques, 6 escadrons.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Récapitulation des deux armées :

Bataillons	Anglais.....	37	59.
»	Russes.....	22	
Escadrons	Anglais.....	14	24.
»	Russes.....	10	

Les bataillons des Gardes étaient de 1.000 hommes, ceux de ligne anglais de 680; ceux des Russes de 640 et les escadrons des deux armées étaient de 150 hommes chacun. Ce qui porte cette armée, en débarquant, à 44.120 combattants.

E

CONVENTION POUR L'ÉVACUATION [1]

M. le général major Knox, muni des pouvoirs de S. A. R. le duc d'York commandant en chef l'armée combinée anglaise et russe.

Et le citoyen Rostollant, général de brigade, chef de l'état-major général, muni des pouvoirs du citoyen Brune, général commandant en chef l'armée française et batave.

Sont convenus des articles suivans :

Article premier. — A compter de ce jour, toutes hostilités cessent entre les deux armées ;

Art. 2. — La ligne actuellement existante des avant-postes de chacune des deux armées servira respectivement de démarcation ;

Art. 3. — Tous ouvrages offensifs, défensifs restant suspendus de part et d'autre ; et il ne peut en être fait de nouveaux ;

Art. 4. — Les batteries armées qui existaient au Helder et dans les positions où se trouve l'armée combinée anglaise et russe, lors de l'invasion, seront rétablies dans leur intégrité et resteront dans l'état présent améliorées, pourvu que les pièces d'artillerie batave y soient toutes conservées.

Art. 5. — L'armée combinée anglaise et russe se rembarquera le plutôt possible et aura évacué le territoire, les côtes, îles et mers intérieures de la République batave au neuf frimaire prochain, (30 novembre 1799) sans y avoir causé aucuns dégâts en pratiquant des inondations, coupant des digues ou obstruant les sources de la navigation, etc. ;

1. *Arch. Guerre.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Art. 6. — Les vaisseaux de guerre ou autres bâtimens qui viendraient avec des renforts pour l'armée combinée anglaise et russe ne pourront effectuer aucun débarquement et repartiront sur-le-champ ;

Art. 7. — Le général en chef Brune pourra envoyer un officier dans le Zyp et au Helder pour lui rendre compte tant de l'état des batteries que du progrès de l'évacuation. S. A. R. le duc d'York pourra aussi envoyer un officier sur la ligne française et batave pour se convaincre qu'on ne fait pas de nouveaux ouvrages, un officier supérieur de marque de chaque armée sera envoyé pour garantir l'exécution du présent accord ;

Art. 8. — Huit mille prisonniers de guerre français et bataves, faits antérieurement à la présente campagne et détenus actuellement en Angleterre seront au choix et dans la proportion réglée par les gouvernements des deux Républiques alliées, renvoyés libres et sans condition dans leur patrie ;

Art. 9. — Le cartel établi entre les deux armées pour l'échange des prisonniers faits durant la présente campagne continuera d'avoir son exécution. Il est en outre convenu que l'amiral batave Dewinter est considérée comme échangé.

Conclu à Alkmaar le 26 vendémiaire de l'an 8 de la République française une et indivisible (18 octobre 1799) par les généraux soussignés.

Approuvé par Frédéric duc d'York, A. Mitchel, vice-amiral et Brune.

FIN DE L'APPENDICE

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

TABLE DES MATIÈRES

ALLEMAGNE

CHAPITRE I

L'Allemagne et la Révolution

Pages

Gouvernement autocratique des Principautés. — Les Rhénans craignent de subir la domination française. — Encouragements donnés à l'intervention prussienne. — Échec éprouvé par Frédéric-Guillaume II. — Les dévastations de la guerre. — Conduite des landgraves envers l'Autriche. — Réunion d'un Congrès à Rastatt. — Projets du baron de Krusse. — Journal d'un annexé. — Considérations de Gleichen. — Une Allemagne sage et libérale. — Le chauvinisme républicain. 1

CHAPITRE II

L'armée de Mayence.

Portrait du général Jourdan. — Son projet de réunir une grande armée sur le Rhin. — Situation des troupes le 1er novembre 1798. — Rapports des espions. — Le quartier général est établi à Strasbourg. — Désertion des recrues. — Blocus d'Ehrenbreistein. — Lettre du colonel Faber. — Concentration et marche des troupes autrichiennes. — L'Électeur de Bavière se joint à la coalition. — Trouvé annonce que l'archiduc Charles va envahir le Wurtemberg. — Jourdan demande à ouvrir la campagne. 21

CHAPITRE III

Occupation de la Forêt Noire.

Buts qui sont indiqués aux trois armées françaises. — Description de la Souabe. — Jourdan fait passer le Rhin à ses troupes. — Debilly conduit l'avant-garde. — Bon accueil fait par les Badois. — Intrigues politiques du citoyen Jagerschmidt. — Les régiments républicains s'avancent vers Stockach. — Rencontres des patrouilles françaises et des patrouilles autrichiennes. — Reconnaissance que fait Ernouf. — Occupation de Pfullendorf. — Propositions de paix portées à l'archiduc Charles. — Les premiers coups de fusil. 41

Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE IV

Marche des Autrichiens.

Projets formés par la cour de Vienne. — L'empereur se prépare à entreprendre une guerre offensive. — Des subsides appuient les conseils de l'Angleterre. — L'archiduc Charles est nommé généralissime de l'armée qui doit opérer en Allemagne. — Réunion des corps, en Bavière. — Rapports assez précis des espions. — Circulaire adressée aux officiers. — Passage du Lech. — Concentration devant Biberach. — La journée du 20 mars. — Formation des colonnes d'attaque. 65

CHAPITRE V

Combat d'Ostrach.

Positions occupées par Lefebvre. — Reconnaissances poussées vers le Nord. — Changement des mots d'ordre et de ralliement. — Première attaque dans la nuit. — Manœuvres des colonnes autrichiennes. — Le poste de Boldstern se défend avec une grande énergie. — Nauendorf veut emporter Ostrach. — La troupe républicaine repousse plusieurs assauts. — Lefebvre est blessé grièvement. — Jourdan conduit lui-même les grenadiers au feu. — Forcée à la retraite, l'avant-garde française se retire en bon ordre. — Belle conduite de Saint-Cyr. — La division Souham prend part à l'action. — État des troupes engagées dans cette journée. 76

CHAPITRE VI

Manœuvres des belligérants.

L'armée du Danube exécute un mouvement rétrograde. — Établissement du quartier général à Aach. — Hésitations de l'archiduc Charles. — Nauendorf éprouve un échec devant Engen. — Saint-Cyr est attaqué par Merveldt. — Évacuation de Neuhaus. — Engagements sur toute la ligne du Danube. — Les réserves autrichiennes entrent en action. — Lettre de Masséna. — Jourdan se décide à livrer une grande bataille. — Ses instructions . . 89

CHAPITRE VII

Bataille de Stockach.

Les plans du prince Charles. — Position de Stockach. — Marche des corps autrichiens. — Ferino attaque la gauche allemande. — Souham manœuvre mollement. — La garnison du Nellenberg résiste à tous les efforts des Français. — Mortier peut refouler dans la Forêt Grise les troupes de Merveldt. — Neuhaus et Liptingen sont repris à l'ennemi. — Poursuite des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Autrichiens jusqu'à Raithaslach. — L'archiduc fait mettre en ligne ses réserves. — Mort du prince de Fürstenberg. — Les Français battent en retraite. — La cavalerie du général Dhautpoul ne peut ressaisir la victoire. — Manœuvres exécutées par Saint-Cyr. — Le feu cesse à la chute du jour. — Pertes des deux partis. 102

CHAPITRE VIII

La Retraite.

Fautes commises par Jourdan. — Bravoure inutile. — Dénûment de la troupe française. — Hostilité des habitants. — La ferme attitude des républicains tient l'ennemi à distance. — Évolution des divisions. — L'arrière-garde peut repasser le Danube sans avoir été entamée. — Les dragons de Cobourg éprouvent un échec. — Mauvais état d'esprit des généraux. — Leurs querelles. — Jourdan quitte l'armée. — Echelonnement des troupes sur la rive droite du Rhin. 123

CHAPITRE IX

L'œuvre de Massena.

État d'anarchie dans l'armée du Danube. — Massena est investi du commandement. — Il rétablit la discipline et nomme en remplacement des généraux déserteurs. — La défense des lignes du Rhin est assurée. — Travaux qui sont exécutés sous la direction de Marescot. — Les Autrichiens entrent à Schaffouse. — Conduite étrange des landgraves. — Insurrection des paysans. — Legrand et Colaud battent les milices allemandes. 131

CHAPITRE X

Le drame de Rastatt.

Réunion d'un Congrès. — Longs pourparlers entre les plénipotentiaires. — Biographies des diplomates français. — Une troupe républicaine occupe Rastatt. — Irruption des hussards Szeklers. — Caractère de leurs chefs. — Le secrétaire de Metternich s'entend avec Burkhard. — Inquiétudes éprouvées par les ambassadeurs allemands. — Premier départ de la Légation française. — Arrêt à la porte du Rhin. — Démarches faites auprès de Burkhard. — Défilé des voitures sur le chemin de Rheinau. — Attaque nocturne. — Debry est dépouillé et blessé. — Bonnier et Roberjot sont tués. — Intervention des ministres. — La Légation rentre à Rastatt. — Journal de Jean Debry. — Conduite du colonel Barbacsy. — Voyage des Français à Selz. — Dernières menaces des Szeklers — Les responsabilités. 144

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XI

Dernières opérations militaires.

Manœuvres de Massena devant Zurich. — Activité des milices allemandes. — Merveldt se promet d'occuper Strasbourg. — Mais il ne peut parvenir à forcer les lignes du général Legrand. — Ménard défait un corps autrichien devant Vieux-Brisach. — Muller organise l'armée du Rhin. — Trois divisions passent le Rhin. — Levée de contributions extraordinaires. — Sièges de Philipsbourg. — Retraite des Français sur Mannheim. — Nouvelle offensive prise par Ney. — Staray entre en ligne. — Escarmouches devant Carlsruhe. — Les belligérants prennent leurs quartiers d'hiver 168

HOLLANDE

CHAPITRE I

Les Pays-Bas et la France.

Histoire politique de la Hollande. — Nomination d'un stathouder. — Intrigues de l'Autriche. — Une armée prussienne fait la loi à La Haye. — Travaux des partisans et des ennemis de la Révolution française. — L'alliance anglaise est formée. — Echecs éprouvés par les alliés. — Guillaume V se trouve contraint de quitter son pays. — Établissement d'un gouvernement libéral. — Clauses du traité conclu en 1795. — Réflexions d'un patriote hollandais. — Intrigues des Orangistes. — Capture du Wandelaer. 183

CHAPITRE II

Situation militaire.

La domination française est menacée. — Portrait de Brune. — Propos tenus par le général en chef. — Ses dissentiments avec Daendels. — Les habiles manœuvres de Fouché. — Description du Nord-Hollande. — On se demande sur quel point atterrira la flotte anglaise. — Le Directoire batave est sans argent. — Brune fait à Barras de graves révélations. — Partout, des nouvelles alarmantes sont répandues. — Organisation définitive de l'armée gallo-batave. — Destinations données aux trois corps d'armée. 203

CHAPITRE III

L'expédition anglo-russe.

Agissements de Pitt. — Prudence observée par les Anglais. — Justes réflexions du colonel Graham. — Le czar Paul Ier four-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nit un nouveau contingent à la coalition. — Des troupes de débarquement sont organisées. — Caractère et valeur militaire du duc d'York. — Voyage de l'expédition. — Une tempête vient assaillir la flotte britannique. — Abercromby met ses troupes à terre. — Combat dans les dunes. — Daendels est contraint à reculer. — L'amiral Story livre ses vaisseaux à l'amiral Mitchel. 213

CHAPITRE IV

Attaque du Zype.

Marche des troupes françaises. — Deux officiers anglais sont pris à Bergen. — Arrivée du général Vandamme. — Description du Zype. — Brune se décide à prendre l'offensive. — Abercromby fait retrancher son camp. — Attaques réitérées de la gauche française. — La division Dumonceau entre en action. — Aubrée parvient à occuper le moulin de Krabbendam. — Retraite des Hollandais — Daendels est forcé de rétrograder. — Une panique se produit dans la nuit. — Les fuyards sont arrêtés et remis en ligne. 227

CHAPITRE V

Bataille de Bergen.

Inquiétudes des alliés. — Au signal donné pour s'insurger contre Brune les Hollandais ne répondent pas. — Le duc d'York règle la marche de ses divisions. — Description des environs de Bergen. — Les Russes sortent du Zype. — Rostollant s'établit devant Schoorl. — Hermann entre à Bergen. — Brune, arrivé d'Alkmaar, fait attaquer les Moscovites par trois colonnes. — Désastre éprouvé par l'ennemi. — Hermann et plusieurs généraux sont faits prisonniers. — Conduite de Manners. — Le duc d'York cherche en vain à obtenir un succès. — Action des troupes bataves. — Dumonceau est blessé. — Daendels recule. — Les Anglo-Russes exécutent leur retraite. — Marche du corps d'Abercromby. — Pertes subies par les deux armées. 241

CHAPITRE VI

L'affaire des Dunes.

Exposition des prisonniers. — Événements qui se passèrent du 20 septembre au 2 octobre. — Arrivée des renforts russes. — Nouveau plan d'attaque présenté par le duc d'York. — Des intempéries en retardent l'exécution. — Marche d'Abercromby le long de la mer. — Manœuvres du général Vandamme. — Résistance héroïque des troupes conduites par Simon devant et dans Schoorl. — Les corps anglais se placent au nord et à l'ouest de Bergen. — Les Russes refusent de s'avancer trop

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à découvert. — Dumonceau peut tenir Essen et Sedmoraski en respect. — Daendels garde ses postes. — Le courage des Anglais assure leur succès. 270

CHAPITRE VII

Bataille de Kastrikum.

Retraite des Français. — Les Anglais occupent Bergen. — Mission confiée au général Don. — Description du couloir de Beverwijk. — Le duc d'York forme ses divisions en trois colonnes — Brune a reçu des renforts. — Travaux défensifs établis sur le front de l'armée républicaine. — Abercromby se bat dans les dunes. — Les Russes d'Essen occupent Bakkum puis Kastrikum. — Contre eux, une brigade de Boudet reprend l'offensive. — Vandamme rentre à Kastrikum. — Abercromby se porte au secours d'Essen. — Une charge de cavalerie anglaise est arrêtée par les hussards hollandais. — A la nuit, l'armée gallo-batave regagne une partie du terrain perdu le matin. — Pertes éprouvées dans cette journée. 283

CHAPITRE VIII

Retraite des Anglo-Russes.

La nuit du 6 au 7 octobre. — Projets de Pachod. — Situation des alliés. — Le duc d'York propose aux généraux de se retirer au Zype. — Marche de la droite anglaise. — Pulteney est chassé d'Avenhorn. — Les Russes se traînent le long des chemins. — Prudence observée par Brune. — Sa générosité s'exerce envers des femmes et des enfants abandonnés. — D'York propose d'ouvrir des conférences. — Arrivée de Knox à Alkmaar. — Conditions présentées par les Français. — Habile réponse du général anglais. — Un accord est signé. — Embarquement des troupes de la coalition. 297

CONCLUSION 313

APPENDICE. 321

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

MAYENNE, IMPRIMERIE CH. COLIN

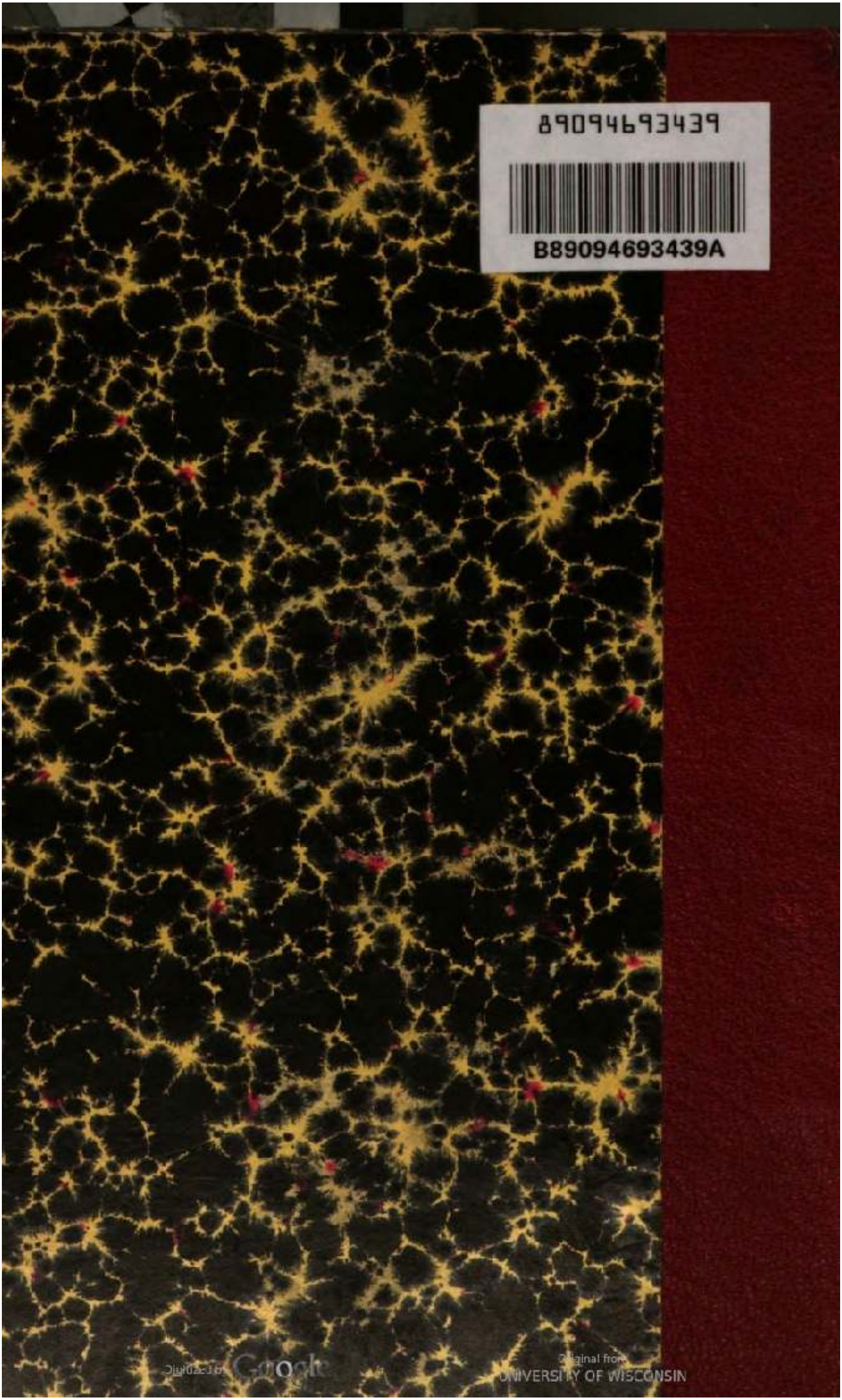
Digitized by Google
Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

b89094693439a
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN


8909469343 9
B89094693439A
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN